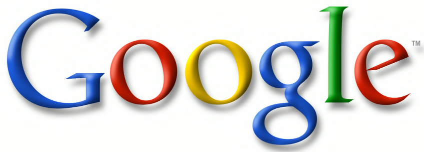
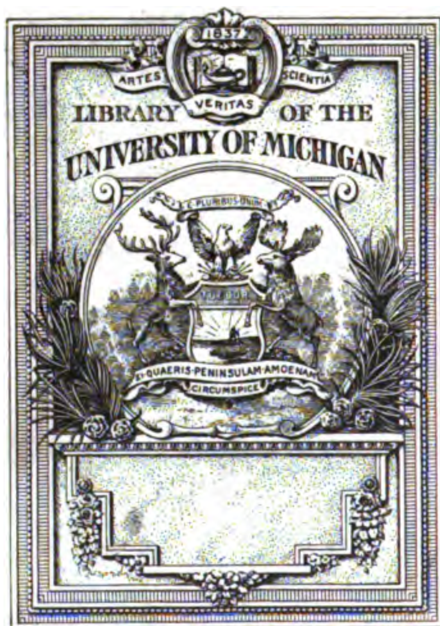
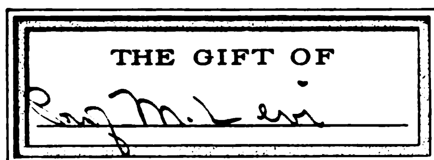



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF

La

Revue Latine

DEUXIÈME ANNÉE

1903

OUVRAGES de M. Emile FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie)

Le Libéralisme, un vol. in-18 jésus (huitième mille). 3 50

Propos littéraires, deux volumes in-18 jésus, chaque volume. 3 50

Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire, un vol in-18 jésus, broché 3 50

Seizième siècle, *études littéraires*, un fort vol. in-18 jésus, 12e édition, broché. 3 50

Dix-septième siècle, *études littéraires et dramatiques*, un fort volume in-18 jésus, 28e édition, augmentée et remaniée, broché. 3 50

Dix-huitième siècle, *études littéraires*, un fort vol. in-18 jésus, 20e édition, br. 3 50

Dix-neuvième siècle, *études littéraires*, un fort vol. in-18 jésus, 26e édition, br. 3 50

Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle. *Trois séries*, formant chacune un volume in-18 jésus, broché. 3 50

(L'ouvrage est complet en trois séries. — Chaque volume se vend séparément.)

Propos de théâtre, un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Madame de Maintenon, institutrice, *extraits de ses lettres, avis, entretiens et proverbes sur l'***Éducation**, avec une introduction. Un volume in-12, orné d'un portrait, 2e édition, broché. 1 50

Discours de réception de M. Emile FAGUET à l'Académie française, avec réponse de M. Emile Ollivier. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Corneille, un volume in-8° illustré, 7e édition, broché. . . . . 2 »

La Fontaine, un volume in-8° illustré, 10e édition, broché. . . . . 2 »

Voltaire, un volume in-8° illustré, 3e édition, broché. . . . . 2 »

Ces trois derniers ouvrages font partie de la *Collection des Classiques populaires*, dirigée par M. EMILE FAGUET.

La Revue Latine, première année, formant un volume in-8° carré de plus de 700 pages, broché. . . . . 10 »

Chez HACHETTE ET Cie

La Tragédie française au seizième siècle (1560-1600), 1883. — Un volume in-8°, broché. 7 50

G. Flaubert (*Collection des Grands Ecrivains français*), un vol. in-16 broché . 2 »

André Chénier (*Collection des Grands Ecrivains français*), un vol in-16 br. 2 »

Chez A. COLIN ET Cie

Drame ancien, Drame moderne, un volume in-18 jésus, broché 3 50

Questions politiques, un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Problèmes politiques du temps présent, un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Chez PLON, NOURRIT ET Cie

Histoire de la Littérature française, illustrée d'après les manuscrits et les estampes de la Bibliothèque Nationale.

Tome I. — *Depuis les Origines jusqu'à la fin du XVIe siècle*, 1 vol. in-8° br. 6 »

Tome II. — *Depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, un volume in-8°, broché. 6 »

DEUXIÈME ANNÉE

La

Revue Latine

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE

France, Espagne, Italie, Belgique, Suisse française, Roumanie, Canada, etc.

Directeur : Emile FAGUET

Rédaction : DAURIAC, DEJOB, FAGUET, FIERENS-GEVAERT, GEBHART, VICTOR GIRAUD, LE GENTIL, JULIEN LUCHAIRE, DE LABRIOLLE, MARTINENCHE, WILMOTTE, ETC.
Secrétaire de Rédaction : CHARLES MONTEL.



PARIS

59, RUE MONGE, 59

DÉPOT GÉNÉRAL : Société Française d'Imprimerie et de Librairie

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, Rue de Cluny, 15

—

1903

Deuxième Année Cf N° 1 25 Janvier 1903

La

Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Paul-Louis Courier à la guerre

(*Lettre inédite de PAUL-LOUIS COURIER*)

La pluie nous confina, l'autre semaine, tout un jour, dans la bibliothèque d'un château hospitalier. Beau pêle-mêle, avait dit notre hôte, en nous montrant, derrière les volets treillissés, les tablettes chargées. De fait, les livres du XVIIIe siècle et du XIXe commençant s'y pressaient en une jolie confusion : de la science et du roman, de la philosophie, du jardinage, de la poésie, de la religion, du droit, des recettes de préparations au blanc de Candie ou au santal rouge, pour les joues, et, je crois aussi, quelques *Clefs des songes*..... Et quelle bigarrure composait la diversité de leur aspect. Sur des alignements de brunes reliures en veau, grossières et fatiguées, le dos éraflé, les nervures aplaties, tranchait, çà et là, le vert sombre ou la pourpre d'un maroquin aux fins reliefs intacts, l'or des dentelles seulement adouci ou éteint. Ces rayons, où se remarquaient d'amusants voisinages, — tel celui des *Provinciales* et des *Affections vaporeuses des deux sexes* (Paris 1782) — retinrent notre flânerie. Y faire des trouvailles,

nous n'y songions guère, amusés de cette billebande où le hasard s'était joué à des rapprochements comiques.

C'est machinalement que je pris un *Paul-Louis Courier* et en ouvris le dernier tome. Or, tout à la fin, entre la table et la feuille de garde, je découvris, annexée, une lettre manuscrite, signée Courier. Depuis combien de temps était-elle là, ignorée ? Nul ne put tout d'abord le conjecturer, la provenance même de cet autographe étant un mystère. Puis, le rappel de très anciennes relations de famille et d'affaires expliqua tout. Cette lettre est adressée à Me Bonneau, notaire à Orléans. La voici :

Lecce, le 29 avril 1807.

J'ai eu de vos nouvelles indirectement, mon cher parent, et de celles de ma cousine, par Mme Marchand qui m'a écrit qu'Elisa avait passé quelque temps chez vous. Je vous félicite l'un et l'autre sur votre bonne santé et sur l'accroissement de votre famille. Je ne sais quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Le diable qui m'emporte souvent loin de ma famille et de mes amis, s'oppose toujours à mon retour. Mais enfin j'espère avoir encore le plaisir de vous embrasser quand on aura fait la paix et que tout le monde sera d'accord. Vous voyez que ce ne sera pas demain. Vous serez peut-être alors grand-père. En attendant, donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles.

J'ai ici environ 12.000 francs épars en différentes mains, et dans des mains peu sûres. Je voudrais vous faire passer cette somme. Marquez-moi, je vous prie, comment vous pourriez la placer. Les obligations des receveurs de département me paraissent des effets assez solides. Ecrivez-moi ce que vous en pensez et indiquez-moi les moyens de vous faire parvenir cet argent d'une manière sûre.

J'ai laissé, en partant de Tours, à un notaire de ce pays,

des billets dont il a touché le montant. Il ne voulut me faire aucun reçu de ces billets, m'assurant que ce n'était point l'usage. La note que j'en avais prise s'est perdue en Calabre avec tous mes effets, en sorte que je ne sais plus que réclamer, ayant oublié le montant de ces billets et les noms de ceux qui me les ont faits. Comment faut-il faire à présent pour rattraper mon argent? Mandez-moi ce que votre prudence vous suggérera là-dessus.

J'ai mené depuis mon départ de France une vie de démon. Le récit de mes aventures vous fera peur quelque jour et empêchera de dormir vos petits-enfants. En attendant, je vous embrasse, vous et ma cousine.

COURIER,

Chef d'escadron d'artillerie, à Naples.

Ces derniers mots promettaient-ils des contes pareils à ces histoires de brigands que le canonnier de Calabre adressait en forme d'épîtres à sa cousine, M[me] Pigalle, lui disant : « Ne lisez pas cela en vous couchant ; vous en rêveriez, et, pour rien au monde, je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar. » Il en pouvait narrer de plus vraies et non moins effrayantes.

La note dont il parle, perdue, écrit-il, lui fut prise, « avec tous ses effets », apparemment par les Calabrais qui le capturèrent à Corigliano. Il a raconté avec détail sa mésaventure. C'était en juin 1806. Le royaume de Naples, attribué à Joseph Bonaparte, était occupé, mais non soumis. Courier reçut l'ordre d'aller expédier de Tarente des bâtiments chargés d'artillerie. Plusieurs, dirigés par ses soins sur Crotone, y arrivèrent heureusement. Estimant sa mission terminée, il s'embarqua, dans la nuit du 10 au 11, avec un capitaine, deux artilleurs et douze canons, sur une polaque. Un brick anglais lui donna la chasse, et, bientôt serré de près, il commanda de couler polaque et

canons, et se jeta dans une chaloupe avec l'équipage. Il avait pris terre près de l'ancienne Sybaris, et marchait vers Corigliano, quand il tomba, lui et ses compagnons, entre les mains d'une bande armée, qui les eût fusillés, si, par un subterfuge, le syndic de la petite ville toute proche ne les eût délivrés.

Courier s'en était tiré la vie sauve, mais « nu ». On lit l'aveu comique de cette détresse dans sa lettre au général Mossel, qu'il remercie de l'aumône d'une chemise. Il énumère, en finissant, ses pertes : « mes chevaux, mon argent, mon domestique, mes nippes et celles de mes amis... » Le compte en est joli, mais pourtant incomplet. Il y ajoutera, à l'occasion, quelques articles. Sa lettre au notaire d'Orléans nous permet d'y joindre une pièce de certaine importance, et qui ne devait pas tarder à lui faire défaut. Ne parlons pas de son fameux « bréviaire », de cette *Iliade* qui lui venait de l'abbé Barthélemy, et qu'il regrettait plus que ses papiers et son porte-manteau, plus que ses chevaux, plus que sa bourse et ses pistolets ; n'en parlons pas, puisqu'il avait su la sauver du désastre de Corigliano et qu'il la perdit après, pour l'avoir imprudemment confiée à un soldat qui fut tué je ne sais où, et dépouillé. Auparavant, c'était un congé de convalescence qui lui était pris, avec son bagage, dans une voiture publique pillée par des brigands. Pauvre Courier ! il disait bien : « Je ne puis rien garder... tout ce que l'on me donne va aux brigands en droiture. »

C'était, il en faut convenir, de quoi le dégoûter un peu du métier des armes qu'il avait embrassé sans beaucoup d'enthousiasme. Par quelle malchance vit-il surtout les petits côtés de la guerre, ne faisant, en effet, que la « petite guerre », alors que la grande était si savamment conduite ? Il en vint, soldat de Napoléon, à nier le génie et la gloire militaires. On en avait, à la vérité, presque le droit en Calabre, où tout allait à vau l'eau, et mesquinement, et

vilainement. « Vilaine guerre », où les exploits consistaient à fusiller des paysans et à pendre des capucins. Sans doute, cet artilleur trouvait, de temps à autre, l'oubli de ses misères dans les expéditions d'antiquaire qu'il faisait par la Grande-Grèce, « à la faveur de son harnais ». Il n'en demandait pas moins à sortir de « cette botte » où il se plaignait d'être oublié.

Dégoût des vilenies dont il était le témoin, dépit aussi de ses malencontres. Car nul « petit pillage » ne pouvait lui faire oublier cet Homère pour lequel, assure-t-il, il eût donné son dernier linge. Et il s'estimait, sans doute, peu dédommagé de la perte possible de ses créances tourangelles, par la prise de quelques « chevaux bons à écorcher », et d'un « prince émigré bon à rien ».

MICHEL SALOMON.

La Maison du péché [1]

Je dois prévenir que ce livre blessera profondément certains sentiments qui sont infiniment respectables. C'est en son fond un pamphlet anticatholique, antichrétien, antireligieux et même athéistique, d'une violence extrême.

Je n'en discuterai pas la thèse, parce que, comme dit un personnage épisodique du roman,« on ne discute pas avec les fanatiques ; on les abandonne à leur manie. » Or l'auteur de ce livre contre le fanatisme ne se doute pas qu'il est fanatique à sa manière autant que les plus fanatiques de ses personnages. Passons donc sur ce point et n'y revenons pas. Mais ces réserves faites, je ne songe pas à disconvenir que la *Maison du péché* ne soit une très belle œuvre d'art et une très belle œuvre d'émotion.

C'est quelque chose comme l'*Histoire de Sibylle* retournée. Vers ma dix-huitième année, je dînais avec de jeunes hommes de lettres, parmi lesquels se trouvait une jeune femme auteur. C'était dans le temps où le *Roman d'un jeune homme pauvre* était dans toutes les mémoires et où toute allusion à ce roman célèbre était comprise de plain pied : « Et toi, qu'est-ce que tu fais ? disait un des jeunes gens à la femme auteur. — Ma foi ! pas grand'chose. Tu sais, j'écris pas mal, mais c'est l'invention des sujets qui me manque. Je ne trouve jamais un sujet. — C'est bien malin ! Tu es femme, est-ce pas? — J'incline à croire. — Eh bien, retourne les sujets qu'imaginent les romanciers hommes. Là où ils mettent un bonhomme, mets une bonne femme. Peins-nous une jeune fille qui se jette du

(1) Par Marcelle Tinayre, chez Calmann-Lévy.

haut en bas d'une tour pour ne pas compromettre un jeune homme avec qui elle a été enfermée par mégarde dans ledit bâtiment. — Tu es bête !... Eh ! eh ! après tout. Le Roman d'une jeune fille pauvre qui adorerait un jeune homme riche et qui refuserait de l'épouser pour n'avoir pas l'air d'une intrigante... A partir de demain je rêve à ça. »

Je ne sais pas si ma voisine de table de 1866 a retourné le *Roman d'un jeune homme pauvre ;* mais Mme Marcelle Tinayre vient de retourner très exactement l'*Histoire de Sibylle,* très probablement sans l'avoir lue, et cela prouve qu'au moins Octave Feuillet savait trouver des sujets.

L'*Histoire de Sibylle*, c'est l'histoire d'une jeune fille qui aime un jeune homme, qui ne peut, parce qu'il est athée, se résoudre à l'épouser et qui en meurt. La *Maison du péché* est l'histoire d'un jeune homme, profondément catholique, qui aime une jeune femme indifférente en matière de religion, qui ne peut se décider à l'épouser et qui en meurt ; et c'est un roman presque aussi beau que l'*Histoire de Sibylle*.

Commençons par ce qui me semble des défauts ou des erreurs et qui empêche, à mon avis, le roman d'être aussi beau, aussi net, aussi pur de lignes qu'il aurait pu l'être. L'intérêt, dans ce roman comme dans *Sibylle*, était ce que je viens de dire : la différence de croyances ou plutôt la *différence d'âmes,* formant l'obstacle ; et il ne devait y avoir, comme dans *Sibylle,* à ce que je crois bien me rappeler, *que cet obstacle-là.*

L'auteur de la *Maison du péché* a multiplié les obstacles, c'est-à-dire les raisons qu'a Augustin de ne pas se décider à se marier avec Fanny. Il répugne à se marier avec Fanny :

1° Parce qu'elle n'a pas de sentiments religieux, oui ; mais ;

2° Parce que Fanny, fille d'artiste, a comme compagnons un certain nombre de bohèmes, comme la Dominique de

M. de Porto-Riche, et que cela le dépayse un peu du monde correct et janséniste où il a été élevé ;

3° Parce qu'elle est veuve et veuve d'un homme qui l'a évidemment dépravée, tandis que lui est un Hippolyte chrétien, comme disait notre professeur de rhétorique en parlant probablement de Télémaque ; et ceci est encore une raison qui ne laisse pas d'avoir de la force ;

4° Parce que, au cours des choses, et les choses prennent assez souvent ce cours, Augustin est devenu l'amant, et non pas dans le sens XVIIe siècle du mot, de Fanny, et ceci est, pour quelques hommes au moins, une raison de n'épouser point ou d'avoir moins d'empressement à épouser.

Dans ces conditions, ce n'est pas assez la différence de croyances, la différence d'âmes qui fait l'obstacle ; elle ne le fait plus que pour sa quote-part, que pour un tiers, un quart ou un cinquième, et immédiatement la ligne du roman en est moins pure et l'intérêt du roman en est moins intense.

— Oui, mais le roman en est plus large !

— Parfaitement ! J'aime à discuter avec les gens qui voient les deux côtés des choses. Le roman en est plus large ; mais, pris autrement, il serait plus fort. Et je sais bien que le prendre comme je l'indique c'était jouer témérairement la difficulté, et que faire un roman de 402 pages avec la seule différence des croyances, c'était terrible. Soit ! Eh bien ! il y aurait fallu une psychologie plus profonde et il aurait fallu n'y mettre que 270 pages. Il aurait fallu nous amener peu à peu à bien comprendre ce que je dis, que la différence des croyances recouvre une différence d'âmes et n'en est que le signe, et amener les personnages à le comprendre eux-mêmes et à se reconnaître, en définitive, *essentiellement* différents l'un de l'autre, êtres de deux natures ou au moins de deux époques différentes, — constatation progressive, où, à leur grand étonnement, leur amour eût lentement sombré.

Vous figurez-vous, vous, Madame, je ne dirai point Pascal, mais seulement M. de Rancé à trente ans revenant au monde, et croyez-vous qu'il fût possible que vous devinssiez amoureuse de lui?

— Certainement ! Il était enchanteur !

— Oui ; mais je parierais qu'au bout de six mois vous seriez stupéfaite de l'infini qui le séparerait de vous et vous de lui, et que vous diriez avec stupeur en effet : « C'est singulier. Il est enchanteur ; mais nous n'avons ni l'âme, ni le cœur, ni l'esprit faits de même, et voilà qu'il me paraît que j'embrasse un naturel de Sirius. »

Voilà précisément comment le roman de Mme Marcelle Tinayre devait être fait et il est fait un peu de cette façon, bien entendu, et c'est pour cela que je le trouve bon ; mais il n'est pas fait uniquement ainsi, et c'est pour cela que j'y éprouve quelque regret.

Evidemment Augustin a beaucoup trop de raisons, sinon de se dégoûter de Fanny, au moins de s'en lasser et de s'en éloigner. A chaque instant le lecteur se dit : « Ce n'est vraiment pas par conviction religieuse qu'Augustin s'écarte de Fanny, c'est parce qu'elle n'est pas de son monde ; c'est aussi parce qu'elle est veuve et veuve un peu plus que les veuves n'ont accoutumé de l'être ; c'est aussi parce que, sans qu'elle soit devenue trop facilement sa maîtresse, encore est-il qu'elle l'est devenue sans trop rude combat, ce qui, à la honte du sexe fort, apaise un homme plus qu'il ne l'entraîne. Décidément Fanny, quoique très sympathique en somme, n'est vraiment pas tout à fait de celles qu'on épouse. »

Tout cela diminue l'intérêt principal, qui est dans la lutte au cœur d'Augustin entre sa passion et ses idées, ou plutôt entre sa passion religieuse et sa passion charnelle.

Au nombre des choses qui écartent du sujet et qui par conséquent diminuent l'intérêt, *je ne mettrai pas* l'invention d'un amoureux de Fanny qui est l'antithèse et l'antipode

d'Augustin, qui représente l'épicurisme, l'appétit sensuel, l'absence absolue de tout idéal et de tout sens moral et qui a évidemment toutes les sympathies de l'auteur et qui finit par obtenir celles de Fanny ; non, je ne mettrai pas ce personnage, M. Barral, au nombre des choses hors du sujet. Il y est pleinement et est une excellente imagination, un ressort de l'action très ingénieusement inventé.

Car entendez bien : Augustin n'a que deux passions au monde, ce qui suffit, du reste, à un homme seul : sa religion et le « honteux attachement de la chair et du monde » qui l'attire vers Fanny. Or, d'une part, comme chrétien ou simplement comme idéaliste, ou simplement comme soucieux de sens moral, Augustin voit en Barral l'ennemi et veut le vaincre dans le cœur ou dans... enfin dans le cœur de Fanny ; et, d'autre part, comme amoureux, et très ardent, il est rattaché à Fanny quand il est sur le point de s'en écarter, par l'idée qu'elle va tomber sous l'ascendant de Barral s'il la laisse, et encore plus par l'idée que peut-être est-elle déjà tombée aux bras de Barral; « Elle ne sera plus qu'à moi, la misérable. » (*Paul Forestier*, acte je ne sais lequel, scène je ne me rappelle plus.)

Barral est donc essentiellement dans le sujet relativement à Fanny, puisque c'est lui qui fait qu'elle est, comme toutes les femmes, placée entre l'idéalisme et l'instinct ; relativement même à Augustin, puisqu'il est un des éléments d'une de ses passions, puisqu'Augustin n'ayant que deux passions, religion et amour, Barral est un des éléments de sa passion amoureuse, puisque si Fanny est l'objet de la passion amoureuse d'Augustin, Barral en est l'aiguillon. Je trouve excellent d'avoir inventé Barral.

Sur ces données, Mme Tinayre a construit un roman bien composé, bien distribué, en bonne progression, un peu ennuyeux pour ne pas dire extrêmement, au milieu, mais dont le premier et le troisième tiers sont de tout premier ordre.

Augustin fait la rencontre, amenée très naturellement, de Fanny. *Curiosité* de l'un pour l'autre, puisqu'ils sont très différents l'un de l'autre. L'amour commence toujours par la curiosité et c'est une des raisons pourquoi il finit si souvent mal, la curiosité étant en raison des différences et le bonheur étant en raison des conformités.

Fanny est gagnée par les spiritualités d'Augustin, chose aussi nouvelle pour elle que les eucalyptus pour un Lapon. D'autant plus que ces sublimités, Augustin les exprime joliment bien. La scène de déclaration d'Augustin à Fanny, *dans le vallon de Port-Royal,* est un chef-d'œuvre. Mettez la scène dans son décor, dans les souvenirs qu'évoque le décor, et écoutez-moi ça un peu : «... Eh ! je ne puis aimer qu'avec mon âme chrétienne ! Fanny, n'est-ce pas, pour une femme aimée, une certitude très douce et très consolante ? Celle que j'aimerai, je l'aimerai sans partage, sans défaillance, jusque dans la vieillesse, jusque dans le tombeau, *jusque dans les mystérieuses expiations et les mystérieuses récompenses de l'éternité ;* car malgré l'inégalité des mérites, Dieu se souviendra de sa promesse et ne voudra pas séparer ce qu'il a uni. O Fanny, ne sentez-vous pas ce que vaut un tel amour : un amour que rien ne rebute, qui donne tout, qui ne désespère jamais, qui comporte tous les silencieusement renoncements, toutes les ambitions héroïques, l'*amour enfin d'un homme qui ne croit pas à la mort.* »

Qu'en dites-vous, cher et vénérable ami Sainte-Beuve, et ne regrettez-vous pas de n'avoir point trouvé cela pour *Volupté ?* Et ne trouvez-vous pas que voilà un auteur assez bien doué, celui qui sait comprendre et exprimer avec cette profondeur ce que, du reste, il exècre ?

Ainsi attaquée, Fanny fléchit. Je ne dirai pas : « Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne » ; mais elle a trop d'amour pour ne pas désirer de l'être. Sévigné disait : « Comment peut-on aimer Dieu quand on n'en entend pas

bien parler ? Il doit falloir des grâces particulières. » Je dirai : Comment peut-on ne pas aimer Dieu quand on en entend parler si bien par une bouche qu'on aime même quand elle ne parle pas ?

Donc Fanny devient catéchumène. Seulement elle ne sent la grâce que quand c'est Augustin qui l'endoctrine et ne peut être convertie que par des discours venant de lui. « Comment font donc les honnêtes femmes ? » demande Olympe à Montrichard : « Ah ! tu sais, mon enfant, on les prend toutes petites. » — « Comment font donc les autres femmes pour être catholiques ? demande Fanny à son curé. — Mon Dieu, Madame, c'est peut-être qu'elles s'y sont mises de bonne heure. »

Bref, Fanny ne mord pas à la spiritualité, mais elle se fiert de plus en plus du spiritualiste. Elle devient sa maîtresse. Ils s'adorent ; mais se comprennent peu. Ils ont besoin l'un de l'autre et éloignement l'un à l'égard de l'autre. Péripéties de ruptures et de reprises, un peu trop longues et répétées, analogues à celles de la liaison de George et d'Alfred. Entre temps, à intervalles périodiques, Barral reparaît dans la vie de Fanny, la prend à bras le corps, fripe sa chemisette de soie bleue et reçoit un coup de poing au travers du visage. C'est à son compte, mais plutôt colonne des gains. Certaines femmes se souviennent toujours avec quelque plaisir de l'homme qu'elles ont souffleté : « Je lui ai manqué de respect et j'ai reçu un coup de poing. — Ce n'est pas mauvais. Marque un point. »

Enfin Augustin, *pour qui le mariage avec Fanny prend l'aspect d'un devoir*, en même temps que sa passion est aiguillonnée par la considération de Barral, songe décidément à épouser Fanny. Mais son vieux professeur janséniste revient de l'Extrême-Orient et le ressaisit. Rupture définitive. Fanny traîne longtemps dans les regrets et dans les larmes et finit par entrer en union libre avec Barral. Au fond elle avait toujours gardé la sensation de ses bras

robustes et de sa poitrine saillante. Augustin traîne longtemps et finit par mourir entre les prières des agonisants récitées par sa mère et des imprécations contre Dieu vociférées par sa vieille nourrice, ce qui fait une scène d'une grandeur sinistre incomparable.

Lisez jusqu'au bout. Le commencement vous enchantera ; le milieu vous fera un peu languissant ; la fin vous ravira à nouveau.

C'est très bien écrit. Descriptions courtes, sobres, et ravissantes. Exemple : « A travers les troncs fourchus et les branches fleuries des pommiers, on apercevait une vaste pente de prairies qui descendaient majestueusement. Les versants boisés des collines, avançant à droite et à gauche, s'abaissaient d'un même mouvement harmonieux, comme pour se réunir. Des arbres isolés se dressaient çà et là. Des toits émergeaient. On devinait l'église de Rouvrenoir dans la masse moutonnante des frondaisons que le premier printemps teintait des pourpres de l'automne. Et plus loin, baignés dans la suave transparence de l'air, c'était la plaine, étendue pendant des lieues et des lieues jusqu'à l'extrême horizon, la plaine avec ses traînées de bois, ses grandes places blondes où flotte l'ombre des nuages, ses labours rougeâtres, ses villages égrenés, ses clochers pointants, ses peupliers rangés aux bords des routes ; la plaine infinie sous le ciel infini, l'espace qui fascine le regard, l'azur vertigineux où court le vent libre et dont s'enivrent les oiseaux. »

Les parties, même, qui sont en exposition d'idées, ne sont point mauvaises du tout. L'auteur, chose notable pour un romancier, est intelligent. Le jansénisme est assez bien compris... enfin il est presque compris. Sans doute l'auteur n'a pas su s'arrêter aux limites qu'il lui était imprudent de franchir ou même de côtoyer. Il a touché à Pascal, et dame ! Pascal n'est pas accessible à quiconque. On fait plus sagement de s'en tenir à Nicole. A citer et

interpréter Pascal on peut faire quelques contresens. Il y a même des chances pour qu'on ne fasse pas autre chose. C'est ainsi que Mme Tinayre cite le mot : « La foi, c'est Dieu sensible au cœur », et traduit immédiatement par : « Il faut aimer pour croire ; et vous n'aimez pas. » Ce n'est pas tout à fait cela. « La foi, c'est Dieu sensible au cœur, » cela ne veut pas dire tout à fait : « C'est Dieu parlant à la sensibilité. » Non, pas tout à fait vraiment. Pour comprendre le mot : « La foi, c'est Dieu sensible au cœur », comme pour comprendre le mot : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », toujours cité à contre-sens, il faudrait savoir le sens du mot *cœur* dans la langue particulière et dans la doctrine particulière de Pascal. Mais il ne faut pas en demander tant à un romancier, ni lui reprocher de ne pas aller jusque-là. Il suffit de lui dire : prenez garde.

Tout compte fait, si la *Maison du péché* n'est pas absolument, comme le dit l'annonce de la librairie, « l'événement sensationnel du jour dans le monde des lettres », il est une œuvre très considérable et, par endroits, une belle œuvre.

EMILE FAGUET.

Deux lettres protestantes

A propos de mon article sur « les Trois Anti » et plus particulièrement à propos de la partie de cet article qui concernait les protestants, j'ai reçu entre beaucoup d'autres deux lettres très curieuses où mes lecteurs trouveront peut-être agrément et profit.

L'une est imprimée. Elle a paru dans *le Signal* du 18 octobre 1902 sous la signature du très honorable M. Frank Puaux. On se rappelle que, tâchant à définir de mon mieux le caractère protestant, je l'avais ramené à ces trois traits : orgueil ; se croire infaillible ; croire que chez un homme qui n'est pas protestant il n'y a et il ne peut y avoir aucune moralité. *Le Signal* me répond avec politesse et avec aigreur; avec politesse, parce que la politesse est très générale et presque universelle chez les protestants et parce que *le Signal* sent très bien, à travers mes sévérités, que j'ai pour les protestants beaucoup d'estime; avec aigreur, je n'ai pas besoin de dire pourquoi et je ne m'attendais pas à un envoi de sorbets.

Le Signal commence par relever un certain nombre de calomnies qui sont adressées aux protestants par un parti dont il sait bien et dont il reconnaît que je ne suis pas. Je n'ai donc qu'à passer là-dessus sans m'y arrêter.

Il me reproche ensuite d'avoir parlé de l'*infaillibilisme* des protestants : « A entendre M. Faguet, reprenant la parole de Joseph de Maistre *tout protestant est pape...* » Je

ferai d'abord remarquer au *Signal* que cette parole, avant d'être de de Maistre, est de Boileau. Il faut rendre à César...

Du reste *le Signal* ne répond rien à cette mienne observation et se contente de dire qu'un protestant est un protestant et qu'il proteste. Rien de plus exact. Mais comment proteste-t-il ? Avec une intrépidité d'affirmation qui sent l'*infaillibilisme* de cent lieues et qui en vérité est plus tranchante que n'est souvent — cela dépend des papes — le papisme lui-même. Or cette profonde conviction qu'on a seul raison et qu'il est impossible qu'un homme pensant autrement que vous ait un peu raison, est un vice social très grave. Il anime les protestants d'aujourd'hui à prendre à leur compte les maximes des anciens catholiques, à retourner le *Syllabus* et à ne pas admettre « les droits de l'erreur », c'est-à-dire le droit de penser, d'écrire et d'enseigner autre chose que ce qu'ils croient vrai. Et j'ai dit que cette « intrépidité de bonne opinion » est « indiscrète ». Puisqu'on me reproche d'avoir dit qu'elle est « indiscrète », j'ajouterai qu'elle est révoltante.

J'ai dit aussi que les protestants « veulent prendre leur revanche », sur quoi j'attendais la réponse du *Signal*. Il n'y répond rien du tout, et, dans la phrase même où il annonce qu'il va me confondre sur ce point, il s'échappe immédiatement par la tangente et se jette dans un éloge général du protestantisme qui n'a rien à voir avec la question de savoir si les protestants veulent prendre leur revanche ou non.

Le passage est si curieux comme modèle de raisonnement insaisissable, d'argumentation fuyante et de propos interrompus que je veux le citer ici, non pas pour triompher niaisement, mais pour indiquer aux jeunes gens qui me lisent comment il ne faut pas raisonner : « M. Faguet... dit que nous voulons prendre notre revanche. *Et ceci prouve* que, si fine que soit sa psychologie du protestant, *un trait très particulier de son caractère lui a échappé.* » —

Ah ! Ah ! Je dresse l'oreille. Quel trait particulier? Probablement l'instinct du pardon des offenses ; puisqu'il s'agit de prouver que les protestants ne veulent pas prendre leur revanche. Peut-être une certaine hauteur généreuse qui fait que le protestant ne pardonne pas précisément les offenses, mais est trop au-dessus d'elles pour les voir ; puisqu'il s'agit de prouver que les protestants ne veulent pas prendre leur revanche. Rien de tout cela. Je reprends : « Et ceci prouve que... un trait très particulier du caractère protestant a échappé à M. Faguet. Le protestant est plus ou moins rigoriste ; il déteste la gaudriole ; plus ou moins plaisant, il répugne au calembour ; plus ou moins sombre, il s'arrête peu au vaudeville ; mais il est surtout et avant tout ennemi du mensonge. » — Bien ! Bien ! mais la question de la revanche, où est-elle dans tout cela ? Nous en sommes à quinze cents kilomètres. Que le protestant soit franc comme l'or, sombre comme un four, triste comme la porte d'une prison et ennemi du calembour et du vaudeville, qu'est-ce que cela prouve au point de vue de son désir de revanche ou de son non-désir de revanche? *Quid ad rem?* Il y a des façons de raisonner où je ne m'habitue pas.

Mais ayant rencontré sur son chemin l'éloge du protestantisme, on pense bien que le *Signal* ni ne s'arrête, ni ne revient en arrière, ni ne songe plus à autre chose. « Le protestant est un homme qui ne ment pas. On assure que là est la cause de son peu d'amabilité : il ne sait pas le langage charmant et mensonger du compliment, et socialement c'est, assure-t-on, une grande faute... » — Autrement dit, les protestants ne mentent jamais et les catholiques mentent toujours. Avais-je tort de croire que les protestants s'attribuent une supériorité morale qu'ils sont comme stupéfaits qu'on ne reconnaisse pas en eux du premier coup d'œil ? Le voilà « *ce trait très particulier du caractère protestant qui m'avait échappé.* » Le protestant ne

ment jamais. Il le dit franchement et bonnement. Du reste, il est très loin d'affecter sur les autres une supériorité morale. Son humilité chrétienne le lui défend et M. Faguet est bien injuste de remarquer que les protestants ont quelque bonne opinion d'eux-mêmes et quelque dédain des autres hommes.

C'est ainsi que pour ce qui est de la Révocation de l'Edit de Nantes, — les protestants ne veulent point prendre leur revanche ; mais ils ne peuvent pas écrire un article de dix lignes sans parler de la Révocation de l'Edit de Nantes, et ils songent à la révocation de l'Edit de Nantes vingt-quatre heures par jour, comme les Allemands à l'incendie du Palatinat, — c'est ainsi que pour ce qui est de la Révocation de l'Edit de Nantes, « Il n'y a pas de si longues années que, dans l'Université, on louait sans réserve la politique religieuse du grand roi... »

Un protestant ne ment jamais ; et donc *le Signal* dit ici ce qu'il croit vrai, ce dont il est convaincu. Mais je lui dis, moi, qu'il n'y a pas dans l'enseignement de ces officines catholiques qu'il abhorre et méprise, de plus lourde, d'aussi lourde erreur que celle qu'il avance. Je suis vieux, il y a très longues années que j'ai fait ma classe de rhétorique. Je l'ai faite trois fois, j'ai donc entendu trois fois raconter la Révocation de l'Edit de Nantes, et par des professeurs d'histoire différents ; je l'ai entendu trois fois condamner avec horreur. Ajoutez que je suis fils de professeur de l'Université et que, par conséquent, j'ai la tradition. J'ai la tradition depuis 1830. Eh bien ! je puis assurer au *Signal* que c'est un *lieu commun* de l'enseignement universitaire que la condamnation et la flétrissure de l'Edit de Nantes. Je ne suis ni catholique ni protestant; mais ce qui me maintient dans une douce impartialité ou plutôt dans une douce *apartialité*, c'est qu'il me semble qu'il y a des Père Loriquet et des idées étranges et des raisonnements un peu vains dans tous les partis.



La seconde lettre que je crois devoir publier est celle-ci.

«... J'ai lu votre article du 25 août dernier sur le livre de M. Leroy-Beaulieu. D'abord il m'a donné le plus vif désir de connaître l'ouvrage en question, et je crois bien qu'en dépit de la rigidité huguenote tant raillée je tendrais les deux mains, si j'avais le bonheur de le rencontrer, à cet homme de cœur qui cherche à faire œuvre de justice et d'apaisement.

« Quant à vous, Monsieur, les débuts de votre critique nous font presque la part trop belle ; et comment ne serions-nous pas orgueilleux, alors que vous affirmez que nous avons été le sel de la France, que la religion catholique nous est redevable d'être ce qu'elle est, une religion haute, élevée et savante, que nous avons bien mérité de la France en lui donnant le jansénisme, le gallicanisme, etc. ? C'est presque vouloir nous encourager dans le péché d'orgueil auquel vous nous jugez si enclins, que de nous traiter ainsi ; mais, toute ironie à part, rien ne peut nous être plus doux et permettez-moi de vous en remercier.

« Les malices que vous nous décochez ensuite ont une trop grande part de vérité pour que vous nous froissiez véritablement. Un seul point me paraît faux, à savoir que nous avons toujours été républicains. N'en déplaise à M. Hanotaux, qui devrait se convaincre qu'on fait dire aux textes tout ce qu'on veut lorsqu'on les choisit et qu'on les aborde avec un esprit un peu prévenu, les vrais protestants de France ont été, sauf sous Richelieu, de fervents et ardents royalistes. Obstinés défenseurs du trône sous Henri IV, et pendant la Fronde, priant pour Louis XIV parmi les assemblées du *Désert*, marchant au bûcher avec le cri : « Ah ! si le roi le savait ! », bénissant Louis XVI du plus profond de leur cœur, seuls les

batailleurs et les aventuriers (quel parti n'en compte pas ?) ont osé rêver de République sous la France monarchique. Laissez-moi vous signaler le très remarquable ouvrage de M. Gaston Mercier, l'*Esprit protestant*, qui lui aussi, textes en mains, multipliera devant vos yeux les preuves de ce que j'avance.

« Or les enfants peuvent être ce que furent les pères, et ce n'est pas dans l'aristocratie ni dans la haute bourgeoisie protestante que vous trouverez les serviteurs du régime actuel, les dociles instruments des haines sectaires. L'attachement aux traditions monarchiques se retrouve au contraire plus intact parmi les vieux huguenots que chez bien des soi-disant légitimistes ; car ils n'ont point eu à obéir au mot d'ordre parti de Rome et ne sont point devenus de pâles « ralliés ».

« Le péril que la franc-maçonnerie fait courir à la France nous paraît autrement dangereux que « le péril clérical » depuis longtemps disparu, et la persécution des ordres religieux trouve en nos cœurs un douloureux écho. Cependant beaucoup de protestants ultra-libéraux [*impropriété d'expression ; c'est moi qui suis ultra-libéral ; les protestants dont va parler l'auteur sont des antilibéraux*] marquent, je le sais, dans l'Université et le fonctionnarisme ; mais ceux-ci ont bien renié la foi de Calvin et sont protestants à la façon dont MM. Millerand, Jaurès, Combes et Brisson sont catholiques. Or je ne sache point qu'on ait jamais songé à vous les reprocher...

« Je crains donc, Monsieur, que vous ne vous fassiez de notre union étroitement syndiquée une idée fort exagérée, que vous ne nous jugiez surtout d'après beaucoup d'étrangers trop tôt naturalisés et des libres penseurs qui s'intitulent protestants. Notre presse, par exemple, est l'image de l'indiscipline. Quant à votre clergé, que vous dites admirable de vertus et de *lumières*, ce dernier point, hélas ! me paraît contestable... Je vous assure que nous lui en

voulons, même à l'heure actuelle, beaucoup plus qu'à Louis XIV.

« Vous avez donc mille fois raison, Monsieur, de ne pas vouloir qu'on favorise un candidat « parce qu'il est protestant ». Je serais la première à me défier d'un homme qui étalerait en France cette étiquette pour en tirer parti. Plutôt que de voir perdre à la France son antique foi pour passer à l'athéisme, mieux vaudrait qu'il n'y eût plus de protestants français ! Pour être si fort persuadé de l'avantage qu'il y a d'appartenir à une minorité, on voit bien, Monsieur, 1° que vous n'avez pas d'enfants protestants à établir ; 2° que vous n'êtes point sollicité chaque jour par les œuvres, également insatiables, de deux églises ; 3° que vous n'avez jamais souffert de la privation des secours religieux dans nos campagnes françaises. Voyez plutôt les mariages mixtes, que l'Eglise catholique devrait favoriser au lieu de les proscrire ; car ils tournent, très généralement, à son avantage. Lorsque celui des deux époux qui est protestant n'est pas animé d'une foi bien vive, presque toujours, par la force des circonstances, la facilité plus grande des éducations, les enfants deviennent tous catholiques. C'est la pente qui ramène vers la majorité, vers le grand nombre ; c'est le sentiment bien humain qui fait fuir un isolement relatif, mais certain.

« Maintenant, s'il est vrai que nos fils réussissent souvent dans les écoles, dans les concours, savez-vous à quelle protection ils le doivent neuf fois sur dix ? Elle n'a rien d'occulte et peut s'avouer au grand jour. A celle de leurs mères, qui, avec une infatigable énergie, veillent, dès leur plus jeune âge, sur leur *éducation* et leur *instruction*. Les institutions ecclésiastiques sont trop souvent pour les mères catholiques un oreiller de paresse, et tant que les grands couvents, de Paris et d'ailleurs, continueront à élever les jeunes femmes incurablement frivoles, mondaines et oisives (je ne parle, bien entendu, que de la

majorité), leurs filles, à elles, malgré le dévouement des institutions religieuses, marcheront dans la vie avec mollesse, indolence et irréflexion.

« Je termine, Monsieur, cette trop longue causerie, sans espérer que vous me répondrez, mais en vous priant d'agréer l'expression de ma considération la plus distinguée.

V[tesse] de B...

P. S. — « Consolez-vous que Robespierre ne soit pas protestant. Les imbéciles et les sectaires ne nous font, hélas! pas plus défaut qu'à vous.

B. »

Cette lettre est un document trop important sur l'état d'esprit d'une partie du monde protestant, partie que je crois assez considérable et que je souhaiterais qui le fût davantage, pour que je n'aie pas mis empressement et eu plaisir à l'insérer ici.

E. F.

LYCÉENNES (1)

M. G. Réval n'est pas en progrès depuis *les Sévriennes*, qui n'étaient pas un chef-d'œuvre, mais qui étaient une chose vue assez amusante. *Un lycée de jeunes filles* était un pâle décalque des Sévriennes, et *Lycéennes* est un terne reflet d'*Un lycée de jeunes filles*. Cette troisième eau d'un thé commence à être fade. M. G. Réval fera bien d'éprouver le talent qu'il pourrait avoir dans d'autres sujets. Celui-ci me semble épuisé ou avoir épuisé l'auteur.

D'abord je sais d'honnêtes gens qui commencent à être exaspérés du type de jeune fille qu'on nous infligea avec quelque monotonie depuis cinq ou six ans. Capricieuse, fantasque, mal élevée, extrêmement intelligente, extrêmement sensuelle, avec velléités de passions contre nature et amoureuse enragée d'un monsieur de quarante-cinq ans : voilà l'objet.

Je conviens qu'il est à l'adresse assez exacte des vieux messieurs, lesquels doivent acheter beaucoup de livres, puisque toute la librairie semble viser uniquement cette catégorie de lecteurs. Mais il est assez répugnant et, sans connaître très bien la question, je m'aventure à assurer qu'il est assez faux. Les jeunes filles que j'ai pu observer depuis ces deux dernières olympiades sont intelligentes sans outrance, pas beaucoup plus mal élevées que les jeunes filles de mon temps, aiment les jeunes gens, considèrent avec raison les hommes de quarante-cinq ans comme des oncles et sont encore à peu près dans l'axe de la bonne loi naturelle.

La protagoniste du roman *Lycéennes* me paraît donc un type assez faux et, en tous cas, elle m'ennuie prodigieu-

(1) Par G. Réval ; chez Ollendorff, 50, rue de la Chaussée-d'Antin.

sement avec sa fureur de détourner de ses devoirs un avocat quinquagénaire qui lui résiste comme le Joseph grec, c'est Hippolyte que je veux dire, résiste à la fille de Minos et de Pasiphaé.

La philosophie du livre — car il y en a une s'il vous plaît — m'a paru à la fois sommaire et confuse. L'auteur, à prendre les passages où l'héroïne principale est évidemment le porte-parole de l'auteur, se place entre l'enseignement religieux et l'enseignement rationaliste; il examine l'un et l'autre assez patiemment et il conclut :

1° Que l'enseignement religieux est forcé d'être fermé et de rester fermé à la science, parce que la science détruirait chez ses élèves le sens religieux ; que par conséquent, malgré la noblesse à laquelle il faut rendre hommage de certaines tentatives, celles par exemple de « Madame Adélaïde » (mère Marie du Sacré-Cœur), il demeurera fatalement une école d'ignorance et de niaiserie.

2° Que l'enseignement laïque, rationaliste, scientifique a, lui aussi, sa faillite, et permanente, parce qu'il conduit droit à l'immoralité : « Sait-on, Madame, l'influence que la science a sur l'esprit des femmes ? Vous dites qu'elle nous élève et nous rapproche de Dieu. Moi je suis persuadée qu'elle nous rapproche de la nature; qu'elle nous débarrasse de mille idées acquises et acceptées sans contrôle et nous ramène à la culture de l'instinct. On a voulu nous faire croire qu'une divinité sommeillait en nous et je me suis aperçue d'une chose : c'est que toute notre grandeur vient de la pleine conscience que nous avons de rentrer dans la nature, comme la plante, l'oiseau, le fleuve; le reste n'est qu'une source odieuse de tourments. Ecarter l'infini, vivre dans la beauté, comme la plante, comme l'oiseau, comme le fleuve, c'est encore ce qu'on peut rêver de mieux pour nous, Madame. »

Et, logiquement, l'héroïne de *Lycéennes*, après avoir pendant un an étudié très sérieusement au lycée Main-

tenon, sous des professeurs qui sont des Sorbonnards ou des Sévriens, conclut à se faire danseuse. Elle vivra en beauté ; elle sera éclatante comme une belle plante, légère comme un oiseau et berceuse comme un fleuve. La science l'a ramenée à la culture de l'instinct et elle a délibérément écarté l'infini. C'est un grand écart.

Il y aurait évidemment un petit volume à répondre à cette philosophie pédagogique. Le temps me manque. Je dirai seulement que ces conclusions et ces résultats doivent procéder un peu plus du tempérament des personnes que de l'enseignement qu'elles reçoivent. D'une part et voici pour l'enseignement religieux, pour que l'instruction scientifique et vraiment moderne qu'on se déciderait à y donner y détruisît Dieu, dame ! il faudrait que Dieu n'y fût pas très fort dans le cœur des élèves. Un nommé Pasteur — « en avez-vous ou non ouï parler ? » — avait poussé assez loin la connaissance de quelques sciences modernes et il est mort croyant comme saint Cucufin et peut-être plus, dans un âge assez avancé. D'autre part et voici pour l'enseignement laïque, je vois peu de personnes que la science qu'on y prodigue ait ramenées à l'instinct. J'ai quelque idée que je suis, sans doute, assez impulsif, mais que je le serais un peu plus, au moins, si je n'avais rien appris du tout ; qu'en tout cas ce n'est pas l'éducation scientifique qui m'a donné mon impulsivité. J'ai cru remarquer que quelquefois elle me détournait de l'instinct, mais je n'ai jamais noté que ce fût précisément elle qui m'y ramenât.

— Mais il s'agit des femmes !

— Oh ! quelle idée défavorable M. Réval a-t-il donc des femmes, qu'il estime que ce qui écarte les hommes de la culture de l'instinct y ramène les femmes comme par la main et n'a pour elles autre résultat que de les inciter à vivre comme une orchidée, une caille ou la Gironde ? Ce mépris du « sexe sublime » est bien violent. J'ajoute qu'il

est bien hasardé. Je connais bien de par le monde quelques Clémence Royer qui ont appris quelques petites choses dans les livres et qui n'ont pas été ramenées à l'instinct d'une façon très sensible. Elles n'en sont pas venues pour autant à vivre en beauté comme des fleurs, des oiseaux ou des rivières. Elles vivent comme des cerveaux, voilà tout, ce qui, on l'oublie trop, est précisément la façon normale de vivre pour le genre humain, du petit au grand les hommes ne pouvant vivre que si leur cerveau se trémousse très vivement, qu'ils soient paysans, ouvriers ou membres de l'Institut. — Vous voulez que j'excepte les bureaucrates. — Si vous y tenez; mais ce n'est qu'une fraction de l'humanité placée dans des conditions exceptionnelles.

Je ne vois donc pas trop ni en quoi l'enseignement religieux est forcé d'exclure la Science par peur de la destruction de Dieu, ni en quoi l'enseignement laïque conduit les femmes à être danseuses. C'est possible; mais ce n'est pas assez prouvé. Tant que ce ne le sera pas davantage, je penserai que ces conséquences fâcheuses et extrêmes sont accidentelles, qu'elles dépendent surtout des complexions, et que, pour devenir danseuse après avoir passé par le lycée Maintenon, le lycée Maintenon n'a pas suffi et il y a fallu des grâces particulières.

Les idées générales sont du reste toujours confuses dans ce petit livre. Par exemple il arrive, dans le livre, que la directrice du lycée Maintenon épouse un illustre député socialiste, « le leader du camp socialiste », et l'héroïne du roman écrit avec plus d'enthousiasme que de précision : « Quand on saura qu'auprès de notre directrice vit l'homme qui, en France, a émis les idées les plus généreuses sur la rénovation sociale, et partout, en face de la Société, proclamé les droits de l'individu et de l'humanité, est-ce que... » Voilà donc un socialiste qui en face de la Société proclame les droits de l'individu. Mais alors, c'est

un socialiste individualiste ! Mais alors, c'est moi ! Voilà un drôle de socialiste. Je ne croyais pas être si socialiste que cela ! Il est probable que M. Réval a voulu dire anarchiste ou libertaire. Mais libertaire, anarchiste et socialiste, ce n'est pourtant pas exactement la même chose. Je crois qu'il n'y a pas lieu d'insister beaucoup sur la philosophie pédagogique ou sociologique de M. Réval, ni même de s'attarder à la vouloir comprendre.

J'aime mieux dire qu'il écrit bien. Sans doute il lui arrive de dire : « Moi, si j'étais homme, je les suivrais jusque demain, » ou encore : « Mina en fut de ses frais. » « Jusque demain » est parisien, pur parisien; « en fut de ses frais » doit être lorrain ; car M. Réval connaît le dialecte de Lorraine ; mais ce sont, parisien ou lorrain, deux provincialismes. Il n'en est pas moins que M. Réval écrit plus correctement que la moyenne des romanciers, qui écrivent comme des journalistes, lesquels écrivent comme des députés. Il écrit même quelquefois très joliment : « C'est un charme indéfinissable que celui des bois. Chaque fois que je reviens près des arbres, il me semble retrouver le pays natal. Les branches s'ouvrent, se penchent avec tendresse ; ce sont des bras amis qui vous saisissent, vous arrêtent au passage, et mon front ingénûment se dresse pour s'offrir aux baisers affectueux; je sens qu'autour de moi les feuilles murmurent : regardez, la voilà. Te souviens-tu de ce marronnier de notre enfance, dont les branches, bousculées par un grand vent, ployaient dans l'azur avec une grâce de cygne ondulant sur l'eau ? Pourquoi chercher ailleurs l'harmonie dans le repos et le mouvement? La nature est la seule école où je veuille apprendre à moduler un rythme. » — Est-ce que cela ne vous rappelle pas à la fois, et c'est un mérite, ces deux choses si contraires, l'admirable page de Taine sur les sapins de Lorraine et les vers berceurs et câlins de Maurice Bouchor :

D'autres fois le regard entrevoit le soleil
A travers un tissu de lumineux feuillages,
Et vacillant dans les ivresses du sommeil,
Notre âme par l'azur fait de charmants voyages.

Mais ma bien-aimée est la fleur des fleurs,
L'oiseau des oiseaux, le rêve des rêves
Qui fait dans le bois palpiter les sèves,
Et fondre d'amour la rosée en pleurs.

Et ma bien-aimée embellit les choses,
Sa voix fait plus doux les rossignolets,
Et ses longs cheveux, légers et follets,
Ravivent encor le parfum des roses.

Et quand au travers des feuilles je vois
La blonde aux yeux bleus en claire toilette,
Simple et douce ainsi qu'une violette,
Je crois voir passer l'âme des grands bois.

Par parenthèse ces vers étaient plus « indiqués » pour être dits, en la scène qui suit, par Paul à Pauline, que ceux de Verlaine, quoique agréables :

Calmes dans le demi-jour
Que les hautes branches font...
. . . .

Et M. Réval ne fait pas mal, aussi, le portrait. Celui de M. Jules Lemaître, quoique trop sommaire, est très vivant : « Quelle tête curieuse avec ce front énorme, la finesse perçante du regard et la bouche où le sourire devient ironique peut-être par crainte d'être tendre. Il y a de la timidité et de la résolution dans ce visage si fortement modelé. »

Celui du recteur de l'Académie de Paris, portrait à la Saint-Simon, j'entends portrait dispersé dans le récit, ce qui est la bonne manière, est presque un petit chef-

d'œuvre. Deux petites solliciteuses balbutient et finalement se mettent à pleurer devantle grand chef: « Tu vois ce spectacle, tes deux gosses réduites à tremper leur mouchoir, quand l'une avait préparé une jolie harangue et l'autre son meilleur effet. Je n'osais lever les yeux, mais pendant que Germaine fait encore un hi! hi! convulsif, je risque un œil, j'ouvre l'autre. Ah! mais, il n'est donc pas si mauvais que ça, cet effet imprévu! M. le Recteur sourit; il se penche vers nous, et ce n'est pas du tout un visage impitoyable que je vois. C'est une belle tête d'ivoire, des yeux clairs, très profonds, des lèvres fines, une barbe comme *la* portait jadis [ça c'est du Saint-Simon comme incorrection] un président au Parlement. Quelque chose de frais scintille dans ces yeux-là. C'est le reflet de nos larmes. Je le trouve superbe, et ressemblant à l'Erasme de Holbein d'une façon extrêmement flatteuse... Le voilà qui s'intéresse à nous, qui nous parle doucement... Le voilà qui écrit; cette fois je le regarde à mon aise; il est très grand, très majestueux dans son fauteuil, derrière une table chargée de livres, de papiers, de bronzes. Des fenêtres de tous les côtés envoient vers lui un jour très doux; cela sent bon, et malgré ce qui rappelle la Sorbonne, l'antichambre, la salle des Pas-Perdus et tous les visiteurs qui ont déjà passé par là, on se croirait dans le cabinet solitaire d'un sage, pas du tout pédant et qui aimerait à voisiner... »

Tout simplement extraordinaire comme exactitude minutieuse de sensation.

M. Réval a des qualités notables d'écrivain. Mais qu'il cesse, s'il peut, d'être hypnotisé par *Claudine à l'école*, qu'il regarde un peu le vaste monde et qu'il lâche un peu ses lycéennes, collégiennes, normaliennes, Sévriennes et Fontenayennes, qui commencent sérieusement à nous ennuyer.

E. F.

Les deux Vies (1)

Le nouveau roman de MM. Paul et Victor Margueritte n'est pas tout à fait sans intérêt. Maintes gens qui sont mariés et qui songent au divorce, soit en ce qu'ils le craignent, soit en ce qu'ils le désirent, y verront l'histoire complète d'un divorce qui n'aboutit point, depuis la première instance jusqu'à la troisième ou quatrième ou dixième ; car je ne sais plus au juste. Ils trouveront quelques croquis de magistrats tracés en toute malveillance, mais assez vivement et de manière à rappeler quelquefois le fond, sinon la manière, des *Mémoires* de Beaumarchais ; quelques esquisses, aussi, d'avocats et d'avoués qui sont, ma foi, excellentes, d'un très joli relief et même d'une assez bonne couleur.

C'est tout ce que j'ai à dire en bien du nouveau roman. La fable en est d'un intérêt assez faible. Une femme trompée et qui a vu de ses yeux, ou à si peu près qu'elle peut dire en vérité qu'elle l'a vu, l'adultère, commis au domicile conjugal, de son ignoble mari, plaide en divorce. Comme son mari, pour ceci que sa femme est riche et qu'il a été marié sous le régime de la communauté, s'oppose au divorce, c'est assez long.

La femme gagnerait, cependant, l'auteur le reconnaît, et les jugements qu'il invente sont dans ce sens, s'il n'y avait pas eu réconciliation apparente au cours du procès. La fille des deux époux, petite fille de six ans, s'étant cassé le bras alors qu'elle était en visite légale et commandée chez son

(1) Roman par MM. Paul et Victor Margueritte, chez Plon-Nourrit.

père, sa mère ayant voulu la voir, ayant passé la nuit à son chevet et par conséquent ayant passé la nuit dans la chambre à coucher de son mari, aux termes de la loi il y a eu réconciliation, oh ! patente et manifeste, et les magistrats, qu'il n'y avait pas besoin de peindre si noirs, ne peuvent pas, ne peuvent absolument pas, du premier tribunal à la Cour de cassation, faire autrement que de repousser la demande de divorce.

La femme est acculée ainsi à l'exil, à l'union libre te à la perte de sa fortune, et elle est bien malheureuse.

Oui ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il faut accorder à la femme le droit de répudiation à l'égard du mari ? J'en serais d'avis ; mais le roman ne prouve pas que cela soit nécessaire. Il prouve seulement que, quand on est en instance de divorce, il ne faut pas se réconcilier, même apparemment, avec son mari. Le roman n'a donc pas une portée très générale.

De plus il est assez mal fait. Les « scènes à faire » sont esquivées ou mal présentées. La scène, en vérité nécessaire, entre le mari et la femme, je ne la vois pas. La scène entre l'amant et le mari, l'un représentant la légalité et l'autre le droit, est faite, mais mal, et sans que ni l'un ni l'autre y disent ce qu'il serait vraisemblable et ce qu'on attendrait d'eux qu'ils dissent en effet. Tout cela semble négligé.

Mais la plus forte erreur de cette œuvre, du reste honorable, c'est qu'elle contient deux romans qui n'ont absolument aucun rapport l'un avec l'autre. Le premier est celui que je viens de vous raconter en très bref. Le second est celui-ci. La plaideuse en divorce a une mère, âgée de quarante-cinq ans, qui aime un jeune officier de vingt-sept ans et qui en est aimée à la folie. Ils s'aiment, ils se le disent, ils se caressent un peu et ils sont d'assez bon sens, tout compte fait, pour ne point s'épouser, ni d'une manière une autre.

Je veux bien, quoique les amours entre vieilles femmes et jeunes gens me répugnent encore plus, et ce n'est pas peu dire, que les amours entre vieux hommes et jeunes femmes ; je veux bien ; mais qu'est-ce que cela nous fait, et quel rapport y a-t-il entre ce second roman et le premier? Il n'y en a absolument aucun. Ils sont reliés l'un à l'autre uniquement par le fil de la brocheuse. L'auteur quitte l'un pour revenir à l'autre exactement comme on se met à jouer du bilboquet, ou à faire des haltères quand on veut se divertir et se délasser d'écrire. Nous voulons en général plus d'unité dans les œuvres d'art.

Et ce qu'il y a de plus curieux c'est que, de ces deux romans, le second est bien évidemment le second en importance ; or il nous est présenté par les auteurs comme étant le premier. C'est par lui qu'ils commencent, c'est sur lui qu'ils attirent très complaisamment l'attention fraîche des premières pages. Je ne comprends rien à cette composition.

Le livre est écrit honnêtement, correctement, sans éclat, sans rien qui marque l'écrivain ou qui le sente.

C'est à lire pour qui voudra connaître tous les dessous, coins, recoins, tours, contours, détours et retours d'un procès en divorce, dont Dieu vous garde. A ce point de vue c'est d'un intérêt qui n'est point négligeable.

E. F.

DE VOUS A MOI (1)

Madame Barratin qui publia, il y a une dizaine d'années, un premier recueil de pensées très intéressant, *Chemin faisant*, en publie aujourd'hui un second qui ne vaut pas l'autre ; mais qui ne laisse pas d'avoir encore un grand mérite.

Madame Barratin, dont la maison est une des plus noblement hospitalières de Paris, est un peu trop hospitalière à elle-même. Elle accueille dans son livre, qui est un salon, des pensées qui devraient rester dans l'antichambre et même ne point monter l'escalier. Comment peut-il venir à l'esprit de quelqu'un d'imprimer, d'écrire, de prononcer et j'ai presque dit de penser, l'idée suivante : « S'appartenir : chose difficile ! Il faut chasser tant d'intrus ! » Si cette « pensée » était la seule de ce genre dans le volume, on s'ingénierait à lui trouver un sens caché qui serait profond, ingénieux ou spirituel ; et l'on y arriverait très bien. Mais comme il y en a beaucoup d'autres de la même originalité, on est bien forcé de conclure ou de supposer que l'auteur a quelque peu de cette indulgence qui ne nous manque jamais, à savoir de celle qui s'applique à nous. Il y a quelque chose comme un tiers du volume sur lequel il aurait fallu avoir le courage de faire le sacrifice d'Abraham.

Mais il ne m'en coûte rien, et ce m'est, au contraire, un vif plaisir, de reconnaître qu'il y a encore dans ce recueil beaucoup d'esprit, quelque profondeur parfois et beaucoup de sensibilité, de tendresse, de bonté. Je glane :

« *Pour être laide, une femme n'en est pas moins femme ;*

(1) Par A. Barratin, chez Lemerre.

la laideur n'est qu'un accident de route. » N'est-ce pas spirituel et d'un joli sourire ? Cela me rappelle un propos de vieillard, à moi dit, quand j'avais trente ans : « Vous n'avez jamais aimé une femme laide ?

— Mon Dieu ! non.

— Alors vous ne savez pas ce que c'est que l'amour.

— Tiens !

— Mais non ; vous savez ce que c'est que l'admiration : vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. »

Cela paraît bien être l'avis de Mme Barratin ; car elle dit ailleurs, comme insistant : « *Quelle grossièreté il y a à n'aimer qu'une jolie femme !* » — « Grossièreté », tout de même, est un peu dur.

Mais ceci est-il charmant ! « *Etre bon ce n'est pas assez ; il faut l'être avec bonheur.* »

Et cette jolie malice : « *On peut auprès de certaines gens faire une cure de monotonie ; ce n'est pas à dédaigner.* » — Ce n'est pas à dédaigner, non ; mais trouver qui nous guérira de la cure, c'est cela qui est difficile.

Sentiment exquis qui a trouvé son expression juste : « *C'est petit d'avoir besoin de reconnaissance. Ce n'est pas donner son bienfait, c'est le placer.* »

Ceci est comme ravissant de vérité : « *Il y a quelque chose de plus doux encore que de posséder le bonheur ; c'est de le sentir s'approcher.* »

Quelquefois une note de mélancolie douloureuse qui a le charme d'une plainte résignée : « *On n'a rien à soi : l'enfant est à l'avenir, la mère au passé, le mari au caprice, l'honneur à l'opinion, la fortune au vent, l'amitié à l'amour-propre, la vertu à l'occasion, la conscience au reproche et le corps au docteur.* »

Des inconvénients inverses et également inévitables, hélas ! de la vieillesse : « *On se souvient de ses ans trop ou pas assez. Trop, et on les rend insupportables. Pas assez, et on les rend ridicules.* » — Hélas !

J'ai dit : « Le secret du bonheur, c'est d'éliminer de sa vie la recherche du bonheur ». Bien mieux, plus laconiquement et lapidairement, Mme Barratin : « *Le bonheur de l'homme commence quand il y renonce.* »

L'auteur connaît l'article I du savoir-vivre : ne jamais parler de soi (l'article II est : détourner la conversation quand on en parle). Il donne les considérants de l'article I en jolie forme épigrammatique, digne de La Rochefoucauld : « *C'est honteux de parler de soi en bien ; en mal c'est inutile.* » — Savez-vous pourquoi les gens du XVIIe siècle disaient : « on » pour faire entendre « je » ? C'était simplement mnémotechnique, un nœud au mouchoir ; c'était pour se rappeler à eux-mêmes qu'il ne faut jamais dire : « je ». *Je* n'est pas français. Hélas ! Il m'arrive de ne pas parler français.

Quelquefois la pensée va jusqu'à la profondeur psychologique : « *Il y a des gens qui ne meurent de rien que de la mort ; d'autres qui ne vivent de rien que de la vie.* » Diable ! mais Chateaubriand aurait signé cela, comme il eût signé cette pensée du précédent recueil de Mme Barratin, que je prends plaisir à rappeler : « *Les heures nous restent pour pleurer les instants.* »

Moins pénétrante, mais d'une jolie observation encore : « *Il y a des femmes qui ne sont belles que sous leurs cheveux blancs ; des gens qui ne sont bons que dans leur testament* ». — « *Confier un second secret à une femme, c'est diminuer en elle le besoin de divulguer le premier* ».

Finissons par cet éloge bien senti de cette adorable ville de la capitale de la sociabilité, Paris : « *Paris sans relations serait la plus délicieuse des villes.* »

Il faut avoir *De vous à moi* sur la table de son salon pour le feuilleter et le laisser feuilleter de temps en temps. C'est un livre de très bonne compagnie.

E. F.

LA MÈRE DE GŒTHE (1)

Un volume sur la mère de Gœthe, c'est un peu beaucoup. Mais enfin elle est peu connue en France et elle mérite d'être connue. C'était une femme de beaucoup de bon sens, de beaucoup de gaîté, de beaucoup de sérénité, de beaucoup de goût et d'un peu d'esprit. L'auteur l'admire comme écrivain, comme épistolière, avec un excès où il entre évidemment beaucoup de parti pris. Il n'est femme de Paris, au XVIIIe siècle, qui n'ait eu autant de génie littéraire qu'Elisabeth Textor. Mais pour tout le reste, l'auteur n'a que raison et il valait la peine d'expliquer un peu la belle sérénité, l'admirable santé morale de Wolfgang par ces mêmes qualités si marquées, si constantes dans le tempérament admirablement équilibré d'Elisabeth.

Par parenthèse, c'est un parti pris aussi et comme une manie chez M. Bastier de nous rappeler périodiquement que Gœthe tient autant de son père que de sa mère. C'est hardi, sinon téméraire. Mon Dieu, le père de Gœthe, pour en parler avec la plus grande complaisance possible, pour en parler avec une indulgence presque exagérée, le père de Gœthe était un imbécile. Je ne vois rien en Wolfgang qu'il ait hérité de lui.

Pour ce qui est de sa mère, c'est autre chose, tout le caractère de Gœthe est sa mère elle-même. Cette merveilleuse *Mère-la-joie* et *Mère-la-bonté* méritait d'avoir un tel fils et ce magnifique Olympien ne pouvait être qu'un fils de Terpsis. « Quand je naquis, une étoile dansait au ciel, » dit la Béatrix de Shakspeare. Gœthe pouvait dire : « Quand

(1) Par M. Paul Bastier, chez Perrin.

je naquis, « une immense bonté tombait du firmament » et toute cette bonté souriante s'était incarnée dans ma mère. » Mme Gœthe a dû enfanter son fils en souriant, presque en riant de ses belles dents saines de dix-sept ans et demi.

Elle a plus d'un rapport, comme M. Bastier l'a dit, mais trop tard, parce que le lecteur y songe trois heures avant qu'il le dise, avec Mme de Sévigné, je dis pour ce qui est du tempérament, du caractère et du cœur. Et remarquez donc ceci, qui est une analogie de plus. Mme de Sévigné et Mme Gœthe ne figurent pas dans la liste des grandes amoureuses. Elles n'ont aimé que leur mari, ce qui veut dire peut-être — j'entends pour elles deux — qu'elles n'ont jamais aimé. Elles n'ont pas eu, l'une veuve à vingt-cinq ans, l'autre femme d'un homme qui aurait pu être son père, la crise de la trentaine ou de la trente-cinquième année. C'est qu'elles s'étaient mariées très jeunes et qu'elles ont eu très jeunes des enfants. A trente-cinq ans Mme Gœthe était amoureuse de son fils et Mme de Sévigné de sa fille. Cela occupe et cela préserve. C'est une bonne méthode à suivre, qui peut.

Puisque nous en sommes à Mme de Sévigné, pourquoi l'auteur cite-t-il ainsi un mot célèbre de la marquise : « J'ai mal à vos entrailles » ? Il me semble me rappeler que c'est : « J'ai mal à votre poitrine. » Il est probable qu'un entrelacement s'est fait dans les souvenirs de l'auteur. Comme Mme de Sévigné dit en parlant de sa petite-fille » mes petites entrailles », et en parlant de la bronchite de sa fille : « J'ai mal à votre poitrine », vous voyez d'ici l'entrelacement et par suite la transposition.

Le livre est, du reste, bien composé, d'une lecture facile et bien écrit, très bien écrit. Une seule remarque ; M. Bastier use de la tournure suivante : « La jeune Elisabeth avait dû être fort belle. La bouche *est la plus fine*, les yeux sont... » — « Et cependant, malgré toutes ses manies et ses petitesses, l'influence du père sur le fils *fut la plus*

heureuse et la plus durable... » C'est chose étrange, si l'on veut, que l'on dise en français : « Elle a la bouche la plus fine », et qu'on ne dise pas : « Sa bouche est la plus fine », à moins d'ajouter « du monde » ; que l'on dise : « Il eut sur son fils la plus heureuse influence » et qu'on ne dise point : « Son influence sur son fils fut la plus heureuse », à moins d'ajouter « du monde » ; c'est étrange, mais c'est comme cela. Il faut, quand on a dans la phrase *être* et non pas *avoir*, ajouter « du monde » au superlatif ou tourner par « des plus » : « La bouche est des plus fines. » — « Son influence sur son fils fut des plus heureuses. » Je ne vois pas trop la raison de cela ; mais l'usage est tel.

Memento : *Chic*, récemment adopté comme français par l'Académie, est bien, comme j'ai dit ailleurs, un mot allemand. On le trouve dans une lettre de Mme Gœthe : « Je vous remercie des jarretières. (On portait encore des jarretières. Pauvres femmes des temps passés !) Jamais de ma vie je n'ai été aussi chic ». Et M. Bastier met en note : « Le mot *chic* est, comme on sait, allemand d'origine (*Was sich schickt*, ce qui convient, ce qui sied, est seyant). » — Voilà qui va bien. Seulement dans le texte allemand Mme Gœthe a-t-elle écrit : « Je n'ai jamais été aussi *Was sich schickt* » ou a-t-elle, en abrégé et comme proverbialement, écrit : « Je n'ai jamais été aussi *schickt* », faisant de *schickt* un adjectif ? Pour la certitude de l'origine allemande de notre mot *chic*, le second texte serait beaucoup plus probant que le premier. La question est si importante qu'il aurait fallu ici rapporter le texte allemand.

E. F.

Madame Peruzzi et son salon de Florence

D'après M. Edmondo De Amicis et M. Nemesio Fatichi (1)

I

M. De Amicis n'a voulu faire ni un portrait en pied ni une notice biographique. Point de dates, point d'historique. Quand Mme Peruzzi est-elle née, quand est-elle morte, à quelle époque précise son mari fut-il ministre ? Autant de questions auxquelles il ne répond pas. Le salon de Mme Peruzzi était le centre du parti modéré, au temps de Florence capitale ; voilà tout ce qu'il nous apprend sur le rôle joué par ces personnages dans le relèvement de l'Italie. Mais il esquisse vivement et brillamment leurs figures et celles de leurs amis. Il fait très bien comprendre par où le mari et la femme avaient acquis leur influence. La femme n'avait pas seulement les qualités indispensables pour tenir un salon, la facilité de la parole, l'art d'interroger et d'écouter ; elle possédait une culture étendue, solide, qu'elle songeait beaucoup moins à montrer qu'à étendre ; surtout elle possédait un fonds de sérénité qu'elle mettait à la disposition de tous, et cette volonté opiniâtre de convaincre, de corriger, de servir son prochain qui donne l'ascendant sur tout l'entourage. M. De Amicis cite ce joli mot d'un Italien à qui l'on demandait si elle était belle : « Il ne man-

(1) De Amicis : *Un salotto fiorentino del secolo scorso*, Florence, Barbèra, 1902. Nemesio Fatichi : *Profilo di gentildonna italiana*. Florence, Landi, 1902.

querait plus que cela ! » Le mari ne la dépassait que juste assez pour être adoré d'elle ; il n'avait pas de vues profondes, mais il excellait à éclaircir, à rendre applicables celles d'autrui. Naturellement bon comme elle, mais un peu désabusé par une vie de luttes d'où il n'était pas sorti sans blessures, sa sérénité à lui s'était changée en indulgence malicieuse. Plus utile que brillant au conseil des ministres, il était aimable non sans quelque effort et spirituel sans le vouloir dans son salon.

M. De Amicis dépeint avec la même légèreté de main les étoiles de première grandeur du salon Peruzzi : Bonghi, savant, laborieux, méditatif, qui improvise sur les matières les plus difficiles et qui polit patiemment les méchancetés qui lui sont venues spontanément sur les lèvres ; G B. Giorgini, délicieusement intarissable tant qu'il ne s'aperçoit pas qu'on s'entend pour le faire parler ; Silvio Spaventa, le plus modeste des héros, mais incapable de supporter la contradiction.

Si M. De Amicis ne raconte pas en biographe de profession la vie de Mme Peruzzi, ce n'est pas qu'il se soit simplement amusé, pendant qu'il fréquentait son salon, à examiner les figures des interlocuteurs ; il réfléchissait aussi. Il fournit des remarques utiles pour l'histoire. Non seulement il nous apprend que bon nombre des personnes qui dirigeaient alors la fortune de l'Italie étaient très catholiques, mais il décrit la vive affliction que nos désastres causèrent en 1870 à Mme Peruzzi et à ses familiers, et comment un vieil ami de la maison, l'Allemand Hamberger, fut malmené pour la joie qu'il en étalait. Surtout il laisse çà et là tomber des réflexions de moraliste sur la vie des salons : il en note les inévitables inconvénients. Il voit les brèves mais violentes querelles qui éclatent parfois entre les amis de Mme Peruzzi, dévoués tous pourtant au même parti. « Sans doute l'âge accroît chez les hommes l'aversion pour la dispute, l'adresse, l'art de se dominer et de contredire sans

offenser, mais qu'importe s'il décuple en même temps l'orgueil, s'il refroidit la bienveillance, s'il nous rend plus intraitables sur des sentiments désormais invétérés, sur des opinions nées de longues études et d'une longue expérience ?... On cède à la fureur d'exprimer avant qu'elle échappe l'idée que la parole de l'adversaire fait naître : pour ne point paraître à court, on veut répliquer à tout argument par un argument quelconque, si faible qu'on le sente à part soi ; de là, chez l'interlocuteur, un sourire, un haussement d'épaules, un sarcasme qui vous fait oublier la courtoisie. Je me rappelle avoir vu jusqu'à des hommes graves, pleins de dignité et, à l'ordinaire, de politesse, prendre feu tout à coup et lever leur canne comme des gens échauffés par le vin. J'en ai entendu échanger des épithètes qui, pour être dites à voix basse afin que la dame du logis ne les entendît point, n'en étaient pas moins d'une vulgaire insolence ; j'ai assisté à plus d'une discussion qui semblait devoir finir autrement qu'en paroles et qui, quand l'approche de Mme Peruzzi y mettait un terme, laissait les deux antagonistes avec un visage pâle et les mains tremblantes. » (P. 82-83.)

M. De Amicis montre aussi comment tout habitué des salons politiques est censé en partager toutes les opinions, si bien que le jour où il laisse voir qu'il a réservé sa liberté sur un point, il passe pour traître et pour ingrat. Il avoue que le cercle de Mme Peruzzi n'échappait pas absolument à l'esprit de coterie, qu'on y appréciait bien froidement le mérite le plus incontestable, même en matière de littérature, quand on le rencontrait chez des adversaires (p. 151 sqq.). Mais d'autre part, il met en pleine lumière tout ce qu'on y apprenait, sans parler de l'art de la conversation et des idées qu'on y cueillait à foison dans leur fleur première ; c'était une école de modestie, puisqu'on y voyait les hommes les plus en crédit avoir fort à faire pour exposer leur opinion, et c'était une école de psychologie. « On

ne connaît pas les hommes célèbres quand on ne les a vus que dans la solitude de leur cabinet où presque tous prennent devant le visiteur une pose qui les montre sous un seul aspect, sous le plus favorable ; il faut les voir parmi leurs égaux, dans des conversations libres, des discussions imprévues, où ils découvrent leur côté faible, la vraie opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et des autres, les replis les plus cachés de leur caractère. C'est encore dans les salons seuls qu'on découvre l'organisme intime d'un parti politique, les intelligences qui y dominent, et par quel moyen, sous quelle forme ; c'est là qu'on apprend quelles transactions chacun fait avec sa propre conscience, quelle part de ses idées particulières il sacrifie. »

M. De Amicis doit beaucoup au salon de Mme Peruzzi. C'est là qu'il a lu ses premiers ouvrages ; c'est à elle qu'il dut l'occasion de visiter le Maroc. Il ne cache pas ses obligations, et on peut dire qu'il les a noblement acquittées.

II

Ce que son plan ne lui permettait pas de dire, on le trouvera à peu de chose près dans une conférence tenue au *Circolo Filologico* de Florence (une des institutions que Mme Peruzzi a contribué à fonder) par M. Nemesio Fatichi. Là on la verra associée à son mari dans le voyage où il sollicita Napoléon III de ne pas s'opposer à l'annexion de la Toscane au royaume d'Italie (1) ; on la verra le seconder à Turin dans ses quatre années de ministère. Surtout on goûtera les pages extraites du journal intime qu'elle remplissait des impressions de sa jeunesse. Nous en

(1) M. Alessandro D'Ancona a récemment donné dans *Ricordi e affetti* de nouveaux détails touchant les visées du prince Napoléon sur la Toscane, qu'Ubaldino Peruzzi réussit alors à décourager.

détacherons seulement trois passages relatifs au mariage qui fit le bonheur de sa vie. On est en 1849 : Peruzzi, gonfalonier de Florence, vient de répondre aux religieux de Santa Croce qui ne voulaient pas laisser apposer dans leur église une plaque commémorative des patriotes tombés à Curtatone : « Si cette plaque est endommagée, soit comme gonfalonier, soit comme Peruzzi, je mettrai le feu à votre couvent. » « Cet Ubaldino, écrit la jeune fille, s'est toujours montré un digne concitoyen de Pier Capponi ; et une âme si énergique dans un siècle si mou réveille toute mon admiration, toute ma sympathie. Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, mais je voudrais le connaître parce que je l'estime, parce que je souhaiterais à mon pays beaucoup de jeunes gens de sa trempe. *Il pourrait se faire que les paroles que j'écris ici eussent un appendice.* » De fait, un an après, elle pouvait écrire entre les lignes de ce passage : « L'appendice est fait : Ubaldino est à moi ; et je suis la plus heureuse des fiancées. » Un instant, elle s'était inquiétée ; elle s'était dit avec un sens de la vie qui étonne chez une jeune fille et chez une amoureuse : « Que sais-je pourtant de son caractère et de ses goûts ? Il a donné la preuve de vertus civiques ; mais ces qualités suffisent-elles pour la félicité d'une femme, d'une famille ? Tout ce que j'ignore, je me le figure, mais n'en jugerais-je pas avec l'œil de la prédilection ? » Elle reprit vite confiance et adressa à son fiancé la veille du mariage une lettre enthousiaste qu'elle n'eut jamais à regretter : « Voici ma dernière lettre de fiancée, la dernière signée Toscanelli. Quelle pensée ! Quel changement dans ma vie ! Mon cher Ubaldino, je suis heureuse de mon sort, heureuse de t'appartenir, heureuse de l'avenir qui s'ouvre devant moi... Je m'abandonne à toi, et jamais épouse n'aura paru avec plus de confiance devant l'autel de Dieu. A toi je consacre tous les jours qui me restent à vivre, tous mes soins, toutes mes affections... »

III

Tous les malheurs fondirent enfin sur cette brillante existence. Mme Peruzzi a vu Florence déchue du rang de capitale, ses amis écartés du pouvoir; elle a perdu successivement son mari, sa fortune, ses yeux ; son corps a été tourmenté de douleurs atroces qui l'ont rendue méconnaissable. Rien toutefois ne put l'abattre ; jusqu'à la fin elle suivait le mouvement des idées au dedans et au dehors, et travaillait à servir sa patrie. C'est ainsi qu'en 1895, ayant entendu prononcer mon nom par MM. Del Lungo et Pio Rana, elle entama spontanément une correspondance avec moi, en se présentant pour ainsi dire sous les auspices de son oncle par alliance et de son mari, dont le premier, me disait-elle, avait longtemps représenté la Toscane en France, et dont l'autre avait suivi les cours de notre Ecole des Mines où il s'était lié pour la vie avec Le Play. Dès lors, elle me signalait, elle m'envoyait même, les écrits qu'elle croyait propres à m'intéresser ; surtout elle s'efforçait de me convaincre que les circonstances seules avaient fait la Triple Alliance, comme elle avait essayé d'en convaincre de vive voix M. Perrens. Elle abordait la polémique avec une vivacité gracieuse qui admettait et provoquait la réplique. Comme tous les Italiens, elle attachait une extrême importance à toute parole malsonnante de la presse française, si peu considérable que fût l'auteur de l'article, et elle paraissait ignorer le langage que, de son côté, tenait une presse dont nous nous serions fort peu souciés si l'inspirateur n'en avait été le premier ministre du temps ; mais, comme tout Italien aussi elle était vivement sensible à toute parole gracieuse pour son pays et la prenait comme un service personnel dont elle eût été ravie de prouver sa gratitude. Je ne l'ai jamais vue, parce qu'à cette époque mes voyages en Italie me con-

duisirent ailleurs qu'à Florence ou m'y amenèrent quand déjà le médecin condamnait sa porte; mais, en recherchant ses lettres à propos du présent article, je n'ai pu relire sans émotion celle où elle m'annonçait qu'elle m'envoyait trois numéros du *Fanfulla della domenica*, pensant que j'y lirais avec plaisir une étude sur le salon de la comtesse Maffei : ce n'était pas, on le voit, de ce salon-là que je devais un jour entretenir des lecteurs français.

CHARLES DEJOB.

NOTES

Sur Eugène Fromentin et les réalistes

Peu de gloires ont été aussi soudaines que celle d'Eugène Fromentin ; peu de gloires ont subi une aussi rapide éclipse. Non que l'auteur de *Dominique* soit maintenant perdu dans l'oubli ; il est, au contraire, resté cher à la plupart des lettrés ; il continue à personnifier pour eux une tentative heureuse de revanche idéaliste, au plus fort des excès de l'école, dont Flaubert et les Goncourt étaient les chefs ; il reste « un classique, raffiné peut-être, mais vif et sincère, un classique rajeuni ». Ainsi en ont décidé la critique de Sainte-Beuve et l'amitié de George Sand.

Mais par cela même que Fromentin est rangé à part, et comme à rebours des écrivains de son temps, il perd, dans le recul des années, une part de l'intérêt qui s'attache aux hommes représentatifs ; l'éloignement fait qu'il apparaît plus isolé encore, et un peu grêle, un peu amoindri dans son isolement. Les historiens de la littérature, s'ils étaient en veine de confidences, nous avoueraient qu'il les gêne dans leur classement, qu'il est là sur leur route, comme un point d'interrogation, dont on se serait bien passé ; ils en sont réduits, par exemple le sagace et consciencieux M. Lanson, à le découper proprement en deux parties inégales, rangeant ici le romancier et là le voyageur, au risque de n'être pas tout à fait équitable pour ce dernier, et de voir une œuvre de critique aigüe, là où il y a surtout la notation d'un peintre et l'imagination très colorée d'un poète.

Je voudrais, dans ces quelques notes, m'efforcer d'établir : 1° que Fromentin, quoi qu'on ait dit, fut avant tout un peintre et le resta dans sa littérature ; 2° qu'il fut de son temps, qu'il en fut même si complètement qu'il adopta, consciemment ou non, quasi tous les procédés et plusieurs des opinions maîtresses de l'école réaliste.

* * *

On sait que Fromentin a *vécu* tous ses écrits. La première partie de *Dominique* est sa propre histoire ; les lieux où se noue et se dénoue ce drame tout intérieur, plusieurs de ses héros et Dominique lui-même, ne doivent presque rien à l'invention. De même il a vu les pays qu'il nous montre, et il les a si bien vus que personne n'en a tenté une nouvelle description littéraire ; ses notes étaient prises au jour le jour, notes de peintre, précises, explicites, minutieuses, dirigées par l'unique souci du « tableau à faire », c'est-à-dire par des préoccupations de lignes, de lumière et de couleurs ; on s'en aperçoit en feuilletant les carnets que M. Gonse a publiés, et où nous avons, dans le déshabillé quotidien, la narration rapide et sans art d'un voyage en Egypte ; rien n'y manque de ce qui est caractéristique d'un maître du pinceau, tout y manque de ce qui est caractéristique de l'écrivain. On s'est donc singulièrement mépris en louant la spontanéité et les dons du génie, en quelque sorte, chez l'auteur de *Dominique ;* le talent, qui est la patience, le définit plus justement, et comme les grands réalistes, il a peiné sans relâche pour apprendre un métier, dont, pas plus qu'eux d'ailleurs, Flaubert excepté, il n'a jamais possédé toutes les finesses.

A-t-il su notamment *composer* un livre, lui qui excelle dans le détail descriptif ? Sainte-Beuve et George Sand, malgré leur indulgence, ont confessé que le début de *Do-*

minique languissait et que le dénoûment ne dénouait rien : « Le lecteur n'est point satisfait, écrit le premier ; la situation si bien amenée, si bien poussée jusqu'au bord extrême du précipice, n'est point vidée avec une entière franchise et n'aboutit pas. Le roman n'est pas entièrement d'accord avec la vérité humaine. » Nul ne vit mieux ces tares que Fromentin lui-même ; après un essai qui lui avait tant coûté et qui, ses lettres en font foi, ne le satisfaisait guère, il renonça au roman.

Cet essai n'était pourtant pas le premier. *Une année dans le Sahel* renferme une ébauche romanesque, qu'on lirait avec le même intérêt de passion qu'un conte de Maupassant, si cet intérêt n'était éparpillé négligemment à plusieurs endroits du livre et refroidi par une attente trop longue. Haoua est bien la femme dont la vie mystérieuse, les amours nonchalantes et la fin tragique eussent inspiré un professionnel du roman ; Fromentin n'y a trouvé que prétextes à pages descriptives et à généralisations en excellent style ; d'action, point.

Est-ce insouciance d'artiste? Est-ce inaptitude foncière ? Fromentin est peintre et, quoi qu'on ait dit, n'est que peintre. Ce qui l'attache dans la littérature, c'est encore son métier, dont il essaiera, sans toujours s'en rendre compte, de transposer dans l'écriture quelques procédés et, avant tout, de garder les vertus les plus précieuses. Ne lui demandez pas autre chose, surtout les habiletés du dramaturge. A George Sand, qui lui reproche les gaucheries de son unique roman, il écrit (25 mai 1862) : « Moi, je n'ai aucune idée de la tenue, de la logique et des vraies conditions d'équilibre d'un livre construit. L'instinct ; hors de là, pas l'ombre de raison. » Cet instinct l'a dirigé admirablement dans les parties impressionnistes de *Dominique ;* il a fait le succès de ses voyages africains, où il importait de voir avec exactitude et de noter ses visions. Mais si le peintre n'allait guère au delà de cette notation

précise et franche, le poète qui sommeillait dans l'âme de Fromentin avait de plus hautes ambitions. Ce qu'il surajoutera à la prose de ses carnets, c'est le souvenir ému de telle nuit étoilée, de telle heure ardente où le soleil d'été l'enveloppait de sa pourpre à El Aghouat; c'est la rencontre imprévue d'un ami, le hasard pittoresque d'une découverte dans ses flâneries, l'émoi presque douloureux d'une veillée solitaire dans un baraquement, où il n'a pour compagnons que les rats, les *tarentes* et les chauves-souris.

Il se fait ainsi, en lui, des correspondances de sensations qui sont comme des accords harmonieux ; la vibration s'en prolonge à travers les années, et un rappel soudain est opéré par la cause, en apparence, la plus futile. Dans *Dominique*, ce sera le rythme d'une marche militaire qui suffira à éveiller, dans cette âme de sensitif, et à mouvoir le cortège automatique des impressions d'enfance. Ailleurs, l'éclat d'un bleu cru, l'odeur d'une cuisine arabe, une association émotive tout externe et passagère seront déterminantes pour l'écrivain. En Afrique, nous confessera-t-il quelque part, « il m'est arrivé d'attendre avec anxiété la voix correspondante à tel souvenir, soit pour me pénétrer mieux du plaisir que j'en éprouvais, soit pour le continuer si d'autres l'avaient interrompu. » Une nuit d'insomnie dans un campement suffit à la revue indéfinie qu'il passe de ces images, fixées dans les ténèbres de son cerveau : « C'étaient des visions instantanées, rapides, mais d'une vivacité qui m'allait au cœur comme un aiguillon. Elles se succédaient aussi précipitamment que les bruits, et, chose bizarre, au milieu de tous ces aboiements à peu près pareils, je distinguais des notes très diverses et des tonalités particulières, dont chacune avait pour ma mémoire une signification précise et correspondait à des réminiscences. » Voilà le poète, revu et corrigé par l'observateur de métier.

*
* *

Cet observateur, répétons-le, est un peintre. Il n'abdiquera pas devant sa table de travail. Les hommes de sa génération ont été très préoccupés de couleurs et de lignes ; les Goncourt, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor fréquentent les ateliers, et il leur arrive, plus souvent qu'il ne conviendrait, de voir en peintres un coin de ville ou de campagne, une créature humaine : « Je réfléchis, dit véridiquement Charles Demailly, combien un de mes sens, la vue, m'a coûté. Combien, dans ma vie, aurai-je tripoté d'objets d'art, et joui par eux ! insensible, ou à peu près, aux choses de la nature, *plus touché d'un tableau que d'un paysage*, et par l'homme que par Dieu. » Et, deux pages plus haut, on peut lire dans une description de Bougival : « Il y a des coins d'eau, d'herbes et de saules où l'on croit voir le numéro de l'exposition mal effacé et les chiffons danser dans le ciel. » C'est l'outrance, légèrement ironique, du procédé ; le voici dans sa mesure : « Sous des sourcils très arqués, dessinés avec la netteté d'un trait et d'un coup de pinceau, elle avait les yeux fendus et allongés de côté. » (*Manette Salomon.*) Nous le retrouvons dans ces lignes du *Sahel* : « La plaine tout entière, c'est-à-dire dix lieues de perspective fuyante, était comprise entre leurs jarrets ; la silhouette des hautes montagnes, qui se dessinait comme au pinceau par une ligne indéterminable à hauteur de leur ventre, formait le fond de ce tableau singulier. » (P. 248 ; voyez pp. 41, 65, 67-8, 133-4.)

Le procédé s'accuse davantage dans ces trois extraits du *Sahara*, que je m'excuse de donner à la file, au risque de fatiguer mon lecteur... : « Des têtes coiffées de blanc et *comme enlevées à vif d'un revers de burin ;* des bras sans corps, des mains mobiles dont on ne voyait pas les bras, des yeux luisants et des dents blanches au

milieu de visages presque invisibles, *la moitié d'un vêtement attaqué tout à coup en pleine lumière et dont le reste n'existait pas,* émergeaient au hasard, et avec d'effrayants caprices, d'une ombre opaque et noire comme de l'encre. » (P. 3.) « L'arbre reçoit sur sa tête ronde les rayons blancs de midi ; par-dessous, tout paraît noir ; *des éclairs de bleu traversent en tout sens le réseau des branches ;* la plaine ardente flamboie autour du groupe obscur, *et l'on voit le désert grisâtre se dégrader sous le ventre roux des dromadaires.* » (P. 51.) — « Lentement j'envisageai cette ville noirâtre, cet horizon plat, cette solitude embrasée, ce cavalier blanc sur son cheval blanc, ce ciel sans nuages ; *puis mon œil,* pourtant fatigué de lumière, *tomba sur la petite ombre brune marquée entre les pieds du cheval, et s'y arrêta.* » (P. 106.)

Malgré les différences de climat, contraints qu'ils sont par des analogies momentanées de couleurs, les Goncourt peindront ainsi l'éblouissement des heures chaudes, dans la forêt de Fontainebleau :... « en haut le ciel ne lui apparaissait plus que *par des piqûres du bleu d'une fleur et de la grandeur d'une étoile,* par de petits morceaux de beau temps, que la verdeur de la feuillée faisait fuir et presque pâlir dans un infini d'altitude. Des deux côtés du chemin, il y avait des dessous de bois, des fonds de ce vert doux et tendre qu'a l'ombre des forêts, dans la transparence pénétrante du midi, *et que déchire çà et là un zigzag de soleil...* » Ils brosseront un paysage, dont l'accablement s'harmonisera avec la nonchalance de tel personnage, poussant un canot sur la Seine : « De jolis bras remuants, maladroits à ce travail d'homme, *brillaient de rose entre les éclairs de feu des avirons relevés.* » Ou bien ils montreront l'envahissement des ombres du crépuscule : « Il continuait à pleuvoir *ce gris de la nuit qui ressemblait à une poussière...* puis ce fut ce moment entre le jour et la nuit où ne se voit plus que ce qui est de l'or: *l'ombre avait mangé tout le bas de*

l'atelier. » Toujours dans *Manette Salomon*, c'est-à-dire dans la plus exaspérée de toutes leurs œuvres, Paris, vu du belvédère du Jardin des Pantes, est décrit par eux dans sa perspective fuyante et de plus en plus imprécise : « ... d'abord *un grand plan d'ombre ressemblant à un bain d'encre de Chine sur un dessous de sanguine*, une zone de tons ardents et bitumineux, brûlés de ces roussissures de gelée et de ces chaleurs d'hiver qu'on retrouve sur la palette d'aquarelle des Anglais ; puis *dans la finesse infinie d'une teinte dégradée*, il se levait un rayon blanchâtre, une vapeur laiteuse et nacrée, trouée du clair des bâtisses neuves, et où s'effaçaient, se mêlaient, se fondaient en s'opalisant une fin de capitale, des extrémités de faubourg, des bouts de vues perdues... »

Ailleurs la méthode est plus rudimentaire de part et d'autre. Chez Fromentin, c'est celle des notes d'Egypte, une énumération attentive, mais lassante, de couleurs crues des choses, indifférente aux dégradations que donne la lumière, aux jeux subtils de celle-ci, à ces transpositions qui, on va bientôt le voir, ont contribué à isoler le peintre-écrivain devant la critique. A les comparer avec lui sous ce rapport facile, les Goncourt apparaissent, en général, plus chercheurs, moins simplistes dans leurs parties purement descriptives. Voici un passage qu'ils auraient pu signer : « Les maisons étaient d'un blanc mat, à peine altéré par des écorchures, les cyprès, noirs ; la montagne était franchement verte, le ciel d'un bleu vif, le terrain couleur poussière, c'est-à-dire à peu près lilas. » Le passage est pris dans Fromentin ; mais ne pourrait-on lui attribuer cet autre : « Sous un ciel gris, plein d'envolées noires, un fleuve pâle se traînait dans une plaine de craie... » (*La fille Elisa*), et cet autre encore : « ... un catafalque jaune, à guirlandes vertes, à renommées roses, éclairé par quatre brûle-parfums, avec, au premier plan, une femme en chapeau vert-pois, un boa au cou, un châle bleu-de-

ciel à franges oranges, sur une robe vermillon » ? (*Manette Salomon*) (1).

Parfois le peintre se lassait de formules aussi rudimentaires ; il cherchait des combinaisons plus savantes, ou bien il trouvait des métaphores plus heureuses que le rendu direct. Reprenons la citation commencée de *La fille Elisa* : «... une plaine de craie, *barrée* au ras de terre par un *mur* de nuages *solides*, *fermant* l'horizon avec ses concrétions *et le bouillonnement figé des masses pierreuses* ». C'est ainsi que Fromentin se représentera le ciel inaltérablement pur de l'oasis : «... Au-dessus des couloirs et *collé, pour ainsi dire* (2), *à l'angle éblouissant des terrasses*, le ciel s'étendait comme un rideau d'un violet foncé, sans tache et presque sans transparence ». Et plus loin : « Cependant la mer dort... toujours limpide et plate, assoupie, à peine *rayée* par le rare passage des navires, avec la transparence, l'éclat et l'immobilité d'un miroir ». Ici la comparaison, abrégée ou non, relève de sa noblesse la notation banale de ce spectacle de nature ; il en est de même de cet autre passage du *Sahel* : « A droite le vieux fort turc... s'élève au milieu d'un fourré d'aloès,

(1) Voici une liste de passages aisés à contrôler : *Sahel*, 41, 80, 100, 131, 159, 187, 220, 243-4, 281 ; *Sahara*, 29, 47, 51, 105, 160, 185, 192, 248-9 ; à tous les feuillets des carnets d'Egypte se lisent ces énumérations, qui, à la longue, deviennent fastidieuses. Certaines prédilections épithétiques sont affichées : « vert froid » est dans *Sahara*. 105, 120, 237, 250 ; « azur froid » dans *Sahel*, 93 ; « blanc froid », 280 ; « demi-clarté froide », 232. En cent pages de *Manette Salomon*, je relève la même fréquence d'énumérations de couleurs (288-391).

(2) Ce « pour ainsi dire » est infiniment précieux : toute la timidité mal conseillée de l'artiste s'y trahit, et il vaut la peine d'en rapprocher le passage connu du *Sahara*, où Fromentin se décide, à regret, à employer le mot propre pour désigner la terre jaune de Boghar : « Je serais désolé qu'on s'emparât du mot (*jaune*), car on a déjà trop abusé de la chose », etc. C'est puéril, si l'on songe que les lignes qui suivent sont bien plus outrancières ; mais peut-être convient-il de ne voir là qu'un scrupule de peintre, voulant des mots plus précis et désolé de son impuissance.

pareil à des faisceaux de sabres brisés », passage que l'on peut apparier à celui-ci, pris dans *Sœur Philomène* : « Elle entrait, non sans un âpre plaisir, dans ces images, ces expressions, ces mots de deuil, jetés çà et là dans les livres de piété, *comme les croix de bois noir d'un cimetière* », ou mieux encore, à cet autre, que me fournit, entre vingt, *Madame Gervaisais* (une visite aux Catacombes) : « ... elle marchait dans ces galeries, aux excavations superposées jusqu'à la voûte *comme des lits de passagers dans un navire* ». Nous retournons ainsi à la grande manière classique, ou du moins nous nous retrouvons dans la large allée, où les Chateaubriand et les Hugo ont promené leurs visions triomphantes de poètes et leurs bonnes fortunes de stylistes.

Mais le peintre n'a pas dit son dernier mot chez Fromentin. Déjà on a vu les Goncourt évoquer « la palette d'aquarelle des Anglais ». De même, dans le *Sahel*, l'auteur écrira : « Rappelle-toi deux belles gravures d'après Edwin Lanseer, deux gravures qui semblent colorées, tant les valeurs de gris et de noir sont justes et singulièrement observées... » (P. 257.) Et il ajoutera : « Je ne saurais te donner une idée, ni plus exacte, ni plus belle du lac et de la silhouette acérée des montagnes... » Le procédé est donc une défaite, avouée d'ailleurs ; il se répète à surabondance. Si nous assistons, avec le voyageur, à une fantasia, il nous fera remarquer qu'un cheval de haute taille « galopait avec emphase, comme les chevaux de Rubens, les jarrets pliés, d'une allure arrondie, redondante et retentissante ». Et c'est encore à Rubens qu'il va penser devant l'éclat fourmillant d'étoffes pourpres, dont se drapent les négresses un jour de fête (*Sahel*, p. 188, 283). De Boghar, au seuil du Sahara, il fait venir, le soir, des danseuses et des musiciens : « Ceci n'était plus du Delacroix... C'était quelque chose comme la *Ronde de nuit* de Rembrandt, ou plutôt comme une de ses eaux-fortes inachevées. »

Revenons aux Goncourt, dont le parallélisme a été si révélateur ; les voici, dans *Charles Demailly*, décrivant la cour, encombrée, sordide et grouillante d'une maison de faubourg parisien, et, dans l'impuissance d'un rendu personnel, finissant par appeler à l'aide un artiste qu'ils ont beaucoup étudié : « Et dans ce fouillis de vie court un pétillement de couleurs, çà et là des coups d'ailes blanches, des crêtes rouges, des touches de vermillon, de bleu d'argent, un barbouillage de lumière, dont vous n'avez l'idée que dans les esquisses jetées par le pinceau de Fragonard dans une matinée de bonne humeur. » De même Langibout « tenait du vieux grognard et du militaire à la Charlet » ; de même l'enfant de Coriolis et de Manette Salomon sera comparé, non sans gaucherie, à un baby de Reynolds, à un petit saint Jean du Corrège, et à *l'Enfant à la tortue* de Decamps. C'est l'abus d'une méthode commune à tous ces artistes ; à force de voir des tableaux dans les tranches de vie que leur effort visuel découpe dans la réalité, ils en arrivent à subir la tyrannie de leurs souvenirs de musée, comme d'autres subissent la tyrannie de leurs réminiscences livresques ; l'interprétation de la nature, propre à tel maître du pinceau, devient l'interprétation qu'ils acceptent : ils n'observent plus qu'à travers le tempérament d'autrui, et le réalisme aboutit à l'artificialité.

Les analogies de procédé les conduisent, enfin, à des analogies de doctrine. Il serait plaisant, en somme, qu'il n'en fût pas de la sorte. Car les opinions littéraires d'un peintre, celles d'un écrivain occupé ou féru de peinture, ne seront guère que le résidu quintessencié de leur vision des choses ; l'à-priori, que donne l'éducation par les livres, n'entrera guère en compte dans leur mentalité critique.

Dans le roman, où ils se sont confessés avec une sorte de rage maladive, où ils ont, avant le fameux *Journal*, tant clamé de leurs haines et de leurs adorations, les Goncourt

ne pouvaient pas ne pas donner une définition de l'œuvre d'art, telle qu'ils la concevaient : « Une création d'ensemble et de souvenir, écrivent-ils, une invention d'après nature, l'idée animante du romancier social. » C'est bien vague ; voici qui l'est moins : « Des caractères qui ne fussent point personnels et daguerréotypés, mais dont la vérité généralisée allât jusqu'à cet idéal de la réalité : l'*individualité typique* ». Relisons vite, s'il vous plaît, l'admirable page du *Sahel*, où, rapportant le propos d' « un paysagiste célèbre qui fut *son* maître », c'est-à-dire de Corot, le peintre de la *Chasse au faucon* nous le montre ne percevant plus « que des résumés, là où jadis il était enchanté des détails » et, là où il avait cherché le particulier, découvrant maintenant « la forme et l'*idée typique* ». Fromentin conclut avec un évident retour sur lui-même : « Qui de nous pourra faire avec l'Orient quelque chose d'assez individuel et d'assez général pour devenir l'équivalent de cette idée simple du fleuve (de la Seine, devenue pour Corot *le fleuve* simplement) ? » L'essentiel de la doctrine artistique est donc équivalent chez les Goncourt et chez Fromentin, et, à y regarder de près, cette doctrine est aussi vieille que notre littérature, puisqu'elle consiste à retirer, avec plus ou moins de sûreté de main, de l'amas des faits observés, des généralisations, gardant les caractères du particulier, c'est-à-dire l'animation de la vie.

⁂

Sainte-Beuve s'est complu, dans sa célèbre étude des *Nouveaux lundis*, à louer chez Fromentin « l'analyse morale la plus déliée » et à souligner le contraste qui le frappait entre ce peintre d'âme et les représentants d'une « autre école également pittoresque », exclusivement préoccupée des matérialités et s'acharnant, dans sa manière descriptive, à des inventaires superflus.

Le reproche est d'école, et on sait maintenant ce qui en subsiste. Les Goncourt ont été des peintres d'âme aussi minutieux que les psychologues à la Ribot; moins savants, moins richement documentés, moins précis de terminologie, ils ne le cèdent à qui que ce soit pour la vérité détaillée de certaines notations; leur *atomisme* est peut-être involontaire, mais il n'enlève rien de l'acuité critique dont témoignent *Renée Mauperin*, *Sœur Philomène* et dix autres monographies; leurs études sur le dix-huitième siècle, envisagées de ce côté, relèguent dans le néant la rhétorique de Cousin sur le dix-septième, et c'est de quoi les venger de bien des dédains.

Mais il reste que Fromentin excelle à des transpositions du physique au moral et que le plus grand critique du XIXe siècle y a vu, en opposition avec le réalisme, la caractéristique de son talent.

A-t-il bien vu ? Qui donc a écrit : « Tout l'horizon, *pareil à un grand sourire* » ? Ce sont les Goncourt, et d'eux aussi nous viennent ces images heureuses : « La vue montait et *menaçait* dans son visage » ; et : « les quais étaient noirs et *comme morts*, quelques fenêtres seulement ouvertes *respiraient* » ; et encore : « les pelouses... où l'ombre *tremble et s'envole* de l'herbe à chaque brise qui secoue en haut les cimes ». Les exemples foisonnent (1) ; ils sont peu dissemblables chez Fromentin, qui nous parle d'un ciel « soucieux » d'où « le soleil se retirait sans pompe et *comme avec de froids sourires* » ; qui voit des arbres « *bourrus* de forme et de feuillage », et qui compare la nuit à un *évanouissement*. C'est à lui que j'emprunte le tour suivant : « Ce paysage... dont il faudrait faire un tableau clair, *somnolent*, *flétri* », et ce tour plus extraor-

(1) En voici quelques uns encore, pris dans *Manette Salomon* : « la salissure d'une rivière qui *travaille*... » ; « Une voiture qui *riait* passa.. » ; « son âme se referma... à ces douceurs, qui reviennent de la mémoire des choses partagées, *à ces pardons qui montent du côte-à-côte de la vie.* »

dinaire : « de petites maisons habitées par des *plaisirs* délicats ».

Mais, en revanche, c'est aussi lui qui, par une inversion plus déroutante, écrira dans *Dominique* : « Tu reviens *tout imbibé* de stoïcisme, de misère et d'orgueil », et, par une autre inversion, lui qui osera ceci, dans le même ouvrage : « Les murs *transpiraient*, humectés de vendange ». Tout cela ressemble à du Goncourt, et pas toujours au meilleur, et cette énumération, prise à la même source, n'eût pas été désavouée par eux : « Je vis paraître alors un être nouveau, bizarre, incohérent, inexplicable et fugace, aigri, chagrin, blessant et ombrageux. » En la transcrivant, je me rappelle involontairement la surabondance d'épithètes dont se servent les auteurs de *Charles Demailly* pour camper un de leurs héros: « Esprit fin, malin, alerte et délicat, étroit, sans hauteur, mais éveillé, verveux, rongeur... » Depuis Rabelais, sinon avant lui, cette pratique n'a jamais été tout à fait abandonnée par les écrivains français.

*
* *

Dans une étude complète sur le style de Fromentin, il resterait plus d'une constatation à faire ; les effarouchements de son goût très pur, les contradictions manifestes entre son instinct de peintre et sa religion d'écrivain, enfin sa tendance de plus en plus marquée à remonter aux Anciens, à s'inspirer de leur naturalisme ingénu (voyez ses *Centauresses*), autant de prétextes à développements, que je veux m'interdire. En somme je n'avais à tenter ici qu'une démonstration historique, et par le détail des preuves. Peut-être me concédera-t-on qu'elle n'était pas tout à fait inopportune et qu'il valait la peine de replacer un grand artiste de la vérité concrète dans son milieu.

M. WILMOTTE.

VARIÉTÉS

Eugène Lintilhac

[C'est avec plus de joie que nous ne saurions le dire que nous reproduisons l'étude suivante, parue dans le numéro du mercredi 17 décembre 1902, du *Progrès du Cantal*, et que les journaux de Paris n'ont reproduite que partiellement.]

De vieille souche auvergnate, par les familles Lintilhac du côté paternel, et Bouniol du côté maternel, il est né le 5 janvier 1854, au cœur du Cantal, à Aurillac. Il fit toutes ses études au collège de cette ville. Ses condisciples racontent, sans amertume, car il était dès lors bon garçon, qu'il tenait constamment et en tout la tête de sa classe. Ses professeurs lui tiraient déjà les plus brillants horoscopes, car ses dons évidents promettaient pour les connaisseurs tout ce qu'il a tenu depuis. On peut même dire, en style de collège, que les fruits devaient passer la promesse des fleurs.

Mais il fallait d'abord vivre et, au sortir du collège, se trouvant sans autre ressource que son jeune savoir, il dut prendre ces rudes *chemins de traverse* dont parlait plus amèrement que lui Jules Janin, qui y peina moins pourtant. Tour à tour répétiteur de mathématiques et de lettres, au hasard des cachets au rabais, il vécut pendant des années, du pain sec et incertain de l'enseignement libre. Puis il entre dans l'Université comme maître d'études : un rude métier, en ce temps-là ! Il prend brillam-

ment sa licence en Sorbonne. Un préceptorat lui permet de préparer les hauts grades. Le voilà enfin agrégé, par le seul effort de son travail solitaire, dont il dispute le temps à celui de l'enseignement qui le nourrit. Finie la vache enragée, finie la montée haletante par les chemins de traverse où il a eu besoin de son pied montagnard : devant lui toute grande s'ouvre la route du professorat, avec ses deux voies parallèles des belles-lettres et de l'éloquence.

La lutte pour la vie, commencée de si bonne heure, risque fort de faire des vaincus ; mais quels rudes hommes elle trempe quand elle ne les casse pas adolescents ! Tel était le cas de notre compatriote. Rude homme à la besogne et bon homme jusqu'à la candeur dans les relations personnelles, logicien vigoureux, mais d'un sens aussi pratique que délicat, il allait courir désormais sa triple carrière, avec l'élan accumulé et la constance d'énergie, la sûreté de plan, la sérénité intime et le bruissement vivant des forces de la nature.

Douze volumes, aussi solides par le fond qu'éloquents dans la forme, disent l'ampleur et la fécondité de son effort et l'harmonie de son esprit. Historien des gloires littéraires de notre pays, et particulièrement de sa plus incontestée qui est son théâtre, il a, à propos de la Patrie et de ses grands hommes, dit son mot et un mot toujours informé et sincère, réfléchi et sagace, sur toute la pensée et sur toute la vie de la vieille France, comme sur les problèmes aigus et les longs espoirs de la France de demain. Trois fois il a présenté son œuvre d'écrivain à l'Académie française, trois fois elle l'a couronnée, comme pour l'inviter à frapper à sa porte, ce qui ne saurait tarder. Sa maîtrise a d'ailleurs déjà reçu la plus haute des consécrations, la chaire de Sorbonne.

Professeur, il a instruit trente générations de rhétoriciens et d'étudiants. Tous ses anciens disciples sont restés

ses amis, et paient, à toute occasion, dans le monde et dans la presse, leur tribut de reconnaissance à sa bonté comme à son prodigieux savoir. De celui-ci, il leur fit les honneurs avec cette chaleur de cœur, cette camaraderie de tête et ce zèle pour la vérité et la beauté qui, de sa classe ou de son cours, faisaient une famille intellectuelle. Professeur, il fut de ceux, très rares, qui n'eurent jamais trace de pédantisme — ce qui lui valut plus d'une petite mésaventure dans l'Université d'hier — de ceux qui s'armaient, pour toute férule, de la force de la persuasion

La persuasion, voilà son outil universel. C'est qu'il est, avant tout, orateur. Sa faculté d'improvisation est proverbiale dans le monde des orateurs. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, sa parole n'a rien de commun avec la parlotte ou l'avocasserie des péroreurs à la douzaine. Elle est forte de choses, et si elle coule de source, c'est parce qu'il y a une source, et lentement amassée. On a beau tourner le robinet d'un réservoir, il n'en sort que ce qu'on y a mis. C'est grâce à tout ce que Lintilhac a mis, durant trente ans d'études savantes et d'observations pratiques, dans son réservoir intellectuel qu'il en sort si aisément tant de choses. La vigueur et la limpidité du jet mesurent ici la profondeur et l'ancienneté de la source.

Tel fut notre compatriote, représentatif, dans sa vie et dans son œuvre, des énergies et des ténacités de la race, de ses vertus pratiques comme de ses enthousiasmes graves, avec un reflet joyeux, très visible sur sa personne comme sur son œuvre, du soleil du pays d'oc dont notre terre d'Aurillac est, par sa langue et ses mœurs, le promontoire avancé au cœur du Massif central.

Que sera-t-il demain ? La politique va le prendre. Il en a fait un long et profond apprentissage, n'en déplaise aux plaisantins pour qui la maîtrise politique ne se prouve que par la quantité de fois dont on recouvrit les murs de ces papiers électoraux qui souffrent tout et ne garantissent

rien. Mutualiste ardent, il s'est mêlé de tout cœur, et souvent pour les diriger, à nombre d'associations préoccupées de résoudre, chacune en son domaine, la question du mieux-être social. Républicain de principe, et plus d'une fois aux dépens de son avancement dans sa carrière, il a combattu le bon combat partout où il s'est offert à lui, et notamment dans la circonscription de Neuilly, dont les républicains proclament qu'ils lui sont ardemment reconnaissants de les avoir soutenus de l'autorité de sa parole et de sa personne, contre la nationalisme aigu qui y sévit. Pendant quatre ans il a eu la mission officielle de travailler, en technicien, aux questions scolaires, dans le cabinet ministériel, d'abord ; puis il eut la mission plus délicate, — nous le savons par des hommes politiques considérables et c'est fort connu dans tout le Parlement, — de plaider, tous les jours de séance, dans les couloirs de la Chambre, pour cette politique scolaire autour de laquelle pivotait toute l'autre ; notamment sous le ministère Waldeck-Rousseau.

Est-ce une préparation directe cela à un mandat sénatorial ? Et ne vaut-elle pas mieux que d'avoir maquignonné vingt ans des suffrages naïfs, en pérorant à tort et à travers, parmi les auberges et les *cafetons,* en mesurant la hauteur de sa personnalité à celle des piles de bocks qu'on entasse, et la longueur de sa pensée à celle des kilomètres de promesses électorales dont on bariola les murs d'un arrondissement !

Parlons sérieusement d'un homme très sérieux, sous son enjouement qui est une politesse délicate de son esprit si vif et qui se défend si bien d'être méchant, la fleur naturelle de la santé de son corps et de la tranquillité de sa conscience. M. Eugène Lintilhac dont les mérites solides sont connus et appréciés de tout le monde politique, y est attendu avec une curiosité avant-courrière des grands succès parlementaires.

Déjà l'influence qu'il s'est acquise en haut lieu par la sûreté de son caractère, par l'ascendant de sa parole et de tout son talent, est considérable. Il suffira de rappeler ici que la question de la consigne des eaux à Aurillac, et du rétablissement dernier du concours de Salers, doivent leur solution définitive à son intervention. Que ne peut-on pas attendre de cette influence, fruit de l'estime, quand elle sera imposée et décuplée par un mandat politique ! Un homme d'Etat d'un département voisin, ancien universitaire, qui fut président du conseil et qui connaît bien notre région, disait récemment à Eugène Lintilhac, devant témoins : « Enfin notre Cantal s'aperçoit qu'il vous a sous la main ! Mon département n'y a pas mis si longtemps pour moi. Ah ! si vous étiez né plus au midi, il y a beau temps qu'on vous aurait joué comme gros atout sur l'échiquier politique ! » Notre compatriote répondit, en souriant, qu'il savait attendre, que tout venait à bien, car il était satisfait d'avoir terminé ses autres besognes, avant de se donner à celle-là qu'il sollicitait, en effet, et qui le prendrait tout entier.

Allons, compatriotes, avis à bon entendeur ! Poussons ce brave homme qui est un homme éminent, ce fils de ses œuvres qui est un si pur et si vaillant Auvergnat. Il a en main l'outil universel, en notre démocratie, et si rare, la véritable éloquence; celle qui part de la vérité, et, par la beauté, fait faire aux idées du chemin dans les têtes et dans les volontés ; celle qui, au Parlement, avec l'idéal crée le fait, de par la loi dont elle entraîne le vote.

Nous avons cet atout, jouons-le. La tribune politique attend Eugène Lintilhac ; c'est là, comme le disait récemment un de ses biographes, qu'il donnera toute sa mesure. Jadis, dans son feuilleton du *Temps*, Sarcey, ce prince des conférenciers, saluait la maîtrise de Lintilhac et le sacrait roi du genre, avec une émotion bien probante de sa part, en s'écriant : « Vous m'avez atteint et même

dépassé ! » Il n'est pas actuellement d'orateur politique auquel on fasse injure, en supposant qu'il portera demain sur notre éminent compatriote le même jugement.

C'est compris, n'est-ce pas ! Trêve de jalousies mesquines. Faisons d'enthousiasme — un enthousiasme déjà visible à travers tout le département que, depuis quatre mois, Lintilhac charme et enflamme de son verbe républicain et de sa foi démocratique — faisons de notre Lintilhac notre sénateur. Ce sera tout profit pour le Cantal, tout profit et tout honneur pour la grande comme pour la petite patrie. Le Tout-Paris parlementaire a les yeux sur nous ; montrons-lui que nous nous connaissons en hommes.

Un Cantalien de cœur.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Deuxième Année   N° 2   25 Février 1903

La

Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Le « Paradoxe sur le Comédien » est-il de Diderot ?

Grâce à MM. Ernest Dupuy, Gustave Larroumet, Gustave Lanson, René Doumic, Georges Grappe, Lucien Brunel, Maurice Tourneux, Émile Faguet, A. Aulard, tout le public lettré est aujourd'hui saisi de ce curieux problème : quelques lignes suffiront pour remettre le lecteur au fait.

Personne au monde — hormis M. Larroumet — n'avait jamais douté que le *Paradoxe sur le Comédien* fût l'œuvre de Diderot, et M. Ernest Dupuy n'en aurait, lui non plus, jamais douté, s'il n'avait un jour, sur les quais, extrait de la boîte d'un bouquiniste certain manuscrit. C'était le *Paradoxe*, conforme, à quelques variantes près, au texte publié en 1830 d'après le manuscrit de Saint-Pétersbourg, mais criblé de corrections, ratures, surcharges, additions marginales. Ce n'était pas un manuscrit de copiste, c'était un manuscrit d'auteur. Or il est de la main de Naigeon : donc Naigeon est l'auteur du *Paradoxe*. Il fallait, il est vrai, que

certaines parties fussent authentiques, puisqu'elles reproduisaient un article de Diderot publié dès 1770 dans la *Correspondance* de Grimm ; mais M. Ernest Dupuy se persuada que tout le reste (plus des deux tiers de l'œuvre) n'était qu'une audacieuse fabrication de Naigeon, rien qu'un délayage insupportable de l'article de la *Correspondance*, une amplification pauvre d'idées, pauvre de forme, pastichée de Diderot, plagiée de Grimm, de Meister, voire de Cailhava d'Estandoux et de la Clairon. A force de talent et d'ingéniosité, il réussit à faire prévaloir sa thèse, jusqu'au jour où M. Maurice Tourneux, puis M. Émile Faguet, lui opposant des difficultés multiples, soutinrent que « le *Paradoxe* est signé Diderot presque à chaque ligne ». Chacun a pu suivre ce débat brillant. Mais que les contradicteurs de M. Ernest Dupuy accumulent leurs objections, il est visible qu'il n'en sera pas ébranlé. Qu'ils attaquent un à un tous ses arguments, il en est un qui demeure. Supposé même que M. Ernest Dupuy renonce de son plein gré à tous les étais de sa théorie, elle subsistera, intangible, aussi longtemps que subsistera le fait qui l'a suscitée et qui la fonde : le manuscrit Naigeon existe. Il existe : qu'y faire ? Il existe avec ses ratures et ses surcharges : si Naigeon n'a point touché au texte de Diderot, pourquoi ces ratures, pourquoi ces surcharges ? Rendez compte d'abord du manuscrit Naigeon. — « Naigeon, dit celui-ci, ne pourrait-il pas l'avoir écrit sous la dictée de Diderot ? » — « Ou bien, dit cet autre, ce manuscrit ne serait-il pas une copie figurée, une sorte de calque, où Naigeon se serait amusé à reproduire l'aspect d'un brouillon de Diderot ? » De quoi M. Dupuy triomphe, et c'est justice. Et si M. Émile Faguet, revendiquant par les forts arguments que l'on sait l'authenticité du *Paradoxe*, concède pourtant que Naigeon a bien pu, de l'aveu de Diderot, y insérer trois ou quatre pages de lui, « quelques petites choses » seulement, M. Ernest Dupuy triomphe encore de cette concession : si,

là seulement où M. Faguet ne peut pas récuser le témoignage de ses yeux, il accorde que Naigeon a « cuisiné » « quelques petites choses », l'ensemble du *Paradoxe* demeure suspect, sans autre garantie d'authenticité que le goût de chacun ; et deviennent suspects du même coup tous ceux des écrits posthumes de Diderot dont nous devons la connaissance au seul Naigeon ou aux éditeurs de 1830. « C'est donc sur le manuscrit Naigeon », répète M. E. Dupuy, « qu'il faut discuter, c'est là le fond de l'affaire (1). » Il dit bien, et ses adversaires le savent.



Qu'est-ce donc que le manuscrit Naigeon ? M. Ernest Dupuy en a publié dans son édition du *Paradoxe* six pages en fac-simile : regardons-y (2). Faire la critique des leçons doubles ou triples que nous offre un manuscrit, c'est à l'ordinaire une opération assez simple : si la philologie n'était pas en mesure d'élucider des problèmes de cet ordre, il faudrait désespérer de la philologie.

I

OBSERVATIONS TIRÉES DE L'EXAMEN DU FAC-SIMILE ET FORMATION D'UNE HYPOTHÈSE.

Première observation. — Considérez l'une quelconque de ces pages : elle est couverte de ratures et Naigeon y apparaît, semble-t-il, comme un écrivain difficile pour

(1) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1902, p. 520.

(2) On trouvera ci-après la reproduction de deux de ces pages en fac-simile. M. Ernest Dupuy, à qui j'ai soumis l'étude que l'on va lire, a eu la bienveillance de mettre à mon entière disposition les clichés qui ont servi pour son édition du *Paradoxe*. Qu'il veuille bien agréer ici, avec les remerciements de la *Revue Latine*, l'hommage de ma vive gratitude.

lui-même, qui rarement trouve d'emblée l'expression définitive de sa pensée et qui la cherche à grand effort. Mais regardez aux additions marginales : cherchez-y des ratures. Vous en trouverez une seule, page 25, insignifiante (« *Quinaut-Dufresne* (était-il) est-il *Orosmane* ? ») (1). Elles sont fort longues pourtant, ces additions : sur les six pages de fac-simile, ce sont 400 mots qui encombrent les marges, soit 40 lignes pleines d'une impression compacte. Pourquoi ces quarante lignes ne sont-elles jamais raturées, tandis qu'on ne saurait dans les pages elles-mêmes lire plus de dix lignes sans se heurter à quelque retouche ? Quelle est cette admirable influence des marges sur le talent de Naigeon ? Dès qu'il y écrit, son style, si laborieux ailleurs, soudain coule de source, pur et facile comme le style de Fénelon. Que n'écrit-il seulement dans les marges ?



Deuxième observation. — Regardons aux corrections introduites par surcharge dans les six pages du fac-simile. Veuillez y chercher un seul mot qui ait à son tour été raturé et remplacé par une troisième leçon. Cherchez, vous n'en sauriez trouver un seul. Pourtant, lorsque nous corrigeons nos propres écrits, n'arrive-t-il jamais que la correction par nous essayée nous déplaise ? Ne nous arrive-t-il jamais de la sacrifier, soit pour revenir au texte primitif, soit pour préférer une troisième expression ? C'est là une mésaventure coutumière, à tel point que les parties les plus fragiles de nos écrits, les plus exposées à des remaniements, sont à l'ordinaire celles mêmes que nous avons

(1) S'il vaut la peine de rendre compte d'un accident si menu, on peut proposer l'explication que voici : Naigeon vient seulement d'effacer cette phrase : « *Mais Quinaut-Dufresne* n'était-il *pas Orosmane ?* » Il subit encore la suggestion de cet imparfait.

déjà remaniées. Chez Naigeon il n'en va pas ainsi : rarement la première forme de sa pensée le satisfait, mais toujours la seconde ; la première lui semble souvent gauche et mal venue, la seconde est toujours immuable ; toujours il s'y complaît et s'y admire. Tout à l'heure nous constations que les marges conféraient à son style une impeccable sûreté ; mais de même les interlignes. Il se corrige volontiers, jamais aux marges, jamais dans les interlignes : admirable puissance des interlignes et des marges !



Troisième observation. — Voici une singularité nouvelle : Naigeon ne connaît (outre le renvoi aux marges) d'autre mode de correction que la surcharge ; jamais, lui qui remanie tant, il n'éprouve le besoin de remanier que lorsqu'une fois il a rempli d'un texte continu les lignes de son papier. Faites l'épreuve sur une phrase quelconque du fac-simile : lisez ce qui est dans les lignes sous les ratures, jamais vous n'aurez lieu, pour compléter le sens, de recourir aux interlignes. Partout vous trouverez dans les lignes un texte suivi, cohérent, écrit d'une seule tenue de plume, sans hésitation d'aucune sorte ; puis, dans les interlignes, utilisant les mots non biffés du premier texte, un second texte suivi, cohérent, écrit d'une seule tenue de plume, sans hésitation d'aucune sorte (1).

(1) Je prends comme exemple l'une des phrases les plus remaniées du fac-simile, page 20, ligne 18. Lisant sans tenir compte des ratures et des surcharges, je trouve cette phrase grammaticalement excellente : « *Mais un autre trait où* un même *personnage* vous montrera *dans un* même *moment* la *sensibilité* plate et sotte, *et dans le moment suivant*, la *sensibilité étouffée* et le sens froid sublime, *le voici.* » Si, par l'opération inverse, je tiens maintenant pour nuls les mots raturés, et si je leur substitue les mots écrits en surcharge, j'obtiens cette seconde phrase, non pas plus correcte que la précédente, mais où la pensée apparaît plus précise et

Pourtant, regardez parmi vos papiers un brouillon de lettre pris au hasard, un manuscrit raturé quelconque : vous y trouverez des « repentirs », les uns (comme ceux du manuscrit Naigeon) dans les interlignes, les autres dans les lignes mêmes. Ce sera tantôt une phrase qui commence et, brusquement biffée, ne s'achève pas ; tantôt une proposition coordonnée qui s'est tournée soudain sous votre plume en une subordonnée, tantôt un mot raturé auquel a succédé sur la même ligne un synonyme choisi à sa place. Par exemple (page 24 du fac-simile, ligne 18), Naigeon a remplacé « il *croira* » par « il *se persuadera* » : il n'a fait cette correction qu'alors que la ligne était déjà toute remplie. Il a superposé un mot à l'autre; lui arrive-t-il ailleurs, comme à chacun de nous, de les juxtaposer ? — Jamais. — Lui arrive-t-il, commençant une phrase, de se repentir sur l'instant ? — Jamais, dans les six pages du fac-simile, sauf une fois (page 24, ligne 24) :

« Votre voisine est belle, très belle, d'accord ; mais ce n'est pas la Beauté. *Mais Quinaut (ces deux mots raturés).* Il y a aussi loin de votre ouvrage à votre modèle que de votre modèle à l'idéal... »

Naigeon a voulu d'abord, semble-t-il bien, passer la parole après le mot *Beauté* au second personnage du dialogue pour lui prêter à cet endroit l'objection : *Mais Quinaut*... Il s'est ravisé et il a ajourné à la page suivante cette riposte. Voilà, direz-vous, un « repentir ». Remarquez pourtant qu'après ces deux mots *Mais Quinaut* l'écriture change d'aspect, les lignes deviennent plus serrées, comme si Naigeon avait ménagé au bas de ce feuillet un blanc qu'il n'a su remplir que plus tard. C'est l'indice qu'il a pu se produire ici quelque accident de copie : réservons tout

plus nette : « *Mais un autre trait où* je vous montrerai un *personnage dans un moment* rendu plat et sot par sa *sensibilité*, *et dans le moment suivant* sublime par le sens froid qui *succéda* à la *sensibilité étouffée*, le voici. »

jugement sur ce cas isolé, qui seul vient troubler — provisoirement peut-être — la pureté et la constance du phénomène : hormis ce cas unique, jamais Naigeon ne se corrige que par surcharge.

*
* *

Ces trois observations manifestent des procédés de travail bizarres et presque pathologiques : Naigeon se révèle à nous comme un écrivain qui ne s'avise jamais d'une correction qu'après avoir rempli la ligne jusqu'au bout, qui est souvent mécontent de son premier jet et toujours ravi du second, et dont le talent de style s'affermit dès qu'il écrit dans les marges.

Comment dissiper ces merveilles et ces prestiges ? Par une hypothèse très simple, que d'aventure le lecteur a déjà pressentie et qu'il á dégagée de ces observations.

*
* *

L'hypothèse. — Ce que nous montrent ces six pages de fac-simile, ce n'est pas un écrivain qui peine à trouver la juste expression de sa pensée, qui hésite, se reprend, choisit, crée. Ce n'est pas un écrivain, c'est un scribe.

Naigeon a tiré d'abord une copie du *Paradoxe*, de sa belle écriture posée et soigneuse, si appréciée du baron d'Holbach, et cette copie était vierge de ratures. Plus tard (cinq jours après, cinq ans après, nous ne savons), il s'est trouvé en possession d'un second texte du *Paradoxe*, remanié par son auteur. Il aurait pu dresser une nouvelle copie, déchirer celle qu'il avait déjà prise : il s'est avisé que les remaniements pourraient tenir sur celle-ci sans trop la gâcher ; pour épargner sa peine, il s'est dispensé de récrire le tout, et minutieusement, raturant lettre par lettre et jambage par jambage les leçons sacrifiées par Diderot, il s'est contenté de *collationner*.

Par là s'explique tout le mystère.

Pourquoi Naigeon, seul entre tous les écrivains, ne se corrige-t-il jamais dans les lignes, toujours dans les interlignes ? C'est que les lignes représentent et reproduisent le premier manuscrit qu'il se propose de mettre au net. Il ne fait pas l'office d'un écrivain, mais d'un scribe qui copie.

Pourquoi Naigeon, seul entre tous les écrivains, ne se corrige-t-il jamais deux fois ? C'est que ses surcharges représentent et reproduisent les variantes du second manuscrit qu'il veut transcrire. Il ne fait pas l'office d'un écrivain, mais d'un scribe qui collationne.

Pourquoi Naigeon, seul entre tous les écrivains, ne se corrige-t-il jamais dans les marges ? C'est que ses additions marginales représentent et reproduisent les variantes plus longues, trop longues pour tenir dans les interlignes, du second manuscrit qu'il veut transcrire. Il ne fait pas l'office d'un écrivain, mais d'un scribe qui collationne.

*
* *

On dira : l'explication est plausible peut-être, elle n'est pas nécessaire. D'abord le repentir *Mais Quinaut* la contrarie fortement. Puis, quant aux corrections et additions marginales, il est possible que Naigeon ait pris soin, en ces quelques pages, pour ne pas trop brouiller son texte, de les essayer à loisir sur d'autres feuillets de papier, où il raturait à son aise, ne transportant les leçons nouvelles sur son manuscrit que lorsqu'il les sentait définitives. — Il est possible, certes ; mais il est invraisemblable qu'il ait pris des soins si minutieux d'un bout à l'autre de son texte. M. Ernest Dupuy n'a publié que six pages du manuscrit en fac-simile ; il faut voir les trente autres (1). Si

(1) L'appareil critique disposé par M. E. Dupuy au bas des pages de son édition ne dispense pas de cet examen : il a par exemple négligé d'y noter que huit lignes ont été biffées au haut de la page 25,

les phénomènes observés pour ces six pages se reproduisent sur le manuscrit, la vraisemblance de notre supposition croîtra de page en page, selon une progression géométrique, de la septième à la huitième, à la vingtième, jusqu'à confiner finalement à l'évidence. Notre hypothèse pose cette triple gageure : que jamais dans les trente autres pages du manuscrit nous ne trouverons ni dans les additions marginales une rature, ni dans les interlignes une double correction, ni dans les lignes un repentir qui ne puisse et ne doive s'expliquer comme un accident de copie. Il faudra de plus que le manuscrit nous rende compte du cas *Mais Quinaut*.

J'ai proposé cette hypothèse sous la forme qui précède en une conférence faite aux élèves de l'École Normale, avant d'avoir vu le manuscrit, les invitant à la vérifier par eux-mêmes, et prêt, si une seule observation la contredisait, à leur donner l'exemple de la soumission aux faits. Le lendemain seulement, 21 janvier, je fus voir le manuscrit Naigeon à la Bibliothèque Nationale, qui l'a récemment reçu en don de M. Ernest Dupuy : le manuscrit y a reçu la cote : *Nouvelles acquisitions françaises* 10165.

II

VÉRIFICATION DE L'HYPOTHÈSE

Voici comment le manuscrit, interrogé à ses 36 pages, répond aux trois questions posées :

1° *Y a-t-il des ratures dans les additions marginales ?* — Jamais.

2° *Y a-t-il dans les interlignes des doubles corrections ?* — Jamais, sauf celle-ci, qui ne gêne pas notre hypothèse.

comme le montre le fac-similé. Il se peut qu'il ait jugé inutile de relever d'autres accidents du manuscrit, défavorables à notre thèse.

P. 14 du manuscrit, p. 29 de l'édition E. Dupuy, on lit : « A quel âge est-on grand comédien ? Est-ce à l'âge où l'on est plein de feu ? Où le sang bouillonne dans les veines ? Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle ? Où le choc le plus léger porte le trouble au fond des entrailles ? Il me semble que non. »

Dans l'interligne, à la fin de la phrase, au-dessus des mots *Il me semble que non*, Naigeon a écrit une seconde fois les mots *Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle*, puis les a biffés.

Pourquoi les a-t-il biffés ? On peut en proposer diverses raisons, celle-ci par exemple. Si l'on se reporte au texte du manuscrit de Saint-Pétersbourg (édition Dupuy, p. 109), on voit que les mots *Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle* y sont bien rejetés à la fin de la phrase. Diderot, les ayant placés d'abord un peu plus haut, aura jugé bon, lors de sa revision, de les transférer à cette place. Naigeon, collationnant d'après un manuscrit où Diderot avait indiqué cette retouche, a voulu l'introduire sur sa copie. et a donc écrit dans l'interligne, à la place requise, les mots *Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle*. Puis il les a biffés, sans doute parce que Diderot n'avait marqué que par un signe conventionnel le déplacement à opérer, et qu'à la réflexion Naigeon a hésité sur la signification de ce signe et sur l'intention vraie de l'auteur.

3o *Y a-t-il dans les lignes des repentirs ?*

Je note ici tous les accidents, si menus soient-ils, que j'ai observés. Les mots en italique sont raturés dans le manuscrit.

P. 8 du ms., p. 19 de l'éd.: « Ce sont les entrailles qui troublent *qui tro* sans mesure la tête de l'hommesensible. » — P. 24 du ms., p. 51 de l'éd. : « elle corrigea les défauts grossiers de ceux-ci, puis*que* les défauts moins grossiers, jusqu'à ce que... » — P. 25 du ms., p. 52 de l'éd. : « *et* — et pourquoi ? » — P. 29 du ms., p. 61 de l'éd. : « quelque

illustre *débauché* ou riche débauché. » — P. 30 du ms., p. 62 de l'éd. : « une troupe de comédiens n'est point, comme elle devrait l'être chez un peuple où l'on attacherait *chez un peuple* à la fonction... » — P. 31 du ms , p. 64 de l'éd. : « ce despotisme, ils l'exercent sur les *auteurs* auteurs, et... » — P. 33 du ms., p. 66 de l'éd. : « Je vous devine... *Ah tr* — Ah traître. » (Naigeon a remplacé *Ah tr* par le trait indiquant le changement d'interlocuteur.)

Pas une de ces ratures ne mérite qu'on s'arrête à expliquer que ce sont des accidents auxquels n'échappe aucun copiste, si attentif qu'il soit. Plusieurs même (par exemple *puisque* au lieu de *puis*), faisant non-sens, ne peuvent guère être le fait que d'un copiste qui s'attache à peine à comprendre ce qu'il transcrit. Si on les néglige, il reste ce seul cas :

P. 15 du ms., p. 31 de l'éd. : « Il n'y a qu'un moment qu'après dix ans d'absence du théâtre la Clairon voulut *y rentrer* reparaître. Si elle joua..... etc. »

Est-ce nécessairement ici une retouche d'auteur ? Remarquez que *reparaître* est le dernier mot de la phrase. Comme fait tout scribe, à moins qu'il ignore tout à fait la langue de son modèle, Naigeon ne devait pas reporter les yeux sur le manuscrit original à chaque mot qu'il copiait. Il lisait d'un coup une ligne ou deux, et transcrivait de mémoire. Au dernier mot de la phrase, l'expression *rentrer au théâtre* s'est substituée dans sa mémoire et sous sa plume à l'expression presque synonyme *reparaître au théâtre*. Mais, revenant au manuscrit pour y chercher le début de la phrase suivante *Si elle joua...*, il s'est aperçu de l'erreur. Ici, par la substitution involontaire d'un mot à un autre, il a failli collaborer avec Diderot : c'est la seule fois, je crois.

*
* *

C'est ainsi que le manuscrit a répondu à nos trois ques-

tions. Mais il nous a donné par surcroît un renseignement imprévu : tout le manuscrit avant les ratures est écrit d'une même encre; toutes les surcharges des interlignes et toutes les additions marginales sont écrites d'une autre encre, plus étendue d'eau et plus pâle. N'en voulant croire mes yeux, j'ai soumis cette impression à M. Auvray, le savant bibliothécaire du département des manuscrits, qui a vu comme moi. C'est la confirmation de ma thèse par un indice matériel (1).

De cet examen du manuscrit il semble résulter jusqu'à l'évidence que le manuscrit Naigeon n'est pas un « brouillon d'auteur ». Ce n'est pas un manuscrit de travail, sur lequel un écrivain a pensé. C'est une copie de scribe, collationnée ensuite par le même scribe.

***

Et le cas » *Mais Quinaut* », dira-t-on. C'était là contre vous — vous en avez convenu — une difficulté grave. Là du moins Naigeon manifestait l'activité, non d'un copiste,

(1) Je crois cet indice réel, et le croyant tel, je le produis donc. Il se peut cependant qu'en quelques passages, examinés par d'autres yeux sous un éclairage autre, la différence des deux encres n'apparaisse pas. Mais l'on ne gagnerait rien à nous contester la constance du phénomène : notre remarque est-elle juste, elle nous sert ; est-elle fausse, elle ne nous nuit pas. En effet, si d'autres observateurs constatent comme nous, partout et toujours, la différence des deux encres, ils seront obligés d'en conclure que notre thèse est vraie : étant absurde qu'un écrivain change de plume et d'encrier chaque fois qu'il éprouve le besoin de modifier quelque chose à la phrase qu'il est en train d'écrire. Au contraire, si d'autres observateurs nient que ce contraste soit constant, notre thèse n'en recevra nulle atteinte : n'étant pas absurde qu'en certains passages, l'encre ait blanchi plus qu'aux autres, ou bien que Naigeon, au jour où il collationna, ait eu sur sa table deux encriers contenant des encres de qualité différente, et que, se servant à l'ordinaire de l'un, il ait accidentellement trempé parfois sa plume dans l'autre. — Cela dit pour éviter que cette discussion ne dégénère en une expertise d'écriture

mais d'un remanieur. L'examen du manuscrit a-t-il pu écarter cet obstacle ? — Certes, et au delà de notre espérance. L'explication est un peu malaisée à suivre, pour qui n'a pas le manuscrit entre les mains. Nous ferons effort pour exposer la chose avec clarté ; nous osons promettre au lecteur que cette discussion, s'il veut bien y prêter quelque attention, le conduira à un résultat d'un certain intérêt.

Si l'on veut bien regarder à la page 25 du fac-simile, on verra qu'elle commence par huit lignes, soigneusement annulées. Sous les ratures, on lit :

« mieux fait qu'elle ? Nierez-vous qu'on embélisse la nature? N'avez-vous jamais loué une femme en disant qu'elle était belle comme une vierge de Raphaël? N'avez-vous jamais dit d'un paysage qu'il étoit romanesque ? D'ailleurs, vous me parlez d'un instant fugitif de la nature, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art projetté, suivi, qui a sa conduite et sa durée. Prenez chacun de vos acteurs, faites varier la scène dans la rue comme au théâtre et montrez-moi vos personnages successivement, isolés, mais Quinaut-*Dufresne, glorieux de caractère, jouait merveilleusement le Glorieux.* »

Ces phrases, vous pourrez les retrouver dans leur vrai contexte aux pages 26 et 27 de l'édition Dupuy :

« *Quelle est donc cette magie de l'art si vantée, puisqu'elle se réduit à gâter ce que la brute nature et un arrangement fortuit avaient* mieux fait qu'elle ? Nierez-vous qu'on embélisse la nature ? N'avez-vous jamais loué une femme en disant qu'elle était belle comme une vierge de Raphaël ? N'avez-vous jamais dit (1) d'un paysage qu'il étoit romanesque ? D'ailleurs vous me parlez d'un instant fugitif de la nature, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art pro-

(1) Ce que nous transcrivons ici, c'est le « premier état » du manuscrit, sans tenir compte du « second état », des surcharges écrites de l'encre pâle que l'on sait.

jetté, suivi, qui a sa conduite et sa durée. Prenez chacun de vos acteurs, faites varier la scène dans la rue comme au théâtre et montrez-moi vos personnages successivement, isolés, *deux à deux, trois à trois; abandonnez-les à leurs propres mouvements ; qu'ils soient maîtres absolus de leurs actions, et vous verrez l'étrange cacophonie qui en résultera.* »

Par quelle bizarrerie ce passage se trouve-t-il, sur cette page 25, associé à celui où il est question de Quinault-Dufresne, alors que ces deux passages sont séparés dans le *Paradoxe* par de longs développements intermédiaires, par vingt-six pages de l'édition Dupuy ?

Pour le comprendre, il faut savoir que le manuscrit est écrit au recto et au verso, que la page 24 est un verso et que la page 25 est le recto du feuillet suivant. Il faut savoir en outre que le manuscrit se compose de 18 feuilles de papier pliées par le milieu, de manière à former un cahier de 36 pages, cousu comme un cahier d'écolier, c'est-à-dire que le fil se trouve entre les pages 18 et 19. Dans un cahier de 36 pages écrit au recto et au verso, le feuillet attenant au feuillet 25-26 est nécessairement paginé 11-12.

Or, si l'on se reporte à cette page 12, on constate qu'elle se termine précisément par ces mots :

« *Quelle est donc cette magie de l'art si vantée, puisqu'elle se réduit à gâter ce que la brute nature et un arrangement fortuit avaient*

c'est-à-dire qu'elle se raccorde au feuillet attenant, numéroté 25, qui commence par les mots :

mieux fait qu'elle ?

Il faut donc que ce feuillet 25 ait été d'abord le feuillet 13, et chacun peut en voir la preuve matérielle sur le fac-simile, où le nombre primitif 13 reste visible sous la surcharge 25.

Naigeon avait donc formé d'abord pour y établir sa copie un cahier de 24 pages seulement ; parvenu à la page 12, il

avait continué, comme de juste, sur la page 13, puis sur la page 14, etc.

Mais, tandis qu'il copiait, se produisit un grave accident. A son insu, il avait égaré ou déplacé, par telle mésaventure qu'il vous plaira d'imaginer, tout un cahier ou tout un lot de feuilles du manuscrit qu'il avait à transcrire. A la ligne 8 de la page 13 de sa copie, il parvenait au bas d'une page de son modèle, laquelle finissait par les mots *successivement, isolés ;* il copia ces mots, tourna la page du manuscrit à copier, passa à la suivante : elle commençait par ces mots : *mais Quinaut Dufresne, glorieux de caractère, jouait merveilleusement le Glorieux ;* il les copia, mettant bout à bout *successivement, isolés, mais Quinaut Dufresne,* sans remarquer la lacune, en bon scribe passif et machinal qu'il était, tout occupé à calligraphier. Longtemps (1) il continua, tant qu'enfin il retrouva ce lot de feuillets égarés ou déplacés, qu'il n'avait pas transcrits. Il s'étonne, cherche la vraie place de ces feuillets, la trouve. C'est à la page 13, ligne 8, qu'il constate la lacune : il se décide à la combler. Il annule soigneusement les huit premières lignes de la page 13 (puisqu'il devenait impossible de les conserver), et suppute combien de pages de son écriture il faudra pour y faire tenir les pages retrouvées de l'original. Il estime qu'il lui en faudra douze, grossit en conséquence son cahier de six feuillets nouveaux formant douze pages, les insère après la page 12 et commence à copier sur un nouveau feuillet 13 à partir des mots *mieux fait qu'elle.* Il se trouve qu'il a calculé juste, à un tiers de page près. Lorsque, au feuillet

(1) En admettant qu'il eût paginé son cahier d'avance, de 1 à 24, il reste pourtant qu'il n'a pas sur l'heure reconnu sa méprise : s'il l'avait remarquée avant que la page où elle s'est produite fût écrite tout entière, il lui aurait suffi de biffer douze, ou vingt, ou vingt-cinq lignes au lieu de huit, et il aurait réparé l'accident sur cette page même.

24, il a achevé sa besogne de raccord et qu'il l'a terminée par les mots *mais Quinaut* qui rejoignent enfin les mots *Dufresne, glorieux de caractère*, il n'a rempli sa page qu'aux deux tiers et, n'ayant plus rien à y mettre, il laisse donc le bas de la page en blanc. Il ne lui reste plus qu'à corriger sa pagination devenue fautive, et l'on peut voir sur le manuscrit qu'il a été obligé de la changer toute à partir du feuillet 25 : comme on lit 13 sous 25, de même on lit nettement 14 sous 26, 15 sous 27, 16 sous 28, et ainsi de suite jusqu'à la page 36 et dernière du cahier, primitivement cotée 24.

Plus tard, quand, pourvu d'un manuscrit remanié du *Paradoxe*, Naigeon fait son travail de collation, Diderot a introduit un développement nouveau dans son œuvre : à la page 24, après *mais ce n'est pas la Beauté*, il a continué par les mots : *il y a aussi loin de votre ouvrage à votre modèle que de votre modèle à l'idéal*, etc. C'est alors que Naigeon efface les mots *Mais Quinaut*, puisque Diderot les avait effacés, et il profite du blanc qui reste au bas de la page pour y insérer le développement nouveau ; il a beau serrer les lignes, le tout ne tient pas sur ce feuillet, et il se voit obligé d'utiliser la marge du feuillet suivant, où, après tant d'aventures courues, *Quinaut* rejoint enfin *Dufresne*.

Ce qui prouve la validité de notre interprétation, c'est d'abord qu'il est impossible, croyons-nous, d'en imaginer une autre ; c'est ensuite, pour quiconque regardera le facsimile, que le bas de la page 24, depuis les mots *il y a aussi loin*, n'est pas du même train d'écriture que le haut de la page ; c'est enfin, pour quiconque regardera le manuscrit lui-même, que le bas de la page 24 est de l'encre plus pâle qui est celle dont Naigeon s'est servi pour transférer sur la copie primitive le second état du texte (1).

(1) Il m'avait semblé d'abord — et quelques-unes des personnes que

ries ; la plaisanterie de ...
roit sur la scene ; la plais...
chante qui blesseroit dans...
ginaires le ménagement qu...

la satyre est d...
tusse la satyre poursuit un...

allez vous en ch...

et il croira avoir satisfa...
sur la toile
une femme devant un ch...
et le pinceau à la main...
croira l'avoir faite, lors...
d'une lampe, il aura ap...
qui lit ou qui medite. ...
~~[illegible]~~, la ...
plaira un rouleau
~~[illegible]~~ ; la musique, ce ...
sieu du ~~[illegible]~~ rouleau. dema...
cette figure à un plus ...
ou ce dernier se persuadera ~~[illegible]~~...
figure d'une ~~[illegible]~~ belle femme. ...
deux dans un ~~[illegible]~~ meme defau...
jeu ne sont que des port...
générale que le poete a ...
permettois ~~[illegible]~~ la copie. votre ~~[illegible]~~
mais ce n'est pas la beau...
ouvrage à votre modele, q...
idéal ne seroit-il pas une c...
n'existe pas ; et il n'y a rien...
sation — il est vrai : mais...
exemple ; elle copia le premier...
y avoit des modeles moins ...
grossiers de ceux ci ; puisque...
une longue suite de travaux...
dans la nature. ~~[illegible]~~ et pou...
veloppement d'une machine à...
allez aux tuilleries ou aux c...
toutes les femmes qui rempliss...
seule qui ait les deux coins...
du titien, est un portrait, ...
un tableau de raphael qui a ...
de catherine sforce, si st. ...
belle femme reelle ; l'enfant ...

-é est une mouche légère qui s'évapore-
-nie de théâtre est une arme tran-
-société on n'a pas pour des êtres ima-
-doit à des êtres réels
tartuffe; et la comédie est du tar-
-re: s'il n'y avoit eu qu'une ou deux précieuses ridicules, on en auroit pu faire une satyre, mais non pas une comédie.
la Grenée; demandez lui la peinture;
à votre demande lorsqu'il aura placé
-let, la palette passée dans le pouce,
-mandez lui la philosophie; et il
devant un bureau, la nuit, à la lueur
sur le coude une femme ~~pensive~~ en negligé, échevelée et pensive
-andez lui la poesie; et il vous repre- sentera la même femme dont il ceindra la
-e ~~ceinte~~ d'un laurier, ~~un rouleau dans~~ et à la main de laquelle il
-unique la même femme, avec une lyre, au
lui la beauté; demandez même
que lui; ou je me trompe fort,
vous n'exigez de son art que la
auteur et le peintre tombent tous
je leur dirai, votre tableau, votre
d'individus fort au dessous de l'idée
et du modele idéal dont je me ~~fais~~
-me est belle, très belle. d'accord;
~~mais quoique~~ il y a aussi loin de votre
de votre modele à l'idéal. — mais ce modele
— non. — mais puisqu'il est idéal, il
-ns l'entendement qui n'ait été dans la sen-
-ons un art à son origine; la sculpture, par
-ele qui se présenta; elle vit ensuite qu'il
-efauts, qu'elle préfera: elle corrigea les défauts
défauts moins grossiers, jusqu'à ce que par
elle atteignit une figure qui n'étoit plus
-i? — c'est qu'il est impossible que le dé-
compliqué qu'un corps animal, soit régulier.
-s Elisées un beau jour de fête; considerez
les allées, et vous n'en trouverez pas une
la bouche parfaitement semblables. la Danaé
pour placé au pied de sa couche est idéal. dans
-é de la galerie de mr. de thiers dans celle
est une nature commune; la vierge est une
est idéal. mais si vous en voulez sçavoir

d'avoir tiré
principes.
l'art, je
mes talen
tendu par
un homme
et d'un g
M. Jean
femme qu
que les p
magnifique
du goût.
mais
sujet. —
j'aime qu
que de dit
allez voi

à je ne
— je sui
mes talen
fille de
quoi? en
dites moi,
cependant

V. à vous
comédien
rien. —
par ce qu'i
est tout p
forme par
riant j'ai
genres qu'
entre tous
l'utile et
comédiens
laid, qui
honnêtes,
en avoient
monie, le

ité est une moutte légère qui s'évapore-
terie de théâtre est une arme tran-
la Société on n'a pas pour des êtres ima-
doit à des êtres réels
tartuffe; et la comédie est du tar-
tieux: s'il n'y avoit eu qu'une ou deux précieuses ridicules, on a eu faire une satyre non pas une comédie
la Grenée; demandez lui la peinture;
à votre demande lorsqu'il aura placé
alet, la palette passée dans le pouce,
emandez lui la philosophie; et il
devant un bureau, la nuit, à la lueur
é sur le coude une femme ~~pensive~~ en negligé, échevelée et pensive
andez lui la poésie; et il vous ~~repre-~~ peindra la même femme dont il ceindra
le ~~ceinte~~ d'un laurier, et à la main de laquelle il ~~un rouleau dans~~
exigera la même femme, avec une lyre, au
z lui la beauté; demandez même
ile que lui; ou je me trompe fort,
me vous n'exigez de son art que la
otre acteur et le peintre tombent tous
et je leur dirai, votre tableau, votre
s d'individus fort au dessous de l'idée
ée, et du modele idéal dont je me ~~flatte~~
oisine est belle, très belle. d'accord;
~~mais cependant~~ il y a aussi loin de votre
de votre modele à l'idéal. — mais ce modele
ce — non. — mais puisqu'il est idéal, il
ans l'entendement qui n'ait été dans la sen-
ment un art à son origine; la sculpture, par
odele qui se présenta; elle vit ensuite qu'il
efauts qu'elle préféra; elle corrigea les défauts
défauts moins grossiers, jusqu'à ce que par
elle atteignit une figure qui n'étoit plus
oi? — c'est qu'il est impossible que le dé-
compliquée qu'un corps animal, soit régulier.
s Elisées un beau jour de fête; considérez
les allées, et vous n'en trouverez pas une
la bouche parfaitement semblables. la Danaé
eur placé au pied de sa couche est idéal. dans
de la galerie de Mr. de Thiers dans celle
est une nature commune; la vierge est une
est idéal. mais si vous en voulez sçavoir

davantag
principes
l'art, je
mes salle
tendu par
un homme
et c'un
mr. Jean
fraîcheur qu
que le po
angelique
du gout.
— mai
sujet. —
j'ai vu
que de dit
allez oi

— je ne
— je sui
mes salle
fille de
quoi en
dites moi,
doit
cependant

V. à vous
comédien
tien. —
par ce qu'il
est tout
forme par
tiant jaun
gens qu'il
entre tous
l'utile et
comédiens
laid, mais
honnêtes,
en avaient
nomie, le

*
* *

Quel est l'enseignement imprévu de cette longue discussion ? C'est que Naigeon, recopiant le *Paradoxe*, a passé, sans s'en apercevoir, douze pages de développements. Supposera-t-on que ce sont des développements intercalaires, écrits après coup par l'auteur, quel qu'il soit ? On le supposerait vainement, car jamais, en aucun état du texte, le passage où intervient Quinaut-Dufresne n'a pu légitimement faire suite au développement : « Nierez-vous qu'on embellisse la nature ? » et nous sommes en présence d'une erreur matérielle de scribe (1).

j'ai consultées ont eu la même impression — que les huit lignes raturées de la page 25 étaient d'un autre train d'écriture que le reste de la page : lignes plus rapprochées, écriture plus menue. Vérification faite, ce n'était qu'une illusion de l'œil, provoquée par les ratures : on pourra mesurer que ces huit premières lignes ont précisément le même écartement que les autres ; on pourra compter qu'elles ont le même nombre de lettres.

(1) Il y en a plusieurs autres, qui nous montrent pareillement en Naigeon un scribe passif et machinal. Voici la plus apparente. La *Correspondance* de Grimm (p. 25 de l'édition Dupuy) donnait cette phrase excellente : « Le spectateur délicat sentirait que la vérité d'action dénuée de tout apprêt est mesquine et ne s'accorde pas avec la vérité. Du reste, ce n'est pas que... » Il faut que Naigeon n'ait pas eu sous les yeux la *Correspondance*, et qu'il n'ait pas toujours compris ce qu'il copiait, puisqu'il a écrit : « avec la poésie du reste. Ce n'est pas que... », car cette coupe de phrase forme un non-sens. — Comme ce non-sens se trouve aussi dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg, cette faute commune associe le manuscrit Naigeon et celui de Saint-Pétersbourg en une même famille. Mais procèdent-ils l'un de l'autre ? ou, indépendamment l'un de l'autre, d'un même modèle ? Nous devrions, semble-t-il, quelque part en cet article, tâcher de déterminer la nature de ce rapport. Nous avons fait ce travail, mais nous avons nos raisons de ne pas en publier ici les résultats. Nous laisserons le soin de reprendre cette petite enquête aux futurs éditeurs des œuvres de Diderot. Qu'il nous suffise de remarquer qu'il ne ressort rien, qu'il ne peut rien ressortir contre notre thèse de la comparaison de ces deux manuscrits, comment que l'on conçoive leurs rapports de filiation.

Or, je le demande, l'homme capable d'une bévue
ordre peut-il être l'auteur ou le fabricateur du *Par*
Quel écrivain, mettant au net l'une de ses propres c
pourrait en omettre douze pages, sans s'apercevo
les omet, alors qu'à l'endroit où il commet cet
il juxtapose absurdement deux développements qu
toujours disjoints dans son ouvrage et dans sa per
Jusqu'ici l'on pouvait dire : Si vous montrez qu
geon fait par tout son manuscrit office de scribe,
possible pourtant que le scribe Naigeon y copie l
de l'écrivain Naigeon. Désormais il est bien défen
dire : non seulement Naigeon ne peut être l'aut
Paradoxe, mais il est acquis que, copiant le *Para*
le connaissait fort superficiellement et peut-être ne
il seulement pas lu. Bref, si l'on maintient que l
doxe a été composé, à partir du texte de la *Co*
dance de Grimm, par quelqu'un qui n'était pas Did
quelqu'un, ce fabricateur pourra être Grimm, o
montel, ou Morellet, ou Le Franc de Pompignan,
lissot, ou la Clairon, ou Cagliostro peut-être, ou l'ex
Nonotte encore : qui l'on voudra, l'un quelcon
personnages qui fleurirent entre 1770 et 1785,
excepté : et c'est Naigeon.

CONCLUSION

Le manuscrit Naigeon perd donc sensiblement
importance. Il en garde assez cependant pour qu'o
gré à M. Ernest Dupuy de l'avoir imprimé, mu
riche et précieux commentaire historique. En effet,
qui croient que le *Paradoxe* est de Diderot, il ens
par un nouvel exemple que l' « improvisateur »

savait à l'occasion reprendre jusqu'à trois fois (1) le même ouvrage, le repenser, le remanier intimement. De plus, puisqu'il nous laisse discerner et dégager trois états successifs du texte, il invitera les fervents de Diderot à l'observer de près dans le travail de sa composition et de son style. Enfin, nous montrant avec quel soin vétilleux, quels scrupules infinis Naigeon recueille les plus minimes retouches de son maître, ce manuscrit sera garant de sa piété envers Diderot et de sa probité d'éditeur : il dédommagera le bon secrétaire du désagrément qu'il lui a attiré d'être traité pendant quelques mois d' « audacieux mystificateur », d'« impudent plagiaire » et de « plat faussaire » : il sera un gage que les écrits de Diderot publiés par Naigeon en 1798 ont chance d'être authentiques jusque dans le détail du style.

Mais, quel que puisse être notre sentiment personnel, nous n'aurons garde d'affirmer ici que le *Paradoxe* est de Diderot. Naigeon copie-t-il du Diderot ? ou du Meister,

(1) Premièrement en 1770, date où il écrit son article pour la *Correspondance* de Grimm. — Deuxièmement, en 1773, date où il compose le *Paradoxe* (il y parle comme d'une actualité des débuts au théâtre de Mlle Raucourt, qui eurent lieu le 23 décembre 1772) : c'est le manuscrit Naigeon en son premier état, avant les ratures et les surcharges. — Troisièmement, en 1778, date où il remanie le *Paradoxe* (il y fait allusion à la nomination de Necker au Contrôle général (29 juin 1777), à la *représentation* de la *Gabrielle de Vergy* de du Belloy (12 juillet 1777), à *Paris sauvé* de Sedaine (1778) : c'est le manuscrit Naigeon en son second état, raturé et surchargé : et par là sont confirmées matériellement les excellentes conjectures d'Assézat. Si notre thèse est vraie, elle veut que ces trois allusions se trouvent dans le manuscrit en surcharge dans les interlignes : on peut vérifier qu'il en est bien ainsi pour Necker (p. 40 de l'éd. Dupuy), et pour *Paris sauvé* (p. 41) ; quant à l'allusion à *Gabrielle de Vergy*, elle se lirait aussi en surcharge, si Naigeon n'avait pas arrêté trop tôt son travail de collationneur : il l'a, en effet, abandonné à la page 27 du manuscrit. Dans les 26 premières pages, on ne peut lire dix lignes sans rencontrer quelque correction à l'encre pâle ; à partir de la page 27 (exactement depuis les mots *embrassements de ta mère*, cf. l'édition Dupuy, p. 57), les dix dernières pages du manuscrit Naigeon sont pures de toute surcharge.

ou du Çailhava? Tout ce que nous affirmons, c'est qu'il copie. Nous nous en tenons là, content d'avoir replacé les choses précisément au point où elles étaient alors que le manuscrit Naigeon moisissait encore dans la boîte du bouquiniste, c'est-à-dire alors que le problème n'existait pas. Avant l'impression de ce manuscrit, personne n'aurait osé, faute d'une arme critique, soulever la question de l'attribution du *Paradoxe* à Diderot. C'est le manuscrit « cuisiné » de Naigeon qui, seul, a fourni à plusieurs cette arme. Elle est brisée, je crois. Leur « brouillon d'auteur » dans les mains, ils disaient : « Expliquez l'existence de ce manuscrit, c'est là le fond de l'affaire. Prouvez que le « *Paradoxe* n'est pas de Naigeon ». Aujourd'hui qu'ils n'ont plus rien dans les mains, leurs adversaires leur diront : « Prouvez que le *Paradoxe* est de Naigeon. » Tout le fardeau de la preuve retombe sur eux. Le « ci-devant chef-d'œuvre » est redevenu chef-d'œuvre. Ils ont tout juste les mêmes droits à révoquer en doute l'attribution du *Paradoxe* à Diderot qu'à contester l'authenticité d'un autre écrit posthume quelconque de Diderot.

Subsidiairement, ce que nous affirmons, c'est que Naigeon, copiant le *Paradoxe*, a copié de la prose de Diderot, ou de Meister, ou de Cailhava, mais non de la prose de Naigeon : s'il est vrai qu'un auteur, qui transcrit une de ses propres œuvres, ne saurait en passer douze pages à son insu dans les conditions ci-dessus décrites. Il reste possible pourtant, à l'extrême rigueur, que lorsque Naigeon a, plus tard, d'une encre plus pâle, transporté sur sa copie du *Paradoxe* des retouches de style et des additions, ces retouches et additions soient de lui. Le prétendre, soutenir que ces cent lignes environ, cent cinquante tout au plus, sont apocryphes, c'est la dernière ressource qui soit laissée, semble-t-il, à ceux qui veulent que Naigeon ait remanié le *Paradoxe*. A eux de montrer, s'ils en ont le pouvoir, que ces corrections et remaniements sont indignes de

Diderot. Je me garderai bien de les suivre dans une telle discussion : ici l'on n'aura plus que des raisons de goût à opposer à des raisons de goût. Je me récuse : *ne sutor ultra crepidam*.

JOSEPH BÉDIER.

Les réputations littéraires [1]

Trois parties à distinguer dans ce livre, encore qu'elles y soient continuellement confondues :

1° Plaintes de l'auteur sur le peu de succès de ses livres qui en ont eu beaucoup pour des livres de critique, mais moins qu'il n'avait souhaité. On ne pourrait faire relativement à cette partie qu'un article humoristique sur l'affection dénommée par les médecins la *littératurite*, et il ne me plaît pas de faire sur M. Stapfer, ni à propos de M. Stapfer, un article humoristique ;

2° *Factums* de M. Stapfer contre ceux qui n'ont pas été du même avis que M. Stapfer dans l'affaire Dreyfus, notamment contre MM. Lemaître et Brunetière, lesquels sont des sophistes, puisque M. Stapfer est protestant et qu'un protestant ne se trompe jamais. On ne pourrait faire sur cette partie qu'un article satirique, et il ne me plaît pas de faire un article satirique sur M. Stapfer.

3° Question sur ceci : à quoi tiennent les destinées des livres et les réputations littéraires. Sur cette troisième partie, qui a quelque intérêt pour le public, je dirai quelques mots.

M. Stapfer est plein de préjugés. Il croit aux salons littéraires de Paris où se font les élections académiques ; il croit à l'influence de la réclame ; il croit surtout à l'influence de la critique ; et réunissant tous ces préjugés en une synthèse puissante, il croit que seuls les livres qui sont *lancés* par les salons, la réclame et la critique vont au public, ont du succès, se vendent et accumulent éditions sur éditions.

(1) Par Paul Stapfer, chez Fishbacher.

Tout cela est si peu vrai que c'est presque faux ; car jamais, en choses morales, il n'y a rien qui soit tout à fait vrai ou faux absolument ; mais il y a des idées qui sont si peu vraies qu'elles sont tout près de l'erreur absolue, et toutes les idées de M. Stapfer — j'entends sur les destinées des livres — sont de celles-là.

Pour commencer par les salons littéraires : *ils n'existent pas*. On croit qu'il y en a — c'est l'histoire des « morts qui parlent » — parce qu'il y en a eu. Il y en a eu au XVIII[e] siècle, voilà cent soixante ans, et à cause de cela on croit qu'il y en a encore. Il n'y en a plus un seul. Il y a des maisons où l'on cause, mais que personne, pas même la dame qui les préside, ne prend pour des salons littéraires ayant la moindre influence ni sur le public ni sur les académies. On sort de là aussi libre qu'on y était entré et sans se soucier le moins du monde des opinions ou des souhaits de la maîtresse de la maison. Du temps que Paris était petite ville et où « se fermer une maison » était chose grave, ou du moins pénible, les deux ou trois salons qui régnaient dans la ville pouvaient exercer un certain empire. Maintenant qu'il y a deux cents salons, aucun n'exerce rien du tout. Les dames qui les président peuvent avoir de la gratitude envers ceux qui y fréquentent : les visites qu'on y fait sont parfaitement désintéressées ; on y va pour les grâces qu'on y trouve, non pour celles qu'on y pourrait recueillir.

Pour ce qui est de la réclame, il faut faire quelques distinctions. La réclame a deux effets : elle est un peu favorable aux bons livres ; *un peu*, il faut le reconnaître. Elle est mortelle aux mauvais. Voici le mécanisme : comme la réclame s'exerce surtout sur les mauvais livres, qui « en ont besoin » et dont l'éditeur est impatient de se débarrasser, elle a, en thèse générale, un mauvais effet. Le public. que M. Stapfer estime idiot, et qui est extrêmement intelligent (ne pas confondre public et foule ; c'est l'erreur

continuelle; le public, même populaire, est une élite), le public, qui est intelligent, est immédiatement prévenu par la réclame qu'on fait sur un livre *que ce livre est mauvais*. De même que, quand il voit les filets de la troisième page des journaux : « Le Théâtre des Mondanités tient un énorme succès... » il traduit immédiatement par : « C'est un four immense » ; de même, quand il voit la réclame s'acharner sur un livre, il traduit immédiatement par : « c'est infect ». Voilà le premier mouvement.

Mais, si le livre est bon, par hasard, il y a une réaction. Le public *qui ne s'informe qu'auprès de lui-même*, Paul consultant Pierre, Pierre consultant Paul, et tous les deux consultant Alfred, s'il a entendu dire que *les Amoureux de l'Isle Jourdain* est un bon roman, quand la réclame sur *les Amoureux de l'Isle Jourdain* lui tombe sous les yeux, il dresse l'oreille. La réclame *en soi* ne lui dit rien, plutôt elle l'indisposerait contre *les Amoureux de l'Isle Jourdain ;* mais, ce qui est utile, elle lui rappelle le titre du livre et que c'est un livre dont Paul, Pierre et Alfred lui ont dit du bien, et il achète *les Amoureux de l'Isle Jourdain*.

La réclame n'est donc utile que comme *memento*. Elle n'apprend pas au public que tel livre est bon, *au contraire;* mais elle lui rappelle qu'il *sait* que tel livre est bon, quand en effet il le sait, quand d'autres que la réclame le lui ont dit. Voilà le mécanisme.

Il résulterait de ceci que les éditeurs ne devraient faire aucune réclame tout d'abord. La réclame immédiate est perdue et, non seulement elle est perdue, mais elle indispose le public; elle lui dit, peut-être à tort, qu'un livre est mauvais. Mais ils devraient, trois mois après le livre publié, s'il a été bien accueilli, faire de la réclame sur lui pour en rappeler le titre, pour dire au public : « N'oubliez pas ! c'est ce livre dont on vous a dit du bien. Dans le cas où vous auriez oublié de le lire, rappelez-vous. »

Cela, c'est affaire aux éditeurs. Ne retenons que ceci : la

réclame est mortelle aux mauvais ouvrages ; elle est d'un certain secours aux bons, à ceux qui ont déjà réussi ; et, du reste, comme ceux-ci suivraient, sans elle, à peu près le même cours, somme toute, elle ne signifie à peu près rien.

Pour ce qui est de la critique... D'abord M. Stapfer a sur la critique elle-même, abstraction faite de son influence, des remarques fines et justes, que ce m'est un plaisir de relever chemin faisant. Il a observé, d'une part, la critique autoritaire, d'autre part, la critique timide, et il les décrit joliment, entre autres. Il applique à la critique autoritaire les jolies lignes d'Herbert Spencer sur la propagation de la foi ou sur la production de la foi : « Souvent une simple assertion articulée avec assurance produit, en l'absence de preuves, ou même en présence de preuves contraires, une conviction inébranlable... Nous voyons non seulement le ton affirmatif et l'air d'autorité créer la foi, mais encore la foi diminuer à la suite d'explication. Ce n'est pas le témoignage logique et concluant qui engendre la conviction dans l'esprit ; c'est d'entendre parler le langage naturel à la conviction. » — L'application est heureuse, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait juste ; car le ton autoritaire, d'une admirable efficace sur les simples, irrite un peu le public qui n'est pas du tout composé de simples ; mais comme il y a — je le reconnais — quelques simples, tout compte fait, parmi le public, oui, la remarque, agréable en soi, a quelque vérité même dans l'application.

Quant à l'observation de M. Stapfer sur la critique timide, elle est juste de tous points. « La chose la plus difficile et la plus rare chez les gens cultivés, c'est de porter sur quoi que ce soit un jugement *naïf*, comme on appelait au XVII[e] siècle la sincérité, la vérité ingénue [très exact]. Quand on juge les auteurs du passé, c'est presque impossible à cause des préjugés de toute la tradition accumulée [très bien !]. Et c'est presque impossible aussi quand on

juge les auteurs du temps présent, à cause de préjugés d'une autre sorte. Personne n'ose dire ce qu'il pense, exprimer ce qu'il sent. Timidement on consulte l'opinion ambiante et on la suit. Si l'on fait partie d'une assemblée, cette préoccupation de l'avis du plus grand nombre est visible ; mais elle ne quitte jamais celui même qui croit penser seul. Où est l'homme assez courageux pour avouer qu'il aime la peinture de Bouguereau [moi!] ou qu'il n'aime pas la nature [ah! pas moi ; il faut croire que j'ai des timidités] ou qu'il préfère à tous les voyages le coin du feu [oh! moi!] ? Cette espèce existe pourtant... *Les critiques craignent beaucoup plus le ridicule d'admirer trop que l'injustice de ne pas louer assez.* On reste ainsi dans la moyenne, cet idéal de sagesse commune qui suffit aux âmes ordinaires, et voilà pourquoi comme dit Vauvenargues, « c'est un grand signe de médiocrité que de louer toujours modérément ».

Excellente, cette page. Toute une critique, et déplorable, y est peinte comme il faut et moquée comme il sied. Et M. Stapfer, qui a des prétentions contre le public, ne se doute pas à quel point il est d'accord ici avec le public. Le public a horreur du critique centre droit ou centre gauche ou centre exact, du critique « à la moyenne ». Il veut, quand on est content, qu'on admire, et quand on est mécontent, qu'on se fâche. Il ne faut pas beaucoup de courage pour cela ; mais le public croit qu'il en faut et il en sait gré. En tout cas, il aime les décisifs, je ne dis pas pour cela les autoritaires — l'autorité est dans le ton — mais les décisifs et presque les décisionnaires. C'est qu'il veut de nous, non seulement de la pensée, mais de l'émotion : « Tudieu ! Cela a bien dû vous faire quelque effet ! Dites quel effet ! »

Mais pour ce qui est de l'influence de la critique, je ne suis point du tout de l'avis de M. Stapfer. J'ai tant de fois traité cette question ; j'ai tant de fois dressé des listes des

ouvrages qui ont réussi sans que la critique eût dit un mot d'eux et de ceux qui, malgré tous les efforts de la critique pour les tenir à bras tendus, sont tombés à plat, que je n'y reviens plus. Pour ou contre les succès des ouvrages, pris un à un, la critique ne sert à rien, absolument à rien. Le public, je le répète brièvement, *s'avertit lui-même*, et rien ne vaut ni ne prévaut contre cet avertissement réciproque, qui est le seul dont il ne se défie pas. En revanche, comme je l'ai dit aussi vingt fois et comme je tiens à le redire toujours, la critique a une très belle influence *générale*. Comme elle consiste à réfléchir sur ce qu'on lit, elle habitue le public qui la fréquente à réfléchir sur ce qu'il lit, *et donc* à se former le goût, le jugement, la raison, le raisonnement, etc. ; elle habitue le public à être critique ; elle habitue le public à être difficile. Et ainsi elle est un ferme obstacle, même quand elle se trompe, même quand elle est mauvaise, par ce seul fait qu'elle plie le public à réfléchir, elle est un ferme obstacle à la déchéance du goût, à la dégradation de l'esprit public et à la décadence de l'admiration et, comme dit à peu près Molière, à la prostitution de l'estime.

N'avoir aucune influence sur la vente de M. X... je m'y résigne. Mais rendre le public difficile, ce qui fait qu'il se détournera avec horreur des Messieurs X..., de l'avenir ; je trouve, surtout n'ayant pas de talent pour autre chose, que cela vaut encore à peu près la peine de vivre.

Le livre de M. Stapfer est donc faux, à mon avis, dans ses lignes générales ; mais il est vif, varié, plein de boutades, très joliment écrit, toujours amusant... un peu plus souvent, même, qu'il ne veut l'être, mais encore, qu'importe, pourvu qu'il le soit ?

EMILE FAGUET.

Sur un vers de Boileau

Je reçois la demande de consultation suivante :

« Dans l'article du *Temps* où M. Deschamps critique votre étude sur Chénier, une erreur de texte saute aux yeux. Après avoir relevé des citations qu'il juge inexactes, M. Deschamps rappelle, au sujet de l'épopée, un hémistiche de Boileau et il écrit que l'épopée *vit de fictions* (le pluriel pour le singulier). Cette faute a provoqué entre un de mes collègues et moi une discussion qui a pour objet le texte entier de Boileau. Par déférence pour votre autorité et par scrupule professionnel, je prends la liberté de vous en faire juge. L'épopée, dit Boileau,

Dans le vaste récit d'une longue action
Se soutient par la *fable* et vit de *fiction*.

Que veut dire le mot *fable ?* Non point, à mon sens, *la trame du récit,* mais certains éléments empruntés à l'antiquité, les héros et le merveilleux. Le merveilleux surtout, parce que c'est lui qui constitue la grande différence entre l'épopée et les autres genres. Les héros ensuite, et ceci me paraît subtil ; mais le texte est là :

La Fable offre à l'esprit mille agréments divers ;
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers...

Et maintenant *la fiction.* Qu'entend Boileau par la fiction ? Je crois que Boileau entend parler de tout ce qui est le fruit de l'imagination du poète, laquelle

Orne, élève, embellit, agrandit toute chose.

Là serait la part de l'invention. Mais cette invention ne consisterait-elle pas également pour Boileau, à reprendre, par imitation originale, les thèmes, les « poncifs », si l'on peut dire, que la tradition a légués aux successeurs d'Homère, tels que combats, tempêtes, amours, funérailles, descriptions d'armures ? Et voilà précisément que le pluriel de M. Deschamps s'adapte à cette manière de voir. Autrement dit nous n'en sommes pas à une fiction près... Dans le même article M. Deschamps mène un certain bruit autour de l'humanisme et du classicisme. Le premier, si je ne me trompe, signifie l'intelligence concrète, historique, érudite même de l'antiquité, le second son imitation large, originale, *humaine*. Ronsard, Fénelon, Chénier sont des humanistes ; Montaigne, Racine et Voltaire sont des classiques. Pour Chénier d'accord, et M. Brunetière a sans doute tort de dire dans son *Manuel de littérature* que Chénier est le dernier des classiques. Pour Ronsard il y a doute. La *Franciade* est-elle d'un humaniste ou d'un classique ? L'antiquité y est-elle autre chose qu'une *machine ?*... Veuillez agréer... »

Réponse :

1° Que veut dire *Fable* dans le texte de Boileau ? Il veut dire mythologie. L'entendre par *le récit, la suite du récit, la trame du récit* est pour moi, vu le contexte, un contresens parfait.

2° Que veut dire *fiction ?* Exactement la même chose. *Fiction* n'est pas autre chose que le synonyme de *Fable*. Le contexte le prouve absolument ; car dans tout le développement de ce premier vers, depuis : « *Tout prend un corps...* » jusqu'à « *C'est donc bien vainement...* » il n'est question absolument que de Mythologie. Et qu'on écrive « fiction » ou « fictions », ici il n'importe, que pour la rime.

3° Les uns sont *humanistes* et les autres *classiques*. Je ne vois aucune différence. Tout humaniste est un classique,

et un classique qui ne serait pas humaniste ne pourrait être classique que par une *grâce* très particulière. Ronsard, Fénelon, Chénier, Montaigne, Racine et même Voltaire (quoique insuffisamment nourri d'antiquité et qui n'est guère classique que par imitation des classiques français) sont des humanistes et des classiques. J'ignore la distinction que fait M. Deschamps entre ces deux termes, n'ayant pas lu son article sur cette affaire. Cette distinction doit être subtile et je ne la vois pas. On aura une tendance à appeler *classiques* les plus grands des imitateurs de l'antiquité, et *humanistes*, mot qui sent le collège, les imitateurs médiocres de l'antiquité; mais cela ne ferait jamais entre *humanistes* et *classiques* qu'une différence de talent, non une différence essentielle, non une différence de définition. — M. Brunetière a parfaitement raison d'appeler Chénier le dernier des classiques. Il n'est pas le dernier des classiques, bien entendu ; mais il est le dernier des grands classiques, et c'est évidemment ce que M. Brunetière veut dire.

Je remercie mon correspondant et cher collègue de la confiance qu'il me montre.

E. F.

Gillette (1)

C'est mal écrit. C'est plein de phrases tortueuses et encombrées de bagages. C'est incorrect. C'est plein de « *malgré qu'il se crût anticlérical* », de « *Gillette, qui n'arrêtait pas d'agir* », de « *plus tard, cette disparition, après l'avoir stupéfaite* », et autres bizarreries inexplicables, ou que seule une connaissance insuffisante de la langue française peut expliquer.

Mais c'est agréable à lire, ou plutôt c'est agréable à reconnaître rapidement, à condition qu'on ne le lise pas. Le récit est bien disposé et attachant. L'intérêt est bien ménagé et bien suspendu, comme une bonne voiture. L'auteur, s'il ne sait pas son métier d'écrivain, ce qui est trop commun, sait bien son métier de romancier. Il s'agit là-dedans d'un pauvre brave homme qui a quelques difficultés avec sa femme, qui l'a quittée, qui a pris une maîtresse, qui en a eu une petite fille, qui a perdu sa maîtresse et qui vit en loup ou en ours dans un coin perdu de Bretagne avec sa petite fille. Il ne parle jamais à sa fille ni de son ancienne femme, ni de son ancienne maîtresse.

A un certain moment sa fille apprend que l'ancienne femme de son père, qu'elle croit, dans sa candeur, qui est sa mère à elle, existe encore, à Meaux. Dans la même candeur elle lui écrit. L'ancienne femme de l'ours apprend ainsi tout à la fois que son ancien mari vit encore et

(1) Roman, par Jean Thorel, chez Fontemoing.

qu'*elle a* une fille. Ennuyée de ses quarante ans, m
colique et regrettant son ancien mari, qui était l
homme, elle apprend ces deux circonstances avec boı
et, ma foi ! elle accourt. Il y a attendrissement et réc
liation, et la petite Gillette, en sa candeur, s'est co
une mère, et la quadragénaire, en sa cordialité mél
lique, a trouvé une fille. Gillette apprendra plus
qu'elle a retrouvé une mère qui n'était pas sa mère
le livre pourrait s'appeler la *Mère adoptive*. Elle a
le temps, n'en étant qu'à sa première communion,
prendre tout cela.

C'est fort gentil et fort gentiment disposé et aména
grande scène à faire, c'était la scène entre l'ours
ancienne femme qui revient. Elle est excellemmen
et c'est à cause d'elle que je parle du volume. El
d'une vraisemblance et d'un sens de réalité qui fc
infini plaisir.

M. Thorel, que je ne connaissais pas, n'est certaiı
pas le premier venu. Mais il faut qu'il apprenne à
au moins correctement. Il ne faut pas ressembler à c
sieur dont on a dit qu'il avait reçu du ciel d'admirab
positions à mal écrire, mais qu'il les avait dilige
cultivées.

E. F.

La Statue

Chaque matin, longeant le parc abandonné,
Abri sauvage et frais où la sève fermente,
Je la voyais surgir, imprécise et charmante,
Lointaine, et blanche, et nue, et le col incliné.

Les souffles du matin, comme des bouches pures,
De fugaces baisers la frôlaient par moment,
Et faisaient sur sa grâce ondoyer mollement
Les pâles frondaisons des premières verdures.

Les aromes nouveaux montaient vers ses pieds nus.
Des taches d'or tremblaient sur ses épaules blanches ;
Qu'étais-tu donc, ô toi que me voilaient les branches ?
Diane chasseresse, ou rêveuse Vénus ?

Bacchante aux seins gonflés, Muse, Nymphe peureuse,
Éphèbe au charme trouble en son rêve arrêté ?
... Je ne voyais de toi qu'une hanche onduleuse,
Un mystère attirant flottait sur ta beauté.

Mais qu'importe ton nom, déesse, fleur de marbre
Qui te penchais, mirée aux flots du vert bassin,
Et dont la nudité riait dans le matin
Fille du clair soleil, et blanche sœur de l'arbre?

Pour moi, qu'étais-tu donc, sinon l'Amour sacré,
Et l'incarnation de la sève infinie,
Et la Volupté sainte et l'immortelle Vie
Aphrodite pensive, Ève au cœur altéré ?

Le marbre de ton corps, comme une chair fril
Évoquait les baisers qui dissolvent le cœur,
Et buvait des rayons la brûlure amoureuse ;
La courbe de tes bras m'emplissait de langueu

Le grand conseil d'aimer qui montait de la ter
Tu nous le redisais dans ce geste d'appel,
Et nous sentions ta grâce, en nous, et ton myst
Complices radieux du Désir éternel.

JEANNE CHARLES NORM

Jardin d'Automne

A ma mère.

Venez, dans la douceur des heures matinales,
Mère, nous voulons voir aujourd'hui le jardin.
Qu'importe s'il n'a plus les pourpres triomphales,
Et l'émeraude ardente, et l'or incarnadin,

Et le luxe brutal des corbeilles fleuries ?
Nous préférons aux verts lustrés, aux lourds massifs
Les rameaux allégés et les teintes meurtries :
L'automne défaillant parle à nos cœurs pensifs.

Nous aimons de ces jours l'ardeur voilée et sourde
Et ces bois fauves sur de fauves horizons ;
En silence, la sève y chemine plus lourde
Et plus lente vers les suprêmes floraisons.

En ce matin, vos fleurs ont des grâces languides ;
Le ciel est d'un gris trouble, incertain et changeant ;
Le soleil s'y dérobe et l'aube aux pieds humides
Sur l'herbe a laissé comme une gaze d'argent.

Toute la nuit, le vent chargé d'odeurs mouillées
De son vol a battu le bois des volets clos ;
Venez sous les poiriers, aux branches défeuillées,
Compter les fruits tombés demi-mûrs dans l'enclos.

Venez par les sentiers déserts et sans murmures
— L'abeille blonde a fui le bosquet défloré ; —
Allons, d'un doigt léger, cueillir les pêches mûres
Douces à l'œil comme un beau sein rose et doré.

Puis, nouant en bouquet fragile des fleurs pâles,
De la chaude pâleur des arrière-saisons,
Nous irons épier, délices automnales,
Dans leurs boutons menus, vos chrysanthèmes bl

JEANNE CHARLES NORMAN

———

Encore l'Évolution des Genres

Un auteur qui ne dit point son nom — il n'a signé l'article que de ses initiales — s'étonne, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, qu'un éditeur parisien ait songé à publier une série de courtes études consacrées, chacune, à « l'Evolution d'un genre littéraire ». Il nous assure — je parle de notre auteur — que cette « évolution » est « discutable », de quoi nous le remercions fort, qu'elle est une « hypothèse », de quoi nous sommes heureux d'être enfin avertis. Au besoin même il nous mettrait en garde contre l'hypothèse de l'existence des genres.

Et qu'il a raison de n'y point croire ! Nul, en effet, plus que lui, n'aperçut la Tragédie se promenant, en personne, au jardin du Luxembourg. Il existe *des* tragédies, *des* comédies, *des* drames. *Le* Drame, *la* Comédie, *la* Tragédie n'existent point. Car, en dehors des personnes et des choses, rien n'existe. On sait cela depuis Descartes, qui a divisé en deux ordres toute la réalité : l'ordre des substances pensantes et celui des substances étendues, les âmes et les corps. Toute la philosophie moderne a suivi Descartes. Or, les genres n'étant ni des personnes ni des choses, n'existent point. La cause est entendue.

*
* *

Alors il est faux de prétendre que la tragédie a survécu aux poètes tragiques, que l'art wagnérien, par exemple,

est vivant, bien que son créateur ait cessé de vivre, que l'humanité subsiste tandis que les individus meurent ? — Mais ce n'est point cela que l'on veut dire, quand on nie l'existence des genres. On veut dire simplement : « La « qualité n'existe que dans la chose ou la personne dont « elle est la qualité ; l'adjectif ne se conçoit point séparé du « substantif, sauf à titre d'étiquette. » Et cela revient à dire, ainsi que tout à l'heure, qu'on ne verra jamais la Tragédie se promenant en personne au foyer de la Comédie-Française ; ni la Comédie davantage, ni aucun autre des genres dramatiques. Voilà qui est incontestable. — Mais ce n'est pas intéressant du tout. L'intérêt de la question est ailleurs.

Il s'agit précisément de savoir ce que vaut la tradition inaugurée ou plutôt « reconnue » par Descartes et « inaugurée » par le catéchisme depuis qu'il est des diocèses, et des catéchismes de diocèse. Là il nous est appris que Dieu nous a créés, mis au monde et qu'il nous a donné, en nous mettant au monde, « un corps et une âme ». Interprétez en philosophe la thèse du catéchisme ; vous aboutissez à la thèse cartésienne des deux ordres de substances. Toute réalité est là, nous dit-on depuis Descartes. Peut-être on a raison. Peut-être n'y a-t-il que cela « d'existant séparément ». A ne consulter que l'expérience, on serait en grand embarras de le mettre en doute. — Mais ce n'est pas là le point. Quand on aura dit des genres et des espèces *qu'ils n'existent pas séparés des individus*, contrairement à ce que Platon a eu tort d'enseigner à ses disciples, on ne leur aura peut-être point refusé, de ce fait, tout droit à se prétendre *réels*. Et c'est ce qu'Aristote a eu la profondeur d'apercevoir. Il a retenu des leçons de son maître la foi en la *réalité* des *Idées*, c'est-à-dire des espèces et des genres. Il soutient seulement que les Idées n'existent qu'à la condition d'être incarnées dans les individus. Aristote est, à la fois, *séparatiste* et *réaliste*.

Aristote est donc, au rebours de ce que l'on enseigne, tout le contraire d'un *nominaliste*. Et il n'est pas certain que la science moderne ne soit point restée fidèle à la vraie pensée d'Aristote. Quand je dis « la science », c'est comme si je disais « l'esprit de la science ». Les savants n'agitent point d'ordinaire le problème des *Universaux*. Ils ont mieux à faire. Ils se contentent de le résoudre. Et ils ne s'en peuvent empêcher : comme si le problème des Universaux qui, pour avoir fait couler moins de sang que d'encre, n'en a pas moins fait répandre beaucoup de sang, n'était pas la question même de la valeur et de la réalité de la connaissance ! Comme s'il n'y allait pas de toute la philosophie ! Comme si le sort de la vérité n'était pas inséparable du sort de la réalité des genres ! Essayons de nous convaincre de cette réalité.

*
* *

Il est très vrai que les genres et les espèces n'*existent* pas d'une existence distincte, individuelle. Il serait contradictoire de le prétendre. Peut-être le serait-il de mettre en doute, non pas l'*existence*, mais la *réalité* des espèces et des genres.

C'est qu'en effet, croire à une telle « réalité », c'est, ni plus ni moins, croire à la loi de la nature qui contraint les individus compris dans une espèce à se ressembler entre eux. Engendrer, ce n'est pas seulement appeler un individu à l'existence, c'est encore lui imprimer une forme définie, c'est réaliser une espèce. Notez bien, qu'avant que l'enfant soit né, on ignore à laquelle de ses deux ascendances il se rattachera. On ignore même s'il sera garçon ou fille. Qu'il sera un être *humain*, on le sait d'avance, et que les caractères du genre primeront en lui les différences individuelles.

Ainsi les espèces vivantes *sont* dans la nature. Il est faux, par suite, de soutenir cette « opinion à ne point répandre », que « l'humanité » n'est pas. Le jour où Auguste Comte s'est risqué à énoncer cette sentence, aujourd'hui passée en proverbe : « L'humanité se compose de plus de morts que de vivants », il a proclamé « la réalité distincte » de l'espèce humaine ; oui, distincte, distincte des individus qui « passent » alors qu'elle « subsiste ». Si les *réaux* de la scolastique n'avaient jamais dit autre chose, j'aurais passé, avec armes et bagages, dans le camp des réaux.

On a fait la preuve de la « réalité » des genres. Il reste à faire celle de leur « évolution ». Jugeons celle-ci faite. Sans rien augurer de l'avenir, et sans croire impossible une réaction future contre le darwinisme, on peut, à l'heure actuelle, accepter la doctrine darwinienne. A l'heure présente, les raisons de la rejeter semblent bien chétives. Les faits qui l'autorisent, et dont elle seule paraît offrir une explication plausible, s'ils ne sont point, tous, des faits d'expérience directe, leur sont trop « analogues » pour que notre confiance hésite. Aussi bien, nous n'avons guère le choix. Entre l'évolutionnisme darwinien et la création miraculeuse, par Dieu, de couples de vivants adultes en nombre égal à celui des espèces vivantes, bref, entre une explication du type scientifique et une *inexplication* véritable, l'option est nécessaire. La création, qu'on se le dise une fois pour toutes, n'explique rien.

***

— Elle n'explique rien quand il s'agit d'une inexplicable *fabrication* du monde. On a peine à se figurer Dieu fabriquant l'Univers et les êtres de l'Univers. Quand il s'agit des œuvres de la littérature et de l'art, il semble que ce soit tout le contraire. C'est leur *évolution* qui paraît improbable.

L'œuvre d'art est, en effet, une création de l'homme. L'art lui-même n'en est-il pas une ? Et s'il en est une, la durée, ce n'est même point assez dire, la réalité des genres dans lesquels l'art humain se divise n'est-elle pas soumise au bon plaisir de la créature humaine ?

Ce n'est pas tout encore. L'histoire de l'art ne fait état que de ses chefs-d'œuvre et de ses grands hommes. Ses représentants, s'ils ne sont pas en même temps « représentatifs », figurent dans le dictionnaire de leurs contemporains, mais leur nom y reste et y meurt. Or, le propre d'un être représentatif est précisément de se distinguer des autres par sa fécondité créatrice, et surtout le cachet individuel imprimé à ses œuvres. La caractéristique d'un homme « représentatif » est d'être à lui seul l'incarnation d'un genre qui évolue tant qu'il n'a pas cessé de produire et dont l'évolution s'arrête en même temps que sa vie. Tel Platon, tel Shakespeare, tels Victor Hugo, Gœthe, Richard Wagner. Au moment où florissait la grande et belle *Histoire de la littérature anglaise*, on s'inquiétait des idées directrices dont cette œuvre, « représentative » entre toutes, est l'éloquente et, par endroits, troublante illustration. On s'étonnait que Taine, soucieux de rattacher le grand homme à sa race, à son milieu, à son moment, eût dédaigné d'expliquer pourquoi et comment le grand homme se distingue de ceux de son siècle. L'important n'est pas, disait-on, d'expliquer pourquoi Marlowe se retrouve dans Shakespeare, mais pourquoi Shakespeare a dépassé et surpassé Marlowe. Et l'on n'en concluait pas encore contre la doctrine de l'Evolution des genres, par l'unique raison que cette doctrine n'était pas encore née.

On lui fait la guerre aujourd'hui.

On assure que la cause est jugée, condamnée, que ses plus grands adversaires sont ses défenseurs mêmes. On prétend que ceux qui lui sont le plus fermement attachés

sont, précisément, ceux qui l'ébranlent, à commencer par l'écrivain dont le nom restera inséparable de la doctrine. Venir, en effet, reconnaître que le mouvement d'une littérature nationale a pour cause « l'imitation des œuvres par les œuvres (1) » et discourir sur l'histoire générale des lettres françaises un peu à la manière d'un Bossuet sur l'Histoire universelle, n'est-ce pas ébranler ses opinions de jadis et donner le coup de grâce à « l'Évolution des genres » ? Les œuvres, en effet, n'imitent pas les œuvres, à la manière dont la nature, chez l'enfant, imite, en premier lieu et en général, la nature humaine, en second lieu et en particulier, la nature du père et de la mère. Il ne dépend pas du père et de la mère que l'enfant ressemble à l'un plus qu'à l'autre. *Cela ne dépend point de leur volonté.* Mais quand George Sand s'inspire de Rousseau, elle le sait et tout le monde le sait autour d'elle. Quand Augustin Thierry marche dans les pas de Chateaubriand, il s'est mis volontairement à sa remorque. Quand Richard Wagner s'apprête à écrire son opéra des FÉES, il a fait choix de son style : il a décidé qu'il écrira sa partition dans le style de Weber et dans celui de Beethoven. Et c'est ainsi que les œuvres imitent les œuvres, grâce à l imitation préméditée d'un être capable de volonté et de réminiscence. Nous voilà décidément loin de « l'évolution des genres ».

— A moins que nous ne soyons plus que jamais au centre même de la doctrine ! A moins qu'au lieu de ruiner sa thèse l'auteur ne l'ait affermie et consolidée ! A moins que l'*imitation* ne soit un fait d'ordre sociologique et, pour nous exprimer en langage de philosophie, un des « facteurs » les plus essentiels de l'évolution !

(1) Telle est la seconde thèse de M. Ferdinand Brunetière. Elle est formulée et défendue avec autant de précision que de vigueur dans son *Manuel d'histoire de la littérature française*. Il n'érige pas l'imitation en cause unique. Il en fait néanmoins une cause prépondérante.

*
* *

Et c'est précisément ce qu'il nous faut reconnaître. Notons, pour commencer, que si l'évolution est quelque part observable, c'est dans l'homme ou plutôt dans l'humanité. Les sociétés humaines se transforment d'un siècle à l'autre. Ce n'est point assez dire. On sait l'inquiétude qu'inspirent les générations qui montent la vie à celles qui la descendent. Les pères ne se reconnaissent plus dans les fils. Et ces plaintes des aînés sur les mœurs des jeunes dureront tant que dureront les hommes. Quant aux mœurs des animaux, elles ne changent guère, si elles changent. Le nombre de siècles qu'il faut à un Charles Darwin pour expliquer la transformation des espèces animales est presque innombrable.

Donc si « l'évolution des espèces vivantes » a pris rang parmi ces « théories » dans lesquelles les représentants les plus illustres de la science positive contemporaine ont mis toute leur confiance — il faut, à plus forte raison, inscrire au nombre des vérités scientifiques le grand fait permanent de l'évolution sociale. C'est par ce grand fait qu'est dominée toute la sociologie d'Auguste Comte.

Mais si l'humanité est soumise à une évolution — et que cette évolution soit ou ne soit point régie par d'inflexibles lois, la chose est d'importance assez médiocre, — c'est comme si l'on disait que les actes, les idées, les sentiments des hommes sont en grande partie soustraits aux caprices du hasard ou des individus. — Or, ces individus sont des personnes conscientes qui sont en plus libres ou persuadées de l'être. Il leur est donc impossible de n'être pas les témoins de leur propre évolution.

Non seulement la chose est impossible, mais puisqu'à la différence des autres vivants l'homme se regarde agir,

penser, sentir, bref, se regarde vivre, il n'évolue que s'il y consent. A moins que la nature ou la Providence n'incline son vouloir à l'insu de sa conscience. Une ruse de la nature ou de la Providence, est toujours possible. Ici la ruse consiste à mettre dans l'homme le désir d'imiter les autres hommes, et de les imiter dans ce qu'ils sont et dans ce qu'ils font. Ne plaignons pas trop l'homme d'être si près du singe et de l'imiter dans son irrésistible instinct d'imitation. L'unité sociale est à ce prix. Et aussi le progrès social. Car les initiatives nécessaires à ce progrès resteraient infécondes, sans ce que l'apôtre contemporain des *Lois de l'imitation*, Gabriel Tarde, appelle le « rayonnement imitatif ».

Ajouterai-je que le « rayonnement imitatif » n'est possible qu'à une condition : c'est que l'initiative ait été bienfaisante ou présumée telle ; c'est qu'elle ait été conforme aux vœux des moutonniers qui la propageront tout à l'heure. Un homme n'est jugé éloquent que s'il traduit mieux que ses auditeurs la pensée de son auditoire. S'il la trahit au lieu de la traduire, on l'appelle un déclamateur. Il faut donc que l'initiative, pour n'être pas stérile, soit contagieuse. Or, on ne persuade les gens que par leurs propres raisons, en pensant soi-même ce qu'ils sont eux-mêmes tout près de penser. On ne les réforme qu'en les exerçant à se mieux connaître. On ne les transforme qu'à l'aide de ce qu'on leur emprunte. Et c'est comme si nous disions que toute initiative n'est féconde qu'en raison de la part d'imitation anticipée qu'elle contient, imitation d'une chose ou d'un état de choses qui n'est pas, mais qui, s'apprêtant à être, ne demande qu'à être. Il n'est décidément pas absurde de soutenir que la meilleure manière de « suivre » soit encore de « devancer ». — Mais qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve tout simplement que l'*Imitation* est à l'*Évolution* ce qu'un moyen est à une fin. Cela prouve qu'en prêtant ou en ayant l'air de prêter aux œuvres je ne sais quelle vertu « imitatrice » à l'égard

des œuvres préexistantes, on parle métaphoriquement et selon la vérité tout ensemble. Car si je n'imite qu'à la condition de le savoir et de le vouloir, c'est qu'en dernière analyse ma volonté d'imiter et d'imiter tel modèle plutôt que tel autre se conforme à une loi d'évolution que j'ignore. Et il faut bien que je l'ignore. Autrement je ne la suivrais pas. Et il faut bien que je la suive. Le lien social ne peut être qu'à cette condition. Et j'ai besoin du lien social pour vivre.

Ainsi « l'évolution des genres » n'est pas tenue en échec par « l'imitation des œuvres ». Cette imitation est un fait ; un fait constant, général. Elle est donc une loi. L'« évolution des genres » et l'« imitation des œuvres » ne sont, en définitive, que deux formules à travers lesquelles une seule et même loi transparaît.



Taine a décidément eu raison. Et même il a eu deux fois raison. Il a eu raison dans ce qu'il a dit, le jour où il a soumis l'écrivain ou l'artiste à la triple influence de la race, du milieu et du moment. Il a eu raison dans ce qu'il n'a pas dit en refusant d'expliquer l'élément proprement « génial » du génie, bref, en limitant ses explications à l'explicable. Expliquer Shakespeare par Marlowe, ce n'est point faire œuvre vaine, si c'est montrer dans un génie aussi impérieusement créateur l'inévitable et souveraine action de forces sociales, forces plus fortes que celles de l'être le mieux armé pour lutter contre elles. On sait un autre et très grand créateur : Richard Wagner. Oubliez tant qu'il vous plaira les dates de sa vie ; oubliez son siècle, oubliez sa race. Tant que ses œuvres dureront, il vous suffira d'y jeter les yeux pour vous en ressouvenir.

— Prétendre que l'homme de génie vient à son heure,

c'est donner à l'expression d'un fait la valeur d'un adage ou, mieux encore, d'une loi générale. Il serait plus simple de dire : « qu'il naît de temps à autre des hommes de génie. »

Ce serait, en effet, plus simple, aussi, peut-être, plus vrai, plus inutilement vrai. Car nous avons beau ignorer, avant que le grand homme arrive, que l'heure est venue pour lui d'arriver, nous persistons à croire à la complicité de l'heure, nous nous le figurons mal, apparaissant trop tôt ou trop tard, et disparaissant en silence, faute d'avoir attendu ou saisi l'occasion. On sait la jolie action de grâces d'Ernest Renan à ses ancêtres un soir de banquet celtique. Il estimait ses propres dons à un prix trop élevé pour oser s'en prétendre l'acquéreur unique, alors qu'il n'en était vraisemblablement que le légataire. Il disait ces choses en souriant, craignant de paraître trop assuré de ce qu'il se permettait de croire. Soyons assurés, nous, qu'il y croyait chaque fois qu'il lui arrivait de penser. Il n'eût pas imaginé « l'évolution des genres », ou du moins la formule aurait péché à ses yeux par un excès d'inélégance, mais la vérité qu'elle exprime eût presque été de son goût.

Renan croyait à l'évolution. Croyait-il à « l'évolution des genres » ? Croyait-il à la réalité de ces genres ?

*
* *

Ici est la difficulté. Est-elle insurmontable ?

Nous ne discuterons plus, cela va sans dire, contre les adversaires de la réalité des genres, en biologie, en zoologie ou botanique. Il n'y a pas à s'occuper d'eux : on ne les désarmera point. Quant à ceux qui croient aux genres et aux espèces vivantes, on se demande vraiment qui les empêcherait de croire aux espèces littéraires ou aux genres artistiques.

« La tragédie est un genre. » Cela revient à dire qu'il ne suffit pas d'écrire « tragédie » sur la première page d'un drame en vers pour se dire le confrère de Pierre Corneille ou, plus modestement, de Rotrou. Et la modestie n'y est pour rien. Ponsard a fait des tragédies. Victor Hugo n'en a pas fait une seule. Ils traitaient deux genres différents. Ils différaient l'un de l'autre, par la manière de choisir leurs sujets, de les concevoir, d'en régler l'ordonnance et la mise en œuvre.

La comédie est un autre genre, et qui a ses lois. Vienne un jour où, par impossible, on n'écrirait plus de comédie. Faudrait-il dire, ce jour-là, que la comédie est morte? Si l'essence de la comédie est une aptitude naturelle aux hommes et qui les porte à jouir de ce qui les fait rire, la comédie aura beau être morte, l'esprit comique sera resté vivant. Des œuvres d'art naîtront où il se sera réfugié : et alors on pourra dire de ces œuvres qu'elles remplacent la comédie, ou, ce qui revient au même, qu'elles attestent une évolution du genre comique.

Et le terme de « genre » est ici de plein droit. Puisque tout change, les genres, eux aussi, ne peuvent éviter de changer. Mais ils changent moins vite que les œuvres. Ils ont de la durée sinon de l'éternité. Tant qu'ils durent, leurs lois s'imposent. On ne les enfreint qu'à ses risques et périls. Quand ils changent, leurs lois se transforment, s'amendent. Elles s'allègent de quelques formules. *Elles ne se métamorphosent jamais radicalement. Et dans les œuvres nouvelles on reconnaît la trace de ce qui fut légué aux générations vivantes par les générations disparues.*

Décidément, « l'évolution des genres » est, de toutes les hypothèses qui ont été risquées, l'une des moins aventureuses, parmi celles qui ont fait le plus de bruit.

Dirons-nous, pour terminer, — et certes la chose en vaut la peine, — que l'hypothèse n'est pas sans avoir fait un peu de bien ? Même elle a réparé quelques dures in-

justices. Elle a ramené l'attention sur les initiateurs et les précurseurs. Elle a donné un sens à l'expression « venir trop tôt ». Elle a rapproché ceux qui viennent trop tôt de ceux qui arrivent à l'heure. Elle nous a fait comprendre que les devanciers n'ont tort qu'au point de vue de leur propre gloire. Et cela nous a suffi pour leur rendre un peu de cette faveur dont les contemporains les avaient privés...

Je crois me souvenir d'avoir lu chez M. Pierre Laffitte qu'Auguste Comte, dans une de ses heure de détente où il semblait prendre plaisir à « dételer » sa doctrine, faisait bonne mine aux hypothèses. Il leur était indulgent et même accueillant. Il les recommandait à ses disciples, en les exhortant à choisir, parmi les hypothèses, la « plus sympathique » et vraisemblablement aussi la plus suggestive.

Or, il nous paraît à nous, que la thèse — pardon ! — « l'hypothèse » de l'évolution des genres satisfait à cette double condition. N'allons donc pas étourdiment nous fâcher contre elle, même s'il lui est arrivé d'égarer quelques enthousiastes et de faire dérailler, à ce que l'on assure, quelques rhétoriciens maladroits.

LIONEL DAURIAC.

La Vie littéraire en Belgique

La condition de l'écrivain belge. — Enquête du *Messager de Bruxelles*. — Coup d'œil rétrospectif. — La situation actuelle. — Les remèdes. — Le *Chemin du soleil*, poème de M. Souguenet. — Le *Labeur de la prose*, de M. Abel.

Les intellectuels et les artistes belges ont suivi avec grande curiosité l'enquête ouverte récemment dans le *Messager de Bruxelles* sur la condition matérielle et morale de l'écrivain en Belgique. Les faits révélés à cette occasion et les problèmes qui se posent présentent le plus vif intérêt. La vie du littérateur est extrêmement difficile en Belgique pour celui qui ne possède pas une aisance personnelle. Je sais bien que dans tous les pays il en est à peu près de même. Henri Becque est mort très pauvre ; Flaubert, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Edgard Poë ne furent pas, que je sache, des Crésus. On pourrait même ajouter que la misère des grands poètes d'autrefois avait des côtés plus âpres que celle des hommes de lettres modernes. Mais il semble bien qu'en Belgique le littérateur soit victime d'une particulière disgrâce. L'écrivain belge n'a point de public dans son propre pays, et c'est de cela surtout qu'il souffre et qu'il a droit de se plaindre. En France, le débutant et même l'écrivain notoire oublient volontiers les ennuis cruels de la réalité, les exigences et l'étroitesse des éditeurs, l'indifférence du gros public, pour se consoler par la lecture d'articles bienveillants et les louanges d'un cercle d'amis et d'admirateurs. Tout artiste, tout écrivain apportant *sa* note dans le concert de la production est

certain de trouver un auditoire, d'avoir *son* public. Dans certains petits pays, en Suisse par exemple et en Danemark, où l'esprit littéraire est très développé, les écrivains locaux sont admirés, respectés et lus par leurs compatriotes. En Belgique, hélas ! on ne lit pas ou presque pas — et partant l'écrivain ne jouit pour la masse que d'une considération très minime. Les Belges, gens en général pratiques, peu contemplatifs, très spécialisés, ne trouvent guère le temps de lire. La lecture chez eux n'est qu'une ressource documentaire pour la besogne quotidienne. Le médecin possède des livres spéciaux ; l'avocat se fait une bibliothèque de droit. Quand par hasard le Belge daigne consacrer quelques loisirs à la littérature d'imagination, il choisit des romans français. *Il ne croit pas encore à l'existence d'une littérature nationale.*

A la décharge de la Belgique, reconnaissons que ce pays n'a pas de traditions littéraires. Les Flandres ont possédé quelques grands poètes au XIIIe siècle et surtout Jacob van Maerlant. Puis sont venues au XVe siècle, et à l'aube de la Renaissance les fameuses chambres de Rhétorique qui entretenaient le goût de la poésie dans les gildes d'artisans et de bourgeois. Mais dès la fin du XVIe siècle, après les guerres religieuses qui épuisèrent les Pays-Bas, la décadence commença. Au XVIIe siècle, toute liberté de pensée était morte dans les provinces flamandes et wallonnes qui constituent la Belgique actuelle. A partir de cette époque, les publicistes résidant à Bruxelles ou dans les grandes villes provinciales furent, la plupart du temps, des Français aux gages des gouvernements autrichien, français et hollandais. C'est ainsi que le fameux avocat Linguet, dont les *Annales d'archéologie de Belgique* nous entretenaient dernièrement, vécut à Bruxelles au service de Joseph II. « A cette époque, écrit M. Ch. Piot, la presse française, devenue une véritable puissance, était choyée par tous les gouvernants, moyennant finances, bien entendu. La littérature

française brillait partout d'un éclat extraordinaire ; elle était devenue en quelque sorte universelle. Tout le monde s'inclinait devant sa puissance et ses arrêts. Les souverains désireux d'obtenir les faveurs de ce pouvoir nouveau voulaient posséder chacun leur écrivain français, appelé à les défendre et au besoin à faire leurs louanges... Voltaire, Diderot, d'Alembert, La Harpe, La Beaumelle et d'autres écrivains de France ne remplissaient-ils pas un rôle à peu près semblable en Prusse, en Russie, en Danemark et ailleurs ? Le ministère autrichien, désireux d'avoir aussi son philosophe et publiciste français, avait jeté à cet effet les yeux sur Linguet. » Le célèbre pamphlétaire vint donc à Bruxelles sous le régime autrichien. Le 19 mars 1786, Joseph II lui accorda les lettres de naturalisation, et trois jours plus tard le diplôme de noblesse, « à cause », y est-il dit, « de la considération que notre cher et bien-aimé Linguet s'est acquise, tant par ses différentes productions littéraires que dans l'exercice de sa profession d'avocat ». Et certes Linguet, que certains critiques signalent comme le précurseur de notre journalisme politique, justifiait cet éloge par son talent nerveux et sa verve passionnée. Mais la protection impériale ne lui assurait point la sympathie populaire — tout au contraire. Et il en fut de même pour tous les publicistes étrangers envoyés sur le sol belge pour soutenir la politique des maîtres. Le peuple détestait ces plumitifs aux allures arrogantes. En Flandre on les appelait les « broedschrijvers » — ce qui signifie « ceux qui écrivent pour le pain ». Il y a dans cette expression un enseignement pour les écrivains belges qui se plaignent de ne point gagner leur vie. Le peuple flamand considérait que l'on ne pouvait faire commerce de l'art d'écrire et méprisait celui qui vendait son talent en échange du pain. L'art, en effet, veut être pratiqué sans esprit de lucre. Il serait tout à fait sot, évidemment, de condamner ou de dédaigner un artiste dont les œuvres atteignent de hauts tira-

ges, si ce sont des romans, ou dépassent la centième représentation, si ce sont des ouvrages dramatiques. Ce n'est pas parce qu'un écrivain ou un artiste « gagne de l'argent » qu'il est dépourvu de talent. Rubens vivait dans un palais, menait un train magnifique; Gluck laissa une jolie fortune à ses héritiers ; Shakespeare mourut en bourgeois paisible et bien renté; Victor Hugo fut millionnaire, si je ne m'abuse. Mais il ne faut pas que l'artiste se soumette au caprice des modes pour solliciter les lecteurs, qu'il bâcle des besognes pour satisfaire des éditeurs ; il doit, au contraire, placer son souci de bien écrire et d'exprimer ses émotions d'artiste au-dessus de ses soucis d'argent. Et encore, tout bien considéré, je ne sais pas s'il est permis d'ériger ceci en règle; il se pourrait très bien qu'un homme de génie fût en même temps un financier distingué ; il n'y a pas d'incompatibilité fondamentale. Voyez Beaumarchais.

Quoi qu'il en soit, le préjugé des populations flamandes et wallonnes à l'égard du « broedschrijver » resta pleinement justifié jusqu'à la fin du régime hollandais, c'est-à-dire jusqu'à la révolution de 1830. La littérature belge à ce moment sortit de l'esclavage. Mais elle était moins que rien. Le premier poète qui attira l'attention fut André van Hasselt. On vient de rééditer récemment quelques-unes de ses pièces dans la « Collection des poètes français de l'étranger ». Elles sont très faibles, tantôt imitées de Victor Hugo mais sans force et sans pensée dans la redondance, tantôt inspirées de Lamartine, mais avec je ne sais quelle fadeur vieillotte et impuissante dans la sentimentalité. Est-ce à dire que van Hasselt fut sans mérite ? Que non point. Son exemple devait être fécond. Avec un courage admirable il fit de la littérature pure dans un milieu, non pas seulement inerte, mais tout à fait hostile. Pour vivre il se livrait à des travaux d'érudition esthétique. Il atteignit les hauts plateaux du fonctionnarisme pédagogique ; ce fut malgré sa littérature, car on lui en faisait un grief. Son contemporain

le romancier flamand Henri Conscience, dont la renommée fut pourtant universelle, ne vécut-il pas d'un poste de conservateur que le gouvernement belge avait fini par lui accorder après avoir exigé, dit-on, quelques retouches à l'une de ses œuvres les plus populaires ?... Conscience, certes, entra véritablement en contact avec l'âme de sa race, et dans les plus petits villages flamands on lisait ses histoires, d'ailleurs d'une éclatante insignifiance. Mais la littérature belge « d'expression française » — comme l'a baptisée le critique Nautet — continuait d'être tenue en suspicion ; les Belges gardaient une rancune sourde à l'égard de tous ceux qui essayaient de s'exprimer et d'écrire en français convenable. A des signes certains on pouvait toutefois deviner une prochaine efflorescence littéraire. On vit successivement paraître les belles proses d'Octave Pirmez, de Victor Arnould, puis le livre puissant et tout à fait original de Charles de Coster : *La légende et les aventures héroïques, glorieuses et joyeuses d'Ulenspiegel.* Cette fois vraiment la littérature belge existait ; la nation belge n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Le pauvre de Coster mena une vie assez misérable ; il donnait, dans des pensionnats de jeunes filles, des leçons de littérature médiocrement payées ; dans un cercle d'artistes où l'avaient entraîné quelques camarades on préférait, à ses fantaisies fières, les poésies d'un plat rimeur, grand boute-en-train du club. L'affranchissement de la littérature belge s'accentuait néanmoins, malgré l'indifférence du milieu. De Coster mort, une pléiade brillante se leva : Lemonnier, Verhaeren, Eekhoud, Rodenbach, Maeterlink, Giraud, Gilkin. La *Jeune Belgique* se fonda par les soins d'un génial adolescent Max Waller, mort avant de voir le plein succès de la jeunesse qu'il avait réunie. Les premières années de la *Jeune Belgique* furent agitées. Les journalistes s'étaient crus jusqu'alors les seuls littérateurs du pays et se moquèrent de ces débutants avec une incroyable absence de goût. Personne ne

devina l'importance du phénomène qui s'accomplissait. Ces événements se passaient aux environs de 1880. Je n'ai pas besoin de dire aux lecteurs de cette *Revue* l'importance acquise dans la littérature contemporaine par la plupart des collaborateurs de la *Jeune Belgique*. Le succès, comme toujours, entraîna même une scission. Verhaeren, Eekhoud, Demolder, d'autres fondèrent le *Coq Rouge*, où l'on accueillit toutes les audaces ; Albert Giraud, Iwan Gilkin, Valère Gille — les trois G. — gardèrent à la *Jeune Belgique* une allure modérée et se réclamèrent d'une esthétique plus essentiellement française.

Chose incroyable : le pays conservait à l'égard de ses écrivains une insurmontable méfiance. Un petit noyau d'intellectuels belges s'intéresse aujourd'hui à la littérature nationale. Mais ce noyau, il faut bien l'avouer, est infiniment restreint. Dans les milieux bourgeois et provinciaux, l'écrivain est tenu pour une non-valeur. On y connaît parfois les noms de quelques poètes ; on les cite parfois avec éloge ; on se garde bien de lire leurs œuvres. Verhaeren jouit de quelque popularité parce qu'il a fait représenter son *Cloître* au théâtre du Parc. Mais depuis trois ans, trouvant plus de joie à vivre dans le milieu littéraire français et plus d'avantage moral à publier ses livres en France, il vit à Saint-Cloud. Maeterlink est apprécié en Belgique, mais seulement depuis ses succès parisiens. C'est même à peu près le seul Belge qu'on lise consciencieusement. Demolder aussi vit à Paris ; Camille Lemonnier publie toutes ses œuvres en France. Giraud et Gilkin sont entrés dans le journalisme ; Gille est attaché à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Bref, après s'être imposée à l'admiration européenne, la littérature belge reste privée de ressources et vit en besogneuse. La dualité des langues rend la situation encore plus difficile. Les écrivains flamands accaparent une partie de l'attention publique et aussi des subsides officiels. Ceci est une simple

constatation, non pas un reproche. Les écrivains d'expression française en sont donc réduits à s'expatrier, à solliciter des fonctions administratives, à s'occuper de politique dans les journaux, ou, après la publication de cinquante volumes, — c'est le cas de l'infatigable Lemonnier, — à désirer une modeste retraite comme conservateur d'un musée délaissé... On s'imagine volontiers à l'étranger — et j'en ai fait souvent l'observation à Paris même — que la Belgique, depuis une dizaine d'années, est devenue un pays littéraire. Hélas ! c'est une erreur. Le chiffre de nos intellectuels est tout à fait disproportionné avec la réputation de nos écrivains. Et pourtant la culture des esprits est en général très sérieuse. Les savants, les érudits, les archéologues abondent dans les grandes comme dans les petites villes. Mais le « lettré » est une espèce des plus rares, et parmi les lettrés, ceux qui accordent une attention sympathique aux écrivains nationaux ne sont qu'une infime minorité. Un éditeur parisien m'a assuré que les quelques livres belges qui sortaient de ses presses ne se vendaient qu'à un très petit nombre d'exemplaires en Belgique, — et des Belges éminents occupant les plus hautes situations dans l'Etat ou dans l'Université m'ont souvent avoué qu'ils étaient obligés pour lire une œuvre belge de pure littérature — c'est-à-dire un poème, un roman, une nouvelle, voire un essai critique — de vaincre une insurmontable méfiance !... Vraiment on ne peut songer à tout ceci sans mélancolie.

Je voudrais me garder de pousser le tableau au noir, mais je crois n'exprimer que l'exacte et plate vérité. Aussi l'on conçoit la souffrance morale des écrivains belges. Ils en sont presque réduits à se lire entre eux, et comme les temps d'héroïque camaraderie sont passés, ils ne conservent plus l'un pour l'autre que des sentiments faiblement admiratifs. Leur tour d'ivoire est devenue une forteresse où les condamne l'hostilité confraternelle. Ceux qui ne s'ex-

patrient point et consentent, pour vivre, à quelque
diocre besogne de journal ou de « bureau », envie
méprisent les heureux qui de bonne heure ont conquis
ris. L'une des notes les plus singulièrement frappante
l'enquête du *Messager de Bruxelles* est la haine et la
teur avec lesquelles la plupart des interviewés ont
de Rodenbach. On ne pardonne pas à l'auteur de *Br
la Morte* d'avoir réussi à Paris. Il est permis certes de
cuter son talent, — mais encore faudrait-il choisir le
ment et les termes. Un grand nombre de poètes b
n'ont vu dans l'enquête du *Messager* qu'une occasio
porter une seconde fois en terre l'ancien compagnc
luttes, — Rodenbach fut l'un des fondateurs de la
Belgique, — dont les charmantes et nostalgiques in
tudes avaient séduit les lecteurs de tous pays. Il
démoli sans scrupules dans l'esprit de leurs compatr
le confrère qui avait connu les succès parisiens,
qu'eux-mêmes en sont encore à devoir payer leur édit

Comment améliorer la condition de l'écrivain bel
demandé le *Messager de Bruxelles*. J'ai insisté, dans m
ponse, sur la nécessité de développer dans la masse le
de la lecture, — et en particulier de la lecture des écri
nationaux. Les éditeurs, en effet, ne consentiront à
les manuscrits que le jour où le *lecteur belge* se sera r
plié au point de constituer un vrai public, capable pa
seul appétit de lecture de faire monter à de nombreuse
tions le tirage d'un même livre. Aujourd'hui les édi
bruxellois tirent les livres belges à 500 exemplair
maximum ; on en vend une trentaine dans la capitale ;
ou quatre dans chaque grande ville de province ; un
quantaine au gouvernement ; le reste s'écoule tant
que mal à l'étranger. Et encore faut-il que le livre
un nom déjà consacré.

Il importe donc avant tout de répandre dans le
même le goût de la littérature nationale. Pour cela i

s'adresser à l'enfance, compter sur les nouvelles générations, multiplier dans les anthologies scolaires les extraits d'auteurs belges à côté des citations classiques, surveiller avec une rigoureuse sévérité les trop souvent déplorables chrestomathies en honneur dans nos écoles primaires et moyennes. Les impressions de jeunesse n'ont-elles pas une incalculable importance? A tous les degrés de l'enseigne ment, les programmes de l'éducation littéraire doivent s'étendre, les cours de diction et de lecture se multiplier. Est-il étonnant qu'on ne lise pas les vers en Belgique? Jamais, dans nos collèges et nos athénées, on ne s'est attaché à nous faire dire convenablement un vers à haute voix. Cet exercice est inscrit au programme ; mais, considéré comme frivole et de nulle utilité dans les examens, on le néglige sans remords. Le Belge parle assez mal pourtant pour qu'il songe enfin à épurer un peu son langage. Que les cours de littérature et de lecture soient confiés dans les établissements moyens à des littérateurs. Et qu'enfin on crée dans nos universités des chaires de littérature nationale, dont les titulaires seraient nos meilleurs poètes et écrivains. Le ministre ou le fonctionnaire qui accompli rait cette longue, difficile, mais indispensable besogne d'assainissement et de nationalisation, rendrait un inoubliable service à son pays. J'indique simplement le vrai terrain de la lutte. La littérature belge doit conquérir la jeunesse ; à cette condition elle vivra.

De plus il faut, par tous les moyens, l'imposer au respect du pays. Quand nos auteurs seront lus par la majorité de la nation, ce respect évidemment sera acquis ; la Palisse lui-même n'en disconviendrait point. Mais sans doute est-il bon d'assurer tout de suite ce respect si on en trouve le moyen. Il est trouvé : la création d'une classe de littérature à côté des classes existantes de l'Académie de Belgique. Celle-ci est divisée en classe des sciences, en classe des beaux-arts, composée d'artistes, musiciens, pein-

tres, sculpteurs, architectes et de critiques d'art, — en classe des lettres et des sciences morales et politiques, où jadis, outre les philologes et historiens on recevait à de rares intervalles un littérateur pur, et qui n'admet plus à présent que des érudits pour la plupart professeurs d'université. La littérature est donc absolument exclue de l'Académie de Belgique. Il est grand temps de réparer cette injustice, en créant pour elle une classe spéciale. Cette fondation ne fera naître aucun talent nouveau, c'est entendu ; au moins elle contribuera à prouver au pays la réalité et l'importance de notre production littéraire. Elle aidera à extirper l'implacable préjugé du Belge à l'égard de ses écrivains. J'ai dit plus haut l'origine de ce mépris séculaire. On aura de la peine à l'anéantir. Ajoutez-y que tout homme qui n'est pas revêtu d'une estampille officielle, qui ne remplit pas de fonctions déterminées, ne jouit d'aucune considération aux yeux de la masse. Il faut être en Belgique fonctionnaire, professeur, décoré ou académicien. Soyez simplement écrivain de génie,— vous n'existez pas... Et c'est pourquoi la création d'une Académie de littérature s'impose, comme un acte de réhabilitation.

Sans compter que cette Académie pourrait rendre de réels services en facilitant aux jeunes écrivains la publication de leurs œuvres, en favorisant les lectures publiques et les conférences, en organisant des assises littéraires, en signalant au gouvernement les ouvrages belges dignes d'être répandus dans les moindres hameaux, en distribuant des subsides de voyage aux débutants, en créant — ce qui serait sa fonction essentielle — un courant irrésistiblement favorable aux écrits nationaux. Dans un pays où les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les savants sont si largement soutenus par le pouvoir, le public et la presse, il est plus que temps de consacrer officiellement la valeur partout reconnue de nos écrivains. Ce n'est point que je m'en prenne à l'Etat. L'enquête du *Messager de Bruxelles*

lui a suscité d'injustes reproches. Le gouvernement a su distinguer, ces dernières années, les vrais mérites individuels dans la répartition de ses prix littéraires et dramatiques. Giraud a décroché le grand prix quinquennal de littérature ; Verhaeren a obtenu le prix triennal de littérature dramatique avec son *Cloître*. Maeterlinck, d'un geste un peu irraisonné, avait cru devoir refuser ce même prix il y a six ans ; mais franchement était-ce l'Etat le coupable ? Il y a mieux. Jamais, au grand jamais, on ne décorait autrefois les littérateurs, alors que les peintres recevaient la croix entre trente et trente-cinq ans. Or, grâce à l'initiative d'un ministre intelligent, il y a eu, il y a deux ou trois ans, dans l'Ordre de Léopold une promotion très importante dont étaient Verhaeren, Gilkin, Giraud, Van Zype, Jean d'Ardenne. Ceci pour indiquer la bonne volonté gouvernementale. D'ailleurs l'Etat a certainement moins pour mission de veiller à l'intérêt particulier de tel ou tel littérateur, que de songer à l'existence même de notre littérature. Ne faut-il pas déconseiller aux artistes de tendre constamment la main à cette personne anonyme et irresponsable qu'est l'Etat ? « La mendicité est interdite en Belgique, » a dit le malicieux Giraud en réponse à la question du *Messager*. L'Etat, au surplus, n'a pas à assurer la carrière des écrivains. Il doit s'appliquer toutefois à lui créer une atmosphère favorable. Je le repète : si le Belge continue à ne pas lire, notre jeune littérature mourra. Et c'est encore pourquoi le gouvernement doit fonder sans retard cette *classe de littérature*. La justice et la raison la réclament impérieusement.

Et quand le Belge lira, quand il aimera et respectera ses écrivains, la question, hélas ! ne sera pas encore résolue. Même dans les pays de haute culture, la littérature ne nourrit pas toujours son homme ; même à Paris, parmi les écrivains notoires, combien trouvent dans leurs œuvres des ressources suffisantes ? Quelques romanciers et au-

teurs dramatiques privilégiés ; jamais un poète. Les œuvres belles et fortes connaissent rarement la grande vogue. Demandez aux plus originaux et aux plus doués d'entre les collaborateurs du *Mercure* et de l'*Ermitage* ce que « rapportent » leurs œuvres ? Et les jeunes poètes ne sont-ils pas obligés de payer l'impression de leur premier volume en France aussi bien qu'en Belgique ? Mais en France, il est vrai, une fois la renommée acquise, il y a des remèdes. Aux poètes on réserve quelques sinécures. Les autres dépensent leur surplus d'activité cérébrale dans les journaux, revues et conférences qui leur procurent, avec les prix de l'Académie française, leurs plus clairs moyens d'existence.

Le littérateur belge se fait des illusions sur Paris. Qu'il cesse donc de s'imaginer qu'il lui suffira, pour conquérir l'aisance, de se fixer dans la Mecque littéraire, de s'y faire éditer, de s'y imposer, — problème après tout assez difficile à résoudre même avec du talent, j'en appelle à Lemonnier, Verhaeren, Demolder, qui tous trois ont vu de près les espoirs, les bousculades, les découragements et les dégoûts de l'arrivisme parisien. Un livre à succès donne la notoriété à Paris ; mais notoriété veut dire compliments, louanges, critiques, luttes, calomnies, éreintements, décorations, Académie ; notoriété ne signifie pas fortune. Cela est vrai pour tous les artistes. La gloire et l'argent ne fréquentent pas les même portiques et ne se rencontrent qu'en des rendez-vous exceptionnels.

⁂

Le moment est opportun pour vous signaler un remarquable volume de vers : *Le Chemin du Soleil*, dont l'auteur est précisément le journaliste qui a ouvert dans le *Messager de Bruxelles* l'enquête sur la « Vie des littérateurs en Belgique », M. Léon Souguenet (pseudonyme : Ethérel). M. Souguenet est un de nos confrères les plus actifs et les

plus inventifs. Il possède le sens de l'actualité à un degré très aigu, — ce qui ne l'empêche nullement de se réserver dans l'existence le coin de repos nécessaire au poète. Outre ses chroniques et ses interviews, je connaissais de lui une sorte d'évocation artistique intitulée, si je ne me trompe, les *Ciels de Van Eyck*. Voici que cet esprit très curieux et très averti nous donne un poème à la fois plein de sève vivante et de ferveur animiste.

Ni la forme, ni la pensée de M. Souguenet n'ont encore acquis toute leur force personnelle ; les petits vers ont souvent des sautillements désagréables ; le poète dépasse parfois la mesure permise des licences euphoniques (et je suis pourtant disposé à me montrer très large sous ce rapport). Si je considère l'esprit de M. Souguenet, j'y constate l'opposition d'un mysticisme et d'un réalisme qui doivent beaucoup à des modes récentes. Deux artistes surtout ont exercé une trace vive sur cette jeune imagination : Charles Morice et Emile Verhaeren. L'auteur du *Chemin du Soleil* effacera les empreintes de ses maîtres et la marque des snobismes littéraires que porte toute œuvre de début. Mais parlons des qualités de M. Souguenet. La plupart de ses alexandrins sont d'une couleur et d'une vie très saisissantes; il a le don très rare aujourd'hui de fixer ses visions dans une forme plastique. Son espèce de ballade du fou: *Écrasé sous le faix d'un morne désespoir*, et surtout l'apparition nocturne de l'Empereur dans les jardins de Compiègne en sont de remarquables exemples. D'autres fois M. Souguenet traduit avec une émotion puissante le rêve nostalgique qu'il porte d'une vie idéale, d'une vie apostolique, blessée et saignante dans les luttes de la réalité quotidienne. Sa meilleure pièce à cette titre est celle qu'il écrivit sur les Docks de Londres en 1900 :

Près des vaisseaux captifs, la foule est accourue,
L'homme les envahit, pullule sur leurs flancs ;

Grinçante plonge en eux la main de fer des grues
Voleuse des trésors rapportés d'Orient.

. . . .

Puis une longue apostrophe aux vaisseaux :

Quel géant devant vous au seuil des nouveaux mondes
Se dressa menaçant? Quel sourire, quel chant
De sirène arrêta vos courses vagabondes
Et vous fit les captifs d'un peuple de marchands ?

Des plages où la vie enchaînait mon exil,
Je vous ai vu passer, vaisseaux de pourpre et d'or,
Dans le soleil au large, courant vers les périls
Charmants, loin de la terre où la vigueur s'endort.

O fuir ! beaux compagnons, avec vous vers les rives
Que bordent des cités de faste et de splendeur
Et des forêts de fleurs où la brise ravive
La flamme d'idéal qui s'éteint en mon cœur.

. . . .

Quand vers les plages d'or où l'espoir nous sourit,
Où chantent l'air et l'eau des chansons éternelles,
Fuyant ce soleil blanc dans ce grand linceul gris
Sur la mer au matin déploierez-vous vos ailes ?

∴

M. Souguenet prouve aux jeunes littérateurs belges qu'il est parfaitement possible de rester un artiste très pur tout en exerçant honnêtement un métier qui fait vivre. C'est pourquoi j'ai tenu à vous parler aujourd'hui de son *Chemin du Soleil,* réservant pour d'autres chroniques quelques indications sur les tendances diverses de la jeune génération poétique qui rassemble MM. Max Elskamp, Thomas Braun, Charles de Sprimont, Georges Ramaekers, Paul Mussche, etc., enfin sur le rôle intellectuel de Camille

Lemonnier dont on fêtera le cinquantième volume au mois de février prochain. Je tiens toutefois à terminer cette trop longue chronique en vous signalant un livre fort instructif : *le Labeur de la Prose*, de M. Gustave Abel, un écrivain gantois, directeur de la *Flandre libérale*. M. Abel s'est proposé de nous faire assister aux souffrances des artistes de lettres que tourmente le souci de la perfection, de nous renseigner sur les procédés techniques, la méthode et même les manies des grands écrivains. Il me semble que l'auteur a été quelque peu débordé par son sujet ; son livre manque essentiellement d'ordre. Que n'a-t-il eu le beau souci de mesure et d'équilibre des maîtres dont il parle ! D'ailleurs mon reproche implique un sérieux éloge. M. Abel est très renseigné sur son sujet ; il a fait une cueillette d'anecdotes et d'observations des plus abondantes ; je regrette seulement que, sa hotte une fois renversée, il n'ait pas fait un dernier effort pour nous présenter une gerbe un peu plus savante, — et classique, comme le comportait le sujet. Néanmoins on verra passer et repasser avec plaisir dans son livre : Mérimée, récrivant un nombre incalculable de fois des manuscrits avant de les livrer à l'impression, Baudelaire si transparent dans le fameux *Dux* de Cladel, puis les Goncourt s'acharnant à la poursuite d'épithètes rares, — et déjà démodées, — Chateaubriand admettant les corrections du père Bertin, et, Alfred de Vigny écrivant *Cinq-Mars* d'une seule encre, — et Dieu sait pourtant si le *style* en est puissant ! Enfin les lecteurs assisteront au martyre de Gustave Flaubert, ce crucifié de la littérature...

M. Abel n'a étudié que des effets. Combien l'étude des causes serait féconde ? Comment et pourquoi ce labeur de l'écrivain s'est-il aggravé jusqu'au supplice dans le cours du XIX[e] siècle ? La réponse entraînerait l'examen de l'évolution même de la langue française depuis le XVII[e] — sans compter toute une étude de psychologie sociale. Flaubert,

dans ses lettres, a d'ailleurs marqué avec précision quelques-unes des sources du mal. La principale, je crois, est que les mots eux-mêmes s'usent et font penser aux pierres admirables mais rongées des vieux monuments. D'autre part que de sensations, que d'impressions, que d'émotions nouvelles à fixer dans ce siècle où la science, les voyages, les découvertes ont transformé nos rapports avec les hommes et les choses ! La vie — tout au moins la vie extérieure — a vu décupler ses manifestations et son activité. Comment traduire cette révolution en littérature ? Y est-on même arrivé malgré tant de labeur artistique et malgré tous les néologismes ? Il est permis d'en douter. Et puis de toute façon, comme le dit Sully-Prud'homme, l'homme de génie n'exprime qu'une partie de ses visions intimes et des drames qui s'agitent en son âme :

Le meilleur demeure en moi-même,
Mes vrais vers ne seront pas lus.

H. Fierens-Gevaert.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie

DEUXIÈME ANNÉE N° 3 25 Mars 1903

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Tolstoï et Dostoïewski (1)

Un critique très distingué vient de nous naître. Il se nomme M. Merejkowski. Il est russe. Il n'est connu encore en France que par un roman-poème critique, analogue au *Prince Vitale* de Cherbuliez, intitulé *la Résurrection des Dieux* et qui, en même temps qu'une espèce de roman, est une étude sur Léonard de Vinci. Il paraît maintenant devant le public avec un livre franchement critique intitulé *Tolstoï et Dostoïewski* et qui a été traduit pour les Français par MM. Prozor et Persky.

Cet ouvrage est très inégal, très mêlé, mais plein de mérite. C'est un ouvrage qui vaut qu'on s'y arrête. C'est un livre.

Encore que l'auteur s'en défende à tel ou tel endroit, c'est un livre plein, à l'égard de M. Tolstoï, de la plus vive malveillance et plein, à l'égard de Dostoïewski, d'une manière d'idolâtrie. Le livre a été écrit pour le parallèle et le parallèle a été institué pour sacrifier M. Tolstoï sur l'autel de Dostoïewski.

(1) Par D. Merejkowski, chez Perrin.

Ceci est une première remarque qui, avant que j'entre dans aucune discussion, va contre l'auteur. Le parallèle est la plus exécrable méthode du monde, en soi. Il est une espèce de gageure d'être faux et il force à être faux. Il force à refuser à l'un tout ce qu'on accorde à l'autre et réciproquement. Il force à grossir et à tout déformer seulement pour se faire comprendre et pour se comprendre soi-même. Si l'on a dit tant de sottises sur Racine, c'est qu'on ne peut pas s'empêcher de le comparer à Corneille, et, dès qu'on le compare, tous les points de vue sont faussés. C'est le crime du parallèle. Si l'on a dit tant de sottises sur la femme, c'est qu'on ne peut pas en parler sans la mettre en parallèle *et par conséquent en opposition* avec l'homme, et, dès lors, toute qualité qu'a l'homme est déniée à la femme et réciproquement, et cela devient idiot. Eh ! tudieu ! ils diffèrent : mais ils ne sont pas des contraires absolument symétriques. Mais on est amené à le dire à cause du parallèle. C'est le crime du parallèle.

De même, M. Stapfer, quand il s'est avisé de faire un livre sur Bossuet et Monod. Il n'avait pas précisément l'intention de faire un parallèle ; mais par ce seul fait que le livre était dualiste, le parallèle s'est imposé et il en est résulté tout un système d'égalités, ou au moins d'équivalences, qui était quelquefois un peu contestable. Ne faites jamais un livre intitulé *Corneille et Racine*, ou *Lamartine et Hugo*, ou *Voltaire et Rousseau*, ou *Sainte-Beuve et Gaston Deschamps*, ou *Richelieu et Lintilhac*, ou *l'Homme et a Femme*. Il aura toujours les plus grandes chances du monde d'être faux.

A la vérité, pour le livre de M. Merejkowski, je serais tenté de croire que, dans l'espèce, et pour une fois, le parallélisme a rendu quelque service à l'auteur. Si le parallélisme fausse tous les points de vue, il force pourtant à maintenir dans une certaine égalité les deux personnages dont on parle, parce que, si on ne le faisait pas, le lecteur

vous dirait : « Ça ! pourquoi, diable ! si l'un est nul et l'autre immense, les comparez-vous ? » Or, M. Merejkowski déteste tellement M. Tolstoï que, s'il avait fait un livre sur M. Tolstoï seul, le livre serait un pamphlet et ne serait pas autre chose. Faisant un livre sur Tolstoï et Dostoïewski, M. Merejkowski a dû accorder un certain nombre de qualités et de mérites à M. Tolstoï.

Reste cependant que les méfaits ordinaires du parallélisme se font encore sentir dans ce livre beaucoup plus que je ne le souhaiterais. Parce que Dostoïewski est un démocrate, il faut que M. Tolstoï soit un aristocrate, ce qui est vrai, du reste, mais avec tous les défauts de l'aristocrate ; parce que Dostoïewski est un psychologue, il faut que M. Tolstoï n'ait pas un atome de talent psychologique, etc. Parallélisme, voilà de tes coups. A bas le parallèle ! Mais entrons dans le détail des choses.

I

Et d'abord ce que je trouve bon, ou à peu près bon, dans le livre de M. Merejkowski. Le portrait de M. Tolstoï est très intéressant. Il gagnerait à être ramassé, condensé, arrêté en quelques grands traits puissants, ou au moins vigoureux et nets. Mais cela, c'est la manière française, aussi insupportable, sans doute, aux Européens orientaux que la manière dispersée nous est désagréable. Il faut savoir s'accommoder à l'humeur des gens.

C'est comme Tolstoï lui-même : « C'est tout de même diablement lent, disais-je à un tolstoïsant. — Mais, parbleu ! si c'était court, ce ne serait pas russe et par conséquent, non seulement ce ne serait pas intéressant, mais ça n'aurait pas de raison d'être, puisque la France existe. » — Il avait parfaitement raison.

Donc le portrait de M. Tolstoï par M. Merejkowski est

très intéressant. Pour M. Merejkowski, Tolstoï est le grand seigneur terrien russe ; profondément aristocrate ; séparé du peuple, même quand il croit s'en rapprocher, par un abîme infranchissable ; riche et aimant à rester riche ; amoureux de la vie large et aisée, de la nourriture saine, des parfums délicats ; très simple dans sa mise et dans ses entours immédiats, mais un peu par affectation et beaucoup par sybaritisme bien entendu, ses simplifications étant des commodités, des aises et des « raffinements de simplicité » ; bref un *Lévine*, c'est-à-dire, comme a dit Tourguénieff, « égoïste jusqu'à la moelle des os » ; et, comme a dit Dostoïewski, « n'ayant jamais aimé que lui-même, gentilhomme moscovite appartenant aux couches moyennes de la bonne société » avec une âme « vaine et chaotique » et un « esprit » général « de flânerie physique et morale » élégante, gracieuse et voluptueuse.

Ce portrait, quelque malveillant qu'il soit et emprunté aux ennemis de M. Tolstoï, et inspiré par d'évidentes sourdes rancunes, n'est pas faux. Il est sévère ; mais il n'est pas faux. Ce qu'il faudrait dire à peu près, c'est peut-être ceci : « Tolstoï, grand seigneur russe, peuple aussi peu que possible ; mais, aussi, antiurbain, anticourtisan, antipétersbourgeois ; amoureux de la vie large et simple, d'une grande habitation seigneuriale ; amoureux des champs, de la tranquillité et de la paix ; amoureux, non pas des travaux physiques, mais de la santé robuste que les travaux physiques donnent ou entretiennent ; incapable de se sacrifier à qui que ce soit ; mais capable de bienfaisance et d'amitié ; flâneur très intelligent qui sait alterner la saine fatigue physique et la saine (à condition qu'elle soit légère) fatigue intellectuelle ; et occupant son loisir, dans une habitation princière, qu'il veut simple pour qu'elle soit commode, à de belles rêveries sur le bonheur de l'humanité, rêveries auxquelles il n'est pas très éloigné de croire ; bref un Rousseau riche : donnez cent mille livres

de rente à Jean-Jacques Rousseau ; il achète les Délices à M. de Voltaire quand M. de Voltaire s'en défait ; il n'y met ni théâtre, ni salon, ni très grande bibliothèque; il y vit d'une vie saine, large et très simple ; il conserve son costume d'Arménien ; il laboure et fauche de temps en temps ; il fait du bien, sans rien écorner ; il cause très familièrement avec ses paysans et leur donne de très bons conseils ; il écrit à son loisir quelques beaux livres où il est beaucoup question d'égalité entre les hommes et des délices de la pauvreté ; et il ne laisse pas d'être sincère et d'être un homme, tout compte fait, très respectable. »

M. Merejkowski, la malignité en moins, est donc à peu près dans la note juste.

Il revient beaucoup trop sur ce fait que M. Tolstoï ne s'est pas dépouillé de ses biens en devenant chrétien. Il a bien voulu le faire ; mais, comment dire ?... enfin il s'est laissé retenir. Il a cédé aux instances des siens qui le suppliaient, et qui peut-être se préparaient à le faire mettre en tutelle (p. 40) ; il est resté riche et sait parfaitement user de sa richesse selon ses goûts, qui sont simples, mais qui, précisément pour cela, sont des goûts de voluptueux intelligent. Au fond, c'est un « Trimalcion » supérieur et un « parfait épicurien ». — Ces pages, car il y en a beaucoup sur ce thème, sont spirituelles et, après tout, elles ne sont pas fausses ; mais en vérité à quoi bon insister ? Peut-on exiger d'un millionnaire égalitaire qu'il mette exactement, mathématiquement, sa conduite en conformité avec ses doctrines ? Où a-t-on vu cela ? Dans l'histoire ? Oh ! dans l'histoire très éloignée et probablement très mêlée de légende. Non, on ne peut pas pousser aussi loin les exigences. Alors, à quoi bon insister ? Pour ceux qui prennent M. Tolstoï pour un apôtre ? Sont-ils si nombreux, ceux qui prennent M. Tolstoï pour un apôtre ? Pour montrer la supériorité incommensurable de Dostoïewski sur M. Tolstoï ? Alors, Monsieur Merejkowski, je vous

arrête. Dostoïewski a été pauvre ; c'est incontestable ; il a même été misérable ; mais vous conviendrez, j'espère, vous conviendrez, que, quel que soit son mérite à avoir été pauvre et misérable, s'il a été misérable et pauvre, c'est qu'il n'a pas pu faire autrement. Il faut un peu tenir compte des circonstances.

Une bonne observation de M. Merejkowski est celle-ci : M. Tolstoï, par amour intense de la vie, a une horreur insurmontable de la mort. Ce n'est pas très difficile à trouver ; mais il est bon de s'en aviser et c'est très exact. Tolstoï a un profond amour de la vie, d'où lui vient précisément cette religion de la souffrance humaine dont on a fait tant de bruit, il y a quinze ans, comme si c'eût été une découverte. Le vigoureux Tolstoï adore la vie et tout ce qui est annonce, menace et préliminaire de mort lui a toujours causé un malaise insurmontable et une admirable douleur tragique. Bonne citation de M. Merejkowski sur cette affaire : « Il alluma sa bougie, se leva sans bruit et alla tout doucement se mirer dans sa glace. Les cheveux commençaient à grisonner aux tempes. Il ouvrit la bouche. Les molaires se cariaient déjà. Il découvrit ses bras musculeux. Ils n'avaient, il est vrai, rien perdu de leur force ; mais Nicolas aussi, cet homme qui râlait à côté de lui, avec ce qui lui restait de poumons, Nicolas aussi, au demeurant, avait le corps sain. » Et, parlant en son propre nom, en 1894, Tolstoï lui-même : « Que veulent dire ces mots : la vie s'écoule ? La vie s'écoule, cela veut dire : les cheveux tombent, les dents se gâtent, les rides se creusent, l'haleine devient mauvaise. Avant même de finir, tout devient affreux, dégoûtant, la peau se macule de bavures rouges et blanches et exhale une sueur fétide. Où retrouver tout ce que j'ai perdu ? Où est la beauté ? Et la beauté, c'est tout ; quand elle n'est plus, il n'y a plus rien ; il n'y a plus de vie. »

Cet amour de la santé et de la vie ne plaît guère à

M. Merejkowski, parce que Dostoïewski était épileptique et avait le goût de la mort, et ceci étant affaire de goûts ne se discute pas ; mais il en tire une conclusion discutable. Par son amour de la vie, Tolstoï ayant un souverain respect pour toute créature animée et le culte, en particulier, de la souffrance humaine, c'est-à-dire la charité, nous en avions conclu, en Occident, qu'il était chrétien. M. Merejkowski en conclut que Tolstoï est un païen. Il n'y a que les païens qui aiment la vie tant que cela. « Certaines âmes naissent païennes, et l'âme de Tolstoï est de celles-là et si sa nature consciente était aussi profonde que sa nature inconsciente, il n'aurait ni peur ni honte de son âme païenne. » Conclusion à part, où il entre peut-être un peu d'imagination, l'observation est juste et assez importante. L'œuvre entière de Tolstoï est un hymne à la vie, à la vie saine et forte, à la vie multipliée, à plus de vie libre et douce sur la terre ; c'est un hymne, comme diraient les Anglais à « la plus grande vie ». Saisir ce trait est d'un très bon critique, en tirer une conséquence blanche ou une conséquence noire, cela est d'importance très secondaire.

M. Merejkowski remarque encore, ce qui est un peu moins certain, mais ce qui est encore une observation curieuse et point sotte, que Tolstoï se peint infiniment lui-même dans ses ouvrages et que, dans chacun de ses ouvrages, le principal héros c'est Tolstoï, l'*alter ego* de Tolstoï. Tourguénieff, avec la clairvoyance de la jalousie, l'avait déjà remarqué. C'est très exact. La seconde partie de la carrière de Tolstoï a beaucoup servi à éclaircir ce point. Parlant en son nom, depuis environ vingt ans, il a montré à quel point ses principaux personnages, du temps où il parlait par la bouche des autres, dévoilaient son propre caractère, tel qu'il était *et tel qu'il devait devenir*. L'Ancien Testament de Tolstoï est éminemment figuratif et annonciateur du Nouveau Testament de Tolstoï. Prendre toujours garde à ceci pour bien se rappeler que, malgré la conver-

sion ou, si vous voulez, le revirement, il y a beaucoup plus d'unité que l'on ne croit dans la vie intellectuelle et morale de Tolstoï.

Et c'est ce qui explique le mot, passablement injuste, mais qui contient de la vérité, de Tourguénieff sur son ennemi : « Ce qui lui manque le plus, c'est la liberté d'esprit. » Tourguénieff voulait dire et M. Merejkowski, qui reprend le mot à son compte, veut dire sans doute que Tolstoï ne sait pas se détacher de lui-même et devenir objectif, comme un Shakspeare, comme un Gœthe, à un autre point de vue et, du reste, dans une moindre mesure, comme un Renan ; que chez lui (comme chez tout le monde à la vérité, mais plus que chez un autre), les idées dépendent étroitement du caractère, et le caractère du tempérament, sans qu'un je ne sais quoi de libre puisse se jouer au milieu de tout cela et donner au lecteur et à l'auteur même l'impression, le sentiment (ou l'illusion) de l'affranchissement.

Eh bien, cela encore est très juste, et cela met en lumière et en relief l'unité de Tolstoï. Tolstoï est un essentiellement. Il l'est en sa personne physique, morale, intellectuelle, comme il l'a été dans le cours de sa vie. Tolstoï n'évolue pas, ni dans la suite du temps, ni, par rapide libération de soi-même, à tel moment donné. Cela n'est pas tout à fait exact, bien entendu, mais est beaucoup plus vrai que ne serait l'affirmation contraire, et, par conséquent, c'est une vérité. Toutes sont relatives.

Je n'ai pas besoin de dire que je suis à très peu près du même avis que M. Merejkowski sur l'esprit critique de Tolstoï. Après avoir remarqué que Tolstoï a pour la littérature et la gent littéraire un mépris qui sent son bon gentilhomme terrien du centre de la Russie, et aussi que son information est très courte, qu'il a peu lu les écrivains occidentaux de quelque date qu'ils soient et qu'il y a peu d'esprits aussi peu européens que celui de Tolstoï, il arrive

à son livre d'esthétique : *Qu'est-ce que l'Art ?* et je n'ai pas besoin de dire qu'il s'en donne à cœur joie Je me suis assez moqué moi-même de ce livre malheureux pour ne pas insister. Que le contempteur de *Faust* et de *Hamlet* et l'admirateur de la *Case de l'oncle Tom* paraisse à M. Merejkowski un esprit assez borné, ce n'est pas moi qui le contredirai très fort ; et qu'il conclue que « Tolstoï est complètement dépourvu de cette faculté de culture générale qui semblait être, chez Dostoïewski, un trait frappant du caractère russe », je lui donnerai, tout compte fait, raison. J'estime seulement qu'il aurait dû faire remarquer au lecteur, toujours un peu inattentif — j'y ai, moi, fortement insisté — que : *Qu'est-ce que l'Art ?* est dominé par le point de vue moral ; que l'auteur, de propos délibéré y vient condamner toute œuvre d'art qui n'est pas d'utilité morale *immédiate* ; que les étrangetés et les énormités de cet ouvrage s'expliquent par là ; qu'il ne faut pas conclure de la polémique de Rousseau contre le *Misanthrope* que Rousseau fût incapable de comprendre Molière et que Tolstoï a droit aux mêmes circonstances atténuantes.

Vous trouverez encore des pages très fortes et pénétrantes de M. Merejkowski (et celles-ci absolument favorables à Tolstoï, ce qui rafraîchit) sur « Tolstoï peintre de l'animal humain ». Elles sont tout à fait vraies et elles sont tout à fait remarquables. Par vingt exemples, très bien choisis, M. Merejkowski nous montre qu'un des secrets de Tolstoï pour donner à ses personnages une individualité apparente beaucoup plus grande que leur individualité réelle, c'est de les peindre physiquement d'une façon très forte avec le trait caractéristique ou simplement avec un certain trait, à peu près quelconque, qui s'enfonce fortement dans notre imagination et notre mémoire...

Cela me rappelle une petite doctrine, au premier regard un peu paradoxale, du peintre anglais Thomas Lawrence,

rapportée par Prosper Mérimée : « Choisir un trait dans la figure du modèle, le copier servilement ; on peut ensuite embellir tous les autres ; le portrait sera ressemblant. » Tolstoï procède ainsi. Il choisit un trait plus ou moins curieux, auquel il donne une grande importance et qui sera le *leit motiv* du portrait du personnage, et ce trait il ne l'oubliera jamais, quel que soit le nombre de fois que le personnage reparaîtra dans l'œuvre. C'est le cou long et mince de Verechaguine ; les petites mains blanches et potelées de Speranski ; la main petite, grasse et blanche de Napoléon, les petites boucles brunes, courtes et volontaires, d'Anna Karénine, etc.

Autre procédé qui est bien autre chose qu'un procédé, qui est un sentiment de la concordance entre les êtres et les choses qui émanent d'eux, qui sortent de leurs mains ou seulement qui les entourent. « On sentait *quelque chose de rond* jusque dans l'odeur de Platon Karataïef. » — Anissia Feodorowna régale ses invités de mets qu'elle a préparés elle-même : « Tout cela rappelait, sentait Anissia Feoderowna et avait son propre goût. Cela était succulent ; cela sentait la propreté, la blancheur, l'agréable sourire d'Anissia. »

Quelquefois un seul *mot impropre* exprime admirablement toute une physionomie, tout l'ensemble d'un être, tout ce qu'il signifie pour qui le regarde : « Le visage de la petite princesse morte était pareil à celui qu'elle avait de son vivant : — Ah ! qu'avez-vous fait de moi ? » *disait-il* obstinément. »

Tout le chapitre, minutieux, de M. Merejkowski sur Tolstoï peintre de l'animal humain est d'un très grand critique.

Je signalerai encore ce que dit M. Merejkowski de Tolstoï historien, c'est-à-dire, selon M. Merejkowski et un peu aussi selon moi, de Tolstoï dénué du sens historique. Réfléchissez-y un peu et vous verrez qu'il n'est pas loin

d'avoir raison : « Voyez-vous une grande différence dans les nuances intimes constituant la couleur historique, une grande différence entre Austerlitz et Borodino, d'une part, et, d'autre part, les batailles décrites dans les *Récits de Sébastopol* ?... Le prince André ne semble pas s'être nourri des œuvres de Voltaire, de Diderot et d'Helvetius, mais de celles de Byron, de Stendhal et de Mérimée et même de Flaubert, tant sa sensibilité est aiguë, précise, froide, subtile à l'excès, *nôtre*, en un mot ; tant cet homme, né dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, non seulement parle notre langage, mais encore sent et pense des sentiments et des pensées qu'on dirait nés d'hier... Parfois on dirait que non seulement le lecteur, mais l'auteur lui-même oublie de voir à travers le prisme de l'éloignement. Alors, mais rarement, quand il s'en aperçoit, il cite un trait de mœurs de l'époque, mais timide, pauvre et impuissant : çà et là apparaît une perruque poudrée, une culotte de peau de chamois collant sur les jambes d'un officier de la garde ; le vieux prince Bolkonski dit « Madame » à sa fille et, une fois, la comtesse Rostof, ravie d'une lettre de son fils, s'écrie : « Quelle éloquence ! » Ces petites taches ternes et éparses détonent sur l'actualité, infiniment plus vivante, plus en relief, du reste de l'œuvre. Souvent elles pâlissent et disparaissent sans laisser de traces ; mais parfois aussi elles font un effet contraire à celui qu'en attendait l'auteur ; elles étonnent par leur soudaineté, comme des anachronismes ; elles se détachent du fond contemporain du tableau et attirent l'attention sur l'absence de toute couleur historique à la base de l'œuvre. » — Voilà, certes, de la critique excellente, une vue juste d'abord et puis une sorte d'invasion sûre et de reconnaissance exacte dans le travail même de l'auteur. M. Merejkowski a l'œil aigu et le regard attentif.

Je suis moins sûr de ce qui suit ; mais en tout cas le *talent critique* y est, et pleinement : « Tolstoï va du corps

à l'âme. Dostoïewski va de l'âme au corps. » Entendez que Tolstoï est un homme qui voit et que Dostoïewski est un voyant. Tolstoï, très vivement frappé du spectacle de l'*animal humain*, note très exactement ses traits et par ces traits puissamment figurés il vous fait entrevoir l'âme que ce corps traduit. Dostoïewski pénètre du premier coup (ou à peu près) les âmes et il les voit, comme on voit le mécanisme à travers une horloge de cristal ; et c'est d'après ce qu'il voit ainsi qu'il fait parler, marcher et agir ses personnages. Encore un coup je n'en suis pas sûr ; mais l'analyse est ingénieuse et précise.

De même encore, et c'est par là que j'aurais dû commencer, la différence fondamentale, essentielle, entre l'art de Tolstoï et celui de Dostoïewski : Tolstoï est épique, Dostoïewski est dramatique. La narration domine dans Tolstoï, le dialogue dans Dostoïewski. « Le centre de gravité, dans *la Guerre et la Paix* n'est pas dans ce que disent les personnages, mais dans ce qui en est dit ; non pas dans ce que nous entendons de nos oreilles, mais dans ce que nous voyons de nos yeux. » Dans Dostoïewski, le récit, mal écrit, du reste, n'est pas un texte, *c'est un scénario*. On le dirait écrit en caractères plus petits et mis entre parenthèses pour spécifier le lieu et le temps de l'action, les événements antérieurs, l'apparence et l'entrée des personnages. Le drame ne commence que lorsque les personnages apparaissent et parlent. Dostoïewski est tellement dramatiste que « d'instinct il s'est soumis presque exactement à la règle des *trois unités* que le drame moderne a si étourdiment rejetée, sapant à sa racine l'effet tragique que le théâtre grec avait atteint... » Tolstoï est tellement épique qu'il l'est trop et que « tout chez lui a une égale valeur ». Il arrive toujours chez lui un moment où le lecteur oublie l'action principale du roman, le sort des héros » [dans *Guerre et Paix*, oui, dans *Anna Karénine*, jamais]. La mort du prince André, la chasse au lièvre de

Rostof, les couches de Kitty et les travaux champêtres de Lévine acquièrent pour nous tant d'importance et d'intérêt que nous perdons de vue Alexandre Ier, Napoléon, Anna et Wronski. Il y a même un moment où nous trouvons plus de plaisir à savoir que Nicolas Rostof a pris son lièvre qu'à apprendre que Napoléon a perdu la bataille de Borodino. En tout cas, nous n'éprouvons aucune impatience de connaître les destinées des héros ; nous sommes prêts à entendre et à nous laisser distraire aussi longtemps qu'il plaira à l'auteur. »

Souvent, M. Merejkowski s'élève de la critique proprement dite, où vous voyez qu'il est passé maître, jusqu'à des vues esthétiques, quelquefois hasardées, toujours intéressantes, toujours de grande valeur. Il remarque qu'il y a les passions du cœur, mais qu'il y a aussi les « passions de l'esprit » qui ne sont pas moins fortes ni moins fécondes en intérêt tragique. Il y a une lutte, souvent, entre les passions de notre intelligence et les passions de notre cœur, *par exemple*, entre notre conscience philosophique et notre conscience religieuse. De là des drames, que l'on peut écrire, que l'on doit écrire, car on ne les a jamais écrits. « Les grands poètes des siècles passés ont dépeint les passions du cœur et ont laissé de côté les passions de l'esprit. » Il y a bien des penseurs dans les œuvres d'art d'autrefois, *Faust, Hamlet* ; oui ; mais il semble que leur cœur soit passionné et leur esprit froid. C'est comme une « timidité » de la part des auteurs. Il faut écrire les drames des passions de l'esprit après avoir écrit les drames des passions du cœur ; ou plutôt il faut faire des romans ou des drames, où cœur passionné et esprit passionné luttent l'un contre l'autre. Par parenthèse, c'est précisément la voie que Dostoïewski a ouverte et dont M. Tolstoï ne s'est pas douté...

Ce dernier point m'apparaît moins clairement qu'à M. Merejkowski ; mais si l'exemple est douteux, la théo-

rie est juste et même elle est profonde ; et même elle est féconde, si tant est que les théories puissent être fertiles, ce dont je ne laisse pas de douter.

II

Si je suis souvent à tel point satisfait de M. Merejkowski et même son admirateur, il ne faut point dissimuler que souvent aussi il m'irrite fort. Il est vraiment un peu ridicule de nous venir parler de l'indigence psychologique de M. Tolstoï. Parce que M. Tolstoï n'a pas, comme Dostoïewski, « creusé les plaies les plus affreuses », sondé « les maladies les plus honteuses de l'âme humaine », « ravivé » même ces plaies, peint insatiablement « des voluptueux, des possédés, des fanatiques, des idiots et des fous » ; « moins en artiste qu'en « médecin psychiatre » et multiplié effroyablement les « cas cliniques » ; pour ces raisons, Tolstoï n'est pas du tout un psychologue. Tolstoï « est un grand créateur de corps humains et en partie d'âmes humaines pour autant que ces dernières sont tournées vers le corps, vers les racines inconscientes, vers l'animalité élémentaire de la vie. *Mais a-t-il créé des personnalités vivantes, ce qu'on appelle des caractères ?* » Non, Messieurs, il n'a pas créé de personnalités vivantes, ce qu'on appelle des caractères. « Assurément il les conçoit... » — Bien heureux, vraiment. — « Assurément il les conçoit. Elles germent et se développent en lui ; mais arrivent-elles à terme pour devenir des êtres viables, indépendants, particuliers, uniques et complets ? » Jamais de la vie.

Voilà une assertion vraiment un peu surprenante pour un lecteur français. S'il est des personnages de roman qui nous semblent vivre d'une vie complète et minutieuse, ce sont bien les personnages de Tolstoï. Généralement il ne sont pas étranges, il est vrai ; mais il n'est pas nécessaire

d'être bizarre pour être vivant. Quel haussement d'épaules doit être celui de M. Merejkowski devant les personnages de Molière et de Le Sage et même, très souvent, de Balzac ! Tolstoï est d'ordinaire le peintre, le psychologue de l'humanité moyenne, surtout de la classe moyenne de la race russe. Ses personnages ne sont pas étranges, mais ils sont vrais, très individuels, très précis et, ce qui est pourtant une preuve, extrêmement différents et faciles à distinguer les uns des autres. Il me semble qu'il faut un peu de psychologie, cependant, pour former ces personnages-là.

Ils sont, dit M. Merejkowski, « plus raisonneurs qu'intelligents ». C'est assez vrai ; mais dans leur intelligence bornée, ils ont précisément ces drames d'esprit, ces drames d'idées que M. Merejkowski prise si fort. Leurs longs raisonnements, qu'ils tiennent, remarquez-le bien, avec eux-mêmes, sont des drames d'esprit qui, il ne nous le cache pas, assomment M. Merejkowski, mais encore ce sont des drames d'esprit, au moins fort curieux et qui analysent et démontent pièce à pièce des horlogeries cérébrales en somme fort intéressantes. Tout compte fait, M. Tolstoï est un psychologue des âmes moyennes, étant essentiellement un réaliste contenu dans un poète épique, et Dostoïewski est un psychologue de l'humanité morbide, c'est-à-dire un tératologue.

Méprisé-je Dostoïewski pour autant ? Aucunement. La tératologie a sa place et doit l'avoir très large dans la littérature, puisqu'une bonne moitié de l'humanité est composée d'alcooliques, de névropathes, d'idiots et de fous ; mais la psychologie des êtres moyens a ses droits et M. Tolstoï s'y est fait une très belle situation et, si vous voulez toute ma pensée, il y est un maître.

Et puis, si vous tenez tant que cela à ce qu'on vous serve des toqués, il me semble que Pozdnicheff, le bonhomme de la *Sonate à Kreutzer*, fera bien votre affaire et

est pour vous satisfaire presque pleinement. Mon Dieu ! que vous faut-il donc ? M. Tolstoï n'a jamais vu dans la littérature russe qu'un hospice d'aliénés. Certainement il a tort ; mais, vous, Monsieur Merejkowski, vous encouragez trop, sinon les aliénés, du moins les aliénistes. Qu'ils vivent ! mais encore qu'il y ait place auprès d'eux.

C'est comme la fécondité de Dostoïewski opposée à la stérilité relative de Tolstoï. En romans, dans sa trop courte carrière, le très vénérable et très distingué Dostoïewski a, en effet, plus écrit que M. Tolstoï. Mais enfin je voudrais bien que l'on convînt que la moitié de l'œuvre de Dostoïewski est un pur fatras. Voilà le mot lâché ; mais vraiment ce parti pris d'extase, quoique évidemment très sincère, m'agace un peu.

Que signifie encore cette chicane faite à M. Tolstoï sur ce qu'il n'a pas méprisé la gloire humaine et *sur ce qu'il est glorieux* ? « Tolstoï a conquis la gloire humaine ; mais non la gloire divine, qui consiste à être méprisé des hommes, gloire des prophètes persécutés. Et combien son orgueil doit être blessé par les louanges serviles et les approbations de ces innombrables petits ? Cette humiliation suprême dans la gloire ne rappelle-t-elle pas les tortures supportées par ces misérables que l'on exposait au soleil, nus, les membres garrottés, le corps enduit de miel, à la voracité des insectes ? »

Mon Dieu, cher Monsieur, on conquiert la gloire qu'on peut, divine, si cela échet, humaine et qui consiste à être admiré des humbles et qui est une honte effroyable, si cela se trouve. Cela ne dépend pas de nous et quand on a fait son devoir, à savoir quand on a dit ce qu'on croyait être la vérité, l'on n'a pas à rougir de sa gloire, fût-elle humaine, ce qui, je le reconnais, est pitoyable.

Mais M. Merejkowski est parti. Il voit M. Tolstoï muet sous la honte de sa gloire « continuant à se taire, comme si le silence était son dernier refuge, ne voulant pas rendre

compte au monde de ses souffrances, quoiqu'il doive savoir que le moment approche où Celui à qui il faut répondre lu demandera compte de toutes ces choses ;... digne de pitié, cet homme de notre temps, dont la situation est si désespérée, cet homme solitaire et ignoré, malgré toute la gloire qui l'entoure ;... ne laissant deviner sa maladie que par le mutisme grandissant, par l'engourdissement, par l'extinction graduelle, par l'ossification, par la pétrification de son cœur, jadis le plus vivant qui fût au monde. Mais justement parce que c'est un mal caché, qui s'est réfugié à l'intérieur, tout en simulant la santé, et parce que lui même s'en doute à peine, cette maladie est plus terrible que la maladie de Dostoïewski, que la folie de Nietzsche. »

Où, diable ! M. Merejkowski a-t-il vu tout cela ? Tolstoï rongé de remords, *que du reste il sent à peine,* se réfugiant dans le silence — le silence actuel de Tolstoï ! — s'ossifiant, se pétrifiant, farouche et hagard, comme Kaïn au fond de sa cave ; où M. Merejkowski a-t-il vu tout cela ? Ah ! ne me le demandez pas. Je suis étonné, voilà tout. — Je suis un peu blessé aussi, quelquefois, de certaines injustices de l'éloquence.

M. Merejkowski est encore, quelquefois, aussi aveuglé par l'admiration que par l'animadversion. Il a voulu élever une statue à Dostoïewski et je le préviens que sa statue est nébuleuse, qu'elle est un peu comme les statues municipales avant l'inauguration, enveloppée de voiles. Ce qui concerne Dostoïewski, lequel méritait une brillante et forte apologie et y donnait toute matière, est ce qu'il y a de plus faible dans l'ouvrage de M. Merejkowski.

Il a voulu faire de Dostoïewski un martyr, un psychologue et un théologue.

Pour ce qui est du martyr, rien de mieux. Dostoïewski le fut et sa biographie sera toujours touchante et, malgré quelques fautes, il reste vénérable, je l'ai dit ; voilà qui est bien.

Psychologue, Dostoïewski le fut, et pénétrant; mais M. Merejkowski a été beaucoup trop succinct, lui qui l'est peu ailleurs, sur ce point. Quelques analyses bien conduites, comme M. Merejkowski est si capable de les faire, n'auraient pas été de trop. M. Merejkowski se borne trop à nous dire, en le répétant, que Dostoïewski a eu la science profonde des âmes morbides. Il a raison; mais il fallait creuser plus avant, ou pousser cette vue dans plusieurs directions différentes. Le lecteur ne connaît pas Dostoïewski psychologue par le livre de M. Merejkowski.

Quant au Dostoïewski théologue, métaphysicien, philosophe idéaliste, tout ce que vous voudrez, il n'est pas très net dans les livres de Dostoïewski; il ne l'est pas davantage dans celui de M. Merejkowski. Je ne trouve guère sur cette si grande affaire que cette idée que je ne suis pas sûr, du reste, de bien interpréter. Toujours entre la vie et la mort, souffrant d'une maladie qui le mettait véritablement à mort pour un temps, deux ou trois fois par mois, et qui, avant ces morts momentanées, lui donnait quelques instants de vie surnaturelle et suprasensible, Dostoïewski a découvert l'*unité profonde de la mort et de la vie*. Il y a donc cette différence entre le terrestre M. Tolstoï et le divin Dostoïewski que... mais citons : « Pour Tolstoï la lumière de la mort vient du dehors pour éclairer la vie, en décomposer, en éteindre les couleurs et les formes; pour Dostoïewski elle vient du dedans. La lumière de la mort et celle de la vie sont pour lui *la lueur du même feu allumé à l'intérieur de la lanterne magique*. Pour Tolstoï tout le sens religieux de la vie consiste dans le passage de la vie à la mort, *à un autre monde*. Il semble que ce passage n'existe pas pour Dostoïewski... Pour Tolstoï le secret de la mort est au delà de la vie; pour Dostoïewski la vie elle-même est un mystère, comme la mort... *Pour Tolstoï il n'existe qu'une opposition éternelle entre la vie et la mort, alors que Dostoïewski ne reconnaît que leur éternelle unité.* »

Par suite—ou ce n'est peut-être pas par suite ; mais enfin entre cela et ceci il doit y avoir un rapport — le but du monde pour Dostoïewski c'est la fin du monde et le but de l'homme la fin de l'homme ; car, « jusqu'au Christianisme, l'humanité a vécu comme vivent les animaux, en dehors de la conscience de la mort [??], dans le sentiment de l'immortalité animale [???]. Le Christianisme a été la première et jusqu'ici la seule des religions qui ait reconnu, ou tout au moins senti ce qu'il y a d'inéluctable dans la pensée de la fin, de la mort, qu'il s'agisse de l'individu humain ou de l'humanité tout entière. Et c'est peut-être là ce qu'il y a de plus particulier dans l'influence historique et civilisatrice du Christianisme, dans cette influence qui se poursuit encore de nos jours... Cette idée propre à la religion de l'homme Dieu se retrouve dans la religion de Dieu homme..., ce qui reviendrait à dire que le but de cette vie n'est pas la continuité infinie de l'espèce ; mais ce que les mystiques appellent la *fin de l'homme*, la *seconde venue du Verbe.* »

Évidemment il y a peut-être cela dans Dostoïewski ; mais la pensée est un peu vague et ce n'est pas, un peu plus loin, en essayant de synthétiser Nietzsche et Dostoïewski et en essayant de montrer que la fin de l'homme et l'avènement du surhomme c'est la même chose, que M. Merejkowski la rend plus limpide.

M. Merejkowski, entraîné par une très belle imagination orageuse, perd pied très facilement quand il cherche à expliquer les doctrines subconscientes de ses auteurs.

III

Il perd pied plus vite encore, et en quelque sorte plus complaisamment, quand il parle en son nom. Le livre se termine par une Apocalypse où M. Merejkowski me reprochera de n'avoir rien compris, en quoi il aura parfaitement raison. M. Merejkowski, très patriote, ce que je suis très

loin de lui reprocher, — tout en estimant que la Russie actuelle est aussi bas que possible avec « son panslavisme abâtardi », son « marxisme, grognement impuissant de petits chiens rampant au soleil », comme l'a appelé Dostoïewski, son « décadentisme et son nationalisme, stigmates d'impuissance, de stérilité philosophique et religieuse, aussi de vulgarité, et de vulgarité de laquais » — estime aussi que le salut de l'Europe et de l'humanité ne peut venir que de la Russie, et s'écrie avec l'outrecuidance, généreuse en somme, des Français de 1792 : « Nous, ou personne ! » Les Russes « n'échapperont pas à l'échéance fatale. Il leur sera impossible alors de faire retomber sur d'autres la responsabilité qui leur incombe et il leur faudra prononcer ce dernier mot, le plus terrible parce qu'il est en apparence le plus ridicule, le plus insensé, tout en étant le seul inévitable, le seul raisonnable : Nous, ou personne ! »

Et pourquoi vous ou personne ? Pourquoi le salut de l'humanité dépend-il encore de la Sainte Russie, malgré ses tares ? Parce qu'il existe en Russie un petit groupe, « une poignée » qui a le secret, qui cherche « une nouvelle conception religieuse qui est là, entre Tolstoï et Dostoïewski » et, « peut-être, est-ce de cette minuscule poignée de Russes doués [elle ne la cherche plus, elle la tient] d'une conception religieuse nouvelle, que jaillira l'étincelle attendue ».

Fort bien ; mais quelle est cette religion nouvelle ? Les dernières pages de M. Merejkowski sont exaspérantes, parce que cette religion nouvelle, M. Merejkowski en parle insatiablement sans dire en quoi elle consiste, sans en indiquer au moins le premier linéament. Je finis par jeter au crayon sur les marges. « Laquelle ? Laquelle ? Laquelle ? Dites-la donc une fois au lieu de l'annoncer trente ! Quel précurseur hermétique ! » Non, c'est impatientant.

Elle y est pourtant, au tournant d'une page, la fameuse conception religieuse, mais, dame !... enfin vous en jugerez : « L'Européen de nos jours doit infailliblement faire un choix

entre ces trois voies : 1° guérir de la maladie de Dieu. Cette guérison aboutirait à une vulgarité encore plus grande que celle qui règne aujourd'hui... plate uniformité... fourmilière socialiste... — 2° ou bien cette maladie doit « continuer » et « aboutir à un dépérissement profond, à une dégénérescence profonde, à une décadence... — 3° ou enfin [ici nous sommes dans ce que pense M. Merejkowski, nous allons la tenir, la conception religieuse] ou enfin, nous devons réaliser le grand symbole, l'union suprême d'où sortira une religion nouvelle et un second avènement, non plus mystérieux et caché, comme le premier, mais visible, puissant et glorieux. Et ce sera la religion du terme suprême — la religion de la Fin. » Déception. Si vous avez compris, il n'y a pas déception pour vous ; mais je dois confesser en toute humilité qu'il y a déception pour moi.

M. Merejkowski est donc extrêmement inégal. Il a des parties de grand critique et des parties de critique étroit partial et qui semble haineux. Il a des parties presque de grand penseur et des parties de penseur fuligineux, de penseur qui s'empêtre et trébuche dans les théories et de parleur qui croit penser et qui prend la rhétorique pour de la philosophie, vice français qui, à ce qu'il paraît, n'est pas exclusivement gallo-romain.

Mais, tout compte fait, son dernier livre est considérable ; on ne peut désormais parler de Tolstoï, de Dostoïewski, — même de Nietzsche — sans l'avoir lu et médité ; et l'auteur étant jeune, je répète ce que j'ai dit en commençant : il se pourrait bien qu'un grand critique vînt de nous naître.

Émile Faguet.

La Vie littéraire à Dijon au XVIIIe siècle [1]

Aucun talent d'auteur, peut-être volontairement ; mais livre plein de documents, dont quelques-uns sont intéressants.

Sur Crébillon, Piron, l'abbé Leblanc, le président de Brosses, le président Bouhier, Clément (« Clément l'inclément » de Voltaire), La Monnoye, et autres personnages de moindre importance comme l'inepte Cocquart, que l'auteur, je ne sais pour quelle gageure, s'obstine à trouver spirituel ; sur l'Académie de Dijon au moment illustre de son histoire (Rousseau couronné par elle pour son *Discours sur les sciences et les arts*, 1750) ; sur la querelle du président de Brosses et de Voltaire ; sur l'élaboration du *Discours de Buffon sur le style*, le volume est d'un très grand, du plus grand intérêt.

Il contient de l'inédit, mais de l'inédit à foison. La plus grande partie de cet inédit est insignifiante. Mais il y en a qui est plein de saveur. Par exemple, sept lettres inédites de Voltaire, soit à de Brosses, soit à d'autres sur l'affaire de Brosses, et des lettres de Brosses à Fabry, et de Fabry à Brosses et un portrait sur nature de Voltaire par Ruffey revenant de le visiter à Ferney, et trois rédactions successives du *Discours sur le style*, de Buffon, affrontées les unes aux autres, etc.

Le portrait de Voltaire par le loyal et candide Ruffey, je

(1) Par l'abbé Deberre, chez Alph. Picard.

ne veux pas vous en priver. Le voici presque *in extenso*. C'est Ruffey qui parle, quoiqu'il parle de lui-même à la troisième personne :

« Quoique M. de Voltaire ne fût pas Bourguignon, mais seulement possesseur d'une terre dans le ressort du Parlement de Bourgogne, la célébrité de son nom détermina M. de Ruffey à procurer à l'Académie l'honneur de l'adopter; il profita, pour y réussir, de la liaison et de la correspondance qu'il avait réussi d'établir (*sic*) avec lui. Leur connaissance se fit en 1754 à Colmar, où M. de Voltaire était venu à son retour de Prusse pour solliciter un procès contre le duc de Wurtemberg, son débiteur. Il était alors malade et témoigna des sentiments de piété, excités par la vue d'un grand crucifix de plâtre posé sur sa cheminée, lequel fut vendu, après son départ, environ deux louis, étant devenu précieux par l'hommage qu'il lui avait rendu. M. de Ruffey cultiva cette connaissance par un commerce assidu de lettres et par deux voyages qu'il fit à Genève pour le voir, l'un avec sa femme, l'autre avec M. de La Marche, premier président du Parlement. Ils se donnèrent depuis plusieurs marques d'amitié, d'estime et de considération. M. de Ruffey lui envoya en divers temps du vin de Bourgogne et des pièces de vers à sa louange. M. de Voltaire a fait présent à M. de Ruffey de son *Histoire universelle* et de la dernière édition de son *Histoire du siècle de Louis XIV*. C'est à sa considération qu'il a donné à l'Académie de Dijon vingt-huit volumes de ses œuvres. M. de Ruffey eut l'occasion, dans ses voyages de Genève, de connaître à fond le caractère de M. de Voltaire. Il lui trouva l'esprit ardent et inquiet, gâté par les applaudissements du public et par la familiarité des souverains, avec lesquels il se fit gloire d'être brouillé. Il était difficile qu'il n'eût pas beaucoup d'humeur et d'inégalité et qu'il ne fût pas tenté souvent de faire sentir aux autres sa supériorité. Il négligeait les bienséances, ne se refusait

rien et pensait tout haut, sans prudence et sans discrétion, ce qui lui attirait beaucoup d'ennemis. M. de Ruffey fut témoin d'un propos qu'il tint à des Genevois dans sa maison des *Délices* sur la mort d'un de leurs ministres, qui s'était noyé dans l'Arve : « *C'est, leur dit-il, un cuistre de moins.* » Quelqu'un lui demandait quel emploi occupait l'abbé de Prades à la cour du roi de Prusse : « *C'est l'athée du Roi* », répondit-il. M. de Voltaire a toujours passé pour avare, quoiqu'il ait fait plusieurs actes de noblesse et de générosité : dans sa vieillesse il devint prodigue par faste et par désordre, au point que cent mille livres de rente qu'il possédait ne suffisaient pas à sa dépense qu'il fut forcé de réduire au plus petit pied pour rétablir le dérangement de ses affaires. La vivacité de son esprit le rend incapable d'une conversation suivie et méthodique, son feu s'échappe en boutades, en saillies, en éclairs. Son amour-propre et son avidité pour les louanges vont à l'excès ; il les cache souvent sous une humilité fausse et maladroite dégénérant quelquefois en bassesse ; jaloux du premier rang dans la République des lettres et du despotisme qu'il se croit en droit d'y exercer, il souffre impatiemment toute critique, toute contradiction et prétention à la rivalité ; négligeant les armes de la raison pour sa défense, il s'avilit à répandre sur ses adversaires un torrent d'injures grossières qui rejaillissent sur lui-même et le compromettent avec les plus vils insectes de la littérature qu'il punirait et détruirait plus sûrement par le mépris et le silence. Sur la fin de ses jours, il a terni l'éclat de sa réputation et de sa gloire par des déclamations indécentes contre la religion ; aussi mauvais théologien que grand poète et grand littérateur, il s'est érigé en prédicant, et, loin de jouir du repos du sage, a débité de mauvaise foi des sophismes et des impiétés pour séduire les faibles et les ignorants. Il sait que M. de Ruffey désapprouve sa conduite à ce sujet ; il l'en estime peut-être davantage, mais il lui écrit plus rarement ; leur com-

merce de lettres ne roule à présent que sur des matières économiques. »

La correspondance de Voltaire avec le président de Ruffey est en effet très intéressante à cet égard, comme à d'autres. Elle est, dans les premiers temps (1761), extrêmement aimable et cordiale. Lettre du 29 mars 1761 : « Le pauvre maçon de Ferney, Monsieur, travaille à force pour se mettre en état de vous recevoir tant bien que mal dans sa chaumière, vous et M. de la Marche. Je ne compte pas trop sur M. de Pont de Veyle, lequel ne pense pas qu'il y ait de salut hors de Paris. Pour moi, ce n'est point Paris que j'aime ; c'est Dijon, et si je n'étais pas maçon, laboureur, barbouilleur de papier et malade, je quitterais mes ateliers et mon médecin pour venir jouir de la société charmante que je trouverais dans votre ville... C'est à vous, Monsieur, que je dois des remerciements pour la place dont votre académie veut bien m'honorer. Je vous supplie de lui faire agréer mes profonds respects et ma sincère reconnaissance. Ce sera une raison de plus pour m'engager au voyage de Dijon s'il peut y avoir quelque nouveau motif après celui de vous embrasser vous et vos amis. J'espère que nous raisonnerons de tout cela au mois d'Auguste dans ma chaumière de Ferney. J'ai l'honneur d'être... »

Même ton en 1763, 14 janvier : « Je ne vous écris point de ma main, mon cher président, parce que je suis malingre, à mon ordinaire ; mais mon cœur vous écrit ; il est pénétré de vos bontés... Malgré les neiges qui me gèlent et une bonne fluxion sur les deux yeux, je vous dirai que celui qui se proposait pour épouser M[lle] Corneille était M. de Cormont, capitaine de cavalerie, fils du commissaire des guerres de Châlons. Je donnais une dot honnête ; mais le commissaire ne donnait rien du tout, et la raison sans dot n'a pas réussi. Je vous embrasse bien tendrement. »

Il arrive que le livre de M. l'abbé Deberre explique des passages obscurs de la correspondance de Voltaire.

Ainsi la lettre de Voltaire à Ruffey, du 8 auguste 1766, commence ainsi : « Votre Vigne et votre Laurier sont très ingénieux, mon cher président. Votre académie devient de jour en jour plus brillante... » C'est le livre de M. l'abbé Deberre qui nous apprend ce que c'est que cette *vigne* et ce que c'est que ce *laurier*. Voici l'affaire. En 1766, le prince de Condé qui passait par là fut reçu en grand appareil dans l'Académie de Dijon, accompagné de sa garde, des officiers de sa maison, de toute la noblesse bourguignonne ou à peu près, et des évêques de Dijon, d'Autun, d'Auxerre, de Châlons et de Mâcon. M. le Président de Ruffey lut à l'illustre assemblée cette petite pièce, qui est ingénieuse en effet, et qui a le mérite, extraordinaire pour une harangue académique, d'être très courte ; car je la donne tout entière, sauf les quatre derniers vers :

Une vigne rampait sans force et sans vigueur,
Quoique plantée en un terroir fertile.
Son cep, peu cultivé, souvent était stérile,
Ou portait des fruits sans saveur.
Il gémissait de paraître inutile.
Auprès d'elle un jeune laurier
Élevait dans les airs ses branches triomphantes.
Chéri des dieux il offrait au guerrier
Mille couronnes florissantes.
De cette vigne il eut pitié ;
Vers elle il inclina sa tête glorieuse,
Et l'honorant d'une tendre amitié
Lui permit d'appuyer sa branche tortueuse,
D'embrasser ses brillants rameaux,
De croître sous son ombre à l'abri des orages
Et de jouir des avantages
Que le ciel accordait à l'arbre des héros.
O prodige ! Bientôt cette plante débile
De pampres verdoyants décora nos coteaux ;
Chacun d'une culture utile
Lui prêta le secours par d'assidus travaux.

Chaque année en son sein apporte l'abondance,
Augmente la valeur de ses fruits précieux,
Et lui procure l'espérance
De fournir du nectar aux Dieux.

Et voilà expliquée la première ligne de la lettre de Voltaire à Ruffey, du 8 auguste 1766. Mettez une note en marge dans votre édition de Voltaire. — Vers 1770, époque de pleine campagne antichrétienne de Voltaire (*Instruction à frère Pediculoso*, *Canonisation de saint Cucufin*, *Discours de l'Empereur Julien, etc., etc.*), les lettres de Voltaire à Ruffey, quoique toujours affectueuses, deviennent plus courtes et plus froides. 4 février 1769 : « Mon cher président, les marques de votre souvenir me sont toujours bien chères. Ne viendrai-je donc jamais vous en remercier à Dijon ? Ne verrai-je point cette académie dont je vous regarde comme le fondateur ? Il y a quinze ans que j'habite la campagne ; il faudra bien qu'enfin j'aille vous remercier à la ville et que je vous remercie, vous et M. Legoux, de l'adoucissement qu'il a mis aux prétentions de... [Nom propre coupé, évidemment par Ruffey.] Si mon cher Isaac [le marquis d'Argens] va au printemps en Provence, je suis sur la route. J'irai au-devant de lui en chantant : *Hozanna filio Belzebuth !* Adieu, mon cher président... »

La lettre du 27 février 1771, d'abord marque que la correspondance s'était ralentie et ensuite est décidément un peu tiède. Il n'y est question presque que de Brosses, et l'on voit que Ruffey s'était plaint doucement de ce que Voltaire avait fait échouer M. de Brosses à l'Académie française : « Mon cher président, *je sais bien que j'aurais dû vous écrire plus tôt*; mais, avec soixante-dix-sept ans, des fluxions horribles sur les yeux et la goutte, on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait. Je crois que les présidents du Parlement de Dijon ont actuellement des

choses plus importantes que celles de l'Académie française. On a persuadé à M. de Brosses que je m'étais opposé à son élection parce que j'avais écrit plusieurs lettres en faveur de M. Gaillard. Mais je le prie de considérer que j'avais écrit ces lettres longtemps avant que j'eusse appris que M. de Brosses voulût être notre confrère. Il nous fera certainement bien de l'honneur à la première occasion. *Multæ sunt mansiones in domo Patris mei.* J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter son amitié, et, excepté le tort que j'ai peut-être de vivre encore, je n'ai rien à me reprocher. On prépare à Paris un nouveau code, un nouveau Parlement ; ne pourrait-on pas en même temps imaginer une nouvelle manière de payer ses dettes? Il est bon de songer à tout. Savez-vous qu'on établit un conseil supérieur à Lyon ? Qu'il y a déjà des juges de nommés ? On parle aussi de Poitiers et de Clermont en Auvergne. Voilà tout ce que je sais ; vous en savez sans doute davantage à Dijon. Conservez-moi toujours un peu d'amitié, mon très cher président, cela me fera finir plus gaiement. Si vous voyez M. Legoux, je vous prie de lui dire que je lui suis très tendrement attaché. »

Il est très visible que vers la fin Voltaire *n'est plus en correspondance* avec M. de Ruffey, en ce sens qu'il ne lui écrit plus que quand il a quelque chose à lui demander. Au 5 septembre 1777, il sollicite auprès de lui pour son neveu Florian qui a un procès devant le Parlement de Dijon : « *Je mérite*, Monsieur, *d'être oublié de vous*, *ayant perdu tant d'années sans avoir eu l'honneur de vous voir et de vous écrire ;* mais vous pardonnerez à un homme qui n'a jamais eu un moment de santé. Je suis près de terminer ma douloureuse carrière et d'aller retrouver mon ancien ami et le vôtre, M. de La Marche. Il faut, avant que je meure, implorer votre assistance dans les misérables affaires de ce monde. M. de Florian, ancien officier de cavalerie qui avait épousé une de mes nièces en premières noces, a un

procès à Dijon. Ma nièce, Mme Denis, en a un autre, assez considérable. M. votre fils est leur juge. Je ne vous en dis pas davantage, et je ne peux vous demander que ce que l'exacte justice peut vous engager à faire. Je vous souhaite, Monsieur, une santé meilleure que la mienne et une vie plus longue. Je serai jusqu'au dernier moment de la mienne, avec tous les sentiments que je vous dois et qui sont dans mon cœur, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Et la dernière lettre de Voltaire au président de Ruffey est sur le même sujet, très amusante du reste à beaucoup de points de vue (30 octobre 1777) : « Je ne me doutais pas, Monsieur, quand j'avais l'honneur, il y a environ quinze ans, de vous voir dans ma retraite de Ferney, avec feu M. le premier président de La Marche, que je lui survivrais si longtemps et que je finirais ma carrière par des procès au Parlement de Dijon, soit pour M. de Florian, soit pour moi-même. J'ai été jeté hors de mon élément [En ayant des procès? Oh! Monsieur de Voltaire, il me semble que c'est précisément le contraire de ce que vous dites], et je vais mourir dans une terre étrangère. Vos extrêmes bontés font ma consolation dans l'état assez triste où je me trouve, ayant perdu dans mes derniers jours mon bien [Soyez sûr qu'au moment où il l'écrit il le croit] et mon repos. Vous trouverez peut-être le procès de Mme Denis, ma nièce, aussi mauvais que l'était celui de M. de Florian... L'affaire est portée à une chambre du Parlement ; M. Quirot de Poligny en est le rapporteur. Voilà à peu près tout ce que je sais de cette affaire. Elle est assez extraordinaire et très embarrassante. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'accommoder et je n'ai pu en venir à bout. J'ai affaire à un homme qui me croit très riche et qui, en conséquence, me demande des sommes trop fortes que je ne puis lui donner ; il ne sait pas que je me suis ruiné à fonder une colonie et à bâtir une ville. *Linquenda hæc domus et placens Denis*. Je

mourrai peut-être avant que le procès soit jugé. [C'est en effet ce qui arriva. Il s'agissait, du reste, d'un procès de quatre sous]. Ayez la bonté, je vous prie, Monsieur, de lire notre mémoire en attendant que vous me disiez un *De profundis*. Si vous avez quelques amis parmi mes juges, je vous prierai de parler autant que vous pourrez pour Mme Denis la persécutée. Je ne me trouve compromis dans ce procès que parce que je suis son oncle, que je demeure avec elle, et que c'est moi qu'on veut rançonner. J'aurais bien mieux aimé vous envoyer un mémoire pour votre académie que pour le Parlement. Je vous demande bien pardon de tout l'ennui que je vous cause. Mais enfin à qui m'adresserai-je qu'à celui qui a bien voulu me mettre au rang de ses confrères ? En un mot, daignez lire le mémoire et faites tout ce que l'équité, la bienfaisance et l'amitié vous dicteront. J'ai la sûreté de compter sur vos bons offices et j'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux, Monsieur, votre... »

Tel fut le commerce de Voltaire avec M. de Ruffey en tout son détail, ce qui confirme très bien ce que M. de Ruffey en dit dans le passage de son *Histoire secrète de l'Académie de Dijon*, que nous avons rapporté plus haut. Je remarque seulement que je ne trouve pas trace de ces « matières économiques » sur quoi, selon Ruffey, « roulait le commerce de lettres » entre M. de Voltaire et lui. Il n'est pas probable que ces lettres aient été détruites par M. de Ruffey, puisqu'elles auraient été les plus importantes et les plus honorables pour lui de toute la correspondance. Alors je ne comprends plus... à moins que par « lettres roulant sur des matières économiques » Ruffey n'entende ces lettres mêmes, relatives aux procès de Voltaire, et que par « économie » il n'entende « économie domestique », auquel cas le mot serait d'une malice sournoise bien spirituelle. Il est possible.

Comme je l'ai annoncé plus haut, le livre de M. l'abbé

Deberre contient trois rédactions successives et très sensiblement différentes du célèbre « Discours sur le style » de Buffon. Voici comme Buffon devait être reçu le 25 août 1753 à l'Académie française. Le 4 juillet, il écrivait à M. de Ruffey : « Je ne sais pas trop encore ce que je leur dirai. » Quinze jours après il avait écrit ce qu'on a appelé depuis le « Discours sur le style » et il l'envoyait à Ruffey. Cette rédaction, Ruffey la lut, y mit ses observations et la renvoya à Buffon, après en avoir pris et gardé des extraits. Celui-ci prit en très bonne part les remarques de son censeur et lui envoya, le 7 août 1753, une *seconde rédaction*. Ruffey la lit, en prend, *non plus des extraits, mais une copie complète*, et la renvoie à Buffon, sans doute avec de nouvelles remarques. Buffon écrit une troisième fois son discours et enfin le prononce. Qu'avons-nous donc ? 1° Des *extraits* de la première rédaction, extraits faits par Ruffey et reproduits par Nadault de Buffon dans la *Correspondance inédite de Buffon* ; 2° une *seconde rédaction tout entière*, copiée par Ruffey, retrouvée par M. Deberre, insérée par M. Deberre dans son livre ; 3° la *troisième* et définitive *rédaction*, celle du discours tel (probablement) qu'il fut lu en séance publique de l'Académie, le 25 août.

La comparaison de ces trois textes est intéressante. Il arrive à Buffon, par exemple, de trouver une phrase trop longue, *trop oratoire*, et de la couper en deux comme un vers, pour plus de brièveté ou plutôt de rapidité et d'aisance. Il écrit d'abord : « *Quoique dans tous les temps il se soit trouvé des hommes qui aient su commander aux autres par la puissance de la parole, ce n'est que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et parlé.* » Il écrit ensuite : « *Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé.* »

Souvent il *filtre* son discours, élimine les mots parasites,

conserve les essentiels, ramasse et condense. Il avait écrit : « *Ils croient qu'ils ont des idées en abondance parce qu'ils en aperçoivent en même temps un grand nombre qui se présentent en désordre, et comme ils n'ont pas pris la peine de les comparer, de les subordonner, ils n'ont aucune raison de préférer les unes aux autres et demeurent par conséquent dans la perplexité.* » Il écrit : « *Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées, et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres et il demeure danc dans la perplexité.* »

Il y a trois rédactions de ce passage, que Buffon a très probablement écrit à contre-cœur et peut-être pour ménager Fontenelle, et qui est sur l'art d'écrire des frivolité. Première rédaction : «... *A moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie, l'art de dire des riens étant souvent moins aisé que celui de dire des choses.* » Il faut avouer qu'elle était lourdaude cette première rédaction. Seconde : «... *A moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; car alors l'art de dire des riens devient peut-être plus difficile que l'art de dire des choses.* » Pas beaucoup meilleur. Troisième rédaction : « *A moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.* » Enfin il est arrivé. Ce n'est pas à s'agenouiller ; mais ce n'est pas mauvais.

Le fameux : « le style est l'homme même », célèbre par le contresens qu'on fait toujours en le citant et qui est un des plus beaux de l'histoire des contresens, le fameux « le style est l'homme même » n'existait *ni* dans la première, *ni* dans la seconde rédaction. Il a dû être trouvé très peu de temps avant le prononcé du discours, peut-être la veille, peut-être au cours même de la lecture publique. Ce serait

alors une des plus brillantes improvisations de champ de bataille que l'on pût citer.

Il est donc évident que je n'ai qu'à recommander *la Vie littéraire à Dijon au XVIII*e *siècle* comme un recueil très précieux de documents d'histoire littéraire.

E. F.

Gilles Ménage

C'est un très bon ouvrage d'érudition attentive et intelligente que le *Ménage* de Mlle Sanfiresco. La biographie du célèbre professeur de Mme de Sévigné et de Mme de La Fayette y est vraiment faite pour la première fois et elle est très intéressante. Il fut un peu ridicule dans ses manières de Céladon avec toutes les deux ; mais il est remarquable qu'après s'en être beaucoup moquées l'une et l'autre, elles en vinrent, l'âge aidant, à l'estimer de plus en plus et à le tenir pour ce qu'il était, pour un homme de cœur dont l'esprit seulement avait été gâté par les précieux et les précieuses.

Cela est très important à constater, parce que, par les hommes, Ménage fut peu aimé. Il était un peu susceptible et irascible, comme on dit que le sont tous les érudits et la plupart des professeurs, et son tempérament querelleur l'entraîna dans d'illustres querelles dont on verra le détail très amusant dans le livre de Mlle Sanfiresco. Tout cela aboutit à Molière comme tout ce qui fut ridicule ou seulement plaisant au XVIIe siècle aboutit à Molière ainsi qu'à un estuaire. Mais il faut voir les choses en leurs sources ou aux ruisselets, et c'est ce que vous verrez dans le livre avec un singulier plaisir.

Mlle Sanfiresco a étudié, de plus, Ménage comme « polémiste », comme « philologue » et comme « poète ». Comme polémiste il est curieux, étant à la fois très souple, très adroit et très courageux.

Comme poète il est très médiocre, sauf en italien, à ce point qu'il faisait passer ses vers pour des vers de Tasse et que les plus fins s'y trompaient. Et l'on était fin à cette époque, en langue italienne. « On y était grec. »

Mais c'est comme philologue que Ménage est excellent.

D'abord il sait, et c'est quelque chose. Il connaît admirablement son xvie siècle français, si généralement ignoré alors, et il est admirable pour dire devant un « néologisme » repoussé soit par Vaugelas, soit par Bouhours : « Il est vieux de cent trente ans votre néologisme. » Littré a fait attention à cela et s'est bien trouvé de consulter constamment Ménage sur l'histoire des mots.

Ensuite il a du goût. Il a le flair, le sens du « génie de la langue », c'est-à-dire (car que serait-ce ?) le sens, le flair qui l'avertit, en face d'un mot contesté ou d'une locution douteuse, qu'il est destiné à réussir, à rester, ou qu'il est destiné à disparaître. L'événement, qui est le seul juge de cela, l'événement a presque toujours donné raison à Ménage en cette affaire, beaucoup plus souvent qu'à Vaugelas, pourtant si judicieux.

C'est ainsi que Ménage a approuvé *change* (comme synonyme de *changement*), *délectable, poitrine* (très attaqué au xviie siècle sous prétexte qu'on disait : poitrine de veau), *quasi*, si nécessaire, et que Mme de La Fayette prodiguera dans *la Princesse de Clèves* jusqu'à impatienter Valincour, *aveindre*, si joli, presque nécessaire et qui a un si agréable parfum de rusticité gracieuse, *jadis*, abandonné au xviie siècle par les prosateurs, bien à tort, *ourdir*, abandonné au xviie siècle par les poètes et qu'il trouve « très beau et très poétique » ; *partant*, un peu en désuétude alors et qu'il relève ; *aménité, fatuité, flamboyant, invaincu, offenseur*, *ridiculiser, vénusté*, *insidieux*, *reliques*, pour *restes* (admirablement employé depuis par Musset), et que d'autres !

Ce beau combat pour la langue fait honneur à Ménage et l'on en suit, dans le livre de Mlle Sanfiresco, les péripéties avec une véritable passion. Pardonnez ce mot à un vieux professeur de français qui sait bien qu'il mourra sans savoir sa langue, mais qui voudrait arriver à la savoir à moitié et qui est plein de gratitude pour ceux qui la lui apprennent.

E. F.

Printemps

I

De lointaines tiédeurs, mains errantes, caressent,
Moiteur de peau sortant des troncs velus que pressent
Le lierre et les lichens. — La volupté confond

Les bras humains avec la courbure assouplie
Des bouleaux étirant leur geste qui supplie,
Et mon désir frémit, comprend et leur répond.

C'est l'amour qui m'enlace, et c'est lui qui m'enfièvre,
A travers le vent chaud dont m'étouffe la lèvre,
Je lui livre ma chair qui veut et qui consent.

La force que j'adore en la brise aromale
Flotte indiciblement ; la sève triomphale,
Dans un suprême élan, vient se mêler au sang.

Unité de la vie. Elle est moi, je suis elle,
Je coule éperdûment en sa mer qui ruisselle,
Atome extasié, sans pensers, qui jouit

De n'être plus disjoint du pollen des narcisses,
Ni du cri des oiseaux, ni des sourdes délices
De ce qui veut durer, s'aime et s'épanouit.

II

Plus de ces sens bornés, étroite solitude ;
Vérité ou raison, plus de frein qui jugule.
Je suis la chose enfin, je vis bien au delà

De mon corps méprisable, étriqué, ridicule,
Je suis parmi l'éther la lune qui circule,
Le ruisseau, ciel errant que la nuit constella.

Mon âme se répand comme une onde élargie,
Et ma prison s'écroule à la tendre élégie,
Des ramiers roucoulants perdus au bord du ciel.

O Nature, que j'ai souffert dans cette geôle,
Mon cœur ! — Il me fallait l'espace où l'on s'envole,
La terre qui m'accueille au limon maternel.

Il me fallait l'oubli vaste que tu prodigues,
Calme fleuve étendu, sans berges et sans digues.
Il me fallait pour lit la douceur des lotus,

Et pour chevet l'odeur féconde et primitive
De la vase et des joncs pourrissants sur la rive
Où mes tourments muets à jamais se sont tus.

III

Vie individuelle ? Être soi ? Duperie !
Chaîne qui nous enfonce au poignet son maillon.
Du monde conscient mon désir m'expatrie.
J'ai fait craquer ma gaine et tomber mon bâillon.

Nature, prends mon cœur, prends-la, ma chair meurtrie ;
Dissous dans ton creuset ce somptueux haillon,
Et roule avec la boue, au flot qui la charrie,
Ce corps qu'exténua un douloureux rayon.

Vois, je fuis ma pensée, et je me réfugie
Dans ton sommeil profond et dans ta léthargie,
Et me voici dressé, attendant à ton seuil,

Lassé d'être celui que seul tu fis esclave,
L'évanouissement de ce Moi qui m'entrave,
Et portant ma chair d'homme ainsi qu'on porte un deuil.

IV

J'écoute dans moi-même, au delà de mes sens,
Comme un chant qu'un écho trop sourdement m'apporte,
Un langage inconnu dont m'échappe le sens.
Je suis un étranger au seuil de cette porte.

O lierre, ô mousse, ô rive, où donc est-il l'envol
Du son qui me parvient et que tout balbutie :
Les sapins étalant leur mouvant parasol,
Le soleil endormi sur l'onde appesantie ?

Où donc est-il, le mur qu'on puisse renverser
Entr'ouvrant vers l'aurore une étroite embrasure,
Où donc cette langueur d'un immortel baiser,
La bouche sans mensonge et l'étreinte qui dure ?

Ne jamais posséder l'éther du firmament,
Ne jamais embrasser la courbe de la terre,
Ne jamais enlacer d'un geste véhément
Qu'un secret qui s'efface et l'ombre d'un mystère.

Nuls dieux, et ce besoin de tomber à genoux
Dans la fragilité de l'instant qui s'écoule !
Parmi l'odeur des fleurs nouvelles que je foule,
Ah ! comme il est profond, le chant frais des coucous !

V

Rentrer dans la substance aveugle d'un seul coup
Et tel qu'à son liteau vient s'endormir le loup.

N'être jamais celui dont tout désir avorte,
Qui va traînant sa chair comme un lourd vêtement.
Dans son tournoiement d'or que la nuit me remporte,
Qu'une étoile me mêle à son ruissellement !
Ah ! que je ne sois pas celui qui se résigne
Et pâlement sourit en l'automne attiédi,
Dont la décrépitude a marqué de son signe
La lèvre détendue et le pas engourdi.
Je veux, dans du soleil, d'un bras plein de révolte
Violer l'inconnu dont j'ai brisé la porte,
Et devenir chanson, mouvement et rayon,
Le vol de la tempête ou l'aile d'un grillon,
N'être pas le vieillard dont la force agonise
Lentement, mais debout, superbe audacieux,
Puisque j'ai blasphémé et la vie et les dieux,
Mourir sur les sommets que l'éclair pulvérise.

MARIE DAUGUET.

Au Canada

Lors de la guerre anglo-boër, un journal parisien du soir voulait bien nous apprendre que « les Canadiens sont, après les Boërs, les premiérs tireurs du monde ». Évidemment l'auteur de cette proposition, nourri dès l'enfance des romans de Fenimore Cooper, se représente les Canadiens sous les espèces de Bas-de-Cuir ou d'Œil-de-Faucon. C'est là une conception peu conforme au réel et qui tend, du reste, à disparaître, depuis que les Français vont un peu au Canada et que les Canadiens viennent beaucoup en France. A les fréquenter, on voit qu'ils n'ont rien d'épique ni d'aventurier ; que ce sont de braves gens, très pratiques, très positifs, ayant incontestablement subi dans leurs goûts l'influence des Etats-Unis, mais résolus à rester eux-mêmes, à conserver dans un milieu tout anglo-saxon leurs mœurs, leur langue, leur religion ; qui aiment fort la France de leur rêve, et médiocrement la France contemporaine dont les tendances (à en juger par sa politique intérieure) les froissent et les attristent ; qui n'aiment point l'Angleterre et ne se font pas faute de le lui laisser voir, mais qui lui savent gré à juste titre d'avoir fait du Canada un des pays les plus libres qui soient au monde.

S'ils traversent volontiers l'Océan pour passer quelques mois parmi nous, c'est qu'ils rencontrent ici beaucoup de sympathie mêlée à un peu de curiosité. On s'étonne de voir ces Français d'outre-mer, déjà si différents des Français de France, — ne fût-ce que par le nombre de leurs enfants, l'influence qu'ils accordent à leurs prêtres,

leur respect pour le passé dont ils sont issus, — et qui, abandonnés 70.000 par la politique insouciante de Louis XV, se sont si largement développés sur place, sans aucun apport étranger (1).

Il y a là un phénomène digne d'attention et de quelque respect. Nous ne sommes pas les seuls à en être frappés. « Rien de plus passionnant, écrivait il y a quelques années un philologue américain, M. A. Elliot (2), que l'histoire de ce peuple qui, à chaque phase de la longue lutte qu'il a soutenue pour conserver son existence nationale, n'a cessé de témoigner son ardeur de sacrifice et son attachement profond à sa religion et à ses coutumes. »

Peut-être les lecteurs de la *Revue latine* seront-ils curieux de savoir quel est au juste, en ce temps-ci, l'état de la langue française au Canada, les dangers qui la menacent, les forces de résistance dont elle dispose.

Nous étudierons prochainement la « littérature canadienne » et chercherons à en déterminer les caractères propres.

*
* *

Sur la qualité de leur propre langue, les Canadiens français diffèrent d'opinion. Les uns — et ce sont les plus nombreux — se glorifient d'avoir conservé intacte la langue du XVIIe siècle. Soustraite, par l'isolement où les Canadiens ont été laissés depuis la conquête anglaise, aux transformations et déformations que la langue française a subies de ce côté-ci de l'Océan, l'idiome franco-canadien

(1) Si l'on accepte les chiffres du recensement de 1900 (lesquels sont vraisemblablement au-dessous de la vérité), il y aurait dans le Dominion environ 1.649.000 habitants de race française (31 0/0) ; dont 1.322.000 dans la province de Québec (80 0/0). — Mais il faut ajouter à ce chiffre les 1.228.000 individus d'origine franco-canadienne émigrés aux Etats-Unis. Total général : 2.877.000.

(2) *American Journal of Philology*, t. VII, p. 141.

aurait seul conservé ce choix judicieux de mots et de tours qui caractérisait la langue du XVII[e] siècle. « Nous parlons comme parlait Louis XIV » ou « Nous parlons comme parlait Bossuet », telle est la formule, légèrement paradoxale, dont usent volontiers les champions enthousiastes du franco-canadien.

D'autres, au contraire, se montrent ironiques et méprisants à l'endroit de la langue que parlent leurs compatriotes. Ils l'appellent, avec une mimique désobligeante que la prononciation du mot suggère suffisamment « le Canayen ». Et leur malice se plaît à souligner les solécismes des héritiers de Bossuet et de Louis XIV.

Cette mauvaise opinion, les Anglais établis au Canada et les habitants des Etats-Unis se l'approprient généralement. Ils ne dissimulent pas qu'à leurs yeux le *Canadian French* est une langue et que le *real French as spoken in France* (1) en est une autre.

Ces jugements contradictoires ne reposent évidemment que sur des impressions fort peu « scientifiques ». Mais, dans ces dernières années, un effort sérieux a été fait, au Canada même, pour l'étude impartiale et précise de la langue franco-canadienne (2).

Une distinction essentielle doit dominer les apprécia-

(1) Le véritable français tel qu'on le parle en France.

(2) A consulter : Oscar Dunn, *Glossaire franco-canadien*, in-12, Québec, 1880 ; Sylva Clapin, *Dictionnaire canadien-français*, Montréal et Boston, s. d. [Cet ouvrage, plus récent et bien plus complet que le premier, est actuellement la base la plus solide pour une étude du franco-canadien. La partie étymologique et historique paraît malheureusement insuffisante] ; *American Journal of Philology :* les tomes VI et VII (années 1885-1886) renferment deux études assez intéressantes de A. Elliot : l'histoire y tient toutefois plus de place que la philologie proprement dite ; Tardivel, *la Langue française au Canada*, brochure in-18, Montréal 1901 ; Adjutor Rivard, *le Parler de France au Canada*, dans, la *Revue des parlers populaires* (Paris, n° du 15 juin 1902). — Un *Bulletin du Parler français au Canada* vient d'être fondé à Québec, sous le patronage de l'Université Laval. Le premier fascicule a paru en septembre 1902.

tions dont elle est l'objet. Cette distinction, M. J.-P. Tardivel me semble l'avoir posée avec une grande justesse dans une conférence faite à Montréal en 1901 (1).

Il faut, dit en substance M. Tardivel, étudier séparément le langage des campagnes et le langage des villes : dans les campagnes, là du moins où le français n'est presque jamais venu en contact avec l'élément anglais, la langue est restée très pure : « Nos cultivateurs, déclare, lui aussi, M. Tardivel, parlent comme parlait Louis XIV. Voilà, je le sais, une proposition qui a le don d'exciter l'hilarité des contempteurs du canayen, mais qui n'est pourtant pas très éloignée de la stricte vérité. L'exagération qui s'y trouve ne dépasse pas, à mon humble avis, les bornes d'une figure de rhétorique permise. » — Au contraire, dans les villes, où les Canadiens français sont forcés de se servir concurremment des deux langues, il se produit dans la langue usuelle une véritable invasion d'anglicismes ; en sorte que — conclusion assez curieuse — les citadins, même cultivés, parlent une langue beaucoup plus douteuse que les simples *habitants* (2) de la province de Québec.

Je le répète, la distinction établie par M. Tardivel me paraît conforme aux faits linguistiques. Ce qui ressort, en effet, des études les plus sérieuses qui aient été faites jusqu'ici sur le français des campagnes canadiennes, c'est qu'on n'y rencontre guère de particularité phonétique, morphologique ou syntaxique dont on ne retrouve l'analogue et l'origine dans le français de France ; plus spécialement dans les parlers populaires des provinces d'où sont venus les premiers colons du Canada (3). Ce que les

(1) V. note précédente, la bibliographie. M. Tardivel dirige à Québec le journal *la Vérité*.

(2) Cultivateur. C'est le terme usuel au Canada.

(3) Normandie, Perche, Poitou ; quelques-uns de l'Aunis et de la Saintonge. J'ajoute que bon nombre des chansons populaires cana-

« contempteurs du canayen » prennent pour un barbarisme n'est bien souvent qu'un archaïsme. L'enquête inaugurée de façon si intéressante par le nouveau *Bulletin du Parler français au Canada* ne laissera pas de doute sur ce point. — Le nombre des « canadianismes » proprement dits, des expressions nées sur le sol même du Canada, est bien plus restreint qu'on ne le croirait d'abord. Et il est probable qu'à mesure que la connaissance historique du franco-canadien deviendra plus complète, on retrouvera la filiation française de maint vocable qui passe jusqu'ici pour indigène (1).

Au surplus, quelques-uns de ces canadianismes ne manquent pas de pittoresque (2), et il serait dommage qu'un purisme trop scrupuleux les effaçât de la langue. — Quant

diennes ne sont autres que des chansons poitevines, normandes, saintongeoises, etc., épurées des couplets trop lestes. [Cf. E. Gagnon, *les Chansons populaires du Canada*, Québec, 1880; Bibl. Nat[le] Snv. Ye 22.945, p. 10 et sq.]

(1) M. Tardivel cite dans sa brochure (p. 45) un certain nombre d'expressions canadiennes qu'il a retrouvées dans le *Glossaire du Centre de la France*, par le comte Jaubert. Ex. : *Abatteux d'ouvrage, emmiauler, écarter*, pour égarer, etc.

On ferait une moisson plus riche encore en feuilletant un dictionnaire du patois normand, par ex. celui de H. Moisy (Caen, 1885). J'y ai noté une foule de pseudo-canadianismes : *butin* = effets personnels, mobiliers ; *coutâge* ou *coutement* = dépenses ; *guernier* = grenier ; *veillotte* = petit amas de foin ; *pleumas* = plumeau, etc.

(2) Ex. : *A la breunante*, ou *à la brunante*, pour marquer l'heure du crépuscule. (Notons toutefois que le moyen âge disait « *A la brunor* » et que la locution *à la brune* est encore usitée en France.) — *Poudrerie* : pour désigner ces tombées subites de neige réduite en poussière impalpable qui surviennent à plusieurs reprises durant le splendide hiver canadien.

Citons encore quelques tours qui paraissent propres au Canada : *Fille générale*, ou encore *fille engagère* = bonne à tout faire ; *créature* (prononcez, à la normande, *criature*) dans le sens de femme ou fille, sans aucune nuance péjorative, etc.

Anecdote authentique : la femme d'un haut fonctionnaire de la province de Québec vient faire visite à une dame française résidant à Montréal. La *fille générale* la fait entrer au salon, puis — peu stylée — hurle du bas de l'escalier. « Madame ! y a une criature qui vous veut ! »

aux fautes de prononciation les plus familières aux Canadiens (par exemple l'*a* fermé substitué indûment à l'*a* ouvert : pâpâ, âvis), il serait aisé de les faire disparaître en obligeant les enfants à contracter, dès l'école, de saines habitudes phonétiques.

Dans les villes, la situation de l'idiome canadien-français est autrement compromise que dans les campagnes. Là, le Canadien, qu'il soit commerçant, employé de banque, « officier » d'administration, avocat, médecin, etc., est forcé, par les nécessités quotidiennes de son métier ou de sa profession, à parler couramment la langue anglaise. Rentré chez lui, une fois sa tâche accomplie, il a (d'ordinaire) grand soin de reprendre l'usage exclusif de sa langue maternelle : mais tout le long du jour, il a pensé et causé en anglais et en français alternativement. De là, par la force des choses, une infiltration lente de l'anglais dans le français, qui finira par désagréger, si l'on n'y prend garde, le bloc de la langue traditionnelle.

Je transcris, à titre de document, quelques lignes d'une proclamation électorale que je reçus pendant mon séjour au Canada : « Montréal, Dieu merci, devrait jouir d'un crédit assez bon pour emprunter sans se faire *shaver* (1)... J'ai fait mon devoir : à vous maintenant de faire le vôtre. Vous êtes tous des hommes indépendants de caractère et vous n'avez pas besoin de personne pour vous cabaler, ni pour vous conduire au *poll* (2), etc. » C'est ainsi que le mot anglais, rapide et commode, évince sournoisement le mot français équivalent (3).

(1) *To shave* : écorcher.
(2) *The poll* ; le scrutin.
(3) Un ami m'a affirmé avoir entendu à bord d'une barque à vapeur, sur le Saint-Laurent, cette phrase originale. C'est le mécanicien qui, émergeant de l'écoutille, s'adresse au mousse : « Eh ! p'tit coq ! lâche un cri au *boss*. Y a une avis en-dessous le *boileur* qui est partie et le *steam* commence à sacrer son camp. » — Traduction : « Eh ! ga-

A cela des Canadiens trop susceptibles objectent qu'après tout, nous autres, Français de France, nous nous montrons aussi fort accueillants pour certaines locutions d'outre-Manche. La chose est à peu près vraie, mais, leur fait justement observer un de leurs compatriotes, M. Adjutor Rivard (1), « refuser de suivre en cela la mode de Paris, ce n'est pas vouloir se montrer plus français que les Français ; c'est reconnaître que dans le milieu où nous vivons, pour garder notre langue, pour la défendre de toute corruption, nous devons veiller sur elle avec un soin plus jaloux, et que certaines libertés seraient dangereuses au Canada, bien qu'on puisse se les permettre ailleurs. »

En fait, il faudra une rude guerre pour éliminer du franco-canadien tous les anglicismes qui s'y sont incorporés. D'autant plus qu'ils se présentent le plus souvent sous le déguisement hypocrite d'une forme francisée. Car tel est le procédé dont usent les Canadiens des villes. Il leur arrive d'insérer purement et simplement le mot anglais dans la trame de la phrase française, — j'en ai cité quelques exemples. Mais leur « nationalisme » est satisfait davantage, quand ils ont donné une désinence et une prononciation françaises au mot dont ils croient avoir besoin (2).

Souvent aussi, — par une transposition fort curieuse, — ils traduisent l'expression anglaise, et substituent pratiquement cette traduction au tour français normal et correct (3). Certes, il est ingénieux de mettre ainsi sa marque

min ! appelle le patron. Il y a une vis sous la chaudière qui est partie et la vapeur commence à s'échapper. »

(1) Dans le *Bulletin du Parler français*, n° 2, octobre 1902.

(2) Ex. : *boûmer* une affaire [to boom] = la lancer en créant une hausse factice ; *qualifier* un candidat [to qualify] = le rendre éligible ; *connecter* deux tuyaux [to connect] = les unir, les souder ; *contrôler* un cheval [to control] = le diriger, le tenir en main ; *backer* [to back], dans le double sens de seconder, appuyer, et de reculer, etc., etc.

(3) La première question que fait le Canadien-Français rencontré *sur la rue* [cf. l'anglais *on the street*] est celle-ci : « *Comment êtes-vous* aujourd'hui ? » [How are you?] Si vous venez d'Europe, il ne manquera

sur ce qu'on emprunte à l'ennemi ; mais ces larcins patriotiques ne vont pas sans quelque danger, car l'esprit n'étant plus choqué par des formes d'allure toute française, s'y accoutume à la longue et ne sait plus discerner l'ivraie du bon grain. — Comme il arrive souvent, cette oblitération du sens grammatical ne va pas sans quelque affaiblissement du sens littéraire lui-même. A lire certains journaux de Montréal ou de Québec, on sent que les rédacteurs ont perdu, ou n'ont jamais acquis peut-être, ce tact délicat du goût qui avertit de ce que la langue écrite peut admettre et de ce qu'elle doit rejeter. De là ces articles, ces « entrefilets » baroques, dont, au surplus, les Canadiens lettrés sont les premiers à sourire (1).

Le danger pourtant est réel. Peut-on raisonnablement espérer que la distinction précédemment posée entre la langue des campagnes, relativement pure, et la langue des villes, se maintienne indéfiniment ? La multiplicité des relations commerciales, le développement de la presse, tend à effacer les divergences linguistiques. Et il serait fâcheux que l'uniformité s'établît — dans l'incorrection.

Une tâche nécessaire sollicite donc le courage et l'amour-propre des Canadiens français, à savoir : l'épuration diligente et sévère de leur langage, l'élimination de tous les éléments douteux. Quelques-uns s'y emploient bien,

pas de vous demander : « *Comment aimez-vous* le Canada ? » [How do you like ?] Peut-être vous apprendra-t-il au cours de la conversation *qu'il est rumeur* [it is rumoured] qu'un *engin* [engine = machine] a rencontré un convoi sur le C. P. R. (Canadian Pacific Railway) et a démoli trois *chars à passagers* [passengers car]. — Bon nombre d'expressions techniques usitées dans les assemblées délibérantes, au palais de justice, voire dans le commerce et l'industrie, sont ainsi *imitées* de l'anglais [Ex. : *Moi pour un* = pour ma part (I for one) ; *assaut indécent* = attentat aux mœurs ; *marchandises sèches* = nouveautés, draperies (dry goods)], etc.

(1) Ex : un en-tête d'article dans un grand journal de Montréal : « Le mot historique prononcé par sa Majesté Edouard VII à bord du *Shamrock épate* son honneur le juge W*** » Je tiens à ajouter qu'il y a dans la presse canadienne quelques organes d'une tout autre tenue.

d'aventure : mais — la nature humaine n'aimant pas les « corrections » — ils n'ont pas toujours reçu de leurs compatriotes la gratitude qu'ils méritaient. — Si les initiatives individuelles sont provisoirement à demi impuissantes, il est un grand corps à qui cet office de défense et de conservation incombe tout naturellement. Je veux parler de l'Université Laval qui, soit à Québec, soit à Montréal, représente la meilleure force intellectuelle du Canada français.



Ce nom d'Université Laval ne nous est plus tout à fait étranger. Un écho des fêtes célébrées le 22 et le 23 juin 1902 à l'occasion du cinquantenaire de l'Université Laval de Québec est venu jusqu'en France. L'Université française s'y était associée en la personne du sympathique et éminent recteur de l'Université de Rennes, M. R. Thamin ; et la cérémonie a eu d'autant plus d'éclat que les organisateurs l'avaient fait coïncider avec le soixantième anniversaire de la fondation de la « Société de Saint-Jean Baptiste », le plus puissant groupement canadien-français.

L'Université Laval de Montréal est une succursale de l'Université de Québec. Plus jeune de vingt-quatre ans, elle n'a pris naissance qu'en 1876, et encore ses débuts ont-ils été fort modestes. Ce n'est pas sans quelque opposition ou sans quelque mauvaise humeur de son aînée qu'elle fit reconnaître ses droits à la vie. Les corps constitués n'aiment pas beaucoup, en général, qu'à côté d'eux un autre corps se constitue. Au reste, toutes ces vieilles querelles s'assoupissent, et l'Université Laval de Montréal se développe librement, n'étant plus reliée à l'Université de Québec que par certaines formalités administratives qui assurent à celle-ci une suffisante hégémonie.

Soit à Québec, soit à Montréal, c'est la Compagnie de Saint-Sulpice qui a le plus contribué à doter le Canada de cette double université. La charte royale par laquelle la reine Victoria constitua officiellement l'Université de Québec prescrivit même que les fonctions de recteur seraient exercées de droit par le supérieur du séminaire.

La Compagnie de Saint-Sulpice jouit au Canada d'une influence considérable, telle que nous n'en pouvons avoir en France, aujourd'hui surtout, aucune idée. Son passé est lié à celui de la colonie française. Ce n'est pas qu'entre les congrégations qui ont essaimé au Canada dès le XVIIe siècle, Saint-Sulpice ait un droit de premier occupant. Les premiers sulpiciens n'ont remonté le Saint-Laurent qu'en 1657 ; les Récollets les avaient précédés en 1615 et les Jésuites dès 1611. Mais aucune n'a fait davantage pour la diffusion de l'instruction parmi l'élément français, et cela dès après la fondation du séminaire de Montréal, à une époque où les premiers colons étaient dénués de tout secours intellectuel.

L'histoire de l'établissement des sulpiciens à Montréal est une des plus nobles pages de ces annales du Canada qui en renferment tant d'admirables. — Jusqu'au milieu du XVIIe siècle les diverses sociétés qui s'étaient formées pour coloniser le Canada n'avaient guère eu d'autre visée que de faire le commerce des pelleteries. Elles donnaient aux indigènes des flèches, des haches, des couteaux, de l'eau-de-vie, et elles recevaient d'eux en échange des peaux d'orignal, de renard, de loutre, de rat musqué qu'elles revendaient en Europe à gros bénéfice. Encore réclamaient-elles du pouvoir royal d'importantes subventions, à charge d'entretenir dans la Nouvelle-France un certain nombre de colons.

Tout différents furent les motifs qui présidèrent à la constitution de la « Société de Montréal » dont M. Olier fut, avec un gentilhomme angevin, Jérôme le Royer de la Dau-

versière, le principal fondateur (1). Les « Messieurs de la Société de Montréal » étaient de grands idéalistes. Toute pensée de lucre leur fut étrangère. Ils n'avaient d'autre rêve que de « faire célébrer les louanges de Dieu en un désert où Jésus-Christ n'a jamais été nommé, et naguère le repaire des démons ». Ils voulurent exécuter leur dessein à leurs propres frais et ne sollicitèrent aucune allocation du roi. En juin 1644, deux vaisseaux quittèrent la Rochelle, emportant vers l'île de Montréal les premiers colons sous la conduite de M. de la Maisonneuve, — dont la statue, œuvre du sculpteur canadien Hébert, se dresse aujourd'hui sur la place d'armes de Montréal.

Peu d'années après, M. Olier, qui n'avait cessé de dépenser son zèle pour gagner à ses chères « recrues » d'outre-mer des ressources matérielles et de puissants patronages, résolut de leur envoyer quelques-uns de ses prêtres. Quatre sulpiciens partirent en 1657 et formèrent le noyau du séminaire de Montréal. En 1663, la « Compagnie des Cent-Associés », à laquelle l'île de Montréal avait été autrefois octroyée et appartenait encore, la céda aux sulpiciens qui y exercèrent dès lors, avec l'approbation du roi, les droits de seigneurs de l'île.

Après la conquête anglaise, les sulpiciens eurent quelque peine à faire reconnaître par les vainqueurs la légitimité de leurs titres. Mais les services qu'ils rendaient aux nouveaux sujets de Sa Majesté, leur loyalisme à l'égard de la couronne d'Angleterre, adoucirent l'hostilité des vainqueurs. En 1840, sur l'intervention favorable de Wellington, le Parlement anglais consacra officiellement le privilège que les sulpiciens détenaient depuis plus de 150 ans.

Quand les droits seigneuriaux furent abolis en 1855,

(1) Cf. une curieuse brochure : *Les Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Montréal, pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*. Paris, 1643 : Bibl. Nat[le]. L[12] 777 k.

Saint-Sulpice de Montréal bénéficia des compensations pécuniaires qui furent accordées aux seigneurs dépossédés. C'est là la source de ses grands biens, dont une large part est distraite chaque année pour les besoins de l'instruction publique dans la province de Québec.

L'Université Laval sera assurément, de toutes les institutions créées par Saint-Sulpice au Canada, une des plus profitables à l'élément franco-canadien. Certes, au point de vue strictement scientifique, elle ne saurait être comparée aux Universités d'Europe, ni même à certaines des grandes Universités américaines : c'est peut-être aussi qu'elle n'a ni l'ancienneté des premières, ni les immenses revenus des secondes. Mais fortement arc-boutée sur les nombreux collèges qui y sont affiliés, elle constitue un rempart solide derrière lequel la nationalité canadienne-française doit trouver abri et sécurité.

*
* *

Parmi les ouvriers de cette œuvre bienfaisante, le plus actif, le plus infatigable vient de disparaître. En novembre 1902, la mort a frappé le supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice au Canada, M. l'abbé Louis Colin.

Ce qu'a été pendant plus de vingt années, pour le Canada français et pour la propagation de notre langue, le supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice à Montréal, M. Brunetière l'a dit avec émotion, presqu'au lendemain de la mort de M. Colin (1). L'ayant vu à l'œuvre pendant les trois années que j'ai passées à l'Université Laval de Montréal, il me sera permis d'ajouter quelques souvenirs personnels à un témoignage si autorisé.

Un petit homme tout voûté par l'âge et par les douleurs, au visage ascétique, au regard vif et profond sous des sour-

(1) Dans le *Gaulois* du 3 décembre 1902.

cils embroussaillés, tel était M. Colin. La maladie de cœur dont il est mort lui infligeait par intervalles de cruelles souffrances. Combien de fois, entrant dans l'humble chambre surchauffée où il grelottait toujours, le trouvait-on recroquevillé dans son fauteuil, les traits sillonnés de contractions brusques que lui arrachait l'étreinte du mal. La conversation s'engageait, pénible d'abord, entrecoupée de silences. Mais venait-on à toucher quelqu'un des sujets qui lui tenaient à cœur, une métamorphose s'opérait peu à peu dans toute sa chétive personne. Il se redressait, rejetait le manteau dont il était resté jusqu'alors enveloppé, ses yeux s'illuminaient d'une flamme intérieure ; et il parlait d'une voix forte, martelant ses mots, monologuant plutôt que causant, car ses idées l'absorbaient au point qu'il écoutait peu les réponses.

Et quels étaient les sujets qui avaient le don de réveiller ce moribond? Ses familiers les connaissaient bien. — Bossuet d'abord. C'était sa lecture favorite. Il avait toujours à portée de la main une édition complète des œuvres du grand évêque. Il s'en nourrissait l'âme. Un seul nuage dans son admiration. Pourquoi Bossuet avait-il rédigé les quatre articles de l'Eglise gallicane? Pourquoi ses vagues défiances à l'égard du Saint-Siège ? Mais là même, à y bien réfléchir, il pensait que Bossuet pouvait être défendu. Le fait qu'il ait gardé près de vingt ans, sans se décider à la livrer au public, sa *Défense de la déclaration du clergé gallican*, ne prouvait-il pas ses scrupules, son orthodoxie, sa bonne foi? M. Colin eût voulu qu'un plus lettré que lui plaidât cette thèse. En attendant, il s'employait avec un zèle extrême pour le monument de Bossuet. Que le Canada français coopérât tout entier à cet hommage solennellement rendu à la figuration la plus haute de la France telle que les Canadiens l'aiment, voilà quel était son rêve. Il réunit de nombreuses souscriptions ; et l'homme d'Etat qui préside aux destinées du Dominion, sir Wilfrid Lau-

rier, voulut, par une délicate attention, que son propre don passât par les mains de M. Colin pour être transmis au Comité.

M. Brunetière était la seconde *passion intellectuelle* de M. Colin. Certaine conférence sur Bossuet, faite en 1897 dans la grande « salle des Promotions » de l'Université Laval, l'avait remué jusqu'au fond de l'âme, et attaché pour toujours à celui qui lui avait procuré ces inoubliables émotions. Il admirait en M. Brunetière le penseur, et plus encore l'homme, le caractère. Aussi avait-il été heureux d'associer M. Brunetière à la création de cette chaire de littérature française qui a été, je puis le dire, la principale pensée et la grande joie de ses dernières années Il montrait, avec l'attendrissement qu'il aurait eu devant une relique, la table « historique » où, entre M. Jetté, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, M. Kleczkowski, consul général de France, M. Brunetière et M. Colin lui-même, s'était définitivement précisé le projet de cette création, — M. Brunetière ayant promis d'en fournir les titulaires successifs. Un tel patronage ne pouvait que lui rendre plus chère encore une œuvre qui était bien sienne.

Depuis l'achèvement des nouveaux bâtiments de l'Université Laval de Montréal, en 1895, M. Colin souffrait de constater le peu de vitalité de la Faculté *des Arts* dont il était le doyen. Tandis que les Facultés de droit et de médecine prenaient un essor suffisant, la Faculté des Arts, constituée sur le papier, ne donnait qu'un très petit nombre de leçons, et de façon intermittente. Or il se rendait compte que si les Canadiens français ne trouvaient pas dans leur Université ce qu'ils étaient en droit d'y chercher : un enseignement régulier de la langue et de la littérature françaises, ils se détourneraient peu à peu de leur centre naturel et se porteraient vers la puissante université anglaise de Montréal, le collège Mac-Gill. Il fallait donc, dans l'intérêt même de l'esprit français et de l'esprit catholique, créer

un foyer de sérieuse culture, dont l'influence se propagerait de proche en proche. — Avant de mourir, M. Colin aura eu ce bonheur d'assister aux premiers développements d'une innovation qu'il jugeait si nécessaire.

Aussitôt la chaire établie, il a pu voir des étudiants, des instituteurs, des professeurs ecclésiastiques et laïcs se grouper autour d'elle, et s'astreindre au labeur personnel le plus généreux, j'allais dire le plus touchant. Car, ce qu'il faut de courage à l'homme déjà engagé dans une profession pour se refaire écolier, peiner sur les textes, dérouiller son style, chacun le devine aisément. — Quelque grande que fût la satisfaction de M. Colin, il ne se jugeait pas arrivé au terme de son œuvre. Toujours il méditait quelque nouvelle conquête. Il eût voulu d'abord que les Canadiens français marquassent leur attachement pour la fondation nouvelle en y coopérant de leurs deniers. Mais, sur ce point, le succès était douteux, il s'en aperçut très vite. L'initiative individuelle, celle du moins qui s'exerce pour les choses d'intérêt général, fort développée chez l'Anglais et l'Anglo-Canadien, est encore très faible chez le Canadien français (moins riche, il est vrai). On dirait qu'habitué depuis l'origine à s'en remettre sur les congrégations du soin d'organiser certains services publics, il ait quelque peine à substituer son action personnelle à la leur.— Du moins M. Colin réussit-il à obtenir pour la chaire de littérature une subvention officielle, marque des hautes sympathies du Conseil de l'Instruction publique. Bien plus, grâce à ses efforts, la presse anglaise loua l'œuvre nouvelle ; la partie lettrée de la population anglaise y collabora par sa présence ; en sorte qu'une même institution, tout à la fois développe en la race française la conscience qu'elle doit avoir de son originalité distincte, et favorise son union pacifique et courtoise avec la race anglaise (1).

(1) En 1902, une chaire de littérature française a été créée à l'Univer-

On voit assez à quelle tâche féconde M. l'abbé Colin a usé les dernières années de sa vie hésitante et mal affermie. Dans le court article qu'il lui a consacré, M. Brunetière rappelait à son propos le mot de l'apôtre Paul : *Cum infirmior, tum potens sum* ». C'est bien là l'impression qu'il laissait : force indomptable de l'âme en un corps débile et maladif. Ceux qui ont été admis dans son intimité garderont la vision de ce petit vieillard, exemplaire admirable des vertus sulpiciennes, si abstrait des choses extérieures, si ennemi de tout « divertissement », vivant uniquement avec ses idées et mettant à leur service une volonté rare, enhardie par un absolu désintéressement personnel. Quelques-uns l'accusaient de trop de diplomatie : accusation facile pour ceux qui n'ont jamais eu à évoluer parmi le conflit des intérêts, des avidités ou des apathies décourageantes. En tout cas sa diplomatie ne s'est jamais employée qu'au service du bien, sous la double forme où il le concevait : bien de la religion, bien de la France.

PIERRE DE LABRIOLLE,
Ancien professeur de langue et de littérature françaises à l'Université Laval de Montréal (Canada).

sité Laval de Québec, à l'imitation de la chaire de Montréal. Actuellement le titulaire de la chaire de Québec est M. Allard, et le titulaire de la chaire de Montréal, M. Augustin Léger, tous deux anciens élèves de l'École normale supérieure.

La chaire de Montréal, créée en 1898, a déjà eu trois titulaires ; moi-même, qui ai eu l'honneur de l'occuper le premier [1898-1901] ; M. Laurentie [1901-1902] et enfin M. Léger.

VARIÉTÉS

Lettres inédites de George Sand

Ces lettres, que nons avons retrouvées pieusement conservées dans des papiers de famille, n'ont jamais été publiées. Elles ne figurent pas dans la *Correspondance* en six volumes ; il n'y a pas trace, par exemple, de la correspondance avec Victor Duruy dans les trois premiers volumes (c'est-à-dire de 1854 à la mort). Cela se conçoit de reste, étant donné le caractère purement confidentiel que ces missives eurent en leur temps. Il n'y a nul inconvénient à leur faire voir le jour — sans ombre de commentaire — à l'heure actuelle, au bout de près de quarante ans accomplis. Bien au contraire, elles sont, comme on verra, tout à l'honneur et de l'expéditrice et des destinataires. Notre indiscrétion attestera, une fois de plus, l'art de George Sand à tourner un billet alerte et pimpant, à présenter une requête *pro domo sua* d'une façon à la fois digne et caressante ; elle témoignera de la profonde bonté de son cœur, de son entier dévouement aux siens, de la délicatesse de ses sentiments, de sa gratitude pour qui l'obligeait. Cela nous changera un peu de l'infatigable et fâcheuse enquête qui se poursuit à satiété sur ses relations avec Pagello et Musset. Enfin quelques aperçus sur l'enseignement universitaire, adressés au grand ministre qui remaniait alors l'éducation de main de maître, peuvent avoir leur intérêt dans la crise présente : ce cachet d'actualité ne déplaira pas.

Ces épîtres sont écrites sur papier fort, à l'encre bleue (elle n'a nullement pâli), *sans une seule rature*, de cette

magnifique écriture virile, haute et ferme, dont l'illustre romancière couvrait sans hésitation ses manuscrits définitifs. Il n'est pas probable qu'elle les ait d'abord libellées sur brouillon. A noter seulement que, dans la première lettre adressée à M. Duruy, le mot *presque* (avant *infirme*) est dans l'interligne, et les mots *très âgée* dans la marge.

Le billet suivant, envoyé au peintre-littérateur Eug. Fromentin, l'auteur de *Dominique*, annonce la naissance d'une des petites-filles de George Sand. Il est visiblement écrit en hâte :

« Cher ami, Aurore est superbe ; elle est arrivée hier matin, brune, frisée, cambrée, criant haut et regardant en face d'un air étonné. Sa chère petite mère n'a pas souffert longtems. Elle va bien, elle la nourrit. Maurice est heureux. Nous oublions nos peines. Nous vous aimons et nous vous embrassons ainsi que votre chère femme.

« G. Sand.

« *Nohant*, 12 *janvier* 66. »

Sur l'enveloppe, portant le timbre de La Châtre (12 janv. 66), cette adresse : *Monsieur Eugène Fromentin, 8, place Pigalle, Paris.*

Il est impossible de notifier une naissance en un style plus rapide et plus aimable.

Autre billet adressé à un correspondant de nous inconnu :

« Cher ami, les choix sont faits pour ma pièce ; votre lettre m'est arrivée trop tard. Je ne vous ai pas répondu de suite (*sic*). M. de Larounat étant en pourparlers, j'attendais sa réponse. Il a conclu. Je vous remercie d'avoir pensé à moi, et je remercie M. Brindeau de son bon vouloir.

« A vous de cœur. Rappelez-moi à votre femme. Et Jules? C'est un grand garçon, n'est-ce pas ? Notre Marc est charmant et très farceur. Sa petite mère est une nourrice et une mère modèle.

« Amitiés de tous.

« G. Sand.

« *Nohant,* 6 *décembre* 63. »

Enfin, voici, dans leur ordre chronologique, les cinq lettres adressées au Ministre de l'Instruction publique. M. Victor Duruy. Elles contiennent des placets, des remerciements et des compliments :

« *A Son Excellence M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique.*

« George Sand.

« Monsieur le Ministre,

« Je n'ai point de droits personnels à vous demander une grâce. Sans jamais avoir fait acte d'hostilité contre le gouvernement sorti du suffrage universel, je ne l'ai point servi ; mais ce n'est pas une raison pour que je ne puisse pas lui recommander les personnes qui l'ont servi réellement. L'empereur et l'impératrice, qui comprennent que leur mission est d'être au-dessus des partis, me permettent quelquefois d'aller plus loin encore, et de leur recommander ou des vaincus ou des neutres.

« Les enfants devraient toujours être rangés dans cette dernière catégorie. Ma nièce en a trois qui, par les opinions et les services de leur père, appartiennent à l'opinion que vous représentez avec tant d'éclat. Donc, en leur servant d'avocat, je ne peux pas leur nuire. Votre prédécesseur, Monsieur le Ministre, avait accordé une bourse entière à l'un d'eux, et la promesse de trousseau et de réversibilité de bourse en faveur de son frère. La ratifica-

tion accordée par votre administration a modifié cctte promesse qui n'est plus que de trois quarts de bourse, sans trousseau et sans réversibilité. Je crois que les chefs de cette administration iraient plus loin s'ils se rappelaient la situation de ma nièce, les droits qu'elle a à votre bienveillance et la certitude que mon intercession ne vous déplaît pas. Pourquoi vous déplairait-elle, Monsieur le Ministre? Est-ce parce que je partage une grande partie de vos opinions sur les choses essentielles de l'enseignement? Est-ce parce que je suis avec un puissant intérêt et de vives espérances vos travaux et vos efforts si remarquablement exposés? Est-ce parce que, sans croire à l'efficacité soudaine, absolue et complète des remèdes que vous cherchez, je crois à une grande et salutaire impulsion donnée par vous, posant les bases d'un grand progrès?

« Je me sens, sous ce rapport, tout à fait digne de vous parler et nullement embarrassée pour le faire en toute sincérité. Permettez-moi donc de servir de secrétaire à ma nièce et de vous demander pour son fils une bourse entière avec trousseau, cette année, et pour son dernier fils le même avantage pour l'année prochaine. C'est beaucoup demander; mais leur père, M. Simonnet, avoué et juge suppléant à La Châtre, est mort jeune par suite des fatigues excessives auxquelles il s'est livré pour l'établissement de l'Empire. Ma nièce a à peine 4.000 fr. de rente. Elle a une mère presque infirme, très âgée, une grand'mère de 85 ans, un fils de 20 ans, bachelier, à établir. Elle vit dans une gêne extrême. Moi, je n'ai pas de fortune; j'ai tout donné. L'Etat est plus riche que moi, je suppose, et peut donner encore. Vous approuvez qu'une mère sacrifie tout pour donner l'éducation complète à ses fils. Mais vous ne voulez pas qu'elle meure à la peine. Vous vous laisserez toucher. — Voilà ma supplique, Monsieur le Ministre. Autorisez ma nièce à vous demander une bourse pour son second fils quand il se sera

mis en mesure de passer les examens exigés, et pardonnez-moi de vous avoir longuement écrit. Une fois, dans sa vie, on trouve l'occasion d'exprimer, en dehors des questions politiques qui ont beaucoup trop d'importance sur les esprits, des sentiments d'entière déférence et de haute sympathie. J'ai saisi cette occasion. C'est déjà une satisfaction pour moi.

« George Sand.

« *Nohant*, 19 *oct*. 1863. »

La requête est promptement accordée ; et, dès le lendemain, G. Sand s'empresse de remercier pour la faveur obtenue :

« A Monsieur le Ministre,

« Puisque vous me permettez d'être le secrétaire de ma nièce, — le bon accueil que vous avez fait à ma demande le prouve, — je me charge, pour elle et pour moi, de vous remercier. La reconnaissance de Mme Simonnet vous est bien acquise. Il se mêle à la mienne quelque chose de plus, le sentiment de l'exquise délicatesse avec laquelle vous avez compris que ma requête était dictée par des sentiments dignes de vous.

« Je prie Votre Excellence d'en agréer la nouvelle expression, avec celle de ma gratitude.

« George Sand.

« *Nohant*, 20 *oct*. 1863. »

Autre lettre, fort intéressante, écrite une dizaine de jours plus tard. A cette époque, M. Duruy n'est ministre que depuis quatre mois seulement. G. Sand augure bien de ses projets de réformes :

Sur l'enveloppe : « *A Monsieur Duruy. Pour lui seul.*

« G. Sand. »

« MONSIEUR,

« Avant-hier, j'avais reçu un mot de M. Genteur, et je m'étais empressée de remercier le Ministre. Aujourdhui je veux remercier M. Duruy de l'excellente lettre que j'ai reçue hier soir.

« Je veux lui dire que sa sympathie m'honore et me touche. Je veux le remercier aussi pour mon fils d'un bon souvenir qui lui est précieux. L'enfant maladif qui n'a pu achever ses études à Henri IV, est aujourd'hui solide, au physique et au moral. C'est un grand travailleur, sans spécialité obligée, et, par cela même, très capable d'élever l'enfant qui vient de lui arriver. Mais, vous allez si bien nous transformer le régime et le système d'éducation en commun, que nous n'en serons plus effrayés.

« Laissez-moi vous dire, Monsieur, que j'espère beaucoup de vous, s'il vous est donné de pouvoir longtemps combattre les excès de l'esprit clérical. Aussi j'ose vous demander en grâce de ne vous affecter de rien. Des gens qui pensent bien, selon moi, parce qu'ils adorent la liberté en principe, se trompent, selon moi, en croyant qu'en fait d'éducation publique, elle peut se passer d'une haute direction. Je verrais là le triomphe sans mesure et sans remède de doctrines mortelles pour le cœur et l'esprit de la jeunesse. Que chacun ait le droit d'aller chercher l'enseignement où bon lui semble, je le comprends ; mais que chacun ait le droit d'enseigner le mensonge, voilà ce que je ne comprendrais pas au temps où nous vivons, et juste au moment où cet enseignement déplorable est en pleine énergie de propagande. Mieux vaut cent fois l'excès de ce régime universitaire si critiqué. Mais vous ne voulez d'aucun excès, et vous le prouverez.

« Dès votre nomination, Monsieur, j'ai su *qui* vous étiez, non seulement par les souvenirs de mon fils, mais d'une manière bien plus complète, par M. Taillefert, inspecteur

des études, qui se trouvait à portée de me renseigner. Nous avons bien longuement parlé de vous ici, et il m'a expliqué vos projets à mesure que vous les manifestiez avec tant de talent et de clarté. Mon manque d'instruction me rendait pourtant ses explications nécessaires, et celles qu'il m'a données, ainsi que sa haute confiance dans votre grand vouloir, m'ont rendu le courage qu'il faut avoir pour ne pas désespérer de l'avenir. Vous avez à *repétrir* un présent bien malade. Comment me serait-il possible, à moi qui suis dans l'âge *impersonnel* (1), et qui vis déjà dans ceux que je ne verrai pas, de ne point aspirer au succès de vos entreprises et de ne pas avoir pour vous, qui tenez un drapeau énergiquement disputé, les plus sérieuses sympathies et les vœux les plus sincères ?

« Recevez-en la nouvelle expression, Monsieur, et croyez que je suis très fière de me dire votre obligée de cœur.

« George Sand. »

« *Nohant*, 31 *oct.* 1863. »

G. Sand était anticléricale mais croyante. On sait sa profession de foi (cf. l'*Histoire de sa vie,* 1854, publiée d'abord dans là *Presse*) : « Ma religion n'a jamais varié quant au fond ; les formes du passé se sont évanouies, pour moi comme pour mon siècle, à la lumière de la réflexion ; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui a résisté à tout examen à toute discussion et même à des intervalles de doute déspespéré. »

Citons enfin ces deux billets, moins importants :

(1) Née en 1804, George Sand touchait alors de très près à la soixantaine (oct. 1863).

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« A mon retour à Palaiseau, je trouve la réponse que vous avez bien voulu me faire, et je veux vous en remercier de tout mon cœur en insistant sur ma prière. Ma pauvre sœur ne veut rien accepter de moi ni de son fils qui vit de son travail. Elle espère que les cinquante années de bons services de son mari lui assureront la protection du gouvernement ; et moi, j'espère que votre généreuse bienveillance n'oubliera pas la pauvre veuve. Faites que je sois une fois de plus votre obligée. Je le suis avec grande joie. C'est mon titre auprès de vous, qui savez si bien apprécier les personnes et les choses.

« Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression vraie de mes sentimens.

« GEORGE SAND.

« *Palaiseau*, 2 *oct*. 64. »

Ce billet, comme le suivant, a trait, comme on verra, à des dispositions prises en faveur des orphelins dont il a déjà été question :

« Monsieur le Ministre, — et permettez-moi de dire, cher Monsieur, —il m'est doux d'avoir encore à vous remercier. Pourtant je tiens à vous dire que je n'avais élevé aucune plainte relativement à la demi-bourse du second fils de ma nièce. Je grondais ma nièce de n'être pas parfaitement joyeuse et, pour rien au monde, je n'eusse voulu réclamer auprès de vous qui avez été si bon pour ces enfants, j'ose dire pour moi, puisque leur titre à vos yeux est de m'appartenir. Mais vous avez une manière si bonne et si sage de faire les choses que j'accepte avec empressement l'idée de créer un stimulant à la conscience et au dévouement filial de mon beau petit Albert. Il profitera, je le sais, d'une si belle occasion de vous comprendre et de vous bénir.

« Et moi, cher Monsieur le Ministre, je n'attendrai pas l'occasion. Elle est toute venue, et même avant que je fusse votre obligée personnelle et reconnaissante.

« George Sand.

« *Palaiseau*, 11 *oct*. 64. »

Paul et Victor Glachant.

« A M. Victor Faguet, *à Poitiers*.

« Je vous remercie, Monsieur, des sentimens affectueux et délicats que vous m'exprimez en si beaux vers. J'aurais voulu vous dire que j'avais lu votre *Théâtre de Sophocle* ; mais le temps m'a manqué absolument et les yeux aussi. Je n'ai pu que le parcourir et me faire une idée de la manière, élégante et correcte. Je ne puis être juge de la fidélité de la traduction. Je ne sais pas le grec. Mais je suis bien persuadée, par votre respect pour le texte et par le goût qui vous dirige, qu'elle ne laisse rien à désirer. C'est une étude bien belle et bien pénible que celle de traduire les maîtres. On ne saurait trop remercier et encourager les esprits courageux qui s'y consacrent. Je vous remercie donc, pour mon compte, de cela aussi, et vous prie d'agréer l'assurance de mes sentimens bien distingués.

« George Sand.

« *Nohant*, 10 *décembre* 57. »

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

DEUXIÈME ANNÉE N° 4 25 Avril 1903

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Esquisse psychologique des peuples européens [1]

On pense bien que M. Fouillée n'a point prétendu faire un livre même à demi complet. La psychologie de tous les peuples de l'Europe, aucun homme en Europe n'est capable de la faire. Il faudrait trop d'éléments, trop de documents, que personne au monde ne peut réunir.

Remarquez d'abord cette première difficulté. Qu'est-ce qu'un peuple ? Dans chacune des agglomérations qu'on appelle peuple, il y a plusieurs peuples très différents. Regardons chez nous, où, naturellement, sans nous y connaître beaucoup, nous nous y connaissons pourtant un peu plus qu'en ce qui regarde les autres nations. Eh bien, chez nous, il y a au moins quatre peuples : celui du Nord, celui de l'Ouest, celui du Centre et de l'Est, celui du Midi. Songez-y une minute ; vous verrez apparaître des différences essentielles. Est-ce trop dire ? Soit. Il y a au moins chez

(1) Par Alfred Fouillée (chez Alcan).

nous *deux* peuples très différents, celui du Nord et celui du Midi, celui qui est au-dessus d'une ligne tirée de La Rochelle à Chambéry, celui qui est au-dessous de cette ligne. On ne niera pas que, selon qu'on passe au nord ou au sud de cette ligne, on ne voie le caractère changer de telle sorte qu'il est nécessaire de confesser que l'on a affaire à un autre peuple.

Ce qui existe chez nous existe chez les autres, et l'on sait, ou l'on devine, qu'il y a des différences capitales entre l'Anglais et l'Ecossais, l'Allemand du nord et l'Allemand du sud, l'Italien du nord et l'Italien des Deux-Siciles, etc. Voilà une première difficulté, qui n'est pas petite.

Il y en a d'autres. Qu'est-ce qu'il faut prendre pour documents, pour bases d'études dans un examen de la psychologie des peuples ? La race, le climat, la littérature, la statistique ? Tout cela est très peu sûr, beaucoup plus inconsistant qu'on ne serait tenté de croire. M. Fouillée, à la fois très consciencieux et très sensé, a prodigué les documents relatifs aux races sans y croire, et en indiquant qu'il n'y croyait pas. Il ne nous a point épargné, pour chaque peuple, les proportions de dolichocéphales blonds, de dolichocéphales bruns, de brachycéphales bruns et de brachycéphales châtain clair. Mais, très évidemment, il n'y tient pas et veut seulement que nous n'ignorions point que ces questions ne lui sont pas étrangères. Sa conclusion sur ce point me paraît être dans les lignes suivantes : « Les races européennes sont très proches parentes, toutes capables du plus haut développement intellectuel et social ; de plus, leurs proportions relatives dans les mélanges nationaux ne vont pas jusqu'à produire des différences considérables de composition ethnique ; on ne peut donc considérer aucun des grands peuples européens comme frappé d'une incapacité native, ni lui dire d'avance : « Tu n'iras pas plus loin. »

La race donc, au moins en Europe, chose à négliger pour ce qui est de la psychologie des peuples.

Le climat doit-il être considéré davantage ? Evidemment le climat est un facteur essentiel de la psychologie d'un peuple, parce qu'il l'est de sa physiologie. Il restera toujours vrai, parce qu'il est impossible que cela ne soit pas, que « les contrées froides et humides ne laissent guère subsister, par sélection, que des natures fortes et rudes, peu sensibles à l'action du dehors », et que par conséquent il y aura toujours une poussée, plus ou moins lente, plus ou moins rapide, des peuples du nord vers ceux du midi, et qu'il n'y aura jamais que les peuples méridionaux plus forts par une civilisation mieux faite qui pourront résister aux peuples du nord plus forts en soi.

Et cependant comme ceci encore est terrain peu sûr ! Jusqu'au xvi[e] siècle c'était un proverbe que les Anglais étaient « aussi paresseux que les Espagnols ». C'est donc à partir du xvi[e] siècle que leur climat, et aussi leur race, a fait d'eux ce qu'on voit qu'ils sont aujourd'hui ? Non, évidemment ! Ce sont les circonstances qui ont surexcité leur énergie ; la découverte du Nouveau Monde par exemple, qui a fouetté leur ambition... Mais aussi celle de tous les autres ; et alors pourquoi l'énergie s'est-elle éteinte ou ralentie chez les Espagnols et les Français et a-t-elle persisté chez l'Anglais ? Il est bien difficile même de faire semblant de le savoir.

Race et climats ne donnent décidément pas beaucoup de lumière sur la psychologie des peuples.

Sera-ce l'art et la littérature qu'il faudra consulter ? Longtemps on l'a cru ; mais je crois que l'on commence à avoir moins de confiance à cet égard. A consulter la littérature et l'art, on a fait, aussi, trop de contre-sens. Longtemps on a pris l'Allemagne, par exemple, pour le pays de l'idéalisme, parce qu'on la connaissait par sa littérature, ou plutôt parce que, par sa littérature, on croyait la

connaître. Il s'est trouvé que la rêveuse Allemagne était le pays le plus pratique, le plus réaliste et le plus utilitaire de la planète. *L'Allemagne* de Mme de Staël est le plus grand contre-sens connu dans l'histoire des contre-sens. Je sais bien qu'elle l'a fait un peu parce qu'elle voulait le faire, et il y a bien longtemps que je l'ai dit ; mais elle l'a fait surtout bon jeu, bon argent ; et il est énorme. Pourquoi l'a-t-elle fait ? Simplement pour avoir jugé l'Allemagne sur sa littérature.

C'est qu'il n'y a rien de faux comme l'axiome autrefois autorisé : « La littérature est l'expression de la société ». La littérature est l'expression *du rêve* de telle société, en tel temps, de ce qu'elle songe, de ce qu'elle imagine, de ce qu'elle caresse en ses imaginations et fantaisies. Or, comme on rêve, en général, d'être ce que l'on n'est pas et d'avoir ce que l'on n'a point, il s'ensuit que la littérature exprime plutôt précisément ce qu'une société, à telle date, n'est point du tout ; exprime plutôt le contraire même de ce qu'est cette société.

Il ne faudrait pas beaucoup plus se fier à cette formule-ci qu'à la précédente ; mais encore celle-ci est assez proche de la vérité. Elle en est assez près (et aussi assez loin) pour que le plus prudent soit de ne point prendre les littératures pour des images des sociétés, ni comme documents sur elles à aucun titre, ni dans un sens ni dans un autre, ni comme épreuves négatives ni comme épreuves positives. Elles sont tout simplement de pseudo-documents.

Est-ce, alors, aux seules statistiques qu'il faut se fier, statistiques de natalité, statistiques de criminalité, statistiques de moralité, statistiques de scolarité ? Evidemment voilà un terrain beaucoup plus ferme. Il ne faudrait pas croire, cependant, que la statistique, ce soit le roc. Il ne faut encore bâtir sur elle qu'à bon escient. Et le bon escient où est-il ? Je ne sais pas trop. Les statistiques ne mènent à une conclusion qu'à travers une interprétation. Et bien in-

terpréter une statistique est chose délicate. L'erreur est facile. Par exemple rien n'est plus connu que ceci : la criminalité a *diminué* notablement en Angleterre depuis les lois imposant l'instruction à tout le monde ; elle a *augmenté* en France depuis ces mêmes lois et particulièrement depuis la séparation entre l'enseignement religieux et l'enseignement laïque, depuis ce qu'on appelle « l'Ecole sans Dieu ». Là-dessus, étonnement, discussions, querelles de partis. Mais M. Tarde intervient et prouve que la statistique concernant la France est illusoire, qu'on la comprend mal, qu'elle prouve le contraire de ce qu'elle a l'air de prouver, ou tout au moins ne prouve pas ce qu'on prétend qu'elle prouve. Et les déductions de M. Tarde sont très difficiles à entendre ; mais elles ébranlent ; et en définitive on ne sait trop où donner de la tête, et le scepticisme étend un peu plus loin son aile immense.

Si l'on consulte les statistiques de criminalité, on constate que le pays le plus criminel d'Europe, c'est l'Italie. Cela n'est pas contestable. Mais faites attention ! Ce qui grossit les chiffres de criminalité en Italie, c'est qu'il y a dans ce pays une foule de meurtriers par rancune, vengeance, etc., une foule, en un mot, de crimes « passionnels ». Or le crime passionnel est certainement un signe de santé morale inférieure ; il ne prouve pas du tout « l'énergie », comme le croyait ce niais de Stendhal ; il prouve « l'impulsivité », c'est-à-dire la faiblesse mentale ; mais il ne prouve pas, non plus, la bassesse d'âme et le vice. Un peuple à crimes passionnels peut être un peuple très honnête. Encore une statistique qu'il faut interpréter avec une extrême réserve.

Ainsi de suite.

Considérations sur la race, pure rhétorique ; considérations sur le climat, très vagues discours ; considérations sur la littérature, mine à contre-sens ; considérations sur les statistiques, région pleine d'embûches.

Que faudrait-il donc? Ne pas faire du tout de psychologie des peuples? Mais ce serait très grave! Il est des choses, impossibles à faire, qu'il est impossible de ne faire point. Renoncer à étudier les peuples voisins, c'est se condamner à être dévorés par eux. Chacun nous dit le mot du Sphinx: « Devine ou je te dévore. » Bismarck a dit: « Il est aussi essentiel de connaître les caractères des peuples que de connaître leurs intérêts. » Et il semble bien qu'il y a deux peuples au moins que Bismarck connaissait bien, de très bonne heure, et dans leurs intérêts et dans leurs caractères, à savoir le sien et le nôtre. Et recommander l'étude du caractère des peuples au lieu d'en dissuader est plus important encore chez nous que partout ailleurs; car, comme le dit très bien M. Fouillée, « un des traits de notre tempérament national est une propension à juger des autres par nous-mêmes ».

Il faut donc nous secouer à cet égard et rassembler sur les peuples qui sont nos rivaux et nos vainqueurs, autant de renseignements que nous pourrons, quelque peu sûrs que soient toujours ces renseignements. Il est impossible de connaître les peuples; mais il est impossible aussi de ne point les étudier, et de ces deux impossibilités, ce n'est pas la première, tout compte fait, qui est la plus forte; c'est la seconde.

Que faire donc? La vraie méthode serait: 1° d'être très intelligent; 2° très observateur; 3° de passer dix bonnes années chez chacun des peuples de l'Europe. Car absolument rien ne vaut le commerce intime et quotidien et prolongé avec une nation, et absolument rien n'y supplée. Le livre de M. Fouillée ne pouvait être écrit que par un homme sachant toutes les langues de l'Europe et ayant vécu quatre-vingts ans à l'étranger.

Evidemment M. Fouillée n'est pas cet homme-là, et son livre se ressent de ce qu'il ne l'est pas. Il est très inégal. Il est certainement trop succinct et trop vague sur tel

peuple difficile à connaître, comme le peuple russe. Il est grossi de considérations qui sentent le remplissage sur la Rome antique et sur la Grèce antique, considérations qui ne se rattachent que par un fil très ténu et presque imaginaire avec le sujet en question, lequel était assez immense pour n'avoir pas besoin qu'on le gonflât. Il tient beaucoup trop de compte de la littérature, la littérature étant comme sous la main et à portée, et le fond et l'intime des mœurs étant beaucoup plus difficiles à atteindre.

Savez-vous, en un pareil sujet, quelle est la littérature qui peut servir et qui même est certainement d'une très grande utilité? Ce sont les journaux. Taine a laissé un bon livre, tout compte fait, sur la psychologie du peuple anglais, d'abord parce qu'il a beaucoup vécu en Angleterre, ensuite parce qu'il lisait beaucoup de journaux anglais, M. Fouillée connaît fort bien les littératures allemande, anglaise, française et russe ; il ne lit guère les journaux russes, anglais, allemands, ni même français. Moi non plus, sans doute ; mais je ne fais pas de livres sur la psychologie des peuples.

M. Fouillée a encore le beau défaut d'être philosophe et le défaut pardonnable de ne pouvoir pas oublier, quoi qu'il écrive, ses connaissances philosophiques. Il met trop de souvenirs de Kant, de Hegel, de Nietzsche et de Spencer dans son tableau de la mentalité *populaire* européenne. Les philosophes sont de tous les hommes les plus intéressants, à coup sûr ; mais ceux qui, d'une part, reflètent le moins la mentalité populaire, et, d'autre part, ont sur la mentalité populaire la moindre influence. Nous sommes toujours dominés par cette idée peu certaine que ce sont les philosophes français du XVIII[e] siècle qui ont fait la Révolution française. Cette idée est belle ; mais d'un côté les philosophes français n'ont point fait la Révolution française et n'ont fait que lui donner les phrases dont elle s'est servie, et d'un autre côté les philosophes français du

XVIIIe siècle n'étaient point des philosophes, et n'ont quasi aucun rapport avec les Descartes, les Malebranche, les Locke, les Reid, les Kant et les Hegel. Je ne crois pas que dans un livre sur la psychologie d'un peuple les philosophes proprement dits, les hommes qui ressemblent à Renan, à M. Th. Ribot et à M. Alfred Fouillée doivent avoir véritablement une place. C'est *à peine* si j'en donnerais une toute petite à Renan dans une histoire de la mentalité française au XIXe siècle, Renan ayant eu une très grande influence, oui, mais sur une élite qui, elle, n'en a eu absolument aucune sur la nation.

Voilà bien des imperfections que je trouve à M. Alfred Fouillée et à son livre. Il n'en est pas moins vrai qu'il était assez bien désigné, cependant, pour écrire ce livre-ci ; et il est encore plus vrai qu'il a écrit un livre qui est bon et qui pourra être très utile. M. Fouillée a peu voyagé et peu séjourné dans les pays étrangers ; mais il habite presque constamment une Cosmopolis, un lieu où les étrangers viennent beaucoup, séjournent beaucoup et par où ils passent sans cesse ; bon poste d'observation. M. Fouillée sait causer et sait faire causer et sait écouter. Des trois conditions que j'indiquais plus haut comme nécessaires pour faire de la psychologie des peuples : 1° être intelligent ; 2° être observateur ; 3° connaître d'un commerce intime les nations étrangères, il en possède donc comme deux et demie. C'est quelque chose.

Il est surtout très intelligent. Il peut se tromper ; il doit se tromper souvent ; mais on sent qu'il a le flair, la délicatesse de sens et de pénétration rapide qui, de documents toujours incomplets, tire une conclusion, sinon juste, du moins approchant de la vérité insaisissable.

J'ajoute que la psychologie des peuples, quoiqu'elle soit une *science* encore rudimentaire et qui sera telle peut-être toujours, est *un art* moins difficile qu'autrefois. Les peuples sont moins impénétrables qu'ils n'étaient. Nous les voyons

agir, sentir et penser, confusément encore ; mais enfin nous les voyons, par ce qu'on nous apprend de leurs jugements sur nous, sur eux et sur les autres ; par les attitudes qu'ils prennent au sujet de telle ou telle affaire européenne ou « mondiale », par la contraction nerveuse que leur donne soit l'histoire d'Arménie, soit l'histoire du Transvaal, etc. Les frontières sont devenues des cloisons de verre, un peu opaque encore et toujours un peu enfumé, mais enfin de verre, à travers lesquelles nous observons les peuples un peu comme le naturaliste qui a installé une ruche transparente dans son cabinet de travail. Cette impression à la fois directe et confuse, et peu sûre parce qu'elle est confuse, mais assez digne de confiance parce qu'elle est directe, est encore, à mon avis, *le meilleur document*, le meilleur élément d'une psychologie d'un peuple. Et examinez le livre de M. Fouillée, vous verrez qu'il y en a un bon tiers qui est fait de cela, d'affirmations générales sans preuves, sans textes et sans références, d'affirmations qui s'appuient sur ceci que l'auteur voit comme cela. Eh bien ! ce tiers du volume est le meilleur, le plus probant, celui qui sonne le plus le vrai ; et à mon tour je ne puis pas prouver pourquoi il me paraît vrai ; mais je serais bien étonné que vous n'eussiez pas la même impression.

Et maintenant, en très grandes lignes, que pense M. Fouillée des trois ou quatre peuples, à la fois qu'il a bien étudiés et qu'il nous importe le plus de connaître ?

L'Anglais, profondément orgueilleux individuellement, et fier aussi de sa race, de sa nation, de son pays, de son gouvernement, de ses mœurs, de tout ce qui tient à lui, a, d'abord, une énergie, une patience, une endurance qui ne semblent pas comparables à celles d'aucun autre peuple de l'univers (l'Américain excepté). Ensuite et surtout il a ce caractère proprement distinctif qu'il est à la fois *individualiste* et *associationniste*. En tant qu'individualiste,

il compte sur lui, presque uniquement et exclusivement sur lui ; il n'aime pas compter sur l'Etat comme sur une Providence, et il n'aime pas l'intervention de l'Etat-Providence dans ses affaires. Ceci ne serait pas du tout une qualité s'il renfermait l'Anglais dans un isolement farouche et surtout stérile ; mais en même temps qu'individualiste, l'Anglais est infiniment enclin à l'association. Il aime à agir avec un certain nombre de compatriotes, dans un but déterminé, et à coopérer avec eux à une œuvre qui leur est chère et qui porte leur nom. Il en résulte que, entre le socialisme et l'individualisme, entre le socialisme énervant et l'individualisme infécond, il trouve tout naturellement un moyen terme excellent, l'association spontanée et volontaire, qui, d'une part surexcite les énergies individuelles bien plus, mille fois plus, que ne pourrait les fouetter le despotisme de l'Etat, qui d'autre part encadre et enserre plus étroitement, plus intimement, plus chaudement en quelque sorte le citoyen que ne pourrait faire le cadre immense de l'Etat. Cette transformation de l'individualisme en instinct d'association, qui n'est en somme que de l'individualisme intelligent, est selon M. Fouillée le trait même de la race anglo-saxonne (et, de fait, on le trouve en Amérique comme en Angleterre) et constitue toute sa force.

M. Fouillée me paraît avoir raison sur ce point, et il suffirait d'ajouter qu'il y a quelque apparence qu'aux jours où nous sommes cette qualité est un peu en baisse ; que le peuple anglais, à mesure que le rêve impérialiste l'envahit, prend quelques tendances à fixer les yeux plus sur l'Etat que sur l'association spontanée et volontaire ; qu'il y a une « évolution de caractère », ici, qui au moins s'annonce, et qu'il faut peut-être se hâter de dire ce que dit M. Fouillée pendant qu'il est vrai, comme il faut se hâter d'employer un remède pendant qu'il guérit encore.

Ce qui restera, évidemment toujours, chez l'Anglais, c'est une âpre énergie individuelle aimant à s'appliquer et aux intérêts de l'individu et à quelque chose en dehors aussi de l'individu, et cela, certes, est de nature à toujours constituer un très grand peuple.

Ce qui restera toujours chez l'Anglais, c'est une dureté pour lui-même et pour les autres, qui semble native, et qui, peut-être à la honte de l'humanité, est la première condition de vie pour une nation.

Le seul très grand défaut national et qui est un défaut même au point de vue des intérêts de la nation, c'est un orgueil un peu lourd, que nous connaissons aussi et qui porte l'Anglais à ne croire qu'aux progrès accomplis par lui et à dédaigner et méconnaître les progrès accomplis par les autres, en telle sorte qu'il lui arrivera, et que déjà il lui arrive d'être vaincu, chez lui-même, sur le terrain, industriel, par un rival aussi opiniâtre et plus avisé.

L'étude que M. Fouillée a consacrée au peuple allemand, dégagée des considérations philosophiques et religieuses que j'ai déjà dit n'avoir que peu de trait au sujet, est ce qu'il y a de plus remarquable dans son beau livre. Il a bien saisi, à mon avis, le trait principal de ce grand peuple. Ce trait — ne faites pas attention à ce qu'il y a d'injurieux dans le mot qui va venir ; il sera corrigé, et infiniment, et royalement un peu plus loin — ce trait, c'est la *servilité*. Le peuple allemand est obéissant de nature et de tout son cœur. Et longtemps il n'a été que cela ou ne semblait pas être autre chose ; mais il avait une énergie latente, secrète, une réserve d'énergie, qui, fouettée par les guerres de la Révolution et de l'Empire s'est puissamment réveillée ; sa servilité s'est alors transformée en une qualité qui est toute spéciale à ce peuple, l'*énergie subordonnée*, l'énergie, sûre, solide, patiente, mise sans réserve au service de celui qui commande, fût-il peu aimé; et cela est une qualité nationale, une *qualité de peuple*, absolument in-

comparable, redoutable infiniment à toutes les autres nations.

« Ce qui caractérise l'Allemand, dit Biedermann, c'est l'obéissance. » Ce qui caractérise l'Allemand, dit Nietzsche, c'est « l'esprit de troupeau ». Ce qui caractérise l'Allemand, dit Kant, c'est une « méthode, une passion de méthode, qui le porte à *se faire classer* et qui aboutit à une certaine servilité. » Obéissance, esprit hiérarchique passionné, servilité, qu'on l'appelle comme on voudra : avec de la paresse, c'est un horrible défaut ; avec de l'énergie, c'est une qualité qui n'a pas sa pareille dans la lutte des nations.

Les Allemands, comme font du reste, successivement, tous les grands peuples modernes, se sont véhémentement engoués des Romains depuis environ cinquante ans. Il n'est pas douteux que par ce génie de l'obéissance énergique et de l'énergie subordonnée, ils ne leur ressemblent actuellement à un degré assez élevé.

Cette énergie subordonnée, ils la portent partout. Ils la portent aussi bien à l'Université qu'au Forum. C'est le seul peuple, je crois, où un troupeau (et pourquoi éviter le mot ?) où un troupeau d'élèves, de disciples, et de disciples qui ont quelquefois passé trente ans, s'attèlle à l'œuvre d'un maître, archéologue, historien, géographe, sociologue, pour qu'elle aboutisse, pour qu'elle prenne toute l'étendue qu'elle doit avoir et y travaille comme si c'était leur œuvre propre et comme si elle devait être signée de leurs noms. — Et de même, profondément particularistes, ils se sont associés à l'Empire, ils ont fait taire leurs patriotismes locaux, ils ont fait taire la véritable haine qu'ils portaient à la Prusse, ils se sont faits Prussiens, *avec énergie*, par goût de coopérer à une grande œuvre où ils entraient comme anonymes et où même, ce qui est plus grave, ils perdaient leur nom. D'autres l'eussent fait avec résignation. Ils l'ont fait... avec résignation, eux aussi, d'abord ; mais cette résignation s'est très vite transformée

en ardeur, en passion active et même en une sorte d'enthousiasme sombre et rude.

Et c'est ainsi, l'énergie se combinant toujours avec l'instinct d'obéissance, que ce qui tuera peut-être d'autres peuples ne semble pas du tout les affaiblir. Citoyens d'un empire parlementaire, avec suffrage universel et triple et quadruple appareil de gouvernement délibératif, ils ont, par leur instinct hiérarchique et leur méthode d'obéissance, transformé tout cela en un gouvernement qui est à très peu près aussi monarchique que celui de la Russie. N'est-ce pas curieux ? Cela a ses dangers ; il est peu contestable que cela, pour le moment, leur réussisse.

Ajoutez à cela ce magnifique entêtement qui serait terrible s'il n'était corrigé par ces qualités d'obéissance raisonnée et méthodique, mais qui ainsi amendé, ou plutôt ainsi mis en valeur, devient encore une *qualité de peuple.* Il n'y a qu'un « peuple » qui ait la mémoire aussi tenace que l'Allemand, c'est le protestant. J'ai dit : « Le protestant se souvient de la Saint-Barthélemy comme si elle était de 1902 ; exactement ainsi que l'Allemand se souvient de Louis XIV comme si c'était Félix Faure. » On peut dire en intervertissant les termes : « L'Allemand voit encore flamber le Palatinat, comme le protestant voit encore fumer les bûchers du XVIe siècle. » Une pareille disposition rend un parti bien désagréable ; mais il rend un peuple bien fort. Le monde est à ceux qui ont de la persévérance. La persévérance c'est mémoire, entêtement et énergie.

Ajoutez encore que ce peuple n'est pas gêné, ni dans ses rancunes, ni dans ses ressentiments, ni dans ses avidités et ambitions, par le sentiment du droit ni par l'idéalisme humanitaire. Ces sentiments lui sont absolument inconnus. Pour l'Allemand il y a peut-être un droit ; mais c'est la force qui le crée. C'est la force, au moins, qui montre où est le droit, et je crois que ce n'est pas très loin d'être la même chose. Il y a un siècle, avec Hegel, avec

Mommsen, avec Nietzsche, qu'ils disent cela et qu'ils s'en convainquent avec componction comme d'un dogme religieux. « C'est dans le réalisme de la guerre, dit Hegel, que l'Etat atteint son idéalité » ; et c'est-à-dire (sachons dépouiller les formules philosophiques de leurs oripeaux officiels) que l'idéal c'est d'être vainqueur.

« Les sanglants combats humains, dit Rancke, ne sont au fond que la lutte des énergies morales », et c'est-à-dire que la victoire déclare qui des deux combattants était le plus vertueux et par conséquent méritait de vaincre. L'Allemand en est resté au « jugement de Dieu » du haut moyen âge.

Le professeur Hering disait en 1876 : « Tout droit existant et en vigueur est *un enfant de l'histoire*, et nous devons nous incliner dans un sentiment de vénération devant la force victorieuse, produit mystérieux des forces et des lois morales qui dominent les éclats les plus sauvages de la guerre... » La puissance du vainqueur, voilà ce qui fait le droit et le détermine.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre le mot de M. Meyer : « l'Allemagne ignore les guerres d'intérêt et d'ambition et elle est l'éternel soldat du Droit ». M. Fouillée s'étonne de ce mot et l'oppose au mot de Frédéric II : « Prenons d'abord la Silésie ; je trouverai toujours des pédants pour prouver les droits que j'avais sur elle », et il demande à M. Meyer d'expliquer le mot de Frédéric. C'est bien simple. Etant donné que Droit et Force sont exactement la même chose et que la Force démontre où était le Droit, M. Meyer et Frédéric sont absolument d'accord. M. Meyer voulait dire que l'Allemagne, soldat du Droit, n'a jamais consulté que la Force pour savoir où était son chef.

C'est ce qui explique, non pas les procédés diplomatiques de Bismarck, car ils ne lui sont point particuliers ; mais l'approbation unanime de tout le peuple allemand à l'égard de ces procédés cyniques et cyniquement confessés. A pro-

pos de l'affaire danoise Bismarck dit : « Il est certain que toute l'affaire danoise ne pourra avoir de solution pour nous que par une guerre ; nous ne serons pas embarrassés d'en trouver le prétexte quand le moment propice sera venu d'entrer en campagne. » L'Allemagne approuve. Le Droit, c'est la Fórce.

Bismarck, après Sadowa, achète les journaux français, pour qu'ils se taisent sur les armements de la Prusse et en général sur toutes les choses d'Allemagne; puis, quand il a besoin de la guerre, il supprime la subvention pour les rendre patriotes : « Une fois le moment venu, dit-il au Reichstag, je n'ai eu qu'à retirer l'argent aux journaux français. Du coup ils sont redevenus patriotes ; ils ont poussé à la guerre et m'ont aidé à la faire éclater. » Je reconnais que c'est bien joué ; mais qu'on le dise en plein Reichstag et qu'on soit unanimement approuvé, c'est d'une certaine désinvolture morale. Qu'est-ce à dire, sinon que ce peuple est absolument convaincu que de peuple à peuple il n'y a pas de morale, est absolument convaincu *qu'il n'y a pas de droit des gens ?*

De même le fameux arrangement, la fameuse altération de la dépêche d'Ems, est considérée par toute l'Allemagne comme un grand acte patriotique. C'est un faux ; c'est un pur faux. Mais il s'agissait de faire éclater la guerre. Et cette guerre a été victorieuse. Donc, la victoire démontrant le droit, elle a prouvé que Bismarck avait le droit de faire un faux.

Par parenthèse, toutes les fois que cette histoire de la dépêche d'Ems me revient sous les yeux, je ne puis jamais m'empêcher de me dire que l'empereur Guillaume Ier y a joué un rôle singulier, qu'il n'était pas forcé de jouer ; et que les choses eussent été très probablement les mêmes, mais plus honorables pour lui, s'il eût désavoué la dépêche fausse d'Ems. Voyons. A la place d'une dépêche de l'Empereur d'Allemagne au gouvernement français, dépêche que le

gouvernement français pouvait accepter et qui, par conséquent, ne contenait pas la guerre, Bismarck en envoie une beaucoup plus forte, beaucoup plus agressive et qui, par conséquent, contenait la guerre. — Il spéculait, d'une part sur l'irritabilité française, d'autre part sur l'amour-propre de Guillaume Ier, qui n'oserait pas désavouer la dépêche, quoique fausse, pour n'avoir pas l'air de se désavouer lui-même et de reculer. Soit ; c'est bien joué. Bismarck nous connaissait et connaissait son maître. — Mais je suppose que Guillaume, scrupuleusement honnête, ait dit, le surlendemain : « Cette dépêche est fausse. Je n'ai nullement écrit cela. J'ai écrit ceci : ... » D'abord il est scrupuleux, il est consciencieux, il est correct ; il est honnête. Ensuite qu'arrive-t-il ? Il désire la guerre. (Je suppose qu'il la désirait.) Eh bien ! il l'a tout de même ! Il l'a assurément ! Car, aussitôt, ce n'est qu'un cri dans cette France que vous connaissez : « L'Allemand recule ! L'Allemand désavoue ses rodomontades ! » Il est parfaitement certain que le gouvernement allemand aurait trouvé dans les attitudes insultantes de la France un prétexte nouveau de guerre et tout se serait passé, hélas ! comme il a eu lieu ; mais Guillaume aurait eu le droit de son côté et il n'eût pas commis la faute morale de s'associer au mensonge de celui qui l'avait fait parler et par conséquent de mentir lui-même. Car il n'y a pas à dire le contraire : la dépêche d'Ems est de Bismarck, le jour où elle a été envoyée ; mais elle est de Guillaume, le lendemain ; Bismarck a dit, le jour, le contraire de la pensée de Guillaume ; mais Guillaume a dit, le lendemain, le contraire de la pensée de Guillaume, en acceptant une rédaction fausse de sa pensée.

Revenons au caractère allemand en général.

Energie subordonnée et hiérarchisée, entêtement et opiniâtreté, nul souci du droit et vénération de la force, quand nous aurons ajouté : patriotisme ardent et farouche sous sa forme la plus rude, à savoir la haine de l'étranger,

de tout l'étranger, nous aurons bien tous les principaux traits. « Le *zèle intérieur* de l'Allemand, dit M. Fouillée, ne va pas sans un côté négatif qui est la haine à l'égard des adversaires de la *bonne cause*, de la *bonne race*, de la *bonne patrie*. L'Allemand abhorre le Polonais, il abhorre le Russe, il a une aversion profonde pour le Juif... Les vieux ennemis, Romains, Gaulois, Slaves sont encore en abomination chez lui comme s'ils attaquaient la frontière. » Quant aux Français... inutile d'insister. — Deux mots très frappants, cités par M. Fouillée : l'un est de Heine : « Les Allemands sont plus rancuniers que les peuples d'origine romaine. Cela tient à ce qu'ils sont plus idéalistes jusque dans la haine : Nous haïssons dans nos ennemis ce qu'il y a de plus essentiel, de plus intime, la pensée. » L'autre est de Rancke : « *L'intérêt propre que nous prenons au monde consiste en ce que nous cherchons à faire, de ce qui est en dehors de nous quelque chose qui soit au-dedans de nous.* » Autrement dit, et c'est précisément la pensée de Heine que Rancke traduit, le patriotisme allemand est un patriotisme d'absorption qui, n'admettant comme bon, sain, juste et raisonnable que ce qui est allemand, veut ou voudrait que le monde entier devînt allemand, et le méprise et le hait jusqu'à ce qu'il le soit. C'est le patriotisme le plus abominable, mais, remarquez-le bien, le plus profond qui puisse être. C'était exactement celui des Romains. On va loin avec cela, et le mépris ou plutôt la méconnaissance absolue du peuple allemand pour le droit des gens, devient, ce point de vue bien compris, la chose la plus simple du monde.

M. Fouillée, — que je ne suivrai pas, encore que je le désirasse, et que vous y eussiez profit, mais il faut savoir se borner, dans ses analyses du caractère espagnol et du caractère italien, — a été plus succinct sur la psychologie du peuple français que sur celle des autres peuples, désirant plutôt nous faire connaître les autres nations que

nous faire connaître d'elles. Surtout, on le sent, il ne voudrait pas nous décourager et il n'est pas sans se dire qu'à nous peindre tels que nous sommes, il risquerait de nous ôter un peu d'espoir et que nous n'en avons point déjà à en revendre, le mot de Guizot : « La France est la patrie de l'espérance », ayant cessé d'être actuel.

En bon patriote cependant — car le vrai patriotisme consiste à dire la vérité à son pays — il signale, une fois de plus notre vanité, notre ignorance présomptueuse (moins grande qu'autrefois, mais considérable encore) à l'égard de ce qui se passe au delà de nos frontières, notre incapacité de prudence et de secret : « Un des caractères de l'esprit français, c'est le goût et l'habitude de vivre au grand jour, comme dans une maison de verre, l'absence de secret, de dissimulation, d'hypocrisie... Ces habitudes d'action à découvert et de parole sans diplomatie tiennent à la fureur de vie sociale illimitée, dont le Français est comme possédé. Elles supposent un manque de prudence, un défaut de sens politique et d'habileté internationale qui furent très souvent très nuisibles à la France. Combien peu, sous ce rapport, se ressemblent les prétendus néo-latins, dont la plupart, nous l'avons vu, ne sont nullement latins ! Comparez, une fois de plus, la réserve et l'habileté italienne à l'indiscrétion et à l'imprudence françaises ! »

Il signale encore notre manie de nous dénigrer nous-mêmes qui est encore de la vanité, comme l'a finement remarqué Machiavel : « Ils font ostentation de leurs défauts comme s'ils étaient des qualités. »

Il plaint cette incurable légèreté qui, sans doute, est une raison de notre faculté de rebondissement, reconnue par tout le monde, mais qui est une raison aussi de nos prostrations, de nos stagnations, de l'inconscience où nous sommes ou paraissons être de nos chutes les plus profondes et de nos enlisements les plus prolongés. L'étran-

ger répète trop souvent de nous : « C'est un peuple enfant. » Il le dit trop souvent, et avec trop de hauteur ; mais il y a du vrai : « Enfant et bon enfant » ; ce n'est pas la définition du peuple français ; mais cela entre dans sa définition.

M. Fouillée déplore encore notre passion « d'égalité réelle », dont il montre très finement qu'elle est la passion d'une égalité apparente et fausse ; car « une égalisation artificielle de tous les hommes... aboutirait certainement à suspendre tout progrès social », et par conséquent, d'abord aurait un résultat fatal, et ensuite, traitant bien l'incapable et maltraitant le capable et le courageux, serait une suprême inégalité, puisque ce serait une suprême injustice.— L'égalité vraie consiste donc non pas à égaler mécaniquement des inégaux, mais à donner à tous les hommes les mêmes droits. Mais donner à tous les hommes les mêmes droits, non seulement ce n'est point passer un niveau, mais c'est au contraire permettre aux hommes de créer des inégalités formidables. « Plus les hommes sont égaux (en droits), plus leurs inégalités réelles peuvent se révéler et, en effet, se révèlent. » (Exemple l'Amérique.) — Or ce n'est pas cette égalité-là que les Français chérissent, c'est le niveau, c'est l'égalité « réelle », c'est-à-dire l'injustice à l'égard du capable et du courageux, et c'est à cela qu'ils poussent de toutes leurs forces, de sorte qu'ils tendent, sous prétexte d'égalité réelle, à une réelle injustice et en même temps à la suppression de tout progrès.

A côté du portrait de nos défauts, M. Fouillée n'a pas manqué de faire le portrait de nos qualités. Le Français a du courage ; il a du ressort, de l'élasticité ; il est celui « dont le front se relève très vite », comme dit Hugo du comte de Gand. Pour tout dire, il est *optimiste*, ce qui est toujours une bonne chose et un gage sérieux de succès, à la condition qu'on en ait beaucoup d'autres.

Tout cela est juste et très bien exposé par notre auteur.

Mais je ne puis m'empêcher d'exprimer un doute, ou au moins une crainte. Est-ce que nos qualités elles-mêmes, qui sont très grandes, *ne sont pas des défauts, des infériorités dans la concurrence pour la vie entre les peuples ?* Nous avons *comme peuple, des qualités d'homme ;* nous avons *nationalement* des qualités *individuelles*. Or très souvent, je ne dis pas toujours, mais très souvent, ce qui est qualité chez un homme est défaut chez un peuple ; ce qui est défaut chez un homme est qualité chez un peuple. Nous sommes bons, en général, nous sommes confiants, nous sommes ouverts, nous sommes fraternels, nous rêvons de fraternité des peuples et d'embrassade universelle, nous ne sommes pas rancuniers, nous sommes incapables de ressentiment parce que nous sommes presque incapables de mémoire. Repassez en revue toutes ces dispositions d'âme ; elles sont excellentes chez un particulier ; elles sont détestables dans un peuple, sauf si ce peuple désire disparaître. Elles sont éléments de bonne vie chez un particulier ; chez un peuple elles ne sont qu'éléments de suicide.

Comme le dit très justement M. Paul Leroy-Beaulieu dans un très bon article consacré au livre de M. Fouillée, cela fait que nous désarmons (moralement au moins, en attendant de le faire matériellement) pendant que les autres ne désarment pas : « Il y a deux ans le *Lehrench für Volksschulen*, prescrit par les autorités scolaires du duché de Bade, livre scolaire officiel et obligatoire, consacre quarante-cinq pages à des récits et descriptions de batailles sur le mode épique et représente la France comme l'ennemi héréditaire ; et pendant ce temps, dans nos manuels d'instruction primaire, on parle de la fraternité des peuples comme si c'était arrivé. »

Voilà ce que j'appelle d'excellentes qualités d'homme privé qui sont des défauts et des sottises comme dispositions nationales. M. Fouillée le reconnaît très nettement, quoique se plaisant à l'accuser de traits moins forts que je ne fais.

Il le reconnaît, mais il l'enveloppe. Voici sa phrase. Je souligne ce qui est pour moi. On verra que c'est en somme ce qu'il y a de plus net et que le reste, malheureusement, est moins précis et moins probant : « Le peuple français a pour originalité l'union étroite des qualités intellectuelles et des qualités sociales ; ce qui lui manque ce sont les qualités individualistes de *robustesse physique et mentale*, *d'énergie*, *d'opiniâtreté*, *de patience obstinée et entêtée*, *d'égoïsme*, *de volonté forte jusqu'à la brutalité*, *un je ne sais quoi de romain et d'anglais. Et si ces qualités, dans la lutte des nations, ont l'importance de tout ce qui peut assurer le droit du plus fort*, si même, dans l'ordre moral, elles peuvent produire de très heureux effets de fermeté d'âme et de vie régulière, elles ne constituent pas, cependant, les seules et uniques qualités humaines, ni surtout les seules qualités sociales. »

Elles constituent des qualités « sociales » au point de vue de la défense et du vouloir-vivre, et je ne connais pas de qualités plus « sociales » que celles qui assurent le vouloir-vivre et la défense.

Et puis, j'ai un doute, que certes je n'exprime que comme un doute. Il y a des qualités qui ne sont que des défauts déguisés. Notre bonté, notre douceur, notre idéalisme et notre humanitarisme, qualités prétendument « sociales », et qualités relativement nouvelles chez nous ou qui du moins ne s'étalent à ce point chez nous que depuis une trentaine d'années, ne seraient-ils pas seulement d'agréables noms que se donnent à eux-mêmes, pour n'avoir pas conscience d'eux-mêmes, le découragement, la défaillance et la faiblesse ? Il se pourrait. J'en ai peur ; je n'en suis pas sûr ; je ne le crois pas ; mais j'en ai peur.

L'énergie, la volonté, l'égoïsme, le je ne sais quoi de romain ou d'anglais, tout cela c'était tout simplement le patriotisme. Il est impossible de savoir, avant une guerre, si le patriotisme d'un peuple a fléchi ; car qu'il s'étale en paroles ou qu'il ne s'y étale point, cela ne signifie rien, et

qu'il s'étalât en paroles ce pourrait même être un leurre, et qu'il se tût ce pourrait être un signe qu'il se concentre et qu'il est profond. Il est donc impossible de savoir et surtout de pouvoir dire que le patriotisme a fléchi en France depuis trente ans. Mais enfin il semble bien avoir fléchi. Je n'entends pas dire que les instituteurs l'enseignent très fort. Ils ont bien autre chose à enseigner. Je ne vois pas que les journaux populaires les plus lus le prêchent beaucoup. Ce sont des signes. Je ne tiens pas compte du tout des poses, attitudes et modes des « élites » littéraires et mondaines. Dans une nation moderne, et, du reste, à peu près en aucun temps, cela n'a aucune importance. Mais à m'en tenir aux signes que j'ai dits, j'ai quelque inquiétude et je conclus en déclarant que je ne sais pas et que je ne puis pas savoir si en France le patriotisme est en baisse ; mais que j'ai peur qu'il n'y soit.

Or, s'il était vrai, remarquez. Les désastres de la Prusse du temps de Napoléon ont *créé* le patriotisme allemand ; nos désastres de 1870 *auraient* diminué le patriotisme français. Ce *serait* un symptôme d'une netteté suprême. Les peuples moralement forts sont fortifiés par le revers, comme les individus. Les peuples moralement faibles, comme les individus, sont déprimés par la défaite. S'il était vrai que le patriotisme français eût baissé depuis 1870, ce serait le trait de lumière le plus pénétrant que l'on eût et que l'on pût avoir sur la psychologie du peuple français. — Encore une fois, je ne sais pas.

Et quoique je dise : « Je ne sais », j'aime mieux ne pas terminer sur ces lignes qui, si elles ne sont pas formellement tristes, du moins ne sont pas du médecin Tant-Mieux, et je veux finir sur les excellents conseils de M. Fouillée à la nation qui est la plus chère à son cœur: « Ce qu'il faut imiter de l'Angleterre ; c'est son effort constant pour se perfectionner elle-même sans rompre brusquement avec son passé. Au

lieu de nous écrier : « Soyons Anglo-Saxons », il serait plus sage de dire : Développons nos *qualités propres* et luttons contre nos vices. Luttons contre la stérilité volontaire, contre l'alcoolisme, contre la criminalité montante, contre la presse licencieuse et diffamatoire, contre le scepticisme sous toutes ses formes, contre le matérialisme de la pensée et de la vie ; opposons à l'individualisme mal compris le sentiment du devoir social ; en un mot relevons la moralité privée et publique qui est la même pour les Latins, les Celtes et les Anglo-Saxons. L'avenir n'est pas aux Saxons, aux Germains ou aux Latins ; il est aux plus savants, aux plus industrieux et aux plus moraux. »

Surtout méditons ceci, que je voudrais voir affiché dans toutes les écoles de France : « C'est ce qu'oublient en France les esprits légers qui s'imaginent que la France peut désarmer... Parler ainsi, c'est faire preuve de cette profonde ignorance de la psychologie des peuples qui déjà, à tant de reprises, nous a lancés dans les pires aventures. Soyons bien persuadés que l'Allemagne a une idée du droit entièrement opposée à la nôtre, qu'elle en est restée au caractère sacré et divin de la force et de la conquête... Nous voyons en ce moment même comment l'Angleterre met en pratique des doctrines analogues. Ce n'est sans doute pas, non plus, à la patrie de Machiavel que nous demanderons le culte désintéressé du droit pour le droit et de la paix pour la paix. Tels étant nos voisins, les attaques dirigées chez nous contre toutes les institutions vitales du pays, contre la justice, contre l'armée, contre l'idée même de la patrie, ne sont rien moins qu'une trahison plus ou moins consciente, et si ces sectes aboutissaient à nous faire abandonner tous nos moyens de défense, à anémier tous nos organes de vie, *ce ne sont pas les idées humanitaires, socialistes ou libertaires qui en profiteraient ;* ce serait la politique réaliste et nationaliste de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, toutes prêtes à se partager les dépouilles

de la France. Pour avoir voulu être des sans-patrie, nos révolutionnaires seraient bientôt incorporés à la patrie allemande, ou à d'autres, non moins douces pour les peuples conquis. »

Je n'aurais pas pensé autrement; j'aurais beaucoup moins bien dit.

EMILE FAGUET.

Journal de Prosper Ménière (1)

Ce journal d'un homme qui a vécu et a été assez mêlé au monde sous le second Empire a quelque intérêt. C'est le journal d'un témoin et c'est le journal d'un homme qui fréquentait beaucoup chez le duc Pasquier, lequel aimait à conter. Il en résulte qu'il y a dans ce volume de jolies anecdotes sur le premier Empire, sur la Restauration, sur le gouvernement de Juillet et sur le second Empire.

Celles qui sont antérieures à 1848 ont perdu de leur fraîcheur, parce qu'avant la publication du *Journal de Ménière*, les Mémoires de Pasquier lui-même ont paru. En conséquence le dessus du panier de Ménière se trouve dans Pasquier. Le ruisseau est revenu à sa source. Les anecdotes dues à Pasquier et qu'on trouve dans le volume de Ménière n'ont plus d'autre intérêt que de montrer que Ménière savait écouter.

Celles qui sont inédites (elles se rapportent pour la plupart au second Empire) sont souvent insignifiantes ; mais quelquefois piquantes ou instructives. J'en rapporterai quelques-unes.

Billaut, le ministre du second Empire, disait à Ménière : « J'ai fait, vers 1845, une rude guerre à Guizot. Il était tellement nerveux [inattendu, n'est-ce pas? mais l'anecdote est probante], si peu maître de son visage, que cent fois j'ai usé du procédé suivant pour savoir ce que je voulais connaître. Les ministres étaient là, en face de la

(1) Chez Plon.

tribune... Quand je voulais savoir une chose sur laquelle j'avais des doutes, je m'adressais directement à lui, je lui disais en le regardant : « Auriez-vous osé dire ceci, faire ceci, prendre telle mesure ? » Si cela n'était pas, M. Guizot se relevait vivement et toute sa personne repoussait ma proposition. Dans le cas où j'avais touché le but, je voyais sa physionomie s'altérer, sa tête s'incliner et alors, sûr de mon fait, je m'écriais : « Eh bien ! ces choses, vous les avez commises, j'en suis certain, je l'affirme ; osez me démentir. »

— Autre, très philosophique, dont Ménière garantit l'authenticité et qui est, pour moi, inventée de toutes pièces par un homme d'esprit, mais qui est jolie : « On demandait à un sourd-muet comment il comprenait les diverses formes de gouvernement. Il se tira bien d'affaire pour la royauté absolue ; mais quand il en vint au gouvernement constitutionnel, il réfléchit. Puis, tout à coup, avisant le maître de la maison assis en son fauteuil, il le prend par la main, le force à se lever, le conduit à la porte du salon, le met dehors avec un coup de pied dans le derrière et revient s'asseoir à sa place. Pouvait-on mieux *dire ?* »

— Celle-ci, cent fois répétée depuis, à propos de beaucoup d'artistes et de presque tous les acteurs, et toujours vraisemblable, est attribuée à Paul Foucher comme premier auteur, dans le *Journal de Ménière*. « Mme de Girardin racontait à merveille la petite histoire suivante : Un jour, Foucher me faisait visite. En s'en allant, il s'arrêta devant une glace, se regarda avec complaisance et s'écria : « ... et avec cela du talent ! »

— Un mot de M. de Polignac gentiment cruel : « M. de Chateaubriand est un grand esprit ; mais il a une infirmité singulière : en présence d'une feuille de papier blanc, il ne peut pas se tenir tranquille. »

— Une jolie épigramme envoyée à M. Legouvé à l'époque où il était candidat à l'Académie française. N'oubliez

pas que M. Legouvé était fils d'un homme qui a écrit un poème sur le *Mérite des femmes.*

Sexe qu'on adore et qu'on prône,
Gardez-moi de tout mauvais œil.
Mon père vous a fait un trône;
Faites qu'on me donne un fauteuil.

— Sur Balzac. « Balzac était jaloux de ses amis et ne tolérait pas de partage. J'ai dû cesser de le voir dès qu'il a su ma liaison avec Janin. Ces deux hommes n'ont jamais eu entre eux la moindre relation; ils ne s'aimaient pas. Balzac disait un jour : « J'aurai une fortune immense, des millions à effacer Rothschild; j'aurai un palais de marbre et d'or, je recevrai les plus nobles personnages, je donnerai des dîners somptueux, des concerts magnifiques; tout le monde viendra chez moi; Janin seul n'y viendra pas et il en crèvera de dépit. »

Malheureusement, pour écrire de bons mémoires, il ne suffit pas de vivre en un certain temps et d'aller dans le monde. Il faut encore être intelligent. Ménière l'était; mais avec cette même modération qui est la marque de son caractère, de ses idées, de ses opinions et de ses tendances.

Il admirait jusqu'à une sorte de stupéfaction le génie de Napoléon III. Passons sur cela. Lamartine a dit quelque part que Napoléon III était beaucoup plus fort que son oncle.

Il ne pouvait pas souffrir Lamartine. Il en a fait deux ou trois portraits où il le peint sale, désordonné, vaniteux, et où il oublie de mettre le vrai qui est bon à côté du vrai qui est mauvais. Il dit de lui : « ... Il reste à apprécier l'ouvrier littéraire qui, depuis dix ans, rabote, lime, taille, coud, laboure la matière intellectuelle qu'il débite en fragments au public d'une certaine espèce. M. de Lamartine le dit lui-même *avec une sorte de cynisme incompréhensible* : « Je vivais pour travailler, aujourd'hui je travaille

pour vivre. » — Voyez-vous bien le *cynisme incompréhensible* qu'il y a dans ces mots de Lamartine?

Il le peint dans son lit, où il l'a vu malade, et il nous le montre versant une partie de sa tasse de tisane sur ses draps, « ce qui, joint au gribouillage de tabac à priser qui inonde le lit, donne un coup d'œil peu agréable », sans compter que « le linge de corps est peu soigné ». Voilà ce que Ménière, admis à Saint-Point, a vu dans Lamartine.

M. de Lamartine ayant dit à Ménière ce qu'il avait dit trente ans auparavant dans les *Destinées de la Poésie* : « L'Empire! quelle chose stupide, quel abus de tout ce qui n'était pas intelligence! comme Bonaparte était l'ennemi de tout ce qui pensait! J'écrirai un jour l'histoire de ce temps d'ignorance et de bêtise; ce sera ma clôture; et l'on verra ce que c'est que ce temps où un caporal pesait plus dans la balance qu'un orateur et un poète! » — le profond M. Ménière ajoute : « Voilà comme M. Josse se retrouve partout, comme on juge toujours à son point de vue, comme l'égoïsme sort par tous les pores humains! »

Il attribue à des questions financières l'attitude de Lamartine au 24 février 1848 : » ... on ne sut pas agir auprès de M. de Lamartine alors qu'il en était temps [vous allez voir que cela veut dire : on ne sut pas l'acheter, alors qu'il y avait urgence], les dettes se sont accumulées, les besoins sont devenus plus impérieux; il n'est plus resté que la ressource des aventures; le trouble public étant un refuge pour ce naufragé. Aussi, quand le moment est venu de se prononcer; quand, en février 1848, à la Chambre des Députés, Mme la duchesse d'Orléans se réfugiait au milieu des représentants de la nation, quand d'un mot on pouvait donner un trône, le poète qui était le maître de la situation ne dit pas ce mot; il retint l'enthousiasme des députés; il insinua qu'il fallait se défier des entraînements du cœur, et la République fut proclamée à l'instant. Qui l'a poussé à cette action? Etait-ce, comme l'ont dit ses ennemis,

pour sortir de ses embarras ? Misérables liens des héros de Lilliput retenant captif le géant endormi ! »

D'où vient cette haine de Ménière contre Lamartine ? De ce que Lamartine n'est pas bonapartiste ? Peut-être un peu de cela; plutôt de ceci que Lamartine n'a pas la vertu qui, aux yeux de Ménière, est la vertu suprême : l'économie. Faisant passer à son tribunal Lamartine, Chateaubriand et Victor Hugo, Ménière les juge avec l'élévation d'esprit que l'on va voir : « Cet hommme (Chateaubriand), qui a toujours occupé de grandes positions, qui a touché d'immenses honoraires comme ministre et comme ambassadeur, n'a jamais pu avoir une maison à lui, n'a eu que des dettes et est mort insolvable après avoir touché 500.000 francs de ses œuvres et une pension viagère de 30.000 francs. On retrouve en lui l'insouciance et la prodigalité de M. de Lamartine. Victor Hugo n'a pas ce laisser-aller. Il a su administrer sa fortune très sagement ; il est même riche aujourd'hui, ayant vendu à propos et acheté de la rente et des actions. Cette différence entre des hommes doués à un haut point du génie politique [*sic.* Il faut lire poétique], me paraît dépendre d'une circonstance spéciale. Chateaubriand et Lamartine n'ont pas eu d'enfants [Ménière, qui ignore tout, ne sait pas que Lamartine a eu une fille pendant douze ans], tandis que Victor Hugo, père de famille, a le sentiment paternel très développé. De là ce souci de l'avenir qui naît au cœur des parents pour les progénitures et qui les rend économes, calculateurs. La paternité est un des sentiments les plus capables d'épurer le cœur et de fortifier la raison ».

Cette réflexion est belle. Elle est dans le genre noble, comme celle-ci est dans le genre piquant : « M. de Musset a quelques rivaux en ce genre ; mais il est le chef de la bande. Vice sans excuse, quand bien même on dirait en faveur de ce poète qu'il a fini par confondre les spiritueux avec les spirituels. »

Le goût littéraire de Ménière est-il bien sûr? J'hésite un peu à cet égard. Ces choses sont si délicates! En tout cas voici son sentiment sur les *Mémoires d'outre-tombe* : « Vous n'avez jamais, probablement, lu les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. C'est un ouvrage en une vingtaine de volumes, un des plus gros monuments de la vanité humaine. Et puis quand on a *parcouru* cet immense fatras de personnalités odieuses ou ridicules, on se demande comment un homme de cette valeur a pu tomber aussi bas. »

Rapprochant, comme il est tout naturel, les Mémoires d'Alexandre Dumas, de George Sand, de Chateaubriand, du docteur Véron, il écrit : « En vérité, je ne reconnais pas à M. Véron, à Mme Sand, à M. Alexandre Dumas le droit de nous raconter l'histoire contemporaine à leur unique point de vue. M. de Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, n'a pas même réussi à nous intéresser en se faisant ainsi le pivot sur lequel roulait la société française pendant cinquante ans; il n'appartient à personne de se poser comme l'axe du monde. »

Au fond, il n'aime que son ami Jules Janin et Béranger. Sur ceux-là, par exemple, son admiration ne tarit jamais. Sur Béranger : « C'était un homme aimant la solitude, vivant dans une obscurité volontaire. Il avait le sentiment poétique le plus vif, le plus profond qu'on eût connu dans notre pays depuis cent ans. Il a fait des odes qui seront admirées tant que la langue française subsistera. »

Sur le même : « On médira tant qu'on voudra du caractère de Béranger, de sa moralité privée; mais on ne détruira pas le génie qui brille en lui, la fécondité poétique de son esprit, l'admirable concision de son vers, le véritable lyrisme de son œuvre. Il y a là cent fois plus de mérite qu'il n'en faut pour entrer à l'Académie, et cette compagnie se fût honorée en l'accueillant. » [Elle l'a *sollicité*. C'est lui qui n'a pas voulu. Mais Ménière ne sait rien.]

Il ne faudrait pas trop se fier au *Journal de Ménière* au point de vue de l'exactitude. Il est un peu étourdi. Il écrit : « (M. Beugnot le père) qui a occupé de grands emplois lors de la Restauration des Bourbons, a offert cette particularité qu'il a poursuivi de ses vœux les plus ardents la pairie de ce temps-là, qu'il a enfin obtenu ce titre désiré et qu'il n'a pu siéger au Luxembourg parce que la *Révolution de Février a chassé la branche aînée.* » Il faut lire : la « Révolution de Juillet », à moins qu'il ne faille lire « la branche cadette » ; mais, dans tous les cas, il faut lire autre chose. (La suite prouve qu'il faut lire : « la Révolution de Juillet. » C'est en 1830 que M. Beugnot le père a eu cette mésaventure, arrivée, je crois, aussi à Nisard en 1870.)

Ceci n'est qu'une inadvertance; mais voici des erreurs, qu'un homme si informé, un Parisien de Paris, n'aurait pas dû commettre : « Ce jeune About, après avoir été interne dans je ne sais quel lycée [ce qui déjà est une erreur], puis élève de l'École normale, est parti de là pour aller à Athènes, suivre les cours de l'Ecole française. » Les cours de l'Ecole d'Athènes et les dortoirs du Collège de France, groupe sympathique. A propos, vous ne savez pas, je parie, l'histoire complète des dortoirs du Collège de France. On ne la raconte jamais qu'à moitié. M. de Cumont, ministre de l'Instruction publique, visitait le Collège de France. On le promène de salle de cours en salle de cours. Alors il demande : « Et les dortoirs ? — Mais, répondit l'administrateur, *vous en sortez.* » Le ministre n'a jamais compris.

Autre rapport douteux de Ménière : « M. de Broglie l'ancien, celui du temps de Louis-Philippe] a pour travailler avec lui un certain M. Doudan, le précepteur de ses fils, homme d'un grand mérite, écrivain habile, qui serait l'auteur de tous les travaux du Duc, soit à la Chambre des Députés, soit à celle des Pairs. » — Possible; je ne vois pas pourtant le très spirituel, mais très superficiel Doudan, auteur des *Vues sur le gouvernement de la France.*

Une page plus loin, 20 janvier 1855 : « On parle aussi [pour l'Académie] de M. Legouvé, auteur du *Mérite des femmes.* » Allons ! le voilà qui confond le père et le fils et qui se trompe de cinquante ans.

Ailleurs : « Ce pauvre Sainte-Beuve a été nommé professeur de poésie latine à la Faculté des lettres. » — C'était au Collège de France. Fiez-vous aux mémoires du temps.

J'abrège. Ces mémoires ne sont pas désagréables à lire. Ils sont même instructifs, à la condition que l'on contrôle. Mais il leur arrive d'avoir comme un air, comme un faux air, des Mémoires de Joseph Prudhomme.

E. F.

PIETRO GIORDANI

En 1815, peu de temps après que les troupes autrichiennes eurent ramené le pape Pie VII dans ses Etats, parut à Bologne une dissertation intitulée : *Discours pour les trois légations recouvrées par le Pape*, œuvre de Pietro Giordani, secrétaire de l'Académie de Bologne. L'auteur, qui engageait le nouveau gouvernement à ménager ses sujets, à respecter les principes libéraux, fut immédiatement destitué de ses fonctions, et quitta les Etats du Pape pour toujours.

C'était dommage pour l'Académie de Bologne, car on n'avait pas souvent vu un type d'académicien aussi classique, que l'était ce Giordani. Petit, mince, pâle, avec une petite figure, un grand front, des joues glabres, il n'eut jamais l'air ni jeune ni vieux, dit son biographe, lequel ajoute indiscrètement que Giordani semble avoir été, d'une façon générale, inaccessible aux plaisirs des sens; toujours aimable, causeur agréable et fécond, admirable faiseur de discours de circonstance, d'éloges et de notices (il n'a même à peu près jamais fait autre chose), Giordani vécut toute sa vie pour les belles-lettres, ou plus précisément pour le style, pour le beau style. Et c'est bien un signe des temps, et de l'irrésistible mouvement qui entraînait à l'action tout ce qui en Italie était capable de pensée, — qu'un homme comme Giordani, ce pur lettré, ce pacifique, ce parfait académicien, ce Vaugelas ou ce Legouvé, ait été plusieurs mois en prison, et n'ait pas été, en somme,

moins de trois fois exilé, par trois gouvernements différents. Ce n'est guère non plus qu'en ces temps troublés qu'un pauvre lettré, qui n'avait rien d'un aventurier, pouvait faire une carrière aussi bigarrée : avocat, puis bénédictin en 1797, dès 1803 défroqué définitivement (il n'avait pas attendu la permission pontificale pour s'engager, après Marengo, dans la milice cisalpine), on le trouve ensuite secrétaire du gouvernement provisoire des Alpes, et dans d'autres emplois aussi mal faits pour lui, jusqu'à ce que, cédant à son désir d'entrer dans l'enseignement, le ministère milanais le nommât professeur au lycée de Côme, professeur d'agriculture et d'histoire naturelle ! Le pauvre Giordani, qui probablement ne savait pas un mot de l'une ni de l'autre, refusa ; on lui donna alors (il faut croire que le ministre, s'il se renseignait peu sur les aptitudes de ses subordonnés, était du moins plein de bonne volonté) le titre de professeur suppléant d'éloquence à l'Université de Bologne, où il aurait été fort heureux, si sa malchance n'avait voulu que des inimitiés personnelles ne l'en fissent assez vite destituer, sous le prétexte qu'il était manifestement incapable d'enseigner l'éloquence... Pendant plusieurs années, Giordani put tout juste ne pas mourir de faim, en faisant le métier de copiste. En 1807 un *Panégyrique de Napoléon législateur*, écrit pour l'Académie de Césène, le tira de l'obscurité et de la misère ; l'année suivante il était nommé secrétaire de cette Académie de Bologne, d'où la Restauration devait le chasser : mais pendant ces années, de 1808 à 1815, il eut le temps de se faire la réputation de l'un des meilleurs écrivains que possédât alors l'Italie, et de l'un des plus purs stylistes qu'elle eût jamais eus.

Le style, disait-il, est l'arome conservateur des pensées. Peu de gens ont compris, comme lui, quel instrument infiniment délicat la prose peut être entre des mains habiles et probes, peu de gens comme lui ont eu

le respect de la forme, ce soin religieux et minutieux avec lequel l'écrivain, pareil à un joaillier composant un bijou avec des pierres précieuses, doit soupeser chaque mot, l'examiner à la loupe, reconnaître sa valeur et son éclat propres, et ceux qu'il emprunte au voisinage d'autres mots. Il disait, à moitié sérieusement, qu'il s'arrangerait très bien avec la censure, si elle voulait se contenter de tyranniser les substantifs et les verbes, et le laisser seulement libre pour les adjectifs et les adverbes. C'est d'ailleurs parce que Giordani était un si fort virtuose, qu'il n'a jamais été un grand compositeur, et qu'il ne reste de lui que des œuvres minuscules, faites avec un soin infini. Il doit une partie de sa gloire aux épigraphes qu'il a composées, genre très en honneur en Italie, de tous temps. Il s'est complu aussi aux descriptions d'œuvres d'art, particulièrement des statues de Canova, dont il était un grand ami, et dont il a écrit le Panégyrique. Il a fait des traductions de Tite-Live, de Sénèque. Tout cela, dira-t-on, n'est pas de la haute littérature. C'en était cependant, par le haut sentiment de l'art qui animait Giordani, et que, dans sa conviction profonde, il inspirait à ses amis et à ses disciples ; avec un si mince bagage, il imposait, et l'on a pu parler de la dictature exercée par lui sur le monde littéraire italien de son époque.

Mais c'est qu'il y avait en lui autre chose qu'un virtuose de la phrase et de la période, qu'un imitateur passionné des classiques latins et des grands écrivains italiens de l'âge d'or, dont il essayait de ressusciter le grand style. Il y avait aussi un bon homme, et un honnête homme, point dénué de dignité ni de courage, malgré quelques faiblesses. Surtout, cet académicien n'avait l'esprit ni étroit, ni jaloux. Dans la querelle qui commençait entre classiques et romantiques, quoique fermement classique, il se montra très impartial, ne ménagea pas les éloges à Manzoni, à Giusti, et d'ailleurs se tint à l'écart des violentes

discussions, qui très vite aigrirent les esprits. Quoique de caractère assez vif, et volontiers satirique, il détestait également la méchanceté bilieuse et la bouffonnerie; à quelqu'un, qui lui avait attribué un article rempli de l'une et de l'autre, il répondait: « Le mépris de la race humaine, produit par l'expérience, est chez moi si grand, que je ne me donnerais pas la peine de détromper un homme qui me croirait, je ne dis pas grossier et malhonnête, mais voleur ou espion. Cependant, je vous assure que cet article n'est pas de moi ; mon caractère est ainsi fait, qu'il n'y a rien dont j'ai plus d'horreur que de cette dérision et de cette moquerie, qui plaisent tant à nos spirituels égoïstes d'aujourd'hui. A l'occasion, je pourrai déclamer violemment contre les ennemis du bien public : mais faire de mauvaises plaisanteries, jamais ». C'est cette honnêteté, ce sérieux de Giordani qui le faisaient respectable, et corrigeaient ce qu'avait d'artificiel sa conception du métier littéraire, ce que son attitude de pontife des belles-lettres aurait pu avoir de ridicule.

De plus, on savait qu'il était d'opinions très fermement libérales. Il y avait chez lui un mélange, dont nous n'avons pas bien l'idée, d'esprit académique et de tendances révolutionnaires. Ce libéralisme semble s'être développé en lui surtout après 1815 et la Restauration ; mais on le sent déjà dans ses écrits de la période précédente, où il fait de curieux efforts pour concilier la préoccupation — chez lui dominante — du littérateur avec son instinct de patriote ; il choisit, pour y exercer sa virtuosité de styliste, des sujets qui aient quelque portée sociale: c'est ainsi qu'il écrit une *Histoire de l'esprit public en Italie pendant six siècles, considéré dans les transformations de la langue*, dont le titre seul fait bien comprendre quel mélange se faisait, dans son esprit, de la question littéraire et de la question sociale. Et l'on n'est pas étonné de le voir aboutir à cette opinion, que le progrès politique et social d'un pays

est intimement lié au progrès de sa littérature, et, particulièrement, que dans les circonstances où se trouvait l'Italie, c'était travailler directement à la relever que d'essayer, en dehors de toute action politique, de relever sa littérature déchue : telle est justement la mission à laquelle lui-même se sent appelé. « Vous voyez, écrit-il à Léopardi, en mars 1817, dans quel état misérable sont tombées les études, dans notre pauvre Italie. Il serait tout à fait sot de compter, pour les relever, sur la bonne volonté des princes : ils n'en ont nulle envie, et puis, ils n'y pourraient pas grand'chose. Notre seule espérance raisonnable est dans l'aristocratie italienne (idée curieuse, d'ailleurs juste, et qui fait voir combien l'état social de l'Italie différait profondément du nôtre à ce moment) ; si, dans toute l'Italie, quelques nobles s'entendaient pour développer vigoureusement chez eux-mêmes, et chez les autres, l'amour fervent des études (entendez : des études littéraires), dans quinze ou vingt ans d'ici, au plus tard, l'Italie serait redevenue grande et glorieuse. » Il entrevoit la révolution italienne au bout d'un long et patient effort intellectuel, fait par une pléiade de doctes et d'artistes. Et vraiment, on reste un instant confondu quand on le voit composer, en août 1821, quelques semaines après la fin de cette insurrection du Piémont, dont l'échec avait douloureusement ému tous les patriotes italiens, — des *Instructions pour l'art d'écrire*, dans lesquelles, s'adressant à un Italien de cette même jeune et impatiente génération qui venait de tenter le coup de force de Turin, il prononce imperturbablement : « Je te crois préparé à l'étude de cet art, le plus noble, le plus beau de tous, triomphateur des tyrannies et de l'oubli. Mais sois bien persuadé qu'il ne te faudra pas moins de dix ans encore pour arriver à t'y montrer seulement médiocre ; il n'est pas bon que l'homme publie avant trente ans des écrits forcément prématurés... »

Le bon académicien avait peut-être raison; mais cette fois il n'avait pas mis, comme on dit, sa montre à l'heure. Heureusement pour l'Italie, il y avait alors des patriotes d'une autre trempe, aussi bons écrivains que lui, mais plus hardis. Lui-même, d'ailleurs, se laissa entraîner plus d'une fois à des manifestations dont il n'aurait guère pu nier le caractère politique. Ne fût-ce que ce discours au pape, que je citais en commençant, qui ne fut pas imprimé, mais fit le tour de Bologne, soulevant scandale et applaudissements : Giordani frottait ses mains sèches, malgré lui satisfait. « Les prêtres enragent, écrivait-il ; et persuadés comme ils sont de la lâcheté générale, fondement de leur puissance, ils ne peuvent croire que ce tout petit peu d'esprit libéral, tout étouffé, que j'ai mis dans mon discours, ait pu naître dans le cœur d'un Italien d'ici, ils croient que je l'ai emprunté aux Allemands. Ils m'ont refusé l'impression. Mais la ville ne m'a jamais été si favorable qu'aujourd'hui... A toutes mes œuvres si étudiées, ils ne faisaient même pas attention : pour ces quelques phrases jetées sur le papier en deux heures, des applaudissements qui n'en finissent pas... » Le temps n'était plus à la pure littérature, Giordani paraît l'avoir entrevu ce jour-là. En 1819, indigné des mauvais traitements qu'on faisait subir aux enfants de l'école publique de Plaisance, dont il entendait les cris de son appartement, il commença, pour faire cesser ce scandale, une petite campagne, qui prit une certaine importance, par le fait que le ministre de l'intérieur du gouvernement de Parme crut bon de faire enjoindre à Giordani de se tenir tranquille, et que Giordani, outré, lui répondit par une lettre retentissante : « Excellence, le comte gouverneur de Plaisance a fait une chose bien difficile, en exécutant, sans se déshonorer, la commission dont vous l'aviez chargé pour moi. Quant à moi, j'ai appris ce qui me restait à connaître des hommes et du gouvernement de mon pays. Comment ! un citoyen

crie au feu, le premier magistrat de la cité court éteindre l'incendie ; tous les citoyens honnêtes de la ville s'empressent avec lui... tous avaient tort ! Ils ne devaient pas troubler les plaisirs légitimes des incendiaires !... Je sais mieux que personne que dans un pays bien gouverné chacun fait son métier, et personne ne se mêle de la façon dont les autres font leur devoir. Mais quand le corps social est envahi par la gangrène, chaque citoyen a le devoir d'essayer de faire le peu de bien qu'il croit encore possible de faire. Je vois bien que vous ne voulez pas nous traiter comme des citoyens, mais comme un troupeau que vous menez à coups de bâton, et dont vous trafiquez à votre guise. Soyez au moins des trafiquants avisés, qui ne gâtent pas leur marchandise sans profit. Souvenez-vous aussi, monsieur le commandeur Président, que votre pouvoir passager doit quelque respect à un autre pouvoir, indépendant et durable : aviez-vous donc oublié que, moi aussi, je détiens un peu de ce pouvoir que les rois ne peuvent ni donner ni ôter ? Les rois et leurs ministres peuvent distribuer l'or ou la prison ; mais l'honneur et l'infamie, non pas ; tandis que mes pareils le peuvent. Ne savez-vous pas que l'opinion publique a toujours été quelque chose, et que maintenant elle est beaucoup ? » Non, l'opinion publique n'était pas encore beaucoup en 1819 ; mais c'était là une noble illusion, courageusement exprimée. Pour cela, et pour d'autres incartades du même genre, Giordani était en 1824 expulsé de Parme, — en 1830, expulsé même par le débonnaire gouvernement de Florence, éprouvant ainsi que l'opinion publique n'était pas encore toute-puissante. En 1848 seulement, âgé de 74 ans, et déjà frappé de l'apoplexie qui devait l'emporter quelques mois après, lorsque le gouvernement provisoire de Parme, en le nommant doyen honoraire de l'Université de cette ville, lui décerna solennellement le titre de Prince de l'Eloquence italienne, il dut croire qu'il

avait eu raison, dans son entêtement de vieil artiste, et que cette couronne mise tardivement sur sa tête signifiait le triomphe final de la littérature rénovatrice des nations.

Giordani savait cependant que même sur le terrain qu'il avait fait sien, de la perfection du style, il avait été depuis longtemps dépassé par un jeune homme qu'avec une généreuse franchise, dès qu'il l'avait connu, il avait déclaré supérieur sans conteste à lui-même, et peut-être à tous les prosateurs italiens de tous les temps. Il est certain qu'un des meilleurs titres de gloire de Giordani est d'avoir découvert le génie de Léopardi, de l'avoir aidé à s'affirmer. Les lettres échangées par ces deux hommes, qui s'aimèrent tant et furent réunis si rarement, forment une des plus jolies correspondances entre littérateurs, qui aient été écrites. Quelque chose de spontané, de simple, de chaud, qui n'est guère habituel en pareil cas. Et rien ne fait mieux sentir l'élan affectueux qui, dans l'angoisse de la grande débâcle, poussait les uns vers les autres les patriotes italiens de la classe éclairée, de toutes les provinces et de tout âge. Léopardi avait vingt-cinq ans de moins que Giordani, lorsqu'il lui écrivit pour la première fois, le 21 février 1817, sans le connaître, étant lui-même un pauvre petit gentilhomme de dix-huit ans, absolument inconnu. La réponse de Giordani fut aimable et flatteuse. Mais il suffisait qu'il eût répondu. « Que je voie, que je lise l'écriture de Giordani, que je puisse espérer de l'avoir désormais pour mon maître, c'est une chose qu'à peine je puis croire ! » Dans cette lettre et dans les suivantes se laisse voir naïvement toute l'admiration respectueuse du jeune homme pour les grands, les glorieux, Giordani et Monti, sa joie de pouvoir les approcher, au moins par lettres, — son soulagement aussi de n'être plus seul dans l'acharné travail d'étude et de réflexion où il était enfermé

depuis l'enfance, de prendre part enfin. fût-ce de si loin que de son désert de Recanati, à ce mouvement intellectuel que la réaction n'avait pu encore éteindre, lumière et espérance de l'Italie. Une lettre de Giordani a été l'étincelle qui a animé Léopardi : c'est un assez beau spectacle.

Ils sont d'ailleurs faits pour s'entendre ; il se trouve que, sans se ressembler le moins du monde, ils ont des goûts pareils, des habitudes intellectuelles et des opinions communes. Léopardi est déjà un érudit en philologie classique, ce qui enthousiasme le point très érudit mais très classique Giordani, ce qui comble justement son désir : Léopardi sera un de ces nobles intelligents dont l'amour de l'étude et les travaux relèveront peu à peu le niveau moral de la nation. Et ils ont le même amour passionné de la langue et de la littérature nationales ; c'est la forme sous laquelle leurs deux patriotismes s'abordent : dès le début de leur correspondance, Giordani entame son couplet favori sur « l'abaissement des études dans la pauvre Italie » ; Léopardi répond par cette déclaration : « Je remercie le ciel de m'avoir fait italien, parce qu'en somme notre littérature, si peu cultivée qu'elle soit, est la seule fille légitime des deux littératures antiques ; certainement vous ne voudriez pas, Giordani, que le sort vous eût mis dans le cas de devenir grand écrivain en français ou en allemand ; en pénétrant les mystères de notre langue vous avez eu pitié des autres, et des écrivains qui sont obligés d'en user... Merci de m'enflammer, de me flatter comme vous le faites ; je n'espère guère que je puisse vaincre la faiblesse de mon tempérament et la résistance de ceux qui m'entourent ; toutefois vous pouvez être sûr que si je vis, je vivrai pour les lettres, parce que je ne pourrais pas vivre pour autre chose. » Le fanatisme littéraire était déjà éveillé chez Léopardi depuis plus d'une année ; on a appelé à tort sa « conversion littéraire » le moment, vers ses seize ans, où il prit

conscience de ses facultés intellectuelles et artistiques, et comprit sa vocation. Mais les encouragements de Giordani excitent incroyablement son ardeur : « Votre troisième lettre avait soulevé dans mon esprit un tumulte de pensées, la quatrième me l'a redoublé. » — En même temps se développe son « très grand, son démesuré et insolent désir de gloire », comme lui-même qualifie son ambition littéraire ; c'était un de ses tourments, dans l'isolement complet de sa petite ville, de ne pas savoir, même par ouï-dire, comment étaient jugés les quelques opuscules qu'il avait pu faire imprimer ; Giordani le renseignera ; il lui rendra aussi le grand service de surveiller les imprimeurs, de corriger ces coquilles qui font son désespoir. Il fait les plus vastes projets ; rien ne doit lui rester étranger, dans le domaine de son art : bien qu'il se sente une forte prédilection pour la poésie, il pense qu'il serait un piètre écrivain s'il ne savait faire que des vers, aussi il étudie avec passion les grands modèles de la prose italienne. En lisant ces lettres des années 1817 et 1818, on est stupéfait de tant d'ampleur et de fermeté dans les conceptions d'un jeune homme qui n'avait pas encore vingt ans, et de la sûreté de son talent d'écrivain, qu'il n'a plus dès ce moment qu'à perfectionner ; on comprend l'émerveillement de Giordani : il y a certainement très peu d'exemples d'une vocation littéraire aussi précoce et aussi déterminée. Et l'on comprend encore le bon Giordani, quand il supplie son jeune ami de prendre quelquefois un peu de repos et d'exercice, de résister à la mélancolie pernicieuse qui l'envahit. « Vous me déchirez le cœur, écrit le brave homme ; je ne sais pas bien ce qui vous tourmente, mais je ne vois que trop que vous n'êtes pas bien portant. Je vous en supplie, ayez pour vous-même tous les soins du monde. Je me suis mis dans la tête que vous devez être, qu'il n'y a que vous qui puissiez être le parfait écrivain italien. N'allez pas faire défaut à cette gloire qui vous est réservée, à l'honneur de l'Italie, à mon

espérance... » On connaît les causes de la souffrance de Léopardi, et de son amertume croissante. Dès ce moment, la littérature est sa grande raison de vivre, sa seule joie. Il discute avec son ami, en d'interminables lettres, les quelques points où ils ne sont pas d'accord. Par exemple, Giordani, qui, bien que grand artiste, était tout le contraire d'un poète, prétendait qu'on ne pouvait écrire de bons vers sans avoir fait préalablement un canevas en bonne prose, et qu'après avoir longtemps travaillé pour devenir excellent prosateur, on pouvait songer alors à faire de soi un poète : malgré tout son respect pour celui qu'il appelle son maître, Léopardi s'insurge ; il explique joliment que la prose et la poésie, ce n'est pas du tout la même chose ; pour lui, du moins, quand certains sentiments très intenses s'emparent de lui, emplissent son âme, la font « ingigantire », il sent qu'il faut des vers pour exprimer cela, et non de la prose, et les vers lui viennent spontanément. De même, quand il contemple la charmante nature au milieu de laquelle il vit (seule consolation de ce triste séjour de Recanati), il se sent si fort transporté hors de lui-même, qu'il lui semblerait faire un péché mortel s'il laissait se perdre de tels élans, s'il attendait, pour se permettre d'être poète, que le froid de l'âge l'eût envahi.

JULIEN LUCHAIRE.

Un nouveau peintre de Venise : M. Maurice Barrès

Des écrivains d'aujourd'hui, il n'en est guère qui aient plus « évolué » que M. Maurice Barrès, puisqu'il se trouve arriver à un terme justement opposé de son point de départ. Mais y a-t-il jamais rupture avec le passé ? L'homme nouveau, est-ce autre chose qu'une transformation du vieil homme ?

C'est ce qu'on se demande en parcourant le nouveau livre de M. Barrès : *Amori et dolori sacrum*. Il est fait de morceaux de dates et d'inspirations différentes. Car si le *Jour des morts en Lorraine* est bien de l'auteur des *Déracinés*, tel autre chapitre, le plus important, celui même qui donne au livre son titre, la *Mort de Venise*, nous rappelle l'auteur des livrets de jadis et des idéologies d'antan. Aussi bien il nous ramène à étudier un des aspects les plus intéressants du talent de M. Barrès, et celui peut-être où il paraît le plus à son avantage. Car on pouvait ne pas goûter les ironies du *Jardin de Bérenice*, mais il était difficile de ne pas subir l'impression de langueur qui s'y dégageait des pages sur la campagne d'Aigues-Mortes. Et l'on aurait plus d'une critique à faire à l'*Appel au soldat* ; mais le meilleur du livre, et l'excellent, c'était l'endroit où Sturel, partant à la recherche de ses origines, parcourt et décrit sa Lorraine natale. C'étaient là de beaux morceaux de géographie morale à la Michelet. Et M. Barrès est, à sa manière, un maître paysagiste.

Or, dans cette manière, un caractère d'abord frappe, et

c'est qu'il est singulier. Tous les paysages de M. Barrès se distinguent par ce trait : l'abstraction. Sa peinture n'a rien de pittoresque. Sans doute M. Barrès est un homme qui voit, et qui voit juste ; mais c'est l'œil aussi le moins paresseux, le moins sensuel ; sa vue n'est qu'un instrument de l'esprit. Du premier regard il dissèque, extrait, dépouille, écarte ; il va droit à l'essentiel, au caractère, à l'âme.

Personne ne ressemble moins à un Loti, dont la conscience n'est qu'un miroir inerte de l'univers, et dont le style prend la couleur des lieux par où il passe. M. Barrès s'humilierait de se laisser à ce point submerger par les choses. Il en entend rester le maître, il ne s'y abandonne d'abord que pour les mieux dominer. Etrange peinture, qui se prive de tout ce qui plaît aux sens, et ne conserve du monde qu'une image intellectuelle !

Et ce qu'il en fait, ce n'est pas faute de pouvoir rendre ses sensations. Quand il le faut, il y excelle. Mais il ne daigne. La Venise qu'il peint, ce n'est pas celle de Guardi ou de Canaletto. Des impressions, quoi de plus confus? Il s'y soumet, mais avec impatience. « J'attendais d'avoir tout vu... pour fermer les yeux et recréer, pour faire des pensées avec ces choses que j'avais tant frôlées. La beauté du dehors jamais ne m'émut vraiment. Les plus beaux spectacles ne me sont que des tableaux psychologiques. »

Au bout de deux mois de courses, d'exploration ardente et minutieuse, il se cloître en chambre et, les volets clos sans bouger, dans Venise même, se forge une Venise qui n'existe nulle part, une Venise pour son usage personnel. Quel est donc le tableau psychologique qu'il va substituer à l'image apparente ? Quelles sont les idées dont Venise à ses yeux n'est que la forme visible ?

Ce n'est pas la première fois que M. Barrès nous parle de Venise. Il lui a consacré, dans *Un homme libre*, un

chapitre intitulé : *Mon triomphe à Venise* (1). Tout le sens de la ville lui paraissait alors se résumer dans la peinture de Tiepolo. Il lui est devenu plus sévère. Mais autrefois il adora ce décorateur incurablement frivole, ce stérile et prolixe arrangeur de thèmes élaborés par tous ses devanciers. Il se plaisait à découvrir entre cet art baroque et sa propre pensée de secrètes et d'intimes analogies. « Tiepolo est le centre conscient de sa race. En lui, comme en moi, toute une race aboutit. *Il n'a pas créé de beauté ;* mais il a infiniment d'esprit ; *c'est la conscience la plus ornée qu'on puisse imaginer..* Je suis Tiepolo. » Au fond de cette admiration excessive, M. Barrès le jugeait bien comme aujourd'hui : un maître de ballet. Mais il y a quinze ans M. Barrès s'en tenait encore à la maxime contemporaine, qui est le dernier mot de la sagesse de Zarathustra: « savoir danser ».

Cette joie-là est peu durable ; rien ne touche de plus près au désespoir. Oté la jeunesse et l'orgueil de la vie, une pareille conception de la vie est affreuse. L'analyse résout la personne en poussière : dans cette décomposition d'atomes, que ne colore plus le plaisir, le dégoût succède à la joie, et l'horreur de la mort à l'ivresse de la vie.

C'est maintenant la pensée que M. Barrès va méditer à Venise, et la ville morte lui enseigne à mourir. Il erre dans cette Venise superbe, en deuil de son histoire et vidée de son peuple. Il revoit ses palais qui chaque jour se délabrent et penchent un peu vers leur ruine. Ah ! qu'on ne

(1) Six pages de ce morceau se lisent resserrées en quatre pages de la *Mort de Venise.* Il en avait paru, en 1899, en guise de préface au livre de Paul Plat, les *Premiers Vénitiens,* un long fragment réimprimé à part en 1901, en une plaquette intitulée *Une Soirée dans le silence et le vent de la mort,* avec la note : *fragment d'un livre abandonné sur la Mort de Venise.* On sait que *Amori et dolori sacrum* était annoncé depuis neuf ans, avec *Leurs Figures,* sur la page de garde de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* (1894). Cela dit pour donner idée des soins que M. Barrès apporte à sa prose.

gâte rien, qu'on ne restaure pas ! Laissez le cadavre s'engloutir membre à membre. « Que les bandelettes des embaumeurs ne viennent pas entraver ses *délivrances* successives, ses mouvements vers le néant ! »

Que sera-t-elle donc, quand elle ne sera plus? A deux heures de barque au milieu des lagunes, on peut voir les restes des Venises primitives, essais ou ébauches du chef-d'œuvre, continuer de lui offrir, dans leur abandon, le modèle de sa décrépitude et le portrait de sa mort. D'îlot en îlot, de ruine en ruine, d'un cimetière à un couvent, sur le désert insalubre d'une mer longtemps esclave et qui menace de se venger, le poète nous ramène édifiés à Venise, vers le soir. La ville magnifique brûle, incendiée par le couchant, comme le Walhall à la dernière scène du *Crépuscule des Dieux :* héroïque fin que l'on souhaiterait à cette Reine des mers !

Dès lors, inutile de savoir si Venise subira un destin plus vulgaire : qu'importe sa réalité, sa foule de gondoliers et de *zitelle* en châle noir ? Venise appartient à la pensée, elle n'est plus qu'un rêve de poètes : ceux qui l'ont aimée après sa mort, ceux qui se sont assis sur son sépulcre, Gœthe, Chateaubriand, Byron, Sand et Musset, Léopold Robert, Gautier, Taine, Wagner, ce sénat d'ombres et de génies, voilà le Conseil des Dix immortel de Venise.

Ils ne sont que neuf, me dit un lecteur. — « Qu'on réserve le dixième siège. Je connais telle candidature. »

De l'un à l'autre la même pensée se transmet, toujours plus désolée et plus découragée, depuis Faust et René jusqu'aux accès de paludisme et de passion de Musset, au suicide de Robert, à la morne impassibilité de Gautier, au désespoir réfléchi de Taine, aux imprécations furieuses de *Tristan* contre la vie. « Haine au jour ! ô jour perfide, anathème ! Mais toi, sainte nuit, vie sainte d'amour, auguste création de la volupté, désir délicieux de l'éternel sommeil, sans illusion et sans réveil, recueille-nous dans

ton sein, affranchis-nous de l'univers! Le monde pâlit, le monde, spectre décevant que le jour place devant moi, et c'est moi-même qui suis le monde! »

M. Barrès dirait à peu près de même, mais avec plus de résignation que d'orgueil et de colère. Ce que lui apprend Venise, c'est une leçon de renoncement. « Le charme d'une beauté qui s'en va vers la mort, » c'est le nom du dernier morceau du livre, et c'est un hymne au néant. Seul le néant est universel, la mort règne : la chose la plus rare, le moi le plus exquis, les chefs-d'œuvre de l'art et de la vie, finissent par s'y dissoudre. Tout vieillit. Jouissons de ce spectacle mélancolique. *Qualis artifex pereo!* c'était la devise du *Jardin de Bérénice* : n'en est-ce pas la paraphrase dont M. Maurice Barrès a fait le *leit-motif* de sa *Mort de Venise ?* « C'est alors que nous atteignons aux points extrêmes de la sensibilité, quand le rare s'élargit et se défait dans l'universel, et que notre imagination, à poursuivre le but sans trêve reculé de nos désirs, s'abîme dans une lassitude ineffable ».

« Je n'ignore pas, dit-il ailleurs, ce que suppose de romantisme une telle émotivité. » Quand M. Barrès ne l'eût pas avoué, on s'en serait aperçu. Ses pages sur Venise prendront-elles place à côté de celles dont il évoque le souvenir? Ce qui est sûr, c'est qu'il se range parmi les adorateurs romantiques de Venise. Ce peintre procède à la manière des poètes lyriques. Le fond de son art, c'est l'idée romantique qu'un paysage est un état d'âme. Et sous forme de description, la *Mort de Venise* n'est encore qu'une méditation sur le moi, un exercice spirituel ou une « station de psychothérapie ».

Seulement, dans la triste songerie d'aujourd'hui, le caractère est assez différent de celui d'autrefois. Ce qui n'était que recherche et vanité, dandysme entretenu avec méthode, aujourd'hui se fait plus profond : la corde, moins surexcitée, détendue, rend un son plus humain, plus

serein, plus grave. C'est ainsi qu'en restant le Barrès d'hier, l'écrivain profite du Barrès d'à présent.

Il a eu pitié de lui-même et des choses. Il a regardé le monde autour de lui, et il a vu, comme Taine, que c'est un cimetière. Il a cessé de se croire le terme nécessaire d'une race : il n'est qu'un des vivants entre les siècles des morts et les siècles à venir. Il a reçu des premiers un héritage qui appartient aux seconds. La richesse de son âme ne lui fait plus illusion. Qu'importent quelques nuances plus vives dans une des mille compositions si tôt dissipées, que nous appelons un homme ? Le sens de la vie nous échappe : ce que nous en pouvons saisir, c'est la mort qui nous l'apprend, et tout se résume dans une compassion universelle pour tous ceux qui doivent mourir.

Louis Gillet.

VARIÉTÉS

Le sentiment de la nature

I

A voirla foule sans cesse grossissante qui, chaque année, l'été venu, émigre vers la montagne ou vers la mer, il semblerait que la faculté de jouir des aspects de la terre n'a jamais été plus répandue ni plus développée. Peut-être serait-ce prêter à des esprits généralement peu accessibles aux émotions d'ordre esthétique un sentiment trop complexe et trop raffiné pour qu'il puisse être, du moins à lui seul, la cause avérée de cet exode. Toutefois, il reste un fait : qu'ils goûtent ou non les spectacles de la nature, ils agissent comme s'ils les goûtaient, comme s'ils étaient avides de les goûter. Et un tel fait vaut qu'on le remarque. Se déplacer pour le plaisir de se déplacer, attendre une certaine joie d'un changement d'horizon, sentir poindre enfin et grandir la curiosité de connaître, dans quelques-uns de ses traits, la figure de notre habitat, c'est là, savez-vous bien ? quelque chose d'assez rare et de subtil, un désir que le monde n'a pas toujours éprouvé. Les anciens l'ignoraient ; la foi en a détourné le moyen âge ; et nos pères eux-mêmes, jusqu'au XVIII[e] siècle, n'y ont cédé que par intervalle et comme à regret.

Sur terre, les anciens n'aperçoivent que les hommes et ce « peuple de dieux » conçus à leur image et mortels comme eux, qui ne sont que la projection dans l'idéal de leur amour de l'humain. La notion du milieu leur échappe. Ainsi Homère ne contient que des indications très brèves,

et, quand il parle d'un bel endroit, il le vante à la manière d'un paysan de nos jours. Il est « riche en blé », dira-t-il, ou bien, il « nourrit beaucoup de chevaux » ; il ne dira jamais qu'il est pittoresque.

Les tragiques grecs, non plus, ne « situent » pas leur action. Aristophane lui-même ne connaît qu'un milieu, l'agora, un milieu humain. Retournons aux poètes. Est-ce par Théocrite que l'hellénisme va prendre contact avec la nature ? Théocrite obtient de jolis sons sur sa flûte syracusaine, mais il s'écoute chanter, il n'écoute pas les mille voix qui bruissent autour de lui.

Chez les Latins, même indifférence. Horace, ce « vieux garçon » que l'âge et les plaisirs ont assagi, Horace est très loin de sentir tout cela. Virgile n'en est pas beaucoup plus près, en somme. Qu'est-ce que c'est que les *Géorgiques ?* Un memento pour le laboureur. C'est la terre qu'il aime, et non la nature. Peut-être Lucrèce s'en approche-t-il davantage, surtout dans le premier livre du *De natura.* Mais Lucrèce, comme on sait, se propose d'expliquer la physique épicurienne, et son œuvre, à la bien considérer, n'est, en définitive, qu'un manuel. Il ne faut pas lui demander plus qu'on n'exige maintenant d'un traité de cosmologie. Et ensuite ? Ensuite, je vois encore un petit ouvrage, un seul, qui mérite d'être retenu. Il est vrai qu'il le mérite bien, car le sentiment de la nature, sous son côté gracieux, le pénètre tout entier. Je veux parler des délicieuses *Pastorales* de Longus. Mais elles sont du temps où le génie antique s'est passablement altéré, et elles ne sont telles, justement, que parce qu'il a cessé d'obéir à ses tendances propres.

On a soutenu que l'art avait eu, d'abord, chez tous les peuples, un caractère strictement social. Cette observation que d'aucuns ont rejetée me paraît être très exacte. A l'origine, l'homme est tout pour l'homme, et l'on comprend que l'artiste ne porte pas ses regards ailleurs. Peut-être même serait-on fondé à prétendre que la grande œuvre

d'art de la préhistoire, c'est l'élaboration de la société. Seulement l'antiquité classique n'appartient plus à un âge aussi reculé ; elle n'est pas la jeunesse du monde, comme le pensait Pascal, elle en est l'adolescence, sinon la virilité; en sorte que cela ne justifie qu'à demi l'éloignement où elle se tint de la nature. Il y a donc autre chose. Il y a, ce me semble, qu'elle est dominée par l'esprit mythologique. Or l'esprit mythologique est nécessairement réfractaire au sentiment de la nature, parce qu'il répartit les puissances que la nature recèle entre une multitude d'agents qu'il place au-dessus d'elle. Son procédé consiste à morceler, puis à transposer. Quand son œuvre est achevée, la nature, comme telle, a disparu. Dès lors que les moissons sont dues à Déméter ou à Cérès, elles auront beau être abondantes, la nature n'y gagnera rien : ce n'est pas elle qui sera féconde, c'est la déesse qui sera bienveillante. La forêt où nous sentons particulièrement l'action d'une force prodigieuse qui se dépense comme à plaisir, la forêt, pour les anciens, n'est qu'une cité populeuse de dryades et de sylvains. Et, à la vérité, l'animisme qui s'imposait à eux devait les amener jusque-là. Une croyance, ou, si l'on préfère, un mode de penser a sa logique interne, qui est irrésistible; il développe toujours, pour peu qu'il dure, toutes ses conséquences. Le monde est *rempli de divinités*, déclarait le vieux Thalès, père de la philosophie.

Lorsque l'esprit mythologique touche à sa limite d'expansion, les dieux, en effet, pullulent; lorsque les dieux pullulent, la nature étouffe.

II

La nature, pour d'autres raisons, ne fut pas mieux sentie par le moyen âge.

La société de ce temps n'a pas de valeur en soi. Elle est

une société d'attente et d'épreuve qui prépare pour l'au delà la société définitive des cœurs et des âmes. Le pôle où elle s'oriente est hors de ce monde. Les regards se dirigent donc de bas en haut : première raison pour ne point voir la nature. Puis, comme il importe à l'Eglise que les hommes conservent cette attitude, l'Eglise les met en garde contre les séductions qui émanent des choses. La nature, affirme-t-elle, est mauvaise conseillère. Et les hommes, jaloux de leur foi, la redoutent, après l'avoir négligée.

L'Eglise, du reste, ne se trompe nullement en cela. Ce que la nature enseigne, ce n'est ni le renoncement ni le sacrifice, c'est le triomphe du mieux armé, la joie animale de vivre et le néant final du désir et de l'effort. Au fond, et l'Eglise s'en rend bien compte, le sentiment religieux et le sentiment de la nature sont antagonistes, parce qu'ils dérivent tous deux de la même source et qu'ils s'attachent au même objet. Et c'est pourquoi le moyen âge, qui possédait le premier dans sa plénitude, ne pouvait connaître et apprécier le second. Que si l'on m'objecte que le sentiment de la nature ne relève que de l'esthétique et que la foi, par conséquent, n'y fait point obstacle, je répondrai que l'on confond avec un déisme vague qui s'accommode de tout, une religion pratiquée qui n'a pas le droit d'être tolérante. Car le sentiment de la nature est pour le moins autant une manière de penser qu'une manière de sentir. Il enveloppe un essai d'explication des choses, et la philosophie qu'il renferme ne reçoit pas de diminution à s'exprimer par des moyens esthétiques. Toutes les philosophies n'y sont-elles pas contraintes ? Et n'est-ce pas légitime, au surplus, si le Beau et le Vrai se rejoignent quelque part ?

La Renaissance, quoi qu'on ait prétendu, ne fut pas beaucoup plus sensible vis-à-vis de la nature. Ses poètes s'asservirent soit à l'antiquité qui l'avait ignorée, soit à l'école italienne qui s'inspirait de l'antiquité. Tout de même, si leurs œuvres ont cet air vieillot qui distingue les

périodes où prédomine l'imitation, elles sont encore moins sèches que celles du XVIIe siècle. Ni Racan, ni Théophile, ni Mme de Sévigné, dont on se plaît à citer quelques lignes, ne parviennent à nous donner le change là-dessus. Je me souviens qu'un jour M. Jules Lemaître, écrivant sur un sujet analogue à celui-ci, nous a parlé d'une indication caractéristique que Molière aurait mise en tête d'une de ses comédies-ballets : « Le théâtre représente un lieu champêtre et *cependant* agréable. » Bien que je ne l'aie pas retrouvée dans l'édition que j'ai feuilletée, je la tiens pour véridique, tellement elle s'accorde avec le goût de son temps. Et à quelle condition un lieu champêtre peut-il être agréable? On supplée aisément au silence de Molière. Il peut l'être à condition qu'il soit bien peigné, bien épousseté, convenable et respectueux en quelque sorte de la noble compagnie qui consent à s'y ébattre, à condition, en d'autres termes, qu'il s'éloigne le plus possible de l'état de nature. Dès qu'il songe aux bois et aux champs, le XVIIe siècle, par je ne sais quel invincible attrait, en revient toujours aux « bergeries » de l'*Astrée*. La nature, pour lui, c'est le fond d'une pastorale. Quand elle ne se plie pas à cet usage, elle est indigne de retenir l'attention d'un honnête homme. Et La Fontaine n'a pas trop de toute sa finesse pour échapper à l'affadissement où il voit glisser son époque.

Le XVIIIe siècle, qui diffère à tant d'autres égards du précédent, n'en différa pas moins sur ce point. Il sut faire le pas décisif qui restait à accomplir depuis l'antiquité. Il ne le fit pas sans doute par tous ses représentants. Voltaire, pour n'en citer qu'un, ne montre pas trace du sentiment de la nature. Mais il le fit, et très nettement, par deux hommes, d'ailleurs fort dissemblables et de portée bien inégale : par Buffon et par Rousseau. Par Rousseau, personne ne le contestera. Il est certain qu'il reçoit des arbres et des eaux une impression toute nouvelle qu'aucun de ses con-

temporains n'a recherchée ni ressentie. Chez lui, la nature, pour la première fois, prend conscience d'elle-même et vit de sa vie propre. Il ne la conçoit plus comme le vague décor de l'action humaine, il l'élève à la dignité d'objet esthétique. Et c'est donc à bon droit qu'on lui impute d'ordinaire cet enrichissement de notre sensibilité. Mais on n'acceptera pas aussi facilement que le nom de Buffon soit joint au sien. Et pourtant, Buffon et Rousseau coopèrent à la même œuvre, malgré la divergence de leurs desseins. Ce serait une erreur, en effet, de penser qu'il est indifférent pour le sentiment de la nature qu'on écrive ou non les *Epoques de la nature*. La science, en ce cas, fournit une matière qui n'est point négligeable, que la sensibilité assimile, au contraire, et dont elle se nourrit. Elle l'assimile d'autant mieux que l'art l'a mieux façonnée ; et Buffon la prépare d'une manière admirable.

Agrandi dans la durée par Buffon, le sentiment de la nature fut ensuite agrandi dans l'espace par Bernardin de Saint-Pierre. L'horizon coutumier montrait des bornes assez étroites : le doux auteur des *Harmonies* y fait une trouée. Et voilà que le goût de l'exotisme est né. Bernardin, du reste, n'est pas seulement intéressant pour nous avoir révélé les paysages tropicaux ; il l'est encore, et davantage, ce me semble, pour avoir tenté d'établir un compromis amiable entre la nature et Dieu. De là le finalisme outré qu'on constate dans ses œuvres. On l'a trouvé risible. Mais il n'est pas que risible, il est aussi très significatif. Bernardin appartient à une époque de transition : il veut aimer la nature sans cesser d'adorer Dieu ; et il s'aperçoit bien qu'il n'y a pas d'autre lien que le finalisme capable de les rattacher l'un à l'autre. Or, s'il y a finalisme quelque part, il y a finalisme partout, car les ensembles sont formés de parties, les parties de parties moindres, et ainsi *ad infinitum*. Et puis, à quel signe reconnaître qu'il est enfin absent ? Bernardin est donc un logicien rigoureux

qui ne recule pas devant les conséquences extrêmes de sa pensée première, lorsqu'il découvre, dans les formes variées des produits naturels, une intention visible du Créateur. Et c'est pourquoi précisément les écrivains qui suivent vont rejeter peu à peu le finalisme. Et ce lien va se détendre, s'affaiblir, s'effiler et, bientôt, se rompre tout à fait, laissant Dieu s'éloigner de la nature et la nature se séparer de Dieu.

III

Déjà, dans Chateaubriand, on ne le sent presque plus. Ce n'est pas, au fond, un esprit religieux que l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il n'a pas l'accent qui dénote une conviction forte, maîtresse de l'âme où elle s'est implantée. S'il dresse volontiers l'apothéose de la religion, c'est, d'une part, qu'il participe au mouvement de réaction de son temps contre les tendances du XVIIIe siècle; c'est, d'autre part, que l'histoire du christianisme offre une matière incomparable au rhétoricien supérieur qu'il fut toujours. Il l'aime sans doute, la religion, mais comme un auteur aime un beau sujet, susceptible de présenter son talent sous l'aspect le plus séduisant. A tout le moins, son finalisme est discret; et l'on devine qu'il est à la limite, au lieu d'être au centre de sa vision des choses. Le lien qu'avait tissé Bernardin de Saint-Pierre avec son âme ingénue était décidément bien fragile!

Il restait à le couper tout net, et c'est ce que fit le romantisme.

Le romantisme a été l'objet de jugements dont la diversité est allée jusqu'à la contradiction. Pour moi, son défaut capital, celui duquel découlent tous les autres, c'est son ignorance absolue de la psychologie. Comparez, de ce point de vue, *Andromaque* à *Hernani*. Il est vrai que le

romantisme constitue un mouvement purement lyrique et qu'il faut le prendre comme tel. Or le lyrisme s'accorde assez mal avec la psychologie, attendu qu'il sublimise les passions, pour ainsi dire, et qu'il en fait ou de vagues aspirations de l'âme ou d'irrésistibles élans du cœur. Seulement, et ceci doit être remarqué, ce qu'il a perdu par là en profondeur, il l'a gagné en largeur. Considéré de haut, le romantisme, c'est, en fait, la conquête par l'art de la nature entière, depuis ses aspects les plus grandioses jusqu'à ses manifestations les plus humbles. Il a pour principe secret la dilatation de notre sensibilité, et il la dilate à tel point qu'il parvient à l'étendre à la totalité des êtres et des choses. Ainsi, tout en s'écartant du vrai, il en prépare l'avènement. Dieu disparu, la nature sentie, il n'y a plus qu'à restituer à l'humain sa valeur exacte, que les anciens et le XVII[e] siècle ont exagérée et que les romantiques rabaissent en embrassant un ensemble trop vaste où il se trouve noyé.

Ce travail d'ajustement présente deux phases distinctes dont la première est l'école naturaliste.

La science n'y fut pas étrangère. Elle n'est étrangère, d'ailleurs, à aucune évolution de la pensée ou du sentiment; et l'on a bien tort, à mon avis, de négliger son influence quand il s'agit de littérature. L'artiste n'est nullement insensible aux grands courants d'idées qui créent l'atmosphère intellectuelle et morale de son temps; il en est affecté, au contraire, plus profondément que quiconque, parce qu'il offre à l'impression générale une plus large surface réceptive.

Quand Rousseau se prend à regarder son lac et ses montagnes, la science, par Linné et les Jussieu, par Voltaire et Fontenelle, par bien d'autres, a déjà tenté de montrer que l'homme n'occupait qu'une certaine place dans la nature. Quand le romantisme inaugure le moyen âge comme *temps* esthétique, l'histoire a conquis ses méthodes d'in-

vestigation et dessiné à grands traits la figure du passé ; et les poètes s'attachent à le ressusciter dans nos rêves juste au moment où Comte, sociologue, en célèbre l'organisation politique. Vienne le progrès des sciences naturelles, qui sont encore des sciences historiques dans le sens où l'entendait Renan, et la littérature sera tout de suite consonante avec lui. C'est que le rôle éminent de la raison est d'unifier et qu'il s'impose à l'esprit comme une nécessité intérieure à cause du besoin profond d'harmonie que les hommes ont en eux. Et le naturalisme, à son heure, a été la forme d'art fugitive où ce besoin permanent s'est satisfait.

On sourit aujourd'hui de cette conception du « roman expérimental » sur laquelle Emile Zola s'est tant appesanti ; mais il faut avouer qu'elle était la seule qui renfermât des germes de vie, alors que Darwin, Hæckel et Carl Vogt régentaient la science. Elle a pour base la notion de milieu. Zola croit, avec la plupart des savants de la seconde moitié du XIX[e] siècle, que l'homme est intégralement le produit de son milieu, l'hérédité n'étant et ne pouvant être que la somme des influences accumulées de ce milieu et élevées par la génération à une sorte de n[ième] puissance. De là deux conséquences parfaitement justes. Le milieu, facteur indéfectible de notre tempérament et de notre caractère, doit être le véritable objet d'étude, si l'on a souci de vérité ; et c'est ainsi que Zola se trouve poussé à l'abus des descriptions. Les hommes, d'autre part, étant le résultat, au physique et au moral, d'un milieu dont l'action constante s'exerce constamment dans la même direction, les hommes doivent être non moins constants dans leurs vices, leurs habitudes ou leurs passions ; et c'est ainsi que Zola se trouve poussé à nous montrer des personnages sans *dessous* qui nous apparaissent comme des forces naturelles dont le hasard règle les chocs.

L'esthétique réaliste, en définitive, ne connaît donc

qu'un héros, la nature, qui reprend chez elle le rôle dévolu, chez les anciens, à la fatalité. Elle oublie que la nature et le destin ont un égal besoin de l'homme pour se réaliser, que son sentiment donne la vie à l'une, de même que sa conscience l'avait prêtée à l'autre. Elle renverse, par conséquent, la perspective normale : au lieu de l'ouvrir du dedans au dehors, de l'homme à la nature, elle l'ouvre faussement du dehors au dedans.

Pour la rétablir dans son vrai sens, il faudrait changer le point de vue, et c'est à quoi la pyschologie, science nouvelle, va nous inciter. La pyschologie est une tard venue dans le mouvement intellectuel du XIXe siècle; mais, dès qu'elle a commencé à fouiller le domaine qu'elle s'est tracé, remarquez comme la littérature déplace vite son axe. M. Bourget lui fait faire le tournant et, derrière lui, presque aussitôt, tous les jeunes écrivains se hâtent. Ils s'aperçoivent que, si le milieu est une donnée, le caractère en est une autre, et cent fois plus importante, qu'en réalité le milieu n'agit guère qu'à l'état de milieu social, et qu'en peignant fidèlement les mœurs de leur temps ils retiennent l'essentiel de son action sur l'individu. Ils s'aperçoivent, en un mot, que le point visuel de l'esthétique doit être replacé dans le cœur humain, où les classiques l'avaient fixé. La nature, par suite, perd cette objectivité que Zola lui avait donnée. Le monde extérieur se résolvant en images chez l'homme, elle devient subjective au même titre que toutes choses, c'est à dire qu'elle n'existe qu'en tant qu'elle est sentie et perçue, et dans la mesure même où elle l'est ; et, dès lors, il n'y a plus qu'à lui faire sa part, qui reste grande, au milieu des autres perceptions et des autres sentiments. Amiel avait raison : un paysage n'est qu'un « état de l'âme ».

Nous en sommes là maintenant. Avons-nous atteint le dernier stade de l'évolution du sentiment de la nature ? Je ne le crois, ni ne l'espère ; mais je pense que les poètes et

les romanciers de l'avenir se borneront à osciller autour du point actuel qui n'est pas loin, ce me semble, du point d'équilibre.

IV

De ce que le sentiment de la nature est très vif chez nos écrivains, il ne faudrait pas conclure, cependant, qu'il tend à être éprouvé par tout le monde. Gardons-nous bien de l'illusion qui pourrait naître, sur ce sujet, du tourisme, notre manie présente.

Parmi les gens qui aiment à voyager, il en est beaucoup qui sont mus par le souci de l'hygiène ; d'autres se déplacent par désœuvrement, pour colorer le gris de leur existence ; d'autres enfin, et les plus nombreux sans doute, le font par pure vanité. Ce qu'on recherche, c'est cette satisfaction très particulière qui réside dans le fait de dire, comme le pigeon de La Fontaine : j'étais là, telle chose m'advint. Car, voyager étant coûteux, on affirme, en allant en lointain pays, une faculté de dépense supérieure à celle de la plupart de ses contemporains, et c'est là l'une des plus douces joies de notre espèce, dans les temps que nous traversons. N'est-ce pas le quantum de superflu dont nous jouissons qui mesure, à tous les yeux, notre valeur sociale ?

Si le développement du tourisme n'est pas lié, par son origine, à celui du sentiment de la nature, il est possible toutefois qu'il exerce sur lui une heureuse influence. Après avoir voyagé par snobisme, peut-être voyagera-t-on par inclination, puis par goût et secret besoin. Car l'habitude aux doigts lents nous pétrit comme une molle argile. Laisser descendre l'habitude au plus intime de son être, tel était le procédé que Loyola, grand psychologue, préconisait à ceux qui cherchaient la foi, ayant observé que, lors-

qu'on a longtemps plié les genoux, le cœur se soumet et la raison s'humilie. De même, à force de varier ses horizons, la foule étourdie des touristes en arrivera sans doute à discerner le caractère qui se dégage de chaque paysage et à sentir peu à peu la grandeur, la mélancolie ou la douceur dont il est empreint. Les moyens de locomotion commodes qui s'offrent à elle ne peuvent que l'y aider, attendu qu'ils suppriment à peu près la fatigue, ennemie de la contemplation. Un légionnaire de l'armée de César ou bien un fantassin de Bonaparte traversant les glaciers des Alpes n'en sauraient apprécier la farouche beauté : ce ne sont pas, pour eux, des spectacles, ce sont des obstacles. Il ne suffit donc pas de dire, comme Emerson, qu'une chose n'entre dans le domaine de l'esthétique que du jour où elle est sortie de la sphère de l'utile ; elle doit encore, avant d'y pénétrer, avoir cessé de causer à l'homme une peine corporelle.

Mais qu'est-ce, après tout, que ce sentiment de la nature ? De quels éléments se compose-t-il ? Quelle est la couche sous-jacente de notre esprit où il se nourrit ?

On pourrait dire peut-être qu'il revêt deux formes assez tranchées, selon qu'il affecte l'artiste ou l'écrivain.

Pour l'artiste, il se résout essentiellement en paysages. De la nature, l'artiste ne retient que certains aspects dont son œil s'enchante, à cause de leurs lignes générales et des jeux de lumière qui s'y créent. Quant à la puissance vitale et cosmique que ces paysages manifestent, il ne la sent que d'une manière très obscure, si même il la sent ; et, du reste, il est inutile à son œuvre qu'il la sente mieux, puisqu'il lui manquerait les moyens de l'exprimer.

Pour l'écrivain ou le penseur, c'est précisément l'inverse. Il n'est pas, assurément, indifférent à la coloration du ciel, à la grâce des contours et au *fondu* des lointains ; mais tout cela ne constitue qu'une espèce de halo lumineux autour de son sentiment, qui s'alimente ailleurs. Ce qui

l'impressionne, c'est la vision confuse de la source de vie énorme et toujours jaillissante qui se fait jour au dehors par les arbres, par les eaux, par les bêtes, par les oiseaux, par les soulèvements et les dépressions de l'écorce, et qui semble ne tendre qu'au but incompréhensible de réaliser l'être intarissablement.

L'émotion de l'artiste et celle de l'écrivain se séparent donc avec netteté. Y a-t-il entre elles une différence radicale, ou bien seulement des nuances insuffisantes pour en altérer le caractère commun ?

Si le sentiment de la nature est identique, au fond, chez l'artiste et chez l'écrivain, il n'est pas douteux que sa naissance remonte à une époque beaucoup plus éloignée que je n'ai dit; car les hommes qui ont couronné l'Acropole comme on sait le possédaient, en ce cas, au suprême degré. Mais peut-on soutenir qu'il est identique? Je ne le crois pas. Devant un paysage, à quoi songent les Grecs ? Ils songent à l'orner, à en parachever les lignes, ici, par un temple, là, par une statue, c'est-à-dire à détourner, au profit de l'art, un sentiment qui allait de lui-même à la nature. Rien, en somme, n'est moins familier à l'esprit grec que l'idée de la nature conçue comme l'action d'une force mystérieuse, une en son essence, quoique infiniment variée dans ses effets. A défaut de leur science, encore bien pauvre, leur philosophie, qui fut grande et forte, eût pu les y conduire; mais leur philosophie n'était que le premier de leurs arts et, comme telle, elle s'efforçait de ramener tout au point de vue humain. C'est que les Grecs sont exclusivement, ou peu s'en faut, des artistes, autrement dit, des gens sentant d'une manière vive et fine, et aimant à sentir, et aimant à coordonner leurs sensations afin d'atteindre à un équilibre qui en décuple le charme et la douceur. Or, cet équilibre ne s'obtient pas sans sacrifices. Pour le réaliser, il faut surtout opérer des réductions, il faut retrancher ce qui ne se réduit pas, il faut, en un mot,

se résoudre à perdre une partie de nos richesses intérieures, parce que l'esprit ne se possède bien qu'après s'être appauvri. Et de là vient, ou je me trompe fort, l'insensibilité des Grecs à l'égard de la nature. La nature est exubérante et indisciplinée : elle aurait débordé et troublé leur idéal fait de mesure, de noblesse et de clarté.

Ainsi le sentiment que la nature suscite dans l'âme harmonieuse de l'artiste, dont le Grec est le type ethnique accompli, ne saurait être assimilé au sentiment de la nature que connaît l'écrivain. Pour celui-ci, il naît de l'extension de l'idée de société à l'universalité des êtres et des choses, cette extension reposant à son tour sur la croyance vague ou précise à une commune origine. Cela revient à dire qu'il a pour assise profonde un panthéisme plus ou moins conscient, mais impérieux; et, en effet, c'est ce qu'on a dit. Seulement, on ne paraît pas avoir remarqué que ce panthéisme lui-même était le fils de la science, ayant été la conclusion tirée par le cœur des prémisses posées par l'entendement. Car, au point de vue moral, l'influence qu'a eue la science n'est pas, pour moi, là où on la trouve ordinairement; elle découle presque tout entière, à mes yeux, de la notion nouvelle qu'elle nous a donnée de l'espace et du temps, en les *matérialisant* en quelque sorte, en les transformant en infinis positifs au moyen de ses genèses sans terme et sans limite dont les tourbillons horribles nous emportent éternellement. Il ne sert de rien de déclarer ensuite que la science, qui tend à la mathématique comme à sa forme achevée et parfaite, ne saisit que des rapports et, par conséquent, n'enserre qu'un réseau d'apparences : l'imagination frappée fait taire la raison. Et, du reste, il n'en résulte pas une doctrine organisée et systématique, telle que celle de Spinoza, par exemple, mais une idée un peu sourde et un sentiment très puissant qui se prêtent un mutuel appui et qui résistent à la discussion de leurs fondements : l'idée que nous sommes

un aspect fuyant de la force inconnue et indestructible qui fait la vie, au même titre que l'arbre, l'insecte et le brin d'herbe; le sentiment qu'un destin pareil nous réunit et nous associe pour une fin également impénétrable à notre intelligence et à leur instinct.

Et voilà pourquoi le sentiment de la nature s'est développé *pari passu* avec les progrès de la science. Et voilà pourquoi il me semble qu'il constitue autant une manière de penser qu'une manière de sentir.

Cultivons-le sans défiance. Il a, il est vrai, ce goût d'amertume qu'ont les tristesses sans issue, mais ses enseignements sont salutaires pour qui l'accueille dans un cœur pur. Il induit à la méditation, à la bienveillance, à l'apaisement graduel des désirs; il conseille la soumission à l'inévitable, qui est toute la sagesse; il dépouille enfin notre moi des enveloppes que l'amour-propre lui superpose pour le grossir, et le chasse, chétif et nu, au sein mouvant de l'océan des choses, ce qui mène droit à toute la morale que contient la pitié interprétée par la bonne volonté. Et quand les religions s'en seront allées où vont les croyances mortes d'épuisement, il sera probablement la dernière racine vivante qui permettra à la métaphysique de fleurir encore dans l'âme des hommes.

J.-B. Chéron.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

DEUXIÈME ANNÉE N° 5 25 Mai 1903

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Les Religions de Vigny

M. Léon Séché a publié sur Alfred de Vigny un livre (1) qui, comme livre documentaire, est admirable ; qui, comme livre de critique, est excessivement faible et qui, comme livre de thèse, est plus faible encore.

C'est une mine inestimable que ce volume, où l'on trouve des lettres inédites de Vigny, des lettres inédites de ses amis, des œuvres inédites ou très difficiles à trouver de ses amis, des renseignements, tout nouveaux, sur les relations de Vigny et de Marie Dorval, et tant d'autres choses inédites, inconnues ou mal connues ! M. Léon Séché a rendu un véritable et très grand service à l'histoire littéraire. Le livre devrait être intitulé, non pas *Vigny et son temps,* titre trop vaste, beaucoup trop ; mais *Vigny et ses amis* ou *Vigny et son groupe littéraire.* C'est toujours au milieu de ses amis qu'on l'y voit, et de ses amis (Hugo, Brizeux, Auguste Barbier, Turquéty, Boulay-Paty, Émile Péhant, Pitre-Chevalier, Léon de Wailly, Ponsard, Victor

(1) *Alfred de Vigny et son temps* (chez Juven).

de Laprade, Camille Maunoir, le pasteur Bungener, Mme Ancelot, Mme Lachaud, Marie Dorval, Delphine Gay, Sophie Gay) on voit ici se lever et se dessiner très nettement les figures toutes fort intéressantes ; et de quelques-uns on lit des ouvrages curieux, des lettres considérables et parfois essentielles, etc.

« Ce n'est pas un livre, c'est une valise », me disait un ami très sévère. C'est surtout une valise ; oui ; mais c'est une valise très bien garnie et dans un bon ordre. Encore une fois l'histoire littéraire est rendue, par ce livre, très redevable à M. Léon Séché.

M. Léon Séché n'a eu que le tort de vouloir quelquefois faire œuvre de critique et de vouloir interpréter la pensée de Vigny ou de tel autre. Peut-on supporter, par exemple, la ligne suivante : « Le pessimisme de Vigny n'a rien de commun avec celui de Chateaubriand, *de Gœthe* ou de Schopenhauer » ? Le pessimisme de Gœthe ! Et pourquoi ce mot étrange ? Parce que Gœthe a écrit *Werther*. C'est enfantin. — Autre exemple, et je n'en donnerai pas d'autre, quoique je pusse en donner trente ; mais je n'aime pas à piétiner : M. Léon Séché lit ces vers de Vigny qui sont dans toutes les mémoires, mais que je cite parce que c'est une volupté pour moi de les transcrire :

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté ;
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire,
Qu'il soit ancien, qu'importe ? Il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur leurs flancs des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a jailli de leur cendre.

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre :
Si j'écris leur histoire ils descendront de moi.

M. Léon Séché lit ces vers et il en conclut : « On sait le peu de cas qu'Alfred de Vigny faisait de sa noblesse. » Ne pas s'apercevoir que dans un pareil texte l'orgueil nobiliaire éclate aussi fort que l'orgueil d'auteur, et à en être indiscret, c'est pousser au delà des bornes ordinaires l'art de ne pas savoir lire. Mais j'ai dit que je n'insisterai pas sur ce point.

Ce qui est intéressant, après le mérite documentaire de ce livre, mérite qui, je ne saurais trop le répéter, est incomparable, c'est la thèse que M. Léon Séché a soutenue un peu partout dans son volume et surtout dans le livre V.

Cette thèse est que Vigny fut janséniste.

Cela est nouveau, cela est un peu étourdissant au premier abord, cela est faux à mon avis ; mais cela n'est pas ridicule et mérite d'être discuté sérieusement et d'assez près, pour arriver, si l'on peut, et je dirai tout de suite que je ne le crois guère, à quelque chose d'un peu précis sur la religion ou sur les tendances religieuses d'Alfred de Vigny.

Voici les principaux arguments de M. Léon Séché à l'appui de sa thèse : « Vigny fut un janséniste » ; les voici même tous, sauf ceux qui sont tout à fait secondaires ou que je pourrai oublier, tout à fait involontairement, je vous prie de le croire :

1° « Quand je sus que l'abbé de Baraudin, qui fut le précepteur de la mère du poète, était imbu de l'esprit janséniste et que Vigny avait au Maine-Giraud, dans sa petite bibliothèque, l'exemplaire des *Lettres de morale et de piété* de l'abbé du Guet... mes derniers doutes se dissipèrent. » — Un homme est janséniste parce qu'il a dans sa bibliothèque un livre janséniste et parce que le précepteur de sa mère fut semi-janséniste ! C'est sur ces preuves-là

que les derniers doutes se dissipent! Passons, n'est-ce pas? à autre chose.

2° Quand Vigny eut rompu avec Dorval « si Port-Royal avait encore existé, je crois qu'à l'exemple de Racine quand il eut brisé avec la Champmeslé, il y aurait cherché un suprême refuge ; car au fond de son pessimisme qui a fait l'objet de tant de gloses savantes, je reconnais, moi, l'esprit persistant quoique dévoyé, de cette sainte maison ». — Simple affirmation. « Je vois, moi » n'a jamais été un argument. C'est « je le vois en bronze, moi », de Pégomas.

3° Il a été l'ami de Lamennais. — Eh bien? C'est une preuve que l'on est janséniste que d'avoir été en bons termes avec un homme qui ne l'a jamais été ?

4° « Et le jansénisme fut toujours une attitude autant qu'une doctrine ; sur la fin même il n'était que cela. Qui disait janséniste disait un homme austère, intransigeant, irréductible. » — Il est certain que si c'est là la définition du jansénisme, Vigny fut un semi-janséniste. Mais à ce compte Renan et Littré furent jansénistes tout à fait. Dieu merci ! si janséniste veut dire seulement honnête homme, il y a encore parmi nous beaucoup de jansénistes sans le savoir. Il suffit de sourire et de passer.

5° « Il est surprenant que Sainte-Beuve, qui s'entendait si bien à analyser les âmes, à les classer et qui savait à fond les tenants et les aboutissants de Port-Royal, n'ait pas remarqué, après la publication des *Destinées* et du *Journal d'un poète*, que Vigny était de la famille spirituelle de Racine et de Pascal. Car le poète de la *Mort du Loup* et de *Moïse* avait la marque, l'attitude, l'accent janséniste, et son pessimisme ne fut en somme qu'un jansénisme plus ou moins dévoyé. » — Vous voyez, lecteur (et, s'il vous plaît, relisez), un atome de jansénisme dans la *Mort du Loup* et dans *Moïse* ? J'y vois du stoïcisme ; j'y vois le stoïcisme lui-même et la *Mort du Loup* est une leçon d'Épictète à peu près textuelle, et *Moïse*, c'est Marc-Aurèle qui parle en

vers, exactement. Or, il ne faudrait pourtant pas oublier ou négliger ceci, que les jansénistes ont abhorré le stoïcisme et ils savaient joliment pourquoi, allez ; et il suffit de relire Pascal et Nicole pour savoir pourquoi ils le savaient.

6° « Quels furent ses premiers livres [les premiers livres qu'il lut constamment] ? Les *Mémoires de Retz* et *la Bible*. Or, l'histoire de la Fronde et les *Mémoires du cardinal de Retz*, c'est un peu l'histoire de Port-Royal, *puisque l'abbaye supporta les contre-coups de la Fronde* et que le cardinal était du parti, sinon de la doctrine. » — Toujours la même argumentation. Je suis socialiste révolutionnaire puisqu'un de mes premiers livres de chevet était l'*Histoire de la Révolution*, de Louis Blanc. Et, d'autre part, Port-Royal ayant subi les contre-coups de la Fronde, les *Mémoires de Retz* sont une introduction aux livres d'Arnauld. Il est stupéfiant qu'il y ait sur la planète des hommes qui raisonnent de cette sorte.

8° Faites attention à *Moïse*. « Qu'est-ce que c'ést que *Moïse* ? Vigny l'a dit. Il a dit : « Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique, l'homme de génie las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur il demande le néant. » — Et voilà une preuve du jansénisme de Vigny. Les jansénistes sont donc des nihilistes ?

9° Faites attention à *Eloa*. « Qu'est-ce que le poème d'Eloa sinon le poème de la Pitié, *de la Grâce miséricordieuse et impuissante* ? » — Alors les jansénistes ont donc cru que la Grâce ne pouvait rien ? Voilà de singuliers jansénistes ! — « Si jamais le jansénisme mérita l'accusation de tout ôter au Père pour tout donner au Fils, c'est bien dans ce poème mystique, puisqu'Eloa est née d'une larme du Christ et que par sa grâce intérieure elle entreprend de relever l'ange déchu. » — Elle n'y réussit pas et tombe

avec lui, au lieu de le relever. Si c'est là un poème de la Grâce et qui mette le Fils au-dessus du Père!

10° Lettre de Vigny à Brizeux : « Sainte-Beuve m'a envoyé son livre [*Port-Royal*]. C'est un des plus beaux sujets d'histoire que je connaisse, ou plutôt c'est toute l'histoire de l'âme humaine. J'ai commencé de le lire à ma mère ; elle y goûte autant de charme que moi, quoique le sujet n'ait point pour moi l'attrait de la nouveauté. Il faut que je vous dise, en effet, que la question du jansénisme est de celles que j'ai été amené à étudier à ma sortie du collège. Nicole m'est aussi familier que Pascal, dont les *Petites Lettres* m'avaient introduit dans le cœur de la place du jansénisme bien avant que Sainte-Beuve ait songé à s'en faire l'historien... Je vous conseille de vous procurer ce livre qui me prouve une fois de plus que nous avons tous notre destinée. Celle de Sainte-Beuve est vraiment curieuse... (1) »

Rien de plus intéressant, certes, que ce passage. Il nous renseigne sur les lectures et les études et les curiosités de Vigny tout jeune ; rien n'est plus intéressant ni plus précieux que ce passage. Seulement il ne prouve que deux choses : la première que Vigny ne connaît pas le jansénisme et, la seconde, qu'il n'est pas janséniste du tout. En effet, s'il connaissait le jansénisme, il n'écrirait pas cette énormité que par les *Petites Lettres* il est entré dans le cœur de la place du jansénisme, le cœur de la place du jansénisme, pour un janséniste qui sait ce que c'est que le jansénisme, n'étant point du tout les *Petites Lettres* de Pascal, ouvrage de polémique et non de doctrine.

Et le passage prouve que Vigny n'était point janséniste ; il le prouve par sa froideur. Que dit Vigny ? *qu'il a été amené à étudier le jansénisme* à sa sortie du collège et qu'il

(1) Lettre inédite jusqu'à l'apparition du livre de M. Séché et dont M. Séché ne donne qu'un fragment.

connaît Nicole et Pascal, et que l'histoire de Port-Royal c'est toute l'histoire de l'âme humaine. C'est le ton d'un janséniste parlant des jansénistes, cela? C'est le ton d'un dilettante parfaitement détaché. Il ne dit même pas qu'il fut *jadis* un peu touché, un peu ému par Pascal et Nicole ; il dit qu'il les a étudiés et que les étudier, c'est étudier toute l'âme humaine. Voilà un janséniste peu chaud. Qui ne voit que si Vigny avait été, à un moment quelconque de sa vie, janséniste pour une obole, c'est alors, c'est lisant le *Port-Royal* et écrivant à un ami, qu'il aurait donné quelque signe, non d'amateur qui étudie, mais d'homme qui, à un moment au moins, a été pris ou touché ou effleuré? Pas un mot de cela. « J'ai étudié cela dans le temps. C'est une étude psychologique de première importance. » Voilà tout. Allons ! le trait n'a pas pénétré, la grâce n'a pas opéré.

Et M. Séché, en sa loyauté très vénérable, a la maladresse de mettre en note : « *Il aurait pu ajouter* dans cette lettre que, parmi les livres qu'il avait hérités de son oncle, l'abbé Baraudin, il avait trouvé un certain nombre d'ouvrages jansénistes, dont les *Lettres* de l'abbé du Guet. » — Mais, cher Monsieur, précisément parce que Vigny, dans une lettre où il parle jansénisme, dans une lettre où il fait parade, non sans coquetterie, de son érudition janséniste, ne dit pas un mot des *Lettres* de l'abbé du Guet qu'il a dans sa bibliothèque de campagne, il est très évident qu'il ne les a jamais lues, il est prouvé par le fait même qu'il ne les a jamais lues ; et tout ce que vous tirez en faveur de votre thèse de la présence parmi les livres de Vigny des *Lettres* de l'abbé du Guet est tout justement détruit net par cette omission essentiellement significative.

11° Lettre de Vigny à une petite fille qui va faire sa première communion. Parce que cette lettre était inédite avant le livre de M. Séché, parce qu'elle est très intéressante et charmante, parce que M. Séché lui attribue une grande importance pour sa thèse et l'intitule : « Une lettre

JANSÉNISTE, je la publie, et non sans plaisir, tout entière (1) : « Je crois fermement en votre bonté, ma chère petite Valentine, et je vous prie de l'employer tout entière à me pardonner mon immobilité et mon silence. Il faut qu'une filleule ait de l'indulgence pour son parrain et qu'elle l'excuse d'avoir une suite d'inquiétudes presque sans interruption. Votre cousine, Mme de Vigny, a été malade depuis plus d'un mois d'une fluxion de poitrine à peine guérie. Depuis trois jours seulement, elle peut se lever et marcher dans la chambre. Votre aimable petit billet m'est venu au milieu des nuits de garde-malade et de consultations de médecins. J'ai compté un peu sur votre cousine et votre sœur aînée pour vous faire souvenir de tout ce qui m'attache ainsi à Paris d'une manière si sévère et toujours si affligeante. Vous voilà donc plus chrétienne que jamais et je regrette de ne vous avoir pas vue approchant des sacrements qui vous ont été donnés. Je suis sûr que vous étiez troublée de cette audace que nous avons ce jour-là de recevoir Dieu même sur nos lèvres. Vous pouvez dire en vous-même :

Seigneur, dans ta gloire adorable
. . . . (2)

Et vous devrez être reconnaissante et remercier le ciel de votre guérison, quand vous aviez une maladie qui effrayait votre bonne mère et vous affligeait ; vous auriez pu dire aussi comme les beaux cantiques :

J'ai vu mes tristes journées
. . . . (3)

Mais aujourd'hui vous direz le soir (et c'est la pénitence que je vous impose comme un confesseur, en vous écrivant sur la table de l'Académie française) :

(1) A Mlle de Saint-Chamans, actuellement Mme de Clérambault.
(2) Vigny cite toute la strophe.
(3) Id.

Seigneur, il faut que la terre
. . . . (1)

Après cela vous chercherez, vous vous informerez et vous trouverez de quel poète sont ces beaux vers et vous les lirez tous et vous apprendrez par cœur ceux qui vous auront touchée. Embrassez pour moi Madame votre mère et vos sœurs et envoyez-moi l'absolution que vous me donnez, j'espère, pour mon absence et pour le long sermon que je viens de vous faire. »

Elle est délicieuse, cette petite lettre, et il faut remercier tendrement M. Léon Séché de l'avoir déterrée et de nous l'avoir fait connaître. C'est un petit tableau : on voit Vigny à son banc de l'Académie écrivant à sa filleule qui fait sa première communion, lui envoyant des vers pieux sans lui en dire l'auteur, jouissant de penser qu'elle va croire qu'ils sont de lui, lui jouant le petit tour de l'engager à chercher de qui ils sont, excitant sa curiosité par une petite énigme, rendant un hommage délicat et modeste à J.-B. Rousseau; et c'est une petite scène de comédie pieuse et virginale et c'est une lettre chrétienne et littéraire tout à fait à propos et ajustée aux circonstances; mais il faut être bien féru de son parti pris pour y voir une « lettre janséniste ». M. Séché souligne comme éminemment janséniste la ligne : « Je suis sûr que vous étiez troublée... » On m'a dit cela une centaine de fois quand j'ai fait ma première communion et, certes, ceux qui me le disaient n'étaient pas jansénistes pour une maille poitevine. Si ceux qui parlent ainsi sont jansénistes, tous les catholiques sont jansénistes. Vigny s'adressant à une petite communiante parle le langage catholique, et il n'en est que cela, et quel langage voulez-vous qu'il parle ?

12° M. Léon Séché : « Qu'est-ce, en effet, que le jansénisme, sinon une sorte de pessimisme chrétien ? Eh bien !

(1) Vigny cite toute la strophe.

le pessimisme de Vigny, pour aboutir à la religion de l'honneur, n'en est pas moins foncièrement chrétien. »

Voilà l'argument le plus fort, le plus net, et véritablement presque digne de considération, de toute l'argumentation de M. Séché. A la vérité tout y est encore un peu confondu. S'agit-il de prouver que Vigny est chrétien ou qu'il est janséniste? Que Vigny ait toujours été un peu chrétien, c'est ce que je crois et nous verrons cela plus loin; mais c'est Vigny janséniste que M. Séché a prétendu qu'il nous montrerait et pour le prouver il nous dit: « le jansénisme est un pessimisme chrétien. »

Rien n'est plus faux. Le jansénisme est un christianisme rigoureux; le jansénisme est un christianisme austère; le jansénisme est un christianisme *effrayé* et convaincu de l'impuissance de l'homme à se sauver lui-même; le jansénisme est surtout un christianisme individuel et qui tient peu compte de la monarchie ecclésiastique, et c'est en cela qu'il a des analogies avec le protestantisme et aussi, à un autre point de vue, avec le républicanisme; mais pour pessimiste, serviteur, le jansénisme ne l'est *absolument pas*.

Il est le contraire! Car le pessimisme, c'est la révolte; c'est l'homme irrité contre Dieu, à cause du mal qu'il a laissé sur la terre, jusqu'à le détester. Or il n'y a pas homme au monde moins révolté que le janséniste. Il adore Dieu en toutes ses rigueurs, et adore ses rigueurs et sait qu'il les a toutes méritées et les mérite toujours. Il n'y a pas d'homme aussi loin de la révolte que lui. Et, par conséquent, il y a seulement l'infini entre le jansénisme et le pessimisme. Je demande pardon au lecteur d'émettre ces vérités élémentaires.

La cause de ces extraordinaires contresens, c'est que depuis qu'on ne comprend plus les idées, les mots n'ont plus de sens. En une soutenance de thèse, je ne sais quel candidat ayant appelé pessimiste soit Millevoye, soit

Colardeau, l'honnête M. Crouslé était un peu ébouriflé et demandait au candidat ce qu'il entendait bien par pessimiste. De la réponse, un peu embarrassée, du jeune postulant on put induire qu'il entendait par pessimiste un homme qui n'est pas rigoleur. Évidemment ! D'un médecin qui n'est pas le médecin Tant-Mieux, vous entendez dire tous les jours : « Le docteur B... est plutôt pessimiste. Par conséquent, s'il se montre confiant, c'est que... » Il est clair que, quand les mots prennent des sens si éloignés de leur signification, on peut s'en servir pour des démonstrations étranges et des conclusions déconcertantes. Mais, tout de même, de ce que les jansénistes sont généralement peu vaudevillistes, en conclure qu'ils sont des pessimistes est exagéré.

Il est donc peu prouvé que Vigny ait été de la religion particulière de Jansénius. Mais enfin qu'a-t-il été ? C'est très intéressant à étudier et c'est sur quoi le très précieux livre de M. Séché nous donne certaines lumières qui s'ajoutent heureusement à celles que nous avions déjà.

Vigny « naquit catholique », comme on dit, et fut élevé catholiquement, sans que rien indique, du reste, qu'il le fut avec des tendances ou jansénistes ou molinistes. Il fut élevé catholiquement et il fut catholique assez longtemps ; voilà tout ce qu'on sait. Ses amitiés de jeunesse ne paraissent pas l'avoir détourné de ses habitudes d'esprit catholiques. Les officiers de son temps étaient catholiques et le monde de la *Muse française* et du *Cénacle* était essentiellement catholique et royaliste. *Eloa* est peu orthodoxe ; c'est une fantaisie, une fantaisie de génie ; mais elle est vaguement d'inspiration chrétienne. Un ange *née* d'une larme du Christ et *pleine* de pitié pour le plus grand pécheur parce que, s'il est le plus grand pécheur, il est le plus malheureux des êtres, c'est une idée chrétienne. Pas un mot de plus, s'il vous plaît. Ce n'est ni janséniste, ni moliniste, ni

catholique, ni protestant; c'est simplement et généralement chrétien; mais c'est chrétien, incontestablement. C'est d'un homme qui médite sur sa religion, que sa religion habite encore et qui ne s'en est pas détaché. Je vois Vigny chrétien sans précision, et gardant peut-être quelques habitudes catholiques, jusqu'en 1830 environ, c'est-à-dire jusqu'à la trentaine, peut-être un peu au delà.

Il se marie; il donne sa démission d'officier, il a une vie intérieure très triste; il rompt avec ses amis de la première heure; il a des déboires amoureux; il n'a pas au théâtre tout le succès qu'il veut (songez que tout d'abord on l'a considéré comme l'homme de théâtre de la nouvelle école et que Hugo a été jaloux de lui, et puis que Hugo et Dumas l'ont complètement éclipsé), on se moque beaucoup de lui, très bêtement; il arrive à l'Académie le dernier de sa génération et de son école, dont il était presque l'aîné; il y arrive après Lamartine, après Delavigne, après Hugo, et même après Sainte-Beuve, ce qui est révoltant. Tout cela le rend triste et morose, d'autant plus, qu'infiniment orgueilleux, les moindres atteintes lui sont des blessures. Il s'aigrit. Son aigreur le pousse à cette révolte contre toutes choses et en particulier contre l'organisation de l'Univers, qui s'appelle le Pessimisme.

Le pessimisme, et le plus noir, est partout dans Vigny, dans le *Docteur noir* comme dans les *Destinées* et dans les *Destinées* comme dans le *Journal d'un poète*. C'est le fond même, inaltérable, de Vigny depuis la trentaine jusqu'à la soixantaine.

Dans ce pessimisme, son christianisme, même son christianisme indécis d'*Eloa,* s'engloutit absolument. De 1830 ou 1835 à 1860 Vigny n'est pas chrétien. Le *Jardin des Oliviers* est d'un antichristianisme parfait, et je ne dirai pas d'un *athéisme*, il faut faire attention, mais d'un *antithéisme* absolu. Il y a là, comme dans les *Entretiens du Docteur noir,* un homme qui croit en Dieu, mais qui le trouve

méchant et qui l'accuse. Ne pas oublier cette distinction. Je la crois importante. Retenez ceci que je crois que Vigny n'a jamais été athée.

Mais Vigny est d'esprit trop haut pour se contenter d'une simple négation, d'un système simplement négatif. S'il n'est plus chrétien — et il ne l'est plus — il veut se faire une religion, ou une philosophie qui lui tienne lieu de religion, et c'est la même chose. Il cherche et il trouve, successivement, je crois, mais peut-être à peu près en même temps, encore il n'importe, les deux choses qu'il a trouvées n'étant pas contradictoires ; il trouve deux choses, deux religions, qui toutes les deux s'accommodent et de sa tristesse et de son orgueil et ne sont, comme il arrive toujours, que les formes intellectuelles de ses sentiments et, dans l'espèce, les formes intellectuelles de sa tristesse et de son orgueil.

Il trouve le stoïcisme et la religion de l'honneur.

Le stoïcisme, c'est le *Mont des Oliviers*, c'est la *Mort du loup*, c'est une partie du *Journal d'un poète*, c'est la doctrine la plus continuellement caressée par Alfred de Vigny. Au lendemain de la *Vie de Jésus* par Strauss, on demanda à Vigny s'il était chrétien. Il répondit : « Je suis stoïcien. » Le stoïcisme était pour lui sa tristesse devenue idée et son orgueil devenu doctrine. Accomplir sa tâche, n'en attendre rien, mépriser ses ennemis, souffrir et mourir sans parler, « seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse », c'est dans ces idées à la fois qu'il nourrissait et qu'il trempait sa tristesse et son orgueil comme pour leur donner du ton.

Sa vie de garde-malade et de malade le confirmait exactement tous les jours dans cette disposition d'âme et dans ce tour de pensée. Le stoïcisme devint comme sa seconde nature.

Il s'avisa, seulement, de lui donner comme une *forme* élégante et *raffinée*, convenable à un artiste et à un gentilhomme et où son orgueil trouvait, du reste, encore son

compte. Il imagina, et ce fut plutôt une manière de récréation morale que tout autre chose, la religion de l'honneur. Cette religion de l'honneur, ce n'est que le stoïcisme lui-même avec un peu de panache et un peu de littérature. La religion de l'honneur *qu'il affirme*, avec raison du reste, *avoir été parfaitement connue de l'antiquité* (« elle y produisait de sublimes grandeurs et la fécondait comme ces beaux fleuves qui dans leur source et leurs premiers détours n'ont pas encore d'appellation ») doit survivre à toutes les religions. Elle consiste en un sentiment de dignité très vif qui réveille toutes les énergies de l'homme et le porte au bien, au grand, surtout au désintéressé : « L'homme, au nom de l'honneur, sent remuer quelque chose en lui qui est comme une partie de lui-même, et cette secousse réveille toutes les forces de son *orgueil* et de son *énergie* primitive... L'honneur est la *conscience exaltée*... L'honneur, c'est la *pudeur virile*. »

Et en un mot la religion de l'honneur, c'est le stoïcisme poussé à un certain degré, non de force, le stoïcisme étant aussi fort que quoi que ce soit, mais de délicatesse dans la force et de susceptibilité dans la délicatesse. La religion de l'honneur c'est un stoïcisme scrupuleux et en éveil. Un homme qui a la religion de l'honneur, c'est un « raffiné d'honneur » qui est stoïcien et un raffiné d'honneur stoïque.

Telle était toute la conscience de Vigny. Le pessimisme au fond, le stoïcisme au milieu, la religion de l'honneur au cimier. Le pessimisme fut sa nature, le stoïcisme sa doctrine, la religion de l'honneur son attitude.

Il se mêlait à tout cela un peu de christianisme encore, comme... je ne sais trop comment dire, d'une part comme adoucissement et attendrissement, pour ainsi parler, d'autre part comme convenance et décence et « dehors civils que l'usage demande ». Il ne laissait pas, il ne manquait pas, en essayant de définir sa religion de l'honneur,

de dire « qu'elle s'accordait de tout point avec la religion chrétienne et avec ce que les autres ont de beau; car c'est la justice, la charité (?), la dignité humaine »; et, d'autre part, il ne laissait pas, il ne manquait pas de dire qu'il mourrait dans l'uniforme de la religion chrétienne : « A sa mort il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence. »

Il rêvait, aussi, d'une suite ou contre-partie d'*Eloa* qui serait un *Satan sauvé* et, considérant que « les criminalistes ont toujours affirmé que la vengeance n'était pas le but de la loi pénale », il ajoutait : « Tel est l'esprit chrétien sur la terre; pourquoi en a-t-il un autre pour le ciel en fondant des peines éternelles qui ne sont qu'une éternelle vengeance? » — Il avait donc, circulant à travers ses idées personnelles et ses religions personnelles, un reste de christianisme qui ressortissait moitié au sentiment, moitié au souci des convenances et aux habitudes d'enfance. Et il avait la religion de la souffrance humaine, qui, de quelque nom ambitieux qu'elle veuille s'appeler, n'est pas autre chose que le christianisme, et gardait le respect du culte où il avait été élevé.

Mais c'est tout, et ce christianisme purement sentimental et très vague n'avait rien de formel et n'avait rien de solide. Il ne croyait pas. Il ne voulait adhérer à *auçune* forme arrêtée, précise et constituée de la religion chrétienne.

On voulut le faire protestant. L'histoire est curieuse. Une dame protestante — vous les reconnaissez — voulut l'attirer au protestantisme et lui offrit son pasteur, M. Bungener. Il admira très poliment le beau talent de M. Bungener, le félicita et lui fit remarquer qu'il manquait peut-être d'esprit de charité et d'esprit de tolérance : «... Mais permettez que je vous le dise, je vois avec tristesse le soin que vous prenez de réveiller les souvenirs presque éteints

de ces persécutions qui durèrent, hélas! jusqu'à Louis XVI. La France est depuis près d'un siècle le pays de la tolérance la plus complète, il me semble. Tout est ouvert à tous les cultes. Des hommes politiques protestants ont assez longtemps gouverné la France actuelle pour qu'elle soit à l'abri de toute partialité... Si l'on évoquait trop souvent les ombres des victimes, si Monluc renvoyait à Des Adrets ses fantômes, si le protestantisme et le catholicisme recommençaient cette lutte des morts, ce serait, je crois, le christianisme qui en souffrirait... A présent que la Divinité même est menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois, n'est-il pas permis d'espérer que les ministres chrétiens emploieront l'autorité de leur parole à resserrer, s'il se peut, et rapprocher les barrières de tous les cultes? Ce ne serait pas trop de toute l'armée du culte pour faire face à la barbarie intérieure qui, de tous côtés, est sortie des ténèbres. Mais vous avez voulu faire *la guerre au mal* dans le XVII[e] et le XVIII[e] siècle... »

Le bon M. Bungener dut ne rien comprendre à cette homélie. Il faisait son devoir, cet homme. Le devoir d'un protestant c'est de s'exciter contre la Saint-Barthélemy et de faire la guerre à Charles IX. Quand il a fait cela, il a satisfait sa conscience et sa nature. Tout protestant est un mort qui parle.

L'amie genevoise de Vigny ne tint pas son pasteur pour battu. Elle l'envoya à Paris et M. de Vigny se dérangea très bien pour aller le voir. Le mort parla. Il est probable que ce discours posthume ne plut pas absolument à M. de Vigny; car, depuis ce moment, toute correspondance cesse entre le digne M. Bungener et M. de Vigny. Vigny ne fut jamais protestant. Il ne fit jamais la guerre à Charles IX.

Il ne fut jamais catholique non plus. Dieu sait s'il fut tiré aussi de ce côté-là. Sa « petite Louise », sa charmante fille spirituelle l'endoctrinait doucement et lui, très dou-

cement aussi, résistait avec netteté et ne laissait pas, même, de gourmander ce qu'il trouvait de puéril dans la religion de sa fille bien-aimée. Cette lettre est très significative en ce qu'elle est de Vigny moins d'un an avant sa mort (1862) : «... Pour vous, qui, à la rigueur, auriez le droit d'être moins enfant, vous l'êtes au moins autant et vous employez tout ce que vous avez de forces à demeurer toujours enfermée dans la naïveté du couvent. Vous fermez vos yeux et vos oreilles et vous tâchez de vous cloîtrer dans le rêve charmant de votre cœur de jeune mère. Vous voyez clairement une chaste divinité qui se penche pour vous écouter et qui veille à la manière prudente dont le cheval de votre fils s'est abattu. Vous êtes même, ce me semble, assez familière avec elle et vous m'écrivez qu'elle s'est bien acquittée de sa mission. Vraiment ? Vous êtes contente d'elle ? Ainsi elle n'a fait que son devoir strictement. Votre confesseur ne vous écouterait pas et il dirait :

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux cette enfant !

« S'il se fût cassé la jambe, notre pauvre cher petit Georges, comme fit un jour son parrain à la manœuvre des Mousquetaires, vous auriez donc été en droit, d'après cette doctrine, *païenne* bien plus que chrétienne, de vous en prendre à la Madone, à peu près comme les Italiennes qui donnent des coups de poing à leur vierge si elle n'a pas défendu leur mari, le brigand, contre les gendarmes. Vous passez de là à une autre adoration ; vous devenez une rivale passionnée de sainte Thérèse et vous tombez comme elle en extase devant celui à qui elle disait : « Quand même vous ne seriez pas Dieu, je vous adorerais. » — Eh bien ! Tant mieux ! Il faut qu'une jeune femme aime dans le ciel et sur la terre. Je ne répondrai sérieusement à rien ; je ne voudrais pas effeuiller une seule de vos illusions, ni seulement l'effleurer et la faner... Quand vous reviendrez, j'irai vous

voir, chère idolâtre ! Et vous me répéterez tout ce qu'il vous plaira et tout ce que vous vous rappellerez de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je pourrai même vous souffler ; car je la sais par cœur depuis mon enfance et j'ai une mémoire infaillible... Mais, je vous en avertis, prenez garde de me forcer à laisser tomber sur vos litanies quelques grands coups de raison pareils aux coups d'épée de Roland qui fendaient un homme et son cheval de la tête aux pieds... J'ai fait ainsi voir du pays à bien des abbés, et même à bien des abbesses. J'évite avec vous ces petits duels de controverse, de peur de vous faire du mal sans le vouloir et malgré moi, emporté par les mouvements irrésistibles d'une farouche sincérité, que jamais ni l'éducation sévère que vous savez, ni l'armée, ni le monde n'ont pu arrêter lorsqu'elle veut éclater. Mes réflexions mêmes n'y réussissent pas et ensuite ma mémoire se lève, me suit, monte en croupe et galope avec moi et fait d'un mot un reproche et presque un remords, si elle me dit qu'il a pu affliger. »

N'oubliez pas que cette lettre, si aimable du reste et si jolie, mais si ferme de ton, a été écrite l'année qui a précédé celle de la mort de M. de Vigny. La même année, mais plus tard encore, c'est-à-dire onze mois avant la fin, le 4 octobre 1862, il écrivait encore à Mme de Saint-Maur, après avoir été l'objet d'assauts et obsessions à fin de réconciliation avec l'Église : « Je sais à présent, mais trop tard, quels effrois dangereux on lui a causés [à sa femme] à mon occasion. Mes voisines, la fille et la mère elle-même [Mlle et Mme d'Orville] ne lui ménageaient pas leurs excessives prévoyances et elles avaient imaginé de se charger de mon salut. *Il ne leur semblait pas facile de m'en parler ;* mais elles prenaient le chemin détourné et faisaient passer par elle leurs conseils les plus sinistres. Chaque fois qu'elle les avait vues, elle allait s'enfermer pour sangloter dans sa chambre et revenait sourire près de mon lit. Mais ses

yeux, déjà trop malades, la trahissaient et se sont cruellement ressentis des tourments qu'on lui apportait ainsi. Toute conversation sur les croyances religieuses lui semble un reproche fait à la sienne [Mme de Vigny était protestante] et les entretiens mystérieux sur les confesseurs et l'accès qu'il serait bon de leur rendre possible lui apportaient une épouvante inexprimable dont j'espère la prévenir [? la préserver?] à l'avenir. Dans la simplicité de ces honnêtes personnes il n'entre pas assez d'idées saines et vraiment graves. Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées philosophiques, théologiques et théosophiques ; qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans les conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste des pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer les conditions comme par un acte de notaire... »

Évidemment Vigny est irrité; mais retranchez l'aigreur, qui est du moment, reste une ferme persistance dans les idées philosophiques très nettes et très précisément déterminées qu'il a ou qu'il croit avoir.

Sinon les mêmes déclarations, du moins *le même ton*, ce qui est ici l'essentiel, se retrouve six mois après, c'est-à-dire cinq mois avant sa mort, et à une époque où il était affreusement malade, dans une lettre adressée à Mme du Plessis : «... Cependant je dois croire que... mes parents sont moins optimistes [que vous]; car nous avons des cousines pieuses qui ont multiplié près de moi les amulettes, les médailles de la Vierge immaculée et même des saintes amoureuses comme Mme de Chantal. Le pauvre archevêque

de Paris (que ces médailles n'ont malheureusement pas sauvé) [Mgr Sibour; il venait de mourir assassiné par un prêtre fou] m'est venu voir trois fois, comme, depuis, l'évêque d'Orléans et un certain nombre d'abbés que je vous décrirai plus tard, ainsi que leurs rapports avec moi, en grand détail et vérité historique... »

Il peut donc être considéré comme absolument certain que Vigny est resté philosophe, incroyant et même assez vivement anticatholique jusqu'aux approches et presque entre les bras de la mort.

Quand elle vint, il est tout aussi assuré que très librement, presque spontanément et en toute connaissance de cause et liberté d'esprit et de raison, « il regarda la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et mourut en silence ».

Vigny a commencé par le christianisme. Pendant trente ans il a été philosophe pessimiste, avec le stoïcisme pour règle morale, ce stoïcisme se raffinant en religion de l'honneur. Un certain christianisme sentimental subsistait et se mêlait à sa philosophie et l'attendrissait un peu. Il a retrouvé ce reste de christianisme en mourant, ce qui lui a permis de ne pas se démentir absolument et de ne pas accomplir ses devoirs de mourant absolument comme une formule.

Voilà, je crois, la vérité sur la religion, ou, si l'on veut, sur les religions du poète philosophe Alfred de Vigny.

Émile Faguet.

DONATIENNE (1)

Mon attention a été attirée sur ce petit volume par le nom illustre de l'auteur, d'abord et bien entendu, ensuite par un article très amer de M. E. Ledrain, qui m'était tombé sous les yeux. M. Ledrain a quelque chose contre M. René Bazin. Il le poursuit de ses sarcasmes. Je sais peu de romans de M. Bazin que M. Ledrain n'ait traités d'où il est, c'est-à-dire de haut.

Et donc, sans étonnement, je lisais de M. E. Ledrain sur cette *Donatienne* : « ... Je ne parle pas ici des courtes nouvelles, comme le *Guide de l'Empereur*, où tout marche dans un décousu, dans une absence de lien [Je vous demande pardon, mais c'est ainsi que M. Ledrain écrit] tout à fait impardonnables... Ce manque de liaison et de logique se retrouve jusque dans les longues imaginations de M. Bazin. Je prends *Donatienne*: c'est une bonne paysanne bretonne, mariée à un fort honnête homme, très honnête elle-même, et qui, pour gagner un peu d'argent, se dirige sur Paris, où elle se placera, comme nourrice, après la naissance de son troisième enfant [pour que ce soit intelligible, il faut lire ainsi : «... se dirige, après la naissance de son troisième enfant, sur Paris, où elle se placera comme nourrice »]. Pendant quelque temps, elle expédie à la maison une partie de son salaire ; puis, peu à peu, les lettres deviennent rares et cessent les envois d'argent. Voilà le pauvre mari ruiné, vendu, mettant ses petits sur une charrette et partant pour la Vendée. Je ne comprends

(1) Par M. René Bazin, chez Calmann-Lévy.

plus. Ce brave homme vivait doucement de son labeur et faisait vivre tous les siens avant le départ de Donatienne. Celle-ci absente, travaille-t-il moins ? Au contraire, il peine davantage. Va-t-il porter le fruit de ses sueurs au cabaret ? Pas le moins du monde ; car M. Bazin insiste sur sa sagesse. Alors pourquoi ne peut-il se tirer d'affaire tout seul et se voit-il assiégé plus qu'auparavant par l'huissier ? Et que signifie, chez ce Breton plein de sens, attaché à son pays, ce départ insensé pour les lointaines régions et le choix de la vie de chemineau ? Invraisemblances partout et contradictions. En apprenant que son homme s'est blessé, car il a fini par trouver du travail dans un pays perdu qui n'est pas la Vendée, Donatienne quitte son amant, sa vie agitée de Paris, et, sur une lettre de sa fille, accourt auprès des siens. Rien ne prépare à ce dénouement. Comment cette femme éhontée, livrée à tous les dérèglements, tombée dans la fange, arrive-t-elle, au moindre appel, pour prendre sa part de la misère commune ?... La bonne Donatienne de la fin, est-ce la même que la mauvaise Donatienne du commencement ?... »

Suivent des considérations aigres-douces sur la candidature académique de M. Bazin. Cela ne nous regarde plus.

Je trouve M. Ledrain un peu sévère et je dirai à mon tour : « Je ne comprends pas. » Il est tout naturel que maître Louarn soit poursuivi par l'huissier, non pas plus, mais autant qu'avant, et que, les termes atteints, l'huissier le vende ; puisque Donatienne ne s'est louée comme nourrice que pour fournir l'argent qui était dû et que cet argent, elle ne le fournit pas. Cela suffit. Ajoutez-y un peu, si vous voulez, ce qui est marqué par l'auteur, que Donatienne travaillait à la closerie, ce qui était toujours quelque chose, et qu'elle n'y travaille plus. L'ascension de l'huissier à Ros-Grignon est la chose la plus naturelle.

Pourquoi maître Louarn quitte-t-il le pays ? — A quoi sert-il de prendre ses précautions ? M. Bazin s'est tué à le dire. Il ne l'a pas dit assez pour M. Ledrain; en vérité il l'a dit trop pour moi. Les détails explicatifs de cette résolution sont un peu trop multipliés. Louarn quitte le pays parce que tout le monde dans le pays dit que sa femme est devenue une traînée et qu'il a honte, pour lui et pour ses enfants. Ce motif est indiqué cent et une fois par l'auteur, et il me paraît suffisant.

Mais Louarn « choisit le métier de chemineau ». Oh ! oh ! il choisit le métier de chemineau comme cet autre avait choisi le métier de sous-préfet destitué. Il ne se fait pas chemineau, il le devient. Il cherche du travail de village en village ; il en fait, très bien, quand il en trouve, et après il en va chercher ailleurs. Tout cela est à peine romanesque. C'est tout à fait l'histoire d'un déraciné très humble, très vulgaire et surtout très involontaire.

Trouverai-je aussi faux le compte rendu de M. Ledrain sur la seconde partie du roman ? Allons ! si l'on veut, pas tout à fait. Donatienne *revient* un peu vite. Mais encore ! Très malheureuse dans sa vie de dérèglement (qui, après tout, ne consiste qu'à vivre en concubinage, en tenant un petit cafeton, avec un ex-cocher qui la bat), elle apprend (elle n'en savait rien) où sont maintenant son mari et ses enfants. Elle en rêve, *longtemps*, elle s'hypnotise sur l'idée de les revoir, et quand elle a reçu une lettre de sa fille, qui, de son côté, a appris où était sa mère, elle lâche la misère honteuse pour aller à la misère honorable. Cela ne me suffoque ni comme invraisemblance, ni comme contradiction.

En vérité, le roman de M. Bazin est très bien, mais très bien composé, comme presque tous ses romans. Il ne casse rien. Il n'est pas une manifestation du génie ; c'est une simple histoire, simplement contée, avec émotion. Mais il est très bien construit, il est joliment écrit ; certaines

pages en sont fortes et sombres, certaines en sont fraîches et gracieuses ; l'ensemble est touchant. C'est un petit ouvrage sain, de bonne compagnie, inspiré par des sentiments nobles et où il y a un très joli talent.

E. F.

Le Mariage de Minuit [1]

Le dernier roman de M. Henri de Regnier n'est pas bon. Ce qui frappe d'abord en le lisant, c'est qu'à force de faire des romans sur le XVII[e] siècle ou le XVIII[e] siècle, M. de Regnier a perdu le sens du contemporain. Le roman qu'il nous donne aujourd'hui est contemporain. L'action se passe en 1900 ou 1901. Et tous les personnages semblent des hommes ou des femmes d'un vague XVIII[e] siècle ou d'une confuse Régence. On n'a pas un instant la sensation du réel, ni surtout de l'actuel. Pas un personnage ne semble avoir été vu. Ce sont êtres d'imagination, assez pauvre du reste, qu'on ne pourrait sauver ou plutôt excuser, qu'en les attribuant à une époque lointaine, incertaine et indécise. Vêtus de vagues pourpoints et de haut-de-chausses indéterminés, ils seraient à peu près acceptables. Présentés comme gens que nous pourrions rencontrer en allant dîner en ville ce soir, ils nous jettent dans la stupéfaction, et l'on se dit : « Je ne connais point, et je sens que je ne puis pas connaître, de gentilshommes de cette sorte. »

Je ne fais demi-exception que pour le vieux prince de Bercenay, assez vivant, et la « tante Brignan », quinquagénaire sensuelle, à peu près exacte ou à peu près vraisemblable.

Le roman, du reste, est mal composé. Il traîne jusqu'au

(1) Par M. Henri de Regnier, librairie du *Mercure de France*.

troisième tiers, en portraits lents et assez lourds et en retours sur le passé sans intérêt et sans influence bien précise sur l'aventure qui nous est racontée plus tard. Toute cette première partie ne nous est guère que pénible.

La fin, certainement, est meilleure. La mort du prince de Bercenay est touchante en la manière discrète et sobre dont elle nous est racontée. Mais le mariage de Mlle de Cléré est bien singulier, bien mal amené, bien mal préparé. De tous les hommes qu'elle pouvait épouser, celui qu'elle épouse est le personnage que nous avons le moins vu pendant tout l'ouvrage, auquel nous nous sommes le moins intéressé, qui nous est, non seulement le plus indifférent, mais le plus inconnu. A la première page, il a prié Mlle de Cléré de dénouer sa chevelure; il lui a dit que ses cheveux étaient remarquables et puis il n'a plus été question de lui. A peine si son nom est revenu deux ou trois fois en incise. Dès lors je défie qui que ce soit de s'intéresser au mariage de Mlle de Cléré, si « mariage de minuit » qu'il soit, ce qui, du reste ne le distingue pas essentiellement des autres mariages.

Je ne ferai à l'auteur qu'un éloge de l'ordre négatif. Mlle de Cléré étant pauvre et devant à la fin épouser un homme riche, il était facile de lui faire tomber sur la tête un héritage la veille de son mariage. Le prince de Bercenay semblait être là exprès pour cela, le vieux prince de Bercenay, qui adore Mlle de Cléré et qui l'a comme adoptée pour sa fille spirituelle. Il suffisait de faire le prince de Bercenay riche ouvertement, ou riche sans le faire savoir, ou riche sans le savoir lui-même. M. de Régnier n'a pas voulu de ce dénouement à la Feuillet; et Mlle de Cléré n'hérite pas du prince de Bercenay, qui meurt authentiquement pauvre ; et, pauvre elle-même, elle épouse son millionnaire , avec hésitation , mais , somme toute, en croyant qu'une fille belle, qui a du cœur et qui est d'une haute intelligence, ne doit rien au millionnaire qu'elle

épouse et se marie avec lui *à égalité*, en quoi elle a parfaitement raison.

Tout compte fait, mauvais roman, quoique assez agréablement écrit. Je dois dire qu'il aura auprès du public une très grande séduction, celle d'être, deux pages sur trois, la peinture sans voiles de mœurs répugnantes. Il faut toujours dire tous les mérites d'un ouvrage, même quand il n'a pas eu l'heur de vous plaire.

E. F.

L'un vers l'autre [1]

Il est difficile de savoir si ce roman est féministe ou antiféministe, s'il est sérieux en son féminisme ardent ou s'il est une parodie du féminisme, et si l'auteur trouve son héroïne féministe très raisonnable ou se moque d'elle. Aussi je raconte :

Laure Prével a épousé Henri Deborda, parce qu'elle l'aime et parce qu'il l'aime. Mais à peine l'a-t-elle épousé qu'elle s'aperçoit que M. Deborda entend être maître. Il n'admet pas que sa femme soit professeur de chant dans un patronage à tendances socialistes. Il n'admet pas qu'elle lie connaissance et amitié avec une bonne femme qui n'est que la maîtresse légitime d'un de ses collègues. Il n'admet pas que, quand elle aura des enfants, elle dirige leur éducation.

La petite Laure ne fait ni une ni deux ; elle fuit le domicile conjugal, se fait nommer professeur dans un lycée de jeunes filles. Se faire fonctionnaire, voilà ce qu'elle a trouvé pour conquérir la liberté.

Elle s'aperçoit vite que ce calcul n'était pas aussi sûr que ceux de M. Leverrier. A son grand étonnement, ayant fait une leçon, assez saugrenue, du reste, pour prouver que, dans le rôle de Camille, Corneille a voulu montrer que l'amour est au-dessus de la patrie et ayant prouvé qu'en somme *Horace* était une haute et sublime leçon d'an-

(1) Par M. L. M. Compain, chez Stock.

tipatriotisme, Laure est chapitrée par un inspecteur d'Académie nationaliste et clérical jusqu'aux moelles, comme on sait que sont tous les inspecteurs d'Académie, et elle fait d'amères réflexions sur le déplorable esprit réactionnaire qui règne dans l'Université de France, et sur ceci que, si l'on ne trouve pas la liberté dans le mariage on ne la trouve pas non plus hors du mariage.

Sur ce constat pénible, elle revient à son mari.

L'auteur trouve-t-il Laure une triste et héroïque victime et la plaint-il de tout son cœur ? Il est probable. Trouve-t-il qu'elle est une sotte ? Il est probable. Je ne puis pas en juger. C'est peut-être un tort du roman que je ne puisse pas en juger.

Il y a, par-ci par-là, quelque talent dans cet ouvrage un peu ridicule. A un moment donné, Laure s'aperçoit que si elle se sent esclave de son mari, ce n'est pas précisément parce qu'il est autoritaire et autorisé par la loi dans son autoritarisme ; mais *parce qu'elle l'aime ;* et que l'amour crée et développe une esclave dans la femme la plus libre et la plus volontaire ; et que c'est précisément pour cela qu'il faut qu'elle lève le camp au plus vite. Ça, c'est très bon, et la page, quoique un peu gauche, est d'une psychologie fine et même forte.

L'auteur écrit quelquefois assez bien. Il ne lui manque que la grammaire. Il dit : « passer outre la volonté de sa femme. » Il dit : « J'ai si peur de déplaire. » Il dit : « Les choses faites ne m'en imposent pas. » Il dit : « Il ouvrait le courrier de Laure et *lui* lisait à haute voix les lettres qu'elle recevait, mais il gardait celles qui *lui* étaient adressées. » Il dit : « Ne te rappelles-tu pas que tu aurais préféré renoncer à moi que de m'avoir au prix d'un mensonge. » Il dit : « Chaque acte où il avait blessé Laure... » Il dit toutes sortes de choses de ce genre.

Cependant ce n'est pas là un roman mal composé ; ce n'est pas un roman sans idées, et ce n'est pas un roman

ennuyeux. J'ajoute qu'il est d'une belle tenue morale et que l'auteur méprise le moyen bien connu d'atteindre cent éditions. Il faut lui tenir compte de tout cela..Il est de ceux, en somme, qui peuvent espérer avoir un jour du talent.

E. F.

Les Naufragés (1)

Recueil de nouvelles. Quelques-unes sont de premier ordre. Jamais aucune émotion. M. Haraucourt n'attendrit pas et, très probablement, dédaigne d'attendrir. Psychologie très sûre à laquelle ne se mêle l'imagination que très peu, discrètement, dans la mesure où elle est nécessaire pour mettre seulement le trait en évidence et en relief. *Madame Hélène* est vraie, doit être vraie, et rarement les amours pleins de terreur d'un prêtre et d'une femme profondément pieuse ont été exposés d'une façon si précise, si sûre, si satisfaisante pour l'esprit qui ne veut que la vérité ; et jamais les raisons, les *pourquoi* de cet amour n'ont été supposés avec autant de vraisemblance. Rien, du reste, de plus chaste que ce roman, hardi comme sujet. — *La Marâtre* semble véritable aussi. Mais c'est un cas très particulier. Comment, chez une femme qui va être mère, l'amour qu'elle avait pour l'enfant de son mari se tourne-t-il en haine, et comment cette femme devient-elle criminelle ? et comment revient-elle, quand son enfant à elle est mort, à l'affection qu'elle avait précédemment pour le premier ? au moins c'est curieux, et c'est déduit avec clarté et cela fait beaucoup songer. Cela fait songer surtout qu'il y a danger terrible dans le mariage des veufs ayant enfants, ces mariages eussent-ils même *comme cause* l'affection d'une jeune fille pour l'enfant d'un veuf. Oui, cela au moins fait réfléchir au profond mystère des affections féminines. Abîme trouble. — Une étude de comédienne, *le Cœur*, me paraît plus conventionnelle. Encore, comme *le Témoin*, fait-elle passer le frisson bien connu des lecteurs d'Edgar Poë.— Encore de l'Edgar Poë, *le Ballon*,

(1) Par Edmond Haraucourt, chez Fasquelle.

Toute l'œuvre, l'Apparition, le Témoin. Le Témoin est de l'Edgar Poë raconté par un bourgeois d'Henri Monnier et l'ambigu est plein de saveur; c'est excellemment arrangé. — *Le Fiancé*, qui fut écrit avant les *Avariés* de M. Brieux, est une histoire toute semblable, mais plus ramassée et dont la concision est puissante et presque formidable.— Plus de fantaisie dans *Une Créature bizarre* et vraiment en pleine fantaisie ; mais ce caractère tout imaginaire n'est pas mal imaginé, au moins, et il ressortit encore à la réalité par ceci qu'il met en lumière, avec exagération voulue, ce goût qu'ont tant de femmes de vivre, non en beauté, mais en singularité et en drame, perpétuellement. « Faire de sa vie un objet d'art» devient pour beaucoup de femmes « faire de sa vie une chose de théâtre ». Devise de plus d'une : « pour le geste. » A ce titre *Une Créature bizarre* est encore une étude, quoique la logique imaginative y ait plus de part que l'observation. — Nous revenons à une manière d'Edgar Poë réaliste avec *Curieuse*, qui est d'un agencement extrêmement adroit et où la solution du problème est retardée, ménagée, réservée, brusquement donnée enfin, de manière que la dernière ligne jette une onde de lumière sur tout ce qui précède, avec un art qui rappelle non seulement Edgar Poë, mais Prosper Mérimée. — Tout cela est un peu sec, mais nerveux et solide. On sent là, quoique M. Haraucourt ne soit pas du tout de ce pays-là, ce que Sainte-Beuve appelait le jarret du Basque. Je recommande très vivement ce petit volume. Contrairement aux habitudes de beaucoup de ses confrères, des cinq cents contes et nouvelles qu'il a dispersés dans les journaux, M. Haraucourt, avec une probité de vrai artiste, n'a voulu donner que les tout à fait meilleurs, que ceux qui sont des romans ramassés et non des anecdotes délayées. C'est ainsi que ce recueil de nouvelles est destiné à survivre à la production courante et à l'absorption courante.

E. F.

NOTE

Sur l'interprétation d'un passage de Corneille

Polyeucte, acte II, sc. I, v. 445-452.

Dans la scène I de l'acte II de *Polyeucte,* Sévère dit à Fabian, au sujet de Pauline :

> Elle n'est point parjure, elle n'est point légère :
> Son devoir m'a trahi, mon malheur et son père.
> Mais son devoir fut juste, et son père eut raison ;
> J'impute à mon malheur toute la trahison :
> Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
> *Eût gagné l'un par l'autre,* et me l'eût conservée.

La note de Voltaire est ainsi conçue : « *L'un par l'autre* ne se rapporte à rien ; on devine seulement qu'il eût gagné Félix par Pauline. » Et, à la suite de Voltaire, tous les commentateurs que j'ai pu consulter, tous les auteurs d'éditions classiques adoptent la même opinion. M. Géruzez ajoute même : « Il ne faut pas grand effort pour *deviner* le sens de ce vers, et Voltaire moins que personne y a été embarrassé. »

L'explication pourtant me paraît inacceptable.

D'abord, elle ne donne pas un sens qui convienne au caractère des personnages en question : si la fortune avait été plus tôt favorable à Sévère, elle aurait gagné, non pas Félix par Pauline, puisque d'elle-même Pauline aurait été indifférente à la fortune, mais bien Pauline par Félix, puisque Félix est représenté comme un père avide et

ambitieux. Voilà ce qu'a voulu dire Corneille, et c'est aussi ce qu'il a dit.

Remarquons, en effet, le développement de la pensée de Sévère dans l'ensemble de cette période. Tout le raisonnement évolue, pour ainsi dire, autour de trois mots :

Son devoir m'a trahi, *mon malheur* et *son père.*

Mais, de ces trois mots, énoncés d'abord dans un ordre qui n'a rien de logique, Sévère fait ensuite deux groupes : d'une part, *son devoir* et *son père*,

Mais *son devoir* fut juste, et *son père* eut raison ;

de l'autre, *mon malheur* :

J'impute à *mon malheur* toute la trahison.

Et pourquoi ? parce qu'une fortune même un peu moins brillante, mais plus tôt arrivée, aurait, en séduisant tout d'abord *un père* ambitieux, entraîné l'adhésion d'une fille attachée à *son devoir*. Donc, dans l'hémistiche qui nous occupe,

Eût gagné l'un par l'autre,

l'un, c'est *son devoir* (le devoir de Pauline), *l'autre*, c'est *son père*.

L'usage de désigner une personne par le nom abstrait d'une qualité qui lui est propre n'a rien de surprenant ni de rare chez Corneille. Dans la scène suivante de *Polyeucte* (acte II, sc. II, v. 521-522), Pauline dit à Sévère :

Et voyez qu'*un devoir* moins ferme et moins sincère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

AM. HAUVETTE,
Maître de conférences à l'École normale supérieure.

Les Remparts de Rome

Depuis que le chemin de fer amène les voyageurs jusqu'au centre de Rome, à la gare des Termini, bien des gens en sont revenus, je gage, qui n'ont pas remarqué les remparts de la ville. En arrivant par la grande ligne des Maremmes, on pourrait, du pont qui passe le Tibre, voir le vieux mur qui s'avance jusque dans les eaux du fleuve, pour y tremper ses pieds écorchés et rouges. Mais, à ce moment, Rome qui paraît retient l'attention tout entière et l'œil est trop occupé à l'embrasser pour la première fois, du Vatican à l'Esquilin. Quelques minutes après, le voyageur, attentif à fermer sa valise, se doute à peine que la voie passe l'enceinte près la porte Majeure et, quand il est ainsi parvenu dans l'intérieur de la ville, il y pourra vivre longtemps sans penser à ses remparts.

Une fois à Rome, en effet, qui songe à en sortir et qu'irais-je faire en dehors des murs? Chercher dans les faubourgs du peuple et du tapage? mais la foule de la Pêcherie ou de Montanara est bien plus pittoresque, et, dans la *trattoria* suburbaine, le linge et le vin sont trop noirs. Fuir, au contraire, les hommes et le bruit? Mais à l'intérieur de la ville, avant même d'avoir aperçu les remparts, à quelque distance de l'arc de Constantin, voici une campagne en dedans des murs, un pays mort, plus silencieux que la plus agreste des solitudes. Ce désert, c'est précisément tout ce dont Rome impériale dépassait la ville moderne, qui se trouve, dans l'enceinte ajustée à la capitale antique et demeurée trop large malgré les bâtisseurs de rues,

comme un enfant dans un vêtement d'homme; depuis Aurélien, la population diminuée s'est massée vers le centre et la vie s'est retirée des extrémités. Au delà de cet espace vide, le rempart est trop loin : on n'y va pas. On n'y pense même pas, car tout écarte, ici, l'idée que la ville soit murée. Cela paraît bon pour Aigues-Mortes ou bien pour Carcassonne, pour des bourgs féodaux où les maisons se pressent, en groupe serré, sous les mâchicoulis d'un donjon gothique. Mais que Rome, si grande avec ses sept collines, soit enfermée dans une muraille, la chose semble invraisemblable.

Et pourtant, sur l'une et l'autre rive du Tibre, une enceinte continue clôt la ville tout entière, monument qui devrait compter au nombre de ceux dont elle est le plus fière. Son premier titre à cette gloire, n'est-ce pas justement ce contraste si tranché qu'il fait avec la ville? Dans son ensemble, il appartient à ce moyen âge dont on ne voit presque plus trace à Rome, depuis que Sixte-Quint l'a pourchassé dans ses dernières retraites. L'antiquité et la Renaissance y règnent si exclusivement qu'on a tôt fait d'y oublier l'époque intermédiaire; quand on contemple l'œil immobile du Panthéon ou les déesses épanouies dans l'olympienne Farnésine, échauguettes et tours, bastions et barbacanes sont bien loin de l'esprit, et c'est une étrange chose de penser que ces inventions de l'âge gothique et chevaleresque enferment d'un rempart les œuvres de Raphaël et d'Agrippa.

Un autre attrait de l'enceinte, c'est que l'histoire de Rome s'y toruve tout entière, siècle à siècle résumée, depuis l'époque impériale. Ce mur n'est l'œuvre ni d'un homme ni même d'un peuple, car entre ceux qui le bâtirent et ceux qui, les derniers, travaillèrent à l'entretenir, tant d'années et de sang avaient coulé, que l'on ne saurait dire si, parmi ceux-ci, il restait un seul descendant des premiers. Mais Rome demeurait et c'est Rome qu'il per-

sonnifie et de Rome qu'il est l'ouvrage, ce rempart, symbole et résultat de l'incessant effort que, pendant seize cents ans, la ville fit contre les hommes du Nord. Pas un règne qui n'y ait mis sa pierre, pas une invasion qui n'y ait fait sa brèche et pas un style dont l'empreinte n'y reste.

Si vous en voulez goûter le charme, n'allez pas à la cité Léonine. Il est certes fier, le haut mur dont le pape Léon ceignit le Borgo; son voisinage écrase certaines annexes fâcheuses du Vatican, humides et pauvres bâtiments qui voudraient se cacher à son ombre, et même il fait bonne figure, avec ses briques rudes, rouges et guerrières, à côté de la colonnade sa voisine, œuvre dorique du chevalier Bernin. Mais il n'est pas assez parfaitement romain; depuis plus de mille ans, il a l'air encore d'un nouveau-venu, d'un pèlerin des temps carolingiens qui se serait mal acclimaté. C'est qu'il n'a pas connu les dernières ivresses de l'empire et la terreur des invasions. Il est tout chrétien, comme le faubourg qu'il enferme, quartier qui manquait à la ville impériale et que saint Pierre, en y mourant, devait annexer à Rome en don de joyeux avènement.

La véritable enceinte romaine, c'est celle dont Aurélien ferma toute la ville sur la rive gauche et le quartier bâti delà le Tibre, au pied du Janicule. Son caractère et sa beauté, vous les sentirez mal au Transtévère. Est-ce parce que, pour y atteindre la muraille, il faut en suivre les rues nouvelles, droites et vulgaires, à moins de se perdre dans des ruelles nauséabondes, également peu pittoresques? Est-ce parce que, au lieu de la campagne majestueuse et stérile qu'on voudrait voir étendue au delà du rempart, on ne trouve, d'un côté, que les ombrages trop beaux et trop entretenus de la promenade Marguerite ou de la villa Doria et rien, vers le sud, que la nudité plate d'un lieu vague sans caractère? Autour de la porte Saint-Pancrace, l'enceinte est comme si elle n'y existait plus, au

milieu des allées sablées, des villas et des voitures qui passent ; vers la porte Portese, dans un quartier triste et pauvre, c'est un mur de prison.

Pour la bien voir, on restera donc en deçà du Tibre, mais si l'on en commence le tour à son extrémité près du fleuve, par la porte du Peuple, la course pourrait bien être fastidieuse. A partir de là et pendant quelque temps, en effet, le rempart se trouve réduit, ou peu s'en faut, à servir de soutènement au grand jardin bâti sur le Pincio et plus loin, jusqu'à la porte Pinciana, le parc de la villa Borghèse en use comme d'un mur de clôture.

Lorsqu'il s'en dégage, c'est pour arriver, vers la porte Salaria, dans un faubourg vulgaire dont la nouveauté insulte à son grand âge ; mais le temps y pourvoira : à ces maisons de six étages, inachevées pour la plupart et déjà ruinées, le vieux mur aux briques impassibles survivra et de nouveau il verra, quand elles seront tombées, au delà des chênes de la villa Albani qu'elles lui cachent aujourd'hui, la campagne profonde, les monts Parioli et la cime grise du Soracte.

Jusqu'à la porte Pia, le rempart ainsi égaré dans un réseau de rues modernes, populeuses et bâties au cordeau, franchi sans égard par un tramway électrique, heurté ici par un trottoir, chargé plus loin d'un bec de gaz, déchu même du rôle de barrière d'octroi, a perdu tout pittoresque, et ce n'est pas la perspective de la via Nomentane, laide et poussiéreuse avenue de faubourg, qui lui en rendra.

Ensuite, l'invasion des maisons neuves cesse, la vue s'étend, le terrain se dégage autour de la muraille ; elle fait le tour du camp prétorien, dont Aurélien comprit le rectangle dans son enceinte, afin d'en employer les murs déjà bâtis et d'abréger sa besogne. Quand vous le retrouvez à la porte Saint-Laurent, le rempart a pris enfin fière tournure ; déjà des ruines d'aqueducs lui font une digne escorte et ses briques rouges y semblent encore teintes du

sang qui coula si fort à cette place, du temps où Cola di Rienzi, le tribun dément, relevait la bannière de Rome impériale. Ici toutefois, l'enceinte est trop près de la gare centrale, dont le voisinage attriste en l'enfumant ce côté de la ville.

Pour mieux faire connaissance avec le rempart, en suivant le chemin défoncé qui se trouve à ses pieds, en dehors de la ville, allez donc à la porte Majeure, si belle avec ses deux larges ouvertures et ses trois fenêtres, entrée grandiose et qui révèle d'abord à l'étranger la majesté de la ville.

Et vous prendrez, à droite, la route qui rase la muraille. Bientôt elle dessine une courbe; style, appareil et hauteur changent en même temps ; ce n'est plus le rempart, c'est le mur de l'amphithéâtre Castrente. Il se trouvait sur le tracé de l'enceinte et les constructeurs ont été heureux d'utiliser son demi-cercle extérieur. Bâti pour amuser les Romains, il a servi ensuite à les défendre ; mais, dans ce nouvel emploi, il a conservé son élégance sobre et les jolies colonnes tout entières de briques, des pieds jusqu'à la tête, dont les chapiteaux corinthiens font une diversion inattendue et gaie au milieu de l'enceinte sévère et monotone.

Continuez à suivre le rempart, et vous arriverez à la porte Saint-Jean. Ici, on hésite, on ne sait plus si la ville est en dedans ou en dehors des murs. D'un côté, un territoire désert s'étend presque jusqu'à perte de vue, du Latran jusqu'à l'église Sainte-Croix de Jérusalem ; bien loin de lui prêter une apparence de civilisation, le pavé qui le couvre ne fait qu'en accentuer l'incroyable solitude; ce pavé, la façade colossale et l'escalier de la basilique, le rempart lui-même, c'est un amas de pierres mortes, une cité de géants disparus. Et de l'autre côté, voici du bruit, des maisons, de la foule, des boutiques animées, tout ce qui fait une ville. Mais c'est la campagne, que vous trouveriez bientôt, au delà du faubourg, vers les tombeaux de la voie

Latine ; et cet espace vide et silencieux que le rempart enferme, c'est Rome.

Après la porte Saint-Jean, au bas de la muraille, l'étroit chemin continue, creusé d'ornières, abandonné de tous et connu seulement de quelques maraîchers matinaux. Jusqu'à la porte Saint-Sébastien, la vue du rempart reste plus attachante qu'ailleurs, il parle, il conte, il émeut ; dans le silence absolu qui règne, on se prend à l'écouter.

Sur la gauche, le faubourg a disparu, plus un toit, plus une âme qui vive ; c'est la campagne infinie et déserte, que de misérables cultures potagères ne remplissent point ; plus loin des murs, elle s'orne, elle se peuple des monuments de la voie Appienne et, tandis que les montagnes bleues apparaissent sur le ciel, l'âme s'y peut enivrer d'un passé mort et sensible encore. Mais ici, dans le sens où vous allez, il n'y a rien, ni un tombeau, ni une perspective, et la plaine semble extraordinairement vide et humble au pied de la sévère enceinte.

A celle-ci donc toute votre attention, aux hautes murailles rouges, aux innombrables tours basses et carrées qui les coupent et les animent. C'est une mosaïque de tous les temps, œuvre de l'antiquité, du moyen âge, de la Renaissance et des siècles modernes, monument unique, où le monogramme de Pie IX voisine avec une inscription aurélienne. Une partie est toute de l'anciennne Rome, dont le cachet, imprimé sur l'ensemble, donne au rempart l'apparence d'impassibilité et d'éternité propre aux choses antiques. Les ingénieurs italiens du xv[e] siècle, qui à leur tour y travaillèrent, y ont laissé l'harmonieuse gravité qui caractérise la Renaissance et la fantaisie charmante du moyen âge s'y retrouve en bien des points, où l'on semble s'être inspiré de nos châteaux français. De cette œuvre, à laquelle ont collaboré tant de siècles divers, l'unité est parfaite. C'est que, presque seule entre tous les monuments antiques, la muraille romaine, toujours utile, tou-

jours entretenue, n'est jamais tombée au rang des rüines qu'on défigure en les relevant. Assurément, depuis les architectes impériaux, bien d'autres y ont travaillé ; mais cette restauration s'est accomplie peu à peu, au jour le jour, sans que jamais le dommage à réparer fût assez grand pour que les nouveaux constructeurs risquassent de faire perdre à l'ensemble son caractère originel et son harmonieuse homogénéité. A mesure qu'une brèche s'ouvrait, elle était fermée par une main vigilante d'empereur, de pape ou de tribun et, des pierres qu'on y mit ainsi, beaucoup vinrent sans doute du Colisée pillé ou des ruines prochaines des Thermes de Caracalla : ces pierres de la vieille Rome, taillées jadis par ses esclaves et brunies par son soleil, en retrouvant sur le rempart leurs contemporaines, en place depuis Aurélien, se confondirent avec elles et gardèrent à l'enceinte son unité malgré les démolisseurs et les restaurateurs.

D'autres monuments antiques, comme la vieille muraille, ont eu le privilège de survivre en entier, grâce à des soins constants : ce sont les temples que le christianisme a conservés après en avoir fait des églises, tels que le Panthéon ou la rotonde des saints Côme et Damien. Mais s'ils ne sont pas morts, leur âme changea pendant le moyen âge. Pour le rempart, au contraire, toujours il a vécu de sa vie primitive, gardant, avec le même aspect, la même affectation. Aux empereurs du IIIe siècle et aux hommes qui, seize siècles plus tard, y travaillèrent encore, une idée, une seule idée était commune ; dans la ville, tout avait changé, religion, race et langue ; il ne restait que Rome, qu'il fallait défendre, et l'enceinte, qui la défendait. Voilà pourquoi, d'âge en âge, elle a trouvé toujours des ouvriers pour l'entretenir, même à l'époque où les Romains laissaient le Palatin crouler et les marbres grecs disparaître sous la terre ; et voilà comment elles furent toujours animées de la même pensée, les cinquante

générations qui successivement préparèrent pour elle des briques et de la chaux.

Aujourd'hui, toutes les parties du vieux mur ont revêtu la même couleur et la même majesté. Il semble comprendre qu'il n'est pas d'histoire semblable à la sienne et songer à tout ce qu'il a vu passer, hordes et cavalcades, armées et pèlerinages. Que de cœurs elle a fait battre, la vue de cette enceinte rouge, et qu'ils venaient de loin, ceux qui rêvèrent de la franchir, pieux voyageur qu'attirait la confession de saint Pierre ou rude conquérant qui voulait planter sa bannière au Capitole et fondre l'or des reliquaires !

Chemin faisant, vous passerez devant des portes fermées, la porte Metrovia et la porte Latine, dont les baies se distinguent encore, mais que bouchent des pierres entassées ; cela encore est du plus étrange effet ; quand elles furent fermées et pourquoi, je suppose qu'on le sait, mais je veux l'ignorer, car ces *porte chiuse* donnent à la muraille tout l'attrait d'un mystère séculaire et Rome semble fantastique, là derrière, inaccessible et silencieuse.

Enfin, laissant le rempart continuer son chemin jusqu'à la route de Saint-Paul et jusqu'au Tibre, vous pourrez rentrer en ville par la voie Appienne et la porte Saint-Sébastien, géante aux tours massives.

GABRIEL PÉROUSE.

Contre le divorce [1]

Les Italiens sont fort agités par la question du divorce et non moins divisés à son sujet.

Le dépôt du projet de loi Villa en sa faveur a fait naître là-bas toute une campagne de presse, de conférences et de réunions publiques. D'une part, certains socialistes même se déclarent contre le divorce ; de l'autre, on assure que le roi en serait partisan, y croyant sa popularité engagée. Les sociologues sont loin d'être d'accord et une polémique inattendue a divisé Enrico Ferri, le criminaliste et socialiste bien connu de Milan, et le professeur d'anthropologie E. Morselli de Gênes. Ce dernier, qui professe d'être « évolutionniste et agnostique », se déclare après Auguste Comte adversaire décidé du divorce. Je vais essayer de donner une idée de son argumentation qui semble forte.

Elle tend à prouver que le divorce n'est pas une réforme dirigée dans le sens de « l'évolution », mais bien dans celui de « l'involution », qu'il n'est pas un progrès, mais un recul. En effet :

I. — *Le divorce est, historiquement et ethnographiquement, une institution inférieure.* — L'étude des sociétés primitives démontre que l'homme y disposait en maître absolu de la vie de sa compagne et pouvait la renvoyer ou l'abandonner à son gré. Si l'on observe l'évolution de la famille et les phases par lesquelles l'institution domestique s'est graduellement élevée, on trouve que le mariage s'est toujours dirigé d'un relâchement plus ou moins grand du lien entre les deux individus procréateurs, vers une diminution de

(1) *Contra il divorzio.* Prof. Enrico Morselli. Genova. 1902.

leur indépendance *réciproque*, c'est-à-dire vers une union toujours plus étroite. Pendant bien des siècles, violentée et enlevée de force, la femme fut plus une chose qu'une personne. Le jour où l'on découvrit que la femme avait des droits, la civilisation fit un pas immense. Ce jour-là les hommes comprirent que toute l'organisation sociale était fondée sur un pivot qui ne leur appartenait pas, élément primordial de toute association animale ou humaine et qui est la *maternité*. Mais cette découverte est récente.

Toujours est-il que la répudiation ou le divorce correspondent dans le passé à un degré très inférieur de l'évolution. Et quoi que puissent en penser ou dire les champions du divorce, c'est un fait historique et ethnographique indéniable que les peuples barbares de tous les temps et de tous les pays ont eu la plus grande indulgence pour la rupture du lien conjugal. Si l'on veut une idée de la hiérarchie suivant laquelle le lien sexuel s'est élevé vers une fin toujours plus morale et plus utile au corps social, on trouve successivement depuis l'origine :

1° Union *sexuelle* complètement libre.

2° Union sexuelle éphémère, toujours résiliable au gré de l'époux.

3° Union sexuelle de durée fixée à l'avance, résiliable non seulement par la volonté individuelle, mais par une véritable prescription de la loi. A cette catégorie appartiennent les curieux mariages « à l'essai ».

4° Union sexuelle stable et donc *conjugale* au vrai sens du mot. Le caprice de l'homme commence à y être assujetti, par le pouvoir social, à certaines contraintes.

5° Union conjugale stable, résiliable par l'homme seulement et pour des motifs sérieux (le plus souvent l'adultère). Ici apparaît l'institution du divorce où l'intervention du pouvoir social devient obligatoire. La femme est encore exclue de tout droit. Époque romaine.

6° Union conjugale stable, résiliable plus ou moins faci-

lement, avec égalité des droits pour les deux conjoints. La femme doit retourner chez ses parents ou frères. Les motifs de divorce sont encore nombreux et futiles. C'est l'époque du moyen âge, où ceci se passe grâce à l'assentiment de l'Église et, surtout, grâce à la faveur des puissants.

7° Union conjugale stable, où les motifs de rupture deviennent de moins en moins nombreux et où le pouvoir social devient de plus en plus jaloux gardien de la moralité publique et spécialement des droits des enfants. C'est la phase où en sont quelques États de l'Europe actuelle.

8° Enfin union conjugale stable déclarée indissoluble à la fois par la loi et l'opinion, sur cette considération : que, avant de contracter le lien matrimonial, l'individu doit être intellectuellement et moralement mûr pour un acte aussi grave, en avoir médité l'importance et être disposé à en assumer toute la responsabilité. Dans cette phase on admet que l'acte de s'unir n'est pas le résultat de l'impression d'un moment ou d'intérêts égoïstes, mais provient d'une représentation exacte qu'on se fait de ses propres devoirs envers la communauté. C'est l'état le plus élevé de l'institution matrimoniale, celui vers lequel, civilisés, nous aspirons.

L'histoire et l'ethnographie de la famille montrent donc, de la façon la plus claire, la graduelle et universelle tendance à l'indissolubilité *monogame* du lien conjugal. En effet, le mariage monogame est la forme sensible où sont venus se réduire, non seulement les relations des deux sexes en vue de la reproduction, mais encore le maintien, la garde et l'éducation des enfants, la maternité qui est le germe et le fondement de toute la vie affective humaine, et aussi de tout altruisme, et enfin la conservation même des deux individus, leur union pour la nourriture, et leur préservation des causes naturelles destructives et morbides. Le mariage monogame est la forme la plus évolutive de l'union sexuelle.

L'institution du divorce n'est donc pas seulement une

régression apparente, mais porte en tous points un caractère de « survivance ».

II. — *La statistique prouve que le divorce est directement lié à toutes les manifestations de dégénérescence.*

En premier lieu, au suicide. Le nombre des suicides est énorme parmi les séparés et les divorcés des deux sexes. En Saxe, les divorcés constituent à peine les 2,6 pour 1.000 de la population et au contraire les 12,0 pour 1.000 des suicidés, *soit 5 fois plus*. En Bavière, c'est le *sextuple*. En Prusse, la statistique est très exacte :

Sur 1 million de	femmes	mariées.	61	suicides.
»	»	non mariées. . . .	87	»
»	»	veuves.	124	»
»	»	divorcées ou séparées.	348 !	»
»	hommes	mariés.	286	»
»	»	célibataires. . . .	298	»
»	»	veufs.	948	»
»	»	divorcés ou séparés. .	2.834 !	»

De plus, la proportion des suicides parmi les divorcés est bien plus grande que parmi les séparés seulement. En Saxe, elle est de 176 pour 1 million chez les séparés et de 1.100 chez les divorcés. Reprenons la Prusse et égalons à 100 le chiffre des suicides chez les gens mariés, nous aurons :

	Hommes	Femmes
État conjugal.	100. . . .	100
Veufs et séparés. . . .	354. . . .	233
Divorcés.	1 660 ! . . .	417 !

Ce qui veut dire que l'état de divorce rend plus fort 16 *fois* chez l'homme et 4 *fois* chez la femme, la propension à la mort volontaire. On pourrait *multiplier* les exemples pour prouver que le divorce ne suffit pas, comme on le prétend, à rendre l'individu tranquille et heureux. Si, comme on

l'admet, le suicide est un phénomène de dégénérescence, de deux choses l'une : ou le divorce amène vraiment et favorise un état d'esprit morbide, et alors son bénéfice paraît douteux ; ou les individus divorcés étaient déjà prédisposés au suicide, et alors le divorce est fait pour la partie la pire et la moins adaptée ou adaptable de la population.

Voyons les naissances illégitimes. En Prusse, pays qui tient la tête pour l'augmentation du nombre des divorces, on trouve, par exemple, en Brandebourg et Silésie : 1 naissance illégitime pour 7 à 8 légitimes. Au contraire, en Westphalie et dans les provinces Rhénanes où le divorce est bien moins fréquent, la moralité est très supérieure : 1 naissance illégitime pour 25 ou 26 légitimes.

C'est, du reste, chose notoire que le nombre des divorces augmente chaque année en France, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Russie, fait qui coïncide sans aucun doute avec un abaissement de la moralité et un relâchement général des coutumes.

Si l'on examine la prostitution, on s'aperçoit tout de suite qu'un grand nombre de femmes divorcées deviennent des prostituées. Là encore, que le divorce soit cause ou effet, la conclusion n'est pas en sa faveur.

Quant aux crimes et délits, la cote maximum de ces derniers appartient toujours aux veufs et divorcés dans la seconde partie de leur vie. Enfin le dernier et triste aspect du divorce est celui qui a trait à la folie. Ici les statistiques démontrent à la fois le bienfaisant effet du mariage et le *déplorable* du divorce. Sur 100.000 habitants de chaque catégorie en Bavière, voici les chiffres de *fous* :

	Hommes	Femmes
chez les mariés. . . .	52. . . .	63
» célibataires. .	113. . . .	109
» veufs. . . .	119. . . .	185
» divorcés. . .	**556 !** . . .	**688 !**

En Wurtemberg, les proportions sont encore pires. Si l'on objecte, comme Ferri, « que la folie, le délit, le suicide « et le divorce ne sont rencontrés ensemble que parce « qu'ils sont le produit d'une seule et même anomalie « physiologique », il lui sera répondu facilement : que l'on en était d'accord, mais qu'alors n'était-ce pas folie de vouloir propager ces « anomalies » ou « dégénérescences », en permettant leur introduction dans une nouvelle famille? Et n'est-il pas, dès lors, permis à Morselli de conclure avec bien de la vraisemblance : « que le divorce est un procédé de sélection inverse en faveur des non-adaptés, des débiles et des dégénérés ? »

Les arguments du célèbre professeur de Gênes ne sont empruntés ni à la théologie, ni même à la morale. Beaucoup de gens en France penseront peut-être qu'ici la science ratifie le jugement du bon sens : car aux fruits il a été permis de juger l'arbre et déjà aux divorcés... le divorce. Cependant on ne l'abolira pas, puisqu'on parle même de l'élargir : cela on le fera sans doute et pour des raisons qui n'auront rien de scientifique, mais qui procéderont de bonnes petites passions politiques. Et cela sera inopportun et illogique.

J. du Breuil de Saint-Germain.

Suisse française

SOUS LE KNOUT (1)

ROMAN RUTHÈNE.

Je ne sais jusqu'à quel point je suis autorisé par la rubrique de cette chronique littéraire à venir parler ici de ce livre. Car c'est un roman russe, et même « ruthène », écrit par un — ou une — Russe, qui signe Sémène Zemlak. Mais enfin, il a été imprimé et édité à Genève ; l'auteur est, je pense, l'un de ces Russes réfugiés comme il y en a beaucoup en Suisse ; et si c'est en Suisse qu'il a appris à écrire comme il écrit en français, je lui en fais — ainsi qu'à ses maîtres — mes bien sincères compliments. « La forme de mon ouvrage, nous dit-il, n'est pas celle du roman parisien. D'ailleurs, vouloir reproduire cette dernière eût été de ma part une prétention ridicule. Je ne l'ai point eue. J'ai pensé et j'ai senti en slave, pour ne pas franciser ce qui, me semble-t-il, devait conserver son caractère primitif. » Ce roman ruthène n'est donc pas une traduction : « pensé et senti en slave », il a été écrit directement en français. Je crois qu'il n'est pas sans y avoir gagné quelque chose. En tout cas, c'était faire à la langue de M. de Vogüé beaucoup d'honneur. Et la *Revue Latine* a, si je ne me trompe, toutes sortes de bonnes raisons pour bien accueillir cette intéressante tentative.

(1) Par Sémène Zemlak, chez Ch. Eggimann, à Genève.

A être écrit en français, le roman a gagné d'abord, ce me semble, d'être court et bien composé. D'une manière générale, telle n'est pas la qualité maîtresse des romans étrangers. Je lisais récemment une lettre inédite de Taine, où l'historien de la *Littérature anglaise* reprochait assez vivement à George Eliot de ne point la posséder ; et, au contraire, il louait fort Tourguénef — qui lui aussi, d'ailleurs, fut presque nôtre — d'avoir su « faire court ». Combien peu de romanciers étrangers mériteraient cet éloge ! Nous trouvons bien longue, nous autres Français, la lecture de l'admirable *Guerre et Paix* de Tolstoï ; et encore nous ignorons d'ordinaire que la prudente traductrice a pratiqué dans le texte original de nombreuses coupures. La brièveté, le don de la composition harmonieuse et forte, je n'oserais prétendre que ce sont là des qualités exclusivement françaises, mais ce sont bien, en tout cas, des qualités essentiellement *latines,* et on les retrouvera avec plaisir dans ce roman « franco-russe ». En moins de trois cents courtes pages, l'écrivain a traité tout son sujet et épuisé sa matière. L'intrigue se développe sans heurts, sans digressions ; elle est conduite d'un mouvement rapide et sûr jusqu'à la catastrophe finale ; les « scènes à faire » sont faites, et bien faites, je veux dire fort habilement préparées, éclairées d'une juste et vive lumière, traitées avec sobriété et largeur tout ensemble. Un petit nombre de personnages, tous nécessaires, vivent sous nos yeux et se révèlent successivement à nous par leurs paroles et par leurs actes plus que par l'analyse détaillée et indirecte des sentiments qu'on leur prête ; ils évoluent dans un cadre toujours le même, mais dont la vision est ingénieusement renouvelée et comme rajeunie par de courtes et vivantes peintures de mœurs et d'usages locaux, par de suggestives descriptions de nature, bref, par tout un ensemble de détails qui ont l'air vrais, vécus, observés de très près, et qui composent à cette dramatique histoire d'amour un décor

étrange et lointain, poétique et douloureux tout à la fois, et qui s'harmonise singulièrement avec elle.

Voici, en quelques mots, la donnée de ce roman. Petro Topola a été désigné pour le recrutement. Mais il est le fiancé tendrement aimé de la belle Oliana, et il ne peut se résoudre à partir au loin et à porter le fusil pendant quinze ans. Il se cache pour échapper aux recherches de la police ; mais il commet une imprudence en revenant voir sa fiancée ; il est aperçu et dénoncé par son rival, le malfaisant et tortueux Youri Worobetz : il est pris, envoyé en Sibérie. Mais il a promis à Oliana de revenir, et celle-ci attend, le cœur plein d'un intarissable espoir. Or, un iour, la vieille Domna découvre dans la forêt voisine « sur un amas de mousse et de feuilles mortes, un homme qui dormait. Un manteau de soldat, un manteau en loques couvrait son corps presque nu ; son visage hâve, noir, portait la trace d'une misère insondable et d'une souffrance impossible à décrire. » C'est Petro : il a déserté ; il a été repris ; il a été condamné au knout et frappé de trois cents coups de bâton ; il a fui encore, et l'amour, plus fort que le knout, plus fort que la mort, a fait ce miracle de le ramener au village natal. Les deux fiancés se revoient mystérieusement toutes les nuits dans la forêt protectrice de leurs tragiques amours : ils se croient heureux. Mais Youri veille, le traître Youri qu'Oliana a repoussé, et qui ne rêve que vengeance. Il surprend le retour du malheureux fugitif, et il le dénonce de nouveau à la police. Une battue s'organise. Prévenue à temps par Domna, Oliana, par une horrible tempête de neige, va rejoindre Petro dans la forêt. Tous deux ils fuient le knout, plus terrible que la mort, le knout qui « boit le sang ». Et le lendemain, sous une épaisse couche de neige, les chiens qu'on a conduits à cette chasse humaine découvrent deux cadavres raidis, lèvres contre lèvres, enlacés dans une dernière étreinte...

La donnée d'un roman n'est rien ; et tout dépend de la mise en œuvre. Le style ici est excellent, très moderne d'allure, mais net, rapide, incisif, avec quelque chose d'un peu inachevé qui convient à merveille à la description de ces lointaines contrées, à l'expression des sentiments qui s'agitent dans ces âmes primitives.

Voici un paysage d'automne qui, évidemment, est plus slave — je n'ose dire « ruthène » — que français, et l'on serait un peu étonné, ce me semble, si l'on nous disait qu'il a été brossé par M. André Theuriet ou M. René Bazin :

« Les jours filaient ; l'automne arrivait d'un pas rapide. Les arbres, revêtus d'or et de pourpre royale, contemplaient les champs verdoyants semblables à un tapis d'émeraude que les fils de la Vierge recouvraient d'un tissu argenté et frissonnant sous le souffle de la brise. Dorée par les rayons d'un soleil encore chaud, comblée de toutes les richesses que l'automne lui apportait, la Ruthénie sommeillait tranquille, confiante... Les meules de blé se dressaient dans les granges bien closes, les arbres des vergers appelaient l'homme pour lui payer le prix de son labeur ; et là, bien haut, sous un ciel encore bleu et serein, les grues formant leur triangle parfait s'envolaient vers les pays du soleil et jetaient leurs derniers cris d'adieu.

« Lorsque le Ruthène entend ce cri, il lève la tête ; d'un œil triste il suit le vol des oiseaux qui passent, et en soupirant il murmure : « Les grues s'en vont, l'hiver arrive. »

Je goûte fort aussi cet éveil du matin dans la forêt silencieuse :

« Les oiseaux s'éveillaient ; devant l'aube joyeuse la lune fuyait vers un autre monde ; l'alouette montait dans les nuages, la brise courait sur les blés en fleurs. Et chaque épi inclinait la tête, sur chaque branche passait un souffle... L'esprit de Dieu était dans l'air, le chant de l'alouette tombait du ciel, comme des grains de rosaire ; comme des

gouttes de rosée, il tombait, tombait toujours. L'aube avait frappé, le temple s'ouvrait tout grand... *Dans la lumière du matin Dieu descendait sur la terre* (1). »

Je trouve ce dernier trait tout simplement admirable. Et voyez-vous comme les comparaisons, les pensées religieuses se présentent naturellement sous la plume de l'écrivain. Cela encore est, je crois, un trait de race. Ces Slaves ont des âmes profondément, naïvement mystiques. « Et son front était si pensif, nous dit le romancier en parlant d'Oliana, ses yeux étaient si rêveurs... des yeux slaves qui semblent fuir dans l'infini. » C'est cela même. Ces pauvres Ruthènes, tels du moins qu'on nous les présente ici, n'ont pour toute religion qu'un christianisme très rudimentaire, surchargé d'une foule de superstitions à demi païennes, un christianisme tout imprégné de fatalisme oriental, mais qui pourtant fait luire encore comme un rayon d'idéal, de moralité et de poésie dans ces misérables vies, dans ces consciences obscures, dans ces imaginations enfantines. Voilà ce que l'auteur de ce roman ruthène a rendu excellemment. Et il a fort bien rendu aussi, sans jamais tomber dans la déclamation, ce qui eût été facile, l'impression de sombre résignation ou de révolte désespérée qui envahit ces âmes incultes quand la loi d'airain des nécessités sociales vient les atteindre. Elles vivent littéralement « sous le knout », et rien qu'à exprimer, sans y mêler ses réflexions personnelles, les sentiments d'horreur instinctive que ses personnages éprouvent à la simple pensée de l'instrument de leur supplice, l'auteur réussit à nous les

(1) Cf. Hugo, *le Sacre de la Femme* :

La *prière* semblait à *la clarté* mêlée,
Et sur cette nature encore immaculée
Qui du verbe éternel avait gardé l'accent,
Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
Le *matin*, murmurant une *sainte* parole,
Souriait, et l'aurore était une auréole.

faire partager, et à nous faire prononcer à notre tour le mot de la vieille Domna qui termine l'ouvrage : « Dieu de miséricorde ! quand donc auras-tu pitié de ton peuple ! » — Il me semble que cette « peur du knout qui déchire et qui tue », que cette naïve disposition religieuse, que cette profonde poésie naturaliste, bref que tous les principaux traits de « l'âme ruthène » sont fondus et rendus à merveille dans cette scène de la première rencontre de Petro et d'Oliana :

« — Oliana, reprit Petro, lorsque j'étais là, si loin... sur le chemin de la Sibérie, chaque nuit je te voyais... Et j'entendais les cloches de notre village, j'entendais le chalumeau... et ta chanson, je l'entendais... tu sais, la dernière. Alors, je pris la fuite. J'ai longtemps erré dans la steppe, je ne connaissais pas le chemin... On m'a saisi.

« Il se tut, un frisson d'horreur le secoua des pieds à la tête.

« — On t'a saisi !... répéta la fille, en se blottissant toute pâle sur la poitrine du garçon.

« — On m'a saisi et on m'a jugé... Je devais recevoir cinq cents coups de bâton.

« — Ah !... Et Dieu où était-il ?

« — Il était si haut... Je ne pus supporter que trois cents coups, et je tombai entre les deux haies de soldats qui me frappaient.

« — Petro, Petro ! et Dieu où était-il ?

« — Il était si haut...

« Il s'interrompit encore. Le rossignol chantait sa symphonie d'amour ; la forêt somnolente l'écoutait, les étoiles l'écoutaient, le colosse de pierre semblait rêver...

« — Entends-tu, Oliana ? dit Petro tout bas. C'est beau, le petit oiseau.

« — C'est beau... On dit qu'il chante ainsi, parce qu'il aime.

« — Oui, c'est pour elle qu'il chante...

« — Petro ! et de trois cents coups on t'a frappé !

« — Le chemin était rouge de mon sang et mon corps était labouré... On me porta à l'hôpital.

« — Et après, après ?...

« — On me soigna et on chercha à me guérir, car après la guérison, je devais recevoir encore deux cents autres coups pour compléter les cinq cents, chiffre commandé. C'est la loi... Et toutes les nuits j'entendais les cloches de mon village... Je pris la fuite... »

Je sais qu'au fond de tout cela, il y a un peu, et même beaucoup, sinon de nihilisme, tout au moins d'anarchisme. Mais le livre a si peu l'air d'une thèse, il s'en dégage une impression si poignante de large et profonde humanité, il est écrit avec un si rare talent, que je n'en puis vouloir à l'auteur d'avoir enrichi la littérature française de ce roman ruthène.

VICTOR GIRAUD.

Notes bibliographiques. — *Au foyer romand*, étrennes littéraires pour 1903, publiées sous la direction de Philippe Godet. Un vol. in-16, Lausanne, Payot (ce recueil, qui entre dans la dix-huitième année de son existence, est dû à la collaboration de quelques-uns des plus distingués écrivains de la Suisse romande, et l'on y voit fraterniser les noms d'Edouard Rod, Henri Warnery, Virgile Rossel, Philippe Monnier, Ch. Borgeaud, etc. M. Philippe Godet en a composé la Préface. Les vers qui ornent cette publication sont en général assez médiocres ; les pages de prose valent sensiblement mieux. J'ai aussi quelque envie de chercher une mauvaise querelle à M. Godet pour quelques lignes de son intéressante *Chronique romande*. A propos des déclarations, qui ont fait ici quelque bruit, d'un professeur bernois, « pangermaniste » un peu naïf et intempérant, M. Godet écrit : « Il est par-

faitement incontestable que la Suisse allemande est, artistiquement et littérairement, étroitement unie à l'Allemagne ; qu'un Gottfried Keller ou un Bœcklin (pour ne parler que des modernes) y sont accueillis comme chez eux, et que *nos artistes et nos écrivains romands sont loin de pouvoir en dire autant de la France.* » Et Gleyre? et Cherbuliez ? et M. Edouard Rod ? et Vinet ? et Amiel ? et Benjamin Constant ? et Rousseau enfin ont-ils donc eu tant à se plaindre de l'hospitalité française? Et je puis assurer M. Philippe Godet qu'au delà comme en deçà du Jura, on goûte comme il convient son fin et vigoureux talent). — *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* (1782-1834), par Lucie Achard. Un vol. in-16. Genève, Eggimann. Suite et fin de cette intéressante biographie d'une cousine germaine de Benjamin Constant : mais l'auteur, qui a eu entre les mains une vingtaine de lettres inédites de Chateaubriand, s'est contenté de nous en faire souhaiter la publication, qui aura lieu prochainement dans la *Revue de Fribourg*. — Émile Yung, *Loin des villes*. Un vol. in-16, illustrations de A. Mairet. Genève, Eggimann. — Gustave Michaut, *les Époques de la pensée de Pascal.* Deuxième édition revue et augmentée. Un vol. in-16, Paris, Fontemoing. Cette étude constitue probablement la biographie psychologique la plus complète et la plus fouillée que nous ayons encore de l'auteur des *Pensées*. M. Michaut, en la détachant pour la publier à part de sa grande édition critique des *Pensées*, l'a mise au courant des derniers travaux parus sur Pascal et l'a enrichie d'un grand nombre de notes, de quelques gravures et de précieux appendices, parmi lesquels je signalerai surtout la reproduction du célèbre *Discours* de Jansénius *sur la Réformation de l'homme intérieur*. — *La Comtesse de Bonneval, Lettres du XVIII*e *siècle*. Un vol. in-16, Paris, A. Fontemoing, collection *Minerva*. M. Michaut a essayé de réaliser un vœu de Sainte-Beuve en publiant à

nouveau les lettres de cette « pauvre petite femme » : il nous les donne « aussi authentiques, aussi complètes que possible, dans leur ordre véritable autant que faire se pouvait, et avec les éclaircissements qui ont semblé utiles » : son édition n'est sans doute pas définitive, mais elle est en grand progrès sur les précédentes, et l'auteur y a joint une fine et délicate *Préface*. — *La Sainte Bible illustrée qui comprend l'Ancien et le Nouveau Testament, traduits sur les textes originaux, hébreu et grec*, par Louis Segond. Un gr. vol. in-4°. Neuchâtel, F. Zahn. Cette édition « populaire » de la Bible est illustrée de 800 gravures qui reproduisent les principaux chefs-d'œuvre de la peinture religieuse : je reviendrai sur cette intéressante publication. — Noëlle Roger, *le Sculpteur de christs*. Un vol. in-16. Lausanne, Payot. Je reviendrai aussi sur ce curieux recueil de nouvelles.

V. G.

Mélancolies

A Emile FAGUET.

I

LE JARDIN FERMÉ

Le jardin de mon cœur est un jardin termé
Où se plaît, loin du bruit, ma rêverie enclose...
Je n'y cultive pas le lilas et la rose,
La tulipe luisante et l'œillet parfumé.

J'y donne rendez-vous à tous ceux que j'aimai.
C'est pour eux que je plante et pour eux que j'arrose :
Les morts et les absents ont toujours quelque chose
A cueillir dans une âme où le deuil a germé.

La fleur du souvenir embaume ma retraite.
Mon jardin ne veut pas de visite indiscrète ;
Je n'ai pas de bouquet à donner aux passants.

Le jardin de mon cœur est l'enclos solitaire
D'un ermite, étranger aux choses de la terre,
Qui vit avec des morts et parle à des absents.

II

LE CHEMIN DÉSERT

Sur la route où je vais il ne passe personne.
Une ombre qui fuyait m'a fait illusion ;
Mais ce n'était qu'un rêve ou qu'une vision...
Voici que le jour meurt et que le soir frissonne,

Là-bas, vers les clochers lointains où l'heure sonne,
Le crêpe de la nuit tombe sur l'horizon.
Je regagne à pas lents ma petite maison :
Au seuil où je m'arrête il n'est venu personne.

Et, depuis de longs mois, c'est ainsi tous les jours.
J'ai beau dire : A demain ! en espérant toujours,
Je regarde et j'appelle autour de moi... j'écoute...

Personne !... On n'entend rien et je ne puis rien voir.
Le chemin est désert et le silence est noir.
Celle que j'attendais ne vient pas sur ma route.

III

LA MAISON CLOSE

La maison de mon rêve est une maison close
Où nul autre que moi n'a jamais pénétré.
J'en condamne la porte, et, le verrou tiré,
Mon esprit s'y recueille et mon cœur s'y repose.

Car c'est là que, tantôt à la lumière rose
Qui réjouit la chambre où le jour est entré,
Tantôt dans la pâleur du soir décoloré
Qui s'attriste en voyant venir la nuit morose,

Je me retrouve avec moi-même, je revois
Les fantômes lointains de mes jours d'autrefois,
J'écoute le rouet triste de mes pensées...

O fileuses ! mouillez d'une larme le fil
Dont vous entrelacez, automne avec avril,
Ma tristesse présente et mes amours passées !

H. C.

AUVERGNE

Auvergne, cher pays, dans ton sol basaltique,
Dans tes rochers, tes bois, tes rapides torrents,
Tes sommets dénudés et tes lacs transparents,
Respire et vit encor la vieille âme celtique.

Les vents de la montagne, ô pays rude et fort,
Aiment à tournoyer sur tes cimes désertes
Et bercent en pleurant, le long des pentes vertes,
Le souvenir éteint du pauvre volcan mort.

Tes lacs silencieux dorment dans tes cratères,
Yeux liquides au fond de ces grands entonnoirs,
Tournant, du sein des rocs et des bois solitaires,
Vers le ciel étoilé leurs sauvages miroirs.

L'âme des chefs défunts qui semaient l'épouvante
Frémit encor dans les basaltes écroulés,
Et Vercingétorix, sur les monts dentelés,
Fait passer quelquefois son haleine vivante.

Seul le soleil de Rome et du cruel César,
Jadis, au triste temps de la Gaule affligée,
Avait laissé tomber sur sa tête égorgée
Du haut du ciel muet un hostile regard.

Mais un gémissement secret de la patrie,
Un sanglot des torrents arvernes, un soupir
Passant tristement sur la montagne fleurie,
Avait dit aux Gaulois : « Le chef vient de mourir. »

Et, comme vers son nid au printemps l'hirondelle,
Comme l'aigle à son aire accrochée au sommet
Des monts, ainsi, rapide, au pays qu'il aimait,
L'âme du grand vaincu revint à tire d'aile.

Chère âme, reste là dans les rocs et les fleurs,
Dans ta haute attitude et ton rêve sublime,
Afin que ta pensée ardente et magnanime
Arme notre énergie et féconde nos cœurs.

Mlle A. Couvreur.

Souvenirs de Bretagne

Les rocs de Ploumanac'h, sous la chaude lumière,
Découpent sur la mer leur granit rouge et dur ;
La mer bat avec bruit ces hautes tours de pierre ;
Les Sept-Iles là-bas se dressent dans l'air pur.

Qui nous ramènera sur cette côte aimée ?
Qui nous rendra le chant du pêcheur, le ciel clair,
Le vieux parler celtique et sa douceur rythmée,
La mouette au vol blanc qui plane sur la mer ?

Comme flottait au vent cette coiffe bretonne !
Comme ces chemins creux fuyaient dans les ajoncs !
Comme ces vieux vitraux, où le soleil rayonne,
Versaient avec douceur leur reflet sur nos fronts !

Les antiques murs bas autour des cimetières,
Les calvaires aux bras largement étendus,
Les ossuaires pleins demandant les prières,
Les yeux des saints de bois, dans l'infini perdus ;

Les vastes nefs qu'emplit l'ombre mystérieuse,
Les vieux autels sculptés, et le hardi Creizker,
Elançant vers le ciel sa flèche merveilleuse,
Aiguille aux tons dorés, faite de pierre et d'air ;

Les silènes fleuris au pied du sémaphore,
Et sous le clair soleil les marsouins émergeant,
De leur queue, en jouant, frappant la mer sonore,
Elevant leurs dos noirs sur l'écume d'argent ;

Tréguier, le Minihy, la chapelle Saint-Yves,
Les landes du pays de Saint-Pol-de-Léon,
Pleines d'ajoncs dorés et de bruyères vives ;
Et la croix en granit sombre de Kersauson ;

Où sont-ils ? — Pays des séculaires croyances,
Salut, âme sauvage et fille de la mer,
Où flotte le parfum d'antiques existences,
Bretagne au front candide, au cœur profond et fier.

Mlle A. Couvreur.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

DEUXIÈME ANNÉE N° 6 25 Juin 1903

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...[1]

C'est un roman et un roman vécu. C'est l'histoire, écrite par Chateaubriand et une de ses amies, d'une des innombrables aventures amoureuses de M. de Chateaubriand.

Et voici comment cette histoire, écrite par elle et lui, peut se trouver actuellement sous nos yeux.

Une provinciale, en 1828, se mit à écrire à Chateaubriand, parce qu'elle avait pour lui, comme dit Joubert, « cette admiration littéraire qui n'est chez les femmes qu'une forme de l'amour », ou cet amour qui n'est chez les femmes qu'une forme de l'admiration littéraire.

Chateaubriand lui répondit, parce qu'il avait une infirmité et une qualité. L'infirmité, comme a dit M. de Polignac, consistait en ce que « M. de Chateaubriand ne pouvait

(1) Chez Perrin.

pas être en face d'une feuille de papier et se tenir tranquille ». La qualité, dangereuse du reste, était qu'il ne pouvait pas être aimé d'une femme sans lui dire qu'il était amoureux d'elle; et il était aimé de toutes les femmes.

Donc Chateaubriand répondit. La correspondance, sans que les deux correspondants se fussent jamais vus et sans qu'ils pussent pour le moment se voir, continua pendant dix-neuf mois exactement. La marquise de V... gardait les lettres de Chateaubriand et les brouillons de ses lettres à elle. Donc toute la correspondance entre elle et lui était restée dans les archives de la marquise. On l'a retrouvée ; on la publie.

C'est un roman très intéressant. Du côté de la marquise (elle avait quarante-neuf ans) il y a candeur, douceur, tristesse gracieuse, amour profond et délicat de cœur resté très jeune dans ce vieux château du Midi. Elle rappelle Eugénie de Guérin. Elle admire et aime Chateaubriand avec une ingénuité pitoyable et adorable. Elle a la naïveté, quand il part pour Rome en qualité d'ambassadeur, de lui proposer de faire le voyage en poste avec lui ; et M. de Chateaubriand a de la peine à lui démontrer que Mme de Chateaubriand goûterait peu cette combinaison.

Elle n'est pas bête, pour autant, et elle devine très bien les sentiments de Chateaubriand à son égard. Elle lui dit : « Vous n'êtes pas curieux de votre Marie et ne songez point à l'aimer. Vous lisez mes lettres comme on respire le parfum d'un bouquet de violettes, sans songer à cueillir dans le buisson la plante qui le produit. » — Je sais bien que ces choses-là on les dit pour se faire dire le contraire. Mais les sots ne songent même pas à les dire.

Elle est très franche. Non pas tout de suite — vous ne voudriez pas — mais vraiment très vite, six mois après le commencement de la correspondance, elle apprend à Chateaubriand qu'elle est vieille ; elle ne lui cache pas qu'elle a un grand fils qui est dans l'armée. « Il a passé

le Rubicon des parvenus ; il a avoué son père, » dit Dumas fils dans la *Question d'argent*. Elle a passé le Rubicon des amoureuses : elle a avoué son fils.

Elle a des lettres, du style et de l'imagination, et est parfaitement digne, même au point de vue littéraire, de correspondre avec l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. Je recommande, plus que les lettres où elle dit à Chateaubriand qu'elle l'adore, celles où elle l'entretient avec une sorte d'abandon élégant. Et pourquoi n'en citerais-je pas une partiellement, pour vous donner l'idée du genre ? «... L'hiver a pourtant des rigueurs extraordinaires ; cette nuit il est tombé près de deux pieds de neige et me voilà renfermée pour quelques jours. J'aurais le temps d'aller à Rome ! On ne voit ni ciel, ni terre, ni rivière, ni montagnes, on ne distingue plus que quelques traits noirs sur la blancheur de la neige ; l'horizon est à dix pas. Les eaux sont enchaînées. Nul vent ne souffle. On n'entend point de bruit. L'air est glacé. Mais mon cœur joyeux bat plus vite à l'espoir de votre prochain retour qui m'est encore rendu et le deuil de la nature n'offre à nos regards satisfaits qu'un spectacle agréable et nouveau. Un feu brillant égaie ma chambre. De gros bouquets de roses, de narcisses et de violettes en parfument l'air, et mon cher Pietrino, ravi de nous revoir, chante sa plus longue chanson de montagne. Pietrino est un rouge-gorge qui, depuis cinq ans, revient fidèlement passer ses hivers avec moi. La nuit il est perché près de mon lit. Le jour il est souvent caché dans mes cheveux. Il se chauffe beaucoup, mange à ma table avec satisfaction, me suit fort loin dans mes promenades et vole à mon appel. Quand il ne peut entrer chez moi il frappe de son bec en dehors des vitres et se fait ouvrir. Il y a deux ans j'eus l'ingratitude de vouloir le marquer. Je nouai à sa patte le petit ruban d'un livre. Je ne sais comment l'accident arriva ; à son retour la petite patte était pendante et brisée. Je le soignai de mon mieux;

il guérit fort bien, et, quoique un peu boiteux, le charmant petit invalide ne se souvient plus de son malheur et n'est ni moins gai ni moins fidèle qu'auparavant. Il me fait quelquefois penser à un véritable invalide, mon héros de prédilection. C'est Dominique de Nicq, qui, retenu dans son manoir d'Ermenonville par une blessure incurable à la jambe, apprenant qu'Henri IV allait entrer en campagne et manquait d'argent, se fit couper la jambe pour pouvoir servir encore, vendit tous ses biens et en donna le prix au roi, contribua puissamment par sa bravoure et son habileté à le mettre en possession de son royaume, demeura près de lui à Paris dont il fut, je crois, gouverneur, et, le lendemain de l'assassinat du roi, expira dans la rue de la Ferronnerie en regardant l'endroit où celui qu'il aimait avait été frappé. Heureux ceux qui sur la terre aiment comme Dominique de Vicq ! »

Mon Dieu ! que les femmes écrivent bien quand elles ne posent pas ! Et celle-ci, naturellement élégante et sobre, ne pose jamais.

Chateaubriand dans ses lettres est naturellement celui que vous connaissez, mélancolique, ennuyé, dégoûté de la vie et de l'univers et exprimant tout cela en style d'une suprême noblesse et d'une hautaine majesté. Majesté est-il trop dire ? Eh bien ! j'ai toujours eu envie de dire : Son Excellence le style de M. de Buffon et Son Altesse le style de M. de Chateaubriand.

Il a soixante ans juste. Il n'y a pas de quoi être gai, et il ne l'a jamais été. Aussi écoutez-le : «... Ce que j'ai certainement de plus arrêté dans ma pensée, c'est ce voyage qui me conduirait dans votre petit bois. Mais il y a encore cinq ou six mois à attendre, et, comme les sauvages, à qui je ressemble assez, je ne compte guère que sur l'espace enfermé entre deux soleils. »

Il trouve, au courant de la plume, pour exprimer cet ennui éternel. des expressions aussi admirablement

belles que celles que nous avons admirées dans ses autres écrits : « ... Rassurez-vous. Ma santé est bonne ; je n'ai que des années, maladie incurable, mais avec laquelle on se traîne quelquefois très longtemps. Je suis las de la vie. Je l'étais dès ma jeunesse ; c'est un travers d'esprit, ou de cœur, dont je n'ai jamais pu me corriger. Je m'y suis accoutumé et, toujours rongé d'un ennui secret, j'avance vers le terme qui m'a toujours paru si loin qu'on ne peut l'atteindre. Toute votre grâce, toute notre amitié ne changeront pas en moi cette disposition naturelle, mais l'adouciront. Il paraît que vous vous prenez à la politique plus vivement que moi. Je n'ai jamais eu de bouffées d'ambition que par amour-propre blessé. N'allez donc pas vous affliger de ce qui n'est rien du tout dans ma vie ; ma passion est la solitude, et cette passion s'accroît naturellement à mesure que l'on devient moins propre au monde. Heureuse passion qui s'enrichit de tout ce qu'on perd ! »

Il arrive à Rome qu'il n'avait pas vue depuis vingt ans ; et il constate avec une profonde tristesse qu'il n'y éprouve plus aucune émotion : « Me voilà à Rome, *qui ne m'a rien fait* (1). A mon âge il ne faut plus voyager : on n'y voit plus... »

Un mois après : «... Je ne m'accoutume pas aux ruines de Rome. J'ai vu assez de débris. Il est plus que temps que je rentre dans ma solitude pour ne plus en sortir. Au fond de tous les tableaux que je vois à présent j'aperçois toujours ma tombe ; elle ne m'effraie pas du tout ; j'aime même à la contempler ; mais en même temps, elle m'ôte le goût de tout, l'intérêt de toute chose. En face de la mort les plus grandes affaires paraissent misérables. Les attachements resteraient encore ; mais personne ne s'attache à ce qui s'en va et vieillit, et c'est quand on a le plus besoin d'être entouré qu'on se trouve plus délaissé et plus seul. »

Il s'occupe nonchalamment d'art et d'archéologie. « Cela trompe le temps » et lui plaît, du reste, un peu plus qu'il ne

(1) Souligné par lui.

veut le dire: « Vous avez vu que j'ai fait élever un tombeau à Poussin. *J'aime les renommées que la postérité a faites* et envers lesquelles les contemporains furent injustes. Mon nom restera du moins à Rome sous la protection de celui d'un homme de génie. La mélancolie et la philosophie des tableaux de Poussin me plaît et je passe des heures à les regarder. Je vais aussi commencer une fouille. Je ne suis pas heureux, et sans doute je ne trouverai rien ; mais cela trompe le temps. Si, cependant, j'allais tomber sur quelque chef-d'œuvre enterré de Praxitèle ? Cela fait battre le cœur... »

Pour ce qui est de ses sentiments à l'égard de la marquise, il y a un joli mélange. Il est timide un peu, coquet plus qu'un peu, jaloux gentiment, intéressé surtout plutôt qu'amoureux, comme on peut croire, et se prêtant à un jeu piquant qui l'amuserait s'il pouvait être amusé, et à un mystère qui le chatouille et qu'on sent bien qu'il tient plutôt à prolonger qu'à éclaircir.

Timide à soixante ans, cela se comprend assez : « J'ai quarante ans ; c'est l'âge où les hommes deviennent timides », dit un personnage dans la *Christiane* de Gondinet : « ... Dois-je vous voir ? dit Chateaubriand, serai-je semblable à la vision que vous avez eue ? Dans la jeunesse on est présomptueux ; il y a je ne sais quoi dans les jeunes années qui se sent fait pour être aimé. A mon âge on est timide, on craint de se montrer. Vous souvenez-vous du récit que fait Jean-Jacques Rousseau de ces voix mélodieuses qu'il entend dans un couvent de Venise ? Il prêtait à celles qui faisaient entendre ces chants des grâces divines ; et puis il vit sortir de petites filles affreusement laides, borgnes, boiteuses, bossues. Si j'allais n'être pour vous qu'une voix ?... »

Le geste est joli et l'inflexion charmante. On croit l'entendre.

Il est coquet encore, et savamment ; et fait gracieusement

le manège de la jalousie légère, modeste et flatteuse : « Vous vous êtes trompée sur ma coquetterie. Je n'en ai aucune. Votre amie m'a peint comme je ne suis pas. Que j'aie peur de mes années comparées aux vôtres (il croit encore qu'elle est jeune), rien de plus naturel ; mais *mes prétentions ne vont pas au-dessus de mes cheveux blancs*. Pourtant je n'aime point que vous aimiez certain chevalier de Bourgogne « comme vos yeux ». Expliquez-moi cela ?... »

Il semble bien, — quoique la politesse dont M. de Chateaubriand ne s'est jamais départi durant tout son passage sur notre planète ne permette pas de saisir un très grand changement dans ses lettres à partir du moment que je vais dire, — que la révélation de l'âge de sa correspondante lui ait porté un coup et l'ait un peu refroidi. Sa lettre du 28 mai 1828 marque un certain trouble et même un trouble assez grand : « J'ai lu et relu votre terrible et touchante histoire... Et ce fils, dont vous me parlez tout à coup, pourquoi a-t-il disparu, pourquoi revient-il ? Vous m'en dites trop ou trop peu... Je vais à Rome. Y viendrez-vous ?... Moi-même serai-je longtemps dans cet exil ? Suis-je longtemps quelque part ? La roue de ma fortune tourne encore plus vite que ne passent mes années, qui touchent à leur terme. Je suis, je vous assure, tout bouleversé de votre lettre et de ma nouvelle position. J'attends avec impatience une nouvelle lettre de vous. Je demande peut-être de la force à la faiblesse ; mais deux roseaux s'appuient mutuellement. Il me serait impossible d'écrire quelques lignes de plus. Votre histoire me poursuit comme un mauvais songe. Quelle femme ai-je donc rencontrée ? Venez à moi. L'abri n'est pas bien sûr ; mais on se cache quelquefois dans des ruines. » — Et, après cette lettre de trouble et presque de léger égarement, les écritures de M. de Chateaubriand deviennent un peu plus froides et surtout plus générales, Un degré de moins dans l'intimité, quoique, toujours, de la sympathie.

Et comment tout cela finit-il ? Comme il devait finir. Ils se virent et ils se quittèrent. En ces histoires d'amour entre inconnus l'entrevue est l'écueil. Ne doutez point que Chateaubriand n'ait prévu cette solution. Il avait l'habitude. Oh ! Comme il avait l'habitude ! Fussiez-vous le duc de Richelieu, si l'on a commencé à vous aimer d'imagination, « d'amour de tête », à la première entrevue vous paraîtrez vulgaire, comme un grand paysage, dont on a trop rêvé, à la première visite qu'on lui fait paraît petit. Chateaubriand savait cela, et ce qui fait que ce sac de lettres est un roman aussi bien composé que s'il était écrit par M. Paul Adam et même beaucoup mieux, c'est que la révélation de l'âge de Mme de V... y fait une péripétie, l'éloignement de Chateaubriand (départ pour Rome) en reculant le dénouement en fait une autre, et la clairvoyance de Chateaubriand donne à prévoir le dénouement en le laissant encore incertain. Sarcey aurait trouvé la pièce bien faite.

Chateaubriand écrit, au 20 novembre 1828 : « Vous me faites des *aveux*. Est-ce donc que vous espérez bien ne jamais me voir ou que mes vieux ans vous mettent en paix ? N'importe ; ces aveux sont doux et je les prends pour ce que vous me les donnez [même quand on est Chateaubriand, dans des lettres écrites bride avalée, il échappe des tours incorrects]... Il faudra bien enfin que j'arrive jusqu'à vous. Si vous avez des illusions, elles s'évanouiront ; vous m'aimerez peut-être encore ; mais je ne vous tourmenterai plus, si tant est que je vous tourmente. »

Et la veille ou l'avant-veille du jour où ils doivent enfin se rencontrer : « Vous voilà obligée de me donner un rendez-vous. Dites-moi donc l'heure et le jour de la fin de nos illusions. »

Il n'avait pas d'illusion sur la désillusion inévitable.

Enfin ils se virent, quatre fois, le 30 mai 1829, le 6 ou 7 juin suivant, le 9 juin (dans le monde) et le 19 juin ; ce

qui, à bien compter, n'est-ce pas, ne fait que trois fois.

Que se passa-t-il ? Comme on ne le saura jamais et comme il faut tâcher à deviner, c'est très intéressant. Ils se virent pour la première fois le 30 mai. Le 31, Mme de V... écrit à Chateaubriand une lettre dont il faut peser tous les mots pour essayer d'entrevoir les choses. Il me semble, à la lire aussi bien que je peux, que Chateaubriand a été dans cette première entrevue un peu plus *jeune* qu'il ne fallait, un peu moins platonicien qu'évidemment la marquise ne désirait qu'il fût. Il y a dans ce qui suit une déception *à l'envers*, si vous me permettez d'ainsi parler. La marquise s'attendait à trouver un vieillard ; elle a trouvé un homme qui au moins s'efforçait d'oublier qu'il était vieux. Il est probable que Chateaubriand, par amour-propre d'ancien séducteur et par simple galanterie, j'ai presque dit par politesse, a été juste à l'inverse des désirs secrets de la marquise, en oubliant son âge pour le lui faire oublier. Enfin lisez :

« Mon frère [c'est le premier mot. Cela indique que le mot a été employé dans la conversation avec insistance, et « mon frère » dans la conversation veut dire : « S'il vous plaît, rien entre nous que de l'amitié. »] Mon frère, vous m'avez trompée involontairement ! J'ignorais votre âge à sept ou huit ans près... Mais, dès le commencement de notre correspondance, vous m'avez si souvent parlé de vos années et de vos cheveux blancs que, mes idées ayant suivi cette direction, j'adressais librement à celui que vous me représentiez l'hommage d'une tendresse dévouée, comme si cet hommage était flatteur pour lui sans être malséant pour moi. Vous êtes plus jeune que je ne croyais ; vous paraissez plus jeune que vous n'êtes [détail confirmé par les autres contemporains. Jusqu'à soixante-dix ans, M. de Chateaubriand, qui ne cachait rien, aurait pu cacher dix ans. Voir *les Enchantements de Prudence*] et mes lettres sont [deviennent] inconvenantes. Mon orgueil en souffre,

vous me consolerez aisément en me traitant *comme une femme qui voit ce qu'elle est et sent ce qu'elle vaut...* »

Nul doute pour moi (j'admets qu'il y en ait pour vous) : Mme de V..., en femme qui sait admirablement parler fin et écrire délicat, *se* rappelle aux convenances pour y rappeler discrètement Chateaubriand, et donc, c'est que Chateaubriand y a un peu, aussi peu que vous voudrez, mais enfin y a manqué.

Et Chateaubriand, quelle impression a-t-il rapportée de cette première entrevue ? Faisons des inductions. Du 30 mai au 5 juin (très probablement) il a boudé. Cela se voit par l'absence de lettres de lui et par la lettre de la marquise, du 4 juin : «.... Ce sentiment [d'elle pour lui] fut, je crois, unique comme son objet. Que maintenant il demeure muet... Il accable ma vie. Je l'éteindrais si je pouvais. Ne me croyez pas injuste, non ! Je sais que les objets chéris de vos regards, joints aux exigences de votre position, ne vous laissent point de temps pour moi ; mais si vous m'aviez envoyé une des feuilles de vos arbres, j'aurais su que vous ne m'aviez pas oubliée dès les premiers jours. »

Donc, d'une part il n'a pas donné signe de vie pendant cinq jours, et cela prouve qu'il est sorti déçu de l'entrevue du 30 mai, et cela prouve qu'il y a essuyé une défaite, et cela enfin prouve qu'il avait un peu au moins esquissé l'assaut. D'autre part Mme de V... a appris qu'il avait à Paris d'autres affections, d'autres liaisons, d'autres soins à rendre ou à recevoir. Elle sent un fossé entre elle et lui, comme lui en sent un entre lui et elle.

Il est revenu. Seconde entrevue le 6 juin, ou le 7, prouvée par la lettre de la marquise, du 7. Chateaubriand y a été ce que Mme de V... désirait qu'il fût. C'est évident. Lettre du 7 : « Je vous ai revu, aimable, doux et triste [Prenez, un peu, les contraires de ces trois mots et vous avez probablement ce qu'avait été Chateaubriand le 30 mai] et vous

m'avez dit souvent: «Je vous aime tendrement. » Mon cœur est presque consolé. »

Mais — jusqu'au bout les péripéties et les alternances. On dirait que c'est fait par un romancier. O Ménandre ! ô nature ! Lequel de vous a imité l'autre ? — mais Chateaubriand recommence, non pas cette fois à bouder, mais à ne pas venir et à ne pas écrire. Cela pendant plus d'une semaine. Mme de V... est profondément attristée. Sa lettre du 16 juin : « Mon ami chéri ! Vous avez trop oublié votre malheureuse sœur. Si vous saviez le mal que ce long oubli lui a fait, vous en seriez affligé ! Elle a besoin d'un conseil ; elle vous le demande. Le lui refuserez-vous ? Si nous devons nous revoir, écrivez-moi le jour, quelque éloigné qu'il puisse être ! Je vous en prie, parce que l'anxiété et l'attente déçue me font mal. Ma santé est très altérée. »

C'est la lettre d'une femme aux abois. Chateaubriand fut touché, ainsi que le prouve sa lettre, qui suit ; mais, ainsi que le prouve aussi sa lettre qui suit, il faut bien dire le mot, Mme de V... l'ennuyait. Car il répondit, et c'est ce qui fait voir qu'il fut un peu touché ; mais à une lettre qui était une lettre de Mlle de Lespinasse il répondit en une ligne et demie. 18 juin jeudi : « — J'ai passé mes heures à la Chambre des Pairs et mes soirées en dîners ministériels. Demain matin (car je ne puis le soir) je serai chez Marie. » — C'était sec. Cet homme-là n'aime pas. Il a pitié, un peu, juste assez pour qu'on puisse dire qu'il a pitié.

Au-dessous de ce billet de Chateaubriand il y a un mot sinistre. Il y a le mot FIN. Le volume s'arrête là. La liasse de lettres conservées par Mme de V... s'arrête là.

Ce qui veut dire ? Ah ! on ne sait pas. Ce qui veut dire peut-être que cette troisième entrevue de Chateaubriand et de « Marie » *n'a pas eu lieu*. Ce qui veut dire plus probablement qu'elle a eu lieu, mais que l'homme, évidemment excédé, du billet du 18 juin, y fut tel que Marie lui dit de ne plus revenir.

Car que ce billet soit le dernier; que tout s'arrête; que jamais plus il n'y eut un mot de correspondance entre la marquise de V... et Chateaubriand ; cela indique qu'à cette troisième entrevue elle fut mortellement blessée et qu'ils se brouillèrent *absolument.*

Il y avait eu un malentendu. Mme de V... avait écrit à M. de Chateaubriand parce qu'elle l'aimait. M. de Chateaubriand avait répondu à Mme de V... par amour-propre de Don Juan, par... habitude, et, véritablement, par politesse. Mais il n'avait jamais aimé. A la première rencontre elle devait le trouver ou trop empressé, comme s'efforçant de jouer un rôle, ou trop froid ; et il est assez clair qu'elle le trouva successivement l'un et l'autre. Il devait la trouver un peu obsédante et encombrante dans sa vie ; et du reste, il faut un peu le dire, plus collet monté qu'il n'avait accoutumé de rencontrer les collets; et enfin, que voulez-vous? un peu éloignée de sa date de naissance.

Et ainsi finit ce roman de deux années qui en ses réalités fut presque le roman d'une heure.

Plaindrons-nous l'un, plaindrons-nous l'autre, les plaindrons-nous tous les deux ? Pourquoi ? Ne savez-vous pas que ce qu'il y a de meilleur dans l'amour c'est le rêve que l'on s'en fait et le souvenir qu'on en garde ?

Et quelquefois il faut dire : le rêve qu'on en fait et le souvenir que l'on garde du rêve qu'on en avait fait.

EMILE FAGUET.

Le Congrès des sciences historiques à Rome

Parmi les nombreux congrès que le printemps a vus s'assembler, Rome en a abrité trois pour sa seule part, à quelques jours d'intervalle : un congrès des sciences historiques, un congrès d'agriculture et un congrès helléno-latin. Ces sortes de solennités ont leurs adversaires. On leur reproche d'être stériles, d'attirer beaucoup de demi-savants, plus agités qu'actifs et moins avides de science que de bruit, enfin de revenir à des dates trop rapprochées et de se nuire mutuellement par l'insistance avec laquelle elles s'imposent à l'attention publique. Le congrès des sciences historiques, en particulier, a eu à vaincre, avant de s'ouvrir, une opposition assez vive. La première session, tenue à Paris, avait coïncidé avec l'exposition de 1900 ; la seconde devait avoir lieu à Rome en 1902 ; certains dissentiments, qui surgirent en Italie même autour du comité organisateur, firent avorter le projet ; il a enfin abouti cette année, non sans provoquer dans la presse quelques protestations isolées, derniers grondements d'un orage heureusement dissipé. Ce n'est pas que tout soit vain dans les critiques des dissidents. Pour obtenir de bons résultats de ces assises internationales, il faudrait surtout n'y mettre à l'ordre du jour que des questions d'un intérêt général et en arrêter le programme longtemps à l'avance. Il n'est pas nécessaire que des savants venus de contrées lointaines se réunissent dans une des capitales de l'Europe pour lire en public des mémoires qui, même

approfondis et diserts, ne présentent entre eux aucun rapport et ne peuvent faire l'objet d'aucune discussion : les académies sont là pour les recueillir. Mais il y a dans toutes les sciences historiques quelques problèmes qui à un certain moment piquent plus que d'autres la curiosité des gens du métier ; des découvertes récentes en ont rendu la solution possible ou souhaitable ; rapprocher les spécialistes les plus capables de les élucider et leur faciliter les moyens de combiner leurs efforts devrait être la principale fonction des congrès. Celui de Rome a décidé en se séparant que sa troisième session aurait lieu à Berlin en 1906. Nul doute que d'ici là il ne perfectionne son organisation ; quand il s'assemblera de nouveau, ce sera, à coup sûr, avec un programme longuement mûri, où on aura restreint autant que possible la part des communications individuelles ; ce ne sont jamais que des cartes de visite de convives reconnaissants.

Les fêtes célébrées au Capitole en l'honneur des congressistes venaient à leur heure ; elles avaient un sens et une portée ; on peut même les considérer comme une victoire, d'autant plus éclatante qu'elle avait été plus disputée. Il y a quelques années, les étrangers, de toutes nations, se plaignaient de ne pas trouver en Italie les facilités de travail sur lesquelles ils avaient cru pouvoir compter ; des tracasseries un peu mesquines sont venues parfois les arrêter au milieu de leurs recherches. Faut-il montrer qu'elles étaient contraires au véritable intérêt aussi bien qu'à la dignité de l'Italie ? Ce serait aujourd'hui superflu. Nous avons eu plaisir à recueillir, en séance publique, de la bouche de M. le sénateur Villari, président du congrès, des déclarations qui annoncent une ère nouvelle. Il a rappelé avec chaleur que Rome n'est pas une ville comme une autre ; les principales nations de l'Europe y entretiennent des écoles de hautes études qui poursuivent le même but : retrouver et expliquer les monuments d'une

histoire qui intéresse le monde civilisé tout entier. Pour cette tâche immense il faut qu'elles se prêtent un mutuel concours. L'Italie elle-même ne peut pas se passer complètement des musées et des archives de l'étranger. Voilà en substance ce que M. Villari a développé dans son discours d'inauguration. C'est un manifeste ; l'assistance, qui l'a applaudi, ne s'y est point trompé ; l'indépendance et l'élévation d'esprit de l'orateur sont trop connues pour que ses paroles éloquentes laissent subsister une inquiétude : elles n'auront pas le sort généralement réservé aux manifestes.

Un des principaux avantages des congrès est d'offrir à des savants voués aux mêmes études l'occasion de se rencontrer. On a même prétendu que cet avantage était le seul. A supposer qu'on dise vrai, il n'en faudrait point faire fi ; la race des savants est irritable ; réunir, fût-ce dans des banquets, des confrères, qui ont échangé de loin des traits piquants dans toutes les langues, serait encore une bonne œuvre. Rendons justice aux organisateurs du congrès de Rome ; ils ont pleinement réussi dans leurs efforts pour attirer un grand nombre d'adhérents ; on est venu en foule, à tel point que parmi les problèmes qui préoccupaient les congressistes à leur arrivée, il y en avait un qui dominait tous les autres : celui de savoir où ils se logeraient. Les séances ont été suivies avec beaucoup d'attention et le programme des travaux a été fidèlement rempli jusqu'au bout. Les archéologues ont eu la bonne fortune de trouver parmi leurs aimables hôtes MM. Comparetti, Lanciani, Pigorini, Salinas ; les philologues, MM. Vitelli, Lumbroso, Sabbadini, Ramorino, Stampini ; les orientalistes, M. de Gubernatis ; les juristes, M. Scialoia..... etc. Le roi d'Italie lui-même a reçu les congressistes à sa table ; numismate distingué, il les a traités en confrères, comme l'a observé avec à propos M. Frédéricq, parlant au nom des étrangers. La courtoisie et l'empres-

sement des autorités ont été pour beaucoup dans l'éclat de ces belles fêtes; mais il est certain que Rome, qui fut deux fois le siège d'une puissance universelle, se prêtait mieux que toute autre ville à un congrès international des sciences historiques ; les congressistes n'ont eu, pour prendre des leçons d'histoire, qu'à la parcourir en tous sens et, sans faire tort aux doctes mémoires lus dans les salles du Collège romain, on peut dire que les heures qu'ils ont passées au dehors n'ont pas été pour eux les moins profitables. Ils ne pourront mesurer le mérite des communications qu'ils ont entendues que lorsqu'on les aura recueillies dans une publication spéciale; mais ce qu'ils ont vu était bien fait pour les enchanter. L'activité des savants italiens a amené dans la ville de Rome, depuis cinq ans, des découvertes d'un intérêt exceptionnel. Nous en avons eu, dès notre arrivée, tous les résultats sous les yeux ; l'administration les avait rassemblés avec un art qui les a mis en valeur et nous a permis de les apprécier sans peine. Au fait, c'était là ce que beaucoup de congressistes, qui connaissent Rome depuis longtemps, allaient y chercher cette fois. Où pourrait-on mieux que dans la Revue latine résumer ce que cette excursion nous a appris de nouveau sur la métropole du monde latin ?

M. Lanciani est de tous les archéologues celui qui connaît le mieux la topographie de Rome ; depuis plus de trente ans il en interroge toutes les pierres; il sait l'histoire de chacune d'elles. Il a publié un immense plan de la ville antique, qui a sur tous les ouvrages antérieurs la supériorité de ne donner que des documents certains, contrôlés par une investigation minutieuse des ruines, au-dessus et au-dessous du sol. On ne voit pas ce qu'il pourrait y avoir de mieux, si ce n'est un plan de la ville antique qui daterait de l'antiquité même et qui nous donnerait le nom et la figure de chaque monument. Or ce plan existe, mais en morceaux. Il a été gravé sur des tables de marbre à

très grande échelle par ordre de Septime Sévère entre les années 203 et 211 et fixé contre un mur du Temple de la Ville sacrée (*Templum sacræ Urbis*), qui renfermait les archives du cadastre ; c'est aujourd'hui l'église des Saints-Côme-et-Damien. Au moyen âge, les tables de marbre se sont détachées peu à peu de la muraille et sont venues s'abattre en se brisant dans un jardin contigu. Depuis la Renaissance, on en avait retrouvé des fragments épars ; ils avaient été étudiés et plusieurs fois publiés. Mais en 1898 la série s'enrichit brusquement de quatre cent cinquante et un fragments nouveaux ; alors s'imposa l'idée de recomposer le plan dans son ensemble et de le fixer, comme on l'avait fait à l'origine, sur la paroi d'un édifice public. M. Lanciani a solennellement présenté aux savants étrangers ce document unique, reconstitué par ses soins dans le jardin du Musée du Capitole. On y remarque certains défauts d'exécution ; quelques parties ne sont pas dressées à la même échelle que le reste ; plusieurs mains ont été employées au travail de la gravure, les unes habiles, les autres assez maladroites ; on reconnaît là l'œuvre d'un temps où les bonnes traditions se perdaient et où l'on n'exigeait plus de l'ouvrier la même perfection. La reconstitution de M. Lanciani, très prudente parce qu'elle est très savante, comporte de vastes lacunes ; un grand nombre de fragments, qu'on n'a pas les moyens d'identifier, n'ont pu être remis en place ; beaucoup d'autres sont encore sous terre derrière Saints-Côme-et-Damien. L'œuvre qu'on a inaugurée au Capitole n'a donc qu'un caractère provisoire ; mais elle servira de point de départ nécessaire aux recherches ultérieures. Les fouilles vont être reprises, cette fois avec ordre et méthode, près de l'église ; la terre sera passée au crible jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune chance de retrouver les morceaux qui nous manquent encore. Et quand il aura rendu au monde cette image de la Ville éternelle M. Lanciani se reposera en

entreprenant l'étude de la Campagne romaine, qui nous réserve assurément bien des révélations.

Pour un travail de ce genre, il ne suffisait pas de connaître admirablement le sous-sol de Rome, d'avoir été présent à chaque coup de pioche qui s'y est donné depuis trente ans ; il fallait encore avoir exploré dans le détail l'histoire de la destruction de la ville antique, avoir fouillé les rapports des antiquaires, les descriptions des voyageurs et les dessins des artistes qui en ont vu depuis le moyen âge des vestiges aujourd'hui disparus. Par la persévérance avec laquelle il accomplit ce labeur M. Lanciani se range à côté de Rossi, dans la série déjà très longue de ces Latins modernes qui mettent au service d'une grande œuvre toutes les ressources d'une énergie infatigable ; non seulement il reconstitue sur le papier les édifices de la vieille Rome, mais il perpétue en lui les meilleures qualités de la race : l'amour de l'ordre, la ténacité dans les desseins, le respect de la tradition unis à la souplesse de l'intelligence et au goût de la clarté. Il a tenu à réunir sous les yeux du public les documents, souvent très rares, qu'il a exhumés des archives et des bibliothèques pour préparer son monument : plans modernes, miniatures de manuscrits, gravures de livres imprimés, estampes, dessins et panoramas. De là l'Exposition de topographie romaine inaugurée pendant le congrès. La série commence avec les itinéraires qui signalaient aux pèlerins les curiosités de la cité sainte ; elle se termine par des vues photographiques des quartiers démolis dans ces dernières années, collection abondante, trop abondante, hélas !, qui, espérons-le, ne s'enrichira plus. La Bibliothèque nationale de Rome publiera prochainement un catalogue détaillé de cette Exposition ; ce sera mieux qu'un guide pour les visiteurs ; ce sera un livre de travail fort utile pour les savants qui, dans tous les pays du monde, étudient la topographie romaine. Ce sera aussi

un modèle que toutes les villes soucieuses de leur passé auront profit à imiter.

On se rappelle les doléances auxquelles avaient donné lieu les travaux exécutés au forum depuis le milieu du dernier siècle ; les artistes reprochaient aux archéologues de leur avoir saccagé le Campo Vaccino ; ils regrettaient le manteau de verdure que la nature avait jeté autour des belles colonnes enterrées jusqu'à mi-hauteur ; ils regrettaient le désordre pittoresque des ruines écroulées ; ils regrettaient même les bœufs. Il faut bien dire que beaucoup d'archéologues, qui ne sont point fermés à tout sentiment artistique, compatissaient à ce deuil ; quand on contemplait le forum du haut du Capitole, on voyait à ses pieds, couchés dans une fosse béante, les squelettes des plus nobles édifices. Les grands rêveurs qui, dans les temps modernes, ont promené ici leur mélancolie, eussent probablement éprouvé un certain dépit de ces exhumations ; il leur eût semblé qu'on profanait un tombeau. Sans parler de l'harmonie que les siècles, par un travail insensible, avaient donnée à tout le paysage, le sentiment du néant des choses humaines n'était-il pas plus poignant, lorsque l'inépuisable fécondité de la terre formait contraste avec les œuvres délabrées des anciens âges ? Bref, ces carcasses de temples et de basiliques ne disaient plus rien à l'imagination. Heureusement, la nature, qui en définitive est toujours la plus forte, a bientôt repris ses droits ; le souffle des vents a eu tôt fait de semer sur le forum rendu à la lumière un tapis d'herbes folles. Quelques Romains avisés ont pensé que ce n'était pas assez et que, sans entraver les recherches des archéologues, on pourrait donner satisfaction aux âmes poétiques. Une société s'est fondée récemment pour entourer les ruines de plantations ; les résultats qu'elle a déjà obtenus au forum sont des plus heureux ; les iris et les rosiers garnissent les coins sombres ; des plantes grimpantes tapissent les lourdes assises de

briques ; de souples acanthes voisinent avec des chapiteaux renversés ; les blessures que le temps et la main des hommes ont faites aux vieilles murailles sont masquées par des figuiers et des lauriers. Puis les eaux, qui de tout temps ont abondé dans cette étroite vallée, ont repris leur cours naturel ; la fontaine Juturne est rentrée dans le bassin de marbre creusé sous les empereurs ; un courant d'eau limpide anime de son frais murmure la demeure des Vestales. Dans quelques années, quand les jeunes arbres auront grandi, les visiteurs trouveront au forum un jardin plus vert et plus ombreux que ne le fut jamais le Campo Vaccino. Il convient d'ajouter que ces plantations elles-mêmes sont une restauration archéologique; les textes, en effet, nous apprennent que les arbres ne manquaient pas au forum ; on y voyait des cyprès et un lotus dans le Vulcanal ; une vigne et un olivier près du lac Curtius ; des figuiers un peu partout. Remettre à leur place des arbres de même espèce, c'est rendre à ces lieux célèbres, autant qu'il peut se faire, leur véritable aspect. L'architecte chargé de la direction des fouilles, M. Boni, préside avec un zéle pieux à ces travaux de décoration ; deux lauriers, dans l'antiquité, ombrageaient l'entrée de la Regia, demeure du grand pontife ; deux lauriers se dressent depuis peu au même endroit. Ce qu'il faut souhaiter maintenant, c'est qu'on ne pousse pas trop loin ce système d'embellissement ; des arbustes et des fleurs autour des ruines, c'est bien ; en planter à l'intérieur, dans des édifices qui furent couverts et habités, ce serait trop ; là, si l'on veut respecter la vérité, il faudra contenir la nature, et non l'aider. N'oublions pas que le dernier mot sur certains monuments du forum ne sera pas dit avant très longtemps ; il faut que nos successeurs, quand ils voudront contrôler nos hypothèses, ne soient pas gênés dans leurs enquêtes par une végétation trop luxuriante.

Les étrangers qui n'ont pas revu le forum depuis plu-

sieurs années ont encore, en embrassant d'un coup d'œil le chantier de M. Boni, une autre surprise agréable : ces travaux d'excavation, poussés jusqu'au niveau du pavé antique, ont singulièrement grandi le Capitole et surtout le Palatin. On ne peut manquer d'en être frappé si l'on se place sur la Voie Sacrée, près de la Regia, par exemple, et qu'on élève le regard vers les deux collines. Les voyageurs d'autrefois étaient un peu déçus par leur faible élévation et en parlaient avec irrévérence. Les énormes masses des constructions impériales sur les flancs du Palatin, depuis qu'on en a dégagé le pied, ont pris un relief qui en accentue l'écrasante majesté. Et M. Boni n'a pas encore tout creusé ; que sera-ce quand il sera arrivé aux terrains vierges ? Une idée qui lui est chère, c'est que le pavé du forum ayant été, dans l'antiquité même, relevé à plusieurs reprises, il faut pousser jusqu'aux couches les plus profondes, si l'on veut retrouver les monuments de la période la plus reculée. Il a pratiqué en plusieurs endroits des sondages pour déterminer ce qu'il appelle la stratigraphie du forum. On ne peut nier que ce principe l'ait conduit à des découvertes fort intéressantes ; les soubassements des constructions de l'époque républicaine gisent encore sous les vestiges de l'époque impériale. Seulement il y a une mesure à garder dans ces explorations souterraines ; on ne peut pas, pour retrouver le forum de la république, sacrifier celui de l'Empire, d'autant que les restes du second sont plus faciles à identifier et d'une plus belle architecture. En pénétrant jusqu'aux fondations de travertin qui datent de l'ère républicaine, M. Boni a donné l'essor à tout un essaim d'hypothèses.

Parmi ses découvertes récentes il en est une qui a déjà fait du bruit dans le monde : il a trouvé le tombeau de Romulus. Certains historiens modernes sont fort tentés de croire que Romulus n'a jamais existé ; les anciens racontaient qu'il avait été enlevé au ciel au milieu du tonnerre

et des éclairs ; ils n'en montraient pas moins son tombeau. D'après un témoignage qui remonte jusqu'à Varron, il était situé au forum à une place d'honneur, devant les rostres ; une « pierre noire » le signalait aux regards et on l'avait orné de deux lions sculptés ; c'était là qu'on prononçait les oraisons funèbres dans les obsèques des personnages illustres. Or, voici que les fouilles ont mis à nu, précisément à l'endroit indiqué, une table de marbre noir, posée à plat, d'une largeur et d'une épaisseur inusitées ; on a voulu voir ce qu'il y avait au-dessous et on a rencontré deux soubassements jumeaux, de forme allongée, qui semblent bien avoir été faits pour supporter des sculptures ; à côté est apparu un dé en pierre, couvert sur ses quatre faces d'une inscription latine, mais d'un latin très archaïque, tracée en caractères grecs. Et maintenant les maîtres de l'érudition discutent. Ils s'accordent bien sur quelques points : ils sont assez disposés à admettre que l'emplacement correspond, en effet, à la description de Varron et que les deux soubassements sont ceux des lions de pierre. Sans aucun doute l'inscription latine est une des deux ou trois plus anciennes que l'on connaisse ; M. Comparetti, qui en a fait une étude approfondie, n'hésite pas à l'attribuer au début du ve siècle avant notre ère ; elle daterait donc des premières années de la république. Par malheur, elle est mutilée, et ce qui subsiste, inintelligible, à l'exception de quelques mots. Le même savant croit y reconnaître un règlement de police défendant de souiller le monument voisin et de passer avec des chars sur le terrain sacré qui en dépendait. L'interprétation de M. Comparetti, en dépit de la légitime autorité qui s'attache à tous ses travaux, prête à la discussion. Puis les questions se pressent en foule ; les lions ne sont plus en place ; le dé de pierre est brisé ; le monument a été saccagé ; à quelle époque et par qui ? subsistait-il même au temps de Varron ? les auteurs qui en ont parlé l'avaient-

ils vu, ou rapportent-ils de confiance une vague tradition plus ancienne ? Surtout comment se fait-il que la table de marbre noir soit posée au-dessus de ces débris de manière à les recouvrir entièrement ? Elle a donc été mise là à une époque plus récente ? Et alors est-elle bien la « pierre noire » des auteurs ? Ainsi nous retombons dans l'incertitude et nous ne savons plus si nous sommes en présence du fameux tombeau. Quelques passionnés voudraient qu'on descendît encore plus bas, sous l'inscription ; pour retrouver Romulus ils iraient volontiers jusqu'aux enfers :

Trepidant immisso lumine manes.

Sans inquiéter les mânes, on pourrait au moins dégager complètement les bâtisses voisines de l'inscription, qui sont encore cachées par les terres. On en a, en effet, l'intention ; les fouilles doivent être reprises prochainement de ce côté ; peut-être alors saurons-nous à quoi nous en tenir sur la véritable destination du monument. Quoi qu'il en soit, on a touché là à des restes d'une époque très primitive, comme le prouvent encore les bronzes et les fragments de vases recueillis autour de l'inscription. Un peu plus loin, contre le temple d'Antonin et de Faustine, sur le bord de la Voie Sacrée, M. Boni a exhumé des tombeaux et un mobilier funéraire d'un type grossier, qui remontent à des siècles très lointains ; car il va sans dire qu'à l'époque historique on n'enterrait plus en un pareil lieu. Là-dessus les esprits aventureux se sont agités ; ils ont failli partir en guerre contre Niebhur et Mommsen, qui avaient ébranlé notre foi dans les récits de Tite-Live sur les premiers temps de Rome. Ils feront bien de se calmer et d'attendre que M. Boni nous ait rendu d'autres éléments de conviction.

Nous sommes beaucoup plus à l'aise pour identifier les

ruines qu'on vient de déblayer sur les deux côtés du forum. Voici la basilique Émilienne, fondée, entretenue et restaurée à plusieurs reprises par les Æmilii Lepidi, parmi lesquels on cite le père et le frère du triumvir Lépide. Saluons en passant cet édifice, un des plus magnifiques de Rome d'après Cicéron : douze millions enlevés à la Gaule en ont fait les frais ; le frère de Lépide s'était fort endetté par ses constructions ; César, qui redoutait en lui un ennemi, l'acheta avec l'or qu'il avait rapporté de ses campagnes. Ce monument de la corruption a vu massacrer un empereur ; c'est devant les marches qui y conduisent que Galba, jeté à bas de sa litière, a tendu la gorge aux prétoriens. En face, près du temple de Castor et Pollux, voici la fontaine Juturne, où les deux héros, dit la légende, vinrent, après la bataille du lac Régille, abreuver leurs coursiers ; le nom de Juturne se lit deux fois en toutes lettres sur des marbres qui ornaient sa chapelle ; une margelle de puits porte une dédicace en son honneur, gravée au nom d'un certain Barbatus Pollion, sans doute identique à cet ami d'Antoine, que Cicéron dans les Philippiques range parmi les « épaves du parti de César ». La source elle-même coule dans un bassin carré revêtu de marbre, au milieu duquel se dresse un soubassement de même forme ; on conjecture qu'il supportait les statues des Dioscures, dont un cheval est là à côté, brisé en morceaux. Mais Juturne se ressent des injures du moyen âge ; elle n'a pas retrouvé sa limpidité première, quoiqu'on l'ait débarrassée des couches d'immondices entassées dans son sanctuaire. Pour la rappeler à la lumière, il a fallu déloger la petite église de Sainte-Marie-Libératrice, qui était depuis de longues années le cauchemar des archéologues : « Nous voilà enfin délivrés de Sainte-Marie-Libératrice ! » s'écriait l'autre jour M. Boni. Sacrifier une des églises de Rome est toujours une affaire grave ; ce pourrait être un crime contre l'histoire. Mais celle-ci, de construction toute mo-

derne, n'offrait véritablement dans sa forme actuelle qu'un intérêt médiocre, et il est arrivé, par un heureux hasard, que les découvertes effectuées à la suite de la démolition ont profité surtout à l'étude de l'art chrétien. On a retrouvé là deux édifices, dont l'un paraît être le temple d'Auguste, élevé sous Tibère, l'autre une bibliothèque, qui en dépendait ; entre leurs murs est encadrée une église du haut moyen âge, connue par les textes et qu'on cherchait depuis longtemps sur divers points, Sainte-Marie-Antique ; elle nous est rendue avec sa décoration presque intacte, et son nom même est inscrit sur la paroi. Elle a dû être établie en ce lieu vers la fin du VI[e] siècle ; le pape Jean VII l'a agrandie et ornée dans les premières années du VIII[e] ; une catastrophe ignorée l'a ensevelie au IX[e]. Ce qui donne un prix tout particulier à cette résurrection, c'est que les monuments figurés de la même période sont d'une extrême rareté ; quelques peintures de manuscrits et quelques mosaïques avaient seules survécu ; nous avons ici toute une série de fresques, représentant des saints, des martyrs, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Elles nous frappent du premier coup par leur caractère tout byzantin ; et, en effet, la date de leur exécution coïncide avec celle où Rome, sujette des empereurs de Constantinople, subissait docilement l'influence des arts de l'Orient. Dans ces fresques curieuses, elle ne se marque pas seulement par la technique, par les attitudes, l'expression et le costume des personnages ; mais leurs noms sont écrits en grec à côté de chacun d'eux ; les saints et les Pères de l'Église grecque font pendant à ceux de l'Église latine. On a supposé qu'il fallait voir là l'œuvre de moines grecs, chassés de leur pays par la querelle des iconoclastes ; cette hypothèse n'est pas nécessaire ; les moines, auteurs de ces peintures, pouvaient être nés à Rome ou y résider depuis longtemps ; mais la civilisation byzantine les entourait et les pénétrait de tous côtés. Le

pape Jean VII lui-même, le bienfaiteur de l'Église, était le fils d'un officier impérial, nommé Platon, curateur du Palatin, et il s'était fait construire sur cette colline une habitation particulière. Plusieurs des papes qui l'ont suivi de près ont tenu à donner à Sainte-Marie-Antique des témoignages de leur faveur; ils se sont fait peindre à tour de rôle sur ses murs : Zacharie, un autre Grec, Paul I[er] et Adrien I[er], qui gouvernèrent l'Église à la fin du VIII[e] siècle, sont là en costume pontifical, la tête entourée d'un nimbe carré de couleur bleu, qui, dans l'iconographie de ce temps, désignait les personnages illustres encore vivants. Au milieu de tant de découvertes capitales, il subsiste un problème : on ne sait d'où vient le nom de Sainte-Marie-Antique ; car, lorsqu'elle a été fondée, il y avait déjà à Rome des églises dédiées à la Vierge ; en somme, les raisons alléguées jusqu'ici ne sont pas convaincantes.

Quelques pas plus loin s'ouvre la montée qui au temps de l'Empire mettait le forum en communication avec le Palatin ; consolidée et restaurée, elle a été rendue au public à l'occasion du congrès. En contemplant du sommet ce champ, unique au monde, où ont frémi tant de passions humaines, on songe aux œuvres d'art, aux inscriptions, aux marbres précieux, qui depuis des siècles en ont été enlevés comme d'une carrière. Combien le spectacle serait plus intéressant si ces débris augustes se trouvaient encore à leur place ! Un grand nombre, jetés dans les fours à chaux, sont irrémédiablement perdus ; mais d'autres, épars dans divers dépôts, et dont on connaît la provenance, pourraient être rapportés à leur lieu d'origine. L'administration des beaux-arts du royaume d'Italie a eu une heureuse idée : elle organise en ce moment un *Musée du forum* dans le cloître de Sainte-Françoise-Romaine, église qui marque l'extrémité de la place, du côté de l'Est ; les visiteurs auront là réunis sous leurs yeux les pièces au-

thentiques et probablement aussi les moulages, les reproductions de tout genre qui leur permettront d'emporter de leur promenade une impression plus exacte et plus complète. En définitive, on peut prévoir que dans quelques années le rôle de la pioche au forum sera terminé, ce qui ne veut pas dire qu'on n'y trouvera plus matière à discussion. Du côté du Nord, il reste à dégager la partie postérieure de la basilique Emilienne et à voir comment le forum se rattachait à ceux des empereurs ; au Sud, on a encore à fouiller l'entrée du Vélabre et les constructions comprises entre l'Arc de Titus et la demeure des Vestales. M. Boni, appelé à Venise pour relever le campanile de Saint-Marc, a dû suspendre ses recherches ; mais elles seront bientôt reprises. Un Anglais qui les a déjà facilitées par de libérales contributions, M. Philips, vient de mettre de nouveau une somme importante à la disposition du ministère de l'instruction publique. La noble curiosité qu'éveillent en nous les souvenirs classiques n'est donc pas près de s'éteindre à l'étranger ; le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne ont été récemment faire une visite à Rome ; ils n'ont eu garde d'oublier le forum ; il est inscrit dans le programme des souverains en voyage. Chateaubriand aurait peut-être eu des mots sévères pour le tourniquet placé à l'entrée, près du Temple de Saturne ; mais le Trésor public, l'*Aerarium Saturni*, se trouvait justement là ; c'est encore une reconstitution.

Georges Lafaye.

OSTIE

De Rome, c'est la porte Saint-Paul qui mène à la route d'Ostie ; et d'abord la voiture suit la longue et toute faubourienne Via Marmorata, bordée de boutiques humides et chancelantes sur leurs ais vermoulus, de tonnelles sordides en paille tortillée, où se boivent les *Vini scelti dei Castelli Romani*, qu'annoncent à satiété des inscriptions en lettres colossales courant le long des rez-de-chaussée. C'est hideux, mais la vue générale ne laisse pas d'amuser l'œil et d'être bientôt si familière que volontiers on y reviendra ; la saleté s'étale effrontément, sans être repoussante, à cause du soleil et des espaces vides où l'air léger circule entre ces maisons basses.

Quelque temps après la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, le faubourg dure encore ; déjà une herbe malsaine, trop verte, presque fiévreuse, couvre la triste plaine et des moutons s'y groupent, qui semblent paître du blé ; mais les entrepreneurs de la troisième Rome sont venus jusqu'ici ; on y remue des matériaux et des miasmes ; çà et là s'élève une *osteria*, maison fragile aux teintes claires fanées. C'est une misère sans pittoresque, une solitude sans mélancolie ; on a hâte d'en sortir et de quitter ces derniers vestiges de civilisation.

Bientôt ils disparaissent et la route s'engage dans cette région étrange qu'on appelle à bon droit, d'une manière absolue, la Campagne. Auprès d'elle, en effet, la plus retirée de nos campagnes françaises paraît trop animée et trop civilisée pour mériter ce titre ; il s'y trouve toujours

quelques bouquets d'arbres, ou des champs de blé aux bords bien rectilignes, ou le toit de tuiles d'une maison, ou quelque indice enfin qui rappelle au voyageur le voisinage des hommes. Même la voie Appienne et ses environs, si déserts qu'ils soient, sont trop meublés de monuments pour donner une impression de solitude aussi forte que la route d'Ostie. Ici, il n'y a rien, pas même un tombeau, qui montrerait au moins que des hommes ont passé. De tous côtés, jusqu'au bord du chemin et si loin qu'on peut voir, des prés sauvages s'étendent, que leur couleur même distingue profondément de nos prairies. L'herbe en est triste, pâle et sombre. Ici rare et chétive, et là drue comme un mauvais buisson, c'est une végétation inculte, qui ne connaît ni le fer de la bêche, ni le bois du rateau, telle qu'il n'en pouvait pousser que dans des ruines et du sel. Sur l'horizon, pas un toit, pas une trace de vie, rien qui rompe la monotonie de ce lugubre tableau, sinon la silhouette inquiète d'un cheval à demi sauvage qui, la tête levée, semble voir des hommes pour la première fois. Ce pays n'a ni le charme de la plaine, car le sol y est tourmenté et la vue constamment arrêtée, ni le moindre pittoresque, car il n'y a pas un de ces informes mamelons qui soit digne du nom de colline.

Entre les ronces, les ravins, les fossés d'eau salée, la route interminable se déroule timidement et se met, avec ses ornières et ses flaques de boue, à l'unisson des tristes alentours.

Toutefois, ce désert n'est pas sans grandeur, et il y a quelque chose de sublime dans ce silence infini, dans cette étendue d'herbe sans reflet qui refuse de rire au soleil, dans cette campagne morte et comme refroidie, qui semble défier les plus hardis agronomes et vouloir représenter, à deux pas d'une capitale, malgré les instituts et les machines à vapeur, l'invincible majesté du désert et de la stérilité. Et savons-nous quelles scènes de cruauté ou de débauche

ont pu se passer ici, devant cette nature, et lui ont donné le droit de revêtir et de garder cette physionomie sinistre et farouche ?

Si farouche, que la moderne Ostie paraît hospitalière, pauvre village, cependant. Quelques maisons s'y sont groupées, au pied d'un orgueilleux château, rempli encore de la grande âme de Jules II, qui le bâtit.

Par des sentiers défoncés, entre des prés en friche, on arrive à la vieille ville, aux fouilles, et là encore l'herbe a tout envahi, cette herbe qui couvre la terre depuis Saint-Paul-hors-les-Murs, qui a crû ici, sur la cité antique, toute seule et tristement, parce que rien autre n'aurait pu pousser. Au milieu de cette prairie sauvage, les anciens édifices dressent leurs murs ébréchés, ou bien c'est dans une tranchée qu'il faut descendre, pour visiter quelque pavé récemment découvert. Les ruines sont rares : des quartiers entiers durent être détruits, et pierre sur pierre n'en reste pas. Aussi, en allant d'un monument à l'autre, on se retrouve en rase campagne et, hors un point ou deux, ces vestiges isolés ne donnent point, comme les rues, les dalles, les façades de Pompéi, l'impression qu'on soit à la ville. Ce n'est plus que l'ombre d'Ostie.

La partie par où l'on entre est justement la plus déserte; ses habitations de brique ou de pierre sont étrangement clairsemées et, pour aller des Thermes à la caserne des Vigiles, il faut se frayer un sentier dans l'herbe sur la croupe solitaire d'une petite éminence.

Thermes ni caserne, d'ailleurs, ne présentent rien qui soit caractéristique, ni leur piscine, ni leurs mosaïques, ni leur cour entourée d'un portique. Lorsque, de Cologne à Éléphantine, tout se bâtissait à la mode de Rome, on pense bien que, à quelques milles du Capitole, la cité d'Ostie ne se permettait aucune singularité. Caserne et thermes furent bâtis sur les modèles de la capitale, qu'on imita d'aussi près que possible. Des centaines de petites

villes en avaient d'exactement semblables. Même, les graffiti que, sur les murs du corps de garde, les Pompéiens tracèrent pour distraire l'ennui des trop longues veillées, ressemblent à ceux qu'on lit à Rome, tous inspirés du même esprit, des mêmes vers ou des mêmes dessins. Ce qui surprend ici, c'est le contraste entre la campagne désolée et les restes, élégants encore que triviaux, des monuments antiques, c'est de voir, dans cette terre grossière, inculte et stérile, des morceaux de marbres veinés qui s'y trouvent incrustés.

De l'originalité, le Forum n'en a pas davantage ; carré, entouré de portiques, rien certainement ne le distinguait d'un forum de Gaule ou d'Afrique ou bien d'Asie Mineure ; partout où les légions et le préteur ont passé, l'empreinte romaine écrase l'individualité locale et partout, dans des forums semblables à celui-ci, des municipes pareils, également soumis, votaient au César, proche ou lointain, les mêmes apothéoses.

Au côté méridional, un théâtre est adossé, dont les ruines décèlent aussi la parfaite banalité ; scène et gradins sont les mêmes qu'ailleurs et, aux mimes comme aux spectateurs, l'impériale unité donnait mêmes modèles et mêmes goûts.

En quittant ces monuments, œuvres de dociles et consciencieux édiles, si l'on prend une petite rue étroite ouverte sur le Forum, il semble qu'enfin l'on entre dans la véritable Ostie. Des maisons qui bordaient l'antique voie, il ne subsiste presque rien, que des pans de murs hauts à peine de deux pieds ou trois ; mais c'est assez pour saisir le plan de ces rez-de-chaussée et, dans les dispositions qui varient d'une demeure à l'autre, il y a cette personnalité dont manquaient si bien les édifices municipaux. Aussi, encore que les proportions soient mesquines et que les matériaux demeurés à leur place étonnent par leur simplicité, sans une trace de sculpture, sans un morceau

de stuc, on a plaisir à pénétrer entre les murailles basses, afin d'y surprendre les secrets de la vie qui se vécut ici.

Plus caractéristique encore, un temple apparaît bientôt, et volontiers, à son ombre épaisse et large, on s'assoit sur la terre brune, ailleurs mal protégée contre le soleil par les ruines trop petites. Hasard peut-être unique dans Ostie, ce monument solide a résisté à toutes les injures des hommes et du temps ; resté entier, plus haut que tous ses voisins, il a vu s'amonceler sur eux la poussière des démolitions, la cendre des incendies, les alluvions du Tibre, et pendant tout le moyen âge, sur le sol envahi par l'herbe rude, on ne vit plus que lui, solitaire survivant de l'antique cité. De cette longue veille, il a gardé une ineffaçable mélancolie, qu'il porte assez fièrement.

Au-dessus d'une grande salle superbement voûtée, sa haute cella se dresse, d'architecture noble et vigoureuse. On y parvient par un large et puissant escalier : du seuil, que forme un bloc de marbre africain, la vue sur la campagne est belle, et sous la porte, on s'arrête, on hésite avant de pénétrer dans la cella sonore, pleine qu'elle est restée d'un jour incertain et du mystère des cultes disparus.

Mais ce qui fait pour nous l'attrait de ce temple, c'est fatalement tout ce que l'antiquité n'y a pas vu ; c'est la solitude de ce morne désert, où rien ne remue, aussi loin que le regard s'étend, ni homme, ni bête, pas même une feuille d'arbre ; c'est la nudité lugubre des murs de la cella, dépouillés, mutilés, troués : c'est l'obscurité de la voûte profonde qui se creuse par-dessous ; ce sont les marches disjointes et chancelantes de l'escalier. C'est surtout le sentiment que, de toutes ces choses, le primitif aspect a pour toujours disparu ; que ces pierres, après avoir pris leur part dans le chœur des fêtes antiques, se sont tues et se taisent depuis des siècles en gardant leur secret. Veut-on, pour le leur arracher, restituer à ce monument la vie qu'il a perdue, c'est un travail au-dessus de

l'imagination. S'y efforce-t-on, l'on peut fermer les yeux, oublier le misérable état de la cella, y replacer les marbres et les bronzes dorés, évoquer les sacrifices, l'encens, les danses sacrées, les pompes d'un culte oriental, tout ce qui devait entourer la statue d'Attis, trouvée, paraît-il, à Ostie, et qu'on a vue au musée du Latran ; on peut l'imaginer ici, délicate et voluptueuse, couchée dans le luxe qui seyait au jeune dieu ; mais alors, dans ce décor, quand on rouvre les yeux, c'est le vieux temple vide avec son escalier branlant qu'on ne peut plus loger.

De toute la ville, peut-être, la partie la plus intéressante est la voie principale, la grand'rue, comme on dirait en France. Large et parfaitement droite, elle fut bâtie évidemment dans des terrains expropriés, sur le plan rectiligne toujours cher aux municipalités. Des maisons particulières la bordent, qui sont très avenantes et semblent avoir dû constituer une excellente spéculation pour la compagnie qui les édifia. Par les portes encore debout, si l'on entrait pour visiter l'un de ces appartements, on se déciderait vite à le louer, content de la simple et heureuse distribution des pièces ; la vie y serait commode ; le jour y est bien réparti ; de la jolie décoration des murs, il reste quelques fragments, où brillent encore le jaune et le rouge harmonieux des fresques de Pompéi. Aisément, on prendrait gîte ici.

Et ce même aspect hospitalier, on le retrouve dans les magasins construits au bord du Tibre, si vastes et si nombreux que l'on pourrait s'y perdre. Ici se sont entassés tous les produits que l'Orient et l'Occident, sans relâche, envoyaient à Rome par le port d'Ostie, tout ce que grands et petits commerçants, afin de piquer le client blasé, faisaient venir des pays d'outre-mer, tout ce que les empereurs extorquaient des provinces pour calmer l'insatiable appétit de la ville. Dans ces dépôts, il y a des salles de toutes les dimensions, et pas de commerce qui ne pour-

rait s'y faire. Ce serait plaisir de rétablir des rayons sur ce large mur, pour y étaler, avant de les aller vendre à Rome, les tissus de laine ou de soie qui sont venus sur le bateau jusqu'à la porte, au pied d'un escalier qui trempe dans le Tibre ; dans un autre magasin, on aimerait à nettoyer ces grands vases de terre enfouis dans le sol et bien conservés encore, à les emplir d'huile parfumée ou de vin grec, afin de les tenir au frais en attendant que de la ville un connaisseur vienne à passer. Voici une salle basse et solidement voûtée, très propre à garder pour la nuit, derrière la triple porte, les bijoux phéniciens et les curiosités d'Egypte, dont les affranchis veulent voir leurs maisons encombrées et qui demain seront payées bien cher. Les lions numides et les bêtes féroces venues de Germanie, on les débarque en face de cette cave obscure, creusée sous la terre et fermée d'une grille. A côté, dans cette pièce carrée, au bas des murs, il reste encore des anneaux de fer ; c'est là que je fixerai, par une courte chaîne, la boucle que j'ai passée sur la cheville délicate d'un bel échanson d'Asie, sur la jambe luisante d'un nègre éthiopien, sur le jarret velu d'un gladiateur germain, lorsque j'irai payer, pour les introduire à Rome, les droits exorbitants que le fisc réclame, à la douane, dont voici l'officielle façade.

Finalement, c'est bien l'impression dominante et le charme d'Ostie : l'antiquité s'y montre familière. L'esprit n'y est pas, comme il arrive à Pompéi pour quiconque au moins n'y passe qu'une journée, distrait à chaque instant par la peinture et la décoration ; ici, ce qui reste des fresques antiques est si peu de chose qu'on n'y voit plus une tête entière et qu'à peine l'œil s'y arrête. En outre, pas un monument n'est assez important pour s'imposer aux dépens de ses voisins ; il n'y a ni temple célèbre, ni cirque grandiose, rien, pas même une colonne, pas même un chapiteau, qui puisse retenir ou détourner l'attention. A Ostie, par une fortune rare, toutes les ruines sont aussi

ruinées les unes que les autres, et trop ruinées pour que l'art du peintre, du sculpteur ou même de l'architecte y survive et s'y puisse chercher. Mais si vous n'y retrouvez pas l'antiquité maîtresse des arts, qui règne dans tous les musées et monuments illustres, vous y surprendrez l'antiquité bourgeoise, plus réelle après tout et très vivante encore en cette vieille ville. Autrefois, déjà, l'art ne dut pas y tenir grande place, quand bateliers et marchands en faisaient la population. Aujourd'hui, ce ne sont que ruines basses et d'insignifiante apparence : sans y voir étude à faire ou beauté qu'il faudrait admirer, l'esprit y chevauche aisément et familièrement sur les fantaisies qu'évoquent en foule : théâtre, temple et forum, façade riche aux briques bien assises, bicoque hâtivement élevée, coins sombres, fenêtre indiscrète, porte basse, escalier dérobé, réduits bizarres, niches vidées, et caves inondées par le gros Tibre, qui roule tout jaune.

GABRIEL PÉROUSE.

CARLO PORTA

Analyse d'une conférence de M. Paul Ghio, *Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles* (1)

Un des poètes populaires les plus originaux de l'Italie, Carlo Porta, qui vivait au commencement du XIXe siècle, a été choisi par M. Paul Ghio, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, pour sujet d'une conférence dont il est intéressant de résumer les traits principaux.

Après quelques considérations générales sur les dialectes locaux de la péninsule et leur influence sur le maintien de l'esprit particulariste dans un pays si longtemps morcelé, M. Ghio cite les écrivains dont les œuvres contribuèrent à faire du dialecte milanais une véritable langue littéraire. Manzoni est le plus illustre de tous ; mais la part décisive dans ce mouvement revient à Carlo Porta, qui eut fort à combattre contre les préventions des beaux esprits timorés de son temps, lesquels ne voyaient de salut que dans la langue classique. Le poète dut s'escrimer, avec une verve dont ses adversaires, pris violemment et nommément à partie, gardèrent un cuisant souvenir. Il se jeta en outre dans la mêlée romantique et fut un des ouvriers d'une évolution littéraire dont la portée était bien plus considérable qu'en France, car une littérature nationale et s'inspirant de sujets modernes appelait l'unité du pays et lui préparait les voies. A cette époque troublée où la France et l'Autriche se disputaient la domination de sa patrie, Porta

(1) Cette conférence a été faite le 10 février 1903 à l'Université populaire *Le Foyer Intellectuel* de Saint-Gilles (Bruxelles).

ne cessait d'exhorter ses concitoyens à se ressaisir enfin, à se rendre dignes de devenir les maîtres de leurs destinées.

Presque toute son œuvre reflète cette incessante préoccupation. M. Ghio divise cette œuvre en quatre séries : la politique, la littérature proprement dite, la morale, la poésie lyrique.

La plus remarquable de toutes est celle qui retrace *I desgrazi di Giovannin Bongee;* entendez : Les mésaventures de Jean Bongee. Le héros mis en scène par le poète, *Bongee,* c'est-à-dire « le ventru », type extrêmement populaire du petit bourgeois milanais, honnête, paisible et craintif, est en butte à toutes sortes de vexations que font pleuvoir sur lui les conquérants français. « Carlo Porta, fait remarquer M. Ghio, a voulu par cette peinture fine, vraie, pénétrante, montrer quel pouvait être le sort d'un peuple qui, tout en criant contre les dominateurs, ne sait pas appuyer par l'énergie virile et l'unité morale ses bruyantes protestations ».

Dans la série morale, le conférencier cite, détaille et analyse deux pièces amusantes au possible et qui gardent presque tout leur sel à la traduction : *La nomination de l'aumônier* et *La prière.* Ce sont deux satires à l'adresse de l'aristocratie milanaise, « chez laquelle brillaient alors, l'une à côté de l'autre, l'ignorance et la présomption ».

Parmi les pièces lyriques, voici la lettre, naïve et charmante, d'un paysan à sa fiancée, « son espérance dorée ». Cette bluette eut, dit-on, l'honneur d'inspirer à Donizetti la célèbre barcarolle de *l'Elisire d'amore.* Voici encore un paradoxal, joyeux et spirituel dithyrambe en l'honneur de la *Bolletta* ou manque d'argent. Enfin M. Ghio nous révèle, toujours avec de judicieux commentaires, « Les lamentations de Marchionn le bancal », humble et triste histoire d'un pauvre être confiant et bon, indignement trahi par sa femme.

Vérité, naturel, simplicité, finesse, voilà les principales qualités du poète. Et le conférencier porte sur son œuvre ce jugement d'ensemble : « Sa satire a été un véritable examen de conscience de la société milanaise de son temps. Elle est l'écho des sentiments intimes d'une âme qui réagit contre le vice et l'injustice.

Carlo Porta était simple et bon. Toutefois, d'après ses biographes, il ne semble guère qu'il fut l'aimable camarade que M. Ghio nous représente, « égayant de ses boutades les compagnies joyeuses où il était recherché ». On nous le dépeint, au contraire, comme assez morose en sa vie privée, ce qui n'est pas pour nous surprendre de la part d'un auteur « gai ».

Albert H.

Un bon ouvrage de bibliographie

En publiant un « Répertoire alphabétique des thèses de doctorat ès lettres des Universités françaises » (1), M. Albert Maire, bibliothécaire à la Sorbonne, a rendu un véritable service aux travailleurs. Ce répertoire, disposé alphabétiquement par noms d'auteurs, est complété par deux tables, l'une, d'auteurs, rangés par Université et par année, l'autre, des matières. Les recherches sont ainsi rendues extrêmement faciles. Nous sommes heureux de signaler cet utile et consciencieux travail.

1) Paris, Alphonse Picard et fils, éditeurs.

Le Sculpteur

D'un bras sûr abaissant sa masse au manche court
Sur le ciseau massif tenu de la main gauche,
Dans le Carrare blanc, le bon sculpteur ébauche
Un Christ agenouillé dans l'extase et l'amour.

A chaque fois le bloc ébranlé tinte et sonne
Et le chant clair emplit l'atelier lumineux,
L'outil d'acier frémit, et l'artiste joyeux
Voit sauter les fragments du marbre qu'il façonne.

Longtemps, d'un geste large il frappe et frappe encor,
Les gravats détachés sur le sol s'amoncellent ;
Lui, se courbe et gémit, et la sueur ruisselle
De sa puissante épaule aux doigts maigres et forts.

Enfin la tête sort lentement de la pierre,
Déjà, sous les sourcils à peine dégrossis,
Les yeux calmes et doux du Sauveur en prière
S'élèvent vers le ciel, grands ouverts et ravis.

Alors, se reculant de son œuvre, il redresse
Sa nuque contractée et ses reins chauds et las,
Et du large revers de ses deux mains, caresse
Son visage meurtri par le choc des éclats.

DANIEL BARRIAS.

Le Coucou

Devant le grand coucou de vieux chêne sculpté,
Bouche bée, immobile et tenant son haleine,
L'enfant silencieux attend l'heure prochaine
Où l'oiseau doit sortir de l'horloge et chanter.

Tic, tac ; au bruit sonore et sec du balancier,
Les deux pommes de pin baissent au bout des chaînes.
Soudain la porte grince et le rouage engrène,
Et le coucou paraît hors du trou familier.

Le cou gonflé, le bec fendu, battant des ailes,
Il agite sa queue, et sur ses pattes grêles
Il s'incline en jetant son double et joyeux cri.

Puis, clap ! Il rentre. Ouvrant de grands yeux éblouis,
Longtemps après l'enfant attache ses prunelles
Aux aiguilles d'os blanc sur le cadran noirci.

Daniel Barrias.

Les Salons de 1903

Il est dans l'usage qu'au premier sourire du printemps MM. les critiques d'art reprochent à MM. les peintres et sculpteurs, à tous en bloc et à chacun individuellement, de ne pas se renouveler, de rester toujours eux-mêmes, et encore de nous donner un Salon, — que dis-je ? — deux Salons « inférieurs à ceux de l'autre année ». C'est même par cette terrible sentence que MM. les critiques d'art, croyant sans doute ainsi se renouveler toujours, commencent religieusement leur étude annuelle, — jamais supérieure à la précédente.

Restons dans la tradition : lamentons-nous sur la moisson de 1903. Mais ne nous attardons pas aux larmes : à quoi bon vexer des artistes et ennuyer des lecteurs ?

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

LA PEINTURE

Salle I. — Et quelle chance nous avons cette année ! Les destins ont voulu que les premières peintures qui s'offrent à notre examen soient les meilleurs tableaux de tout le Salon et de très réels chefs-d'œuvre, qui ne feraient pas tache au Louvre, dans une salle espagnole, à côté d'un Goya et en face d'un Velasquez ! Nous voulons parler des trois toiles de M. Ygnacio Zuloaga : *Un mot piquant.* — *Préparatifs pour la course de taureaux.* — *Gitane et Andalouse.*

Composition franche et aisée, style suprêmement artiste ; dessin solide, nerveux, spirituel ; habileté magique, variété, verve et tenue, le jeune maître offre un ensemble rare des plus précieuses qualités. Ses rustres au rire de faune, aux bras tannés et recuits par un soleil érosif ; ses petites chulas aux sourires maigres, aux yeux brûlants à travers leur masque de farine, spirituelles et grimaçantes comme de petits singes endiablés, dans leur décor intime tout parfumé de grâce peuple et de vice misérable ; cette gitane à peau d'orange, cette Andalouse d'une tendre et experte sensualité, restent dans la mémoire comme des types vivants et nouveaux, bien espagnols et bien modernes, comme des créations de grand artiste *latin*, intensément vivantes, fines et racées.

A côté de cela, n'est-ce pas, les *Portraits* de M. Carolus Duran, c'est quelque chose d'inanimé, d'inexistant : c'est de la peluche, du satin, c'est de l'élégance de couturier, c'est de la peinture mondaine, mais ce n'est pas du *portrait* : la pensée manque, car son moyen d'expression, le dessin, manque aussi ; et quelle vulgarité de couleur, quelle mollesse lourde dans le modelé !

A côté de cela encore, le *Deuil marin*, de M. Charles Cottet, où trois femmes emmantelées de noir sont assises dans une même attitude douloureuse et rigide, semble avoir quelque chose de factice, une simplicité trop voulue, trop forcée ; on sent trop le procédé de composition. C'est très fort, certes ; mais on n'a pas ici cette surprise enchanteresse que fait toujours éprouver une œuvre vraiment spontanée, passionnée et naïve ! Pourtant, sa *Côte près le cap de la Chèvre*, sa *Crique*, son *Soir à Douarnenez*, sont d'une poésie sincère, et l'âme même de la Bretagne y rêve avec une mélancolie qui nous émeut.

Dans les cinq portraits que M. Jacques Blanche aligne un peu plus loin, il est facile aussi de saisir un procédé, tant il y a identité d'attitudes, d'éclairages, de présentation

et de facture ; tout est rendu de la même façon, à l'aide du même *truc* habile ; tout est peint avec le même talent exempt d'émotion ; et la grande toile qui surmonte le tout comme un fronton, le grand groupe représentant *M. et Mme Francis Vielé-Griffin et leurs quatre filles*, semble résumer et affirmer plus fortement les défauts de cette maîtrise trop facile.

M. Ulmann a rapporté de Hambourg plusieurs belles études de crépuscule marin, d'une couleur grave et chaude : *les Remorqueurs, les Palissades, les Pêcheurs, le Wharf* et *l'Express*, où le soleil joue parmi l'épaisse vapeur bleuâtre.

Salle II. — M. Gaston La Touche, dont on n'imite que trop les éclairages sulfureux, a agrandi cette année les dimensions de sa peinture, sinon sa peinture elle-même, qui reste un peu grêle et légère ; de son *Salon rouge* et de son *Salon vert*, où le mobilier tient trop de place, où se déroulent dans les coins de petits drames privés — privés surtout de composition et de dessin ; — de ses deux panneaux décoratifs : *la Grâce* et *la Jeunesse*, d'une couleur agréable malgré sa fade tendreté, l'inspiration est banale ; et sa *Descente de croix*, bien préférable, est peinte dans une blondeur voluptueuse peu convenable au sujet.

Mme Lee-Robbins expose trois toiles ; la meilleure est le *Portrait de Daisy*, dont la tonalité est fine et l'expression d'une grâce étrange.

Des six *Impressions de Flandre* de M. Thaulow, la *Porte en marbre*, monumentale entrée d'un parc dont les verdures blondes se dorent aux dernières lueurs d'une fin d'été trempée de pluie, et *la Fête du pays*, trouant de ses illuminations la tristesse du crépuscule, sont peut-être les plus fortes et les plus émouvantes.

Le vieux Montmartre sous la neige de M. Vignet, son *Nuage* qui, modelé par le couchant, passe au-dessus des toits sur le bleu de Prusse d'un ciel d'hiver, son *Clair de*

lune après la pluie (*Dieppe*) sont trois notes de fine et prenante tristesse.

Salle III. — Les six envois de M. Emile Barrau, le peintre des vendanges ensoleillées, prouvent la variété de son talent. Si le *Jardin à Auteuil* est un peu sec et photographique, son *Coin de parc* et surtout son *Chemin du bois* sont d'une couleur très agréable.

Les trois Grâces de M. Bonnencontre sont bien sèches, et son *Hymen* est bien froid.

Les *Roches* et les *Bruyères* de M. Maurice Eliot ont une luminosité merveilleuse. Dans sa *Femme aux fleurs*, vêtue d'une robe décolletée d'étoffe opaline, tout, jusqu'aux chairs, cernées largement de vert ou de violet pur, est haché de traits multicolores : et, à distance, les tons sont justes et clairs ; la nappe surtout est merveilleusement réelle. Mais tout l'ensemble est un peu sec.

M. Le Camus chante la grâce pompeuse de l'été.

M. Abel Faivre, caricaturiste assez gros, mais dont la drôlerie de carabin est fort goûtée, expose très sérieusement un *Portrait de Mme H. C. et de sa fille*, qui semble une lourde et vieille chromo, et dont l'inspiration, le dessin, la couleur, sont également répréhensibles et vulgaires. On peut faire ce triple reproche aux six toiles de M. Edouard Sain.

M. Lucien Simon paraît accentuer ses défauts de monotonie et de sécheresse dans son *Portrait de Mme S. et de ses enfants*, dans son *Portrait de Mme C.*, dans son *Coup de vent*, tout cela peint en une pâte solide mais un peu lourde ; son *Asile de vieillards*, d'un naturalisme consciencieux et sobre, où les pénombres sont travaillées avec une délicatesse très savoureuse, est de beaucoup son meilleur envoi.

M. Raffaëlli s'est servi cette année des couleurs grasses en bâtons dont il est l'inventeur, et sa peinture donne bien l'impression, en effet, d'un « pastel à l'huile » ; malheureusement, ses tons sont de plus en plus froids et plâtreux,

comme s'il avait toujours les maçons chez lui ; le *Pont des Saints-Pères*, le *Carrefour Drouot*, sont vus à travers cette même poussière blanche ; quant à ses *Jeunes filles*, sa *Jeune femme à sa toilette*, le dessin en est fâcheusement mou et inconsistant.

M. Gillot, le *postraffaëllite* que l'on connaît, outre quelques vues de Paris magistrales, parmi lesquelles il faut citer surtout *la Seine et Notre-Dame* (*hiver*), d'une précision si louable, nous donne *le Fanal* de la jetée de Dieppe, contre lequel les vagues bondissent avec une fougue splendide.

Salle IV. — M. Caro-Delvaille, que M. Jean Lorrain, un de nos critiques les plus artistes, a comparé aussi à Raffaëlli, nous paraît bien plutôt s'inspirer très directement de Manet ; mais Manet n'eût jamais peint, ni surtout dessiné ce *Portrait de Mme L. et de sa fille*, et encore moins cette *Femme nue*, dont les chairs crayeuses ont une sécheresse de ton désagréable, une forme vulgaire et lâche.

Les trois toiles de M. Jean-Pierre Laurens, ainsi que celles de son frère Paul-Albert, prouvent jusqu'à l'évidence que les deux fils de Jean-Paul Laurens ont hérité de la sécheresse paternelle — qui triomphe à l'autre Salon.

Les marines de M. Auburtin et son *Matin* (grande frise décorative bien maniérée) accusent décidément trop de fadeur et d'amour du joli.

M. G. Hochard a, surtout cette année, une facture ennuyeuse, empâtée lourdement partout, désagréable dans ses *Enfants de chœur*, son *Clergé avant l'enterrement*, et son *Monde des courses*, et tout à fait insupportable dans sa grande toile : *Au village. Les gens de Beauce*. Un peu monotone aussi, le tachisme amollissant de M. Lagarde. M. Dufrenoy a des natures mortes et une vue de Venise d'une jolie couleur, et M. Skredsvig, des scènes norvégiennes fines de tons.

Salle V. — Que l'immense toile de M. Georges Ber-

trand : *les Funérailles du Président Carnot*, est donc d'une couleur horrible et froide et d'une composition malheureuse ! Le sujet n'était peut-être pas très agréable ; mais quelle singulière idée, pour donner de l'animation à la scène, que de faire cabrer au premier plan un cheval du corbillard !

La Route dorée (allée d'arbres en automne), *le Matin*, et surtout *la Maison dans la neige* de M. Emile Claus sont d'une tonalité délicieuse.

M. David-Nillet expose, outre *le Veuf*, bien mal dessiné, des vues du *Faouet* et une *Descente de croix*, belle reproduction d'un haut-relief français du XVI[e] siècle.

Salle VI. — M. Bernard Boutet de Monvel, fils du peintre connu, débute cette année par deux portraits discrets de tons et amusants d'allure.

M. José Frappa rencontre le comique, sans le chercher, avec ses portraits, entre autres celui de *M. Léo Claretie*, et avec sa *Phryné* devant ses juges, où se révèle son sens tout particulier de la beauté antique.

M. Dinet, le précieux peintre oriental, dont on aime la facture un peu bien menue, nous donne une scène tirée de *la Légende arabe de Joseph et de la femme de Putiphar*, un charmant paysage crépusculaire, des *Prisonniers* émouvants et stoïques, tout cela traité avec une habileté patiente et jolie ; et, malheureusement, un *Portrait de M. M.* de grandeur naturelle, qui est bien mauvais. M. Dinet ferait bien de ne plus « descendre de son chameau ».

M. Dauchez a six paysages : *la Dune*, qu'on pourrait comparer à un Cazin lourd, et *la Plaine*, avec un ciel rappelant ceux de Claude Lorrain, que nous préférons aux autres, un peu secs et vieillots.

La grande toile de M. Prouvé est très décorative.

Les six marines de M. Harrisson notent chacune, en le simplifiant, quelque grand effet lumineux : ce sont des *Nuages* mauves dans un ciel d'or posé sur un horizon de

pourpre ; *Une soirée dorée*, où le couchant jette sa lueur métallique et verdâtre ; *les Dunes*, toutes mauves sous la brume chaude émanée d'un soleil à demi noyé. C'est très beau et un peu ennuyeux.

M. Vail évoque la *Venise* grise et fine qu'il connaît bien.

Salle VII. — M. Aman Jean, dans deux gracieux portraits de femme trop symétriques de composition et se faisant trop bien pendant, les a voulus plus « poussés » que ses œuvres antérieures, et a rencontré la sécheresse.

Le *Chagrin !* de M. Altamura est une douloureuse idylle s'encadrant harmonieusement dans le mystère d'un crépuscule ému.

Mme Duhem a des fleurs délicates et floues.

M. G. Desvallières a un *Orphée* désagréable, et deux portraits inconsistants, qui se confondent avec les fonds, grouillants d'étoffes froissées, et plus travaillés que les personnages.

Deux Carrier-Belleuse : des chairs poisseuses et une *Étoile* (d'Opéra) désarticulée d'où tout dessin est absent.

Salle VIII. — M. Eugène Burnand a un *Repos de Jésus à Béthanie*, d'un sentiment sec et peu religieux, et, de *Mme la marquise de L.*, un bon portrait, ennuyeux aussi.

De M. Morand, trois fines impressions crépusculaires, et de M. Iwill, une *Venise* éblouissante.

Salle IX. — Ici, quatre petites toiles de M. Maurice Lobre, quatre intérieurs du château de Versailles, pleins d'atmosphère, d'émotion, de gloire et de mystère, et qui sont certainement, à notre avis, les quatre chefs-d'œuvre français de l'année ; jamais on ne peignit mieux.

Le Vestibule, vaste espace où l'air circule, tout imprégné d'une belle et noble lumière, que reflète le faste marmoréen des dallages ; *le Salon de la guerre*, où un grand bas-relief de Louis XIV impressionne par sa majesté derrière la mélancolie des lustres au grand jour ; *la Petite Bibliothèque du Dauphin*, coin précieux d'une couleur ado-

rable, d'une intimité exquise ; et, surtout, *l'Infante*, la petite infante mélancolique pourtraite au-dessus d'une console ! Tout cela est d'une habileté magique, d'une probité parfaite, d'une noblesse simple très « grand siècle » et très française ! Jamais la pensée d'une splendide époque ne fut mieux comprise, et il semble que son fantôme invisible circule dans l'air dont l'artiste a empli ses toiles !

Les intérieurs de M. Walter Gay semblent avoir été placés près de ceux-là pour faire voir, dans des sujets presque identiques, quel degré sépare un bon peintre d'un grand peintre ; la facture de l'artiste américain est excellente, habile, délicate ; ses tons sont séduisants ; mais il n'y a pas dans ses toiles ce charme mystérieux et inexplicable, cette émotion, cette âme !

Trois portraits et une étude de M. Dagnan-Bouveret permettent d'apprécier sa maîtrise correcte, d'une pureté un peu trop élégante.

Salle X. — M. Weerts exposait régulièrement depuis des années une douzaine au moins de tout petits portraits bien peints, d'une impassibilité photographique.

Cette fois, il occupe tout un côté de la salle avec une toile destinée à une grande galerie de la Sorbonne : *la Foire du Lendit à Saint-Denis au XVe siècle*, immense mi-carême mal composée, laide de couleur, dénuée de sentiment décoratif, de mouvement et de caractère.

M. Émile Bastien-Lepage continue à peindre « alla fresca », dans cette manière un peu molle qu'on lui connaît, des portraits et des paysages agréables.

Nous retrouvons la belle gravité de M. Leempoels dans son *Pré flamand*, dans son *Béguinage*, tout cela un peu compacte et noir sous des ciels orageux, et dans son *Modèle au repos*, où le nu est traité avec lourdeur peut-être, mais avec puissance et simplicité.

Salle XI. — Le triple portrait de M. John Sargent : *les Demoiselles Hunters*, est une œuvre magistralement belle,

ces trois jeunes filles groupées — en Grâces yankees — sur le pouf-borne où elles sont assises adossées, ont une élégance languissante avec laquelle s'harmonise fort bien la distinction sobre de la couleur ; mais il y a dans le pompeux de la composition, dans l'ample drapement des étoffes de soie, un apprêt, une redondance d'une discutable modernité ; le jeune maître américain semble s'être un peu trop inspiré des classiques anglais.

Tout à côté, cinq petites pochades de M. Jean Veber, acides de ton et d'esprit ; mais quelle bizarre idée que d'élire comme procédé la peinture à l'huile pour exprimer ces caricaturales fantaisies, à une époque où les journaux amusants sont si nombreux ?

M. Larrue parvient, malgré la sécheresse de ses moyens, à montrer sa sensibilité dans sa *Galerie des glaces, les Livres à images* et *l'Ecolier laborieux*.

Salle XII. — M. Prinet traite dans une pâte excellente ses intimités bourgeoises, où il est si émouvant et si artiste, et nous donne six chefs-d'œuvre de conscience et de délicatesse, parmi lesquels notre préférée est sa *Chambre rouge*.

M. Frédéric est toujours lourd et âpre dans deux triptyques à la gloire de *Saint François*.

Sec aussi, mais par archaïsme, et bien flamand, le *Petit Portrait* plein d'expression que nous donne M. Van de Wœstijne, disciple attardé de Memling.

Les cinq paysages de M. Billotte affirment sa magistrale connaissance du gris et de la lumière.

M. Gervex continue à confectionner, sous l'étiquette *Portraits*, d'élégants cartonnages précieusement vêtus.

Les *Dunes* et les *Landes* de M. de Latenay, d'une belle tonalité grise et d'un dessin solide, rendent bien la grande et sévère poésie de ces paysages de sable, déjà onduleux et rythmiques comme les flots prochains.

Salle XIII. — L'influence fatidique du chiffre a fait

échoir à cette salle l'honneur de loger M. Jean Béraud ; son *Christ* qui pleure semble pleurer sur lui-même.

M. Jeanniot est toujours moderne et élégant, surtout dans son petit tableau : *Lydie*, d'une jolie coloration jaune et rose ; mais dans son grand *Portrait de Mme R. D.*, d'un mouvement gracieux, sa peinture est un peu trop mince et pauvre.

Les portraits de M. Edelfelt sont d'un dessin mâle et ferme, d'une pâte solide, d'une expression intense ; sa *Rue à Borgo (Finlande)*, d'une surprenante couleur.

Les *Canaux flamands* de M. Duhem et « les soleils mouillés de ces ciels brouillés » ont le charme flou des vers de Rodenbach.

M. Courtois paraît bien vieillot auprès de M. Maurer, un peu chargé et brutal, et dont *la Dernière Danse de Bullier*, *le Trottin*, *Confection*, et surtout *la Danseuse*, sont d'un réalisme très fort et savoureusement cruel.

Salle XIV. — Il y a trop d'habileté et de manière dans les nudités de M. A. Berton, jolies grisailles blondes ; trop de sagesse dans les *Portraits* de M. Herter ; trop de lourdeur dans les *Laveuses*, les *Glaneuses* et la *Moisson* de M. Lhermitte : mais sa *Marne*, délicate comme un Corot, est d'une poésie puissante et bien personnelle.

Salle XV. — Comme M. Rixens dans ses *Portraits*, M. Ménard se répète ennuyeusement dans *Égine* ; nous préférons son *Intérieur de forêt*, d'un éclairage vibrant.

Salle XVI. — A signaler ici la violente modernité de M. Anglada, la sécheresse de M. Boldini, dans son *Portrait de Sem* ; la tristesse vague des paysages de M. Meslé ; les consciencieuses et vivantes études de M. Morisset ; l'affectation prétentieuse du grand portrait mouvementé de M. Robert Besnard : *Mon maître d'armes* ; *le Portail*, *la Table au jardin*, *la Boutique*, de M. Le Sidaner, dans cette atmosphère grise qu'il aime.

Salle XVII. — M. Montenard, avec sa *Place de village*

(*Provence*) et ses marines ensoleillées, nous redonne ses mers lumineuses et bleues où se dressent les murailles roses des ports lointains.

M. Picard a quelques portraits modelés jusqu'à la mollesse, et une jolie impression : *Sur la digue*, où deux jeunes filles passent sur le bleu vert du soir, le visage enflammé par la suprême lueur du soleil agonisant.

Un Belge, M. Wageman, se révèle peintre puissant, verveux et sincère dans *le Vieux Radar*, sorte de mendiant étrange — ou plutôt de déclassé, si l'on en croit sa physionomie littéraire et ecclésiastique, — debout sous l'écrasement d'un pardessus cruel.

M. John Lavery, un Irlandais, a une délicatesse un peu trop cherchée peut-être, mais charmante ; sa *Dame en brun*, et surtout sa *Jeune Fille au chou bleu*, révèlent un talent de la plus fine distinction.

Les *Faucheurs* de M. H. Levasque, dans une brume lumineuse et brûlante, ont beaucoup de mouvement, et évoquent l'idée d'un Millet moins puissant, plus gai, plus coloré. Sa *Maternité* est d'un sentiment et d'un ton adorables.

Salle XVIII. — Les *Fleurs* et les *Femmes* de M. Frieseke sont d'une délicate inspiration ; les marines bretonnes de M. Le Goût-Gérard, où des barques de pêche se silhouettent brunes sur la lueur attristée du crépuscule, sa *Piazza delle Erbe* (*Vérone*) si ensoleillée, indiquent un talent varié et riche. Il y a aussi du soleil dans la *Venise* et le *Capri* de M. Smith.

M. Besnard est toujours stupéfiant d'habileté, surtout dans le *Portrait de Mme R.*, d'un éclairage si amusant et d'une verve si aimable, et dans son *Portrait de Mme Besnard* qui se montre de côté, assise dans un grand fauteuil et le visage en profil perdu, d'un sentiment délicieux et ému, malgré peut-être, dans la composition, une certaine

affectation de simplicité peu en harmonie avec le brio de la facture.

Autour des escaliers ou dans les coins perdus du rez-de-chaussée, nous avons pu découvrir quelques belles toiles: celle de M. Cazas : *Barcelone, 1902 !!*, montre le vide impressionnant d'une place publique évacuée tumultueusement par une foule sabrée ; le gendarme à cheval du premier plan est majestueux de brutalité stupide ; M. Garrido est très bon dans *la Joie de vivre* et *la Fille d'Innocent*, qui fait songer à Vélasquez ; les *Jardins de Majorque*, de M. Rusinol, sont six œuvres superbes où s'affirme une maîtrise qui n'est plus discutée.

Citons brièvement : de Mlle Nourse, le peintre des intimités bretonnes, quatres belles toiles émues et d'une facture solide et grasse ; les études arabes de M. Anthonissen, chaudement ensoleillées ; *l'Étang de Caronte*, de M. Aubin, simple et décoratif ; *l'Enterrement hollandais*, de M. Charles Bartlett, où une foule pittoresque, coiffée de « tubes » fantastiquement funèbres, défile dans la neige ; l'émotion sobre de M. Garnot ; les scènes bretonnes de M. Piet ; le beau talent encore un peu sec de Mlle Von Glehn ; le tachisme lumineux de M. Hassam ; un solide portrait de M. Félix ; les envois intéressants de MM. Lewisohn, Cortez Perez, Louis Brown, Santa Maria et Villéon.

Dessins, *aquarelles*, *pastels*, *etc.* — Ces salles sont ici d'un très grand intérêt. Nous y retrouvons d'abord quelques-uns des bons peintres que nous venons de voir, avec leurs qualités transposées dans un autre genre, et des virtuoses qui s'y consacrent exclusivement.

Aux pastels, MM. Gillot, Iwill, Thaulow, Louis Legrand, Mlle Nourse, M. Milcendeau, très intéressant dans ses types vendéens et espagnols, M. Caront avec deux consciencieux portraits de fillettes ; MM. Kroyer, de la Gandara, Mlle Mary Kazak avec d'élégantes figures.

Aux dessins, Mme Renée Davids, dont les portraits à la mine de plomb rehaussés de sanguine ont la précision délicate et aiguë des vieux maîtres français ; M. David André, dont les types faubouriens sont pleins d'expression et de caractère. Voici encore de belles et grouillantes illustrations de M. Jean Dedina pour un ouvrage sur Jean Huss, et de M. Jeanniot pour « Adolphe », celles-ci un peu encombrantes ; de M. Ch. Cottet, une magistrale étude, et de Mme Pattee, un gracieux crayon, d'inspiration italienne et renaissance.

Aux aquarelles, MM. Lewisohn, F. Luigini et de la Gandara ; M. Houbron gouache sans lourdeur les belles vues parisiennes si poussées dont il emplit toute une salle.

Aux gravures, une artistique lithographie de M. Ch. Cottet, deux très amusantes de M J. Véber ; de belles eaux-fortes de M. Dauchez ; celles de M. Gautier, si gentilles ; celles de M. Paul Renouard, dessinées et mouvementées avec tant de justesse ; les gravures réalistes de M. Chabrine ; les jolies eaux-fortes en couleur de MM. Jacques Villon, Ouvré, Ranft et Louis Legrand, qui s'y montre très remarquable dans ses cruelles scènes de la vie parisienne et ses hallucinantes illustrations d'Edgard Poë.

LA SCULPTURE

M. Jean Baffier montre peu de goût et beaucoup de lourdeur brutale dans ses *Candélabres*, sa *Soupière* monumentale et son *Plat à viande porté par six bouchers* ; M. Bartholomé a deux bronzes d'inspiration très artiste ; M. Charpentier a deux *Études d'enfant*, d'un réalisme amusant, et un beau buste en argent, *Portrait de Mme C.*

Le buste de femme douloureusement mouvementé, *le Deuil*, de M. Jean Escoula, magnifie noblement la passion qui souffre et se souvient. *Les Danaïdes*, que M. J. Marin eut plus justement appelées, avec Baudelaire, *Femmes damnées*, se tordent dans une belle angoisse.

Citons la *Femme à l'arc*, robuste et souplement actionnée, statuette d'argent de M. Desbois ; de M. Hettner, un tireur d'arc modelé avec la précision sèche et la conscience d'un primitif ; parmi les bustes, une étude d'enfant de M. Dampt, prestigieusement ciselée dans le marbre rose ; de M. Meunier, un portrait magistral de *M. Ch. Cottet*, et son *Vieux Mineur*, visage puissant, comme taillé à coups de serpe ; ceux de M. Spicer-Simson, de bronze, de marbre ou d'argent d'une facture large ; *Vieille énergie*, terre cuite de M. Jacques Escoula, d'une réelle intensité d'expression, malgré la sécheresse de la forme ; les quatre bustes en plâtre de M. Lagaë, d'une probité puissante ; les marbres et les bronzes polychromes de M. Léonard, d'une délicatesse un peu précieuse ; *l'Invocation*, de M. J. M. Escoula-Marot, d'un joli sentiment ; deux beaux marbres de M. Gillet, etc.

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Les dix-huit cents tableaux des trente-neuf salles de celle-ci nous retiendront moins longtemps que ceux de sa rivale, beaucoup plus intéressante ; nous suivrons le sévère conseil que Virgile donne à Dante : « Regarde et passe. » Mais nous tâcherons de passer sans rien passer.

Salle I. — Un grand tableau : *les Braves Gens !* la charge de cavalerie de M. Rouffet, semble plutôt la charge... de la peinture militaire.

Les deux plafonds : *François Ier et Henri II*, que M. Schommer a peints pour l'Hôtel de Ville de Tours sont vides, ennuyeux et d'une couleur où sont réunis le fade et le criard.

L'immense toile de M. Béroud : *Anathème* (*à propos de la catastrophe*) est une suite cruelle et inattendue de l'éruption du mont Pelé.

Les deux vastes paysages de M. Didier-Pouget : *le Matin, hauts plateaux de la Corrèze,* et *le Soir, environs de Lourdes*, baignent dans une brume agréable, mais leur facture soignée et jolie sent un peu trop la chromo ; le *Job*, triptyque de M. Laparra, est académique à l'excès.

Nous préférons à tout cela : *le Crépuscule dans la plaine du Forez*, si fin de ton, de M. Carette ; *le Soir en Hollande,* de M. Benoît-Lévy ; *le Sentier* et *le Marais*, de M. Girard, d'une si jolie couleur sous leurs ciels lumineux et légers ; les deux portraits consciencieusement poussés de M[me] Fauchot-Baillon ;

Les *Chevaux à l'abreuvoir*, belle étude ensoleillée de M. Checa ; et, de M[lle] Chauchet : *En Berry, retour des champs*, où un gars, dont le couchant empourpre le dos nu, ramène une vache blanche bien observée.

Salle II. — De M. Devambez : *École d'enfants*, toile assez amusante, et *Une rafle*, d'intention mélodramatique.

De M. Dupuy : *le Parterre du Luxembourg* et *le Port Saint-Nicolas,* pleins de vie et de lumière. *Les Quais de Bordeaux*, de M. Dupain, qui ont de beaux gris chauds.

De M[lle] Goodsir, le *Portrait de M[lle] S.*, d'une jolie sobriété de couleur, et de M. Dilly, un *Portrait* d'homme, rappelant la manière de Prud'hon.

Salle III. — M. Chigot nous montre des pêcheurs rapportant leur butin par un *Soir paisible* d'un bleu profond, et un *Crépuscule* délicat. M. Gabriel Ferrier, un *Portrait du général André,* d'une raideur plus que militaire, et une *Douleur* platement mélodramatique que rien ne semblait désigner à la Médaille d'Honneur.

M. Chartran n'a su donner aucun caractère au *Portrait du Président Roosevelt,* qu'il a peint, comme celui de *M[me] H.*, avec cette banalité froide prise communément pour de la distinction.

Salle IV. — M. Boyé (*Vers les flots attiédis*) a choisi ce titre de romance pour caractériser ses nudités maniérées

et trop jolies ; M. Béroud, déjà nommé, nous promène dans une *Salle des Rubens* trop bien frottée. Mieux vaut *le Marché de Breteuil*, de M. Furt, vivant et verveux.

Salle V. — Le *Berger Florentin* de M. Cassel, d'ailleurs d'une jolie couleur, pose trop bien.

Si les portraits que nous donne M. Flameng de la *Princesse de Wagram et ses filles* et celui de *Mlle Sorel*, ont des chairs et des étoffes sèches et désagréables, le *Portrait de Mme K.*, par M. Gouveloos, est d'une pose pleine de naturel et d'un sentiment ému.

M. Jacques-Marie fait montre de beaucoup de charme dans sa *Porte de Moret* et son *Lever de lune à Moret*. Félicitons aussi M. Glaçon pour l'excellente pâte de ses *Brioches*.

Salle VI. — Rien à signaler ici que le *Portrait* et l'*Étude* de M. Déziré, et les deux paysages de M. Gagneau.

Salle VII. — M. Etcheverry a une bonne composition de facture un peu pesante : *le Vertige*, et un médiocre *Portrait de M. G. P.*, retour de chasse. M. Gérôme expose, tout auprès, sa *Prédication dans la Mosquée* et sa *Vue de Medinet-el-Fayoum*. Admirons *le Canal à Bruges*, poétique nocturne de M. Eaton, et du sérieux M. Garratt, une consciencieuse et forte étude d'un *Gardien du roi*, dans son uniforme dont l'anachronisme est consacré.

Salle VIII. — M. Favier a une bonne étude de vieille : *Résignation* ; M. Dufner, dans sa *Dame aux gants*, se montre fidèle disciple de Whistler ; *l'Onction de la Jeune Sorcière*, de M. Flesch-Brunningen, et *l'Époux coupable*, de Gibert, sont d'un art vieillot mais savant. M. Gagliardini a deux vues de *Provence* un peu molles, mais si jolies de couleur et si ensoleillées !

Salle X. — M. Gibbs, de l'École royale de Londres, nous donne un *Chant du soir* plein de distinction, et d'une couleur, d'une expression très louables : une jeune fille joliment éclairée par la bougie du piano, chante avec

un sentiment délicat, accompagnée par un très select gentleman.

D'inspiration fine aussi, la douloureuse *Muse de la misère,* due à M. Danguy, et le *Portrait de ma mère,* de M. Dechenaud, profil discret et sympathique.

Non loin, deux portraits de M. Hébert.

Salle XI. — Recommandons aux mélancoliques le *Peintre décorateur de l'âge de pierre,* de M. Jamin.

Près de deux Harpignies et de deux nocturnes de M. Hareux, le peintre lunaire, M. Hirschfeld, dans *Détresse*, confronte, avec une adroite simplicité de moyens, la misère et la gendarmerie. Deux portraits de M. F. Humbert, artificiels et agaçants, ont toute l'élégance demandée par le public et voulue par ce bon faiseur.

La Nymphe endormie dans un paysage crépusculaire et *la Religieuse* de M. Henner sont d'une belle chair et d'un charmant éclairage, mais d'une joliesse peu émouvante.

Salle XIII. — Mlle Dufau est meilleure dans sa *Partie de pelote au pays basque*, où abondent les notations justes de tons et de types pyrénéens, que dans *la Grande Voix,* allégorie peu originale et non dénuée de fadeur.

M. Henri Martin expose une superbe *Décoration pour le Capitole*, représentant une prairie ensoleillée où évoluent des faucheurs sans grand mouvement et des rondes de petites filles sans grande gaieté ; une paysanne décrépite dans un coin de soir symbolise la vieillesse ; tout cela traité avec une naïveté affectée, dans cette facture tachiste, si délicieuse de tons, que l'on connaît bien.

Salle XIV. — M. Kay, un Écossais, a peint des bateaux couverts de neige voguant parmi la brume d'*Une rivière du Nord.* M. Victor Lecomte expose deux jolis *Effets de lampe*, d'un réalisme digne des vieux Hollandais ; M. Miller, un *Portrait de Mme H.*, d'un très bon dessin, d'une peinture sobre ; et une *Étude* bien composée, d'un joli sentiment et d'une puissante unité de couleur ;

Mme Jane de Montchenu, dans *Heure grise*, intimité élégante, groupe au piano, dans la fine transparence d'un contre-jour, deux gracieuses mondaines.

Salle XV. — M. Jean-Paul Laurens expose un *Triptyque de Jeanne d'Arc* commandé pour l'Hôtel de Ville de Tours, composition vide et froide, dans laquelle, pour employer un mot célèbre, « tout est en fer, excepté les cuirasses ».

Salle XVI. — M. Gueldry a deux paysages fluviaux, clairs et printaniers, où passent des canots rapides ; et M. Laurent, un bon *Portrait de femme*, dont la délicatesse floue est obtenue par un travail bizarre de tachisme frotté.

Citons, de M. Maignan : *la Journée finie ; — Mines de la Loire*, savoureuse étude ; de M. Jules Lefebvre, une *Hélia* portant des *soleils* (hélianthes) dans les cheveux, et une *Douleur de Marie-Madeleine*, froide et théâtrale, où une envolée de cheveux blonds met une animation distrayante.

M. Maxence, dont on connaît l'art d'une perfection merveilleuse dans son archaïque pureté et la facture insaisissable d'une probité délicate, nous donne une *Étude* et une composition : *le Calme du soir*, où deux jolies têtes de nobles dames du xve siècle s'éclairent au soleil couchant dans un paysage d'une harmonieuse réalité.

Salle XIX. — M. Antonin Mercié a deux très gracieux *Portraits* de jeune fille et de fillette ; M. Mezquita, dans *le Repos*, montre un vieux en blouse dormant à l'ombre d'une palissade qui laisse filtrer sur lui d'amusantes raies lumineuses ; le sol, malheureusement, est d'une matière mal précisée.

M. Joubert, dans une *Inondation de la Vienne* et un *Château de Chinon*, a une jolie couleur claire et des ciels légers.

Salle XX. — *Le Port de Camaret*, de M. Sauvaige, avec ses bateaux sombres passant sur un couchant sulfureux et verdâtre, est d'un grand effet.

M. Rochegrosse a une *Étude* de femme nue, d'une puissante anatomie, d'un mouvement exagéré, et d'une

chair désagréable sur le canapé rose qui lui sert de socle ; et un *Portrait de Mme Rochegrosse*, où le noir triomphe dans les cheveux, les yeux, le chapeau, la robe, le corsage, le velours, le satin et le caniche, — parti pris qui n'empêche pas l'œuvre d'être d'un effet un peu gros et brutal.

Salle XXI. — M. Mille a un *Portrait du marquis de Castellane* bien étudié et solidement peint ; M. Palmer, qui doit aimer beaucoup Whistler, un *Portrait de Mlle Edith Smith*, très distingué ; M. Reusing (un oublié du catalogue), un joli portrait de femme vue de dos, d'un élégant dessin et d'une bonne couleur.

Signalons la toile de M. Plisson ; *Dans l'atelier*, petite peinture poussée, enveloppée et d'intimité délicieuse.

M. Roybet expose deux portraits.

Salle XXII. — *Le Portrait de la comtesse de Sagonne*, par Mme J. de Montchenu, est une heureuse interprétation de la beauté élégante.

Salle XXV. — Très coloré et vivant : *Après le bain*, de M. Sorollo y Bastida, petit groupe joyeux, sous l'abri d'une ombrelle, de deux femmes essuyant un enfant nu.

Salle XXVI. — A signaler ici un double portrait de M. Pascau : *Willy et Colette*.

Salle XXVII. — De M. Paul Thomas un *Portrait* et *le Thé à la campagne*, d'une aimable tonalité blonde qu'animent deux grâces féminines un peu maniérées.

Salle XXVIII. — Notons un petit tableau très décoratif que M. Verhaert a peint pour l'Hôtel de Ville d'Anvers : *le Magistrat d'Anvers complimente les capitaines revenant des îles Canaries (1508)*, traité en pur style flamand de l'époque de Maximilien, bien composé, grouillant et d'une jolie couleur ; de M. Bellon : *Prière du soir ; Intérieur hollandais.* — *Noord-Hollande, l'hiver*, d'une belle couleur sombre appariée à son sentiment grave.

Citons de M. Louis Roger : *Histoire*, d'une inspiration dramatique et puissante ; de Mlle Schwartze, une Hollan-

daise, deux *Portraits*, de *M. Kruger* et de *M. Coolmarens*, d'une facture et d'une expression singulièrement mâles, et les intéressants envois de M. Thor et de M. Troncy.

Salle XXIX. — Ici, outre le *Fra Diavolo* de M. Émile Boutigny, le *Jules Ferry* de M. Brouillet, bien désagréables tous deux, les sèches religiosités de M. Aubert, et la *Venise* lumineuse, mais trop habile de M. Bompart, citons : de MM. Troncet et Charavel, de bons portraits ; de M. Van der Waay, une *Fin de ballet* d'une jolie couleur ; de M. Selmy, un *Intérieur d'église* et *Première Visite à grand'mère* (*dans le bas Languedoc*) d'une belle émotion intime et simple.

Salle XXX. — Après *le Banc* et *Nocturne* de M. Adler, d'un sentiment mélodramatique, et la jolie *Rêverie* de Mlle Adour, deux portraits de M. Baschet, dont un seul compte, le *Portrait de Mme H.*, d'une belle gamme grise, d'une emphase très élégante et d'une jolie insincérité.

Salle XXXI. — Rien d'autre ici que les envois de M. Boggio et une bonne toile de M. Alberti : *En province*, où dans des rues pittoresques, par une bleuâtre soirée de dégel qu'égayent les bocaux lumineux d'une pharmacie, circulent quelques passants d'allure pacifique.

Salle XXXII. — *La Miniature* et *l'Estampe japonaise* de M. Aid lui sont prétextes à asseoir et à camper de fines élégances modernes d'un gris savoureux ; non loin de l'habile *Portrait* de M. Cayron, de la belle nature morte de M. Chrétien et de la *Charité* apitoyée de M. Besson, qui rappelle Ricard, est la belle toile de M. Joseph Bail : *le Bénédicité des Hospitalières de Beaune*, où deux rangs de sœurs blanches en prière bordant la blancheur d'une table servie, s'enlèvent, baignés de lumière blonde, sur le fond, admirablement traité et de grande allure, d'une salle Louis XIV.

Salle XXXIII. — Personne ici que M. Seignac, qui serait le seul Bouguereau si M. Bouguereau n'existait pas.

Salle XXXIV. — Mais Il existe, ainsi que l'attestent sa *Vague* et sa *Vierge à l'agneau*, où un petit Jésus échappé d'une crèche de la rue Saint-Sulpice caresse un mouton de bazar.

De M. Barrias, une *Mme J. de M.*, jolie tête et médiocre portrait ; de M. Bergeret *le Vase de Sèvres* et des *Asperges*, délicate nature morte d'une vérité et d'une richesse de tons charmantes, avec sa nappe et ses faïences magnifiques ; de deux bons orientalistes, MM. Amédée Buffet et Louis Cabanes, quatre toiles lumineuse et fines.

Salle XXXV. — M. Balestrieri, un bon peintre de genre que les sujets « musicaux » inspirent très heureusement, expose un triptyque : *Chopin*, plein d'une ombre mystérieuse et poétique.

Salle XXXVI. — M. Bonnat a deux solides portraits de dessin banal et de pâte épaisse ; M. Cormon, un *Bal des Quat'-z-'Arts*, et une *Tentation de saint Antoine* d'une couleur délicate ; M. Boyé, un type pittoresque d'Espagnol, et M. Trigoulet, un *Marché au poisson*, d'une facture lourde, mais d'une tonalité juste.

Salle XXXVII. — De Mlle Chauchet, un *Portrait de Mlle C.*, un peu sec, mais d'une expression distinguée et d'une gamme claire et sobre sous une belle lumière grise.

Salle XXXVIII. — Un bon *Portrait de Mme la comtesse de E.*, par M. Checa, des *Fleurs* de M. Mey, un *Hiver au Canada* de M. Birge Harrison, et une exquise composition de M. Sawe.

Salle XXXIX. — (La dernière !), où l'on ne peut guère citer qu'un *Portrait* de M. Cazaban, et une *Nature morte* de M. Attendu, évoquant vaguement Chardin.

DESSINS, CARTONS, AQUARELLES, etc.

Citons rapidement ici : Un superbe dessin : *Pour le Printemps*, et *Perverse*, — cire et pastel, de M. Henri

Martin. Des dessins de MM. Jules Breton et Adler. Des aquarelles de MM. F. Régamey, Checa, Devambez, Luigi Loir, Delestre. Des pastels de MM. Maxence, Hannicotte, Pointelin. De fines miniatures, de Mmes de Guyard-Charvet, Debillemont-Chardon, Jeanne Burdy, etc.

De bonnes lithographies de M. Louis Comte, d'après Vélasquez, de MM. Firmin Bouisset, Dillon, Belleroche. Des gravures au burin de M. Dété, des gravures sur bois de M. Langeval d'après Van Eyck et de M. Jules Germain d'après Rembrandt (fac-similé en deux tons) Des eaux-fortes de MM. Lalauze, Huault, Quinton Ede; des gravures au burin de M. Charlet et d'intéressantes gravures en couleurs de MM. Pierre Maud, Trowbridge, Duchemin et Lucien Gautier.

LA SCULPTURE

Parmi huit cents envois (!), tâchons, moins indulgent que le jury, de faire un choix plus raisonné.

M. Frémiet expose la belle *Statue équestre en bronze du Colonel Howard*, d'un mouvement simple et grand, et *la Tête de la statue colossale de Lesseps à Port-Saïd*, qu'on ne saurait juger de si près. M. Peynot a une belle *Rêverie*, statue marbre, M. Desca fait montre de puissance dans un *Groupe militaire*. M. Denys Puech, dont tant de nos places publiques ont à se plaindre, a une *Statue du Père Didon* (*marbre polychrome*) faite pour ramener bien des sympathies au gouvernement M. Soulès expose un groupe de bronze, figuration allégorique de *la Ville de Mont-de-Marsan*, d'un gracieux sentiment décoratif. Le monument de M. Ducuing : *la Toulousaine* est prétentieux et banal.

M. Mengue nous montre, étendue sur un lit romain, une beauté mollement voluptueuse qu'il intitule *Messaline*. M. Peynot n'a qu'une gracieuse statuette : *l'Aurore*, et

un beau portrait de femme, buste en marbre. Le *Sommeil* de Mlle Diéterle est d'un joli mouvement souple, mais d'une forme un peu pauvre. Le beau groupe de M. Szymanowski : *Maternité*, est la traduction en marbre du pathétique de M. Carrière ; ses énormes *Cariatides*, géants agenouillés sous un faix écrasant. ont plus de mouvement que de puissance.

Les *Pécheresses* de M. Rogelio Yrurtia sont d'un sentiment douloureux et d'une savante facture. *Les Débardeurs* de M. Landowski, bas-relief de plâtre, sont une forte et remarquable étude. Le groupe de M. Théodore Rivière : *les Deux Douleurs*, vaut plus par la composition que par la forme.

Le *Saint Bernard prêchant la croisade*, de M. Rosales, a, malgré le théâtral du geste, une belle expression ardente. La *Statue funéraire du prince Henri d'Orléans*, de M. Mercié, est noble et émouvante. Le *Monument de Belfort*, de M. Bartholdi, est d'une belle pensée héroïque. Signalons encore, après la fontaine de M. Hugues : *les Danaïdes*, si harmonieusement décorative, deux puissantes statues d'un Américain, M. Brooks, et de beaux bustes de MM. Boucher et Marqueste.

Dans cette longue liste d'artistes, beaucoup de noms, parmi ceux que nous citons avec louange, ont une physionomie étrangère. Aurions-nous raison de nous en affliger, et l'affluence à nos salons de ces talents exotiques n'est-elle pas un hommage rendu par toutes les nations au génie de la nôtre ?

HENRI MALTESTE.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 7 — 25 Juillet 1903

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

La Nouvelle Espérance [1]

Très inégal. Un ami me disait : « Tu ne vois donc pas que c'est une grande dame qui a écrit la première moitié d'un volume, par caprice, et qui a fait écrire la seconde par sa femme de chambre, qui, du reste, comme toutes les femmes de chambre, avait son diplôme ? » Il y a du vraisemblable dans cette boutade. Très inégal, mais des traces et comme des traînées de talent, et encore l'idée générale est juste, assez forte, et d'une certaine beauté triste.

L'histoire est simple. C'est l'histoire d'une chercheuse d'amour qui n'a pas de chance. Mme de Fontenay s'est mariée sans amour à un homme aimable, borné et surtout qui est le moins sentimental des hommes. Qu'elle se soit mariée ainsi, c'est expliqué, ce que la plupart des auteurs oublient de faire et ce que j'aime bien qu'on fasse ; son père, à elle, se remariait, et il était presque nécessaire qu'elle se mariât au premier venu qui se présenterait et qui fût à peu près présentable.

Or elle est affamée d'amour, mais affamée au delà de tout ce que je puis dire, et surtout au delà de tout ce que je puis imaginer. Elle n'admet pas que la vie humaine soit

(1) Par Mme la comtesse de Noailles (chez Calmann-Lévy).

autre chose qu'amour. Elle en rêve exactement jour et nuit et nuit et jour. Elle en cause avec l'aurore qui se lève, avec la brise qui frémit, avec le ciel qui sourit ou qui pleure, et je vous épargne le développement que vous trouverez, bien meilleur, dans le livre même. Il n'y a rien là d'invraisemblable, et le caractère, quoique exceptionnel, Dieu merci, ne laisse pas d'être très vrai. Le souvenir de Mme Bovary revient très souvent en lisant ces pages. Seulement Mme de Fontenay est une Bovary grande dame, ce qui suffit à la distinguer et ce qui en même temps nous remet sous les yeux cette vérité que grande dame, grande bourgeoise ou petite bourgeoise provinciale, sous l'empire de l'amour, sont exactement la même grisette.

Ainsi bâtie et ainsi mariée, Mme de Fontenay cherche l'amour et l'appelle de tout son cœur et de tout son appétit.

Elle croit l'avoir rencontré d'abord dans un musicien polonais. Est-elle assez grisette de Paul de Kock ? Mais pourquoi non ? Elle a beau être intelligente, toutes les amoureuses font des erreurs de cette sorte. L'analyse de ce premier amour n'est pas loin d'être excellente. C'est fait de très près. A travers chaque qualité que Mme de Fontenay découvre dans son Chopin, le lecteur, qui n'est pas amoureux, distingue très nettement un défaut énorme et profondément antipathique, sans que l'auteur le signale jamais formellement. Cela, ce n'était pas facile et c'est fait avec une rare adresse. L'auteur a su pratiquer cet art ingénieux qui a cet effet que le lecteur s'applaudit de sa propre perspicacité et s'écrie à un moment donné : « Eh ! je m'en étais bien douté ! » Excellente, cette première partie.

La conclusion en est ceci. Le Polonais demande un entretien particulier à Mme de Fontenay, et pendant que le cœur de celle-ci bat la chamade, il lui dit : « Je voudrais bien épouser votre belle-sœur qui est si aimable et qui est si riche. Je n'ai fréquenté chez vous depuis six mois que dans cette douce espérance. »

Désespoir de Mme de Fontenay. Et il est admirablement décrit, ce désespoir. J'y reviendrai. Un peu plus tard Mme de Fontenay devient sociologue et socialiste. Vous êtes trop intelligent pour ne pas me dire : « Elle est devenue amoureuse d'un sociologue qui est socialiste. » Je ne me donnerai même pas la peine de vous répondre : « Evidemment ! » C'est un amour calme et élevé. Pierre et Mme de Fontenay sympathisent véritablement. Il y a union d'esprits et union d'âmes.

Une scène charmante, la scène du fiacre. Vous n'ignorez pas que le fiacre a une grande place dans la littérature française. Scène du fiacre dans *Volupté*, scène du fiacre dans *Madame Bovary*. Sainte-Beuve était jaloux, comme il l'était toujours, de ce fiacre-là, et il disait : « Et moi aussi j'ai fait mon fiacre. » Scène de fiacre dans l'*Anneau d'améthyste* de France, et celle-ci d'un joli burlesque. Mme de Noailles a fait, elle, la scène de fiacre chaste. Cela manquait. C'est assez piquant. Comme il arrive même aux gens qui ont une automobile il a fallu, en telle circonstance que j'oublie, que les amis prissent un sapin. Le véhicule est incommode et il y fait froid. Pierre relève les vitrailles criardes avec effort ; il met son pardessus sur les genoux de Mme de Fontenay avec des soins paternels. « Etes-vous à peu près ? » Elle lui tend la main : « Mon ami. » Il répond : « Mon amie. » Ils restent la main dans la main. Ils ne disent rien. C'est tout. C'est charmant.

Quelques semaines après, à un départ très amical, mais d'une tranquillité parfaite, de Pierre, Mme de Fontenay s'aperçoit que Pierre l'aimait et l'aime encore de la plus parfaite amitié qui soit au monde. Seconde déception. Second désespoir, celui-là non violent, mélancolique et morne. Mme de Fontenay se demande si elle sera jamais aimée, elle qui aime toujours.

Troisième expérience. Celle-là est bien bizarre, presque burlesque, et je ne suis plus sûr du tout des intentions de

l'auteur. Je ne le *suis* plus ; je m'égare. Mme de Fontenay devient amoureuse, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, et pour ne pas vous *amuser*, ce qui est d'un bon français, mais ce qui serait amphibologique, je vous le dis tout de suite... elle devient amoureuse d'un professeur au Collège de France, âgé de 43 ans, marié et père d'un fils de vingt ans et qui travaille à l'ordinaire dans un cabinet surchauffé, lequel donne des nausées à Mme de Fontenay. Le cœur a ses raisons où la raison n'a rien à voir ; mais, encore est-il que cela est bien étrange. L'auteur veut-il nous indiquer par là que Mme de Fontenay commence à se déséquilibrer ? Il est possible ; mais ce n'est pas indiqué du tout, et l'auteur semble trouver naturelle la passion au moins singulière de son héroïne.

Mme de Fontenay est-elle amenée là par un certain goût (toujours trompeur, mais qui existe) du contraste, et, habituée aux jeunes hommes élégants, ignorants et frivoles, l'homme mûr, sérieux, savant et triste, l'attire-t-elle ? Il est possible ; mais ce n'est pas du tout indiqué non plus.

Ce qui est indiqué, c'est autre chose qui est assez juste, certainement, mais qui ne devrait pas avoir pour conclusion les amours de la marquise et du professeur ; ce qui est très bien indiqué, c'est que Mme de Fontenay est amoureuse du quartier latin. Elle voit passer les bandes d'étudiants, jeunes et gais, avec leurs petites cocottes ; elle regarde les petits restaurants et les petits cafés, joyeusement pauvres, et elle se dit : « Ça, c'est la jeunesse et c'est l'amour. » Très bien. Par son âme de grisette sentimentale, et aussi par goût de contraste, il est très vraisemblable que l'habitante ordinaire du quartier de la Muette et de Monte Carlo, quand elle a du reste la complexion de Mme de Fontenay, s'éprenne de cette ville de province gaie et vivante, la seule de son espèce, qui s'appelle le quartier latin. Mais alors, ce n'est pas du professeur qu'on devient amoureuse, c'est de l'étudiant. C'est du fils que

Mme de Fontenay devait s'éprendre et non pas du père. Elle se trompe d'une génération. Cet « égarement du cœur et de l'esprit » est tout à fait déconcertant. Enfin je n'y comprends rien. Passons.

Mme de Fontenay trouve d'abord dans le professeur un monsieur préoccupé et qui n'a pas le temps et qui ne la regarde pas, bien entendu. Elle s'offre si évidemment et si obstinément qu'il cède. Ils s'aiment pendant un été. Mais le professeur aime sa femme, au fond, ne veut pas trop la faire souffrir, et finit par la rejoindre à la campagne où elle était pour sa santé. A voir les choses tout entières, le professeur ne peut pas rompre avec l'habitude qu'il a d'aller en vacances. Si vous êtes professeur, ou magistrat, ou avocat, vous le comprendrez. Si vous êtes femme, ne croyez jamais faire absolument rompre un homme de quarante-trois ans avec ses habitudes.

Mme de Fontenay n'a pas la force d'attendre la rentrée des classes. Elle se tue au milieu du mois d'août. Pour en parler sérieusement, elle est lasse de ses expériences sentimentales.

J'ai entendu blâmer ce dénouement. Il est un peu brusque, sans doute, et il surprend. Il sent la 350e page, c'est-à-dire le besoin qu'a l'auteur d'en finir avec son manuscrit. Le suicide, c'est toujours commode. La vérité, ce serait Mme de Fontenay désespérée encore une fois, puis se reprenant à l'espoir et continuant ses essais d'amour jusqu'à quarante-cinq ans et demi. Sur cent, quatre-vingt-dix-neuf femmes pareilles à Mme de Fontenay feront ainsi. Le titre, *la Nouvelle Espérance*, qui, du reste, ressemble un peu trop à une dénomination géographique et qui n'est pas clair, doit se traduire ainsi : « La toujours nouvelle Espérance », ou plus élégamment par les vers de M. Sully-Prudhomme :

Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions :
Elles tombent toujours ; et la jeune Espérance
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommencions. »

Donc le dénouement de *la Nouvelle Espérance* est un peu conventionnel. Cependant j'ai un peu envie de le défendre. Voyons ! quinze ans de plus ou de moins, qu'est-ce que ça nous fait ? Ce dénouement est celui où Mme de Fontenay fût arrivée dans la réalité quinze ans plus tard, et qu'on nous le donne maintenant, après trois ou quatre expériences sentimentales, représentatives de toutes les autres, c'est simplement pour nous épargner du temps, ce dont nous devons savoir gré.

Et encore non ! L'idée du livre est celle-ci : les femmes du tempérament de Mme de Fontenay, ou tombent dans la galanterie, dans la multiplicité des amours, si vous préférez — ou se tuent quand elles se dégoûtent d'elles-mêmes ou qu'elles se disent qu'elles ne seront jamais aimées comme elles aiment, c'est à dire qu'elles ne seront pas aimées. Or celles qui sont de cette seconde catégorie ne se tuent pas à quarante-cinq ans ; jamais ; mais à trente. Or c'est précisément à cet âge que Mme de Fontenay se donne la mort.

Soit. Reste que l'auteur, dans son roman, ne nous a pas suggéré à l'avance ces réflexions, qu'elles ne se trouvent, un peu, que dans la dernière lettre de Mme de Fontenay, la « lettre avant le suicide », lettre classique que Flaubert nous avait épargnée (avez-vous remarqué ? C'est très distingué) et que, donc, la résolution funeste de Mme Fontenay est mal préparée et paraît brusque.

Malgré tous les reproches que le livre provoque et mérite, il est d'une grande valeur. Tout ce qui est désespérance chez Mme de Fontenay est inégalement bon ; mais est toujours bon. Le *premier désespoir* surtout est presque admirable. Cela a été observé ou senti avec une perspicacité minutieuse : «... Mais elle croyait que c'était irrémédiable ; elle se répétait que ce qui était tout à l'heure n'était plus ! Elle ne comprenait pas qu'une minute, que la plus légère fraction du temps eût suffi à diviser sa vie,

à la couper en deux, à mettre dans le passé les seuls moments de bonheur qu'elle eût eus, de quel amer bonheur, pourtant ! Et de l'autre côté, dans l'avenir, la douleur, la plaine basse, morne et indéfinie... Elle était étonnée de tout ce qu'elle voyait. Elle ne comprenait pas pourquoi il y avait des roses sur les rosiers, des roses tranquilles et belles, lourdement balancées sur leurs tiges épineuses ; le soir descendait sur les chemins, s'appuyait aux feuillages, les pénétrait de son baiser triste et doux. Toutes ces parcelles de la beauté faisaient mourir Sabine au dedans de son être. Pourquoi ces fleurs, ces odeurs, ces grâces du soir, ce bruit d'argent de l'eau retombant dans le bassin, puisque l'homme et la femme étaient ennemis ?... Elle vit passer une fille de la campagne...» — Je me serais passé de la fille de la campagne. Comment se fait-il que les auteurs soient dénués de ce petit lutin familier qui vous avertit que vous passez de l'original au banal ? C'est une lacune. « Elle se disait que chaque fois que tremblerait sur le jour ébloui le ciel infini de l'été, que partout où il y aurait de la lumière, de l'air léger, des touffes d'herbes scintillantes, de l'azur serré et coupé aux doigts vifs des feuilles, partout où il y aurait une place fraîche à l'ombre d'un arbre, une maison naïve et douce avec le secret de sa porte, de ses stores baissés, de son lierre et de ses rosiers ; partout où serait une route avec un horizon de collines violettes, et, auprès de haies vives et de petits talus, un chemin de cailloux et de rails où s'engouffre et crie un train passionné ; que partout où seraient toutes ces choses son cœur comprimé lèverait un prodigieux et mortel soupir. Elle irait au travers de l'été, craintive de toute beauté, âme déserte où chante plus hautement le cri de l'oiseau, le cri des violons, toute voix du désir et de l'amour... »

De même la « lettre avant le suicide ». — Ah ! celle-là n'a pas été écrite par la femme de chambre ; l'auteur a repris la plume — a des cris de passion sincère et pro-

fonde : «... En craignant et en souffrant pour vous, je me fatiguerais, je vieillirais, je connaîtrais cette torture qui va m'être épargnée, de ne plus vous offrir une beauté sûre de soi, tandis que j'ai senti, quelquefois, avec une ivresse si orgueilleuse, que je vous apportais tous les paysages et tous les degrés de la lumière dans mes yeux et mes mains éblouis... Mon ami, j'ai, ces temps-ci, en marchant dans les rues, beaucoup observé les visages des femmes. Presque toutes celles que j'ai vues passer avaient le front sombre, les traits détendus dans l'ennui, l'air installé dans l'indifférent. Elles ne sourient et ne rient plus du tout ; on n'imagine pas qu'elles puissent rire. Elles vont, s'asseyent, s'occupent, regardent, se dirigent, avec une sorte d'exactitude navrante. Je ne veux pas vivre pour cela ; je ne vis pas quand il n'y a plus de joie... Et tu ne voudrais pas que celle que tu as prise pour sa vitalité, sa colère et ses cris, que tu as tenue contre toi vivante et multiple à force d'aspects, de regards et de désirs et d'un tumulte tel que son geste et sa voix changeaient la couleur de l'air, fût ainsi morne et soumise... Mon bien-aimé, voici minuit bientôt ; je suis tranquille, mais je pleure. [Non ! Si elle pleurait, elle ne se tuerait pas. Comment peut-on faire des contresens pareils ?] Je pleure à cause de toi, parce que, quoique tu fusses le maître de moi, si docile, tu avais quelquefois des lassitudes, des tourments, et que je mettais mes mains sur ta tête. Qui mettra sur ta tête des mains si amoureuses ?... »

Le style, comme l'ouvrage lui-même, est infiniment inégal. Il est incorrect, souvent, à rire ou à pleurer, selon le tempérament des personnes. L'auteur ne sait pas le français. Il écrit : « La vanité douloureuse de son cœur... lui rendit la possibilité de cette tâche trop difficile.» [Cela veut dire : lui rendit cette tâche trop difficile et même impossible; ou cela veut dire autre chose ; je ne suis ni sûr ni forcé de comprendre.]

Il écrit : « Elle s'occupait que Sabine fût plus forte pour l'existence. »

Il y a des pages tout entières écrites... Vous allez voir. Encore j'abrège : « C'étaient des possibilités qui étaient sorties de lui. Sans qu'il le sût encore, son âme de désir désormais se reposerait. Il aimerait sans cette fixité, ce choix terrible étroit et tenace qui autrefois faisait pour lui d'une femme incertaine et mobile la seule place possible du plaisir et de la vie, l'unique aspect de l'air natal, sans quoi on ne respire plus bien... Il distinguait dans les âmes féminines les temps principaux : la passion, la dissimulation, et il les voyait chez l'une comme chez l'autre. Il disait « la ruse des femmes » comme il eût dit : leurs mains douces. Cela lui semblait une affaire de race, qu'elles avaient toutes en commun, sans beaucoup de nuances. Il percevait mal le particulier, et c'était ce que Sabine avait le plus vite senti, qu'elle n'était pas aimée comme elle l'eût voulu, pour l'unique forme d'elle-même, pour ces détails de l'âme et du regard que l'amour invente et emploie à se blesser... »

L'auteur a des tics de style. Il jette le mot « rond » à peu près au hasard en supposant que là où il arrivera il signifiera quelque chose. L'été est « rond », la rosée est « ronde. » — « Vous aimez beaucoup le mot *cœur ?* — Oui, n'est-ce pas, c'est le mot charnel et sensible, le mot rond dans lequel il y a du sang. » Et ronron ; je n'en finirais pas.

A côté de cela des trouvailles de style, des expressions inventées et qui sentent parfois l'effort, mais qui renferment une moelle de sens juste et fort et qu'on prend plaisir à rompre : « Le matin était sec et craquant de froid. L'air glacé et contracté semblait souffrir... Par instant le vent salubre et triste de la campagne d'hiver... Dans le beau décharnement du chemin, deux femmes passaient... »

— « Elle... ressemblait à ces statues de Pomone ou de Flore que rien n'habille complètement, ni le lierre, ni le

givre ; qui dans la bise gardent leur figure d'été ; et son visage, désordonné par l'éclat des yeux, s'échappait de ses vêtements, irritable et nu. »

— Crépuscule : « Elle regardait le ciel éteint et les hirondelles passant sans bouger, les ailes posées de travers, comme une barque qui tangue... »

— Femmes à dix heures du soir, après un dîner en ville : « L'autre groupe, plus à l'écart, dans la fumée des cigarettes, s'entretenait avec Mme d'Aumont, qui riait en renversant la tête, l'âme et le visage dénoués. »

— « Elle allait à travers la vie, surprise et douloureuse, étonnée de sa blessure, s'efforçant de relever son âme qui retombait au dedans d'elle. »

Une mère qui marie sa fille et qui est tout occupée du trousseau, de l'installation, etc. : « Elle organisait sur de nombreuses listes la cérémonie, les invitations, les cadeaux. Elle n'envisageait du futur bonheur de sa fille que le déménagement. »

Une femme et son amant. L'amant : « Je te promets, je te jure... — Tais-toi, si je te croyais, ce ne serait pas parce que je te crois ; mais parce que je t'aime. »

Il s'agit de peindre l'âme d'un homme qui n'est pas stupide, qui n'est pas intelligent, qui n'est pas artiste, qui n'est pas dénué du sentiment confus du beau, enfin vous ou moi, n'est-ce pas? ce n'est pas facile. Voici : « Ce qu'il aimait le mieux dans ces expéditions en bateau et en ballon à bord desquels se tentaient des expériences émouvantes, c'était l'horizon, le large, l'embrun ; et quelquefois sa rêverie qui ne s'exprimait pas, qui pour lui-même ne s'éclaircissait jamais, s'attachait aux scintillements bleus de l'étoile, s'étonnait de l'infini. »

Cette femme aura bien du talent. Elle est dans le train qui y mène. Et sa station n'est pas très loin.

Emile Faguet.

Comment il faut lire les journaux

M. George Fonsegrive, qui est né journaliste, a écrit un très bon, très renseigné, très exact et très spirituel petit livre sur le journalisme français actuel. Il est très difficile d'ouvrir un journal sans terreur après avoir lu le livre de M. Fonsegrive.

Car enfin qu'y chercherait-on ?

Des idées ? M. Fonsegrive vous prouve qu'il n'y a et *qu'il ne peut y avoir* dans les journaux que des sophismes. Tout journal étant créé, non pas pour renseigner sa clientèle, mais pour chatouiller ses passions, jamais, au grand jamais, il n'y a une idée dans un journal, mais toujours, et exactement toujours, une affection, colère, rancune ou haine déguisée, plus ou moins proprement, en idée. Cela depuis le commencement jusqu'à la fin de la feuille et jusque dans les faits divers les plus insignifiants. Un directeur reprochait à un rédacteur de faits divers de ne pas être dans la ligne du journal : « Mais, Monsieur le Directeur, pour ce que j'y fais... — Comment donc ! mais vous n'êtes pas journaliste ! Si vous étiez journaliste, vous sauriez qu'il y a une manière légitimiste de raconter un chien écrasé. »

De la critique ? Mais il n'y a pas une ligne de critique dans les journaux, qui ne soit d'ordre commercial, étant payée, soit par les auteurs, soit par les éditeurs, d'une part au critique et de l'autre à l'administration. Mettons qu'il y

(1) Par M. Georges Fonsegrive (chez V. Lecoffre).

ait deux ou trois exceptions, exceptions coupables, beaucoup plus coupables que le reste ; car ce sont ces deux ou trois critiques indépendantes, qui, empêchant qu'on ne confonde absolument la critique avec la réclame, donnent de l'autorité à la critique d'ordre commercial et la font prendre pour sérieuse.

Des discussions politiques ? Ecoutez Bismarck. Il vous a dit en plein Reichstag qu'il a acheté le silence de la presse française depuis 1865 pour préparer la guerre tranquillement, puis éveillé le patriotisme de la presse française en ne la payant plus pour précipiter la guerre quand elle était prête. Ecoutez Blowitz, vieux journaliste et vieux diplomate. Il vous dira que l'animosité de la France contre l'Angleterre tient à une seule chose : à ce que le gouvernement anglais ne fait aucun sacrifice pour la presse française et que par conséquent l'Angletere n'a que ce qu'elle mérite. Ecoutez Cavour. Il vous dira que de 1855 à 1859 il s'est fait donner 80 millions de fonds secrets, pas plus. « Mais c'est avec ces 80 millions que j'ai fait l'unité de l'Italie. » Il ne faut donc pas attacher une attention mêlée de vénération aux discussions politiques des journaux.

De la statistique ? Cela ne se truque pas. Mais voici un exemple. L'Etat prévoit pour les pensions ouvrières 15 millions qui se distribueront sous forme de tontine entre 800.000 ouvriers âgés et nécessiteux et qui donneront *dès la première année* 60 francs à chacun d'eux. Or, multipliez 60 francs par 800.000, vous arrivez à 48 millions. Or c'est dans les 75 millions annoncés et prévus par le ministre que l'on doit trouver ces 48 millions. Le gouvernement calcule ainsi. M. Jaurès accepte ces calculs et, plusieurs fois de suite, assure que les 800.000 toucheront dès la première année 60 francs, alors qu'il y a une opération de trois secondes à faire pour être absolument certain qu'ils ne toucheront que 25 francs au plus.

Des renseignements ? Des informations pures et simples? Voilà encore qui serait naïf. Chaque journal découpe les renseignements fournis par les agences de manière à ne donner que les renseignements conformes à la thèse qu'il soutient. Que dis-je? Il n'a pas cette peine. Drôlerie digne de Plaute, il y a des agences de renseignements; mais les agences de renseignements ont une couleur politique ! Il y a telle agence qui est gouvernementale, telle autre qui est au delà du gouvernement vers la gauche; telle autre qui est en deçà du gouvernement vers la droite. De sorte que les faits ont une couleur politique! Ces agences ne disent pas à leurs agents : « Voyez ! » Elles leur disent « Voyez blanc » ou : « Voyez bleu » ou : « Voyez rouge. » Ça, c'est le comble. C'est pourtant l'exacte vérité. Il en résulte que, si l'on s'attend à ce que l'appréciation des faits diffère d'un journal à un autre, mais à ce que les faits soient les mêmes dans tous, on est bien trompé. *Jamais* un fait n'est le même dans le journal A et le journal B et le journal C.

Maintenant, soit que vous cherchiez dans les journaux des faits, des statistiques, des discussions, de la critique ou des idées, lisez les journaux.

Ainsi va M. Fonsegrive, avec des anecdotes authentiques, des souvenirs exacts, des portraits, des morceaux brefs de satire et des épigrammes.

Il est quelquefois un peu plus sévère qu'il ne faut. A quoi bon ce vigoureux abatage de M. Jules Claretie, le meilleur chroniqueur que je sache, puisque ses chroniques, véritables mémoires au jour le jour, ne contiennent que des faits, très rapidement encadrés de quelques réflexions modestes, mais en vérité que des faits, et sont, en somme, des portefeuilles vidés, et puis remplis et puis vidés à nouveau? Comment voulez-vous donc, ami de la vérité, qu'on fasse des chroniques, si ce n'est de cette manière-là? Pour mon compte, encore que ce ne soit pas la mienne, malheureuse-

ment, je suis absolument sincère en disant que, comme lecteur, c'est la seule que j'aime.

A quoi bon encore ces lignes... vives sur un critique célèbre : « C'est cette médiocrité même qui ravit le médiocre public. C'est pour cette raison qu'il y a encore quelques professeurs de physique et une demi-douzaine d'abbés [singulière animosité contre les abbés et les professeurs de physique] qui trouvent à M. Gaston Deschamps de l'esprit et du talent. » — J'ose assurer à M. Fonsegrive qu'il y a quelques laïques et quelques professeurs de métrique qui partagent le sentiment de la demi-douzaine d'abbés, et qu'il ne faut jamais parler de M. Deschamps sans dire qu'il a eu beaucoup d'esprit et un talent qui fit sensation.

Mais M. Fonsegrive est un peu morose. Ce n'est pas ce qui fera du tort à son livre, et peut-être au contraire.

Et ses conclusions. Oh ! ses conclusions sont formidables ; elles sont redoutables, terrifiantes et tragiques. Elles excitent la terreur et la pitié. Ses conclusions sont qu'il faut lire tous les journaux et les contrôler intelligemment et savamment les uns par les autres. Et comme cela on arrive à la connaissance exacte de la vérité. Son livre pourrait être intitulé : *De la critique historique et de la critique des textes appliquées quotidiennement à quatorze journaux quotidiens.*

Miséricorde ! c'est ma vie que vous me demandez ! ma vie tout entière ! Prends-la, barbare !

Mes conclusions, à moi, seraient moins effroyables. Elles saraient celles-ci : 1° il ne faut lire dans les journaux ni aucun article politique ni aucun article de critique, ni aucune chronique, excepté celles de M. Jules Claretie, ni rien du tout en somme, excepté les informations. Immense économie de temps. 2° Il faut lire les informations dans deux ou trois journaux, au plus, et cela suffit, de couleurs absolument différentes. Cette méthode réduit le temps de la lecture des journaux à dix-huit minutes par jour et

fait de vous l'homme d'Europe le mieux renseigné et le plus près de la vérité. Voilà quelles seraient mes conclusions.

— Pour un journaliste, direz-vous, vous ne prenez guère les intérêts de la corporation ni les vôtres.

— Oh! je suis bien tranquille. Le fond du goût qu'ont les hommes pour la lecture des journaux, c'est Pascal, un journaliste, qui l'a découvert; le fond du goût des hommes pour la lecture des journaux, c'est l'horreur des hommes pour la vérité. Par conséquent le conseil que je donne est de ceux qui ne sont donnés que pour quelques-uns et avec la conviction qu'ils ne seront suivis par personne.

E. F.

Sœur Saint-Sulpice [1]

On me prie de présenter *Sœur Saint-Sulpice* au public français. Je le fais en souhaitant seulement qu'il éprouve à le lire autant de plaisir que moi. C'est un roman honnête et gai. C'est un roman picaresque et de bonne compagnie. C'est un roman plein d'incidents et admirablement composé. Les épisodes, infiniment multiples et variés, sont de si près rattachés à l'aventure principale, et comme entrelacés avec elle, qu'ils ne la font jamais oublier, qu'ils font seulement qu'on a plus de plaisir quand on la retrouve, et qu'ils illustrent la marge du récit sans le surcharger ni l'obscurcir. Avec cela, la partie pittoresque est excellente. En lisant ce livre on vit dans la Séville de jour et dans la Séville de nuit, comme si l'on y était, et on souhaite de tout son cœur y habiter réellement. On la regrette, le livre achevé, comme si, réellement, on prenait son billet de chemin de fer, fin octobre, pour rentrer en France.

Et, à la grande différence de la plupart de nos romans français, on ne s'ennuie pas, en lisant celui-ci, dans la compagnie perpétuelle de trois ou quatre personnages, toujours les mêmes, qu'on connaît à fond dès la cinquantième page, et dont l'auteur semble toujours vous dire : « Regardez-les encore, étudiez-les encore ; vous êtes très loin de les connaître ; ils sont immenses ! » — on voit dans *Sœur Saint-Sulpice* passer et repasser quarante personnages environ,

(1) De Palacio Valdès, traduit en français par Mme Th. Huc (chez Paul Ollendorff).

qui sont tous très vivants, très précis, très en relief, ou, en vérité, presque tous.

Et encore, ce qui est essentiel en un roman, l'héroïne est extrêmement sympathique, gracieuse, fine, spirituelle, malicieuse, mélange très adroit et très véritable de tendresse et de coquetterie.

Le dénouement trop prévu et le héros trop peu original, quoique amusant encore, sont les seuls défauts sensibles que je trouve dans ce très joli livre.

Et l'auteur, avec beaucoup d'imagination, a bien de l'esprit. Quand Gloria apprend que son amoureux a reçu pour elle un coup de couteau très désobligeant : « *Avoir osé... lui !... ce vieux singe aux jambes torses !* » Réflexion du fiancé à part lui : « *Il paraît que Gloria eût jugé l'offense moindre si mon adversaire avait eu les jambes bien faites.* » Mille traits de ce genre. Je m'étonnerais bien si ce divertissant, touchant et honnête roman n'avait pas en France un très vif succès.

Il est traduit dans un style limpide, coulant et vif, qui ne sent pas du tout la traduction.

Je vous le recommande sincèrement et de tout mon cœur.

E. F.

L'INCONSTANTE [1]

C'est moins un roman qu'un portrait ; car les personnages accessoires, mari, amie, premier amant et second amant, existent infiniment peu et ne sont qu'esquissés en profil perdu. C'est donc un portrait de femme. C'est le portrait extrêmement soigné d'une jeune femme qui n'a pas d'âme et qui, je ne dirai point est amputée du sens moral, comme disait Dumas fils, mais qui n'aurait jamais pu, et pour cause, en être amputée le moins du monde.

L'auteur a voulu peindre « la guenon du pays de Nod » ; mais à un âge où elle n'est point répugnante encore et où ses petites grimaces et ses gambades amusent encore un peu les yeux.

Gillette a un mari qui s'occupe peu d'elle ; elle prend un amant pour se distraire, goûte la distraction, sans qu'elle s'en enivre, et cela dure quelque temps. L'amant s'absente et Gillette en prend un autre, parce que quelque chose d'accoutumé lui manque. Elle s'aperçoit assez vite que ce second favori, elle ne l'aime point du tout et qu'il a dans sa chambre une pendule qui est très laide. Cela lui démontre — et c'est la seule idée du roman — qu'elle aimait l'autre et que l'autre n'était pas seulement une distraction et une *convenance* mondaine, selon les rites du monde que fréquente Gillette, mais vraiment un homme aimé.

Vous voyez que c'est l'idée de *Cruelle Enigme* légèrement modifiée. Quand le premier amant reviendra, Gillette pourra lui dire : « Ne me reproche pas d'avoir fréquenté Ludovic : 1° parce que, si j'ai fréquenté Ludovic, c'est à

(1) Par Gérard d'Houville (chez Calmann-Lévy.)

cause d'une habitude d'être ainsi que tu m'avais donnée et c'est donc ta faute ; 2° parce que c'est grâce à l'expérience que j'ai faite avec lui que je t'aime vraiment et que je sais que vraiment je t'aime. »

Toujours est-il que, dès que Gillette sait que le premier revient, elle largue le second tout net et avec une brutalité sans réserve. Sur quoi le second se tue. Le premier, qui était l'ami intime du second, en conçoit quelque chagrin ; mais Gillette n'en conçoit aucun. C'est tout.

On pense bien que cette histoire n'a absolument rien d'intéressant. C'est une prodigieuse naïveté que de se dire : « Je vais écrire l'histoire d'un être humain qui n'aura pas d'âme ; ce sera d'un très grand intérêt. » L'âme supprimée, avec ses combats, ses hésitations, ses scrupules, ses remords, au moins ses regrets, l'être humain est juste aussi intéressant que cette très jolie chatte qui se promène actuellement sur mon bureau. C'est un animal agréable à regarder ; mais il serait difficile d'en faire un roman de 278 pages.

L'intérêt de ce genre d'ouvrage ne peut être autre que satirique. L'auteur semble nous dire à toutes les pages : « Il y a des femmes comme cela, vous savez. » Soit ; mais ce genre d'intérêt peut soutenir une chronique de trois cents lignes et non tout un volume, même très interligné !

Si j'ai parlé de ce petit livre, c'est qu'il est fort bien écrit, surtout en sa première moitié, et qu'il y a, çà et là, de très jolis croquis de paysages parisiens. La Seine et les bateaux mouches ont rendu à l'auteur des services très signalés, et lui à eux. Ils se doivent mutuellement une très vive reconnaissance.

Donc l'auteur sait écrire et fera probablement plus tard de bonnes choses. (Je le suppose jeune.) Mais il manque d'idées, d'observation et de psychologie. Son livre, agréable de forme, est, comme fond, insignifiant.

E. F.

Les idées de M. Bouglé

Sous ce titre imposant : *Vie spirituelle et action sociale*, M. Bouglé, professeur d'action sociale et de vie spirituelle à l'Université de Toulouse, a réuni six études sur l'organisation économique, l'anticléricalisme, le libéralisme, le patriotisme, la paix et la joie de l'âme.

M. Bouglé n'est pas le premier venu. Il a étudié la philosophie et les questions sociales en Allemagne ; il a fait un livre très solide, que j'ai étudié de très près, les *Idées égalitaires*, où il prouve assez bien que la démocratie française est sortie des faits et non point des idées, et que c'est pour cela qu'elle est indestructible. J'ai donné une analyse de ce bon ouvrage soit dans la préface de mes *Questions politiques*, soit dans celle de mes *Problèmes politiques*. M. Bouglé est un esprit très sérieux et très informé.

Dans le livre actuel, qui est composé d'articles qui ont été des conférences, M. Bouglé s'est surtout attaché à être impartial et à rendre justice à tout le monde, et c'est très bien fait ; mais il en résulte qu'il conclut peu, et son livre ne nous assoit pas en définitive sur une doctrine très ferme et très assurée.

S'agit-il de cléricalisme, il commence par assurer qu'il y a des catholiques qui ne sont pas des idiots et il va même jusqu'à mettre Pascal dans cette élite ; et puis il démontre que quiconque veut réaliser la justice sur la terre a pour devoir de balayer le cléricalisme qui ne la place que dans le ciel. Il dit ces choses avec une grande douceur de ton et de forme.

S'agit-il de libéralisme, M. Bouglé affirme avec énergie que la liberté est une grande et belle chose et qu'il faut être libéral de toute son âme ; mais il ne dissimule pas, aussi, qu'il faut qu'une société « ait un seul système nerveux », qu'il faut qu'elle ait son « unité morale » et que toute liberté organisée est « un Etat dans l'Etat ». Et il conclut « qu'il y a pour et contre les différentes mesures discutées aujourd'hui à propos des diverses libertés un certain nombre d'arguments également sérieux », et qu'en définitive il n'est arrivé « à aucune conclusion définitive. »

S'agit-il de la paix et de la guerre, M. Bouglé commence par déclarer hautement que le tolstoïsme est une méthode d'énervement et qu'il ne faut point prêcher l'horreur de la guerre si l'on ne veut pas démanteler et désarmer matériellement et moralement le pays ; et puis il fait de la guerre une peinture si effroyable que cette conclusion s'impose qu'il faut renoncer à tout et tout abandonner plutôt que de la faire ; et enfin il conclut en célébrant l'hymen de la Pitié avec le Courage.

S'agit-il de patriotisme, ah ! ah ! c'est là que j'attendais le conciliateur. Car enfin faut-il être patriote ? Faut-il ne l'être point ? C'est bien ici qu'il est difficile de rester dans un moyen terme ou de concilier les contradictoires. Il faut décidément un peu se décider. Il faut choisir ; et il est malaisé de dire : « Eh ! le patriotisme a du bon ; mais n'oubliez pas que détruire l'idée de patrie a du bon aussi. »

Eh bien ! cette fois M. Bouglé a été assez net et il s'est résigné à être conclusionnaire. Il a affirmé le patriotisme et il s'est affirmé français. Il n'est pas internationaliste ; il n'est pas cosmopolite.

Seulement... il y a un « seulement » et Bassecourt est immortel..., seulement, s'il faut être patriote, il ne faut pas être nationaliste. Savez-vous ce que c'est que le nationalisme ? C'est un *truc* qu'a inventé la bourgeoisie française pour s'étourdir, de manière à ne pas entendre la

doléance du prolétaire. On est nationaliste et on s'entretient de la grandeur de la France et des chères espérances que l'on conçoit pour elle, uniquement pour ne pas s'occuper de socialisme et de l'organisation de la justice sociale. « On commence à s'apercevoir que si une bonne partie de la bourgeoisie fait chorus avec tant de fureur, c'est qu'elle a besoin, sans doute, de ce tumulte incessant et de ces perpétuelles alarmes pour étouffer un autre cri qui l'empêche de dormir tranquille et qui est la plainte, pitoyable, ou menaçante, du prolétariat. » Voilà le secret du prétendu patriotisme des bourgeois, lesquels, au fond, ne tiennent qu'à leur caisse.

D'où il suit que rien n'importe plus, pour sauver le patriotisme lui-même, « pour conserver au sentiment national sa netteté, sa pureté, son éclat rayonnant, que de le soustraire, d'abord, à l'ombre inquiétante du nationalisme » ; et que « se distinguer radicalement des nationalistes et faire front contre eux, il n'y a pas de tâche plus urgente pour les patriotes ».

Et M. Bouglé conclut que certes il faut rester français, mais à la condition que la France reste la France de la Révolution française, *sine quâ non*.

Telles sont les idées générales de M. Bouglé. L'intérêt essentiel manque à ce livre. Je m'explique vite. Il est très intéressant comme aperçus et même, souvent, comme exposition ; mais l'intérêt essentiel manque à ce livre, en ce sens que ce qui en aurait fait l'intérêt, c'eût été les italiques entre parenthèses et qu'il n'y a point dans ce volume d'italiques entre parenthèses. Quand Villemain publiait ses cours, il mettait avec soin, à tel et tel endroit, cette mention : (*Applaudissements*). Or le livre de M. Bouglé est une collection de conférences faites dans le Midi, à Montpellier, à Perpignan, à Montauban, à Toulouse, à Moissac. Et, dans ces conférences, M. Bouglé expose le pour et le contre. Il expose le cléricalisme et l'anticlérica-

lisme, le libéralisme et le despotisme, la beauté de la guerre et l'horreur de la guerre, le patriotisme et son contraire. L'intéressant eût donc été de savoir à quel moment partaient les applaudissements, à quelle thèse s'attachait l'approbation. Comment M. Bouglé n'a-t-il pas songé à cela ? Quelque chose m'a manqué pendant tout le temps que je le lisais, et certainement l'essentiel. Je réclame une seconde édition que le mérite du livre appelle et que la nature du livre exige.

E. F.

L'Oiseau d'orage

L'immense succès, si parfaitement mérité, de la *Maison du Péché* a ramené les lecteurs vers les précédents romans et nouvelles de Mme Marcelle Tinayre. Je n'avais pas lu l'*Oiseau d'orage*. Je viens de le lire. C'est un volume composé de deux nouvelles : l'*Oiseau d'orage*, deux cents pages ; *Une amitié*, cent pages. Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est la nouvelle de deux cents pages qui devait en avoir cent, et la nouvelle de cent pages qui devait en avoir peut-être trois cent cinquante. L'*Oiseau d'orage* est une nouvelle ; *Une amitié* est un roman.

L'*Oiseau d'orage* n'est que ceci : une femme de trente ans, qui n'aime que son mari, est troublée par un petit professeur qui a une jolie barbe couleur de châtaigne à moitié cuivre. Le hasard (un peu préparé par le monsieur) d'une rencontre en voyage fait que le pas est franchi. Devenue enceinte, la dame s'aperçoit que le jeune homme ne l'a jamais aimée. Il s'éloigne, se fait nommer à un autre poste, à l'autre bout de la France.

La dame est terrifiée à l'idée qu'elle ne saura jamais si son enfant est de son amant ou de son mari. Quand il est né, elle s'habitue à l'idée de n'en rien savoir et elle se promet non pas d'aimer son mari, ce qu'elle n'a jamais cessé de faire, mais de n'être jamais troublée par personne, parce que c'est bien décevant et bien douloureux. L'aventure est profondément insignifiante.

Quelques descriptions de l'île d'Oléron sont exactes et tout à fait charmantes, pleines de ce talent descriptif que M Marcelle Tinayre possède à un rare degré.

Une amitié est un grand sujet.

Un jeune artiste, Maurienne, aime Mme Beauchamp d'un sentiment ambigu dont il ne pourrait dire si c'est de l'amitié ou de l'amour. Il lui semble du reste qu'elle est insensible.

Elle lui dit un jour qu'elle est du nombre des femmes qui ne sont pas nées pour l'amour, et cela est presque évident. Il s'habitue à l'aimer d'amitié et sent très précisément qu'il est aimé d'elle de la même façon, mais profondément.

Un jour il lit, dans un journal le récit de la mort d'un nommé de Lauters, tué par un accident d'automobile à Vienne. Ce de Lauters fréquentait l'année précédente chez Mme Beauchamp et était dans de bons termes avec elle. Maurienne va faire à Mme Beauchamp une visite de condoléances. Mme Beauchamp lui dit : « Je serai morte demain. — Eh! oui ! Lauters était mon amant depuis cinq ans ! » Il la console, il la distrait. Elle ne se tue point. Mais, lui, il s'aperçoit qu'il lui est impossible de l aimer de la même façon qu'auparavant. 1° Il la hait de l'avoir trompé, de s'être moquée de lui. 2° Il la désire, du moment qu'il sait qu'elle a été capable d'un péché d'amour. Et, bref, pour qui sait les choses, il l'aimait et il ne l'aime plus, ce qui n'empêche pas, et au contraire, qu'il ne rôde autour d'elle toute la journée.

Ce qui, depuis la mort de Lauters, devait arriver, arrive. Maurienne reproche à Mme Beauchamp de l'avoir berné et, en même temps, cherche à faire d'elle sa maîtresse. Il ne s'aperçoit pas que c'est précisément une double insulte. Elle s'en aperçoit très bien et rompt avec lui en l'ajournant aux cheveux blancs pour reprise, peu probable, du reste, d'amitié fraternelle. L'amitié ne peut exister entre un homme et une femme qu'à la condition que l'homme soit absolument convaincu que la femme n'a d'amour pour qui que ce soit.

L'analyse des sentiments successifs de Maurienne est extrêmement bien faite. Le sujet est très heureux, et très bien compris par l'auteur. Il fait réfléchir et tristement penser. Il méritait plus de développements. Le volume entier est à lire ; du reste, Mme Marcelle Tinayre est au nombre des trois ou quatre premiers romanciers contemporains. E. F.

Nous recueillons avec grand soin la pièce suivante, non pas parce qu'elle a « entraîné la mort », mais parce qu'elle nous a paru tout à fait digne d'être conservée. Au commencement de cette année, un M. Aubry, chef de bureau de l'état civil de Saint-Cloud, tua d'un coup de revolver sa femme, née Lehoudé, pour cette seule raison (prétendait-il) qu'il avait trouvé dans le réticule de celle-ci la pièce suivante. Il nous semble qu'un homme de goût aurait pardonné et félicité.

A mon ami R. T.

Dans mes souvenirs d'amoureuse,
Dans mes chers souvenirs d'antan,
M'apparaît la minute heureuse
Passée en un clocher roman.
Mon ami — c'était un savant —
Adorait mon humeur rieuse,
Et moi, j'aimais éperdûment
Son âme calme et sérieuse.
Des extrêmes, c'est étonnant,
Souvent l'union est heureuse.
Nous restâmes un bon moment
Tout en haut des marches plâtreuses,
Assis sur un degré branlant,
Admirant la fin lumineuse
D'un automnal soleil couchant.
Au loin l'atmosphère brumeuse
S'épaississait très lentement,
Et Séléné, pâle et frileuse,
Découvrait son premier croissant.
La descente fut périlleuse
Et s'opéra bien doucement :

Le pied peu sûr, l'âme peureuse,
Je m'appuyais sur mon amant ;
Et lui, plein d'une ardeur joyeuse,
Pressait sur son cœur palpitant
Le cher corps de son amoureuse
Avec un baiser rassurant ;
Car c'était étroit tellement
Que nos lèvres voluptueuses
Se rencontraient à chaque instant.
Oh ! la descente merveilleuse !
Nous nous aimions, c'était charmant,
Et l'heure était mystérieuse.
C'est pourquoi, vivrais-je cent ans,
Toujours je deviendrais rêveuse
En voyant des clochers romans.

Santeuil, 3 novembre 1902.

SERGE

C'est mon cheval, un noble et valeureux coursier.
Sa forme est gracieuse et sa mine hautaine ;
Son cœur fier n'a besoin d'éperon ni de rêne;
Ses yeux subtils et francs luisent comme un brasier.

Nous avons l'un pour l'autre un amour singulier :
L'autre nuit, j'ai rêvé qu'il avait dans la plaine,
En faisant, pour jouer, une volte soudaine,
Mortellement blessé son mauvais cavalier;

Qu'il était rentré seul et l'âme endolorie,
Qu'il était mort de faim, très vite, à l'écurie,
Pour courir avec moi jusque dans le ciel bleu...

J'ai rêvé qu'un centaure avait franchi les voiles
Azurés, et qu'à Serge impatient, au lieu
Du sucre habituel, je donnais les étoiles.

Juin 1903.

POL MILES.

EXPÉRIENCE

Ce visage me plaît. Par sa grâce il m'attire.
Il se pourrait, je crois, qu'il me devînt ami.
Timide, je m'approche, et je ne sais que dire,
Hésitant comme auprès d'un enfant endormi.

Un lien s'est formé de camaraderie...
Sous la cendre un feu doux couve au cœur du foyer ;
De sa calme chaleur mon âme est attendrie,
Mais la flamme bientôt va-t-elle s'éveiller ?

Nos deux cœurs, pénétrés d'une angoisse pareille,
Se scrutent, côte à côte, et d'un vœu mutuel,
Et chacun, jaloux, cherche, insatiable abeille,
A butiner sur l'autre un atome de miel.

Hélas ! l'attrait premier perd de son charme et cesse !
Certes, nos âmes sont d'un métal précieux,
Mais il aurait fallu qu'autre fût leur espèce,
Afin qu'un alliage en sortît, merveilleux.

Secrètement meurtris, la douleur amortie,
Nous devisons à mots couverts et retenus.
Tout bas, nous évoquons l'ancienne sympathie...
Nous nous aimions mieux sans nous être connus.

G. PICARD.

A propos d'un passage de Corneille

Sévère dit à Fabian, au sujet de Pauline,

POLYEUCTE, acte II, scène I, v. 445-452 :

Elle n'est point parjure, elle n'est point légère :
Son devoir m'a trahi, mon malheur et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison ;
J'impute à mon malheur toute la trahison :
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée.

M. Am. Hauvette a publié récemment dans la *Revue Latine* une note intéressante sur l'interprétation de ce passage de Corneille. Voltaire et après lui tous les commentateurs l'ont entendu comme suit : « eût gagné *Félix par Pauline* ». M. Hauvette a très bien montré que cette explication était inacceptable. Il lui substitue celle-ci : « eût gagné *l'un*, c'est à dire *son devoir* (le devoir de Pauline), par *l'autre*, c'est à dire *son père*. J'avoue que cette interprétation me satisfait moins encore que celle de Voltaire. M. Hauvette la fonde sur une analyse logique du passage tout entier. Mais le spectateur de Corneille n'avait point le temps de se livrer à un pareil travail. Il faut partir de l'idée qu'il a dû saisir le sens à la simple audition, sans effort et du premier coup.

Je suis peu habitué à l'exégèse des classiques français, et il me paraît intéressant de constater que pour arriver à comprendre notre passage, je me trouve privé de ressources qui ne me manqueraient pas s'il s'agissait de la plupart

des auteurs anciens. Évidemment l'obscurité provient de l'expression *l'un par l'autre*. Elle devait être comprise d'emblée par l'auditeur du XVII[e] siècle, tandis qu'aujourd'hui elle nous étonne et nous embarrasse. C'est que l'usage de la langue a changé ; une façon de parler familière au temps de Corneille est devenue étrangère et insolite pour nous. S'il s'agissait d'un passage d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle ou de Thucydide, il suffirait de prendre un des lexiques complets que l'érudition moderne a dressés pour la langue de chacun de ces auteurs. On chercherait dans le lexique la locution à expliquer. On trouverait, rapprochés et classés, absolument tous les passages où l'auteur l'a employée. Le plus souvent, leur simple comparaison résoudrait la difficulté, et ferait paraître clair un mode d'expression dont on avait perdu le sentiment.

Nous ne disposons pas, à ma connaissance du moins, d'instruments aussi parfaits pour nous aider dans l'interprétation des classiques du XVII[e] siècle. Néanmoins un examen assez rapide me paraît avoir apporté des éléments suffisants pour nous rendre le sens véritable du passage de Corneille.

Je trouve chez Marty-Laveaux (*Œuvres de P. Corneille*, t. XI, p. XL : *adjectif pris substantivement au sens neutre à la manière latine*) les exemples suivants :

> Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose ;
> Et *l'un et l'autre* enfin ne sont que même chose.
>
> (*Héraclius*, acte IV, sc. I.)
>
> Je ne sais plus qui croire ou d'elle ou de sa plume,
> *L'un et l'autre* en effet n'ont rien que de léger.
>
> (*Mélite*, 909.)

Pour le même emploi de *l'un et l'autre* au sens du neutre, M. Marty-Laveaux cite encore un passage de la prose de Corneille (X, 93. *Poés. div. Au lecteur*), et il note que Vaugelas emploie de même *l'un et l'autre* dans la *Préface* de

ses *Remarques*. J'ajouterai encore un passage, emprunté à Amyot, que je trouve chez Littré : « Hannibal, cognoissant la faulte que ses guides avoient faite en prenant l'un pour l'autre [une chose pour une autre], les feit pendre ». *Fabius*, 15.

Notre passage s'explique tout naturellement si l'on tient compte de cette particularité de l'ancienne langue. C'est simplement un cas nouveau à signaler pour l'usage de *l'un et l'autre* au sens du neutre.

Une fortune, même un peu moindre, mais plus rapide, eût gagné *une chose par l'autre*, *une chose*, c'est à dire *Pauline*, *par l'autre*, c'est à dire *par la fortune*. Après les vers précédents, le devoir de Pauline et son père étant mis hors de cause, l'auditeur savait qu'il n'y avait plus que deux choses en question : le *malheur*, nous dirions la malechance, de Sévère d'où avait résulté pour lui la *perte de Pauline* ; une chose avait amené l'autre, et inversement, une chose, à savoir une chance plus rapide, eût gagné l'autre, c'est à dire Pauline. On comprend d'ailleurs qu'avec sa phrase ainsi construite, Corneille devait nécessairement recourir au neutre, qui était la seule façon d'être clair ; il n'aurait évidemment pu écrire : « eût gagné l'une par l'autre ». Pour la clarté, l'hémistiche suivant « et me l'eût conservée » indique suffisamment que la chose à gagner, le neutre *l'un*, évoque l'idée d'un féminin et qu'il s'agit de Pauline.

L. PARMENTIER.

La Damnation de Faust « travestie »

Il nous faut prouver qu'en faisant « représenter » la *Damnation de Faust*, M. Raoul Gunzbourg a commis un véritable crime d'art.

Or, s'il ne fallait s'en tenir qu'aux arguments de fait, le prévenu invoquerait en sa faveur un texte signé de Berlioz. Voici ce texte :

« Je viens d'écrire un opéra sur l'œuvre de l'immortel « Gœthe ; je ne sais si je me suis rapproché du géant, mais « je sais qu'aucun directeur de théâtre ne voudra le mon- « ter, et que je serai là-bas forcé de faire exécuter des par- « ties en concert afin de pouvoir les entendre. »

Que prouve ce texte? que Berlioz a écrit « un opéra » sur *Faust*. Il ne dit pas que c'est sur *Faust*. On peut le supposer quand même ; s'il ne nomme pas, il désigne. Il craint de ne pouvoir jamais entendre son œuvre sur la scène. Au besoin, il en détachera des fragments pour les faire exécuter au concert.

La *Damnation de Faust* ayant été exécutée dans la salle de l'Opéra-Comique, mais « en concert », sans décors ni costumes, faut-il en conclure que les parties dont elle se compose soient toutes ou presque toutes extraites de « l'opéra » primitif ?

Telle paraît avoir été la conclusion de M. Gunsbourg et de ceux qui ont approuvé son projet de travestissement. Et cette conclusion serait la nôtre, si nous n'avions jamais lu ou entendu la *Damnation*. Mais nous l'avons étudiée d'assez près pour conclure contre M. Gunsbourg, et, au besoin, contre Berlioz.

D'ailleurs il ne s'agit pas de mettre en doute ce que Berlioz affirme. Il écrit à l'un de ses correspondants ce qu'on vient de lire. Il a composé un « opéra » sur le sujet de *Faust*. Prenons-en acte.

Plus tard il a fait exécuter la *Damnation* sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Cette *Damnation* est, de son propre aveu, « un opéra-légende ». Qu'il y ait une relation de cause à effet entre « l'opéra » et l' « opéra-légende », l'induction est permise. Qu'il y ait entre l'un et l'autre une relation d'identité, on pourrait le présumer avant la lecture des textes. On ne pourrait toutefois que le présumer. La conclusion de M. Gunsbourg resterait plausible; rien de plus. Au cas où nous ignorerions tout de la *Damnation*, sauf son existence, deux suppositions seraient permises : l'une serait que Berlioz a découpé dans son opéra la matière d'une symphonie ; l'autre, que Berlioz, tout en gardant son sujet, a presque entièrement refondu son œuvre primitive.

Des deux conjectures il nous faut, résolument, abandonner la première. Le texte même de la *Damnation* nous y contraint.

— Alors les « arguments de goût », autrement dit « les arguments d'ordre esthétique, prévaudraient contre un argument de fait, un presque argument historique ? » —

Oui. Et les choses ne se passent guère autrement en littérature et en art. Sauf dans le cas où les raisons de fait sont péremptoires, et elles ne le sont pas toujours, tant s'en faut, les « arguments de goût » sont ceux qui l'emportent.

Le malheur est que ces arguments ne persuadent que les gens de goût, entendez « ceux qui ont notre goût ». Mais il est assez rare d'être seul de son opinion et de son goût, quand on s'est préoccupé d'étudier et de réfléchir pour légitimer ce goût et justifier cette opinion. Et nous sommes à peu près certains que si la critique française n'a

point trop crié au scandale, elle s'est émue du scandale et qu'elle a condamné « en son âme et conscience » le travestissement de la symphonie en opéra.

Car, de la *Damnation de Faust*, on a fait, ni plus ni moins, un opéra en cinq actes et en dix tableaux. Quand nous disons « on a fait », mieux vaudrait dire « on a essayé de faire ». Et l'on n'y a point réussi. Donnons-en la preuve.

Premier tableau. — On y voit le docteur Faust perdu dans une vaste salle, très haute et très claire. Le savant alchimiste s'est ménagé une galerie vitrée dans toute sa largeur et dans toute sa hauteur afin de pouvoir, sans trop s'éloigner de son laboratoire, regarder au loin dans la campagne prochaine.

Je ne dis pas, qu'une fois admis le travestissement, on ait eu tort d'imaginer, contigu au laboratoire du docteur, une sorte d'atelier. Car il fallait nous montrer à la fois : 1° le docteur; 2° les paysans et leur danse; 3° les soldats de l'armée hongroise. Il eût été invraisemblable que Faust quittât son logis.

Le décor est agréable et agréablement romantique. Mais il absorbe le regard. Le personnage principal en est presque complètement effacé. La danse des villageois ne fait pas trop de bruit. Mais les soldats, eux, font un beau vacarme. La « marche hongroise » elle-même en est presque opprimée. En dépit des beaux éclats de cuivre qui la terminent, les hurlements des barbares rendent son final intolérablement cacophonique. Ce n'était point commode d'ailleurs de faire « hurler dans le ton ». Ainsi dès le premier tableau les effets du travestissement se font sentir. Et l'on est en grand embarras de ne les point déplorer. Comment n'a-t-on pas vu que le compositeur avait écrit son premier fragment symphonique en vue de suggérer des images pittoresques, mais sans essayer de les fixer sur une toile imaginaire? Et pour ce qui est de la marche de

Rakoçki, n'est-il pas clair, jusqu'à l'évidence, que le mouvement de cette marche est celui du « trot » ; qu'elle est destinée à faire entendre « des cavaliers qui passent » et que, par conséquent, mieux eût valu, pendant cette marche, éviter de nous montrer des soldats trottant en désordre, et ne parvenant pas à lutter de vitesse avec des chevaux absents ?

Deuxième tableau. — Cette fois le docteur nous apparaît dans son sanctuaire. A droite, au premier plan, une vaste cheminée par où tout à l'heure le diable descendra. Au fond des cornues, des marmites, tout l'attirail classique de la sorcellerie. Faust songe à la mort. On chante dans l'église voisine. Voici que le fond du théâtre s'ouvre. L'église apparaît. Pourquoi nous montrer cette église ? pourquoi faire chanter les fidèles sous nos yeux ? Si Berlioz avait laissé à son *Faust* sa forme primitive, il eût laissé les fidèles chanter dans la coulisse. Mais, comme il arrive presque infailliblement aux disciples ou admirateurs, même aux plus intelligents de ces admirateurs, ils prêtent au maître ou au modèle des intentions qui ne furent jamais siennes, et quand ils se mêlent de réaliser ces prétendues intentions, ils n'y mettent point de mesure.

Toutefois, si le décor de l'église est de trop, il est superflu sans être véritablement nuisible.

Troisième tableau. — Vous voici dans la « taverne » : c'est là que chanteront successivement, Brander, son *Rat*, Méphistophélès, sa *Puce*. C'est là qu'après le troisième couplet de Brander éclatera, sur le thème de la chanson « du Rat », la fugue soi-disant improvisée par les buveurs en état d'ivresse. — On a généralement admiré ce tableau. Et l'on a eu raison.

C'est que ce tableau est un tableau véritable, qui ne cherche pas, ou plutôt, que l'on paraît avoir évité de chercher à métamorphoser en « acte ». Tous les buveurs, groupés et grimés avec art, restent à leur place, ne remuant

que la tête, les bras ou le buste. C'est un excellent tableau vivant, et c'est un tableau, car les personnages n'y bougent guère. Seuls, Faust et Méphistophélès vont et viennent.

La musique de Berlioz y gagne-t-elle ? Cette fois je dirai oui. Et j'ajouterai que le caractère burlesque de la fugue avait besoin du décor pour être compris des spectateurs et, plus encore peut-être, des exécutants.

Seulement, qu'on se le dise : ce tableau, incontestablement le meilleur des dix tableaux de « l'opéra », nous prouve par son succès à quel point le genre dont est l'œuvre de Berlioz n'a rien *d'opératique.* Le barbarisme est de Richard Wagner. Nous lui octroyons, pour l'instant, droit de cité, et nous souhaitons que M. Raoul Gunsbourg ne triomphe point trop aisément du succès de « l'acte de la taverne ». Ce succès est le type de ces preuves « par l'exception » dont, si la réalité n'échappe presque à personne, la signification vraie échappe au plus grand nombre.

Cinquième tableau. — Faust dort. Méphistophélès est près de lui. On est sur les bords de l'Elbe, dans une prairie bordée d'arbres. On n'y voit pas de roses. Mais puisque Méphistophélès en célèbre le parfum, cela suffit. L'aspect général du décor est tout ce qu'il y a de plus...reposant. Et l'on n'aurait rien à dire si Faust et son infernal compagnon restaient seuls en scène. Seulement, à l'arrivée des sylphes, on ne peut s'empêcher de prendre ces sylphes pour ce qu'ils sont, c'est à dire pour des femmes. Et ces femmes ont beau s'élever en l'air pendant la célèbre danse, on ne leur trouve pas encore assez d'agilité. La phrase de Berlioz n'est pas très loin d'évoquer des images contradictoires: on dirait d'une danse d'esprits, ou tout au moins d'une danse d'ombres. Il eût fallu que, pendant le « ballet des sylphes », la scène restât vide.

Sixième tableau. — Au fond une cathédrale gothique. A gauche la chambre de Marguerite, dont on voit l'intérieur. A droite l'entrée d'une chapelle. Au milieu un

espace libre assez vaste. Après un chœur de soldats, Marguerite rentre chez elle, et en se décoiffant, pour sa toilette de nuit, chante « le roi de Thulé ». Ici encore j'approuve. Il me plaît d'entendre chanter cette admirable chanson pendant que mes yeux se fixent sur la cathédrale. Je ne saurais prouver ce que je vais dire. Mais ayant toujours aimé la chanson de Berlioz pour son caractère gothique, je ne puis m'empêcher de trouver une je ne sais quelle correspondance entre les angles multipliés de la phrase et les carreaux multipliés de la cathédrale. Le caractère médiéval du chant n'en ressort que davantage.

Pourquoi faut-il que les organisateurs du travestissement aient imaginé de faire danser le menuet des feux follets... à des démons de chair et de sang? — Non, mais à Marguerite. — Dites plutôt au « corps astral » de Marguerite, à celui qui est censé se détacher du corps solide pendant le sommeil. — Je ne puis le dire, car j'aperçois deux Marguerite. L'une est dans sa chambre. Elle tourne le dos au spectateur. Et cette impolitesse obligée nous fait craindre que la Marguerite qui dort ne soit une fausse Marguerite. Quant à celle qui vient évoluer sur le milieu de la scène pendant le menuet, elle manque trop d'agilité pour donner l'illusion de la fluidité. Tout ce « milieu d'acte » est détestable. Peu s'en faut qu'il ne soit ridicule. L' « acte » se termine par le duo d'amour, et la fuite des amoureux.

Septième, huitième, neuvième et dixième tableau. — Marguerite chante la belle et profondément « pitoyable » romance :

D'amour l'ardente flamme... etc.,

puis elle s'en va dans la coulisse.

La scène change et représente un site sauvage. Faust « invoque » la nature. Le démon le rejoint. La « course aux abîmes » commence, et les effets du « travestissement » s'aggravent.

Dans la partition originale, Faust et Méphistophélès

galopent sur deux chevaux. Le hautbois chante une plainte des plus déchirantes, une plainte comme, pour en imaginer de semblables, il faudra s'appeler Richard Wagner et avoir écrit le second entr'acte de *Tristan et Iseult*. Cette plainte est entrecoupée par les *hop !* de Méphistophélès excitant du même cri sa monture et celle de sa victime. L'intensité de l'effet tragique a pour cause « l'invisibilité » de la scène. Le mouvement rapide et presque vertigineux de la symphonie empêche le regard intérieur de s'immobiliser.

En l'immobilisant par la représentation d'un site, on est allé contre les intentions du compositeur. A ce premier contre-sens, on en a étourdiment ajouté un autre, en faisant pleuvoir sur la scène ; car pendant que la pluie tombe, drue et droite, elle fait assez de bruit pour étouffer la plainte du hautbois. Comme bien l'on pense, Méphistophélès et Faust sont restés dans la coulisse. Et l'on a supprimé les *hop !* du démon.

Il ne reste plus que deux décors à faire passer sous nos yeux. Celui de l'enfer, celui du ciel. Ils produisent un effet de parodie, ils rapetissent l'œuvre du maître, et en fin de compte ils en condamnent le « travestissement ».



Tout n'y est pourtant pas également condamnable. D'une manière générale, sauf pendant les trois derniers tableaux, le décor vient utilement commenter la symphonie. Seulement il la commente d'autant mieux, ou qu'il y reste à peu près vide ou que les personnages y restent immobiles. Conclusion : La *Damnation de Faust* n'est pas une œuvre de théâtre, et c'est ce qu'il n'eût pas été nécessaire de démontrer sans la téméraire et pourtant curieuse tentative de M. Raoul Gunsbourg.

Œuvre d'un caractère symphonique et, par cela même, plus voisine de l'épopée que du drame, si on la prend dans

son ensemble, elle pourrait côtoyer le drame, dans certains de ses détails; elle pourrait le côtoyer encore par certain de ses personnages. Expérience faite, ni le Faust ni la Marguerite de Berlioz ne sont des personnages de théâtre. Méphistophélès, lui, est tout près d'en être un. Je veux dire que la « partie » de Méphistophélès gagne à être « jouée » et « mimée » en même temps que « chantée ». L'admirable artiste qu'est le baryton de notre Grand Opéra, Renaud, s'en est merveilleusement rendu compte. Il a fort intelligemment compris, conçu et composé son rôle. Les mots de « rôle » et de « personnage » sont ici de plein droit.

— Il y a donc quelque chose de théâtral dans la *Damnation de Faust?*

— Quelque chose, oui : car il s'y trouve les éléments d'un admirable rôle de drame. Ajoutons que ce rôle est celui du personnage autour duquel gravitent les événements de la légende.

Nous accorderons cela bien volontiers à M. Raoul Gunsbourg et à ses collaborateurs. Nous lui accorderons cela, mais rien de plus. Et ce n'est véritablement pas assez.

LIONEL DAURIAC.

À travers les cathédrales et les églises d'Espagne

Les églises d'Espagne sont à la fois des temples et des musées. Elles rappellent la piété qui les fit éclore et elles expliquent le peuple dont elles abritent les adorations. A mesure qu'elles sortent de terre, à mesure qu'un siècle leur ajoute un ornement de plus, elles révèlent un trait nouveau du génie national qui se forme à l'école de l'étranger et tire son originalité du contraste et de la fusion de tous les éléments qu'il emprunte. C'est en France qu'il faut étudier la transformation des procédés romains et byzantins, la naissance et l'évolution des architectures romane et gothique. L'Espagne a profité de ces découvertes. Elle les a parfois, comme à Burgos, poussées jusqu'à leur perfection. Mais s'il y a quelque intérêt à suivre, dans ses monuments religieux, l'histoire de ses constructions, la promenade est peut-être plus instructive qui, de chapelle en chapelle et de chœur en chœur, conduit et arrête devant les plus pures manifestations des goûts les plus populaires.

Dans la cathédrale de Zamora. — La vieille porte et la grande voûte, les colonnes et les fenêtres pourraient servir d'exemple à une définition du style roman. J'en admire la simplicité forte, et je cherche l'Espagne à travers les chapelles grillées. La voici déjà qui se révèle dans un Christ de grandeur naturelle où sur l'ivoire éclatent des taches de sang. Au fond, une draperie noire ; tout autour de grands cierges et des fleurs mauves. Ce décor est

saisissant, mais il ne doit pas étonner. Le réalisme du culte en Espagne explique le réalisme de la littérature. Ni la foi, ni l'art ne reculent ici devant l'horrible ; ils y rencontrent même une saveur plus âprement séduisante.

A défaut d'une sensation farouche, il leur faut au moins l'étalage d'une richesse éclatante. Les murs et la grille du chœur sont une délicate dentelle de pierre ou de fer. Les stalles font appel à tous les motifs de décoration. Les patriarches et les feuillages, et, au-dessus, les apôtres et les évangélistes sont sculptés avec un art minutieux qui ne se relâche jamais, de Nabuchodonosor à Moïse, à travers David et Samson. Il y a place aussi pour l'antiquité dans cette pieuse ornementation. Je vois la Sibylle sur l'une des portes, et, sous l'un des premiers bustes, je lis le nom du plus chrétien des poètes du paganisme ; de celui qui passa pour un des prophètes du Christ : « Vergilius Bucol. » C'est ainsi que, dans leur érudition confuse, les sculpteurs comme les écrivains cherchaient, en Espagne, leurs effets dans ce mélange des éléments antiques et bibliques d où l'Europe moderne est sortie.

Ce luxe élégant devient franchement criard dans les deux chapelles qui entourent le maître-autel. L'or y reluit sur les retables et sur des anges affreusement coloriés. Tant de richesses ont attiré trois femmes encapuchonnées de marron et enjuponnées de rouge. Eblouies, elles se sont agenouillées en une prière immobile. L'Espagnol est comme le taureau ; il va vers les couleurs qui brillent. Et il aime surtout les petites chapelles où il adore le patron qui sourit le plus à son imagination, ou bien la représentation du Christ ou de la Vierge qui a le plus fortement secoué sa sensibilité. Aussi ne se plaint-il pas que le chœur bâti dans la nef centrale coupe la perspective. Il ne voit pas dans l'église une assemblée générale où tous les cultes montent vers le Très-Haut, mais un immense palais où chaque saint a son salon, et chaque salon ses clients.

Dans la Cathédrale et à la Chartreuse de Burgos. — Comme la plupart des églises espagnoles, la cathédrale de Burgos a vu se coller à elle, comme à un soutien tout-puissant, des maisons qui ont vieilli avec elle et qui sont un témoignage touchant de la familiarité première de la vie religieuse, mais qui sont aussi le désespoir du touriste. Ce n'est plus Notre-Dame de Paris dégagée des constructions étrangères et s'étalant sur sa place luisante comme un bijou sur un plateau d'argent. Ce sont des flèches merveilleusement dentelées qui se dressént au-dessus de maisons en ruines. Et quand, les yeux en l'air, on a longtemps contemplé cette légèreté élégante que les siècles ont colorée, on retombe sur un plâtras vulgaire qui vous enlève le plaisir de juger de l'ensemble et le droit sacré d'en faire le tour. Mais l'imagination corrige la vision. Elle écarte les laideurs qui déparent, et la cathédrale lui apparaît comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique.

Les chapelles sont un monde merveilleux où chaque époque a laissé sa trace, où s'est satisfait tour à tour chacun des instincts profonds du peuple espagnol. Philippe Vigarni, surnommé de Borgoña, a écrit pour lui sur la pierre une épopée vigoureuse qui le prend par l'âme et par les sens, qui lui raconte les souffrances de son Dieu avec l'énergie brutale d'une réalité humaine. La simplicité de la sculpture antique se mêle dans ces reliefs aux angoisses tourmentées des gothiques. Les saintes femmes sont belles comme des statues grecques, et on lit pourtant sur leur visage des douleurs pathétiques que la Grèce ne voulait pas connaître. Le mysticisme espagnol doit se complaire à cette contemplation. N'est-ce pas lui encore qui a peuplé la cathédrale de tant de christs lamentables ? Il y en a en bois, verdâtres et sanglants. Il en est de pierre que la couleur anime. Il en est même qui, tout en gardant la blancheur du marbre, essaient de figurer des larmes

en de vivantes incrustations. L'horreur atteint son extrême limite avec le portrait de sainte Casilde. Le bourreau va trancher un des seins de la jeune fille pâle et stoïque, tandis que l'autre gît à terre et que sur la poitrine une plaie affreuse laisse le sang dégoutter. Ce tableau qui nous épouvante est un des aliments les plus savoureux de la piété espagnole. Il fut peint par Diego de Leyva, qui mourut moine à la Chartreuse de Miraflores.

A côté de ces anatomies sanglantes fleurissent les allégories. Le réel n'étouffe pas ici le symbolique. On se repose des extases horribles à regarder sortir de la poitrine du patriarche Abraham un arbre immense dont chaque branche supporte un aïeul de Jésus-Christ. On était surexcité par le sang des martyrs. On s'apaise délicieusement en voyant les rameaux mystiques s'épanouir sous le regard de la Vierge couronnée, ou bien encore les Vertus se pencher sur le marbre des tombeaux. L'histoire entière est mise à profit pour une inépuisable figuration. Le paganisme prépare l'Ancienne Loi qui annonce la Nouvelle. Dans les admirables boiseries du chœur, l'artiste a gravé sur chaque chaise une légende empruntée à l'antique mythologie. Pour orner le dossier, il a fait appel aux scènes du Nouveau Testament, et les rois et les prophètes lui ont fourni les sujets des frontons. La vie des saints et des apôtres lui a enfin permis de donner une ornementation nouvelle aux sièges du premier rang. Et c'est ainsi que l'on passe de l'enlèvement d'Europe au chemin de Damas à travers une montée de la croix que peuvent contempler David ou Salomon. On rencontre ailleurs cette étrange fusion. Mais nulle part elle n'est aussi accusée qu'en Espagne. Elle explique la littérature du temps où se mêlent aussi et se confondent, en une naïve assimilation, le profane et le sacré. Il n'y faut pas chercher le souffle nouveau de la Renaissance ; il y faut voir la marque d'une tradition ininterrompue.

Les salles modernes de la vieille cathédrale trahissent le goût des Espagnols pour le luxe qui s'étale. Toutes ces colonnes torses et toutes ces volutes, ces nuages et ces flammes, ces éventails et ces chicorées s'entortillent sans grâce et reluisent avec fracas. L'ancienne sacristie n'est pas d'une élégance plus heureuse. Une foule de petits anges sculptés et peints s'élancent au plafond en une horrible confusion. C'est ce décor qu'on a jugé digne des portraits médiocres où les divers archevêques ont voulu immortaliser leur figure. L'ensemble est franchement laid; mais il y a tant de naïveté dans les couleurs criardes, tant d'application dans le dessin de ces visages, on sent partout un désir si ardent de jeter sur le culte l'éclat le plus vif, qu'à défaut d'une impression esthétique, il y a place du moins pour une émotion assez touchante.

A peine sorti de la cathédrale, je suis assailli par une troupe d'enfants qui veulent me conduire à la Chartreuse. Ils sont là pressés, avec leurs blouses taillées en vestons courts et leurs culottes rapiécées. Leurs petits yeux luisent sur leurs faces poussiéreuses, plaquées de rose à la place où ils se sont essuyés avec un lambeau de toile qui joue aussi pour eux le rôle secondaire de chemise. Parmi ces regards qui grouillent, je choisis le plus vif, et en route pour la Chartreuse. Mon guide a dix ans et un frère plus petit qui ne se sépare jamais de lui. Ce cadet de famille a des souliers qui n'ont point de semelles, mais le temps et l'exercice se sont chargés de lui en durcir une paire. Il marche donc sur les cailloux comme un sultan sur un lit de roses, ou plutôt, car la comparaison est trop ambitieuse, il trottine sur le pavé comme sur une branche moussue un oiseau sautille. Il trimbale à grand fracas un seau plus grand que lui qui perdit jadis son fond dans une bataille héroïque. Mais le bon Dieu fait encore des miracles. A l'inverse du tonneau des Danaïdes, le seau de l'enfant conserve précieusement tous les morceaux de bois qu'il y

entasse. Comment peuvent-ils bien tenir malgré les lois de la pesanteur ? Inclinez-vous, hommes de science et gens de peu de foi. Il faut que ces morceaux de bois ne tombent pas, car il faut que le petit les rapporte pour le feu de sa maman. Il n'y a pas d'autre raison.

C'est à travers des allées vertes bordées par la rivière bleue que nous montons vers la Chartreuse. La façade paraît assez simple, et le plus bel ornement en est, sous une arcade, un fouillis multicolore de haillons invraisemblables. Jamais une fantaisie en délire ne pourra rêver rapiéçages plus étranges et assemblage plus bizarre de teintes criardes ou fanées. Dans ce fourmillement, on distingue des mains qui se tendent, on entend des prières marmottées ou glapies. On arrive pourtant à franchir l'obstacle, et on entre dans l'église. Dans la partie de l'est réservée aux prêtres, Gil de Siloé a sculpté des merveilles. Sans parler du tombeau du roi Jean II et de la reine Isabelle de Portugal et de celui de l'infant Alonso, le retable du maître autel raconte avec la plus riche et la plus vive poésie cette admirable histoire de la Passion si bien comprise par le génie espagnol parce que les épines, les larmes et le sang y font une alliance divine avec les consolations et les espérances, parce que de toutes les horreurs humaines elle fait jaillir une rédemption. Au sortir de ce décor saisissant, la vue se repose avec charme sur le jardin où chaque solitaire avait son carré et où tous pouvaient jouir des extases de la foi ou des mélancolies de la plaine noyée maintenant dans une obscurité transparente. C'est l'heure classique des rêves, et il est vraiment dommage que je ne sois pas ermite, que dans un pot d'argile un chou ne bouille pas à mon intention, tandis que dans ma cervelle apaisée par les silences de la nuit danseraient des strophes aux rimes d'or comme dans l'âtre des étincelles.

Dans les églises de Séville. — La cathédrale est belle par son immensité, et elle invite à l'admiration pour la folie

du chapitre qui la voulut si grande. Ses chapelles renferment des trésors merveilleux, des richesses qui luisent et des tableaux qui rayonnent. Il y a des chefs-d'œuvre aussi dans les autres églises où les plus grands peintres espagnols ont laissé de leur génie des manifestations glorieuses. Pourtant quand on quitte Séville, ni l'or des ostensoirs, ni l'éclat des toiles exquises ne brillent au premier plan dans l'espace irréel où la mémoire projette ses souvenirs les plus vifs. Un art original s'impose aux visions de l'esprit comme il s'était imposé aux caprices du regard. Cet art, c'est la sculpture sur bois. Un artiste l'a élevé à sa perfection, c'est Montañés. Oh ! ces Christs aux muscles raidis, aux plaies sanglantes, ces Vierges douloureuses aux larmes ineffables ! Qui les a vus dans l'ombre d'une chapelle ne peut plus chasser ces vivantes apparitions. Le marbre idéalise jusqu'aux réalités qu'il copie. Sa blancheur jette un voile sur les corps les plus vigoureusement sculptés. S'il représente l'homme dans la beauté d'une harmonieuse proportion, il l'élève jusqu'à la sérénité d'un Dieu. S'il essaie de montrer sa figure et ses membres tordus par la souffrance, il émeut sans troubler, il excite les pitiés nobles et vagues, jamais les compassions épouvantées. Avec le bois et la couleur, Montañés mêle sans cesse la terreur à l'admiration. Vêtu d'un manteau bleu étoilé d'or, le Christ porte sa croix ; son front couronné d'épines ruisselle de sang. Son regard et sa bouche ouverte expriment une fatigue infinie. Dans la pénombre de l'église San Lorenzo, il semble gravir le calvaire. Ses jambes plient et ses genoux fléchissent. C'est un corps lamentable et l'on y sent l'âme divine. On tremble et on adore. Aux jours de fête, les femmes entourent de fleurs cette statue, elles en baisent les pieds décolorés par leur ardente piété. Elles revivent alors la scène que le prêtre leur enseigna, et des larmes coulent de leurs yeux comme si le sang coulait encore des plaies qu'elles contemplent. Elles ne se

figurent point, elles voient l'accablement de leur Dieu ; leur culte n'est pas seulement un symbole, car leur lèvre a senti sur le bois la chair divine tressaillir. Voilà la sculpture qui convient au mysticisme espagnol. Elle est admirable chez Montañès par l'énergie et la justesse des moindres détails, par la vie frémissante qui anime le corps entier. Elle est horrible comme le spectacle d'un martyre, et elle est attendrissante comme l'espoir d'une rédemption. Elle est souvent brutale et elle n'est jamais vulgaire. Elle vous secoue d'un frisson étrange où se mêlent les sensations les plus violentes et les plus douces émotions. Elle est réaliste et mystique comme le génie même de la race dont elle est peut-être la plus pure manifestation.

Dans la cathédrale de Salamanque. — La vieille cathédrale dont il reste l'abside aux toitures grises était un modèle d'architecture byzantine. La nouvelle est peut-être le chef-d'œuvre du gothique moderne. A peu près dégagée des constructions étrangères, on la voit monter jusqu'aux ciselures de ses tours par trois étages en retraite où les vitraux étincellent, où les arcades qui les relient fleurissent en colonnettes pointues. Comment dire l'extraordinaire effet de cette pierre d'un jaune rose sous le soleil qui la dore ? La couleur ajoute une poésie à la beauté du monument ; elle semble le vieillir pour l'idéaliser. Sur la porte principale, au milieu des arbres et des collines de Jérusalem, se détachent vigoureusement un Christ en croix et une Vierge agenouillée, dont les yeux se fixent sur un ange qui vient chercher le cœur de son fils. Saint Pierre et saint Paul sont là pour affirmer que la Parole ne périra point et que sur elle un monde nouveau va s'édifier. Abaissez un peu le regard, et de nouveaux bas-reliefs vous diront les innocences divines de la Crèche et les adorations des Rois Mages, la sainteté des évêques sous leur dais, et la pureté de la Vierge. Pas une place qui n'ait son ornement. Il n'y a pas moins de richesses sur les voûtes que sur la porte.

Des médaillons et des vases, des balcons sculptés et des bas-reliefs, des tableaux et des statues peintes, des boiseries très ouvragées, des anges coloriés à outrance, beaucoup d'or sur la voûte du maître-autel, et, sur les Christs, beaucoup de sang. Mais on regrette les profondeurs mystérieuses de la cathédrale de Burgos.

On les regrette plus encore dans les églises modernes. La plupart ne laissent qu'une impression de froideur et de fausse élégance. On y voit les plus affreux spécimens du style jésuite transformé parfois par les souvenirs de l'antiquité ou des Arabes, parfois aussi par la tradition gothique. Leur décoration intérieure n'est pas plus intéressante. Elles n'y manifestent guère que le goût croissant des Espagnols pour les figures allégoriques et surtout pour la richesse la plus criarde. Si on ne les considérait que comme des œuvres d'art, on ne s'indignerait pas d'en voir une à Valladolid servir de séchoir. Des jupons brodés pendant à une façade jésuite, voilà qui convient à cette architecture mondaine. Il faut pourtant faire une exception pour les églises de Grenade. Elles sont loin d'être toujours belles, mais elles sont toujours suggestives. Il semble que les Espagnols vainqueurs aient voulu étaler leurs goûts et leur originalité dans la dernière citadelle des Maures. C'est là peut-être qu'ils se révèlent le mieux.

Dans les églises de Grenade. — Je dis à un ami que je dois à un autre ami cueilli dans un wagon comme une fleur sur la route : « Vous allez me prendre par la main, et partout où vous aurez éprouvé une émotion sincère, vous me conduirez et je regarderai. » — « En route, me répond-il. Mais vous ne savez ce que vous demandez. Vous êtes dans mes griffes, et vous n'en sortirez qu'avec la fin de mon boniment. » Nous voici dans la cathédrale. Des piliers à quatre colonnes, des voûtes arrondies. J'ai vu beaucoup mieux, je n'arrête pas mon compagnon qui m'entraîne à la chapelle royale. Nous descendons quelques marches.

Dans un caveau sombre, deux cercueils en plomb où reposent les Rois catholiques. « Voilà nos grands artistes. Ils ont ébauché une statue merveilleuse. Ils n'avaient qu'un tronc mutilé ; ils ont retrouvé et réuni les membres épars. Leurs successeurs n'ont eu qu'à compléter, qu'à polir. Mais la statue mal dégrossie était peut-être plus belle. On y reconnaissait l'Espagne, et le souffle d'une foi plus chaude l'animait et la soulevait. Nous n'avons plus l'ardeur de ces temps épiques. Mais ce sont ces souvenirs qui nous prennent encore par toute l'âme. Voulez-vous comprendre maintenant nos jouissances plus grossières, les œuvres d'art qui nous séduisent, quand nous ne cherchons point à discuter nos sensations ? Venez et voyez. » Une grille sculptée d'une superbe ornementation. Un autel de marbre taillé dans un seul bloc. Un mur de marbre rose fermant le chœur ; du marbre encore sur le maître-autel où des tableaux et des vitraux s'encadrent de colonnes éoliennes aux chapiteaux dorés. Partout une richesse qui s'affiche. « N'usez pas trop vos yeux. La Grenade catholique a de plus luxuriantes élégances. » Nous entrons dans le couvent de Saint-Jérôme. Des peintures et des bas-reliefs d'un luxe de mauvais goût. Un retable chargé de cadres d'or où sur le bois se lisent des scènes de la Passion. La statue du conquérant de Naples, de Gonzalve de Cordoue. Un faste naïf autour d'un souvenir héroïque, le mélange est bien espagnol. Beaucoup d'or aussi dans le monastère de Saint-Jean-de-Dieu. Une église qui reluit comme une châsse, des colonnes qui s'entortillent pour se faire plus belles, toutes les folies d'une ornementation grotesque pour honorer l'humilité d'un saint. — « Regardez vite. Réservez-vous pour la Chartreuse. »

Nous y montons enfin. On entre d'abord dans une galerie peuplée de tableaux. Tous médiocres, mais tous effrayants. Ce sont des supplices de martyrs. Des moines pendus. Des moines couronnés d'épines. Des bourreaux an-

glais à la tête aussi étrange que leur costume. Un Henri VIII farouche qui contemple ses victimes. Ni dessin, ni couleur, mais un effort enfantin pour exagérer la cruauté des persécuteurs, la sérénité farouche des suppliciés. C'est une image de piété où s'exaltent les fanatismes, où les mysticismes s'éveillent. Il ne faut pas que l'œil soit caressé par l'élégance des lignes et la justesse forte des nuances. Il n'a pas à contempler, il n'a qu'à lire la légende. L'âme croyante y puisera son édification. Il suffit de l'aider à se figurer une scène. Elle y mettra elle-même la couleur et la vie. Si le pourpre de la palette est un peu pâle, peu importe. Qu'il représente le sang d'un martyr et il saura toujours secouer l'imagination espagnole d'un délicieux frisson d'horreur.

Et quel contraste quand on entre dans l'église! Partout des statues et des peintures ; sur un autel doré, des guirlandes et des fruits peints. Le long du chœur, des marbres et des porphyres. Un décor qui saisit les yeux et veut à tout prix les éblouir. Partout des festons de plâtre moulé, un fouillis guilloché et entortillé. Ce sont des arabesques d'un nouveau genre, mais lourdes et pédantes. « Vîtes-vous mieux à l'Alhambra ? Cherchez bien, vous ne trouverez pas une place vide. Les ornements s'épanouissent en une incessante floraison. Nos ouvriers chrétiens ne valent-ils pas les Maures expulsés? » Je réponds par un signe vague, je n'aime point à troubler les admirations. Mais je m'empresse de noter mon impression, de peur qu'elle n'éclate, vive et blessante. « La Cartuja. Excellent modèle de la richesse la plus cossue, la plus sotte. Les Arabes avaient tiré une féerie de leurs combinaisons géométriques. Les plateresques espagnols sont restés plus près de la nature et très loin de l'art. Ils ont pris la feuille de chou comme thème de leur ornementation. Leur idéal, c'est un jardin potager très touffu, doré par le soleil. » On regrette ici à chaque pas la finesse exquise de l'art mau-

resque. La décoration est continue ; on n'y a rien épargné. Rien n'y manque, en effet, que la grâce, plus riche encore que la richesse. Les califes vivaient dans un palais magique. Les Chartreux s'agenouillaient dans un salon de parvenu. Sous la voûte peinte du « Santo Santorio », même confusion criarde de marbres, de couleurs et de dorures. Pas une ligne simple et pas une trame régulière. Des volutes et des chicorées, des contorsions désordonnées, la bosse au lieu du relief, le baroque au lieu de l'original.

La sacristie est le dernier degré de cette décoration plateresque. Les marbres courent au bas des murs et s'élèvent en colonnes sur l'autel. Ils sont d'une belle couleur marron, et leurs veines sont admirables. Au-dessus d'eux, la pierre blanche monte en replis tortueux jusqu'aux peintures de la coupole. Tout cela est très riche et tout cela est affreux. On pardonne aux chapelles naïves où s'étalent des angescoloriés. On respecte la piété des simples qui doraient partout la maison de leur Dieu. Ils ne cherchaient point à créer des formes d'art. Ils voulaient que leur église fût un trésor, et ils y apportaient dans le même esprit leur argent et leurs prières. Mais dans la sacristie de la Chartreuse on se heurte à un effort qui a la prétention d'imaginer un style. Il l'a imaginé en effet. Et quel style ! L'unité dans l'horreur du cercle et de la ligne droite, la variété dans la laideur enguirlandée. Encore si c'était là une salle de fêtes ! On dirait : « Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Mais le maître de la maison a plus d'or que de finesse. Il ne faut pas lui en vouloir. Il a raison d'être sincère. Il est juste qu'il reçoive dans un salon fait à son goût. » Il est moins juste de dresser l'autel de San Bruno au fond d'un pareil boudoir. La religion ainsi pomponnée choque aujourd'hui nos sentiments. Nous n'aimons plus qu'on nous la présente comme une maîtresse bien habillée qui s'offre avec un sourire plein de bienveillances indul-

gentes et de consolations sans austérité. Les Espagnols sont moins sensibles à ces délicatesses. Ils aiment le luxe sans lui demander de pudeur. Ils ne sont pas moins édifiés par l'amas des dorures étincelantes que par une image grossière où le sang coule dans un horrible supplice. Ils se plaisent au contraste que leur offrent la galerie extérieure et la sacristie de la Chartreuse. Quand on est profondément catholique, on est moins vite scandalisé; et quand on est Espagnol, on jouit de toutes les fortes sensations, des sombres peintures de martyres et de l'étincellement des richesses criardes. Cette salle convient bien à la Grenade chrétienne. On la croirait faite pour un bal et on l'a décorée en l'honneur de ce saint qui là-bas contemple son crâne. Ne nous étonnons pas. Nous sommes en Espagne.

La maison de Pilate. — Il ne faut pas s'étonner non plus si j'ajoute aux églises la maison de Pilate. Elle est avant tout un monument religieux. On prétend qu'au XVIe siècle un duc pieux de Séville la fit calquer sur l'habitation de Pilate à Jérusalem. La copie est-elle exacte? Non, sans doute; mais qu'importe? Il est certain que le prétoire historique ne s'illustrait point des écussons du marquis de Tarifa. Il est possible que la petite colonne de marbre enfoncée au milieu de la chapelle ne reproduise pas exactement le siège où Jésus s'assit pour subir sa passion. Et il est probable que là-haut, derrière un grillage du corps de garde, ce coq colorié ne se tourne pas exactement dans la direction où saint Pierre entendit le chant de son reniement. Pourtant, il ne m'en coûte pas de croire le gardien. Je suis convaincu que Pilate s'est présenté pour parler au peuple sur le balcon que voici. Et je soutiendrai désormais qu'il y a la même distance d'ici à la Cruz del Campo que du Calvaire à la maison du vrai Pilate. Je ne veux point contrarier la piété espagnole. J'aime au contraire à lui sentir ce réalisme original. Il lui faut des visions nettes et des

souvenirs précis. Si elle admire à Séville le chandelier qui supporte le cierge pascal de la cathédrale, ce n'est pas seulement pour sa masse de bronze, c'est surtout parce qu'il est une copie dont le modèle est à Jérusalem. Elle se complaît à transformer en images concrètes les figures des textes sacrés. Elle voit, plus encore qu'elle ne sent. Les plaies du Christ ne lui font pas peur ; elle y plonge les mains avec une âpre ivresse. On ne l'entretient pas avec des attendrissements ; elle réclame le sang des martyrs comme un bain magique où elle se rajeunit. Les pures abstractions ne lui suffisent pas. Ses élévations sur les mystères, c'est de contempler les supplices subis pour la gloire de la foi. Racontez-lui les scènes de la Passion, elle commencera sans doute à s'émouvoir; mais elle ne se surexcitera vraiment que si vous la promenez dans le décor où son Dieu a souffert. La maison de Pilate explique le mysticisme espagnol.

Dans une promenade à travers les églises, il est impossible d'éviter l'escorte des sacristains. Les sacristains d'Espagne sont d'ailleurs de fort braves gens. Ils ont en général des idées naïves et des âmes simples. Le moindre organe libéral leur paraît un fléau abominable prêt à jeter sur leur pays une avalanche d'anarchistes. Ils disent qu'ils aiment la France, mais ils gémissent de l'athéisme de son gouvernement. Ils regrettent les temps passés où l'on avait tant d'or à mettre dans les églises, mais ils se consolent en pensant que Rothschild mourra comme les autres. Si vous leur inspirez confiance, ils se laisseront aller à critiquer leur gouvernement et à manifester leurs opinions plus d'une fois carlistes. J'en vois encore un à la figure souriante qui, il y a plusieurs années, me mena dans le chœur d'une cathédrale, devant une scène de la tentation où se détachait un Satanas barbu. « Ne trouvez-vous pas, me dit-il, que Sagasta lui ressemble ? Il est vrai qu'il fait plus de mal encore. Son fils est gravement malade, mais il vaut

mieux qu'il meure, s'il doit marcher sur les traces de son père. » Le fils de M. Sagasta est mort en effet, et il est sûr de ne point entrer en paradis s'il ne peut compter, pour le sortir du purgatoire, que sur les prières de mon sacristain. M. Sagasta vient de mourir à son tour et l'on a demandé des prières pour lui à tous les prêtres d'Espagne. Je crois bien qu'il n'en aura pas de tous. L'Eglise aurait tort pourtant de trop se plaindre du gouvernement espagnol. Sa part est encore belle. Elle est de toutes les fêtes et de toutes les réceptions. L'Instruction publique presque tout entière est entre ses mains. Elle grave son sceau sur la vie nationale comme sur la vie privée. L'armée même ne lui échappe pas. On conduit les troupes tous les dimanches à la messe officielle. Ce sont les prêtres qui reçoivent les premiers le serment de fidélité des élèves qui entrent aux Ecoles militaires. Il semble que les officiers doivent être, comme au temps des Maures, les soldats du Christ autant que les soutiens de la patrie. L'Espagne est restée profondément catholique, plus dévote encore que religieuse, et, si ses églises sont des musées, elles sont aussi des temples où les cultes se perpétuent.

E. Martinenche.

VARIÉTÉS

Un pape romancier

Un pape romancier ! Deux mots évoquant deux types d'homme si parfaitement différents qu'ainsi accolés l'un à l'autre ils forment le plus saisissant des paradoxes. D'une part, la physionomie austère d'un chef de religion, pénétré avant tout de la grandeur et de la responsabilité de son ministère, insouciant des vulgaires passions qui s'agitent loin de lui, tout en bas, dans ce monde qu'il ignore ou veut ignorer. De l'autre, celle du romancier, psychologue profond et subtil, habile par nature et par métier à saisir et à retracer en ses moindres nuances les multiples évolutions de l'âme humaine, en faisant vibrer discrètement et harmonieusement d'un bout à l'autre tout le clavier sentimental. En vérité, il nous paraît, à première vue du moins, qu'il doit exister peu de points de contact entre le premier et le second, et aussi qu'en eussent-ils l'aptitude et le goût, les papes ont mieux à faire qu'à écrire des romans.

Et cependant il s'est trouvé jadis un homme, possédant toutes les qualités qu'on peut souhaiter à un prélat : pureté de mœurs, intelligence, pénétration, esprit de diplomatie ; un homme qui a porté la tiare, non sans éclat même, et qui néanmoins nous a laissé parmi ses œuvres un roman, roman d'amour très passionné et d'une saveur piquante.

Faut-il ajouter que cette œuvre est considérée comme un péché de jeunesse, une petite débauche littéraire amèrement regrettée plus tard ? Faut-il ajouter aussi que ceci se passait dans un pays, l'Italie, et à une époque, le xv[e] siècle, où la littérature allègre, insouciante quelque peu rabelaisienne, se ressentait de l'état des esprits, à cette époque de transition de la Renaissance ?

Ce sont là des circonstances atténuantes à l'errement passager d'Æneas Piccolomini, en religion Pie II, errement auquel nous devons l'histoire aussi divertissante que curieuse de « deux parfaits amants, Lucrèce et Euryale ».

On dit qu' « à l'œuvre on connaît l'artisan » et que « le style, c'est l'homme ». Deux vérités vieilles comme le monde et qu'on s'en va répétant de confiance. Cependant, quelle idée fausse nous aurions de la vertu et de la haute sagesse de Pie II, à la seule lecture de ce roman léger de fond et d'allures !

Celui-ci, né d'une fantaisie, et d'une fantaisie de jeune, doit être considéré comme telle et ne saurait nuire en rien à la dignité sacerdotale de son auteur dont la valeur morale ne peut être mise en doute.

Le rôle qu'il joua dans l'histoire politique, sociale et religieuse de l'époque l'atteste hautement ; nous nous permettrons de le rappeler le plus brièvement possible à nos lecteurs, avant de passer à l'analyse du roman de *Lucrèce et Euryale*.

Æneas Piccolomini était en 1431 le plus instruit des étudiants en droit, lorsque lui fut offerte la place de secrétaire auprès de Capricana, un des cardinaux de Martin V. L'époque était troublée, de violentes dissensions partageaient les membres du clergé. Tour à tour Æneas suivit les fortunes diverses de l'évêque de Fressingue, de celui de Novarre et du cardinal Albergati, qui le chargèrent successivement de missions diplomatiques fort

délicates en Angleterre et en Ecosse, missions dont il se tira tout à fait à son honneur.

Vers 1440, Æneas fut envoyé à la cour de Vienne et sut plaire à Frédéric III, qui lui octroya la couronne de laurier et les privilèges de poète impérial, puis avec l'autorisation de l'antipape Félix V, dont Æneas était à ce moment-là le secrétaire, il le garda en la même qualité à la cour. C'est à cette époque qu'Æneas, après avoir été tour à tour dans l'un et l'autre parti religieux, se rangea définitivement à celui du pape Eugène VI, qui le nomma secrétaire apostolique, de sorte que, particularité assez curieuse, il se trouva alors appartenir à la fois et au même titre au pape Eugène IV, à l'antipape et à un roi neutre. Ceci, soit dit en passant, témoigne chez Æneas, du moins durant sa jeunesse, d'une certaine versatilité d'opinions et d'humeur, qui servirait à expliquer, jusqu'à un certain point, un écart romanesque qui n'eut pas de lendemain. Ce n'est que sept ans plus tard qu'il entra dans les ordres, car, chose qui peut paraître surprenante au premier abord, cet homme, dont la vie tout entière avait été jusque-là consacrée à servir très fidèlement les intérêts du clergé, s'était toujours refusé à se « laisser emmailloter dans les ordres », selon sa propre expression. Quels motifs influencèrent une détermination que rien ne faisait prévoir ? Furent-ils d'ordre privé ou simplement moral, nous l'ignorons. Toujours est-il qu'Æneas paraît avoir enfin trouvé sa vraie voie. Tout en conservant son indépendance d'esprit de jadis, il parvint rapidement aux plus hautes dignités, à la papauté même où il usa jusqu'à sa mort, survenue en 1463, d'une politique large, intelligente et morale qu'il s'efforça de communiquer à son entourage.

L'écrivain ne devait le céder en rien au diplomate. Sa correspondance seule contient les matériaux les plus importants pour la reconstitution de l'histoire du temps.

Æneas est à la fois historien et géographe, comme le témoignent son *Histoire de Frédéric III et de son temps* et son *Traité de géographie et de cosmographie*. De plus son traité sur l'*Education des enfants* prouve qu'il ne dédaigna pas non plus de faire à l'occasion un peu de pédagogie. Enfin il est aussi littérateur et même romancier, puisqu'il a écrit, avant son entrée dans les ordres, il est vrai : *Lucrèce et Euryale*, histoire d'amour dans le goût du temps, et qu'il eût volontiers désavouée plus tard. En effet, étant pape, Æneas s'émut des effets pernicieux que pouvait produire un tel livre et écrivit, en guise d'antidote, une épître intitulée : *De Pravis mulieribus*, dans laquelle il insiste sur les dangers de l'amour, tirant ses preuves de la vie des femmes criminelles en commençant par Eve. Mais il eut beau faire, le coup était porté et le roman eut son succès à l'époque, succès d'autant plus grand peut-être qu'il paraît être le souvenir d'une aventure galante arrivée au chancelier Gaspard Schlick, et que jadis, comme maintenant, on prenait un malin plaisir à la chronique scandaleuse de ses bons contemporains.

Gaillard, dans son *Histoire de François Ier*, en fait mention et appelle à ce sujet Æneas : « l'Ovide de la Rome moderne. »

Le roman de *Lucrèce et Euryale* pourrait porter en sous-titre ceci : Histoire délectable des tours joués à un pauvre mari trompé. On devine d'ici le sujet, tant il est vrai qu'il n'est rien de neuf sous le soleil et que Sganarelle existe depuis que le monde est monde ; Molière n'a rien inventé, et déjà un siècle avant Æneas, sur cette même terre d'Italie, Boccace ne s'était pas fait faute d'évoquer mainte fois en ses contes cette silhouette plaisante. Infortuné mari ! que tu aies nom Ménélas ou Sganarelle, ils sont tous ligués contre toi, tous, jusqu'au lecteur, né malin, que le récit de tes infortunes, de ton aveuglement et de tes jalousies amusera toujours !

Pour en revenir au roman d'Æneas, la scène se passe à Sienne, lors de l'entrée triomphale en cette ville de l'empereur Sigismond. Celui-ci compte parmi les lecteurs de sa suite un jeune Français du nom d'Euryale, cavalier émérite, paré de toutes les qualités nécessaires au rôle de jeune premier : jeunesse, beauté, fortune, élégance, race même, puisqu'il est reconnu que la nôtre est séduisante entre toutes. Parmi les dames de la ville qui viennent au-devant du cortège royal, Lucrèce, femme de Ménélas, se fait remarquer par sa beauté; de plus, elle est « mal mariée, quant au personnage ». Il n'en faut pas plus pour que l'éternel coup de foudre se produise. Les voilà donc tous deux épris l'un de l'autre, mais dans l'impossibilité apparente de se le dire. Heureusement que les amoureux ne sont jamais en peine d'expédients; sur ce point ceux d'Æneas ne demeurent pas en reste et leur amour suit la marche habituelle : déclaration de la part d'Euryale, violemment repoussée par la belle, tout d'abord farouche, puis échange de lettres fort tendres, comme on en trouve dans la *Nouvelle Héloïse*, enfin rendez-vous, avec toutes les péripéties qu'on peut imaginer.

Ici se place certain épisode qui ne manque point de sel, de ce gros sel gaulois qui assaisonna si agréablement nos soties du moyen âge et qui semble avoir inspiré un siècle plus tard Shakspeare dans sa composition des *Joyeuses commères de Windsor*.

Euryale est parvenu enfin à pénétrer chez Lucrèce, et tandis qu'il engage avec elle le plus tendre des entretiens, un serviteur dévoué annonce que Ménélas, le mari, est là tout proche avec un de ses amis, qu'il amène chez sa femme. Grand embarras ! Euryale n'a pas le temps de fuir, où va-t-on le cacher? Heureusement qu'il y a là, près du lit, certain coffre à hardes qui offre un asile sûr. Euryale s'y blottit ; il n'était que temps, car voilà Ménélas avec son compagnon. La conversation s'engage, bien

longue au gré d'Euryale, en fâcheuse posture dans son coffre et pestant tout bas contre les dangers de l'amour. Mais voici où l'affaire se complique : Ménélas vient chercher certain vêtement justement dans le coffre. Que va faire Lucrèce ? Assurément ils sont tous deux perdus. Non pas, les femmes ont l'esprit inventif, surtout à certaines heures. Celle-ci imagine de montrer à son mari certaine cassette à bijoux. A cet effet elle l'entraîne avec son compagnon vers la fenêtre sous prétexte d'y voir plus clair, et soudain laisse échapper la cassette dans la rue. Instinctivement, les deux hommes se penchent en appelant les serviteurs, et pendant ce temps la fine mouche fait sortir à la hâte de sa cachette Euryale à demi asphyxié. Il se glisse sous le lit, les importuns finissent par s'en aller et le tour est joué. Voilà qui se ressent tout à fait de l'influence de Boccace.

Le roman se poursuit ainsi, riche en incidents variés. Pour revoir Lucrèce, Euryale imagine mille expédients. Tantôt il se blottit dans une botte de foin à l'écurie, où il est exposé à être empalé par un palefrenier qui vient fourrager la paille de sa fourche, tantôt c'est par l'entrebâillement étroit d'une porte qu'il s'engage, courant grand risque de s'en tirer plus aplati qu'une galette. Le mari naturellement finit par avoir des soupçons (on en aurait à moins) ; mais quoi qu'il fasse, sa surveillance est trompée. Hélas ! tout a une fin ! Un jour vient où les nécessités du service exigent le départ d'Euryale, et la pauvre Lucrèce « trépasse par déplaisance de l'absence de son amy ».

En conclusion de son œuvre, voici ce que dit Æneas à son ami Marianus, auquel le livre est dédié : « Mon cher « ami, tu as lu la fin de ce livre des amants, je t'affirme que « ceux qui le liront seront sauvés. S'ils savent profiter « de leur lecture, ils se garderont de choir en tels périls. »

Et il ajoute sentencieusement : « Le breuvage d'amour « ne doit être bu illicitement ; il renferme plus d'absinthe « que de miel. »

Nul doute que ces paroles ne fussent dites par Æneas pour se disculper en quelque sorte à ses propres yeux, en accentuant le fond de moralité de son roman et pour mieux faire oublier au lecteur ce que cette œuvre passionnée, très finement écrite, pouvait avoir de dangereux, nous ajouterons, pour l'époque. En effet, la littérature a fait du chemin depuis, et malheureusement a produit et produit encore chaque jour des œuvres autrement licencieuses et malsaines que la piquante histoire des amants de Sienne dont la lecture nous paraît aujourd'hui bien inoffensive.

Quoi qu'il en soit, le roman d'Æneas tenta à diverses reprises les traducteurs, dont beaucoup demeurèrent anonymes. En 1473, il fut traduit en allemand, en 1489 en italien, en 1512 en espagnol. Il va sans dire que les traductions françaises ne manquèrent pas non plus, malheureusement elles deviennent de plus en plus difficiles à trouver.

Nous en avons découvert une à la Bibliothèque Mazarine, datant du xve siècle et attribuée à Octavien de Saint-Gelais. L'aventure des amants de Sienne est rimée par lui fort originalement et dans le goût du temps. La dédicace de son livre est à l'honneur de la sainte Trinité (de quelle Trinité veut-il parler ?), et il ajoute, en *a parte* et très naïvement, cette amusante réflexion, surtout dans la bouche d'un évêque : « Toujours prier n'est pas nécessaire, même pour un pape. »

De temps à autre, dans le cours du roman, il introduit ses commentaires personnels. Ainsi, à propos du personnage d'Euryale, il compare très philosophiquement les voluptés de l'amour à une vaine fumée, bientôt évanouie. Plus loin, il établit des différences curieuses entre les diverses espèces de noblesse, et exprime fort judicieusement son opinion sur les hommes dont la nature est efféminée. Tout dans le roman d'Æneas est pour Saint-Gelais matière à réflexions, et à réflexions toutes morales, car de même qu'Æneas, qu'il traduit fidèlement, et peut-être

aussi pour mettre, comme lui, sa conscience en repos, il insiste toujours sur la moralité à tirer d'une œuvre en apparence légère. Ainsi, à la suite de la conclusion déjà citée d'Æneas, il ajoute celle-ci qui lui est propre : « Le bon sens doit digérer et n'interpréter que bien l'histoire que je viens de traduire. »

Et quelques lignes plus loin : « Les femmes de bien qui liront ce livre, dit-il, ne s'abandonneront ensuite à aucun fol amour. »

Voilà qui est bien, et la morale est sauve.

Après la traduction d'Octavien de Saint-Gelais, nous ne possédons guère plus qu'une imitation du roman d'Æneas, datée de 1716 et signée de Fr. de Lovencourt, qui l'intitule : *Les amours de Sienne* et la dédie aux « Amants de France ».

Le début comporte une sorte d'introduction très amusante, dans laquelle l'auteur établit des comparaisons fort nouvelles entre les amours de la jeune fille, de la femme mariée et de la veuve, en donnant la préférence à celles de la femme mariée et de l'Italienne en particulier, comme excellant dans la tactique amoureuse.

Le roman de Lovencourt comporte, à quelques détails près, les mêmes péripéties que celui d'Æneas, seulement il est moins complet et ne se termine pas comme l'autre par la mort de Lucrèce ou plutôt de Cylindre, car tel est le nom malencontreux dont il affuble son héroïne. L'œuvre s'achève donc assez brusquement ; l'auteur se dispensant de conclure, pour laisser sans doute toute latitude au lecteur à ce sujet.

Après cette dernière traduction et adaptation du roman de Pie II, il semble que le sujet ait été abandonné, bien que toutefois on puisse en retrouver quelques traces, comme nous l'avons dit plus haut, dans la célèbre comédie déjà citée de Shakspeare et dans le chef-d'œuvre de Jean-Jacques Rousseau.

Autre temps, autres mœurs et autre littérature aussi. Notre palais blasé réclame des mets à la saveur plus piquante, et tout ce qu'il y a de fine ironie et de libertinage naïf dans ces œuvres d'un autre âge, demeure enseveli sous cette poussière d'oubli qui n'épargne pas plus les choses que les êtres. C'est souvent grand dommage, car, bien qu'Æneas ait appelé de toutes ses forces, cet oubli autour de « son péché de jeunesse », il est aussi original qu'amusant pour ceux qu'intéressent les choses du passé, de faire en l'aimable compagnie d'un secrétaire apostolique, future lumière de l'Eglise, homme de valeur et de bien, une petite excursion rétrospective dans le domaine de cette littérature badine, infiniment spirituelle et malicieuse, qui fut celle de l'Italie de la Renaissance.

VICTORINE VALLAT.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Deuxième Année N° 8 25 Août 1903

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Les idées du Président Roosevelt

I

Sous le titre assez bon, quoique peut-être un peu forain, de *la Vie intense*, on a réuni les principaux articles et les principaux discours de M. le Président Roosevelt et l'on en a fait un volume assez intéressant que je vous engage à lire.

C'est un livre très singulier. C'est un livre paradoxal. L'auteur est, je crois, républicain ; l'auteur est président d'une république assez considérable, dont les citoyens sont, je crois, républicains. Et son livre est le livre d'un nationaliste, d'un militariste, d'un antisocialiste et d'un clérical. C'est un singulier républicain que M. Roosevelt.

Son idée maîtresse, sa pensée dominante et dominatrice jusqu'à la hantise, cela se sent, est celle d'un homme qui aurait lu les livres de M. Tolstoï et qui en aurait été révolté, d'une part, jusqu'à la rage et, de l'autre, jusqu'au

(1) *La Vie intense*, discours et articles du Président Roosevelt, traduits par la princesse de Faucigny-Lucinge et M. Jean Izoulet.

mépris. Et puis, maintenant, croyez au christianisme, oui, croyez ! Tolstoï est chrétien, profondément, et du christianisme il tire l'horreur du travail, l'horreur de la patrie, l'horreur de la guerre, l'horreur de l'armée, l'horreur, sinon du droit, du moins de cette idée qu'on puisse défendre son droit et qu'il soit légitime de le défendre. Le président Roosevelt est chrétien. et de son christianisme, il tire, mot à mot et ligne contre ligne, exactement toutes les idées qui sont contraires à celles de M. Tolstoï. Il doit y avoir plusieurs christianismes. En tous cas, s'il n'y en a qu'un, il y a certainement plusieurs manières de l'interpréter et de l'entendre.

Oui, M. le Président Roosevelt est positivement irrité contre M. Tolstoï, contre le contempteur du travail qui a soutenu que le travail rend méchant, sans nous dire, du reste, quel est l'effet de l'oisiveté : « Nous admirons l'homme qui incarne l'effort victorieux ; l'homme qui ne fait jamais de tort à son prochain, qui est prompt à aider un ami ; mais qui a les qualités viriles nécessaires pour l'emporter dans la sévère lutte de la vie actuelle. »

Contre l'ennemi du droit de légitime défense : « Le bon garçon, c'est l'homme qui respecte le droit d'autrui et qui fait respecter le sien. »

Contre l'ennemi de la guerre, quelle qu'elle soit : « Si en 1861 les hommes qui aimaient l'Union avaient cru que la paix est la fin de toutes choses et que la guerre et la lutte sont la pire de toutes choses, et s'ils avaient agi conformément à leurs croyances, nous aurions épargné des centaines de milliers de vies, nous aurions épargné des centaines de millions de dollars ; nous aurions prévenu le brisement de cœur de bien des femmes, la dissolution de bien des foyers, et épargné au pays des années de deuil et de honte. Nous aurions pu éviter toute cette souffrance simplement en nous dérobant à la lutte. Et si nous l'avions ainsi évitée, nous aurions montré que nous étions des fem-

melettes et que nous étions indignes de prendre place parmi les grandes nations de la terre. »

Contre le même : « Il y a d'excellentes gens qui ont loué les fantastiques doctrines religieuses de Tolstoï, sa fantastique apologie de la paix. La même influence qui fait alterner le débauché et le dévot dans certaines familles décadentes, l'hystérique développement qui, dans une nature morbide, mène à une violente réaction émotionnelle du vice à la vertu, mène aussi chez Tolstoï à la création, d'une part, de sa *Sonate à Kreutzer*, et d'autre part à celle de son malsain mysticisme de paix. Un sain et salubre esprit serait aussi incapable de la dégradation morale de ce roman que de la décadente moralité de cette philosophie. Si les compatriotes de Tolstoï avaient agi selon ses théories morales, ils seraient maintenant éteints et des sauvages auraient pris leur place. Si la Russie avait agi d'après la philosophie de Tolstoï, tout son peuple aurait depuis longtemps disparu de la surface de la terre et le pays serait occupé maintenant par des tribus errantes de barbares Tartares. »

Ainsi va le chrétien Roosevelt, pourfendant le chrétien Tolstoï.

Et déjà je n'ai plus besoin de vous prouver qu'il est nationaliste jusqu'à l'âme. Il méprise nettement le « sans-patrie » ou simplement l'homme qui ne met pas la patrie avant toute chose : « L'homme timide, l'homme paresseux, l'homme qui se défie de son pays, l'homme sur-civilisé qui a perdu les grandes vertus combatives, l'homme ignorant et l'homme d'esprit obtus, dont l'âme est incapable de sentir le puissant soulèvement qui fait *tressaillir des empires dans le cerveau des hommes austères* (1) — tous ceux-là, naturellement, se refusent à voir la nation entreprendre de nouveaux devoirs, se refusent à nous voir construire une

(1) Les mots soulignés sont une citation, je ne sais de qui.

flotte et une armée proportionnées avec nos besoins, se refusent à nous voir faire notre part de l'œuvre du monde... »

Il a le mot, car il sait le trouver, le mot qui est la formule même du nationalisme. En parlant des Lincoln et des Grant : « Ils montrèrent par leurs vies qu'ils reconnaissaient la loi du travail, la loi de la lutte ; ils peinèrent pour gagner une aisance pour eux et ceux qui dépendaient d'eux ; mais ils reconnurent qu'il y avait pourtant d'autres devoirs et même de plus hauts devoirs : *devoirs envers la nation et devoirs envers la race.* » Devoirs envers la race, qu'est-ce bien que cela ? Voilà un singulier républicain que ce Roosevelt!

Qu'il soit militariste, vous ne vous en étonnerez pas après cela. C'est la suite. Mais c'est qu'il l'est radicalement, foncièrement, j'ai presque dit : cyniquement. Il ne tarit pas là-dessus : « Une injuste guerre est un terrible péché. Elle ne cause pourtant de nos jours, au total, rien de pareil à la misère qui est causée, au total, par l'injuste conduite envers le prochain dans le monde social et commercial ; et condamner toute guerre est juste aussi logique que de condamner toutes les relations d'affaires et de société... »

Il cite avec pleine approbation et une délectation infinie les passages les plus *Conciones* de Sydney Smith : « L'histoire du monde nous montre que les hommes ne doivent pas être comptés par leur nombre, mais par le feu et la vigueur de leurs passions ; *par leur profond sens de l'injure, par leur mémoire de la gloire passée*; *par leur avidité pour un renom nouveau;* par leur nette et ferme résolution de cesser de vivre ou de venir à bout d'un certain objet, qui, une fois formée, donne libre carrière à tous les sentiments héroïques et célestes... Ce sont ces sentiments qui feront franchir aux Dix Mille les montagnes cadurciennes ; c'est grâce à ces sentiments qu'une poignée de Grecs mit en pièces le pouvoir de la Perse ; et dans les marais de la Hollande et

dans les montagnes de la Suisse ces sentiments défendirent le bonheur et vengèrent les oppressions.,. »

Il assure que les nations qui se renoncent militairement disparaissent et; chose étrange, il n'est pas touché du tout par cette réplique que les nations âprement militaristes disparaissent aussi : « Il y a d'excellentes gens qui croient que nous pouvons éluder ces devoirs tout en conservant notre respect de nous-mêmes ; mais ces bonnes gens sont dans l'erreur. D'autres cherchent à nous détourner de suivre le sentier d'un âpre, mais sublime devoir en nous invitant à nous rappeler que toutes les nations qui sont parvenues à la grandeur ont fini par passer elles aussi. Les faibles et les stationnaires se sont évanouies aussi sûrement et plus rapidement que celles dont les citoyens sentaient en eux l'élan qui pousse les âmes généreuses aux grands et nobles efforts... L'homme qui travaille, l'homme qui accomplit de grandes actions, à la fin meurt aussi sûrement que le plus grand oisif qui encombre la surface de la terre ; mais il laisse après lui ce grand fait qu'il a fait son œuvre bien. Il en est de même pour les nations. »

Vous voyez le raisonnement. Les peuples énergiques meurent aussi bien que les peuples qui s'abandonnent. Seulement ils meurent plus tard. Roosevelt ne se dit point qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il n'importe. Et, aussi, les peuples énergiques meurent aussi bien que les peuples mous. Seulement ils meurent un peu plus en beauté. Roosevelt est sensible à cela. Cela ne vous rappelle-t-il pas le refrain de Béranger : « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! » Roosevelt ne se doute point à quel degré il est suranné.

Il est militariste et « ratapoil » jusque dans le ton, jusque dans les dictons populaires qu'il aime à répéter: « Bon nombre d'entre vous sont au courant du vieux proverbe : « Parlez doucement et portez une grosse canne ; vous irez loin. » Ainsi en est-il pour une nation. »

Il est si militariste qu'il veut, et c'est le signe où l'on connaît le militariste bon teint, qu'il veut qu'on fasse la guerre continuellement. J'appelle faire la guerre continuellement : être toujours sur le pied de guerre, armer sans cesse comme si l'on était chaque jour à la veille de faire partir le canon. « Si nous avons vaincu l Espagne en 1898, c'est qu'à partir de 1883, à partir du président Arthur, on a reconstruit la flotte et l'on a continué à la maintenir en état... Il est inepte de croire que l'on improvise des soldats. A mesure que la guerre devient plus technique, on diminue le temps d'apprentissage du soldat et du marin. C'est le contraire qu'indique le bon sens. C'est comme si, depuis que les montres sont devenues chronomètres, on les faisait faire par des jardiniers. Vous ne sauriez croire combien un « juriste » est embarrassé pour commander un navire de guerre. »

Ainsi il parle sans cesse et voilà que défilent tous les arguments des partisans des armées de métier. On croirait entendre parler M. Thiers. Je voudrais savoir ce que pense de cela M. Jaurès. Du reste, je crois le savoir. Quel singulier républicain que M. le Président Roosevelt !

Vous vous attendez qu'un tel homme soit hypnotisé par le souvenir du peuple romain, comme tout nationaliste, tout militariste et tout « impérialiste ». Oh ! cela ne manque pas. Quand M. Roosevelt parle des Romains, il en parle comme Kipling, comme Mommsen, comme Montesquieu et comme Tite-Live. Il dirait comme Montesquieu : « On ne se lasse pas de parler des Romains. » Je vous dis qu'il est quelque chose comme un homme qui serait nourri de la Bible et du *Conciones*. Il n'y a rien de plus démodé au monde que M. Roosevelt : « Si nous n'avons pas à la fois *force* et *vertu*, nous échouerons... Le Romain de fer se rendit seigneur du monde parce qu'au courage des Barbares il opposait un courage aussi farouche et une intelligence infiniment plus aiguë ; tandis que

ses rivaux civilisés, les spirituels Grecs et Carthaginois, quoique d'intelligence plus fine même, avaient laissé la corruption mordre dans leurs brillantes civilisations jusqu'à ce que leur force en eût été corrodée comme par un acide. En bref, le Romain avait le caractère aussi bien que le magistral génie, et quand il eut à se mesurer avec les peuples, soit de moindre génie, soit de moindre caractère, ces peuples succombèrent. »

Ces Romains, il les admire dans leur vie et dans leur mort, dans la conquête qu'ils ont faite du monde et dans la trace qu'ils y ont laissée. Il les sent vivants encore autour de lui ; ils sont pour lui le peuple immortel qui seulement a paru mourir : « Le Romain a passé, exactement comme ont passé toutes les nations de l'Antiquité qui ne s'épandirent pas quand il s'épandait. Mais leur mémoire, à eux, leur mémoire même s'est évanouie, tandis que, lui, il est toujours une force vivante d'un bout à l'autre du vaste monde, dans toute notre civilisation d'aujourd'hui, et continuera ainsi à travers les générations sans nombre, à travers les âges inouïs. »

Voilà notre homme. Il me représente assez bien un colonel, par hasard lettré, du Premier Empire. Quel singulier républicain que S. E. le Président Roosevelt !

Avec cela, comme je vous en ai prévenu avec douleur, il est antisocialiste. Il estime, sans doute, que l'Etat, ou la province ou la ville, doit intervenir dans les rapports entre patrons et ouvriers par cause et pour dessein d'*humanité*, et pour que le patron ne tue pas l'ouvrier, homme ou femme. Passé cela, il est *concurrentiste* parfait et il n'y a pas trace en ses discours d'une, même vague, tendance collectiviste. Même tous les réformistes, à penchants un peu socialistes, sont chez lui l'objet d'un mépris humoristique très frappant : « S'il y a des hommes d'un type moral si bas ou d'un cynisme si encrassé qu'ils ne croient pas à la possibilité d'améliorer quoi que ce soit

ou qu'ils n'ont cure de voir améliorer les choses ; il y a aussi des hommes légèrement désordonnés mentalement ou qui sont affligés d'une malheureuse entorse morale qui leur fait championner des réformes moins par désir de faire du bien aux autres que par une sorte de tribut qu'ils rendent à leur propre droiture et pour le plaisir d'exalter leur propre supériorité. D'aucune de ces deux classes nous ne pouvons obtenir un réel secours dans la lutte sans fin pour le droit. » — « En addition aux hommes simples et austères qui ont une torsion morale dans leur conformation mentale, ces coteries d'enthousiastes contiennent, spécialement parmi leurs leaders, des hommes d'une santé morbide qui sont assoiffés de notoriété, des hommes à qui manque le pouvoir d'accomplir quoi que ce soit s'ils entreprennent avec leurs camarades de combattre pour des résultats, et qui préfèrent se tenir en dehors et s'attirer une attention momentanée en dénonçant ceux qui sont réellement des forces pour le bien. » — « Le socialiste qui est en fureur contre l'ordre existant n'est pas homme à jamais lever la main pratiquement pour améliorer un peu notre vie sociale, pour rendre un peu plus aisées les conditions qui pèsent sur l'infortuné. Cet homme qui demande l'immédiat impossible en tempérance n'est pas l'homme qui aide jamais dans un effort pour amoindrir les maux causés par le Bar, et ceux qui travaillent pratiquement pour la réforme politique sont entravés par la vanité de paon des imprατiques professionnels. »

Et encore, car sur cette catégorie de personnages, il ne tarit pas plus que sur les Romains, seulement le ton est autre : « Prenons maintenant le cas de ceux qui promettent un impossible bien à la communauté dans son ensemble si elle adopte un certain type de législation. L'homme qui fait une telle promesse peut être un bien intentionné, mais déséquilibré enthousiaste, ou il peut

être un démagogue à projets. Dans les deux cas, les gens qui l'écoutent et le croient ne sont pas excusables, encore qu'ils puissent être pris en pitié. La douceur de cœur est une admirable qualité, mais quand elle s'étend jusqu'à être aussi *douceur de tête*, ses résultats ne sont rien moins qu'admirables. C'est une bonne chose que de combiner un cœur chaud avec une tête froide. Des gens réellement aptes au *self government* ne veulent pas être égarés par une sur-effusivité en promesse, et, d'un autre côté, ils demanderont que toute promesse proprement dite soit tenue. »

Voilà ses sentiments, peu dissimulés, comme aussi bien il est rare qu'il dissimule quelque chose, à l'endroit des socialistes ou simplement des réformistes à long terme, de ceux qui s'occupent d'autre chose que de ce qui peut être réalisé d'ici à dix ans. Il a la prétention (insupportable, je le reconnais) d'être un homme pratique. Il est celui qui dit : « Voici quelque chose qui pourrait être réalisé en quelques années si nous étions seulement trois ou quatre cent mille à le bien vouloir. Je vous convie à vous ranger autour de moi au nombre de quatre ou cinq cent mille. »

Pour ce qui est de la question elle-même : paupérisme et socialisme, il est presque radicalement *spencerien*. Il se défie énormément de la « charité », de l'aumône, et la considère, ce qui est très dur à accepter, mais ce qui n'est que trop vrai, comme un effroyable agent de démoralisation. La page suivante, d'un très ferme bon sens, ne m'empêchera pas de me faire *taper* tous les matins, ni vous non plus ; mais il faut cependant la méditer pour tâcher de s'habituer à secourir avec un certain discernement : « Indubitablement la philanthropie a été quelque peu décréditée à la fois par les individus extrêmement nuisibles qui y entrent avec ostentation pour se faire connaître et par les gens, seulement un peu moins nuisibles, qui sont des dormeurs sots et inconsidérés. *Tout ce qui encourage le paupérisme, tout ce qui relâche la fibre virile et abaisse le*

respect de soi est un mal sans mélange. La philanthropie des soupes populaires est aussi absolument démoralisante que la plupart des formes de vice et d'oppression, et naturellement elle est particulièrement révoltante quand quelque corporation ou quelque individu l'entreprend, non pas même dans un esprit de folle charité, mais dans un but de réclame personnelle. [Ici M. Roosevelt est en pleine communauté d'idées avec les socialistes français, mais un peu plus loin on verra qu'il s'en écartera diablement.] En temps de soudain et vaste désastre, causé par une inondation, un blizzard, un tremblement de terre ou une épidémie, il peut y avoir une ample raison pour l'extension de la charité sur une très large échelle à quiconque en a besoin. Mais ces conditions sont tout à fait exceptionnelles et les méthodes employées pour y faire face doivent aussi être tout exceptionnelles. Dans la charité, la seule chose qu'il faille toujours se rappeler est que, si tout homme peut glisser et devrait aussitôt *être aidé à se remettre sur pied*, par contre nul homme ne peut *être porté, avec avantage soit pour la communauté, soit pour lui...* Les philanthropes réellement dur peinants n'appartiennent pas généralement à la classe en bouillie, et ils comprennent pleinement l'inanité des dons sots et sans discernement et des plans crus et sauvages de réformation sociale. Le jeune enthousiaste qui, pour la première fois, est mis en contact avec la terrible souffrance et l'atrophiante dégradation qui sont si évidentes en maintes parties de nos grandes cités est capable d'en pâlir au point d'en perdre la tête, et s'il y a une entorse dans sa conformation morale ou mentale, il ne reprendra jamais son équilibre. Mais s'il est sain et salubre, il se rendra compte bientôt, que, les choses étant mauvaises, cela n'apporte aucune justification pour les rendre infiniment pires, et que la seule règle sûre est pour chaque homme de faire son devoir dans un esprit de santé et de salubre sens commun. Aucun de nous ne peut faire avancer très

loin le monde ; mais il n'avance que lorsque chaque unité d'un très grand nombre fait son devoir. »

Pour ce qui est de l'intervention de l'Etat dans les choses du travail, l'Etat, selon Roosevelt, a un devoir d'humanité et rien de plus. Il a le devoir d'empêcher le patron d'exterminer son ouvrier, rien de plus. Passé cela, libre concurrence et libre lutte pour la vie : « C'est l'énergie, la maîtrise de soi et l'intelligence en affaires de chaque homme qui comptent le plus pour décider sa chute ou son ascension. *Il est assez aisé d'imaginer un système de gouvernement qui anéantisse toutes ces qualités et qui assure la faillite à quiconque*, qu'il mérite ou non le succès. Mais le meilleur plan de gouvernement ne peut guère plus que garantir contre l'injustice et puis laisser l'individu s'élever ou tomber selon ses propres mérites. Bien entendu, l'Etat peut faire quelque chose. Une grosse inconduite d'individus ou de corporations peut rendre nécessaire à l'Etat d'assurer la charge de ce qu'on appelle les utilités publiques. Mais quand tout ce qui peut être fait dans cette voie a été fait, quand tout individu, autant que cela est possible à l'Etat, a été sauvé de la tyrannie d'un autre homme ou d'un corps d'hommes, alors les qualités propres, de corps et d'esprit, de l'individu, sa propre force de cœur et de bras, doivent rester les conditions déterminantes de sa carrière. Les gens qui croient que, ou qui exigent la promesse que, si l'on suivait un certain leader politique, ou si l'on adoptait une certaine politique publique, cette grande vérité cesserait d'opérer, ces gens-là ne vont pas seulement s'appuyant sur un roseau brisé ; ils vont travaillant à leur propre ruine. Ceci pour les hommes qui, en demandant l'impossible, encouragent la promesse de l'impossible, que ce soit dans le domaine de la législation économique ou dans le domaine de la législation qui a pour objet l'élévation de la moralité. » — Ah ! quel singulier républicain que M. Roosevelt !

Il n'est pas seulement nationaliste, militariste, impérialiste et antisocialiste ; il est clérical. Vraiment oui. D'abord il semble ne se soucier aucunement de « l'unité morale » des États-Unis. En France, où les gouvernements réactionnaires sont des gouvernements « d'ordre moral » et où les gouvernements avancés sont des gouvernements « d'unité morale » et où ceux-ci succèdent à ceux-là pour dire la même chose chacun à leur point de vue et où, de quelque couleur qu'ils soient, leur idée unique est toujours celle-ci, que si tout le pays n'a pas les mêmes idées générales que le premier ministre, le pays est perdu, nous ne pouvons pas, ni les uns ni les autres, comprendre le Président Roosevelt. Ne le comprenons donc pas ; mais c'est un fait ; il n'a cure de l'unité morale de l'Union.

Il dit avec un sang-froid stupéfiant : « C'est une des raisons qui font que l'école publique est une si admirable institution... »

Qu'attendez-vous, Messieurs (comme disait Bossuet)? Qu'il continue ainsi : « Elle est une admirable institution parce que, confiée à des maîtres laïques, pour donner à tous les enfants de l'Union des idées laïques, elle formera des cerveaux laïques, des esprits laïques et des cœurs laïques, ce qui amènera la population américaine à être complètement laïque, strictement laïque et uniformément laïque, et constituera enfin, et pour toujours, ce après quoi nous soupirons depuis Washington, l'unité morale des États-Unis. »

Pas du tout ! M. le président Roosevelt ne songe pas du tout à cela. A quoi, alors, peut-il songer ? Il songe, j'ai peine à le dire, à l'esprit de tolérance et de libéralisme religieux que l'école peut suggérer aux jeunes gens et développer en eux ! Vous avez bien lu : « A l'école plus qu'à aucune autre d'entre les nombreuses causes qui, dans notre vie américaine, parlent pour la tolérance religieuse est due l'impossibilité de la persécution d'une croyance

particulière. Si, pendant les premières et les plus impressionnables années, protestants, catholiques et juifs sont aux mêmes écoles, apprennent les mêmes leçons, jouent aux mêmes jeux et sont forcés par la rude démocratie de la vie de garçon de prendre chacun à sa vraie valeur, il est impossible de faire plus tard que les disciples d'une croyance persécutent ceux d'une autre. Les maux de la persécution religieuse, l'Amérique en est à l'abri. »

Je ne comprends pas très bien. J'admets que, *livrés à eux-mêmes*, petits protestants, petits catholiques et petits juifs apprennent à s'estimer les uns les autres par le mérite personnel et que ce soit là un enseignement mutuel de tolérance. Fort bien. Mais le maître d'école, lui, *il est donc neutre !* Il n'est donc pas là pour répandre la bonne doctrine, c'est-à-dire celle du ministre de l'Instruction publique et pour exciter ceux qui l'ont contre ceux qui ne l'ont pas ? Il n'est donc pas là, par exemple, pour exciter les catholiques contre les protestants, ou les protestants contre les catholiques, ou les uns et les autres contre les juifs, ou ceux qui sont sans religion contre tous ceux qui en ont une ? En un mot, le maître d'école n'est donc pas un instituteur de combat ? Il faut croire. L'Amérique est un pays singulier. C'est égal, un instituteur qui ne mène pas ses élèves à l'assaut de quelque chose, c'est difficile à comprendre pour une intelligence française.

M. Roosevelt est si clérical qu'il rend justice, non seulement aux catholiques, mais aux religieuses catholiques. Il rend même *hommage* aux sœurs d'Albany qui consacrent leur vie au redressement des filles tombées. Il dit sans rougir : « Cette institution particulière est sous l'administration d'une croyance qui n'est pas la mienne, *mais peu de choses m'ont donné plus de plaisir que de signer un bill accroissant son pouvoir et son utilité.* » Quel singulier républicain que M. Roosevelt ! Et il ajoute, cette fois avec une espèce d'impertinence qui n'est pas éloignée du

cynisme : « Comparé avec la nécessité vitale de rappeler ces pauvres créatures pourchassées aux sentiers de la féminité et de la saine vie, il est *d'une importance infinitésimale* de savoir quelles lignes de croyance religieuse suivent ces sentiers. » Grand merci de l'importance infinitésimale! Mais, il n'y a que cela qui soit important ! Quel singulier républicain que M. Roosevelt!

Tout de même il fait quelque part l'oraison funèbre humoristique et très amusante, je le reconnais, du Père Casserly, des Pères Paulistes. Il fait l'éloge funèbre du Père Casserly comme... comme excellent recruteur du corps de police de New-York. C'est en toute sincérité. M. Roosevelt a été un très bon préfet de police et il est reconnaissant à ceux qui lui ont procuré de bons fonctionnaires : « Peut-être n'y a-t-il pas d'inconvénient à parler d'un homme qui est mort. Tout à fait au début de ma carrière comme délégué à la police de la Cité de New-Nork, j'étais entré en relations avec le Père Casserly. Après s'être convaincu que je m'efforçais vraiment de bien arranger les choses dans mon département, il devint très intime avec moi, m'aidant de toutes les manières et, inconsciemment, me donnant des intuitions sur son œuvre à lui et sur son caractère. Continuellement, par un chemin ou par un autre, je tombais sur ce que le Père Casserly faisait. Si un des garçons d'une famille était sauvage, c'était le Père Casserly qui inventait une méthode pour l'amender. Si un garçon rangé tombait dans quelque infortune, perdait sa place, ou autre chose, c'était le Père Casserly qui allait exposer les faits à l'employeur. Les Pères Paulistes ont toujours été parmi les plus efficaces ennemis des abus du trafic des liqueurs. Ils n'ont jamais hésité à se mêler des affaires des estaminets, bals musettes et autres établissements pareils. Le secret de leur influence sur notre Bureau de police étant que, comme ils circulaient continuellement parmi leurs gens et les connaissaient tous, comme ils étaient

entièrement désintéressés, ils pouvaient être crus quand ils disaient qui faisait bien ou qui faisait mal parmi les instruments de la Loi. Un des sujets de perplexité quand il s'agit des policemen est que, comme ils sont toujours en contact hostile avec les criminels qui sûrement mentiront toujours à leur égard, il est presque impossible de dire quand les accusations contre eux sont fausses ou quand elles sont vraies ; car le brave homme qui fait son devoir est sûr d'avoir des scélérats pour ennemis, et le mauvais garçon qui fait du chantage à l'endroit de ces mêmes scélérats n'a d'ordinaire contre lui que le même témoignage. Mais le Père Casserly et le reste de son ordre connaissaient personnellement les policemen et nous reconnûmes que nous pouvions nous fier aveuglément à eux pour nous dire qui était bon et qui ne l'était pas. Que l'homme fût protestant, catholique ou juif, s'il était un fidèle serviteur public, ils nous le représentaient comme tel, et s'il était infidèle, il était représenté comme tel, tout à fait sans égard à sa croyance. Nous avons fait cette expérience sur un respectable nombre de prêtres et de clergymen. Une fois, dans la même fournée de promotions de sergent à capitaine, il y avait un protestant sur qui notre attention avait été attirée par les Pères Casserly et Doyle, et un catholique qui nous avait été signalé par l'évêque de Potter. » — On ne peut pas avoir une impartialité plus révoltante entre toutes les religions que M. Roosevelt. Et cette impartialité, il l'affiche. L'impartialité entre les religions, c'est tout simplement le cléricalisme.

On voit que ce président de république, qui passe là-bas pour républicain, est nationaliste, militarise, antisocialiste et clérical, comme je l'avais dit. Un monsieur qui dirait en France : je suis nationaliste, militariste, antisocialiste, clérical et républicain serait confié à un aliéniste. Désormais, cependant, il pourra le dire, à la condition d'ajouter :

« à l'américaine ». On comprendra ce que cela voudra dire. Républicain à l'américaine, c'est une bien vilaine opinion.

Aussi, j'ai à peine besoin de le dire, s'il est vrai que M. Roosevelt serait peu compris en France, il est vrai tout de même qu'il comprend peu la France et que, pour trancher le mot, il n'en a pas une très haute opinion. Il met nos grands hommes au-dessous des grands hommes américains. Avec peu de courtoisie et peu de bon goût, il s'écriera, flétrissant les « doctrines de haine » : « L'envie, la méchanceté et la haine sont tout aussi mauvaises quand elles sont dirigées contre une classe et un groupe d'hommes que si elles le sont contre un individu. Ce que nous demandons à nos leaders et éducateurs, c'est de nous aider à supprimer de tels sentiments, de nous aider à éveiller et à diriger les sentiments qui sont leurs extrêmes opposés. Malheur à nous comme nation, si jamais nous suivons la direction des hommes qui cherchent, non à étouffer, mais à enflammer les instincts de bêtes fauves du cœur humain ! Dans la réforme sociale et industrielle, non moins que dans la réforme politique, nous ne pouvons faire un travail sain, un travail digne d'une république libre, digne d'une démocratie qui se gouverne elle-même qu'en marchant sur les traces de Washington et de Franklin et non sur celles de Robespierre et de Marat. » — C'est un peu dur. Il est incontestable qu'il y a un peu d'eau entre la France et l'Amérique. Ailleurs, parlant des coteries politiques, il se plaît à croire qu'elles n'ont aucune importance aux États-Unis et il estime qu'elles en ont en France une considérable : « Le sain et salubre bon sens américain rend de tels mouvements, en règle générale, inoffensifs, et ceci est en réalité la principale raison pourquoi un gouvernement républicain progresse ici tandis qu'il ne prospère pas, par exemple, en France. Chez nous, ces petits groupements d'impratiques n'ont qu'un effet insignifiant sur la

vie nationale. En France, où la nation n'a pas l'habitude du *self-government* et où l'esprit national est plus volage et moins sain, chaque petit groupe croît jusqu'à ce qu'il devienne un pouvoir pour le mal, et, pris ensemble, tous les petits groupes donnent à la vie politique française son curieux, et nullement élevant, caractère kaléidoscopique. » — C'est contestable ; mais c'est encore à méditer.

II

Tel est donc le président Roosevelt, droit, consciencieux, religieux, partisan de toutes les vertus privées et publiques, libéral, ami de toutes les religions, ardemment pariote et ardemment militariste. Mais pourquoi est-il tout cela ? Pour quel dessein ? Visant quoi ? Quel est son *Standard of life ?* — Son *Standard of life* est celui d'un boutiquier de Londres, d'un professeur allemand ou d'un soudard du premier empire, tout simplement. C'est l'impérialisme. C'est la pensée de rendre sa patrie toujours plus grande. Il n'en a pas d'autre. Il n'est pas original.

Mais encore pourquoi est-il impérialiste ? Pourquoi veut-il sa patrie plus grande, et plus grande par la lutte, par l'effort conquérant, par la guerre ? Pourquoi parle-t-il toujours de la guerre comme étant sainte pourvu qu'elle soit juste ? Ou plutôt qu'entend-il par une guerre juste ? Le président Roosevelt croit que le développement, au besoin par la guerre, de sa patrie et, du reste, de toute grande nation, a pour but et pour justification l'abolition de la barbarie et l'expansion de la civilisation. Voilà le fond de Roosevelt : « Toute expansion de civilisation travaille pour la paix. En d'autres termes, toute expansion d'*une grande puissance civilisée* signifie une victoire pour la loi, l'ordre et la justice. Ceci a été vrai dans tous les cas d'expansion durant le présent siècle, que la puissance expansionniste

fût la France, ou l'Angleterre, ou la Russie, ou l'Amérique. Dans tous ces cas l'expansion a été un profit, non pas tant pour la puissance qui en bénéficiait nominalement que pour le monde entier. Prenez le cas de la France et de l'Algérie... » — « La barbarie n'a et ne peut avoir nulle place dans un monde civilisé. C'est notre devoir envers le peuple qui vit dans la barbarie de veiller à ce qu'il soit délivré de ses chaînes, et nous ne pouvons le délivrer qu'en détruisant la barbarie elle-même. »

Voilà la pensée intime et ultime, voilà la pensée maîtresse de M. Roosevelt. Voilà Roosevelt fondamental.

Il affirme cette théorie avec son intrépidité ordinaire et comme une chose qui va de soi et qui ne souffre nulle réplique. Elle est beaucoup plus délicate qu'il ne croit et beaucoup plus embarrassante qu'elle ne l'embarrasse. Pour savoir où commence le droit du civilisé et où finit le droit du barbare, si M. Roosevelt lui en accorde une parcelle, il faudrait savoir où commence la civilisation et où commence la barbarie. Ce n'est pas si simple que cela. M. Roosevelt nous cite. Merci. Il est bien à peu près certain que nous avions le droit de conquérir les Arabes, pirates et pillards de la côte barbaresque, qui, du reste, n'étaient à l'égard de la population autochtone que des conquérants eux-mêmes et des oppresseurs. Admettons cela.

Mais M. Roosevelt applique son raisonnement continuellement à Cuba et aux Philippines. Pour lui les Espagnols étaient à Cuba et aux Philippines, avant 1898, ce qu'étaient, avant 1830, les Arabes à Alger ; les Espagnols étaient des barbares qu'il s'agissait d'exterminer pour arracher les Cubains et les Philippins à la barbarie et pour les rendre à la civilisation, à la loi, à l'ordre et à la justice. Eh ! eh ! ceci est déjà plus douteux.

Ce raisonnement, les Anglais l'ont appliqué aux Boers jusqu'à satiété. Pour eux les Boers étaient des sauvages qu'il s'agissait d'arracher pour leur bien à la barbarie et

de rendre à la civilisation et à l'humanité représentées par l'exploitation anglaise. Ceci devient bien contestable. L'argument est pourtant le même.

Ce raisonnement, les Allemands l'ont appliqué aux Français en 1870. Il s'agissait pour eux, obéissant à un décret de Dieu même, de détruire ou d'abaisser la nouvelle Babylone, la nation vicieuse et pourrie qui est une sentine dangereuse au milieu de l'Europe.

Avaient-ils raison ? Il est possible.

Mais, Monsieur Roosevelt, qui en jugera ? Avec la règle de M. Roosevelt toute nation qui se sentira plus civilisée qu'une autre, c'est-à-dire toute nation, car l'amour-propre suffit pour vous persuader cela, se sentira le droit et proclamera son droit d'anéantir la nation jugée moins civilisée qu'elle, et, pour ce, déclarée barbare. Qui en jugera ?

Qui en jugera ? Nous le savons très bien : le canon. Le canon décidera laquelle des deux nations était plus avancée dans l'armement, l'était davantage dans la civilisation. Et il n'y a pas d'autre criterium. « Je suis plus civilisé que vous. Donc vous devez disparaître. Quand l'un de nous aura disparu, on verra quel était celui qui était moins civilisé. » Depuis les Romains les choses se sont toujours démêlées ainsi.

— Mais les Barbares ont conquis les Romains (à quoi, par parenthèse, ne songe pas assez M. Roosevelt).

— Eh bien ! c'est qu'à un certain point de vue ils étaient plus civilisés que les Romains. Ils étaient probablement plus vertueux. En tous cas, puisqu'ils les ont vaincus, ils étaient supérieurs, et s'ils étaient supérieurs ils avaient le droit de les vaincre. La théorie de M. Roosevelt le veut ainsi. M. Roosevelt ne s'aperçoit pas qu'en exposant sa théorie du droit de la civilisation il expose tout simplement et couvre de son autorité d'honnête homme le droit de la force.

C'est le point faible de tout son livre. Toute sa politique

intérieure est admirable et vénérable. Sa politique extérieure est un sophisme qui a l'air, je dis : qui a l'air, d'une hypocrisie.

Elle n'est pas une hypocrisie. Comme tout Anglais croit que partout où il conquiert, il conquiert pour la civilisation, comme tout Allemand croit que partout où il conquiert, il conquiert pour la civilisation, de même M. Roosevelt est convaincu que c'est un bien pour la civilisation et un immense bienfait pour le conquis lui-même que d'être conquis par l'Américain. Nous avons exactement pensé la même chose, du moins les naïfs d'entre nous, de 1792 à 1814.

Il y a peut-être quelque illusion là-dedans.

Je ne vois guère que les Romains qui, en donnant l'exemple, n'aient pas donné le précepte et la théorie. Ils n'ont jamais, que je croie, sauf après coup, dit qu'ils travaillaient pour la civilisation. Ils n'ont rien dit du tout. Ils ont travaillé. Ils ont fait leur besogne de conquérants parce qu'il leur a semblé qu'ils étaient nés pour cela. Voilà tout. Ils ont eu beaucoup de naturel.

La vérité est qu'on arrivera peut-être à mettre dans les relations entre peuples un peu de justice, mais que, depuis que le monde est monde (et depuis un demi-siècle il y a plutôt régression que progrès), il n'y a, de nation à nation, que la force. Un peuple, j'entends un grand peuple, intelligent, juste, éclairé, libéral, peut être intelligent, juste, éclairé et libéral au dedans de ses frontières ; au dehors, le voulût-il, il lui est extrêmement difficile de l'être. De sorte que — il faut bien en convenir, et ce sera ainsi tant qu'il y aura des nations distinctes et j'ai donné les raisons qui me font croire qu'il y en aura toujours — de sorte qu'un très bon et juste citoyen, un très bon et juste chef d'Etat aussi, est forcé d'avoir deux lois, deux principes, deux *Standard of life*, l'un pour le dedans et l'autre pour le dehors, pour le dedans un principe ressortissant à la

justice et à la charité, pour le dehors un principe ressortissant à la force.

Le bon chef d'Etat et le bon citoyen doit dire à ses compatriotes : « Soyez justes. Soyez plus que justes : soyez frères ! Soutenez-vous et aimez-vous les uns les autres. Ne vous faites jamais de mal ; faites-vous du bien les uns aux autres le plus que vous pourrez. Défendez chacun votre droit, mais pas trop. Laissez-vous, de bonne grâce, un peu léser quand vous êtes fort. Ne repoussez l'injustice que quand elle est grave. Donnez de votre superflu et un peu de votre nécessaire. Pardonnez souvent, non pas jusqu'à une faiblesse qui serait préjudiciable même à la société, mais pardonnez souvent. »

Peut-il dire les mêmes choses quand il regarde de l'autre côté de la frontière ? Pas le moins du monde. Il peut dire encore : « Soyez justes » ; mais c'est tout. Il doit ajouter : « Soyez forts. Ne songez pas à faire du bien aux autres ; vous seriez dupes. Défendez votre droit strictement, jalousement, rudement. Ne vous laissez pas léser, si forts que vous puissiez être. Repoussez toute injustice, fût-elle légère. Ne donnez pas une province à votre voisin, ni une place forte, ni une bicoque. Ne pardonnez jamais. C'est nécessaire. Soyez menaçants. C'est nécessaire. Dès qu'un peuple n'est pas menaçant il est attaqué. Soyez armés jusqu'aux dents, et améliorez sans cesse votre armement, ce qui revient à dire : faites la guerre sans cesse ; car le développement continuel de l'armement, c'est la guerre sèche, Dieu merci ! mais c'est la guerre. En un mot, soyez forts, soyez très forts, toujours plus forts. Les peuples qui sont faibles et qui se complaisent dans leur faiblesse sont marqués au tableau pour la mort à bref délai. »

Ces deux langages ne sont pas tout à fait contraires ; il ne faudrait pas dire cela ; mais ils sont un peu différents. Non pas toujours, mais très souvent *ce qui est vertu dans un individu est vice dans un peuple*. Quand M. Roosevelt dit:

« Il en est de même des nations que des individus » il dit une sottise. Quand il ajoute : « C'est une basse contre-vérité que de dire : les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Trois fois heureux est le peuple qui a une glorieuse histoire; car mieux vaut oser de puissantes choses, remporter de glorieux triomphes, fussent-ils entrecoupés d'échecs, que de prendre rang avec ces pauvres esprits qui ne jouissent ni ne souffrent beaucoup parce qu'ils vivent dans le gris crépuscule qui ne connaît ni la victoire, ni la défaite », il a raison ; mais il prouve qu'il avait tort tout à l'heure en disant qu'il en est des peuples comme des individus. L'individu heureux est celui qui n'a pas d'histoire ; le peuple heureux est celui qui en a une. L'homme heureux est l'homme qui n'a pas d'histoire dans un peuple qui en a une. Donc ce qui est vrai des individus n'est pas vrai des peuples. Et il y a une règle pour les individus et une autre pour les nations, et ce qui est vertu chez un homme est souvent vice chez un peuple.

Il en résulte que la politique extérieure surtout, et par contre-coup la politique intérieure souvent, est un perpétuel conflit de devoirs. Ce que vous conseillez à vos concitoyens comme hommes, vous ne pouvez plus, vous ne devez plus le leur conseiller comme peuple. De sorte que vous leur donnez, très consciencieusement, à chaque instant, des conseils contradictoires, tantôt leur parlant presque comme Tolstoï, et tantôt leur parlant presque comme Roosevelt. Le Père Joseph était évangélique à l'intérieur, et il n'était rien moins qu'évangélique à l'extérieur. — Et de tout cela il résulte que pour l'honnête homme, la politique est, comme j'ai dit, un perpétuel conflit de principes, et, par conséquent, un perpétuel conflit de devoirs. On s'en tire comme on peut. Précisément parce qu'il y a deux règles, il n'y a pas de règle absolue.

Si j'étais l'âme d'un peuple, je serais bien embarrassé ; je dirais peut-être : « Soyez très forts sans cesser d'être jus-

tes. Soyez toujours menaçants et persuadez-vous qu'il faut toujours être menaçants pour imposer le respect, et ne mettez vos menaces à exécution qu'à la dernière extrémité. Soyez du reste menaçants par votre attitude seule et avec la plus grande douceur de ton ; « parlez doucement et ayez une grosse canne ». Ne détestez pas la guerre et surtout ne criez jamais aux autres peuples que vous la détestez. Si vous croyez cela et si vous le leur dites, vous êtes perdus. N'attaquez jamais, mais ne permettez pas qu'on fasse mine de vous attaquer. Ne faites pas l'injustice ; mais ne permettez pas qu'on vous fasse injustice le moins du monde. Ne faites pas la guerre pour faire triompher la civilisation sur la barbarie, parce que, sous ce prétexte, vous la feriez toujours à n'importe qui. Ne faites la guerre que pour repousser l'injustice. Et ne craignez pas de risquer, à ce compte, de ne jamais la faire. Attendez l'injustice ; soyez tranquilles : elle viendra toujours. Un peuple qui n'aurait fait la guerre que pour se défendre et qui aurait toujours été vainqueur aurait conquis le monde entier. »

Pour en revenir au président Roosevelt, lui aussi, sans peut-être le bien sentir, est en proie au conflit de devoirs dont j'ai parlé. Les conseils à *l'intérieur* sont d'un très grand honnête homme, d'une haute conscience, d'une âme chrétienne ; ses conseils pour l'extérieur sont bien un peu en contradiction avec les autres, parce qu'il est président d'une république, qui, parce qu'elle est puissante, devient impérialiste, comme il arrive toujours, et commence à être hantée des souvenirs de la République romaine ; surtout parce qu'il est impossible d'avoir absolument la même règle en politique extérieure et en politique intérieure, et qu'en tout état de cause, même sans ambition conquérante, ce serait chose très dangereuse.

Pour ce qui nous regarde, faisons attention. Au moment où nous devenons humanitaires, au moment où nous devenons cosmopolites, au moment où nous songeons

à désarmer, au moment où nous savons très bien que nous sommes à un tournant de l'histoire et que c'en est fini des guerres de conquête et des guerres de magnificence et des guerres de proie ; au moment où nous voyons bien loin derrière nous l'ère des peuples luttant les uns contre les autres pour l'agrandissement et *l'expansion* ; au moment où nous voyons devant nous le monde pacifique, laborieux, tranquille et ne luttant que sur le terrain économique et ne rivalisant que d'efforts dans la production féconde ; à ce moment même l'Allemagne est impérialiste comme Napoléon, l'Angleterre est impérialiste comme Charles-Quint, l'Union américaine est impérialiste comme le Sénat romain. Ils se distinguent par leurs institutions politiques, mais au point de vue de l'Impérialisme ils ne se distinguent pas du tout. L'Allemagne est une monarchie à décoration parlementaire, et elle est impérialiste ; l'Angleterre est une république à décoration monarchique, et elle est impérialiste ; l'Union américaine est une république démocratique, et elle est tout aussi impérialiste que les autres, si, vraiment, elle ne l'est pas davantage. Est-ce que l'histoire ne changerait pas ? Est-ce qu'il n'y aurait pas de tournants de l'histoire ? J'inclinerais volontiers à le croire. Tout au moins je crois qu'il est prudent de ne pas le croire. Je crois qu'il est sain et salubre, comme dit M. le Président Roosevelt, de ne pas le croire. Je crois que le proverbe est bon de « parler doucement et d'avoir une grosse canne ». Je crois qu'à cette condition « on va loin », ou que, tout au moins, on ne recule pas et on ne disparaît pas. Je crois cela, et je crois aussi que si nous nous mettions à croire autre chose, nous ne tarderions pas à être des « âmes en bouillie », comme dit Son Excellence M. le Président Roosevelt en son pittoresque langage yankee.

Émile FAGUET.

Deux lettres inédites de Lamartine

Ces lettres sont adressées à Arlès Dufour.

Grand ami de Prosper Enfantin, Arlès Dufour occupait une haute situation sociale à Lyon et il était en relations avec les individualités les plus marquantes du XIXe siècle.

Il fut avec Michel Chevalier, l'un des collaborateurs de Cobden, le promoteur du libre-échange entre la France et l'Angleterre ; mais c'était avant tout un saint-simonien de très noble caractère, dont le cœur et l'intelligence ne faillirent jamais. Sa correspondance serait particulièrement intéressante à publier.

C'est par Arlès qu'Enfantin connut Lamartine, et dans leurs lettres le nom du poète revient sans cesse. Car le « Père » voyait dans les poètes des prophètes auxiliaires pour ses doctrines, et il cherchait par tous les moyens à toucher leur cœur et à les convertir.

Arlès faisait lire à Lamartine les lettres qu'Enfantin lui écrivait et qui avaient un caractère d'apostolat. De longs passages se rapportaient à Lamartine et à sa politique, celui-ci répondait indirectement à Enfantin par l'entremise de leur ami commun.

« Ce n'est pas par des millions qu'on arrive aux grandes choses, disait Enfantin à Arlès, vous seriez aujourd'hui le plus riche Lyonnais que je vous défierais de faire autre chose que de chercher à convertir le prince (le duc d'Orléans) et même Lamartine. » — « Lamartine ! mais vous auriez beau acheter une trompette d'or un million, elle ne sonnerait pas mieux et plus haut que la voix de cet homme. »

Et Arlès de répondre : « Maître, vous l'avez dit, il n'y a pas de trompette d'or qui sonne mieux et plus haut que la voix de cet homme. »

Après avoir pris connaissance de la lettre de Lamartine du 23 janvier 1840, Enfantin écrit à Arlès : « Ce n'est pas du tout parce qu'il n'a pas de places à donner qu'on repousse ses idées, c'est parce qu'on repousse ses idées qu'il n'a pas de places à donner et qu'il n'en a pas pour lui-même. »

Les idées de Lamartine, qui lui avaient valu l'approbation d'Enfantin en même temps qu'elles avaient été repoussées par ses collègues de la Chambre, avaient été émises dans une brillante improvisation du Poète sur la question d'Orient, question brûlante en 1840, pour laquelle l'orateur réclamait une politique au grand jour, une politique loyale, logique dans sa ligne de conduite, contre la politique de précaution de M. Thiers. « Heureux les hommes qui comprennent les intérêts permanents de la France confondus dans les intérêts permanents universels de l'humanité ! Heureux tous les événements qui briseront vos combinaisons étroites ! »

C'est au sujet de ce même discours, prononcé le 11 janvier 1840, que Lamartine écrivait au comte de Virieu : «... La Chambre qui abomine ma pensée énergique sur ce sujet, m'a écouté avec répugnance, mais enfin m'a écouté, à force de fermeté d'élocution et de volonté, jusqu'au bout. »

Comme on peut le voir par la seconde lettre de Lamartine datée de 1843, comme on peut s'en convaincre également par la correspondance échangée entre Arlès et Enfantin, « la trompette d'or » fit parfois entendre des sons orientaux pour l'oreille d'un saint-simonien...

« Saint-Point est tout au plus parlementaire comme Ferney était révolutionnaire. »

C'était sur la manière dont l'organisation sociale devait se préparer qu'Enfantin et Lamartine ne s'entendaient pas.

— c'était sur une question de plus ou de moins dans les concessions que l'homme politique faisait aux principes supérieurs pour calmer les esprits timorés. — Concessions contre lesquelles G. Sand essaya de le prémunir dans une lettre admirable qu'elle lui adressa en avril 1848 et qu'on peut lire dans le tome III de sa *Correspondance*.

On connaît deux lettres du Père Enfantin à Lamartine. L'une de félicitations au sujet de ce que le poète avait dit du travail dans *le Conseiller du Peuple* (sixième Conseil au peuple); l'autre de blâme sur ce qu'il disait, dans le septième Conseil au peuple, de Saint-Simon et de son école au sujet du socialisme.

Ces deux lettres, datées de 1849, ont été publiées dans la *Nouvelle Revue rétrospective* du 10 mai 1903, mais l'une d'elles, celle du 15 septembre 1849, avait déjà été imprimée dans le vol. XII des *Œuvres* de Saint-Simon et d'Enfantin, ainsi que la réponse de Lamartine à cette lettre.

Nous aurons occasion d'étudier plus en détail les relations de Lamartine avec les saint-simoniens dans l'ouvrage que nous préparons sur les saint-simoniens et leurs rapports intellectuels avec les romantiques.

E. Sakellaridès.

Monsieur, je vous renvoie avec tous mes remerciements la lettre de M. Enfantin. Le suffrage d'une si haute intelligence est un appui pour la pensée orientale.

Non, mes idées ne sont pas repoussées faute d'intelligence, mais faute de courage et de mouvement dans les volontés. Je connais bien le moyen de plaire à une Chambre, c'est de flatter ses faiblesses en désertant son siècle et l'humanité. Mais je ne veux pas de l'approbation de mes collègues à ce prix. Le discours de M. Thiers est pauvre, petit, sans idée et contradictoire.

Mais M. Thiers donnera des places et moi je ne donne

que de l'impopularité. Son discours est donc sublime et le mien absurde. C'est la logique des intérêts. Consolez-moi quelquefois et venez me voir.

Tout à vous,

LAMARTINE.

23 janvier 1840.

MONSIEUR,

J'ai reçu et lu les belles évaporations de l'âme de votre ami. Dites-lui qu'il me juge trop favorablement comme puissance intellectuelle, mais qu'il ne me *comprend pas* comme action politique.

J'ai un but, il ne le soupçonne pas; personne ne sait lequel, excepté moi. J'y monte au pas que le temps comporte, et pas plus vite, assez vite pour être un peu en avant, assez lentement pour n'être pas tout à fait abandonné en route. Ce but est *impersonnel* et uniquement divin. Il se dévoilera plus tard. En attendant, comment veut-il que je parle à des hommes de chair et d'os la pure langue des Esprits ? Je ne serais plus politique, je n'agirais plus. Je serais philosophe, c'est-à-dire spéculatif, ce n'est pas l'heure pour moi.

Quant à la comparaison entre *Ferney* et *Saint-Point*, elle le trompe aussi.

Voltaire devait avoir en main la sape et le marteau d'un vieux monde à briser. Nous, nous devons avoir l'équerre et la truelle. Les hommes simples qui me prennent pour un révolutionnaire se trompent de date, il n'y a pas de révolution à faire, mais une organisation à préparer. Autre tems, autre vie.

Adieu et amitié, et au revoir en automne.

LAMARTINE.

21 juillet 1843. Saint-Point.

La Muse réconforte le Poète

Au jardin de mon cœur où tout est défleuri
Le rossignol a tu sa voix mélodieuse.
Les colombes d'amour ont délaissé l'yeuse
Que le rosier grimpant étreint d'un bras flétri.

Mon rêve a déserté les hauteurs magnifiques
D'où la vie, ainsi qu'un Eden, apparaissait.
Il a vu s'effondrer au gouffre chaotique
La chère illusion dont il se caressait.

Il a, désespéré d'une attente incertaine,
Vu monter au zénith lumineux et lointain
L'essaim blanc des Bonheurs, laurés de marjolaine,
Mais qui lui refusaient obstinément la main.

Il a connu l'angoisse horrible et les détresses
Et les chemins poudreux sous des ciels irrités.
Dans l'ombre il a vu fuir Diane aux longues tresses
Qu'il suivait en pleurant pendant les nuits d'été.

Aux carrefours des bois tout bleus de campanules
Dont le vent balança les carillons muets
Il voulut se mêler au vol des libellules
Et comme elles hanter les cloches des muguets.

Hélas ! il effara dans leurs rondes charmantes
Les insectes légers se jouant au soleil
Et vit se refermer, comme des cœurs d'amantes,
Les nénuphars d'argent et les œillets vermeils.

Sur l'arc-en-ciel étroit ou le satin des nues
Il suivait ton fantasque essor, Titania !
Il lassa vainement ses ailes éperdues
Et retomba, brisé, sur l'antique Gaïa.

Il vit s'enfuir, au loin, dans une apothéose
D'oriflammes, de chars, de parfums et d'encens,
Éros, le bel éphèbe, à l'œil doux, au front rose...
Le cruel détournait ses regards caressants !

En vain pour arrêter l'irrévocable exode,
Ma voix, ma triste voix implorait le Dieu fier...
Mais lui, indifférent aux cris de son rapsode,
Sur l'aile du matin s'élevait dans les airs.

Et la Mort, peu à peu, s'étendait sur mon âme,
Enfouissant mes yeux sous ses voiles de deuil.
Et mon cœur s'éteignait comme un beau soir en flamme
Que l'ange de la nuit couvre de son linceul...

Mais la Muse était là, charitable et candide,
Tournant vers moi son front brillant de majesté,
Sur ma tête étendant les plis de sa chlamyde...
Mais la Muse était là, debout à mon côté.

Ses mains portaient l'arc d'or, le carquois et les flè-
Les verdoyants rameaux de l'arbre d'Apollon [ches.
Reposaient sur son sein. Bientôt sa lèvre fraîche
Laissa tomber ces mots dont vibra le vallon :

« N'accuse pas la vie. Elle n'est pas coupable.
« La source coule encor que tu hantais jadis
« Dans la forêt où le bouleau souple et l'érable
« Voient fleurir à leurs pieds le thym près des iris.

« Mais bénis-la plutôt d'avoir, dans le mystère,
« Fait luire à ton esprit un idéal sacré,

« Et quand tes pieds saignaient aux ronces de la terre
« De t'avoir vers le ciel par instants attiré.

« Bénis-la de t'avoir bercé de ses légendes,
« D'avoir conduit vers toi Gnômes et Farfadets,
« Et de l'arome fin des buis et des lavandes
« Baigné ton âme au fond des bois pleins de secrets.

« Si tu tombas, parfois, du sommet de tes rêves,
« N'accuse que toi seul, voulant monter trop haut.
« Tu t'es blessé, dis-tu, qu'importe ! si tu lèves
« Tes regards et tes mains vers le soleil du Beau !

« Non, non, ne jette pas l'anathème à la vie.
« C'est elle qui te fit dormir sous le laurier
« Où ton âme écoutait la tendre mélodie
« Que la lyre d'un Dieu savait balbutier.

« C'est elle qui peupla de temples blancs et roses
« Tes songes et combla l'immensité des cieux ;
« Qui fit pour toi plus délicat le cœur des roses,
« Plus lumineux Phoibos, Eros plus précieux.

« C'est elle qui plaça près de ton seuil la Muse
« Pour inspirer tes chants, tes hymnes, tes pensers,
« Et te rendit l'amant des mille voix confuses
« Du soir qui résonnaient en toi comme un baiser.

« Par elle tu connus les prés blancs de rosée,
« La fleurette accrochée au flanc des coteaux bleus,
« Le délice d'errer dans la nuit apaisée,
« Par les chemins sous les grands arbres nébuleux,

« Ou, le long des ruisseaux, des gués et des fontai-
« D'écouter la chanson humide du flot clair [nes,
« Emperlant les ajoncs, baignant le tronc des chênes
« Et qu'un cyprin, parfois, sillonne d'un éclair.

« C'est elle, enfin, qui te révélant la Nature,
« T'en fit aimer l'essor immense et solennel,
« Qui berça ton esprit avec l'haleine pure
« Des vents et leurs parfums plus doux que l'hydromel,

« Et qui, élargissant chaque jour davantage
« Ton cœur, lui fit chérir toute l'humanité,
« Partager ses bonheurs, souffrir de ses outrages,
« Et pour elle cueillir la palme de beauté. »

Ainsi parlait la Muse. A travers mon extase
J'entendis un grand vent qui courbait les blés mûrs,
Et j'aperçus soudain le rayonnant Pégase
Qui d'un bond emportait la Vierge dans l'azur.

Et longtemps j'écoutai l'air, au galop sonore,
Harmonieusement soupirer et frémir...
Puis le cheval ailé disparut vers l'Aurore
Dont les roses déjà commençaient à s'ouvrir.

Pierre de Bouchaud.

Luigi Alamanni

Combien de personnes en France ont lu des vers de Luigi Alamanni, savent qu'il a vécu au XVIe siècle, qu'il a passé de longues années à la cour de François Ier, après avoir été chassé de Florence sa patrie, et qu'il a composé, en excellent italien, des sonnets, des satires, des hymnes, une comédie, un poème champêtre, deux poèmes épiques, etc. ? En Italie, de nos jours, on le connaît et on l'admire à peu près comme nous connaissons et admirons l'abbé Delille, Racan ou le seigneur du Bartas, — de très loin. Est-ce pour qu'on recommence à le lire, ou pour qu'on y renonce définitivement, que M. Hauvette vient d'écrire sur Alamanni un gros livre où il a mis tout ce qu'on peut savoir sur lui, et dit tout ce qu'il faut en penser ? Une chose est certaine : c'est que ceux à qui leur destinée mettra désormais entre les mains, de gré ou de force, les œuvres de ce vieux poète, pourront, grâce à M. Hauvette, les goûter et les juger comme il faut. Voilà une étude (1) complète, claire, judicieuse, impartiale même, ce qui est, dans une monographie de ce genre, un rare mérite ; car s'il suffit de quelques jours de vie commune avec ses meilleurs amis pour découvrir et savourer tous leurs défauts, inversement il arrive que plusieurs années passées dans la société d'un mort illustre vous poussent peu à peu à la plus aveugle tendresse. De très grands critiques y ont été pris.

(1) *Un exilé florentin à la cour de France au XVIe siècle : Luigi Alamanni (1495-1556)*, par Henri Hauvette, professeur à l'Université de Grenoble. Paris, Hachette, 1903.

On ne fera pas ce reproche à M. Hauvette. Alamanni avait la réputation d'un bon artiste très ennuyeux, — encore bien plus ennuyeux qu'artiste... M. Hauvette, après l'avoir étudié huit ans, confirme simplement cette réputation. Cependant, il a su s'intéresser beaucoup à son poète, et, ce qui est plus fort, voici qu'il nous y intéresse à notre tour.

C'est que les gens ennuyeux sont quelquefois très amusants ; il ne s'agit que de les regarder d'une certaine façon. Vu du bon côté, Alamanni est très amusant. Il a vécu en des temps troublés et pittoresques ; il a été saisi par ces ouragans terribles qui saccageaient la Ville Éternelle, ou renversaient la vieille république florentine, ou envoyaient François Ier dans les prisons d'Espagne. Lui, personnage de peu de poids, était jeté et rejeté par-dessus les Alpes, sans se faire trop de mal pourtant, car c'était un souple Florentin. Après avoir défendu avec un vrai désespoir et un vrai courage, les dernières libertés de sa patrie, il devenait sans effort un des plus zélés, un des plus adroits courtisans du Louvre et d'Amboise. Poète, — nous voulons dire, bien entendu, artiste en vers, car en son âme il eut juste autant de vraie poésie que Lebrun-Pindare ou Jean-Baptiste Rousseau, — poète convaincu et laborieux, il eut de son art une conception défendable assurément, même respectable, — un peu comique aussi, comme nous le verrons. Il a fait, sur son propre talent, sur les genres littéraires qu'il abordait, sur les sujets qu'il traitait, sur les œuvres dont il s'inspirait, de parfaits, admirables contre sens. Avec cela il a eu, comme de juste, une grande influence, plus grande encore qu'on ne le croyait, même sur notre littérature à nous, — ce que M. Hauvette a démontré. Tempérament plutôt faible, il a voulu être un novateur, il l'a été (à quel prix, il est vrai !), il a été tenu pour tel. Il faut croire d'ailleurs qu'il était un produit naturel de la civilisation et de l'éducation de la Renais-

sance, car nombre de nos auteurs de l'époque classique, fils de la Renaissance, grands ou petits (les petits, davantage), ont des points communs avec lui. Boileau aura certaines de ses théories et de ses attitudes, Chapelain sera un poète épique dans son genre, Saint-Lambert, Roucher feront des poèmes semblables aux siens. — Ses idées sur la vie, sur les hommes, sa morale, quoique maigres et timides, et pour n'être pas tout à fait celles que nous prêtons d'habitude aux hommes de la Renaissance italienne, n'en sont pas moins instructives. Il est un excellent exemple d'une sorte de médiocrité particulière aux hommes de lettres. Ajoutons, pour être justes, qu'il a d'autres titres encore à notre sympathie, qu'il a écrit de fort jolies choses, dans une langue d'une rare pureté; et que ses œuvres sont, pour l'histoire des formes littéraires, des documents de grande importance, qu'il était indispensable que l'on connût chez nous.

Fils d'un noble de Florence (Pietro Alamanni, beau type de patriarche, qui mourut à 85 ans, laissant, de ses quatre femmes, quantité d'enfants, après avoir été podesta ou ambassadeur en vingt villes, et plusieurs fois investi des plus hautes magistratures de la république), Luigi adolescent suivit les leçons de Francesco da Diacceto, philosophe platonicien, qui était surtout un esprit clair, un homme de goût; il fut le condisciple des trois fils du riche et intelligent Bernardo Rucellai : les meilleures heures de sa jeunesse se passèrent avec ces jeunes gens, et d'autres, d'esprit également curieux et affiné, — et un plus grand qu'on écoutait et respectait : Machiavel. Sous les beaux ombrages des jardins Oricellari, aujourd'hui détruits, s'échangeaient d'élégantes et doctes conversations. C'était aux environs de 1515. La jeune génération d'alors n'avait plus les goûts des lettrés et humanistes du XV[e] siècle, de l'entourage de Laurent de Médicis. Le XV[e] siècle avait poussé à l'extrême

le singulier dualisme littéraire inauguré par Pétrarque et ses contemporains : pendant tout ce siècle les Italiens avaient eu deux façons de penser, et deux langues : langue latine et pensée latine, pour la science, l'érudition, la philosophie, l'histoire, l'éloquence et la haute poésie, — tous les sujets graves ; — langue et esprit toscans, dans les sujets familiers et pratiques : morale, poésie amoureuse ou joyeuse, contes et romans en prose ou en vers... Il était naturel qu'un jour l'idée vînt à quelques-uns que ce divorce n'était pas nécessaire. C'est de quoi justement s'avisèrent les habitués du jardin Rucellai. Ils parlèrent entre eux d'étendre le domaine de la littérature de langue italienne, de l'enrichir et de l'ennoblir aux dépens de l'autre. Ce n'est pas qu'ils fussent revenus de l'engouement passionné pour la littérature classique, qui avait produit ces aberrations : Pétrarque goûtant le *De Montibus* de Boccace plus que le *Décaméron*, Pontano écrivant sur son amour, son mariage, ses joies et ses tristesses de mari et de père, un poème *De Amore conjugali.* Au contraire, c'est parce qu'ils étaient plus aveuglément enthousiastes encore que leurs prédécesseurs. Les procédés, les genres, les formes classiques étaient pour eux l'idéal universel, applicable à tous les sujets et à tous les temps ; la beauté classique était la seule beauté. Ils trouvaient qu'à s'être cantonnée dans un petit espace, il est vrai bien à elle, et où elle faisait à sa fantaisie, la littérature italienne s'était dévoyée, encanaillée. La mère était une grande dame magnifiquement habillée, d'allures majestueuses et parlant comme un livre ; la fille était en jupon et disait des gros mots : scandale ; il fallait mettre ordre à cela... Comprenons ces braves jeunes gens. Personne ne leur avait appris la critique historique. l'ethnologie et les lois de l'évolution ; ils croyaient que ce qui est arrivé peut arriver encore et toujours. Puis ils n'avaient pas derrière eux deux siècles de ce faux classicisme, inintelligent,

tyrannique et ridicule... Il est vrai, — il faut leur rendre cette justice, qu'ils l'inventèrent du premier coup.

Mais la paix de ces littéraires ombrages fut détruite, par un coup du sort, avant qu'elle eût porté ses fruits. M. Hauvette s'étonne que des lettrés de la pâte d'Alamanni aient pu faire des conspirateurs. Mais est-ce que dans tout bon élève de rhétorique il n'y a pas toujours un Harmodius qui sommeille ? Il est exact que ces jeunes gens n'avaient pas à se plaindre du cardinal de Médicis, qu'ils avaient même joui de ses bonnes grâces. Mais Brutus ? — Il ne me paraît même pas nécessaire, pour expliquer leur coup de tête, de supposer qu'il y a eu du Machiavel là-dessous. Ils payèrent d'ailleurs fort cher leur fantaisie à la Plutarque, maladroitement exécutée. A vingt-sept ans, Alamanni s'exilait, ruiné, proscrit, laissant derrière lui tous les siens, y compris sa femme et ses enfants, — et les têtes coupées de quelques-uns de ses amis... Mauvais début pour un futur rénovateur des lettres ?... Début quelconque. En ce temps, — le temps de Cellini — art et poignard allaient ensemble. Qu'était-ce que cette petite catastrophe, dans le délire de gloire et de sang où l'Italie entière s'agitait ? Elle ne fait pas même réfléchir Alamanni sur les inconvénients qu'il peut y avoir à imiter de trop près les Anciens. Il va continuer en exil, en Provence, à Paris, ses plans de solennelles architectures littéraires. Cependant, comme il faut vivre, il se laisse traîner, triste épave, à la suite des armées françaises. Puis, quand le Médicis est chassé de Florence, il y revient, cinq ans après l'avoir quittée, et pour peu de temps, car sa pauvre patrie est aux abois ; Alamanni, que son titre de chef de la conspiration de 1522 mettait en vue, est envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, puis auprès de François Ier. M. Hauvette réussit à démontrer qu'il s'est acquitté de ces missions avec zèle et intelligence ; toutefois il faut bien reconnaître qu'Alamanni n'était pas Machiavel, et que ses

missions ont échoué. Peut-être fut-il dommage, pour la vieille république à l'agonie, de n'avoir trouvé qu'un Alamanni pour la défendre auprès de Charles-Quint. Plus probablement, il n'y avait rien à faire. Au moment où Florence expira, Alamanni était en France ; et s'il s'y installa dès lors, sans espoir de retour, il ne serait pas juste de le lui reprocher. Il y avait beau temps que l'esprit républicain était mort en Italie ; anachronisme pour anachronisme, autant valait maintenant, pour un homme de lettres, jouer les Virgile ou les Horace que les Démosthène ou les Cicéron.

Cela était, en tout cas, plus sûr et plus profitable. Si la plante florentine, transplantée dans la cour du Louvre, y reprit vie tout de suite et s'y épanouit, c'est qu'elle y fut diligemment arrosée. Ces Italiens réfugiés, d'abord suspects, et reçus avec quelque froideur, comme ils étaient le plus souvent très bien doués, et fort adroits, devenaient vite sympathiques, et bientôt indispensables. Napoléon a comblé Monti de pensions et de décorations : mais c'est que Monti avait du génie, et que personne en France ne faisait le panégyrique comme lui. Alamanni n'avait que du talent ; mais il en avait beaucoup plus que la plupart des poètes de la cour du roi François ; avec cela, il était beau de visage et de prestance, et sa voix était douce, ainsi que nous le fait savoir son ami Cellini, autre réfugié fort admiré et fêté, — beaucoup moins acclimatable toutefois. Un an à peine après la chute de Florence et sa venue à la cour, commence pour Alamanni, en paiement de quelques poésies flatteuses, l'agréable rosée des dons, bénéfices, et autres faveurs, qui ne devait pas cesser, pendant vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort. Il déclarait un jour qu'il se tenait pour satisfait de son sort, et ne désirait pas davantage. On le croit sans peine. Il pouvait prêter au cardinal d'Este onze cents écus d'or sans intérêts. Le roi payait l'impression de ses œuvres, casait ses fils. François Ier faisait bien

les choses. Il poussait la prévenance jusqu'à faire croire à son poète qu'il était en même temps un personnage politique, écoutant ses doléances de patriote, lui confiant des ambassades extraordinaires... dont le résultat était connu d'avance. C'est une jolie anecdote que cette mission solennelle d'Alamanni à Venise en 1541, sa harangue au conseil des Dix, les applaudissements qu'il y recueille... accompagnés d'une réponse parfaitement évasive, — et son retour triomphal par Padoue et Ferrare où les lettrés italiens font fête non seulement au poète leur compatriote, mais aussi, — surtout peut-être, au protégé, qu'on dit très influent, du roi de France. Plus amusante encore son ambassade manquée à Gênes, François Ier s'obstinant à mander aux Génois son plénipotentiaire, les Génois s'obstinant à n'en pas vouloir, Alamanni tournant autour de Gênes sans y pouvoir entrer, revenant de guerre lasse au Louvre, ambassadeur *in partibus*, retournant à la charge sept ans plus tard, et, après avoir enfin réussi à forcer les portes de la discourtoise république, poliment mis dehors au bout de trois jours...

Dans la prospérité souriante de sa « seconde vie », ces échecs durent lui être sensibles, et pas seulement à son amour-propre. Car il aimait fort sa patrie. M. Hauvette a raison d'insister là-dessus, et de l'en louer ; c'est un sentiment qui commençait à ne plus être si commun dans l'Italie de ce temps, — et qui allait se faire de plus en plus rare. Alamanni avait connu Machiavel. Dans son œuvre, cet étonnant concert de sentiments empruntés et de formes empruntées, les poésies politiques donnent une note sincère, qui fait plaisir. Son patriotisme, à vrai dire, n'est pas tout à fait le même que celui de Machiavel ; il est sentimental et naïf, et tout de premier mouvement. Il s'imagine un jour que François Ier et le pape vont s'entendre pour sauver l'Italie. Il n'a pas, en politique, beaucoup de suite dans les idées ; ici, il célèbre l'alliance de François Ier

avec les Turcs ; un peu plus loin, il prêche contre eux la croisade... Peu importe. Si l'on s'aperçoit bientôt qu'Alamanni n'est pas le plus intelligent du monde, on s'aperçoit aussi qu'il est sincère. Cela n'est pas incompatible avec la conception de l'art littéraire la plus artificielle. Il ne pose pas. Ceux qui posent, ce sont, bien plus souvent, ceux qui font de la littérature dite « sincère »... ceux qui se racontent. Alamanni est modeste. On n'a pas ses lettres, parce qu'il ne s'est pas donné la peine de les recueillir. Il a déjà la réserve, la pudeur que nos écrivains du grand siècle auront à l'extrême. M. Hauvette a bien fait voir que son Alamanni a été un très brave homme, ce qui n'est pas indifférent. Sa moralité était simple et droite. Il détestait la ruse et la violence. Il y a dans son œuvre des déclarations, des aphorismes qui sont la condamnation claire, probablement voulue, de la morale machiavélique :

Fiero ardito leon, non volpe astuta...

En 1528, dans les derniers temps de la liberté florentine, Alamanni prononça, devant les milices républicaines solennellement assemblées sous les voûtes de la cathédrale, un discours qui semble avoir fort surpris ses auditeurs. Il leur enseigna que la décadence politique de l'Italie avait pour cause la cupidité scandaleuse de tous ses peuples, en particulier des Florentins, — qu'il fallait revenir à la pauvreté, condition indispensable de toutes les vertus, — que la prospérité matérielle, intellectuelle, artistique dont l'Italie était si fière n'était qu'un trompe-l'œil, dont ses contemporains s'autorisaient pour ne pas voir leur corruption et leur barbarie... Il y avait trente ans qu'on avait brûlé Savonarole : il est assez curieux d'entendre un écho de sa voix par la bouche de ce poète, ami de Machiavel, courtisan de François Ier, émule de Virgile et de Térence, prototype des Malherbe et des Boileau. Ce XVIe siècle, extra-

ordinairement fécond, grouillant, chaotique, nous offre cette surprise, avec beaucoup d'autres.

Les compatriotes de Léon X ne goûtèrent pas le discours d'Alamanni, le traitèrent sans façon de capucinade. D'ailleurs, chez Alamanni lui-même, ces retours de l'esprit médiéval ne peuvent détruire un fonds bien établi de rationalisme, une impuissance religieuse, qui est générale dans l'Italie de ce temps-là. A trente ans, il avait eu sa crise religieuse, sa conversion, aussitôt suivie d'une abondante éclosion de poésies chrétiennes. Mais il y avait loin de la crise d'Alamanni à celles de Dante, ou de Pétrarque ! La vérité c'est qu'un jour il avait songé à la mort, et en avait eu très peur ; mais il n'en fut pas autre chose, et il est amusant de voir combien l'Alamanni d'avant et celui d'après sont tout pareils : les temps de Béatrice et de Laure sont bien passés. Flora, Cynthia, Batina, Pia, Elena, les femmes qu'il a aimées, et chantées sur les rythmes, les rimes et les images de Pétrarque, on peut très bien savoir d'abord qui elles furent, et puis qu'il les aima d'un amour terrestre. Il est vrai que sa passion n'est pas particulièrement ni compliquée, ni exubérante. Quand il conte son double amour simultané pour Flora et Cynthia, et qu'il s'imagine que c'est une attitude originale et nouvelle, je crois qu'il se fait illusion. Pour Batina, il a surtout une tendre et fidèle amitié, dont celle-ci le récompensera, d'ailleurs, en le faisant son héritier. Tout cela n'est pas très émouvant ; et si la poésie politique d'Alamanni est un peu naïve, sa poésie sentimentale a quelque chose de tranquille, de presque bourgeois... M. Hauvette remarque, non sans malice, que dans l'ordre chronologique des poésies d'Alamanni, les pièces à François I[er] succèdent immédiatement aux pièces à Batina, et que cette seconde inspiration semble remplacer la première complètement...

N'insistons pas. Ce serait être injuste pour un bon ouvrier en belles-lettres, qui ne subtilisait pas tant avec lui-

même. Sa façon de sentir, ses opinions politiques et morales nous intéressent, comme un document humain de plus dans notre collection, sur une époque entre toutes confuse et difficile à connaître... Mais lui se souciait de cela beaucoup moins que du plus petit poème épique. C'était une singulière vocation que la sienne, et il faudrait inventer pour lui un néologisme : Alamanni s'était établi, de son métier, « ressusciteur de genres littéraires ». Il ressuscitait, — et remettait à neuf. Avec un zèle et une ingéniosité au-dessus de tout éloge, il s'est employé, sa vie durant, à meubler les salons du Parnasse italien avec des pièces d'art de toutes formes, tirées des greniers grec et latin, où on les avait oubliées. D'un coup d'œil, il avait inspecté les galeries, et avait dit : Comment ! nous n'avons point de satires ? mais dans la réserve, là-haut, il y en a de fort belles. Nous n'avons point de *Bucoliques* ? Il en faut. Je ne vois pas non plus d'*Epigrammes* ? Nous en aurons. Il nous manque aussi une *Iliade* ! Attendez un peu... — Il commença, comme il était naturel et sage, par des traductions. Il traduisit l'*Antigone* de Sophocle. On avait fait récemment d'autres tentatives pour faire revivre sur la scène italienne le théâtre antique. M. Hauvette nous dit, et nous pouvons le croire, que l'essai d'Alamanni est supérieur à ceux de ses confrères, Trissin et Rucellai, parce que sa traduction, bien qu'exacte, n'est pas plate, que le style en est distingué, souvent fort heureux. C'est en effet une des meilleures qualités de ce poète, et qui l'aurait fait excellent, s'il avait eu plus de génie : il a le sens de l'élégance, de la mesure, de l'harmonie ; c'est par là qu'il est un classique. Or il est un des premiers de son espèce ; avant ce temps-là, on avait du génie, ou au moins une forte originalité, — ou bien l'on n'était qu'un barbouilleur. Un esprit médiocre qui fait tout de même un bon poète : signe qu'une littérature a mûri. La même époque produit des chefs-d'œuvre dont la beauté est faite surtout de parfaite et facile harmonie : *le*

Roland Furieux, — *les Chambres du Vatican*... Mais parce qu'Alamanni était un esprit médiocre, sa conception de l'harmonie manque de souplesse et de profondeur ; elle est même fort étroite : et voici que dans son travail apparaît ce souci de noblesse et d'élégance guindée, qui est l'exagération, peut-être fatale, du classicisme, qui le stérilise et qui le tue. Il faut bien croire qu'il y a là quelque chose de fatal : ou comment se fait-il qu'Alamanni a fait subir à l'*Antigone* de Sophocle des déformations plus maladroites, mais du même genre que celles que Racine infligera, à la même *Antigone*, ou à l'*Iphigénie* d'Euripide? Car l'Antigone d'Alamanni est plus théâtralement héroïque que celle de Sophocle, et son Ismène d'une générosité plus raide, et son Hémon plus sentimental ; Créon ne fuit plus devant le poignard de son fils, le sang d'Hémon ne rejaillit plus sur Antigone, Eurydice n'ouvre plus le loquet de sa porte... Il y a là matière à réflexion.

Il y a matière à se divertir aussi, lorsqu'Alamanni, fabricant un poème épique avec un vieux roman français, au lieu des quarante gaillards qui à certain moment terrassaient et ligottaient le héros, Gyron le Courtois, imagine quarante jeunes femmes aux charmes desquelles il cède, — défaite moins humiliante, plus décente sans doute pour un chevalier? Étrange déformation de toute espèce de vérité! car cela est contraire à la tradition, au texte même du vieux roman qu'Alamanni avait sous les yeux, — et cela est également contraire aux mœurs de son temps à lui. D'où lui vient donc cette tendance à tout édulcorer, à tout affadir? On sait bien que les modes, dans les littératures, se forment tantôt à la suite du mouvement de la vie contemporaine, tantôt par opposition à ce mouvement ; et c'est pourquoi il est si difficile d'expliquer bien comment et en quoi une œuvre littéraire est l'expression de son époque : tant l'esprit d'imitation et l'esprit de contradiction s'y mêlent et s'y emmêlent. Alamanni obéissait-il à un

vague désir de réagir contre l'esprit réaliste, l'ardeur et la brutalité du temps où il vivait ? — Je croirais plutôt, — et ce n'est pas moins curieux, — que c'est là un phénomène d'ordre purement littéraire, étranger à toute influence sociale : au poète qui s'est donné pour mission de restituer le plus exactement possible l'art antique, dans sa forme et dans son fond, l'observation de la réalité contemporaine est naturellement interdite (ou plutôt, c'est déjà une erreur, mais elle était facile à faire) ; mais comme il n'est pas assez érudit pour connaître le passé dans ses vrais caractères, les traits de réalisme qu'il rencontre chez les anciens auteurs le déroutent, il ne les comprend pas, il préfère les écarter ; surtout, comme il s'est habitué à considérer les chefs-d'œuvre classiques comme les types de la beauté parfaite, comme les modèles éternels, il est d'instinct porté à les faire plus parfaits, plus éternels encore, c'est-à-dire à les débarrasser de tout ce qui rappelle en eux trop vivement le temps et les hommes qui les ont produits. L'art devient à ses yeux une vaste convention séculaire, internationale ; un sentiment, une idée, une attitude, plus ils sont éloignés de toute réalité particulière, plus ils sont conventionnels, en un mot, — plus ils sont matière propre à l'œuvre d'art... Remercions Alamanni de nous offrir un aussi « beau cas », comme disent les médecins, de cette maladie du sens artistique, qui devait sévir chez nous durant deux siècles, dévoyant beaucoup d'esprits de second ordre, atteignant et affaiblissant parfois les plus grands.

Il est à croire qu'Alamanni ne s'est jamais dit : le faux, c'est le beau ; pourtant, à considérer la conception de certaines de ses œuvres... Nous ne parlons pas, encore une fois, de sa langue, qui est pure et agréable (sauf dans *Gyron le Courtois*, où les gallicismes abondent : il est vrai que l'auteur versifiait avec le texte français ouvert devant lui). Si ce peut être une excuse pour le *Gyron* d'avoir été

écrit — trente mille vers — en vingt mois, pour satisfaire à un caprice de François Ier, la même excuse n'est pas valable pour l'*Avarchide*, qu'Alamanni a laissée plus de six ans sur le métier. C'est la grande œuvre de la fin de sa vie. Il faut avouer qu'après l'*Avarchide*, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle. Jugez plutôt. Et sachez d'abord que c'est un poème épique, et qu'il ne s'agit de rien moins que de doter l'Italie d'un chef-d'œuvre tel que ceux d'Homère et Virgile, — d'une œuvre sérieuse et noble comme l'Italie n'en possède point encore, car Boiardo et Arioste ne sont que de mauvais plaisants. Le sujet du récit est le siège de Avarco, c'est-à-dire de Bourges, et le champ de bataille est entre deux rivières, l'Yèvre et l'Auron. Le prince païen Clodasso, roi de Bourges, est un usurpateur, que vient assiéger une armée guidée par de vaillants chevaliers, Lancelot, Galehaut, Tristan, etc., — sous le commandement suprême du roi Arthur. Clodasso est assisté par son gendre Segurano, mari de la fière et touchante Claudiana. Dès le début de l'action, Lancelot se prend de querelle avec Agamemnon... pardon, avec Arthur, et se retire sous sa tente, accompagné de son fidèle Patrocle-Galehaut. Pendant qu'il boude avec un entêtement tout homérique, la victoire appartient aux troupes de Clodasso ; Segurano pénètre dans les retranchements des Grecs... je veux dire des chrétiens, et tue le fidèle Galehaut, bien que celui-ci fût revêtu des propres armes d'Achille. Alors seulement Lancelot... non, Achille... non, Lancelot sort de sa retraite, poursuit et tue Segurano, et rend la victoire aux chrétiens.

M. Hauvette, qui fait parfois de ces plaisanteries à froid, — les plus terribles, déclare avec sérieux que la comparaison qui s'établit nécessairement entre l'*Iliade* et le poème d'Alamanni n'est pas à l'avantage de l'*Avarchide*. Et il énumère quelques différences. Alamanni a supprimé les dieux d'Homère, — il a supprimé aussi Thersite, Dolon : le merveilleux et le comique. Lorsque Clodasso-

Priam veut ravoir le corps d'Hector-Segurano, il juge qu'il ne serait point décent qu'il allât lui-même trouver Lancelot, et lui envoie un de ses amis ; et Lancelot cède le cadavre tout de suite, dans un élan de générosité chevaleresque, — et aussi, semble-t-il, parce qu'il n'y tient pas plus que cela ; — d'ailleurs, après sa victoire, bien loin de traîner le malheureux dans la boue et la poussière, il l'avait fait tout de suite laver et préparer pour d'honorables funérailles... Ces héros d'Alamanni ne sont d'ailleurs violents qu'à l'heure du combat; ils ne sont ni impulsifs ni brutaux; ils ont le respect de la vie humaine, ils ont de la gravité, de l'humanité... Ces quelques points, et les autres, par où Alamanni s'écarte de l'*Iliade*, prouvent... qu'il n'avait pas compris grand'chose à l'*Iliade*. Je veux bien que pour faire une Iliade toscane, comme on a appelé l'*Avarchide*, il ne fût pas nécessaire de comprendre la grecque; même, j'admets qu'il valût mieux ne pas trop bien la comprendre : mais alors il ne fallait pas la copier. Il ne fallait pas non plus — tel un peintre qui copierait deux tableaux sur la même toile (vous voyez d'ici le résultat ; c'est à peu près l'*Avarchide*), il ne fallait pas affubler ces héros grecs, qui ne sont pas grecs, de noms de chevaliers de la Table Ronde, dont ils n'ont tout de même que le nom. Car si encore, là où Achille s'efface, Lancelot s'épanouissait ! Mais le Lancelot d'Alamanni n'est pas plus Lancelot qu'il n'est Achille. C'est désespérant. Il n'est pas amoureux, il n'est pas pieux, il est à peine aventureux, il ne se bat pas en duel, il combat sagement à la tête de ses troupes, ou derrière des retranchements, comme un bon capitaine au service de Charles-Quint... Lisez l'analyse de ce poème par M. Hauvette; elle est amusante et fine d'un bout à l'autre. Elle donne envie de lire l'*Avarchide*.

Je voudrais parler aussi de la *Coltivazione* où Alamanni, avant d'être l'Homère que nous venons de voir, avait voulu

être Virgile. C'est son œuvre la plus fameuse. On l'a beaucoup lue au XVIII[e] siècle ; et Ginguené en fut encore enthousiaste. Mais les goûts ont changé. Il est visible que la *Coltivazione* a procuré à M. Hauvette de cruelles heures. Il y a pourtant trouvé quelques perles, comme ce passage, où l'auteur apprend au paysan que la cueillette de l'ail doit se faire à un certain moment de l'année, où son parfum est moins fort, parce qu'alors :

> Sans craindre plus que le fâcheux relent
> Ne l'incommode, à l'aise il pourra dire,
> D'aussi près qu'il voudra, son grand tourment
> A la belle pour qui son cœur soupire.

Mais il y a trouvé aussi force imitations et traductions de Virgile, Columelle, Varron, Sénèque et Pline l'Ancien ! Par contre, il n'y a pas trouvé trace d'un véritable sentiment de la nature. Ces fausses *Géorgiques* n'ont point de saveur, point de vie. On ne se douterait pas que l'auteur de ce poème champêtre avait des domaines en Provence, et y faisait de longs séjours. C'est même en Provence seulement qu'il a pu étudier la vie des champs, ailleurs que dans Columelle ou Varron ; ce qui n'a pas empêché tous les critiques, avant M. Hauvette, de chercher le principal intérêt de la *Coltivazione* dans la représentation des mœurs et des procédés des agriculteurs toscans.

La conclusion du livre de M. Hauvette, si claire et si ferme, est tout entière à retenir. Il énumère, sans cependant insister là-dessus plus qu'il ne faut, les preuves, par lui découvertes, de l'influence directe exercée par Alamanni sur les poètes français de la Pléiade. Quelques-uns de ses arguments sont tout à fait frappants. Dans l'ensemble, assurément, ils ne peuvent nous amener à conclure que sans Alamanni la Pléiade n'aurait pas fait son œuvre. Toutefois il est certain que Du Bellay et ses amis l'ont regardé comme un maître, ce qu'il est bon que nous sachions. Mais sur-

tout, à considérer son œuvre, en somme médiocre, moins comme une cause productive que comme un symptôme, elle est en effet un bien curieux symptôme, avec ses tendances à l'impersonnalité et à l'abstraction, et cette conception nouvelle, et qui va se répandre, de la distinction, de la tenue, de la noblesse dans l'art. Cette conception-là a été, en même temps que d'assez de beauté, la source d'un assez long martyre pour les générations qui l'ont formulée, exploitée et puis subie : il est juste qu'on en connaisse bien les inventeurs. M. Hauvette vient de breveter Alamanni. Son livre est celui d'un patient érudit, et d'un fin critique et historien de l'art littéraire.

Julien LUCHAIRE.

Actualités Scientifiques

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Pour avoir une idée exacte du principe de la Télégraphie électrique sans fil, il est nécessaire de se rappeler qu'une étroite parenté rattache les phénomènes de la lumière à ceux de l'électricité. Les premiers sont produits par des ondulations du fluide impondérable, infiniment élastique, l'éther, qui joue un si grand rôle dans la Physique moderne. Or, il y a une quinzaine d'années, le savant allemand Hertz, donnant une imposante confirmation aux théories de l'illustre Maxwell, fit une série d'expériences justement demeurées célèbres. Il montra que l'étincelle électrique éclatant entre les deux boules d'un excitateur reliées aux pôles d'une bobine de Ruhmkorff exécute une série d'oscillations, trop rapides pour donner à notre œil autre chose que l'impression d'un trait de feu continu, et qui sont, pour le milieu éthéré, au même titre que l'activité lumineuse, la source d'ondulations capables de se manifester au loin par des effets particuliers. Mais, tandis que les vagues d'éther dont les chocs sur notre rétine nous fournissent les sensations de la lumière sont telles que la distance d'une crête à la suivante, ou *longueur d'onde*, atteint à peine quelques dix-millièmes de millimètre, celles dont Hertz nous révéla l'existence, ou *ondes hertziennes*, sont incomparablement plus longues : des milliers, et même des milliards de fois. Si l'on considère que toutes ces ondes, électriques ou lumineuses, volent dans l'espace à la vitesse de 300.000 kilomètres par

seconde, on pourra, par une simple division, calculer la durée afférente à chacune d'elles, c'est-à-dire le temps nécessaire à une molécule d'éther pour osciller de part et d'autre de sa position d'équilibre. Cette durée varie entre *un et demi et deux quatrillioniėmes de seconde* quand on parcourt, du violet au rouge, toute la gamme des vibrations lumineuses. Elle est, pour les ondes hertziennes, des milliers, des milliards de fois plus grande, à raison de la proportion indiquée plus haut pour les longueurs. C'est aussi à cette longueur, relativement considérable, que ces mêmes ondes doivent une importante propriété, précieuse dans les applications : un obstacle se dresse-t-il sur leur route, elles *se diffractent* autour de lui dans tous les sens, le contournent et se propagent derrière lui ; de telle sorte que le rayon hertzien échappe à la servitude de la propagation rectiligne que subit, presque rigoureusement, le rayon lumineux. Ce rôle que joue la longueur d'onde dans les phénomènes de diffraction reçoit en Optique Physique une explication complète, dont je dois me borner à signaler ici l'existence.

Ainsi les ondes hertziennes ne sont arrêtées ni par les accidents de terrain, ni même par la convexité du globe terrestre, semblables en cela aux ondes sonores, qui nous parviennent en dépit des obstacles interposés entre leur source et notre oreille, parce que leur ordre de grandeur, s'élevant jusqu'au mètre, leur permet de se diffracter suffisamment.

*
* *

C'est de ces ondes hertziennes que nous allons faire les messagers de signaux convenus ; c'est avec elles que nous allons constituer un système de Télégraphie sans fil. Il faut évidemment pour cela que, lancées à travers l'espace par un *appareil transmetteur*, elles puissent révéler leur

présence au point, quelconque, où nous supposerons placé l'*appareil récepteur*. C'est le moment de parler du révélateur par excellence des ondes hertziennes, le fameux *tube à limaille* dont les propriétés furent signalées par le professeur Branly, de l'Institut catholique de Paris. Rien de plus simple que ce merveilleux petit organe. Qu'on imagine un mince tube dont le diamètre intérieur mesure à peine quelques millimètres. Par chaque bout pénètre une tige de métal, prolongement d'un fil conducteur qui se rend à l'un des pôles d'une pile électrique ; mais, dans le tube, les deux tiges, au lieu de se rejoindre, sont séparées par un intervalle d'un millimètre ou deux rempli d'une très fine poussière métallique.

L'expérience montre ici trois faits importants et dont chacun peut recevoir une explication plausible :

1° Cette poussière de métal agit comme corps isolant ; elle oppose au passage du courant de la pile un obstacle infranchissable (1).

2° Si une onde hertzienne passe dans l'intérieur du tube, aussitôt la limaille devient conductrice (2). le circuit de la pile est fermé et le courant passe : la limaille est dite *cohérée*.

3° Cette conductibilité persiste après le passage de l'onde, pourvu que l'on ne touche pas au tube : elle disparaît immédiatement si le tube reçoit, de la main ou d'un petit marteau, un choc même très léger (3). La limaille est dite *décohérée*. Le courant ne passe plus.

C'est à raison de ces propriétés que le tube à limaille a

(1) C'est probablement parce que la surface de chaque grain subit au contact de l'air une très légère oxydation qui la rend mauvaise conductrice.

(2) On suppose que le passage de l'onde fait éclater, d'un grain à l'autre, des étincelles microscopiques transportant des particules métalliques, véritables ponts qui font de la limaille une chaîne continue et, par conséquent, conductrice.

(3) Le choc a suffi pour faire écrouler les ponts qui s'étaient formés.

reçu de M. Lodge le nom de *cohéreur* sous lequel on le désigne ordinairement. Le nom de *radioconducteur*, donné par M. Branly, rappelle la propriété de conduction pour les ondes hertziennes (1).

*
* *

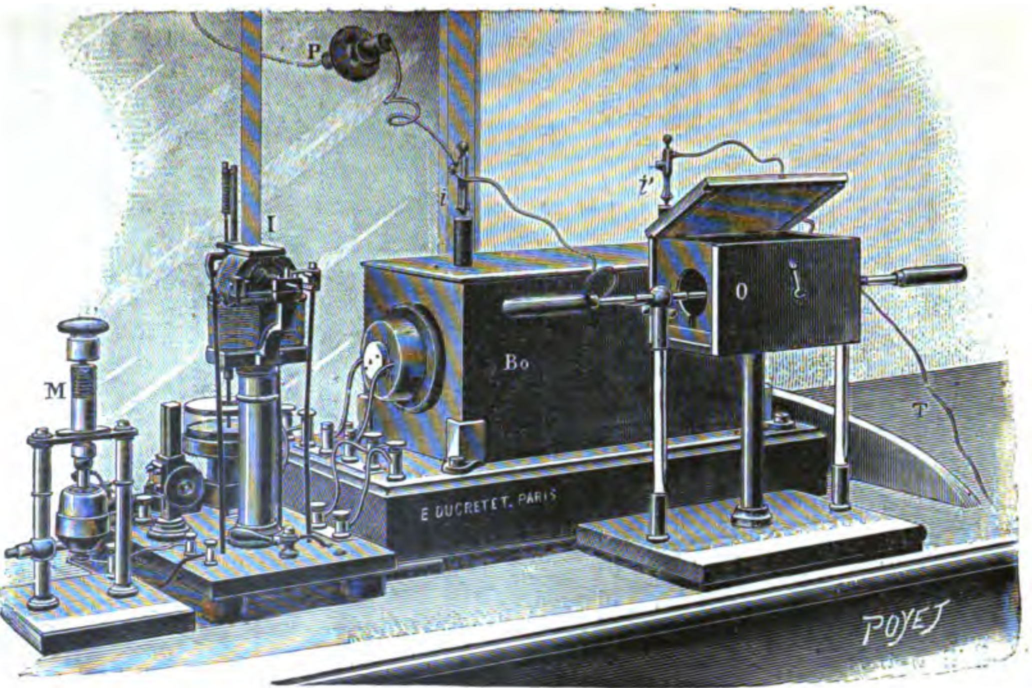
Je vais maintenant aborder la description d'une installation de télégraphie sans fil en prenant pour modèles les appareils construits par la maison E. Ducretet, de Paris.

Poste transmetteur. — Une bobine de Ruhmkorff, alimentée par une source quelconque d'électricité, entre en activité quand on appuie sur un manipulateur spécial M. Aussitôt l'étincelle éclate et oscille très rapidement entre les deux boules d'un excitateur O relié, d'une part, à la terre et, de l'autre, à une longue antenne ou tige métallique, dont l'extrémité doit se dresser à 10, 20, 50 mètres du sol, suivant la distance à laquelle on veut communiquer. Ces étincelles sont, comme je l'ai dit, une source d'ondes hertziennes qui se répandent suivant toutes les directions avec la vitesse de la lumière. Le manipulateur se manœuvrant comme celui d'un appareil Morse ordinaire, on peut régler à volonté les périodes d'émission et d'interruption de ces ondes.

Poste récepteur. — Il comprend aussi une longue antenne prolongée vers le sol par un fil conducteur qui se rend à la terre et deviendra le siège d'ondes secondaires lorsqu'il sera rencontré par celles du transmetteur.

Sur le parcours de ce fil est intercalé un tube à limaille, lequel, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, fait partie du circuit d'une pile. Celle-ci n'a qu'une force électromotrice très faible (1/4 de volt). Ses alternatives d'ouverture et

(1) Les explications précédentes ne sont pas les seules que l'on ait imaginées. Du reste, on a proposé plusieurs modèles de cohéreurs et un grand nombre de mélanges différents pour constituer la limaille.



Appareil transmetteur.

de fermeture serviront, par l'intermédiaire d'un mécanisme assez délicat, à ouvrir et à fermer (1) le circuit d'une seconde pile, dite pile locale, beaucoup plus puissante, qui actionne : 1° un récepteur ordinaire de télégraphe Morse ; 2° une sonnerie d'appel ; 3° un petit marteau décohéreur placé le long du tube à limaille sur lequel il frappera des coups répétés. Pour comprendre la façon dont ce marteau est mis en mouvement, il suffit de se représenter une sonnerie électrique dont le timbre aurait été remplacé par le cohéreur.

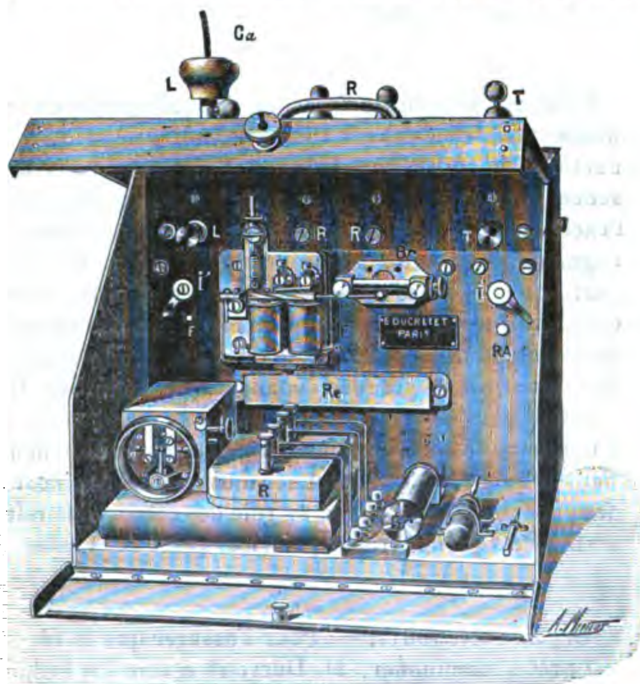
Voyons maintenant tout ce mécanisme à l'œuvre :

On sait que les signaux de l'alphabet Morse, employé dans la Télégraphie sans fil, se composent de *points* et de *traits*.

Je suppose que l'expéditeur veuille transmettre un trait. Il appuie la main sur le manipulateur, qu'il maintient abaissé pendant le temps nécessaire. Aussitôt, et pendant tout cet intervalle, la bobine donne des étincelles qui jaillissent entre les deux boules de l'excitateur et créent un torrent d'ondes hertziennes irradiant au loin. Ces ondes atteignent l'antenne réceptrice, donnent naissance à des ondes secondaires qui traversent la limaille du tube et la cohèrent : voilà le circuit de la première pile fermé. Celui de la pile locale se ferme aussitôt; la sonnerie d'appel se fait entendre ; la personne qui est à l'appareil, ainsi prévenue, dirige le courant, à l'aide d'un commutateur, sur le récepteur Morse : la bande de papier de celui-ci *commence* à enregistrer le tracé du trait. Mais au même instant le marteau décohéreur, attiré par son électro-aimant, interrompt ce tracé, car son mouvement d'*aller* ouvre le circuit de la pile locale, ensuite son mouvement de *retour*, produisant un choc léger sur le tube, décohère la limaille et ouvre le circuit de la première pile. Concevons que tout cela se

(1) C'est la disposition connue en Télégraphie sous le nom de *relais*.

répète un grand nombre de fois pendant le temps très court de la manipulation, nous aurons finalement criblé la bande de papier d'une suite de petites lignes parallèles assez rapprochées pour se fondre en un trait continu, et nous



Appareil récepteur.
(Le tube à limaille et le marteau sont placés horizontalement, à droite de l'électro-aimant. On n'a pas représenté la sonnerie et le récepteur Morse ; ces organes sont renfermés dans une boîte spéciale placée à gauche de la figure.)

pourrons recommencer indéfiniment l'opération pour tracer soit des traits, soit des points, espacés à volonté.

J'ajoute qu'un dispositif spécial permet de mettre en marche le récepteur d'une façon automatique dès que le transmetteur envoie les signaux. Il est alors inutile

d'avoir un employé qui guette l'arrivée de la dépêche.

Rien n'empêche évidemment un même poste d'être installé en double, c'est-à-dire de servir à la fois pour l'émission et la réception des signaux. La même antenne sert aisément aux deux fins.

*
* *

Quel est le rôle de l'antenne, la seule partie du mécanisme visible au dehors ? Est-elle indispensable à la production des ondes hertziennes ? Nullement, mais sa présence augmente ce qu'on appelle la capacité électrique de l'excitateur, et l'on démontre que la longueur des ondes augmente avec cette même capacité. On a vu, d'autre part, que, plus les ondes sont longues, et plus s'accentue cette diffraction qui, leur permettant de contourner les obstacles et même la convexité du globe, rend possibles les transmissions à grandes distances. En définitive, il faut d'autant plus élever l'antenne qu'on se propose de communiquer plus loin. Certaines installations emploient aussi, dans le même but, des antennes multiples. Au reste, toutes les particularités relatives au rôle de cet organe relèvent de théories qui ne seraient pas à leur place dans cette étude.

*
* *

Organes accessoires. — Pour s'assurer que le récepteur est prêt à fonctionner, M. Ducretet a soin de l'explorer, en quelque sorte, à l'aide d'un petit appareil dit *radiateur d'essai* qui produit des étincelles oscillantes de très faibles dimensions, suffisantes toutefois pour impressionner le cohéreur à la distance de quelques mètres. Le circuit de la pile locale étant mis sur la sonnerie d'appel, on est averti, par la mise en marche de celle-ci, que tout fonctionne bien et que le récepteur est prêt à recevoir les signaux. Faute de cette précaution, il pourrait se faire qu'une avarie quelconque au poste d'arrivée empêchât,

non seulement de recevoir la dépêche, mais encore de savoir qu'elle est envoyée.

Je signale aussi un ingénieux instrument de contrôle. C'est le *radiotéléphone* Popoff-Ducretet, appareil fort simple, de dimensions très réduites, qui pourrait, en cas de nécessité pressante, remplacer le récepteur, car il fait percevoir les signaux par des sons longs et brefs. Mais il a le désavantage de ne laisser aucune trace de la dépêche et de n'en pas signaler l'arrivée.

*
* *

Historique. — Les travaux de Hertz remontent à une quinzaine d'années. L'invention du tube à limaille est de 1890. En 1895, le professeur Popoff, de l'Ecole des torpilleurs de Cronstadt, adjoint à ce tube le marteau décohéreur, crée l'antenne, emploie le relais ; il montre que les ondes hertziennes fournissent un excellent moyen pour enregistrer les perturbations atmosphériques et même pour envoyer des signaux au loin. C'est à ce moment que la Télégraphie sans fil prend naissance : on voit qu'elle ne date pas de dix ans.

Dès lors les expériences se succèdent, les recherches et les essais se multiplient : chaque année marque un nouveau progrès. Je vais donner une idée des principales étapes parcourues :

1897. L'inventeur italien Marconi fait des expériences à la Spezzia sur des navires de guerre de son pays ; il communique avec la côte jusqu'à 16 kilomètres.

1898. Il relie Bournemouth et l'île de Wight. A Paris, M. Ducretet, secondé par M. Roger, l'ingénieur de sa maison, fait communiquer la tour Eiffel et le Panthéon. Dans les environs de Paris, M. Voisenat, ingénieur des Télégraphes, parvient à franchir 10 kilomètres.

1899. Marconi communique de Wimereux (France) avec South-Foreland (Angleterre). Dans l'hiver de cette

même année, M. Popoff sauve la vie, à l'aide de la Télégraphie sans fil, à 17 pêcheurs perdus sur un glaçon dans le golfe de Finlande. Ils sont signalés à un vaisseau brise-glaces qui se porte immédiatement à leur secours.

1901. Marconi correspond d'Antibes en Corse (175 km.). C'est à la fin de cette année qu'il dit avoir transmis quelques signaux entre le cap Lizard (Angleterre) et l'île de Terre-Neuve, franchissant ainsi l'Atlantique dans toute sa largeur, soit 5.000 kilomètres.

Si les expériences faites au moyen d'installations grandioses et coûteuses n'ont pas donné des résultats à l'abri de toute contestation, il n'en faut pas moins admirer la hardiesse et l'esprit inventif de leur auteur, qui s'est, depuis, mis résolument à l'œuvre pour établir, par les ondes hertziennes, un système de communications suivies entre l'Amérique et l'Europe.

Je ne puis passer sous silence la croisière que cet infatigable chercheur, à qui la ville de Rome vient de décerner le titre de citoyen, a faite l'année dernière à bord du croiseur italien le *Carlo-Alberto*. Il s'est servi, pour ces expériences qui durèrent quatre mois, d'un détecteur magnétique de son invention. Un poste transmetteur extraordinairement puissant était installé à Poldhu, sur la côte anglaise. Le croiseur se rendit d'Angleterre en Russie, revint en Angleterre, descendit l'Atlantique et, par Gibraltar, regagna la Spezzia. Sur tout cet immense parcours, des communications furent obtenues, parfois à plus de 2.000 kilomètres.

Toutes les dépêches, il est vrai, ne parvinrent pas à destination. Mais les résultats d'une telle épreuve permettent d'espérer qu'un jour viendra où les distances à franchir sur la planète ne seront plus un obstacle à l'extension de la Télégraphie sans fil.

Bien d'autres essais seraient à mentionner. Ceux que MM. les lieutenants P. Ducretet et Melin ont faits en Tu-

nisie offrent un intérêt particulier ; ces deux officiers, ayant cherché à se rapprocher autant que possible des conditions plus ou moins précaires dans lesquelles on serait obligé d'opérer en temps de guerre, sont arrivés à des résultats satisfaisants.

***

Avantages et inconvénients de la Télégraphie sans fil.

1° *Avantages.* — En supprimant le fil qui, dans la Télégraphie ordinaire, réunit le poste de départ au poste d'arrivée, on fait disparaître, d'un coup, les inconvénients, les embarras, les préoccupations dont ce fil est la cause ou l'objet : frais de pose et d'entretien, interruption toujours possible du fait d'un accident quelconque ou de la malveillance. De plus, le récepteur et le transmetteur peuvent se trouver tous deux en mouvement, ignorer leur situation respective, être séparés par des obstacles infranchissables : leur communication, dans la portée efficace des ondes hertziennes, est assurée si l'on a de bons appareils. Qui peut prévoir les ressources nouvelles offertes ainsi à la navigation, au commerce, à l'industrie, aux voyages d'exploration en pays déserts ou ennemis ? A ce point de vue, la navigation paraît devoir être privilégiée. De navire à navire, de la côte à un navire et *vice versa*, c'est-à-dire de poste mobile à poste mobile ou de poste fixe à poste mobile, nous avons maintenant un moyen commode pour faire parvenir et pour recevoir des signaux. D'ailleurs, les ondes hertziennes se propagent mieux sur l'eau que sur la terre ; le brouillard (1), la neige, la pluie, ne peuvent les

(1) Pourquoi le brouillard leur est-il ainsi perméable, quand il ne l'est pas à la lumière ? C'est encore ici un avantage que les ondes hertziennes doivent à leur grande longueur. En effet, le brouillard n'est qu'un assemblage de globules d'eau, de très mince épaisseur, à la surface desquels les ondes lumineuses éprouvent des réflexions multiples qui les empêchent finalement de traverser l'ensemble. Comme le fait prévoir la théorie, ces réflexions n'auraient pas lieu, et les ondes lumineuses

arrêter. Il semble même qu'un air humide favorise leur transmission, du moins aux grandes distances.

Toutes ces propriétés feront de la Télégraphie sans fil l'auxiliaire précieux du marin et de l'explorateur. Il n'est pas interdit d'espérer qu'on lui devra peut-être la connaissance, depuis si longtemps ambitionnée, des pôles de la Terre, si, comme il en était dernièrement question, on procède par étapes méthodiques et prudentes.

Au reste, on est entré déjà dans la voie des applications. Tous les navires de guerre de la marine russe, beaucoup de navires des marines française et allemande ont à leur bord des installations de Télégraphie sans fil. Dans la Méditerranée, des postes fixes communiquent à 260 kilomètres. Sur les côtes de la Hollande des bateaux-phares se relient de cette façon avec la terre ferme et les navires au large.

Un service régulier est, depuis la mission Lacroix, établi entre la Martinique et la Guadeloupe.

Enfin, dans le présent mois d'août, des expériences entreprises à l'aide de ballons captifs, entre Belfort et l'établissement aérostatique de Chalais-Meudon, viennent de démontrer la possibilité de communiquer par terre jusqu'à près de 400 kilomètres.

Inconvénients. — A tous les avantages qui viennent d'être énumérés s'opposent des inconvénients sérieux qu'il est nécessaire de connaître pour se préserver des enthousiasmes irréfléchis et des espérances prématurées.

Et d'abord, les ondes hertziennes se développant en sphères concentriques, un même transmetteur influence indifféremment à la ronde tous les récepteurs établis dans les conditions voulues et placés à distance efficace : il envoie ses signaux à qui veut les prendre. De là des difficultés pour assurer le secret des dépêches, nécessité d'employer

passeraient directement, si leur longueur était beaucoup plus considérable par rapport à l'épaisseur des globules. Or, c'est précisément, comme on l'a vu, le cas des ondes hertziennes.

des langages conventionnels avec clefs secrètes, ce qui ne va pas sans des complications gênantes. Et, inversement, un même récepteur peut se trouver influencé simultanément par deux ou plusieurs transmetteurs fonctionnant indépendamment et même à l'insu les uns des autres. Il recevra donc des signaux qui ne lui auront pas été destinés et dont la superposition désordonnée avec ceux qu'il attend risque de rendre ces derniers absolument indéchiffrables. Le cas s'est déjà présenté en manœuvres navales. Cet inconvénient, peu sensible encore, le deviendra d'autant plus que les applications de la Télégraphie sans fil prendront plus d'extension.

Peut-on remédier à ce double défaut des transmissions et des réceptions multiples et désordonnées? La chose ne paraît pas impossible, absolument parlant. Les tentatives faites dans cette voie utilisent pour les ondes de l'éther le principe de la *résonance*, bien connu pour les ondes sonores : Un corps vibrant fait vibrer un autre corps placé à distance, pourvu que les sons propres à tous deux soient à l'unisson. Pour peu qu'ils s'écartent de cet accord, les vibrations du corps influencé, sans disparaître complètement, cessent d'être perceptibles. Si l'on peut, pour les ondes électriques propres au transmetteur et pour celles du récepteur, réaliser une pareille *syntonisation*, le problème sera résolu. Le récepteur aura beau être sollicité à recevoir les signaux d'autant de transmetteurs que l'on voudra, il ne sera sensible que pour ceux en prévision desquels il aura été accordé, et tout se passera pour lui comme si les autres n'existaient pas. On est arrivé, dans cette voie, à des résultats intéressants. Mais la solution complète et pratique est loin encore. C'est que, malheureusement, la résonance est bien plus facile à obtenir avec les vibrations électriques qu'avec les vibrations acoustiques; de plus, le transmetteur émet à la fois des ondes de longueurs différentes, donnant ainsi ce qu'on pourrait appeler des *harmoniques* du son

fondamental; ajoutons à cela l'extrême sensibilité du cohéreur, lequel répond, sinon à toutes les excitations, du moins à des excitations de périodes fort inégales. Or, comme il n'est, après tout, qu'un appareil à déclenchement, il lui suffit d'être impressionné, même fort peu, pour mettre en marche l'appareil enregistreur des signaux.

L'emploi, jusqu'ici indispensable, de l'antenne peut créer d'autres difficultés. On admet que la hauteur de cette antenne doit représenter environ le quart de la longueur des ondes. Or, pour les communications à grande distance, il faut que cette longueur atteigne et dépasse des centaines de mètres. On se tire aisément d'affaire si l'on dispose d'édifices suffisamment élevés au sommet desquels on pourra dresser l'antenne ; mais, en pays désert, il faut planter des mâts d'une grande hauteur, ce qui représente un matériel encombrant à traîner avec soi. Passe encore pour les navires, dont les mâts fournissent des supports très commodes. Sur terre, les ballons captifs et les cerfs-volants peuvent rendre des services en certains cas, mais cette ressource est assez précaire et réclame d'ailleurs des circonstances atmosphériques favorables.

Il semble résulter aussi des expériences de Marconi sur le *Carlo-Alberto* que l'action de la lumière solaire réduit la portée des communications à grande distance, en diminuant la longueur des ondes. Un état de sécheresse extrême de l'atmosphère est aussi un inconvénient pour les transmissions terrestres. Enfin celles-ci sont particulièrement laborieuses au-dessus des villes.

Voici encore un point sur lequel la Télégraphie sans fil est dans un état d'infériorité marquée par rapport à la Télégraphie avec fil ou câble. Je suppose qu'une installation quelconque de celle-ci se trouve insuffisante à un moment donné, les demandes de transmission devenant trop nombreuses pour que le service puisse être assuré convenablement. D'abord, cela n'arrivera pas de sitôt, car on sait

les prodiges d'ingéniosité grâce auxquels on a pu réussir à augmenter, en des proportions incroyables, le rendement d'une ligne ; mais, de plus, rien n'empêche, théoriquement, d'ajouter, côte à côte, autant de récepteurs et de transmetteurs que l'on voudra, au poste de départ comme au poste d'arrivée, en mettant, bien entendu, un fil de ligne pour chaque nouvel appareil. On conçoit ainsi la possibilité de doubler, tripler, quadrupler, toutes choses égales d'ailleurs, le nombre des dépêches qui seront expédiées dans un temps donné. Il n'en irait pas de même avec la Télégraphie sans fil. On ne pourrait, en disposant des appareils les uns à côté des autres, se flatter de faire face aux exigences d'un service devenu subitement trop chargé ; on devine la cacophonie qui en résulterait immédiatement, à moins qu'on ne réservât entre les appareils des distances tellement considérables que la solution deviendrait aussitôt illusoire.

*
* *

On voit qu'il reste beaucoup à faire en Télégraphie sans fil. Il ne paraît pas probable qu'elle remplace un jour complètement la Télégraphie avec fil ou câble. Son rôle paraît bien plutôt devoir être celui d'un utile auxiliaire dans les circonstances nombreuses où celle-ci fera défaut. C'est là un domaine assez vaste pour encourager les travaux et les espérances des inventeurs.

Quant aux installations proprement dites, une réglementation deviendra bientôt nécessaire, et l'Administration des Postes et des Télégraphes les a comprises dans son monopole d'État.

D'autre part, les différents pays ont senti la nécessité d'arriver à une entente pour tirer de la nouvelle invention le meilleur parti possible, principalement dans l'intérêt de la navigation. Une conférence internationale s'est réunie dans ce but à Berlin (3 août). L'Allemagne, l'Angleterre, la

France, l'Autriche-Hongrie, la Russie, l'Espagne, les États-Unis, ont envoyé en tout une quarantaine de délégués.

*
* *

La transmission de la pensée à distance sans intermédiaire matériel, telle est la belle application des ondes hertziennes que nous venons d'étudier. Mais elle n'est pas la seule que l'on puisse concevoir. Un jour viendra peut-être où l'on captera ces ondes, comme on le fait, au moyen de lentilles et de miroirs, pour les ondes lumineuses. On pourra diriger alors sur un point unique toute l'énergie que les radiations électriques empruntent à l'étincelle et qu'elles dispersent, inutilement pour nous, dans l'espace. Ce jour-là le problème du transport de l'énergie à distance, sans câble de transmission, sera résolu.

Ce n'est encore qu'une vue théorique, car la grande puissance de diffraction des ondes électriques oppose un sérieux obstacle à la réalisation d'un tel progrès. Mais voici une application très curieuse que je tiens à signaler en terminant. A l'Académie des Sciences, M. Appell, membre de l'Institut, a présenté (séance du 3 août) un appareil inventé par M. l'ingénieur Torrès. Les ondes électriques servent ici à commander de loin la manœuvre d'un moteur quelconque, c'est-à-dire qu'on pourra mettre en marche le propulseur d'un canot de sauvetage non monté, actionner son gouvernail, diriger une torpille ou un ballon, etc. Sous les dimensions réduites d'un modèle de démonstration, cet appareil, que l'inventeur appelle *Télékine*, a fonctionné d'une façon satisfaisante devant l'Académie.

Charles Montel.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Deuxième Année N° 9 25 Septembre 1903

La

Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Les amours de Mirabeau [1]

Trois contributions importantes à l'histoire de Mirabeau viennent d'être mises sous les yeux du public. C'est :

1° *Les amours de la Marquise de M... et du Comte de M...*, dialogues écrits par Mirabeau à Vincennes, lesquels sont au nombre de six (le dernier inachevé) et desquels la *Revue de Paris* a publié trois, le 1er décembre 1895. J'ai lu les deux autres, plus le sixième inachevé, dans une copie qu'a faite M. Dauphin Meunier sur l'original appartenant à M. le vicomte de Begouen.

2° Les *Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau,* avec quelques lettres de Mirabeau à Sophie de Monnier, publiées par M. Paul Cottin en 1903. Elles étaient inédites. Ce qu'on avait et qui était très connu, c'étaient les lettres ostensibles et passant sous les yeux de la police que Mirabeau écrivait à Sophie du donjon de Vincennes et qui furent publiées pour la première fois par Manuel en 1792.

(1) *Sophie de Monnier et Mirabeau,* par Paul Cottin (chez Plon).— *Mirabeau : Lettres à Julie,* par Dauphin Meunier (*ibid.*). *Lettres de Mirabeau à Chamfort,* etc.

Ce qu'on a maintenant, ce sont les lettres secrètes, en partie chiffrées, de Sophie de Monnier à Mirabeau, avec quelques lettres, également secrètes et également en partie chiffrées, de Mirabeau à Sophie, et c'est ce qui était inconnu et ce que M. Cottin vient de publier.

3° Les *Lettres de Mirabeau à Julie*, publiées par M. Dauphin Meunier en 1903. Ce sont des lettres secrètes écrites par Mirabeau du donjon de Vincennes à Mlle Julie Danvers et à l'amant de celle-ci, La Fage. Elles étaient, comme les précédentes, absolument inconnues du public.

M. Cottin et M. Dauphin Meunier, pour démêler et expliquer les désignations cryptographiques et les allusions mystérieuses contenues dans ces lettres et les rendre intelligibles, se sont donné des peines infinies. Le public doit leur en être infiniment reconnaissant.

Pour *rapporter* à notre tour ces deux affaires, mêlées de quelques autres, avec brièveté et clarté, le meilleur moyen nous semble être de *raconter*, en suivant l'ordre chronologique, comme si nous faisions une biographie de Mirabeau, mais, bien entendu, en ne nous occupant que de ses aventures amoureuses ou galantes.

I

Gabriel de Mirabeau est né en 1749, d'une famille enragée. La violence et la démence étaient comme endémiques dans sa race. Les Mirabeau étaient des soldats intrépides, indisciplinés et d'une audace tumultueuse et extravagante. Du reste, à la fois avides et prodigues, insolents et menteurs. Les Mirabeau sont des Mauprat. Le père de Mirabeau est un déséquilibré, plein d'imagination et d'esprit, autoritaire, véhément et maniaque. Sa mère est une sensuelle incoercible et proprement une dégénérée. Sa sœur aînée, Marie, est retenue comme folle, dès l'âge de

cinq ans, au couvent. Une autre de ses sœurs, Mme du Sallant, est une sensuelle presque aussi extravagante que sa mère.

Né de ce sang ardent et un peu empoisonné, Gabriel est, avant même son adolescence, entraîné aux plaisirs et à l'activité fougueuse d'une façon anormale. Il a sa première affaire galante à treize ans. Il inquiète et fait trembler son entourage par ses incartades et ses sautes d'humeur.

On en fait un soldat à dix-huit ans. Il est emprisonné pour indiscipline à dix-huit ans et demi. Il fait la campagne de Corse en 1768. Rentré en grâce auprès de son père, on le marie en 1772, à l'âge de vingt-trois ans. Il a un fils. Mariage malheureux du reste ; querelles, escapades, folies. Amours plus ou moins secrètes, plus ou moins scandaleuses avec Mme de Guémenée, avec la comtesse de Bussy, avec des filles et des servantes, sans qu'on puisse compter. Il paye, il se fait payer. Reste du compte : 160.000 livres de dettes.

Il est interdit, et enfermé par lettre de cachet, d'abord au château d'If, en face de Marseille, puis au fort de Joux près Pontarlier (1775). Voilà Mirabeau de sa naissance à vingt-cinq ans.

Il était horriblement laid, comme on sait, ayant été défiguré par la petite vérole, mais avec de très beaux yeux gris à fleur de tête et une voix charmante. Il fut gros de bonne heure, comme le dit Sophie dans une phrase difficile à reproduire, mais d'une grosseur qui tenait à la puissance et au développement des muscles : l'obésité ne vint que plus tard. Ses manières étaient d'ordinaire très polies, très cérémonieuses et même affectées. Dans la familiarité, c'était l'excès contraire : vulgarité, épaules roulantes et tapes sur le ventre et coups de poing dans le dos. Il n'était point buveur, mais grand mangeur et recherchant une nourriture si relevée de toutes sortes d'épices que ses commensaux ne pouvaient pas la supporter et en avaient

des crachements de sang. « Etes-vous donc une salamandre? » lui disait Dumont (de Genève). Il était menteur, mystificateur et faiseur de dupes avec verve et avec délices, le plus souvent pour se procurer de l'argent ; mais, ce me semble, bien aussi pour son plaisir et pour obéir à sa nature et pour exercer et éprouver continuellement le pouvoir de ses yeux ensorceleurs, de sa voix enchanteresse et de ses gestes captivants.

Comme c'était l'habitude, presque universelle en son siècle, il ne parlait que morale, et son sens moral était nul. Ses idées sur l'amour et sur les femmes sont intéressantes à surprendre là où il n'a ni intérêt ni tendance naturelle à mentir, ce qui, du reste, est assez rare. Il voit dans l'amour une nécessité de sa nature et dit, d'après Jean-Jacques : « Nos passions sont les principaux instruments de notre conservation. » Il va à la femme comme à un instrument de plaisir et sans acception de classe, de monde, de caractère, ni même — ce qui est très significatif — ni même de beauté. « Il ne fut jamais très sensible à la perfection des traits. » L'imagination sensuelle le dominait. Il disait : « Pourquoi tous les amours, même les plus délicats, finissent-ils ? Parce qu'on s'imagine y goûter des plaisirs qu'on n'y trouve point, et ceci parce que chez tous les mortels l'imagination est plus active que le cœur n'est sensible. »

Du reste, comme tout son siècle, à bien peu près, il a ce goût pour les femmes qui s'accompagne, et qui peut-être s'aiguise, d'un absolu mépris pour les femmes. *Lettres à Chamfort :* le passage, du reste, est bien amusant : « L'aberration des comètes n'est pas plus difficile à calculer que les mouvements du cœur, de l'esprit et surtout de l'amour-propre des femmes. Vous remarquerez que je n'ai peut-être fait là qu'un pléonasme, au lieu d'un *crescendo ;* car plus je les vois et plus je me persuade que l'amour-propre est à peu près l'unique clef de ce qu'on appelle leur

caractère. Or le caractère ne se compose que des habitudes de l'âme et de l'esprit, mélangés, il est vrai, à doses inégales ; et j'ai beaucoup de peine à croire que le sexe duquel les hommes tels que vous et M. Thomas dites : « il est impossible de le connaître », ne doive pas toute son impénétrabilité au défaut presque absolu de caractère... Dans notre sexe, on n'a généralement pas une certaine force de tête sans avoir quelque force de caractère. Dans l'autre, voyez comme l'analogie serait fautive ! Je lisais hier dans votre recueil philosophique un morceau *sur le Bonheur*, de Mme du Chatelet, que je ne connaissais pas et qui vaut d'être connu. Il y a dans ce morceau des choses charmantes sur l'amour, et notamment deux pages sur l'immutabilité de son âme en amour, qui séduiraient à coup sûr quiconque ne connaîtrait pas son histoire. Vous la savez mieux que moi. Vous savez qu'elle n'était pas même tendre et qu'elle fut très galante. Qu'était-ce donc que cette femme qui avait infiniment plus de force de tête et même plus de véritable esprit que tout le reste de son sexe ensemble et qui, traçant une théorie si délicate et si fine, une théorie où l'âme seule semble avoir dessiné cette phrase délicieuse : « Il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur ; il faut quitter la vie quand on le perd et être bien assuré que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un quart d'heure d'une telle jouissance. Il est juste qu'un tel bonheur soit rare. S'il était connu, il vaudrait mieux être homme qu'être Dieu, du moins tel que nous pouvons nous le représenter. »... Qu'était-ce, dis-je, que la femme qui, trouvant et exprimant cela, n'était qu'une femme galante et se donnait pour un de ces êtres qui aiment tant qu'ils aiment pour deux... Expliquez-moi cela, mon ami ; et souvenez-vous que cette même femme avait mis à la place du portrait de l'homme le plus extraordinaire de son siècle, qui semblait avoir subjugué son âme, et dans une boîte que cet homme lui avait donnée, le

portrait d'un fat, chose aussi impossible à une âme aimante, même détrompée ou changée, qu'à nous la trahison et le parjure. »

La trahison et le parjure impossibles à Gabriel de Mirabeau, c'est impayable.

Et avec cette idée qu'il a des femmes (en 1784) il est absolument convaincu que l'amour est le plus grand bien du monde et même le seul bien. *Lettres à Julie* (1780) : « Ma santé est remise, je crois ; au moins ne suis-je pas mort, je vous assure ; j'ai même des intervalles d'une santé vive et forte, comme les lampes qui finissent. Au reste je n'ai jamais prétendu vivre vieux (s'il est vrai, le pauvre garçon, il a bien fait). Il me faut encore quinze ou vingt ans et je puis, à toute force, les atteindre. Dès que je ne serai plus propre à l'amour, je n'aurai plus que faire ici... A moins que je n'y fusse ministre.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable. »

Frénésie sensuelle, libertinage, inquiétude passionnelle, mépris des femmes comme mépris des hommes, mais celui-là plus fort que celui-ci, rouerie, activité physique et intellectuelle extraordinaire, voilà Mirabeau entre vingt et trente.

Ajoutez-y la duplicité, pour ne pas dire la multiplicité, ce qui serait plus juste, et le goût de la duplicité et de l'intrigue pour elles-mêmes, encore plus que pour parvenir. *Lettres à Julie :* celle-ci (19 novembre 1780) est adressée à La Fage : « En général, mon ami, la guerre est la ressource des imprudents et des sots... Je n'ai été que trop porté dans ma jeunesse à admirer et à imiter Ajax ; mais croyez-en l'expérience d'un homme qui a fait plus de sottises que vous, qui a vu plus de choses et des choses plus diverses. Elles m'ont appris, souvent à mes dépens, qu'Homère n'a pas eu tort de préférer Ulysse et d'en faire son héros

favori ; que c'est Ulysse qui fait réellement le rôle le plus noble, que c'est à lui qu'il appartient d'être le protégé de Minerve et de porter les armes d'Achille. Quand il est absolument réduit à combattre, il n'a pas moins de valeur qu'un autre ; mais il se garde bien d'employer la tête où le bras peut suffire [il faut lire probablement : d'employer le bras où la tête peut suffire]. Tranquillisez-vous donc, mon cher Coucy, vous ne recevrez jamais de moi ni un conseil ni un exemple violent. »

C'est avec ce tempérament et ce tour d'esprit que le jeune Gabriel fut enfermé au fort de Joux en 1775.

II

Les prisons de l'ancien régime étaient comme celles du *Réveillon ;* c'étaient des prisons gaies. A Joux, pour tout résumer un peu sommairement, mais avec exactitude, Mirabeau était sévèrement emprisonné ; mais avec permission d'aller se promener dans les environs, de découcher, et sous la seule condition de ne point passer la frontière, qui était tout proche. En conséquence, il passait sa vie à Pontarlier. Il y avait fait la connaissance de plusieurs jeunes femmes de mœurs douces, entre autres d'une certaine bourgeoise qu'il nomme « Bélinde » dans ses dialogues intitulés *Amours de la Marquise de M... et du Comte de M...* Bélinde était sotte et « sans principes », ce que l'on conçoit bien que Mirabeau ne pouvait supporter.

Là-dessus il fut mis en rapports avec la marquise de Monnier et il eut tout de suite beaucoup de goût pour elle, ce qui, jusqu'à présent, ne distingue pas infiniment Mme de Monnier de toutes les femmes du XVIIIe siècle.

Sophie, marquise de Monnier, était fille de M. de Ruffey, président au Parlement de Dijon. Ce M. de Ruffey est bien connu comme bon lettré, président de l'académie de Dijon,

ami du président Bouhier, du président de Brosses, de Buffon et de Voltaire. Je vous en ai parlé quelquefois. Comme père, M. le président de Ruffey était autoritaire, dur et avare. Sa femme semble avoir eu à très peu près le même caractère, ou avoir docilement suivi l'influence de son mari. En conséquence, les parents de Sophie avaient songé d'abord à la marier, âgée de dix-sept ans, à Buffon, veuf depuis quelque temps et qui en avait soixante. Le projet n'ayant pas abouti, on ignore, je crois, pourquoi, ils se rabattirent sur le marquis de Monnier, qui avait le même âge que Buffon, même un peu plus.

Le marquis de Monnier avait été premier président à la cour des comptes de Dôle; il avait été mis bas de son siège par la révolution judiciaire de Maupeou et il vivait dans sa maison héréditaire de Pontarlier et dans ses terres qui étaient dans les environs. Il n'aimait point du tout Mlle de Ruffey, mais il voulait se remarier pour faire enrager et pour déshériter sa fille, avec laquelle il était en procès. Il était un ladre ; il était un vilain et il était juste ce qu'il faut pour ne pas dire : c'était un coquin.

Mme Sophie, ce que vous croirez peut-être, ne l'aima point. Elle s'ennuya pendant deux ou trois ans dans la lugubre maison de Pontarlier, puis prit pour amant un jeune officier qui était là. C'était naturel et je dirai même avec conviction que c'était justice.

Sophie était agréable plutôt que jolie, avec un nez trop long et retroussé, un menton trop long, une bouche trop grande, des lèvres sensuelles et de beaux yeux noirs. Elle était très peu intelligente, n'avait aucun caractère et se laissait absolument diriger par l'homme qu'elle aimait jusqu'à paraître comme hypnotisée par lui. Au fond elle l'était. Je suis persuadé que Sophie était une névrosée. Mais elle était aimante, « sensible », sentimentale et « elle avait des principes ». Elle avait les principes de Jean-Jacques Rousseau. Mirabeau tombait bien.

D'autant mieux, à ce moment, qu'il put prendre tout de suite le rôle de protecteur et de défenseur. Mme de Monnier était dans un embarras que sa faiblesse d'esprit et son activité d'imagination rendaient mortel. L'officier qu'elle avait aimé était un gredin. Il avait des lettres d'elle et son portrait et, de loin, car il avait changé de garnison, il faisait du chantage. Mirabeau offrit d'aller le regarder dans les yeux et de rapporter lettres et portrait : « Après vous être battu ? — Oh ! même sans me battre. Je vous en réponds. » Il l'aurait fait ; car il était brave ; et il se serait battu, s'il avait fallu ; et très probablement, comme il le disait, il aurait réussi sans se battre ; car il avait, comme dit Philippe Brideau, « ce regard qui plombe les gens. » L'a-t-il fait ? Je ne le vois nulle part. Du reste, Mirabeau a évidemment dramatisé cet épisode et idéalisé son personnage dans ses *Dialogues* ; mais le fond doit être vrai. Mirabeau a donné tout d'abord à Mme de Monnier l'idée qu'elle trouvait en lui un protecteur, un défenseur et un vengeur dont elle avait besoin. A toutes sortes d'égards un premier amant rend très facile la tâche du second.

Mirabeau fut très vite l'amant de Mme de Monnier. Mais il avait un rival dans le gouverneur même du château de Joux, qui n'avait pas été insensible aux charmes de Mme de Monnier et qui avait été repoussé par elle avec pertes, pour cette raison, assez acceptable, qu'il était à peu près du même âge que M. de Monnier. Mirabeau fut donc très entravé dans ses relations avec Mme de Monnier et, d'autre part, le mari fut averti. Il ne crut pas ; mais il fut averti. C'est le mot, très profond, que je viens de voir comme légende d'une mauvaise gravure de journal comique : « Crois-tu que ton mari sait que...? — Naturellement. Il le sait ; mais il ne le croit pas. »

La situation, cependant, devenait impossible. Dès que les amants se rendirent compte que la situation devenait impossible, ils n'eurent qu'une idée : évasion de Mirabeau,

enlèvement de Sophie. Il faut rendre cette justice à Mirabeau, il semble n'avoir pas varié dans son dessein. Il accepta pleinement la double responsabilité de son évasion et de Sophie enlevée. Il a *aimé* Sophie. C'est la seule femme, je crois, qu'il ait aimée. Il l'a aimée de 1775 à 1777, de Pontarlier à Vincennes. J'en répondrais. Mirabeau s'évada. Ce n'était pas très difficile. Ce qui l'était davantage, c'était l'enlèvement de Sophie. Les préparatifs furent longs et la période de préparation toute pleine de péripéties infiniment divertissantes pour nous. Episode délicieux : Mirabeau se glissant un soir, très tard, chez Mme de Monnier, pris par les domestiques pour un voleur, appréhendé, payant d'audace et surtout de ce sang-froid qu'il ne perdit jamais, disant : « Je veux voir secrètement M. de Monnier, » présenté à M. de Monnier, inventant une histoire, tirant de sa poche une lettre de son père et faisant semblant de la lire en improvisant un texte faux qui est accommodé à l'histoire qu'il vient d'inventer et qui la rend très consistante; consolé, caressé et protégé par M. de Monnier qui lui offre son toit et sa bourse. Je sais bien que surtout M. de Monnier est un imbécile; mais aussi Mirabeau est un Scapin sublime et l'histoire est à ravir.

L'enlèvement eut enfin lieu. Sophie sauta par-dessus le mur et par-dessus la frontière, déguisée en homme. C'était le 24 août 1776.

Ils restèrent, comme on sait, en Hollande, Mirabeau gagnant leur vie en travaillant misérablement pour les libraires, jusqu'en mai 1777. Ce fut le seul temps heureux de Sophie, peut-être le seul temps heureux, en tout cas le plus heureux temps, de toute la vie de Mirabeau.

III

Mirabeau fut au donjon, puis par faveur au château de Vincennes depuis mai 1777 jusqu'à décembre 1780. Comme

événements de famille, il y eût entre ces deux dates la mort de Victor de Mirabeau, seul fils légitime de Mirabeau (1778), la naissance de Sophie-Gabrielle, fille de Mirabeau et de Sophie (1778), la mort de cette même Sophie-Gabrielle (1780).

Pendant que Mirabeau était enfermé à Vincennes, Sophie était internée de son côté, d'abord dans la maison de la Douai, « pension » pour femmes écrouées pour inconduite, puis dans un couvent de Gien. De cette époque sont les lettres ostensibles de Mirabeau à Sophie publiées pour la première fois en 1792 par Manuel, les lettres secrètes de Sophie à Mirabeau et les lettres secrètes (quelques-unes seulement, les autres sont perdues) de Mirabeau à Sophie publiées en 1903 par M. Paul Cottin.

A cette époque on peut dire que Mirabeau n'aime plus Sophie. Ses lettres ostensibles ont pu tromper, (et encore!) ses lettres secrètes ne trompent pas et les intrigues nouées par Mirabeau à cette même époque et que nous verrons plus loin laissent peu de doutes sur les sentiments de Mirabeau pour Sophie de 1777 à 1780. Elle est pour lui sa jeunesse finie, quelque chose dont on garde toujours un souvenir attendri et à quoi l'on garde toujours de la reconnaissance. Rien de plus. Elle est pour lui « la seule femme qu'on ait vraiment aimée » ; il le sait très bien et il le dit, même à d'autres qu'elle; mais elle est celle qu'il n'aime plus, qu'il ne souhaite plus de revoir et dont il ne serait pas fâché d'être débarrassé.

Sophie, elle, l'aime toujours, comme à Pontarlier et comme à Amsterdam. Elle l'aime passionnément et docilement. Jamais femme ne fut plus qu'elle la chose d'un homme. Elle ne l'aimera pas jusqu'à la mort, ce qu'on voudrait pour l'honneur de l'idéalisme et pour la beauté romanesque ; mais elle l'aimera jusqu'au jour où il lui aura été démontré incontestablement et *depuis longtemps*, depuis très longtemps, qu'il ne sent plus rien pour elle.

Ses lettres, peu intéressantes, puisqu'elles ne sont ni d'une personne d'esprit ni d'une personne intelligente, sont d'une passionnée douce, résignée et patiente. Elle est toujours cette femme dont il disait : « Qui pourrait ne pas prendre confiance dans ta délicieuse ingénuité ? » ; dont il disait : « Je suis plus amoureux de tes *vertus* que de tes charmes » ; dont il disait : « Je n'eusse pu aimer beaucoup une femme sans esprit, parce qu'il me faut raisonner avec ma compagne... Un esprit recherché me fatigue... Il me fallait donc trouver un esprit naïf, quoique fin, solide et cependant gai... Je t'ai trouvée, forte, énergique, résolue, décidée, douce et indulgente » ; dont il disait : « Tu n'es sujette ni à la bizarrerie, ni à l'humeur, ni à l'impatience... imperturbable douceur » ; et elle était surtout celle qui avait pour devise : « L'amour brave le sort. »

Seulement Mirabeau l'avait aimée dix-huit mois ; et elle était absente ; et l'amour chez les hommes s'éteint par la possession et chez les femmes s'en avive ; et l'absence avive les grandes passions et éteint les petites. Aussi Mirabeau à Vincennes, s'il songeait encore à Sophie, songeait à beaucoup d'autres choses et à quelques autres femmes.

Vincennes n'était pas Joux ; Mirabeau ne pouvait pas en sortir pour aller se promener à Paris ni à Versailles ; mais Vincennes était encore une prison gaie. D'abord, sauf le gouverneur, M. de Rougemont, qui était rude, Mirabeau avait, comme il faisait tout le monde, ensorcelé tous ses geôliers, guichetiers et porte-clefs ; il correspondait avec qui il voulait, il avait un protecteur et un homme à sa dévotion dans la personne de M. Boucher, secrétaire de M. Lenoir, lieutenant de police. Ensuite il avait des distractions galantes. Il ne me paraît pas impossible, quoi qu'en dise M. Dauphin Meunier, que Mme de Guémenée et Mme la princesse de Lamballe l'aient visité à Vincennes. En tous cas il tutoyait Mme de Ruault, propre belle-sœur de M. de Rougemont, le gouverneur du château, laquelle

avait trouvé sa voix si belle qu'elle s'était empressée d'y marier la sienne. C'est à Mme de Ruault, peut-être à Mesdames de Guémenée et Lamballe, que s'appliquent ces mots d'une lettre de Sophie : « Sans doute que ce qui fait que *l'on* ne se presse pas de te faire sortir, c'est qu'*on* te voit trop aisément. »

Et enfin il s'amusa de tout son cœur à l'intrigue la plus compliquée et la plus extraordinaire, au roman le plus invraisemblable et dont il compliqua à plaisir les invraisemblances, qu'on ait peut-être jamais vu, et qu'il faut savoir gré à M. Dauphin Meunier de nous avoir révélé dans tout son détail et dans toute sa saveur. Il se fit amoureux d'une femme qu'il n'avait jamais vue de sa vie, et il la rendit par lettres amoureuse de lui (à peu près) et il eut avec elle un commerce galant, quoique purement épistolaire, de trois mois.

Baudoin de Guémadeuc, maître des requêtes, ayant fait une faillite frauduleuse et ayant été cassé de son office et emprisonné à Vincennes en 1780, Mirabeau fit sa connaissance. Baudoin avait pour secrétaire un nommé La Fage, parfait gredin, qu'il aimait beaucoup ; et La Fage avait pour maîtresse une petite bourgeoise nommée Mlle Julie Danvers. Par Baudoin Mirabeau entra en relations épistolaires avec La Fage et avec Julie Danvers, et dès la troisième ou quatrième lettre à celle-ci il lui faisait une cour en règle.

Il lui parlait de son cœur, à lui, et de son esprit, à elle ; il l'admirait ; il lui parlait de Sophie : il lui disait qu'il aimait Sophie, et qu'il était amoureux de Julie et qu'il se perdait dans ses distinctions subtiles ; il l'appelait Liliette ; il lui disait qu'il aimait La Fage d'aimer Julie et qu'il aimait Julie d'aimer La Fage, et toute la casuistique amoureuse et sentimentale de la *Nouvelle Héloïse*.

Il ne donnait pas son nom, d'abord, pour mettre à la chose tout le piquant du mystère, et puis il le dévoilait à

moitié, et puis tout à fait. Le roman était filé dans la perfection.

Julie mordit à l'appât ; non pas trop ; non pas beaucoup. Elle grignota. Mirabeau s'aperçut très bien qu'elle ne mordait que du bout des dents, et qu'il fallait autre chose que la *Nouvelle Héloïse* pour la ferrer. Il la sentit fine commère et ambitieuse. Il fit donner ses réserves. Il lui donna à entendre qu'il pourrait lui procurer un emploi en cour ! Comment cela ? Mais parce qu'il était l'amant d'une grande dame, d'une très grande dame, qui n'avait rien à lui refuser, pourvu qu'il sût s'y prendre à demander et saisir les *mollia fandi tempora,* c'est-à-dire les occasions favorables et tendres.

Mais quelle grande dame ? Mais tout simplement Mme de Lamballe, Mme la princesse de Lamballe.

C'était pour cette grisette de Julie Danvers les cieux ouverts. L'étalage des belles relations. Mirabeau séduisait Julie Danvers comme un commis de nouveauté une blanchisseuse. Il connaissait son Paris.

Il est certain qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela et que Mme de Lamballe, femme à qui l'on n'a jamais connu une liaison, n'a jamais été la maîtresse de Mirabeau. Il la connaissait ; ils étaient francs-maçons tous les deux ; ils étaient un peu parents ; Mme de Lamballe s'est certainement intéressée à Mirabeau ; Mirabeau parle d'elle comme d'une protectrice *à Sophie* ; j'ai dit que je serais assez porté à croire que Mme de Lamballe visitait Mirabeau à Vincennes. Et c'était certainement tout. Mais Mirabeau arrangeait tout cela pour son intrigue et donnait carrément Mme de Lamballe pour sa maîtresse.

Julie fut éblouie. Elle se vit lectrice de la reine Marie-Antoinette. Elle promit plus ou moins formellement à M. le comte de Mirabeau la petite récompense légitime.

Sorti de prison, Mirabeau continua l'intrigue, oh ! mais il la continua de manière à se faire mettre aux galères.

Savez-vous ce qu'il fit ? Exactement l'*Affaire du Collier*, en petit, cinq ans avant la grande affaire du collier et l'affaire du grand collier. Il mit sous les yeux de Julie Danvers une lettre de la princesse de Lamballe qui était un faux. Bon cela. Ce n'est pas tout. Julie montrant de la défiance, même après la lettre, il l'amusa quelque temps par des histoires de querelles entre la reine et Mme de Lamballe ; puis, évidemment acculé, il frappa un grand coup.

Il montra la reine elle-même et la princesse de Lamballe à Julie Danvers, au bal de l'Opéra, et il présenta Julie Danvers à la reine et à la princesse de Lamballe. Je n'ai pas besoin de dire que c'était une fausse Lamballe et une reine apocryphe. Quelles furent les figurantes ? M. Dauphin Meunier se donne beaucoup de peines pour les trouver et fait ici des hypothèses qui me semblent hasardeuses. Il n'importe et il est inutile de chercher. A peu près les premières venues des actrices ou « filles du monde », comme on disait alors, qui étaient de la connaissance de Mirabeau, ont pu faire l'affaire.

C'est peut-être le moment de se demander ce que poursuivait Mirabeau par cette intrigue si compliquée, si invraisemblable et si tenace. MM. Cottin et Dauphin Meunier, chacun dans son livre, se font cette question et y répondent assez mal, à mon avis. Ils se demandent l'*intérêt* que pouvait avoir Mirabeau dans cette affaire ; peut-être se créer une relation utile, trouver au sortir de prison une maison amie dont il aurait fait un centre à lui appartenant de commerces et d'intrigues... Je ne crois pas qu'il faille chercher si loin : plaisir de faire un roman bizarre et singulier, désir de rendre une femme amoureuse de lui avant qu'elle l'ait vu, désir d'avoir Julie pour maîtresse au sortir du donjon, bonheur de mystifier et de prolonger à toute outrance la mystification ; cela me paraît avoir très bien suffi à Mirabeau pour mener cette aventure. Ajoutez que, si surchargé qu'il fût, au donjon, de

mille travaux, de mille affaires et de vingt correspondances, il avait encore le temps de s'ennuyer, tant il était électriquement actif et que, tout simplement, il trouvait là et saisissait avec un empressement toujours renouvelé un emploi de son activité. Et, en un mot, soyez sûr que le premier héros et modèle de Mirabeau, ce ne fut pas Marius, ce fut Casanova.

Quoi qu'il soit des motifs qui le jetèrent dans cette aventure, courte, du reste, il n'en fut pas le bon marchand. Julie Danvers n'était point une Sophie. Elle était moins, elle était plus ; elle était autre chose. Elle n'était pas crédule, docile et malléable. Elle était froide, assez rusée et très méfiante. Elle se vit bernée, assez vite ; et elle jeta Mirabeau, ou au moins le laissa, dans un cruel embarras.

Cet étourdi de Mirabeau, qui empruntait à tout le monde, avait eu la sottise d'emprunter vingt-cinq louis au père de Julie Danvers, toujours à valoir sur les bénéfices que la protection de Mme de Lamballe ne manquerait pas de procurer à l'intéressante famille ; et Mirabeau avait signé un billet à échéance du 15 mai 1781. L'échéance arrivée, Mirabeau se trouva insolvable comme il l'était toujours. D'ordinaire cela lui était très indifférent, et ne lui attirait pas de trop méchantes affaires. Mais cette fois il avait affaire à un bourgeois âpre et méfiant et à un bourgeois dont la fille se sentait bernée. Elle se sentait bien bernée à cette date ; car le dernier billet de Mirabeau à Julie est du 10 avril 1781, et la correspondance cesse net à partir de cette date, et l'on voit bien qu'à partir de ce moment Julie n'a plus voulu rien entendre.

Donc Danvers fit le méchant et porta son billet à la Connétablie, c'est-à-dire au tribunal des maréchaux de France.

D'autre part, mis en possession de la correspondance de sa fille avec Mirabeau, il menaçait de la mettre sous les

yeux des maréchaux. A l'escroquerie répondait le chantage, et c'était le ricochet de fourberies le plus joli du monde, comme dit Frontin dans *Turcaret*.

Seulement Mirabeau, malgré tout son aplomb, dut frémir de la tête aux pieds. Le billet impayé, ce n'était qu'un mois de prison avant toute action judiciaire, puis une action judiciaire ordinaire pour dette. Mais les lettres où il s'était donné pour amant de la princesse de Lamballe, et où l'on trouverait l'indication et la preuve de la comédie de l'Opéra, laquelle était bien quelque chose comme un crime de lèse-majesté... c'était tragique.

Est-ce pour cela que Mirabeau se décida à aller voir secrètement à Gien M[me] de Monnier à qui il promettait sa visite depuis quatre mois ? M. Dauphin Meunier le croit. Qui irait le prendre, caché dans un couvent de femmes, dans la grande armoire de M[me] de Monnier ? Il est possible. Les dates coïncident bien. Cependant j'ai des doutes. Mirabeau risquait furieusement de se faire prendre sur la route de Paris et à Gien, et en entrant au couvent et dans le couvent. Ce n'est guère le moyen de se mettre à couvert des archers que de se jeter dans une nouvelle aventure très dangereuse, qui sent l'enlèvement et le rapt. Mirabeau est si follement audacieux et si romanesque et si héros d'Alexandre Dumas en toutes ses démarches qu'il a très bien pu raisonner ainsi. Tout au moins cela lui ressemble. Cependant j'ai des doutes et, au moins, la chose n'est pas prouvée. J'inclinerais à croire que du 15 mai au 26, date du départ de Mirabeau pour Gien, l'affaire Danvers était en voie d'arrangement. Car elle s'arrangea après le voyage à Gien, Mirabeau ayant trouvé la somme, désintéressé Danvers et la plainte ayant été retirée, et la correspondance Mirabeau-Julie non livrée.

Mais, soit que Mirabeau allât à Gien pour dépister les archers, soit qu'il y allât en dehors de ce dessein, relativement à Sophie pourquoi y allait-il ? Hélas ! pour la voir,

sans doute, et pour lui donner le bien de la voir ; mais surtout pour lui conseiller de rentrer auprès de son mari. Des négociations étaient engagées à cet effet depuis quelques mois. Mirabeau allait voir Sophie surtout pour user de son influence incalculable sur elle, et pour mettre sa docilité extraordinaire à une dernière et douloureuse épreuve.

Il dut lui dire — ce qui était vrai — que tant qu'elle n'aurait pas fait sa soumission, elle resterait enfermée à Gien ; qu'il y avait plus de chances de se voir une fois qu'elle serait retournée à Pontarlier, que si elle restait au couvent, encore qu'il y fût, mais si furtivement et périlleusement ; qu'une fois à Pontarlier il y aurait bien moyen de se retrouver et de partir derechef pour le bon exil, cette fois en Angleterre. Il dut lui dire tout cela avec ce mélange de fourberie et de sincérité du moment qui était le trait, le plus fort, et permanent, de son caractère.

Il semble — car ceci reste obscur, et de qui, au juste, sont venues les plus grandes résistances à ce projet, de M. de Monnier ou de Sophie, je ne le vois pas clairement — il semble que Mirabeau ne persuada pas Sophie. Il est probable que des deux sentiments qui se partageaient l'âme de Sophie, à savoir l'obéissance à Mirabeau et la haine pour M. de Monnier, le dernier l'emporta, qu'elle détesta son mari encore plus qu'elle n'aimait son amant, chose naturelle, et que plutôt que d'aller vivre à nouveau avec M. de Monnier, elle préféra résister au désir de Mirabeau et rester à Gien. Peut-être aussi, malgré son peu de perspicacité à cet égard, s'avisa-t-elle enfin que Mirabeau ne l'aimait plus, et ne crut-elle pas, ou pas assez, aux promesses que Mirabeau lui fit certainement d'un second enlèvement et d'un départ pour l'Angleterre : « Oh ! une fois que je serai aux mains de mon mari, il sera assez content de m'y laisser. Alors, mieux vaut rester ici. » Si elle raisonna ainsi, elle raisonna bien, une fois dans sa vie.

Toujours est-il qu'elle resta, très probablement avec la persuasion qu'elle y resterait jusqu'à sa mort, n'étant plus aimée de son amant et ne pouvant prendre sur elle de renouer avec son mari. Ses lettres de juin sont toujours tendres, mais paraissent bien désenchantées et n'indiquent aucune espérance dans le cœur de Mme de Monnier. Après le 15 juin elles s'arrêtent. Cela ne veut pas dire que Sophie n'écrivît plus à Gabriel, car la dernière lettre que nous possédons, celle du 15 juin, n'est pas de rupture ; mais on peut conjecturer que la correspondance se ralentit et cessa bientôt.

Vers le milieu de 1781 on peut tenir le roman de Mirabeau et de Mme de Monnier comme fini. Le roman Mirabeau-Sophie et la nouvelle comique Mirabeau-Julie ont pris fin à très peu près en même temps.

IV

Mirabeau continua sa vie d'aventures, de procès, de travaux et d'intrigues. En 1784 il fit la connaissance de Mme de Nehra. Mme de Nehra était la fille d'une Française et de Guillaume Van Haren (Nehra est une anagramme). Orpheline très jeune, elle était élevée dans un couvent français. C'est là que Mirabeau la connut. Il avait trente-cinq ans, elle en avait dix-neuf. Elle était exquise ; taille élancée, visage d'un ovale un peu allongé, traits fins, les yeux bleus, une forêt de cheveux blond cendré, le teint pur et transparent. La première fois qu'elle le vit, elle recula d'effroi. C'était toujours l'effet que produisait Mirabeau sur les femmes et c'était un de ses moyens de séduction. On ne l'oubliait point une fois qu'on l'avait vu et l'on en restait préoccupé, hanté. Ce n'est pas du tout un mauvais moyen de faire rêver les femmes que de leur donner un cauchemar. Du reste j'ai toujours remarqué que les hommes laids ont des succès féminins extraordi-

naires. Mirabeau effrayait à la première entrevue ; à la seconde les séductions de sa voix et de son esprit lui faisaient regagner le terrain ; l'impression première elle-même servait à la seconde, le mouvement de réaction entraînant plus loin qu'on n'eût été par un mouvement direct.

Du reste, comme Sophie, comme tant d'autres, Mme de Nehra l'aima, je ne dirai point par pitié, car on n'aime jamais par pitié, mais par admiration pour ses malheurs. Les femmes, souvent peu sensibles aux malheurs humbles et ternes, le sont toujours aux malheurs éclatants, retentissants et romanesques : « Ce qui me détermina surtout [elle croit avoir été déterminée. Lisez : ce qui m'entraîna] ce furent ses malheurs. Dans ce moment-là tout était contre lui ; parents, amis, fortune, tout l'avait abandonné. Je lui restais seule et je voulus lui tenir lieu de tout. »

Elle finit, naturellement, par le trouver beau : «physionomie expressive ; bouche charmante, sourire plein de grâce, parole de feu ». Elle se dévoua entièrement à lui, et intelligemment ; elle mit tout l'ordre qu'elle pouvait y mettre dans ses affaires ; elle adopta un fils naturel qu'il avait, je ne sais d'où, et qu'on appelait Coco ; elle le débarrassa des « filles du monde » qui l'obsédaient et dont il ne savait jamais comment se débarrasser : « Il en était, dit-elle, quelquefois si ennuyé qu'il me demandait conseil pour se délivrer avec décence. Il ne prenait aucune peine pour me cacher ce qui ne me faisait aucun chagrin. » Elle n'était jalouse que des femmes qui empiétaient sur son cœur. Elle intervenait en sa faveur auprès des ministres, et avec succès, tant elle était touchante en son courage et en sa jeunesse.

Elle l'accompagna, en 1784, à Bruxelles, à Londres. Elle revint, avant lui, de Londres vers la fin de janvier ou le commencement de février 1785, pour s'occuper de ses affaires et solliciter pour lui.

Mirabeau semble l'avoir aimée, au moins à cette époque. Il écrit, en ce temps, à Chamfort : « Je ne vous parlerai pas de moi... de la dureté de mon père, de... Mon amie vous dira tout cela; mais elle sera là et sa physionomie angélique, sa pénétrante douceur, la séduction magique qui l'entoure et la pénètre, adouciront le chagrin que vous causera infailliblement son récit... Je n'ai certainement pas besoin de vous recommander de faire pour mon aimable amie et pour le succès de ses démarches tout ce qui sera en vous... d'ailleurs c'est pour moi qu'elle travaille; mais je vous jure, mon ami, je vous jure, dans toute la sincérité de mon âme, que je ne la vaux pas et que cette âme est d'un ordre supérieur par la tendresse, la délicatesse et la bonté.... » Mme de Nehra avait sur toutes les maîtresses de Mirabeau l'avantage, qu'en 1785 il commençait à apprécier, d'être une compagne de sa pensée. Elle l'aidait dans ses travaux et le poussait vers la gloire, que Sophie, au contraire, repoussait comme une rivale dont elle avait à craindre qu'elle ne le détachât d'elle. Mme de Nehra, d'ailleurs, restait décente et réservée jusque dans ses tendresses, à quoi on peut supposer que Mirabeau avait été peu habitué par les autres. Il se sentait honoré et il était flatté par ce genre particulier d'affection. Il avait du reste de trente-cinq à trente-huit ans et ses fougues s'amortissaient.

Vous seriez étonné cependant que Mirabeau n'eût pas trahi Mme de Nehra. Cela arriva en 1787, au retour de Berlin. Mirabeau entra à cette époque en relations avec l'éditeur Le Jay. Mme Le Jay était très belle, très élégante, très astucieuse et très intrigante. Elle circonvint Mirabeau; elle le mit peu à peu, comme il était toujours besogneux et désordonné, dans sa dépendance pécuniaire, et elle le força ainsi à pousser Mme de Nehra à démissionner. Les derniers six mois de la liaison de Mirabeau et de Mme de Nehra furent affreux. Suite ininterrompue de scènes violentes. Mirabeau feignait la jalousie, l'éprouvait peut-être.

Il martyrisait la malheureuse femme. N'y tenant plus, une nuit, Mme de Nehra embrassa le petit Coco et s'enfuit en pleurant, quittant à jamais Mirabeau et le royaume. Elle mourut à Amsterdam en 1818. Elle y vivait depuis le commencement du siècle.

V

Et qu'était devenue Sophie depuis 1781 et que devint-elle après 1787 ? En 1783 elle avait « perdu » son mari et était devenue veuve et libre, avec une petite fortune personnelle suffisante à ses besoins. Elle avait vingt-neuf ans, mais était prématurément vieillie et déjà grisonnante. Elle s'était habituée à Gien ; elle s'y plaisait ; elle y avait des amis, entre autres le bon docteur Ysabeau. Elle sortit du couvent, mais ne s'en écarta pas. Elle loua une petite maison, tout auprès, et y vécut très tranquille, visitant quelques bourgeoises et châtelaines des environs et faisant beaucoup de bien autour d'elle.

En 1789 elle se reprit à aimer. Elle eut une « nouvelle espérance ». Elle aima un jeune gentilhomme du pays, M. de Poterat. Elle fut sa maîtresse, croit-on, ou ne le fut pas ; et il n'importe. Ils allaient se marier. La veille du jour fixé, M. de Poterat mourut subitement. Mme de Monnier ne put survivre à ce dernier coup d'un sort obstiné à lui nuire. Le lendemain de la mort de M. de Poterat, on la trouva assise, les jambes liées au lourd escabeau sur lequel elle était, tout auprès d'un réchaud de charbon, morte. Elle avait trente-cinq ans. Quoique bornée et niaise, elle eût été très sensée et parfaitement heureuse si on l'eût mariée à dix-huit ans avec le premier venu qui en aurait eu vingt-cinq. En la mariant à M. de Monnier on en a fait la maîtresse d'un ou deux forbans. M. de Ruffey était un fin lettré et un homme de goût ; mais, comme père de famille, il était un idiot et un peu plus de la moitié d'un coquin.

Un ami de Mirabeau, averti par le docteur Ysabeau, apprit ce malheur à Mirabeau dans une séance de l'Assemblée nationale. Il pâlit, ne dit mot, sortit et ne revint pas de quelques jours à l'Assemblée. On sait qu'il devait mourir lui-même deux ans après.

Les deux volumes de MM. Cottin et Dauphin Meunier, minutieusement documentés, qui ont coûté d'immenses recherches, d'une patience infinie, et dont les expositions et discussions sont d'une extrême intelligence et merveilleusement pénétrantes et lumineuses, sont du plus grand intérêt. Ces deux messieurs nous doivent, après ces deux essais préliminaires, une *Vie privée de Mirabeau* complète, autant qu'il sera possible, et suivie, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Le nombre des maîtresses de Mirabeau, leurs tempéraments, leurs caractères, leurs aventures, les procès de Mirabeau avec son père, avec sa femme, avec tout le monde, ne donnent aucune lumière sur son génie et sur ses idées, aucune, me dira-t-on, et l'on peut croire que je suis absolument de cet avis. Mais le livre sera amusant comme le plus amusant des romans et sera un document très précieux sur les mœurs de cette curieuse époque.

Emile Faguet.

Tacite [1]

Je n'ai pas besoin de dire que le livre de M. Boissier sur Tacite est ce qu'il y a de plus sûr comme érudition, de plus fermement sensé comme idées et de plus agréable comme forme. Ces qualités de M. Boissier, il les a eues à quarante ans et voilà quarante ans qu'il les garde, inaltérées, absolument semblables à elles-mêmes, sans la moindre défaillance, sans la moindre ombre de déclin.

M. Boissier, causant avec un critique qui se disposait à rendre compte de son livre (ce n'est pas moi), disait spirituellement comme dernier mot : « Et puis... je ne vous le recommande pas, mais cependant n'allez pas en oublier le principal mérite.

— ?

— C'est que je l'ai fait à quatre-vingts ans. »

Et en effet, si ce n'est pas, et tant s'en faut, le principal mérite de cet ouvrage, du moins l'étonnante jeunesse de mémoire fraîche, de présence d'esprit, d'information facilement portée, de brièveté élégante, est une chose qui sera comptée comme phénomène curieux par la postérité attentive qui regardera à la date.

C'est donc un ouvrage charmant et savant, piquant comme une relation de voyage à Rome, grave, dans la plus grande simplicité de ton, comme une étude philosophique, profond, sans avoir l'air de s'en douter, comme une étude de mœurs et une « psychologie de peuples », que le dernier livre de M. Gaston Boissier.

(1) Par M. Gaston Boissier (chez Hachette).

D'où vient cependant qu'on éprouve une légère déception après avoir lu les deux cents pages spécialement consacrées dans ce volume à l'immortel Cornelius Tacitus (1)? De ce que ce livre diminue Tacite, sans la moindre intention de le rabaisser, et malgré une profonde admiration de l'écrivain pour son héros. Et comment cela a-t-il pu se faire? C'est ce que vous verrez, je crois, très bien si vous me suivez jusqu'au bout.

Tacite a été un citoyen, un politique, un historien et un philosophe.

Comme citoyen, il semble ne mériter aucun blâme; mais il ne mérite aucune admiration. Il a été du Sénat de Domitien et il a pris sa part de toutes les infâmes proscriptions que le Sénat de Domitien, dans la pâleur de l'effroi, a ratifiées. A cette époque, c'était mourir que de ne pas tuer. Sans doute, et je n'en veux pas plus à Tacite qu'à un membre de la Plaine de la Convention. Mais encore, personne ne peut lui applaudir. Ç'a été un citoyen comme tout le monde. Il a flagellé les tyrans, sans doute; mais après le 9 thermidor, alors qu'il n'y avait plus, à le faire, ni aucun péril, ni aucun mérite. De Tacite écrivant les *Histoires* et de Camille Desmoulins les citant, c'est Camille qui est le héros. La valeur morale de ce qu'on dit dépend de la date où l'on parle. Tacite n'a été qu'un terrorisé exhalant la haine que la Terreur, non pas lui inspire, mais lui a inspirée. Ce n'est pas un mauvais citoyen, c'est un citoyen insignifiant. C'est ce que Calvin appelait spirituellement un Nicodémite. Nicodème est cet homme qui était partisan très chaud de Jésus-Christ à la condition qu'on n'en sût rien et se réservant de se déclarer avec le succès. Tacite a adoré la Liberté comme Nicodème a adoré Jésus-Christ.

Tacite a été un historien. Bon historien ? Fort bon. Il

(1) Les cent cinquante qui suivent sont consacrées à des études latérales *extrêmement instructives et amusantes* sur les écoles de rhétorique à Rome et les journaux chez les Romains, et le poète Martial.

aime très évidemment la vérité. Ses déclarations à cet égard sont excellentes. De lui les deux formules qui sont définitives comme règles du travail historique : *Sine studio et ira — Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.* Et a-t-il été fidèle à ce beau programme ? Oui, plus que personne chez les anciens, Thucydide, peut-être, excepté. C'est un historien très suffisamment scientifique. Il s'entoure de documents et il a de la critique. Sa probité d'historien va, on le voit très bien, jusqu'au scrupule. Il rapporte, quand il doute, les conjectures diverses, comme, quand il cherche les mobiles des actes accomplis par les personnages historiques, il en suppose toujours trois ou quatre, laissant à choisir et ne voulant pas décider. Il a pris l'histoire très au sérieux. L'histoire n'est aucunement chez lui l'*opus oratorium* dont parle Cicéron. Fénelon ne l'a pas compris. C'est très intelligent, comme on pense, la manière dont Fénelon n'a pas compris Tacite. Il lui reproche de trop « raffiner », d'attribuer aux plus subtils ressorts de la politique ce qui ne vient souvent que d'un mécompte ou d'un caprice, d'ignorer que « les plus grands événements sont souvent causés par les causes les plus méprisables » et non pas par « les plus grands raffinements dans les conseils de l'Empereur », etc. Il y a du vrai et, du reste, c'est joli ; mais si l'historien a un devoir, c'est précisément, sinon de raffiner, de creuser un peu et de s'enquérir des secrètes causes et de chercher au moins s'il y en a ou s'il serait raisonnable de supposer qu'il y en a, et ce n'est point là de la subtilité, c'est de la réflexion et de l'enquête. Tacite est donc, comme historien proprement dit, un bon historien.

Cependant, il voit mal, quelquefois, et comme si un bandeau était sur ses yeux, des choses qu'il était de son office d'historien de voir plus net. Il abomine les Juifs et les chrétiens, pêle et mêle et, à peu près, sans vraiment savoir pourquoi, ou tout au moins sans le dire, ce qui n'eût pas été

de trop, très inférieur, ici, à son ami Pline le Jeune, qui, pourtant, n'est qu'un homme d'esprit. Pourquoi cet état d'âme de Tacite ? Parce que c'était celui de la grande majorité des Romains. A la bonne heure ! Mais cela prouve que, si, comme citoyen, Tacite fut une âme médiocre, comme historien même il était un esprit qui ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne.

Comme politique, qu'était Tacite ? Un démocrate ? Un aristocrate ? Un absolutiste ? Un libéral ? Un démocrate aussi peu que possible. Il a prodigué à la multitude les expressions de son mépris, de quoi on ne saurait lui faire un reproche en songeant à ce qu'était la multitude qu'il avait sous les yeux. Un aristocrate ? Pas du tout. Il n'est guère moins méprisant pour la noblesse que pour le peuple. Il n'était ni républicain démocrate, ni républicain aristocrate. Un libéral ? Aucunement. Je ne vois nulle part qu'il ait souhaité la liberté à son pays, qu'il ait souhaité par exemple que les tribuns recouvrassent une certaine mesure de pouvoir, ou le censeur une certaine mesure d'autorité. Tacite est impérialiste et despotiste, comme les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population de son temps. Il souhaite, simplement, un despote honnête homme, et déteste, simplement, les despotes fous, ce qui n'est pas très original. Ici encore Tacite est un « modéré » et un homme de la moyenne, et un homme qui ressemble à tous ceux qui l'entourent. Il n'a, en cette matière, ni aucune originalité, ni aucun mérite. Il est absolument indifférent de s'occuper des opinions politiques et absolument oiseux de chercher les idées politiques de Tacite. Il est trop évident qu'il n'en a aucune.

Comme philosophe, que peut bien être Tacite ? Un pessimiste de circonstance qui a été amené à une certaine misanthropie générale par les horreurs dont il a eu le spectacle. Voilà qui est bien, et même, comme M. Boissier l'a ingénieusement montré, voilà qui ne lui a pas été inu-

tile pour sa tâche et dans son œuvre ; voilà ce qui lui a donné ou qui a contribué à lui conserver « cette perspicacité qui l'empêche de se laisser prendre aux apparences » D'accord ; mais une misanthropie même perspicace n'est pas une philosophie de très haut étage, ni d'une très grande profondeur. Et, à côté de cela, que voyons-nous ? Un homme qui parle avec une froideur singulière de ces quatre cents esclaves massacrés parce que leur maître a été trouvé assassiné ; un homme qui est indifférent au sort de qpatre mille affranchis peut-être sottement superstitieux, peut-être corrompus, qu'on déporte en Sardaigne pour y mourir de la fièvre ; un homme qui est superstitieux lui-même, qui rapporte sérieusement les prodiges, qui croit aux présages, qui croit plus qu'à demi à l'astrologie, un homme qui, comme esprit philosophique, est au niveau, sinon au-dessous, de Caton l'Ancien.

Tout compte fait, Tacite, bon, scrupuleux, attentif historien, ne fut ni du tout une grande âme, ni du tout un grand esprit.

Mais en revanche, mais ensuite...

— Ensuite, c'est tout. M. Boissier s'arrête là dans son analyse. Et c'est précisément son tort. C'est ce qui me faisait dire que son livre si fin, si judicieux et si pénétrant et si spirituel, *diminue* Tacite. C'est que ce livre si spirituel, si pénétrant, si fin et si sûr est incomplet. C'est qu'il y manque un chapitre, un chapitre où M. Boissier nous aurait dit que cet homme si ordinaire était un prodigieux artiste, un chapitre où M. Boissier nous aurait montré que cet homme si ordinaire est, sinon « le plus grand peintre de l'antiquité », comme a dit Racine, du moins un moraliste étonnant de pénétration et de subtilité lumineuse, un poète descriptif comme je n'en connais pas un autre, un poète dramatique où les dramatistes de tous les temps n'ont qu'à puiser en ouvrant le livre à peu près n'importe à quelle page, un écrivain d'une plénitude, d'une concision et d'un

relief qu'aucun écrivain antique ou moderne n'a possédés à pareil degré.

Tacite moins l'artiste, voilà ce que M. Boissier nous a donné. Mais Tacite, moins l'artiste, je vous prie, qu'est-ce que c'est? Mais, en vérité, c'est presque n'importe qui, c'est *unus ex multis*.

Pourquoi M. Boissier a-t-il écrit tout un livre, moins le chapitre : 1° qu'il aurait été le plus capable d'écrire merveilleusement et en y déployant toutes les qualités qu'il a montrées dans sa *Sévigné* et dans son *Saint-Simon ;* 2° qui était le chapitre essentiel quand il s'agit d'un homme qui a toutes les qualités littéraires ; 3° sans lequel son homme paraît un homme de second ordre ; 4° à cause de l'absence duquel le lecteur se dit : « Ce n'est donc que cela ? D'où vient donc que Tacite a eu une telle influence sur l'esprit des hommes ? »

Pourquoi M. Boissier a-t-il écrit tout son livre, moins ce chapitre-là ?

Je crois le savoir. M. Boissier a voulu écrire, dans la meilleure langue littéraire qui soit, un livre strictement *scientifique*. L'homme, le citoyen, l'historien, l'homme politique, le philosophe ; voilà qui est objet de science. L'artiste, c'est affaire de goût. Lisez Tacite, vous verrez que c'est un artiste, si vous avez du goût. Vous verrez que c'est un artiste miraculeux, si vous avez un goût conforme au sien. Moi, cela ne me regarde pas. Moi, historien de la littérature, cela ne me regarde pas. Moi qui n'ai à vous dire que *ce qu'a été Tacite* et non *quel* il a été, cela ne me regarde pas.

Voilà certainement ce qu'a pensé M. Boissier.

Je respecte ces scrupules, un peu comme tout ce que je ne comprends pas. Enfin je respecte ces scrupules. Mais il m'est évidemment permis de regretter qu'ils existent. Je regrette le temps où l'on ne dressait point ces cloisons étanches ; où l'historien de la littérature ne se croyait pas

obligé en conscience de n'être point critique; où, sa tâche achevée d'historien proprement dit, l'historien de la littérature ne se privait point de devenir critique, c'est-à-dire analyste et appréciateur des beautés et des défauts d'exécution.

Et en vérité, pourquoi non? Car, comme tout rentre dans l'histoire, cela doit y rentrer aussi. Vous n'êtes point critique quand vous faites de l'histoire littéraire. Soit. Mais si Tacite a occupé les esprits des hommes depuis dix-huit cents ans; s'il a eu une grande influence même sur les idées politiques des hommes et, par conséquent, sur l'histoire, c'est à cause de son génie d'artiste; évidemment. Donc son génie d'artiste lui-même fait partie de l'histoire littéraire et même de l'histoire générale, et donc il faut analyser cette force historique qu'est le génie artistique de Tacite.

Il faut me dire pourquoi vous ne pouvez pas le lire sans frissonner d'admiration, ce qui expliquera pourquoi bien des hommes ont puisé en lui des motifs d'actes et des états d'âme. Et voilà le chapitre que je voulais, qui rentre dans le cadre de votre livre, même votre livre étant tenu pour strictement historique.

Je ne vois pas par où le raisonnement que je viens de faire peut clocher, encore qu'il doive être faux, puisque M. Boissier l'a évidemment écarté à l'avance.

Malgré ce que je persiste à considérer comme une lacune, le livre est très distingué. Sur la société romaine (vous en étiez certains), sur la société littéraire, sur le monde philosophique du temps de Tacite, sur le monde politique du même temps en remontant jusqu'à l'époque d'Auguste, sur l'antagonisme des philosophes et des hommes de lettres, sur l'histoire telle que l'antiquité l'a comprise, il y a des pages d'une nouveauté, d'une précision et d'une lumineuse exposition, qui sont un délice pour le curieux comme pour l'amateur de bon style. Le livre, non point tassé, mais sobre et prompt, doit être lu lentement,

posément, comme contenant, assez souvent, une idée par ligne ou au moins par demi-page.

Il peut avoir, entre autres, un excellent effet, celui de ramener les esprits à la lecture des historiens antiques. Beaucoup de lecteurs et quelques historiens feront bien, par exemple, de méditer le passage suivant que j'aurais voulu qui fût la conclusion de tout l'ouvrage et qui sera la mienne : « Avec ses défauts et ses qualités, grâce à la saisissante beauté des scènes qu'elle décrit, au souci qu'elle a de la simplicité, de l'harmonie, des belles proportions, de la perfection de la forme, *à la part qu'elle fait à la morale, au soin qu'elle prend de peindre le moins possible des êtres d'exception, et, en grandissant ses personnages, de leur laisser ce fond commun d'humanité qui fait qu'elles restent en communication avec nous*... on s'explique comment elle s'est trouvée être un admirable instrument d'*éducation*. Depuis la Renaissance elle a élevé toute la jeunesse du monde civilisé. On nous dit qu'en ce moment le charme est rompu et qu'on s'éloigne d'elle. Je ne suis pas sûr qu'on ait raison de le dire et je doute que nos jeunes gens soient devenus aussi insensibles qu'on le prétend aux beaux récits de Plutarque et de Tite-Live qui ont tant ému leurs pères. Ce que je puis affirmer, c'est que le jour où l'histoire ancienne aura disparu de nos écoles, il y manquera quelque chose. »

Et en effet, comment les anciens se sont compris eux-mêmes, voilà ce que l'histoire ancienne nous donne. Or, les deux peuples anciens dont notre civilisation est sortie, nous risquons de ne plus les comprendre du tout si nous ne savons pas comment ils se sont compris eux-mêmes, et ce sont les bases mêmes de notre civilisation qui s'écroulent. Et sans doute, depuis, on a bâti quelques contreforts ; mais je doute un peu qu'ils suffisent à soutenir et à maintenir l'édifice sans qu'il penche.

Emile FAGUET.

Histoire comique (1)

Le sujet n'est presque rien et même je ne dissimulerai pas à l'illustre conteur qu'il ne comportait qu'une nouvelle et que ce roman a quelque faux air d'une nouvelle un peu tirée au volume. Toujours est-il que le sujet, intéressant du reste, est celui-ci :

Une petite actrice a eu pour premier amant son professeur au Conservatoire, pour second un huissier assez généreux, pour troisième un camarade de théâtre, pour quatrième, et celui-ci elle l'aime, un jeune attaché d'ambassade. Le camarade de théâtre, Chevalier, est un comique à imagination mélancolique, comme il y en a beaucoup. Dès qu'il s'est aperçu du commerce de Félicie Nanteuil avec l'attaché, il a dit à Félicie : « Prends garde ! Il pourra arriver un malheur ! » Et en effet ce ne fut pas ce que Félicie craignit un moment ; mais ce fut pire. Se dressant tout à coup devant les amants enlacés, sans qu'on sût d'où il sortait, Chevalier leur a crié : « Ceci est ma dernière volonté. Vous n'aurez jamais, jamais, de rapports l'un avec l'autre. » Et il s'est fait sauter la cervelle.

Depuis, Félicie, qui adore toujours le jeune diplomate, a essayé de désobéir au mort. Elle n'a jamais pu. A chaque fois une hallucination de la vue lui a remis sous les yeux la figure menaçante du défunt, ou une hallucination de l'ouïe lui a fait entendre ces paroles : « Vous n'aurez plus de rapports ensemble ; c'est ma dernière volonté. » Elle y renonce.

(1) Par M. Anatole France (chez Calmann-Lévy).

Telle est l'*Histoire comique*. Je n'ai peut-être pas besoin de vous faire remarquer qu'il y a dans le titre un peu d'ironie.

C'est une étude de comédienne. Elle est excellente. Félicie est instinctive, impulsive, naïve, peureuse et superstitieuse. Méchante point du tout et vaniteuse aucunement. Bonne observation. Beaucoup d'actrices sont ainsi. Il y en a qui sont « rosses », comme dit Chevalier, et vaniteuses comme des auteurs et jalouses comme des auteurs. Mais, bien plus souvent, elles sont ce que Félicie nous est montrée. La pauvre Félicie ne se doute pas de ce que c'est que le sens moral; mais elle est plutôt bonne que mauvaise et elle est guidée par des instincts de petite sauvage amoureuse, craintive et fétichiste ; et sa naïveté de petite fille vicieuse est infinie. Avant tout les acteurs sont des enfants, comme tous les enfants sont acteurs, voilà l'observation d'où l'auteur est parti et il a eu pleinement raison. Son étude est excellente.

Les personnages épisodiques, le directeur du théâtre de l'Odéon, lettré, nonchalant, fataliste et indolemment libertin; la vieille actrice qui fut si belle dans Hermione et qui donne des leçons de grand art, de moralité et d'esprit religieux aux jeunes comédiennes; le médecin de théâtre, matérialiste, philosophe et spirituellement radoteur, l'attaché d'ambassade lui-même (trop pâle, mais net), sont tous intéressants et curieux par quelque côté, et l'on désirerait, ce qui est bon signe, plutôt qu'ils fussent plus creusés que non pas, comme il arrive si souvent des personnages épisodiques, que l'auteur les eût supprimés.

Il y en a un, « l'auteur dramatique de soixante-dix ans, bouillant de jeunesse » (je ne vous dissimulerai pas que c'est M. Victorien Sardou), qui traverse l'action en jouant tous les rôles des acteurs qu'il fait répéter, en bondissant sur la scène, en rangeant et faisant marcher les figurants, en bousculant le directeur, en pétrissant la pièce en pleine

pâte comme un sculpteur fougueux et sûr, en racontant, entre temps, l'histoire de toutes les rues et de toutes les maisons de Paris et de ceux qui les habitèrent ; qui est tout à fait un portrait de maître et qui fait le plus grand honneur au talent pittoresque de M. France.

Les dissertations, paradoxes, boutades et épigrammes philosophiques que l'on attend toujours dans les livres de M. Anatole France, à tel point qu'on serait désappointé jusqu'à la colère s'il les avait ménagés, sont ici placés le plus souvent dans la bouche du médecin de théâtre, le docteur Socrate, nouvelle incarnation, non pas de M. Bergeret, mais plutôt de Jérôme Coignard. Ils sont, pour la plupart, de haut goût et de fine originalité. Quelques citations, n'est-ce pas ? C'est comme on dit : « Chartreuse ou eau-de-vie ? » Cela ne se refuse point.

Le directeur du théâtre : « Pour ce qui est de moi, je n'ai aucune croyance religieuse. Mais je considère que l'Eglise et le Théâtre sont deux grandes puissances sociales et qu'il y a intérêt à ce qu'elles soient amies et alliées. Je ne manque jamais, pour ma part, une occasion de sceller l'alliance. Au prochain carême, je ferai lire par Durville un sermon de Bourdaloue. Je suis subventionné, je dois être concordataire. — Et puis, quoi qu'on en dise, le catholicisme est encore la formule la plus acceptable de l'indifférence religieuse. »

M. le docteur Socrate : « Oui, je crois que Chevalier n'était responsable de ses actes à aucun degré.

— Alors ?

— Et je crois qu'il ne différait nullement en cela de vous, de moi et de tous les autres hommes. Mes confrères légistes distinguent entre les responsabilités humaines. Ils ont des procédés pour reconnaître les responsabilités pleines et celles auxquelles il manque un ou plusieurs quartiers... Quand le système solaire n'était encore qu'une pâle nébuleuse, il y avait belle lu-

rette que nous étions tous conditionnés, déterminés, destinés irrévocablement et que votre responsabilité, ma chère enfant, la mienne, celle de Chevalier, celle de tous les hommes, était non pas atténuée, mais abolie d'avance... La mécanique humaine n'est qu'un cas particulier de la mécanique universelle. »

Le docteur Socrate : « La distinction du bien et du mal dans les sociétés humaines n'est jamais sortie de l'empirisme le plus grossier. Elle a été constituée dans un esprit tout pratique et par simple commodité. Nous ne nous en préoccupons pas pour un cristal ou pour un arbre. Nous pratiquons l'indifférence morale à l'endroit des animaux. Nous la pratiquons à l'égard des sauvages. C'est ce qu'on appelle la politique coloniale. »

Trublet, aux obsèques de Chevalier, voyant le tramway céder le pas au cortège : « Les hommes respectent la mort, parce qu'ils estiment, justement, que s'il est respectable de mourir, chacun est assuré d'être respectable au moins un jour. »

L'auteur lui-même (ce qui est rare, et en général il aime mieux donner de l'esprit à ses personnages qu'en avoir lui-même ; car il est modeste et coquet) : « *La Grille* fut bien accueillie. Venue en fin de saison, sans espoir d'une longue durée, elle trouva grâce devant tous. Vers le milieu du premier acte, on y sentit du style, de la poésie et, çà et là, des obscurités. Dès lors on la respecta et on la déclara littéraire. »

« Ce qu'il y a d'agréable avec les femmes du monde, c'est que, quand on a fini de rire, on peut causer. « Ce qu'il y a de charmant avec M. France, c'est que, quand l'action s'arrête, on cause délicieusement. On est quelquefois assez pervers pour désirer qu'elle s'arrête toujours. C'est la faute de l'auteur. Pourquoi cause-t-il si spirituellement ?

E. F.

Encore sur les deux vers de Corneille

Il a paru, dans les derniers numéros de la *Revue Latine*, deux notes fort intéressantes, l'une de M. Hauvette, l'autre de M. Parmentier, sur l'interprétation d'un passage de Corneille.

Dans la tragédie de *Polyeucte*, acte II, scène I, v. 445-452, Sévère, parlant de Pauline, dit à Fabian :

Elle n'est point parjure, elle n'est point légère :
Son devoir m'a trahi, mon malheur et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison ;
J'impute à mon malheur toute la trahison :
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée.

Voltaire a ainsi interprété ce passage : « eût gagné *Félix par Pauline.* » A cette interprétation qu'il juge — avec raison à mon avis — inacceptable, M. Hauvette substitue celle-ci : « eût gagné *l'un*, c'est-à-dire *son devoir* (le devoir de Pauline par *l'autre*, c'est-à-dire *son père*). »

M. Parmentier, que cette explication ne satisfait pas, signale dans ce passage un cas de l'emploi de *l'un et l'autre* au sens du neutre et traduit ainsi : « eût gagné *une chose par l'autre, une chose*, c'est-à-dire *Pauline, par l'autre*, c'est-à-dire *par la fortune.* »

L'explication est ingénieuse, mais ne me paraît pas mieux résoudre la difficulté que les précédentes. Je pense qu'il faut traduire autrement en tenant compte du caractère et de la situation respective des personnages.

Qui, en effet, dans les circonstances que rappelle Sévère,

avait-il besoin de gagner? Ce n'était pas Pauline, elle l'était déjà, nous le savons, et que lui aussi le savait. Pauline, au Ier acte, scène III, dit à Stratonice :

Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée.

De qui venait l'opposition? De Félix. Et pourquoi se montrait-il inexorable?

Mon père et mon devoir étaient inexorables.

Pauline l'a dit quelques vers plus haut :

Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant.

Et Sévère, de son côté, ne dit pas autre chose dans le passage en question :

Son devoir m'a trahi...

Quel devoir? celui d'obéir à son père. On peut donc dire que ces deux termes : « un devoir », « son père », expriment une même chose, la résistance de Félix.

Mon malheur.....

Le malheur de n'avoir pas eu de fortune ou d'en avoir eu trop tard ; mais ce malheur en était un parce qu'il avait été l'obstacle au consentement de Félix.

C'est donc bien Félix qu'il eût fallu gagner et qui l'eût été par une fortune moindre, mais plus rapide. Car Pauline, encore une fois, était toute conquise ; il s'agissait seulement de la garder en l'obtenant de son père. Et c'est bien, je crois, ce que veut dire Sévère dans ce passage que j'interprète ainsi :

Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,

« eût gagné *l'un*, c'est-à-dire *son père, par l'autre*, c'est-à-dire *par la fortune,* et me *l*'eût conservée, c'est-à-dire m'eût conservé Pauline. »

Ainsi compris, le passage devient assez clair et exprime même très bien, à mon sens, les rapports divers qui existaient entre les personnages mis en cause.

UN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE.

Autre lettre sur le même sujet

Les deux interprétations d'un vers de Corneille données, l'une par M.Hauvette (*Revue Latine*, *mai* 1903) et l'autre par M. Parmentier (*ibid.*, *juillet* 1903), ont-elles satisfait le lecteur ? Il est permis d'en douter.

Sévère dit à Fabian, en parlant de Pauline (*Polyeucte*, acte II, sc. I) :

Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée ;
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir :
Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir.

On veut faire de *gagner* un verbe actif et l'on se demande, avec Voltaire, quels peuvent bien être les compléments, direct et indirect, représentés par *l'un* et par *l'autre*. On les devine, dit Voltaire : cela devient, en effet, de l'art divinatoire, témoin les interprétations très différentes de Voltaire et de MM. Hauvette et Parmentier.

Il me semble qu'on oublie dans tout ceci que *gagner* est aussi verbe neutre. On dit : ce tableau gagne à être vu de loin. Corneille lui-même, dans d'autres endroits, l'a em-

ployé comme verbe neutre (*Dict. Littré*). Or, que dit Sévère ? Qu'il a été heureux, mais trop tard, et qu'une fortune moindre, mais plus prompte, eût mieux valu pour lui. Donc, un peu moins de fortune eût gagné en arrivant plus tôt ; un peu moins eût gagné par un peu plus de rapidité : *l'un eût gagné par l'autre*.

Telle a dû être, à mon humble avis, la pensée de Corneille.

Ch. Dumaine.

A la Vie

Je t'aime, ô vie exquise et tendre,
Depuis que je sais te comprendre.

Bien que tu m'aies parfois meurtri,
Je t'aime, car tu m'as guéri

Du rêve inutile et morose,
Du désespoir, de la névrose

Qui s'attaquait à mes vingt ans.
Aujourd'hui je crois au printemps,

A l'espérance je me fie.
Et je hais la mélancolie.

Car j'ai, si l'amour me troubla,
Passé l'âge où mourut Rolla.

Vie amère à qui te rudoie,
Du travail tu tires la joie.

Tu peuples l'éther radieux,
Tu remplis l'infini des cieux.

Et tu pullules, éperdue,
Dans la goutte d'eau suspendue.

Je t'aime, soit que l'action
M'entraîne dans son tourbillon

Au sein de la ville enfiévrée
Où tout se produit et se crée,

Soit que de l'antique Beauté
J'évoque la sérénité.

Je t'admire, toi qui fécondes
Les terres, les races, les mondes.

Tu m'émeus quand tu transparais,
Fragile encor, sous le teint frais,

Sous la lèvre humide et vermeille
De mon jeune enfant qui sommeille.

Souffle divin, rayon sacré,
Principe à jamais engendré !

Chez l'homme le plus misérable
Je te proclame vénérable.

Permets-moi donc de te chanter
Sans t'offenser, sans te heurter.

Sois-moi propice. Et qu'on te sente
En mes écrits toujours présente !

Pour un Pigeon du Luxembourg

Eh quoi ! tu peux voler et tu marches ? Tu peux
T'élever par-dessus les tours et les églises,
Boire l'air plus léger dans la coupe des cieux,
T'enivrer de l'azur loin de nos cités grises,

Offrir à ton caprice un pays par saison,
Et, d'une aile à la fois immobile et rapide,
Traverser l'étendue et gagner l'horizon
Pour y faire briller un blanc vol intrépide.

Tu peux, si tu le veux, sur les monts immortels.
Secouer le duvet de tes plumes neigeuses,
Et vers les frais vallons, vers les bleus archipels,
Chercher en te jouant des retraites ombreuses.

L'Orient garde encor l'antique paradis,
Et des fleuves pour y mouiller tes pattes roses,
Les palais italiens aux marbres attiédis
Ont des nids plus profonds que ceux où tu reposes ;

Et tu restes ! Rempli d'un bien-être bourgeois,
Ecarquillant tes yeux, gonflant ton col d'ardoise,
Tu bornes ton effort à t'élever parfois
Jusqu'à la main de ce vieillard qui t'apprivoise.

Va, renonce à ton nom. Car ce qui fait l'oiseau,
C'est l'appétit changeant des cieux, des monts, des
[plaines.
Je t'aimerais bien mieux luttant contre un réseau,
Que prisonnier content du parc et des fontaines.

Au Musée de la Marine

Je suis un dieu marin très longtemps vénéré.
Un habile ouvrier m'a fait et m'a doré.
Avant d'avoir ce coin de musée en partage,
Et de m'y renfrogner
Prisonnier,
J'ornais l'avant d'une galère à triple étage.

Je brandis un trident et je porte un collier
D'écailles que Neptune aurait pu m'envier.
Sur une conque avec effort j'enfle la joue,
Tel au temps des grands rois,
Autrefois,
L'Océan me berçait sur une belle proue.

Les soleils éclatants désormais brilleront
Sans verser les ardeurs des étés sur mon front,
Mais un peu de leur or est resté sur ma face.
O nuit, quand tu venais,
Je te gardais
Le dernier des rayons qui flottait dans l'espace.

J'ai lutté dans le bleu tourbillon des éclairs,
Dressé contre le vent sur les gouffres amers,
Défiant la tempête à mes côtés crispée.
Et tour à tour plongeant,
Emergeant,
Ma tête par instants apparaissait trempée.

Au gré d'une embellie, au chant des matelots,
J'ai glissé sur l'azur plus transparent des flots
Vers les ports aperçus au fond des anses creuses.
Je croyais tressaillir
De plaisir
Sur le sable attiédi des îles bienheureuses.

L'air était éventé par les grands cocotiers,
Et des oiseaux brillants arrivaient par milliers
Se percher en criant sur ma tête impassible.
Parfois des naturels,
Très cruels,
Paraissaient sur la grève et me prenaient pour cible.

Des départs du vaisseau je partageais l'émoi.
Lentement je quittais la terre. Autour de moi
Les dauphins accouraient, familiers et folâtres,
Flairant sous les sabords
Les trésors
Ravis par l'équipage aux peuples idolâtres.

Les marins m'honoraient comme un dieu protecteur.
Afin de conjurer l'orage et sa fureur,
Ils couronnaient mon chef de fleurs ,et de feuillage.
Et leurs femmes, au jour
Du retour
Me saluaientde loin comme un heureux présage

Or, aujourd'hui, loin du vaisseau désemparé,
Me voici seul gisant, immobile et navré.
Ah ! que m'importe ici qu'un vain peuple m'admire !
Il fallait me laisser
M'enfoncer
Sous les flots d'émeraude avec le beau navire.

Charles DROULERS.

L'Espagne littéraire

PORTRAITS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Par M. Boris de Tannenberg

M. Boris de Tannenberg vient d'ajouter un volume à la nouvelle *Bibliothèque espagnole* que recommandent déjà les noms de MM. Morel-Fatio, Reynier et Rouanet. Il nous entretient, cette fois encore, de la littérature contemporaine qu'il connaît mieux que personne et dont il a, jadis, parlé excellemment. Croyons-en sur ce point nos voisins, qui firent grand cas, il y a quelque douze ans, de son essai sur la *Poésie castillane*. On s'étonna chez eux qu'un étranger fût affranchi des préjugés invétérés ; même on lui pardonna d'avoir jugé. Seul, M. Antonio de Valbuena, l'ennemi intransigeant de plus d'une gloire consacrée, lui en voulut d'avoir trop admiré. Notons le reproche : il n'est pas de ceux qu'on nous prodigue. C'est avec la même sympathie clairvoyante que M. de Tannenberg a poursuivi son enquête dans la *Revue hispanique*, où il appréciait l'œuvre de Pereda, dans les *Débats*, où il révélait au public français le drame de Tamayo, enfin, dans le *Bulletin hispanique*, où il trace d'une main ferme quelques « silhouettes » fort ressemblantes. Ayant complété et remanié ces études, il veut nous présenter aujourd'hui « les Espagnols peints et jugés par eux-mêmes. » Il nous donne, en effet, une impression directe des hommes et des choses d'outre-monts dans ce livre qui se distingue par une élégante concision.

M. de Tannenberg nous fait pénétrer dans l'intimité des gens de lettres en multipliant les anecdotes caractéristiques et les souvenirs personnels. On sent que son information est de bonne source, car il a dû traverser beaucoup de ces *tertulias* madrilègnes, où germent les sympathies, où se confirment les admirations. Il a entendu colporter les boutades célèbres : çà et là un trait nous rappelle à propos l'abandon gracieux, la bonhomie charmante que les Espagnols opposent si volontiers à la réserve septentrionale. Nous aimons à reconnaître la mâle énergie de Nuñez de Arce, flétrissant avec désinvolture les « petits soupirs » de la poésie germanique, ou la belle humeur proverbiale de Mme Pardo-Bazán racontant, avec sa verve ironique, tel épisode de la propagande carliste. Il nous arrive ainsi comme un écho de ces discussions animées qui font la trame de la vie madrilègne, si diverse et si bariolée, où s'opposent les tendances contradictoires, même chez les grands esprits qui hésitent entre un passé qui chancelle et un avenir auquel on croit peu, tandis que le désir de rester national le dispute chez tous à la prétention d'être informé. M. de Tannenberg effleurera donc les nombreuses polémiques qui depuis trente ans ont divisé l'opinion, et d'abord la *question palpitante*, piquant débat qui mit aux prises un fin diplomate partisan de l'idéalisme avec une carliste militante qui brandissait le drapeau d'Émile Zola. Nous apprendrons, au surplus, que les Espagnols s'agitent fort pour savoir si la littérature sera décidément régionale, qu'ils discutent dans leurs romans la valeur de l'idée de tradition et que la question religieuse reste leur constante préoccupation, bien qu'on ne s'en soit aperçu chez nous qu'à l'occasion de quelques succès bruyants.

Du reste, M. de Tannenberg ne nous laisse pas ignorer que certaines personnalités, et non des moindres, se dérobent systématiquement aux charmes de la camaraderie

littéraire. Suivons-le dans son pèlerinage à travers la Péninsule. Il nous conduira du cabinet modeste qui abritait le labeur de Tamayo jusqu'à la vaste bibliothèque de Santander où s'élabore l'œuvre immense d'un Menéndez Pelayo ; il nous montrera l'isolement digne de Pereda contemplant de sa montagne les progrès d'une civilisation néfaste ; puis il nous dira l'activité impatiente de Mme Pardo-Bazán, en Angleterre, où elle achète des fusils ; à Madrid, où elle impose le naturalisme ; en Galice, où elle vante les gloires locales ; à l'Athénée, où elle explique le roman russe ; à Paris, où elle soutient les idées libérales. Et peu à peu nous verrons surgir de son livre des caractères où s'affirme la vitalité de la race, qui par leur fougue rappellent les enthousiasmes d'un autre âge, affranchis qu'ils paraissent des timidités de l'incertitude. Tamayo, il est vrai, n'a plus l'élan des grands improvisateurs : fils d'actrice, il acquiert progressivement la science du théâtre, traduit les Allemands et demande au travail patient la perfection d'un style lapidaire. Mais dans l'imposante fécondité de M. Menéndez Pelayo nous reconnaîtrons la spontanéité privilégiée de « l'âge d'or ». N'oublions pas que le disciple de Milá y Fontanalo a construit sur des bases solides des ouvrages rigoureusement scientifiques, qu'il a édité seul les lyriques, qu'il s'attaque à l'œuvre colossale de Lope de Vega. Et nul ne saurait contester l'exactitude de cette documentation. Néanmoins, si l'on songe à cette vocation précoce qui lui assurait à vingt-cinq ans une chaire à l'Université centrale, à cette fièvre de curiosité qui l'initia à tous les systèmes de l'esthétique européenne, enfin à ce loyalisme inflexible qui lui fait proclamer bien haut sa foi catholique et défendre contre tout venant les gloires de son pays, on devra conclure avec M. de Tannenberg que « la polémique est peut-être la forme littéraire qui convient le mieux à son humeur... il se pose en s'opposant ». Vraie du grand critique, cette constatation

serait l'évidence même appliquée à José Mariá de Pereda. « Pereda ne céda jamais (déclare Pérez Galdós aussi attaché à l'homme qu'hostile aux idées qu'il représente) ; il est irréductible, homogène, d'une consistance qui exclut toute désagrégation. » Né sur la côte âpre de l'Océan, élevé parmi des mœurs rudes encore dans leur rustique simplicité, il revient, après des études ébauchées et un court passage dans la vie madrilègne, à sa chère montagne qui jamais n'avait cessé de lui tenir au cœur. Observateur ironique d'abord, puis bienveillant, d'aucuns diront partial et fanatique, il se rattache obstinément aux principes qu'il sait ébranlés, pour se faire le défenseur de la pure tradition et l'apologiste de la vie saine sur les hauts sommets. — M. de Tannenberg a subi l'ascendant de ces volontés fortes qui affirment la perpétuité de la vieille Espagne. Ses portraits s'enlèvent avec un relief de médaille. Non sans qu'une note humoristique nous rappelle qu'il s'agit d'hommes et qui sont nos contemporains. Car il ne nous déplaît pas de voir Pereda foudroyer du haut de son rocher les « petits de la presse », Menéndez Pelayo préluder par un grand signe de croix à une leçon de concours, et Mme Pardo-Bazán défendre l'Inquisition, tout en maniant spirituellement l'éventail, chez Victor Hugo qui pardonna à la grâce espagnole.

M. de Tannenberg nous avertit qu'il associe à dessein les noms de Tamayo y Bans, de Menéndez y Pelayo, de Pereda et de Mme Pardo-Bazán. « J'ai rapproché quatre écrivains dont le trait commun est d'avoir été des catholiques militants et de représenter, sous des formes diverses, le sentiment traditionaliste, la fidélité à l'Espagne d'autrefois. » Loin de lui la pensée d'exalter un passé qu'il est devenu ridicule d'attaquer. Aussi bien on se défie, même en Espagne, des solutions prévues, des idées transmises. Et son intention n'a jamais été d'égarer notre sympathie, puisqu'il nous prévient qu'on relève mainte

contradiction dans l'œuvre de Mme Pardo-Bazán, qu'il nous laisse voir chez Pereda l'homme de parti, ancien pamphlétaire d'une feuille carliste, jadis délégué auprès du prétendant, resté assez ardent pour introduire dans ses romans quelques types conventionnels de parvenus malfaisants et d'hidalgos irréprochables, au risque de faire triompher sa thèse par la voie d'un romanesque facile. De même, dans l'œuvre si complexe de M. Menéndez Pelayo, il n'hésite pas à faire la part de l'enthousiasme intempérant. Non qu'il y ait lieu de reprocher à l'éminent critique la profession de foi catholique qu'il plaçait naguère en tête d'une *Histoire des hétérodoxes*, donnant par là même une garantie de sa loyauté. Mais la sottise de certaines attaques suffit-elle à justifier cette glorification véhémente de l'Inquisition? « Je comprends, j'applaudis et même je bénis l'Inquisition comme formule de la pensée d'unité qui dirige et gouverne notre vie nationale à travers les siècles, comme fille du génie propre du peuple espagnol. » Il est vrai que ce sont paroles de jeune homme, rectifiées par l'âge mûr. Nous regrettons pourtant que l'une des intelligences les plus ouvertes de l'Europe ait débuté par cette brusque affirmation : « Ce qu'on appelle tolérance est une vertu facile. Disons-le plus clairement : C'est une maladie d'époques de scepticisme et de foi nulle. » M. de Tannenberg, qui a formulé ces réserves, indique fort justement qu'il nous reste plus d'une raison d'aimer « l'Espagne *vraie*, si différente, nos voisins nous le crient sur tous les tons, de l'Espagne conventionnelle et romantique. » D'abord, la littérature espagnole a toujours su rester » saine et virile » au milieu des pires extravagances. Car les raffinements du point d'honneur ont trop fait oublier que le suicide et l'adultère n'ont point de place dans les œuvres d'un Lope ou d'un Calderón. Quand notre romantisme franchit les monts, on dénonça à grands cris l'immoralité d'*Antony*, d'*Indiana*, Depuis,

le naturalisme français a dû s'épurer pour s'acclimater. Et des écrivains comme Pérez Galdós ou Palacio Valdés ajoutent aux graves préoccupations que nous aimons à rencontrer dans les littératures du Nord un accent bien espagnol : le mépris de la sensiblerie. Nous renvoyons aux pages où M. de Tannenberg analyse le beau drame de Tamayo, *Affaires d'honneur*, qui est une condamnation du duel au nom du catholicisme, à l'étude qu'il consacre au roman justement célèbre où Pereda prêche avec force le retour à la vie active et utile. Pourquoi l'attention des lettrés se détournerait-elle de l'Espagne, s'il est vrai, comme l'a déclaré l'auteur d'*Electra* dans un discours qui eut son retentissement, « que l'âme espagnole soit l'âme des grandes vertus, de celles qui surpassent l'héroïsme, la patience et l'accomplissement strict du devoir ? »

Qu'il y ait quelque profit pour nous à étudier le drame espagnol, M. de Tannenberg l'a démontré par de bonnes raisons. Son étude est d'autant plus opportune qu'à Madrid le théâtre de la *comedia* s'approvisionne régulièrement en France ; que l'*Español*, soutenu par le dévouement de Mme María Guerrero, vit exclusivement du répertoire classique ou se rabat trop volontiers sur le néoromantisme d'Echegaray ; que, d'autre part, le public, celui du moins qui reste sincère dans ses admirations, fait ses délices du réalisme souvent trivial des *zarzuelas*. Apprécier l'œuvre de Tamayo, c'est prouver que les Espagnols retrouvent, lorsqu'ils s'y appliquent, la qualité essentielle de leurs grands dramaturges, qui est l'action. Sans parler de nous remettre à l'école de nos voisins, ce qui certes les étonnerait, rendons justice à ce don national qui survit jusque dans leurs pièces à thèse et qui sans doute restera un mérite fondamental au théâtre.

De même ce serait bien mal juger leur roman que d'y voir un pâle reflet de notre réalisme. M. de Tannenberg

montre qu'il se rattache directement à la veine des auteurs picaresques par la transition des *costumbristas*. Nous ferons observer que ceux-ci ont parfois imité des auteurs à peu près oubliés chez nous, comme Sébastien Mercier ou de Jouy. Avouons, d'ailleurs, que les Espagnols ont bien profité de la leçon, puisqu'ils sont restés, beaucoup plus que tout autre peuple, curieux de coutumes locales. Attribuerons-nous cette particularité au tempérament national tourné vers l'ironie, ou bien à cette circonstance historique qui fait que chaque province a conservé une vie propre, réservant ainsi à l'observateur une mine de constatations originales et de types nettement accusés ? Quoi qu'il en soit, Mme Pardo-Bazán, qui a travaillé plus que personne à répandre les idées françaises, n'est jamais mieux inspirée que lorsqu'elle évoque cette Galice poétique et mélancolique, où revit le souvenir des anciens troubadours. Actuellement, il n'est pas de province qui n'ait son romancier. Par suite, une étude sur le roman espagnol devra attirer l'attention de la critique européenne sur la faveur croissante de la littérature régionale.

Enfin la critique a chez nos voisins un rôle social qu'il importe de définir. M. de Tannenberg, pour apprécier dans son ensemble l'œuvre complexe de M. Menéndez Pelayo, est conduit à rechercher ce que valent les idées qui constituent le patrimoine intellectuel de l'Espagne. Il arrive, en effet, dans une nation fatiguée par les grandes aventures, qu'on se demande à certaines heures si l'on doit garder quelque chose du passé et ce qu'on peut en retenir. On sait le service qu'en Allemagne la philologie a rendu à l'idée de nationalité en tournant les préoccupations de la classe éclairée vers la tradition. C'est de la même manière que M. Menéndez Pelayo prétend travailler à la grandeur de son pays. Et tous les esprits qui croient à la régénération de l'Espagne rendront hommage à la noblesse de cette entreprise. « Pour ce qui est de la res-

tauration idéale, déclarait Angel Ganivet, personne ne mettra en doute qu'elle doit être œuvre nôtre exclusivement ; nous pouvons recevoir les influences étrangères, nous orienter en étudiant ce que font et disent d'autres nations ; mais tant que nous n'espagnoliserons pas notre œuvre, tant que l'élément étranger ne sera pas soumis à l'élément espagnol, tant que nous vivrons dans l'incertitude où nous vivons aujourd'hui, nous ne relèverons pas la tête. Notre faiblesse intellectuelle réside dans l'incohérence de notre culture formée de lambeaux de couleurs différentes comme les vêtements des mendiants. » Que M. Menéndez Pelayo ait en plus d'une occasion fait la part trop belle au génie espagnol, ses admirateurs les plus fervents le reconnaîtront de bonne grâce. Mais quel réconfort pour tous lorsque vibre au milieu du désarroi général une voix claire et confiante ! Certes, nous avons entendu assez d'attaques contre ce que beaucoup nomment avec pitié la *légende dorée*, nous avons lu assez de plaisanteries démoralisantes sur ce cheval blanc de saint Jacques qu'on s'attendait à voir reparaître dans les batailles, pour goûter pleinement ces vers de Bartrina cités par M. de Tannenberg : « Veut-on savoir la nationalité d'un homme — s'il loue l'Angleterre il doit être Anglais — s'il vous dit du mal de la Prusse il doit être Français — et s'il parle mal de l'Espagne il est Espagnol ». Sachons donc gré à M. Menéndez Pelayo d'avoir cru de tout son cœur à l'âme espagnole, car il dirait assurément avec l'auteur de l'*Idearium* : « Nous avons le principal, l'homme, le type. Il nous manque seulement de le décider à mettre la main à l'œuvre. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter une observation à cette analyse. Nous regrettons que l'*Espagne littéraire* de M. de Tannenberg, qui est l'exactitude même, ne soit pas toute la vérité. Ou plutôt nous féliciterons l'auteur de nous réserver une autre série où il nous montrera qu'au delà

des monts beaucoup d'esprits doutent si quelques-uns croient. Bien certainement on retrouve chez les écrivains qu'il nous présente, et ils sont au premier rang, quelque chose de l'enthousiasme de jadis, autant de rigidité dans les principes et la même chaleur dans les convictions. Est-ce à dire qu'ils représentent le nombre et qu'ils soient le pays ? doivent-ils nous faire oublier que la nation, longtemps endormie dans l'assurance, vient de renaître à l'inquiétude, qu'elle s'applique à poursuivre impitoyablement ces vices internes, ces infirmités prudemment dissimulées ou indiscrètement étalées qu'on excusait là-bas d'un nom commode : *Cosas de España* ? Voici qu'on proteste contre la tyrannie de toute centralisation, qu'on secoue le joug de la tradition castillane, et nulle idée transmise n'a trouvé grâce devant ce doute méthodique. On va même si loin dans cette voie de la critique pessimiste et négative que des esprits aussi émancipés que Galdós se croient obligés de réagir pour affranchir le malade de la défiance qui l'immobilise. On sait pourtant qu'il a osé dire de rudes vérités à ses compatriotes. Il nous semble entrevoir, dans l'Espagne qui se fait, des inquiétudes et des négations qui contrastent violemment avec la confiance de ceux qui continuent la tradition. Il n'en est pas moins vrai que M. de Tannenberg, dans ses *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, nous révèle ce qu'il y a peut-être de plus ferme dans la pensée espagnole contemporaine.

Georges LE GENTIL.

CHRONIQUE BELGE

Guido Gezelle

Le monument Rodenbach. — Charles de Sprimont.

A côté du porche de Notre-Dame de Courtrai, dans un angle solitaire de la vieille ville flamande, on vient d'ériger un monument — un très beau buste du grand sculpteur J. Lagaë — à la mémoire du prêtre poète Guido Gezelle, mort le 27 novembre 1899. Gezelle était flamand; il écrivait en flamand, et je n'aurais point à en parler dans *la Revue Latine* si ce grand artiste n'appartenait à un pays d'éducation presque entièrement française, s'il n'était le contemporain — tout en étant un peu leur aîné — d'écrivains tels que Maeterlinck, Verhaeren, Lemonnier, s'il n'expliquait dans une large mesure la formation de cette « âme belge » où se reconnaissent, parmi d'ardentes aspirations modernes, les tendances traditionnelles de deux races différentes, et qui, à peine née, s'est manifestée par des œuvres vigoureuses de pensée et d'art.

***

Guido Gezelle était un artiste de génie et un savant. Il parlait toutes les langues vivantes et quelques langues mortes. Il avait la culture des grands hellénistes flamands du XVII[e] siècle. Mais Gezelle, par-dessus tout, était un saint. La charité fut l'un des traits dominants de sa personnalité.

Comme chez le poverello d'Assise dont il traduisit le *Cantique au Soleil*, l'amour des humbles dominait en lui toute autre vertu. Sa main était toujours ouverte aux pauvres. Il se privait du nécessaire avec une angélique simplicité, portait une soutane de misère, habitait une maisonnette vieillotte, se résignait sans murmure aux fonctions fatigantes de vicaire de Notre-Dame à Courtrai. On le rencontrait marchant droit et vite, absorbé par des visions intérieures, répondant distraitement au « bonjour » du passant. Quand il prononçait le sermon dominical, l'église de Notre-Dame était comble et les vieilles gens pleuraient. Il lui arriva de donner des leçons de danois à un de ses paroissiens de Courtrai ; et il refusa énergiquement les honoraires qu'on lui offrait. Son élève, voulant à tout prix manifester sa reconnaissance, lui envoya... un tonneau de bière.

Gezelle écrivit un nombre considérable de petites poésies pour les images mortuaires que les familles flamandes répandent les jours de funérailles en souvenir du parent perdu. Jamais Gezelle ne reçut ni ne demanda un centime pour ces petites pièces funèbres.

Le trait le plus touchant de sa charité est celui-ci : Dans une famille courtraisienne, Gezelle, déjà vieux, se plaignit un soir des rigueurs de l'hiver. Une vieille dame présente eut l'idée de lui faire parvenir le lendemain une douzaine de magnifiques... camisoles de flanelle. Gezelle, pour faire croire à la donatrice qu'il utilisait le cadeau, découpa les poignets du vêtement et les fit coudre dans les manches de sa soutane en les laissant dépasser un peu. Rencontrant la dame à quelques jours de là, il la remercia sans embarras, prétendit qu'il ne souffrait plus du froid et montra ses poignets avec une naïve ostentation.

Quant aux camisoles, vous l'avez deviné, elles étaient distribuées aux pauvres.

Il ne faut pas s'étonner si le nom de Gezelle était vénéré

par les petits et les humbles. Son buste est un hommage officiel; mais autour du piédestal, entre les quatre arbres mélancoliques qui rêvent d'infini avec le poète, on peut lire son nom dessiné en lettres de verdure par l'adoration populaire.

Jusqu'à son dernier jour ce saint Vincent de Paul des Flandres conserva une âme exquise et jeune. Il adorait les enfants; il leur ressemblait, et dans une de ses œuvres les plus pures il a peint l'angélique lumière de son âme en s'écriant : « *Joyeux enfants, fleur de la vie, petite église du Christ, puissiez-vous toujours rester des enfants, et puissé-je, moi, être un des vôtres !* »

*
* *

Guido Gezelle naquit à Bruges le 1er mai 1830. Son père était jardinier, et peu après la naissance de Guido fut chargé d'entretenir les jardins du petit séminaire de Roulers. Il amena son fils. Guido put suivre gratuitement les cours; en échange, les heures de classes terminées, il devait aider son père et exécuter les plus dures besognes manuelles. Il termina ses études au grand séminaire de Bruges et fut ordonné prêtre en 1854. On le rappela à Roulers, et le fils du jardinier devint peu après professeur de rhétorique. Il exerçait un ascendant extraordinaire sur ses élèves. Quelques-uns sont devenus des poètes de mérite : Hugo Verriest, Karel de Gueldere, Eugène van Oye. La personnalité la plus remarquable de cette « pléiade » est le Dr Verriest, frère du poète et professeur à l'Université de Louvain. On lui doit la meilleure édition des œuvres de Gezelle. Jamais je n'oublierai la manière respectueuse et vibrante dont M. Verriest me parla du poète un jour que nous revenions ensemble de Bruges. J'appris par mon compagnon que Gezelle, en une année, apprenait à ses élèves à s'exprimer couramment en allemand, en anglais, en

latin. Comment s'accomplissait ce miracle ? Gezelle se bornait à traduire les poètes : Shakspeare, Gœthe, Horace. Pas d'exercices de grammaire; des traductions à livre ouvert. Il apportait dans son enseignement un tel amour qu'il fanatisait tous ses élèves et leur faisait accomplir des prodiges. Des prodiges, oui ; car dans quel collège du monde a-t-on jamais réussi à enseigner pratiquement les langues ?

La méthode de Gezelle déplut en haut lieu. Le jeune professeur perdit sa chaire de rhétorique et on le relégua dans une classe inférieure. Le collège faillit se révolter. Les rhétoriciens que l'on privait de leur maître refusèrent de terminer leurs études au petit séminaire de Roulers et quittèrent l'établissement.

Gezelle avait alors vingt-huit ans. Il venait de publier son premier volume chez un obscur libraire. Une photographie de cette époque nous le montre avec un visage très fin, un menton très volontaire, un large front encadré d'une chevelure abondante qui se boucle dans la nuque et sur les oreilles en auréole discrètement romantique. La physionomie respire la force et la profondeur. Les yeux ont un charme insaisissable. L'âme du prêtre et du poète semble s'en affranchir d'un vol passionné que le regard de l'homme cherche à suivre dans les splendeurs du ciel...

Gezelle se consolait de sa disgrâce en écrivant. Mais ses livres étaient suspects. On en interdisait la lecture dans les écoles. Une envie sournoise poursuivait le grand homme. Finalement on l'envoya comme vicaire à Courtrai. Aucune plainte, aucun murmure ne sortit de la bouche du poète. Ce coup pourtant lui fut cruel. Pendant de longues années il cessa toute production littéraire. L'érudition philologique semblait l'avoir entièrement absorbé. Aidé de quelques amis et correspondants, il réunissait les matériaux d'un dictionnaire complet du flamand de la West-Flandre. Enfin de nouveaux poèmes virent le jour. Rares furent

ceux qui les connurent et les apprécièrent. De plus en plus Gezelle était tenu à l'index. Il en souffrait silencieusement, saintement. La justice vint, mais tardive. L'évêque actuel de Bruges était à peine monté sur le siège épiscopal qu'il appela le vieux Gezelle à la direction enviée du couvent des Dames anglaises de Bruges. Six mois plus tard, hélas ! le poète mourait. Comme il arrive toujours, on s'aperçut aussitôt qu'un grand homme venait de disparaître. Des études parurent dans les revues. Les disciples du maître qui n'avaient point jusque-là trouvé les ressources nécessaires pour une édition soignée des œuvres de Gezelle, rencontrèrent de l'appui et réussirent en peu de temps à publier un volume luxueux. Les poèmes du grand prêtre furent acclamés dans tous les coins du pays flamand. En Hollande la presse salua en Guido Gezelle le plus grand écrivain que la Néerlande eût connu depuis le XVII[e] siècle. Enfin, un monument fut élevé au poète à l'ombre des murailles moussues de son église de Courtrai, où il avait vécu l'existence pitoyable et glorieuse des pauvres vicaires de province.

*
* *

Gezelle se servit, dès son livre de début, d'une langue personnelle. Il ressuscita littérairement le beau dialecte de la West-Flandre (partie ouest des Flandres avec Bruges et Ypres comme villes principales). Ce dialecte est encore en usage et se parle avec une certaine pureté dans la Flandre occidentale, si bien que les West-Flamands peuvent lire aujourd'hui sans trop de difficultés leur grand poète du XIII[e] siècle, Jacob van Maerlant, exactement comme les Italiens, avec une légère préparation, comprennent Dante. Au west-flamand qui n'était plus qu'une langue parlée, Guido Gezelle rendit une existence littéraire. Il discerna ce que l'on pouvait tirer de cet idiome savoureux. Il

connaissait à fond la littérature de ses ancêtres; de plus il s'enrichissait de ce que la langue populaire parlée autour de lui contenait de riche et de profond. Ainsi le philologue, en intime commerce avec les génies d'autrefois, et le vicaire de Notre-Dame, en communion avec l'âme du peuple, servaient tous deux le poète.

*
* *

Le second livre de Guido Gezelle : *Fleurs de cimetière*, classe l'humble professeur au premier rang des artistes du XIXe siècle. La pièce principale est un poème, moitié prose, moitié vers, un peu à la façon de la *Vita Nuova*, et dédié par Gezelle à la mémoire d'un de ses élèves, mort à dix-huit ans.

C'est le récit des funérailles, entrecoupé de commentaires lyriques.

Nous sommes dans la plaine flamande. Au matin les amis se rendent à la maison mortuaire. La mère oublie un instant sa douleur pour s'excuser auprès des assistants du désordre de la ferme... On enveloppe le cercueil dans les plis d'un drap virginal, et le cortège se met en marche. Aux coins des chemins les paysans ont dressé des croix de paille qui implorent du passant l'aumône d'un *Ave*. La procession rustique chemine lentement en s'orientant d'après le coq du clocher qui regarde le sentier de l'église, tantôt à droite, tantôt à gauche. Personne ne parle. L'alouette secoue la rosée de ses ailes et va chanter son cantique dans le ciel bleu ; les petits oiseaux s'injurient et se disputent une mouche.

Une croix d'argent étincelle en tête du cortège.

« *Croix contre laquelle le monde lutte en vain, — marche* « *en tête du cortège funèbre, comme une bannière : — Croix* « *enguirlandée de fleurs chrétiennes, marche, sois notre ban-* « *nière, nous te suivons !... S'il faut affronter la mort, — mou-*

« *rir n'est RIEN, — rien que les lumières vacillantes d'une* « *nuit qui s'éteint. — La Croix sera notre cuirasse, elle* « *mettra à l'abri des secousses formidables de la tempête, —* « *celui qui veut mourir pour la Croix et avec la Croix, — et* « *qui, plutôt que d'abandonner la Croix et de renoncer au* « *triomphe, — marche sur la Mort, et sans se lasser, —chante :* « *Hosannah ! la bénédiction de Dieu est en nous* (1) ! »

Le cortège pénètre dans l'église. Ici le poète interprète avec une émouvante profondeur le symbolisme sublime du service funèbre. Il évoque l'antiquité formidable du christianisme sortant de sa tombe, il traduit en vers admirables le *Dies iræ*, il énumère les mystères : l'encens qui monte et descend comme la Prière, les flambeaux qui brillent comme la Foi, les cierges qui font participer la foule à l'Offrande. Il peint les cérémonies vénérables et divinement consolantes où notre cœur boit les eaux de la prière.

Dans la première partie du poème, la description de la campagne, de tout le décor doré et naïf où se déroulent les funérailles, laisse apparaître avec vivacité le tempérament du poète et de l'artiste ; dans la seconde partie, la transcription du drame chrétien est d'une éloquence si uniquement religieuse que toute trace de virtuosité littéraire disparaît et que nous ne sentons plus en Gezelle que le prêtre, l'élu admis dans le Saint des saints.

Le cortège se dirige enfin vers le cimetière et le corps avance au cri d'adieu de la sainte Eglise résonnant comme le signal d'un voyage triomphal.

∴

C'est miracle que l'âme poétique du grand prêtre flamand ne se soit pas éteinte parmi les accablantes besognes professionnelles, sous le froissement des hostilités mes-

(1) Ce texte est emprunté à l'excellente étude publiée sur Guido Gezelle par M. l'abbé Ceuppens dans la revue belge *Durendal.*

quines, dans les milieux médiocres que lui infligèrent d'impardonnables suspicions. Singulier constraste : sa physionomie, telle que nous la reproduit le buste fidèle de M. Lagaë, avait reçu l'empreinte traditionnelle du devoir routinier. Rien, dans cette vivante effigie, ne distingue Gezelle du prêtre ordinaire. L'énormité du crâne pourtant est significative (jamais l'auteur des *Fleurs de cimetière* ne trouva de tricorne tout fait à sa tête ; il était obligé d'en commander sur mesure !) Et ce prêtre que rien au premier abord ne différenciait des vieux vicaires rustiques, — si ce n'est une soutane plus misérable, — écrivait des pages pleines de ravissements mystiques, d'extase spontanée, chantait avec l'émotion du génie tout ce que la nature a créé de grand, tout ce qu'elle a produit d'effacé et de pitoyable : *Dieu, comme la plus petite chose est l'œuvre infinie de tes mains, Dieu, comme la moindre chose est donc admirable pour qui te connaît !*

*
* *

Tout n'est pas chef-d'œuvre chez Gezelle. Ses admirateurs les plus fervents constatent des négligences et des banalités dans ses trop nombreuses pièces de circonstance.

Mais il a produit plusieurs chefs-d'œuvre...

Et le plus haut de tous est sans doute ce chapelet de *Chants et Prières* où les émotions du chrétien sont notées en oraisons profondes qui ne ressemblent en rien ni aux ardentes effusions de sainte Thérèse ou de sainte Catherine, ni aux prosternations sublimes de l'*Imitation*. Tout est nouveau dans leur charme frais, candide et spécialement flamand. Nombre d'ecclésiastiques et de moines flamands font des *Chants et Prières* leur compagnon de solitude. Les missionnaires de la West-Flandre les emportent en Afrique, en Mongolie, et, les jours de péril, les chantent au fond de leur âme héroïque.

On a comparé Gezelle à Verlaine. Quelle erreur ! Lélian est un pauvre de Palestine, ulcéré et pénitent, quêtant avec remords « la paix du cœur » et « les calmes espoirs »... Gezelle est le représentant du Christ peignant les triomphes de l'âme et les joies du Paradis. Verlaine cherche le port de salut. Gezelle le montre. Il y a de la damnation et de la malédiction chez l'adorable auteur de *Sagesse*. Gezelle ne respire que pureté et ivresse sainte.

Il est le Fra Angelico ou le Memling de la poésie contemporaine.

* *
*

Dans le jardin du vieux béguinage de Gand on a inauguré tout récemment un monument à la mémoire d'un autre poète belge, « d'expression française » celui-là, et bien connu à Paris : Georges Rodenbach ; nous étions une centaine à la cérémonie qui fut grave et douce. Les branches des grands arbres pleureurs voilaient de dentelle verte les pignons et l'église de la petite cité de prière. Il y eut un peu de pluie, trop peu pour troubler la lecture des discours, juste assez pour évoquer les minutes grises qu'aimait le poète ; quelques pauvres fous essayèrent de troubler notre hommage en sifflant la mémoire d'un poète qu'ils n'estiment pas assez flamand ; le bavardage des oiseaux en eut raison aussi facilement que le soleil eut raison de la pluie.

Pourquoi ce monument s'élève-t-il à Gand et non à Bruges, sur l'un des quais endormis de la célèbre ville morte ? On l'offrit tout d'abord aux Brugeois ; ils le refusèrent. Rodenbach, pour eux aussi, n'était pas assez flamand ; ils lui faisaient grief de ses succès parisiens. Ils lui reprochaient surtout de n'avoir vu que mélancolie, deuil et mort dans leur ville, alors qu'ils étaient vivants, — bons vivants même, — qu'ils préféraient la joie vibrante

des beuveries à la noire harmonie des cloches et à la majesté de leurs rues de silence.

Pour ces raisons Bruges ne voulut point honorer Rodenbach.

Alors Gand offrit un emplacement. Né à Tournai, c'est à Gand que Rodenbach fit ses études ; c'est là qu'il débuta ; c'est là, — ainsi que le rappelait Verhaeren dans son fraternel discours, — que sa jeune âme s'emplit de l'admirable tristesse des vieilles cités flamandes.

Le refus de Bruges eût été compris s'il se fût agi de quelque déshonorante statue. Mais le monument se trouve être un incomparable geste sculptural. Il est l'œuvre de M. George Minne. Ce jeune maître est, techniquement et spirituellement, l'un des plus doués d'entre les jeunes sculpteurs belges. Il vit dans un atelier rustique, aux environs de Gand, prisonnier obstiné de son émouvant labeur. Demain le connaîtra illustre comme Meunier et Rodin. Il s'écarte de leur réalisme. Dans la nudité religieuse comme dans la décorative émotion des draperies, ses figures ont l'idéale éloquence des mythes ou des symboles incarnés.

Le monument Rodenbach allégorise la Résurrection écartant le linceul de l'oubli pour interroger et reconnaître l'Immortalité. Les modelés, à la fois larges et caressés des chairs, s'harmonisent subtilement avec la surnaturelle rigidité des plis. Cette Résurrection, c'est la vieille âme des Flandres qui, trop longtemps muette, s'est ranimée et se reconnaît dans ses poètes et ses artistes, c'est l'âme antique du peuple qui rêve dans les pignons, les cloches et les quais du cher poète de Bruges...

*
* *

Je clos mon nécrologe poétique par quelques mots sur Charles de Sprimont. Il est mort il y a quelques semaines. Il avait à peine vingt-cinq ans. Il a supporté d'une âme

stoïque les longues souffrances de sa fin. Il est parti pleuré de tous. Sa douceur, son esprit grave répandaient un parfum qui attirait. Il s'effarouchait des contacts du monde; en réalité il possédait un cœur singulièrement trempé. On ne lui a point sculpté de monument, ni de stèle, ni de médaillon. La revue *Durendal*, dont il fut le secrétaire, a rassemblé ses derniers poèmes sous ce titre: *la Rose et l'Epée* — et cela vaut mieux qu'un hommage lapidaire.

La nature tendre de Charles de Sprimont se réfléchit en aspects un peu monotones dans la première partie: la *Rose*. Mais ses nostalgies des temps héroïques, sa vénération des morts magnanimes, son amour des actes et des sacrifices purs éclatent en chants d'une beauté puissamment mâle et simple dans la seconde partie: *l'Epée*, où sans cesse, — comme dans les vers suivants, — surgit la grande ombre d'Alfred de Vigny:

O Lyre! Epée! ô Sœurs! tressaillez dans l'attente
Du superbe avenir qui lentement s'enfante;
Vous n'avez retenti, souffert, aimé, lutté,
Que pour hâter le jour où luira sa clarté!
C'est afin de hausser nos âmes vers nos rêves
Que le ciel nous fit don des Lyres et des Glaives.

H. Fiérens-Gevaert.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

DEUXIÈME ANNÉE N° 10 25 Octobre 1903

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

POÈTES

Il faut faire son métier en conscience. Je viens de lire vingt-sept recueils de vers. — J'en laisse treize de côté comme plus insignifiants qu'il n'est permis. — Je dirai quelques mots et citerai quelque chose de neuf autres, qui méritent, à mon avis, qu'on les signale. — Sur cinq enfin, qui me paraissent d'un vrai mérite, j'insisterai davantage.

I

Aimer, de Daniel Massé (chez Lemerre, 1899). — Vers d'amour, en effet, et généralement d'amour triste. Corrects et précis. Du sentiment ; peu d'imagination ; très peu de couleur. D'une pièce assez intéressante, intitulée *Journal intime*, je détache la page suivante qui est une *sensation* et, véritablement, sincère et assez forte :

Dans le sauvage parc, sous les frondaisons vertes
Dont s'arquent les rameaux en hauts porches béants,
Couple enlacé parmi les troncs d'arbres géants,
Les fiancés s'en vont par les sentes couvertes.

D'un pas mol et berceur, au murmure que font
Les souffles bruissants des brises exhalées,
Profilés au lointain clair-obscur des allées,
En plein rêve d'amour les fiancés s'en vont.

Exilés du bonheur, l'Amie et l'Ami tristes
Dans l'allée effilée en verdoyant couloir,
Contemplent d'un regard de regret et d'espoir
Les fiancés adorablement égoïstes.

Les fiancés ont fui l'Amie et l'Ami, loin,
S'excusant, lorsqu'ils sont partis, par un sourire
Si tendre qu'il semblait implorer, non prescrire,
De les laisser aller, seule et seul, sans témoin.

Et les voilà qui vont sous les frondaisons vertes
Dont s'arquent les rameaux en hauts porches béants,
Couple enlacé parmi les troncs d'arbres géants,
Errants, perdus et seuls par les sentes couvertes.

Et l'Amie et l'Ami, qu'exaltent le décor,
Les suivent d'un regard où se fondent ensemble
Le regret et l'espoir de l'amour qui rassemble,
Bonheur qu'ils rêvent sans le partager encor.

II

Le Mirage perpétuel, d'Achille Ségard (Paul Ollendorf, 1903). — De jolis paysages d'Espagne, d'Italie et d'Orient. Voici une *impression* de Cadix qui est très exacte et qui a trouvé une expression élégante et spirituelle :

Blanc fouillis de villas que cerne le désert
Et qui mire dans l'eau ta face polychrome,
Cité des minarets, des clochers et des dômes,
O Cadix, oasis de maisons dans la mer !

Le vent lourd d'Orient frôle tes chênes verts ;
Il porte les parfums dont ta grâce s'embaume
Et mêle des langueurs de lente cinnamome
A la forte saveur de tes grands buis amers.

O port délicieux, où la brise marine
Court comme un souffle chaud de lèvres féminines,
Conque sonore où chante un chœur de matelots!
Tu respires la force amoureuse, la joie.
Et des voiles, là-bas, que le hasard déploie
Comme des éventails palpitent sur les flots.

Et voici qui est un peu manqué, je le confesse, mais qui est trés intéressant comme essai de traduction en vers des impressions que laisse une symphonie, ou plutôt comme essai de traduction en images d'impressions musicales :

C'est l'heure. La ténèbre est opaque et profonde.
On souffre dans le froid et dans l'obscurité ;
Nul ne sait d'où pourrait advenir la clarté,
Et c'est comme un chaos où se forme le monde.

Une aile frémissante, un voile épais et lourd
Etouffe sous ses plis toute plainte terrestre ;
Mon cœur s'identifie aux rumeurs de l'orchestre,
Mon âme aveugle attend la lumière et l'amour.

Rien ne déchire encor les ombres solennelles.
C'est la houle. Voici l'éclair d'un coup d'archet ;
Puis le silence. Enfin, tel qu'un blanc feu follet,
Les trilles d'une flûte ou d'une chanterelle.

Une fugue apparaît au bout de l'horizon ;
Elle roule, grandit, s'approche, s'exaspère,
Et passe dans un souffle angoissant de colère
Sombre et dure, comme un passage de caissons.

Le souffle du hautbois se tait, puis recommence ;
C'est une voile blanche au-dessus de la mer ;
Il brille et chante ; ainsi parmi les nuits d'hiver
Un feu qui tremble au loin ranime l'espérance.

Mais que les violons soudain prennent l'essor!
Leur voix monte, subtile et pure, jusqu'aux nues,
Et délivre d'un coup les notes contenues
Aux creux des noirs bassons et dans les harpes d'or.

Ah ! tintinnabulez, triangles et clochettes,
Sonnez, cuivres, vibrez, ô fifres orgueilleux ;
Que montent d'un seul trait vers le ciel radieux
Les appels éperdus des flûtes inquiètes !

Mon être tout entier devient un instrument
Sonore ; je palpite à la même cadence,
Et mes nerfs contractés jusqu'à la défaillance
Se crispent d'un espoir éphémère et fervent.

III

Le Cœur nostalgique, de Marguerite Comert (Editions de *la Plume*, 31, rue Bonaparte, 1903). — Plus de génie que de talent. Tout cela est senti, très profondément, à n'en pas douter. Tout cela est sincère, et c'est une belle âme triste qui se confie et qui s'épanche. Mais elle s'exprime en une langue terne et en rythmes lourds. Je ne sais quoi citer ; car tout est fort honnête et rien n'est bien saillant. Ceci, si vous voulez. La pensée est belle et l'expression est plus heureuse, un peu, qu'à l'ordinaire : Titre : *Aux étoiles* :

Par nos âmes soyez bénies,
O flammes qui peuplez les cieux
Aussi loin que plongent les yeux
Epris des routes infinies.

Entre vous et nos cœurs charmés
D'immenses nuits tendent leurs voiles ;
C'est pourquoi vos rayons, Etoiles,
Seront toujours nos mieux aimés.

Elles nous sont d'autant plus chères
Les clartés de vos jours lointains,
Que leurs reflets plus incertains
Sont plus pareils à nos chimères.

Et nous admirons d'autant plus
Votre aube dans nos nuits baignée
Que nous sentons plus éloignée
La douceur de ses blancs saluts.

Quelque part vous éclairez, toutes,
Des Calvaires et des Douleurs,
Et vos midis boivent des pleurs
Et du sang au limon des routes.

Mais vous apportez, ici-bas,
Filtrés par la paix des nuits calmes,
Aussi doux que l'ombre des palmes,
Des rayons qui ne brûlent pas.

Vous ressemblez, flammes sans fièvres
Du soir muet et souriant,
Aux yeux des femmes d'Orient
Dont un voile cache les lèvres.

Vous ressemblez à l'amitié
De ceux que l'amour égoïste
A blessés et dont l'âme triste
Est mieux ouverte à la pitié.

O roses des sublimes grèves,
Qui, sur les jours éblouissants,
Fleurissez les soirs caressants
Pour nos souvenirs et nos rêves ;

Etoiles, nous vous bénissons
De rayonner dans la nuit close,
Et de veiller quand tout repose,
Et de rester quand nous passons.

IV

Choses éparses, de M. René des Chesnais (Victor Retaux, 1902). — M. René des Chesnais est, comme M. Achille Ségard, un poète voyageur. Il a vu l'Orient et en donne

des descriptions brèves et fortes. Son vers est assez souvent souple et assez vigoureux, soit qu'il peigne l'*Enfant nubien*, soit qu'il nous montre le Nil large, paresseux et puissant. J'aime encore mieux M. des Chesnais quand il nous parle tout simplement de sa Bretagne, en vers émus et religieux :

Au prochain été nous nous en irons
Au pays natal, où rit la fougère.
Sous le clair soleil, nous nous baisserons,
Tout près de la terre.

Quand, sur nos plateaux, notre ciel est pur,
Autant que la mer nos landes sont belles.
Les lacs bleus, dont rien ne tache l'azur,
Seraient jaloux d'elles.

Des rayons si fins jaspent leurs pâleurs,
La lumière y met de si douces teintes,
Que jamais pinceau n'a pris leurs couleurs
Et ne les a peintes.

Nous irons les voir quand les brises d'Août
Egarent dans l'air leurs tièdes haleines,
Quand le sol est chaud, quand la sève bout
Et gonfle ses veines.

Nous irons cueillir aux plaines d'Armor,
Mieux que des bouquets et que des couronnes,
Le mystère ami qui repose et dort
Aux landes bretonnes.

Nous irons glaner — mieux que dans les blés
Les gerbes d'amour — les divins poèmes
Qu'à travers le temps les jours envolés
Ont laissés d'eux-mêmes.

A l'ombre des croix et des grands menhirs
Nous écouterons, dans les voix des brandes,
Revivre et pleurer les vieux souvenirs
Des saintes légendes.

. . . .
. . . .
. . . .

Allons-nous-en donc. Retournons chez nous,
Aux pays où vit la foi des ancêtres,
Où la terre dit un chant grave et doux
Comme un chant de prêtres.

Nous verrons courir, sous les souffles d'air,
Autour des menhirs l'ombre des légendes,
Nous écouterons, semblable à la mer,
Le bruit de nos landes.

Sur le sol sacré nous inclinerons
Vers l'âme des fleurs notre âme pareille ;
Pour entendre mieux, nous y collerons
Le cœur et l'oreille :

Et quand Dieu voudra tailler nos linceuls
Dans le manteau gris de la vieille terre,
L'esprit s'envolant y laissera seuls
Nos corps au suaire.

Mais près du tombeau qui les gardera,
La brise, en son vol sur les cimetières,
Dans la paix du soir leur apportera
La voix des bruyères.

V

Larmes et sourires, de M. Hector Bonnenfant (librairie de la France scolaire, 17, rue Guénegaud, 1896). M. Hector Bonnenfant est un enfant du peuple qui s'est instruit tout seul, au milieu de difficultés inouïes et sous le poids de charges accablantes. C'est un héros de la volonté. Parmi tous ses desseins, tous singulièrement honorables, il a eu celui d'être poète ; il a voulu être poète, et en vérité, comme l'affirme M. Jean Richepin dans la préface émue qu'il lui consacre, il l'a été, ou, vraiment, il s'en faut de

peu. M. Hector Bonnenfant est au moins un très bon versificateur. Si sa pensée n'est jamais originale, sa forme du moins est solide, précise, forte et quelquefois non sans éclat. Je citerai cette *Matinée d'Avril* qui n'est pas ce que M. Bonnenfant a écrit de meilleur, mais où le vers est plus souple et plus aisé que dans la plupart de ses poèmes.

Le soleil du matin brille sur la campagne,
Le cortège fleuri dont Avril s'accompagne
Embaume bois, champs et vergers,
Et vers les cieux tout bleus où voguent des nuées,
S'élèvent lentement de subtiles buées
Comme un vol de cygnes légers.

Les fleurs de l'églantier, des vallons aux collines,
Au front des buissons verts semblent les mousselines
Dont se pare un sein virginal ;
L'abeille y vient puiser du miel dans la rosée,
Comme le merle y prend la cétoine irisée,
Pâture du nid matinal.

Amants, allez rêver dans la discrète sente
A l'heure où monte à l'arbre une sève puissante
Ainsi qu'aux lèvres les aveux,
A l'heure où sont si purs les beaux fronts des amantes
Qui laissent ruisseler sur leurs nuques charmantes
Les fils moirés de leurs cheveux.

Poètes, savourez cet instant plein de charme
Où la feuille du tremble et la feuille du charme
Ruisselante de diamants,
Exhalent à l'air pur une vapeur légère
Comme la vision rapide et mensongère
Née au sein des bleus firmaments.

Puis, assis sur la mousse, au bord de la fontaine
Dont l'eau claire jaillit et s'écoule, incertaine,
A travers les roseaux penchants,
Loin du bruit de la foule et loin du vice immonde,
Laissez descendre en vous, avec l'oubli du monde,
La paix, les rêves et les chants.

C'est à l'instant où fuit la nuit mystérieuse,
A l'instant enchanteur où s'entr'ouvre, rieuse,
La corolle du bouton d'or,
Et flottent par les airs des souffles d'asphodèles,
Que la muse prodigue à ses amants fidèles
Les pensers et les rimes d'or.

VI

Le Poème de la Femme, de M. M. Moreau (Offenstadt frères, 23, rue Richer) (sans date). — M. Moreau est un élève de la *Légende des siècles* et des *Poèmes antiques*. L'antiquité biblique, particulièrement, l'attire et l'inspire bien. Surtout par leurs descriptions ses poèmes bibliques ont un vrai mérite. Considérez un peu la terre telle qu'elle parut aux yeux d'Adam et d'Eve au sortir de l'Eden :

C'était la nuit ; c'était la plaine ; c'était l'ombre.
Grands, muets, seuls, debout, les pieds dans l'herbe sombre,
Ils dressaient sur le seuil du monde inhabité
Le spectre de leur gloire et de leur majesté.
Et le roi de la terre a contemplé la terre.
Or voici que la lune, auguste et solitaire,
Eclairait doucement l'eau, la terre et les airs ;
Et l'homme a vu surgir devant lui les déserts,
Les déserts infinis, sauvages, lamentables.
Des monstres inconnus rampaient le long des sables ;
Des colosses gisaient au fond des rocs lointains,
Et l'on ne savait pas, sous les rayons éteints,
Si c'étaient des brouillards suspendus aux campagnes,
Ou des tigres géants couchés sur les montagnes ;
Et des oiseaux hideux montaient d'un large essor,
Et la forêt vivante, éternelle et profonde,
Ondoyait lourdement sur la face du monde.

Voyez encore ces deux tableaux : le désert un peu avant le lever du soleil et le désert à midi. Ils sont presque d'un grand poète-peintre. Ils auraient fait plaisir à Fromentin :

La lumière naissait sur le lointain des plaines ;
Blême, elle s'étira comme un flocon de laines,
S'allongea, s'élargit sur le zénith profond.
Et c'était l'heure calme et triste, où l'on confond
Le nuage livide avec la terre noire.
La lumière naissait. Sur sa pâleur d'ivoire
Couraient des fils de rose et des veines de sang.
Et l'ombre allait se repliant et s'effaçant.
Et le grand soleil rouge émergea des longs sables.

Agar chassée voit de loin le camp d'Abraham qui est pour elle comme l'Eden où elle ne reviendra plus :

... C'était à l'heure où flamboyait midi ;
Une torpeur planait sur le monde engourdi.
L'âpre et saine clarté frappait les tentes blanches,
Et les tentes brillaient dans le réseau des branches
Comme un vol assoupi de grands oiseaux d'argent.
La vie interrompait son labeur diligent,
Affaissée au toucher de la brûlante étreinte.
Les pasteurs, accroupis sous le vieux térébinthe,
Penchaient leur tête lasse et dormaient dans les trous,
Et près d'eux ruminaient lentement les bœufs roux.

M. Moreau a en main un très bon instrument. Cependant il ne faudrait pas faire trop souvent des vers comme celui-ci :

Et sa piété lui fut imputée à justice,

ce qui, j'ose l'assurer à M. Moreau, est un vers de treize syllabes, un vers hypermétrique, comme disaient les anciens.

VII

Poésies, de Georges Brunet (Editions de l'*Ame latine*, Toulouse, 1902). — Vers très faibles comme pensée et tout aussi faibles comme forme. Evidemment d'un très jeune

homme ou d'un homme resté très jeune. Cependant, quelquefois, un certain sentiment du rythme, ce qui me permet de citer la pièce suivante :

Le matin joyeux répand à mains pleines,
Sur les champs de l'air qu'il vient enflammer,
L'or fin des rayons, l'encens des haleines.
O besoin de vivre, ô désir d'aimer !

Midi s'est glissé jusqu'au creux de l'onde ;
Auprès des fruits mûrs les fleurs vont pâmer ;
Un frisson parcourt la moisson plus blonde.
O bonheur de vivre, ô douceur d'aimer !

Le soir fait tomber son ombre attristée
Sur le frais tableau qui sut nous charmer.
Le soleil a fui, la bise est restée.
O fardeau de vivre, ô malheur d'aimer !

La nuit hivernale emplit de ténèbres
Les bois où l'abeille allait essaimer ;
Le cri des hiboux sonne en glas funèbres.
C'est fini de vivre et fini d'aimer.

VIII

Le Temple, poèmes, de J. Valmy-Baisse (Editions de la *Nouvelle Revue Moderne,* 20, avenue Carnot, Paris (XVIIe) (sans date). — Très improvisé. Pourtant deux qualités essentielles réussissent à se montrer ou à se faire entrevoir ici : un sentiment vrai de la nature, un sentiment vrai de l'amour. Voici pour le premier : la pièce est intitulée : *Les Pins* :

Sous un léger manteau d'ajoncs et de bruyères
— Un incendie ayant hier meurtri son sol —
Une lande s'étend de Pontenx à Saint-Pol,
Stérile, désolée, immense et solitaire.

Et tout là-bas, très loin, et fermant l'horizon,
Leurs troncs nus encadrant de grands pans de lumières,
Les immobiles pins, en files régulières,
Déroulent sous le ciel leur verte frondaison.

Or, certain jour que le couchant les ensanglante,
Leurs silhouettes se profilent plus dolentes,
Leur feuillage s'agite avec un bruit de fer,

Et, si loin, sur la lande immense et désolée,
On dirait, masse énorme et de points d'or criblée,
Une armée de géants en marche vers la mer.

Et voici pour le sentiment de l'amour. On ne sait plus guère parler d'amour en vers par ce temps-ci. Il y a des exceptions. Nous en verrons une plus loin, très éclatante. M. Valmy-Baisse en est une aussi, très distinguée.

Je la verrais venir par les calmes soirées,
Dans le songe ingénu qui tient ses yeux baissés ;
Le couchant épandrait des lumières dorées
Sur la main diaphane offerte à mes baisers.

Nimbé de la blancheur délicate de l'aube,
Son front évoquerait un éternel avril.
Et dans le frôlement familier de sa robe (1)
Je chercherais un rythme amoureux et subtil.

Plus tard, à la lueur pâlissante des lampes,
Cependant que la nuit répandrait sa fraîcheur,
J'aurais, en feuilletant de très vieilles estampes,
Le joli mouvement de sa nuque. Oh ! blancheur !

Et puis, ayant tenu bien closes nos fenêtres,
Pour que se continue encor l'illusion,
Je lui dirais, après avoir relu nos lettres,
Des vers pleins de son rêve et de sa vision.

(1) Rime fausse ; M. Valmy-Baisse doit être méridional.

Ah ! la douceur de vivre ainsi, penché sur elle !
Lui dire mon amour en la voyant si frêle ;
Longuement la bercer avec un geste lent
Au rythme de sa voix qui dirait en tremblant

Des vers où chanteraient nos chansons préférées !
Ah ! la douceur de vivre ainsi quelques soirées
En regardant passer, rapide et merveilleux,
Un ciel d'or dans le paysage de ses yeux.

IX

C'est un très gentil poète que M. Maurice Trubert (*Rêves et Réalités*, Lecène et Oudin, Paris, 15, rue de Cluny, 1895). Il n'a pas la voix forte ; mais il l'a pure et bien timbrée. Il est délicat, légèrement précieux ; il a le rythme souple et vif. Il plaît très souvent. Il charme quelquefois. S'il est jeune, c'est une espérance. Voici un bien agréable madrigal sentimental :

C'est à vous que l'on pensait
Quand on vit descendre l'ombre :
Votre œil noir est aussi sombre
Que la nuit qui s'avançait.

C'est à vous que l'on pensait
Lorsqu'on vit la rose éclore ;
Vous êtes plus rose encore
Que cette fleur qui naissait.

C'est à vous que l'on pensait
Devant la neige tombante ;
Vous êtes plus éclatante
Que la neige qui passait.

Et quand s'en va le printemps,
C'est encore à vous qu'on pense.
Il n'a pas plus de constance
Que votre cœur de vingt ans.

Qu'en dites-vous? Cela rappelle Desportes. Voici un *Sic vos non vobis* qui est assez spirituel et qui, ma foi, est assez vrai. Les poètes se sont souvent plaints qu'ils fussent admirés, sans doute, mais que l'on chantât leurs vers avec d'autres. C'est assez ordinaire. C'est juste aussi. A eux la gloire, à d'autres... Il faut bien que tout le monde ait quelque chose :

Poète, quand tu cisèles
Les rimes d'or de tes vers,
Quand tes pensers, dans les airs,
Doucement battent des ailes ;

Quand ton âme au vol léger,
En passant des fruits aux roses,
Recueille le miel des choses
Comme l'abeille au verger ;

Songes-tu qu'en cette vie
Tes plaisirs sans lendemains
Aux plus humbles des humains
Ne sauraient donner envie ;

Et que le sang de ton cœur,
Dans ce beau sol qu'il colore,
N'a jamais pu faire éclore
La semence du bonheur ?

Car pour être aimé toi-même,
Tu fais rêver aux amours,
L'on t'admire ; mais toujours
C'est un autre que l'on aime.

Jolie *épigramme*, dans le sens grec du mot. On s'étonne de n'avoir pas lu cela inscrit sur un petit rocher romantique, dans un parc de 1830 :

Par un des beaux soirs où s'épanche l'âme,
Au bord d'un bleuet dans les blés jailli,
J'ai mis un baiser, un baiser de flamme...
O vous qui passez, l'avez-vous cueilli ?

Mon âme était triste et mon ciel morose ;
Mais les fleurs avaient des parfums bien doux.
J'ai mis mon amour au fond d'une rose...
O vous qui passez, le cueillerez-vous ?

Près d'une aubépine à moitié flétrie,
Et dont la détresse attirait mes pas,
J'ai laissé tomber ma mélancolie...
O vous qui passez, ne la cueillez pas.

Et enfin, *entre autres poèmes*, d'un sentiment vrai et assez profond, on peut citer celui-ci, qui m'émeut fortement et qui sans doute ne sera pas sans vous toucher :

Le ciel est bien gris, la terre est bien blanche.
Il semble que rien n'en puisse venir ;
Cherchez sous la neige où meurt la pervenche,
Vous y trouverez plus d'un souvenir.

La fleur est fanée et la feuille est morte ;
Il semble que tout se taise ici-bas ;
Mais écoutez bien : quand le vent l'emporte,
L'écho d'un baiser charmera vos pas.

La nuit en tombant apporte un froid sombre ;
Vous fermez vos yeux, vos beaux yeux glacés.
Mais regardez bien. Vous verrez dans l'ombre
La douce lueur des amours passés.

Ainsi, quand tout meurt et quand tout s'efface,
Dans ces grands linceuls sur terre étendus,
Au fond de nos cœurs il reste la trace
Vivante toujours des bonheurs perdus.

X

La Terre Divine, de M. Gustave Zidler (1), ne sera pas mise entre les mains de nos élèves des écoles primaires. C'est un livre ardemment patriotique. La « Terre Divine »

(1) Société française d'imprimerie et de librairie, 15, rue de Cluny, Paris, 1903.

c'est la France, et le livre de M. Zidler est un recueil d'odes à la France et de poèmes en l'honneur de notre patrie. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Amérique, un livre comme celui de M. Zidler vaudrait à son auteur honneurs administratifs et récompenses officielles. J'ai peur, en le signalant et en en faisant l'éloge, que je n'attire à M. Zidler quelques désagréments ou au moins quelques animadversions venant de haut lieu. La France n'est pas un pays comme les autres. Elle n'aime pas qu'on l'aime.

Elle sera, s'il en est ainsi, assez mécontente de M. Zidler ; car il l'aime profondément et il l'aime en vers souvent admirables. Il prend par la main son fils et il lui dit : « Mon fils, viens avec moi visiter la Patrie », et il parcourt la « terre divine », et il la chante de tout son cœur, en comprenant bien, du reste, tous les charmes, toutes les séductions et toutes les grandeurs. Ce livre est charmant, élevé et éloquent. C'est une nourriture saine et forte. On aime un homme de l'avoir écrit, j'entends quand on a le ridicule d'être patriote.

Suivons un peu le poète dans sa promenade, et il faut dire dans ses pèlerinages à travers le Pays. Le voici devant les laboureurs, lès hommes de glèbe, les *Silencieux*, comme il les appelle :

Sur les champs assoupis le soir calme et voilé,
En étouffant au loin le cri des bartavelles,
D'un suprême rayon caressait les javelles,
Fruit des rudes labeurs dont nul n'aura parlé.

Le moissonneur, dardant l'éclair de sa faux lente,
Dans le haut mur des blés creusait de larges trous ;
La femme en se courbant suivait les sillons roux
Pour ramasser l'épi de sa gerbe opulente.

Sauf un froissement doux des pailles, répété,
L'œuvre s'accomplissait dans une paix austère,
Et, sans bruit, puissamment, la sève de la terre
Exhalait son parfum de vie et de santé.

Ces pauvres gens, penchés sur la vaillante glèbe
Où leurs pères ont mis la sueur de leur front,
Disaient les moissons d'or qui sans fin renaîtront
Des entrailles du sol et des bras de la plèbe.

Et vraiment dans l'adieu dù jour, mourant là-bas,
Dans la sérénité de l'heure où le cœur prie,
Devant ce petit coin simple de la patrie,
Que la vaine rumeur des villes n'atteint pas,

Où la force travaille et non la violence,
Et non les passions ; devant l'obscur guéret
Que féconde l'effort de la race, en secret,
J'ai compris la grandeur divine du silence.

Voici maintenant le poète au crépuscule, devant la plaine large, un peu ondulée, de quelqu'une de nos provinces du centre. L'impression n'est pas moins forte et elle a quelque chose de plus intime et de plus fin ; l'expression, aussi, est plus poétique. Titre : *Les petites fumées*.

Lorsque la paix du soir dans sa splendeur éteinte
Berce le son lointain de la cloche qui tinte
En chuchotements d'oraisons,

Graves, les hameaux bleus, parmi les frondaisons,
Sur le rêve étoilé des brumeux horizons
Mettent les petites fumées.

Toutes, vers la même heure, ensemble ranimées,
Pieusement au front des demeures aimées
Dressent le signal du retour.

Elles disent : Quittez le sillon du labour !
Hommes, reposez-vous à l'exemple du jour,
Las de travail et de lumière.

Rentrez au gîte sûr où la bonne fermière
Trempe pour votre faim la soupe coutumière
Sur les brasiers étincelants.

Et la frêle fumée, éparse sur les flancs
Des noirs coteaux, exhale en minces filets blancs
L'encens des vertus patientes.

Elle dit devant l'âtre aux flammes souriantes,
La femme, épouse chaste usant ses mains vaillantes,
Mère allaitant son nouveau-né,

Elle dit les cœurs chauds, le devoir résigné,
Ce trésor de tendresse et de force épargné
Des vieilles familles rustiques,

Et le mérite obscur des tâches domestiques,
Et la joie enfantine, et les naïfs cantiques,
Et les prières à genoux.

Et les hommes des champs si rudes et si doux,
Sur les pauvres logis, là-bas, d'un œil jaloux
Suivent les petites fumées.

Toujours, donc, dans nos soirs de France ramenées,
Montez sans bruit toujours, ô petites fumées,
Chères au dieu du moissonneur,

Montez comme un pieux encens, en filets minces,
Messagères d'amour, d'espérance et d'honneur,
Dans le ciel pur de nos provinces.

Une très belle imagination est celle du *trophée rustique*. Comme les anciens vainqueurs dressaient à la limite extrême de la province conquise un trophée militaire, fait d'armes et d'instruments de guerre, de même le poète rêve quelque part un trophée célébrant les vertus rustiques et les vaillances de l'éternel conquérant de la glèbe :

Puisqu'à ton flanc robuste, ô France, est agrafée
Ta robe de fermière aux bouquets d'épis blonds,
Puisque te voici belle en tes moindres vallons,
Je dresse à ta vaillance un rustique trophée.

Qu'on prenne un chêne fier, brave à tous les assauts,
Dont le tronc ne rend pas l'acier dur qui le blesse,
Fils des chênes gaulois, dont la ferme vieillesse
Au cœur de nos logis porte encor des berceaux.

Qu'on choisisse un grand chêne et qu'à sa rude écorce
On suspende d'abord le coutre clair, tranchant,
Qui, bien trempé, tenace, ouvrit un vaste champ,
Loyal associé de travail et de force.

Qu'on mette, pour leur rendre un juste hommage aussi,
Le pic qui fit souvent étinceler la pierre,
La serpe, qui trancha la stérile bruyère,
Les armes sans défaut d'un travail sans merci !

Qu'on exalte la bêche et les sabots de frêne
Qui, plus près de la glèbe, en sont les confidents,
Et la faux, et l'étrape, et la fourche à deux dents
Élevant sur les chars la gerbe souveraine.

Et vous, fléaux zélés, corbeilles du vanneur,
Vous, éclisses de jonc, cuivres où le lait mousse,
Vous, semailles, pipeaux à la chanson très douce,
On vous verra de même à des places d'honneur.

Et quand enfin le chêne aura reçu les signes,
Les signes bienvenus de paix et de gaîté,
Joignant aux festons lents du pourpre velouté
Les rameaux d'olivier et les grappes des vignes,

Qu'alors, pour ton triomphe, en cortège assemblés,
Fleurs et rubans piqués au côté de la veste,
Autour de ton trophée, ô noble France agreste,
Dansent tes vendangeurs et tes coupeurs de blés.

Mais ce qui devrait devenir classique dès demain et qui, au temps où les instituteurs et professeurs enseignaient la patrie, aurait été recueilli dans toutes les anthologies, c'est la pièce suivante, où M. Zidler s'élève jusqu'à la pensée lyrique et jusqu'à la forme lyrique et qui est un véritable *poème* dans toute l'acception de ce grand mot trop prodigué :

Quand les pires douleurs perçaient sa chair de pointes,
Le mystique croyant des siècles de ferveur
En face de la mort souriait les mains jointes ;

Car à l'heure suprême, extatique et rêveur,
Il voyait dans l'éclat des splendeurs révélées
S'ouvrir le paradis promis par son Sauveur.

C'était sous un ciel bleu, doux, charmant, des vallées
Dormant dans la verdure et la fraîcheur des eaux,
Des collines, d'épis et de pampres voilées.

Des sources qui chantaient aux flûtes des roseaux,
Des jardins embaumés de rose printanière
Où se berçaient des vols harmonieux d'oiseaux.

. . . .

. . . .

Et, ravi, pressentant la proche délivrance,
Au Paradis que Christ ouvrait à son remord,
Il revoyait encor tout son pays de France,
Et c'est ce qui faisait son sourire à la mort.

*
* *

Moi, je suis ce naïf mystique. A Dieu ne plaise
Que je perde à jamais tout ce que j'aimai tant !
Je n'imagine pas que je puisse en partant
Ne point revoir au ciel un peu d'âme française !

Ton âme, ô France, est si belle en ton corps si beau !
Comme ta vigne en fleur, si simple et parfumée,
Si douce, que Jésus peut seul l'avoir formée,
Si jeune, qu'elle semble étrangère au tombeau !

Avec sa libre humeur que nul ne peut contraindre,
Et sa bonne gaîté de clair soleil d'avril,
Ton âme est si vaillante au bonheur, au péril,
Qu'elle doit plaire au Dieu qui jamais ne sut craindre.

Droite comme le fer qui du fourreau sortit,
Franche en acte, en discours, comme la main qui serre,
Ton âme fut toujours si loyale et sincère,
Qu'elle doit plaire au Dieu qui jamais ne mentit.

Ton âme dévouée à briser toute chaîne
Toujours se prête à la fraternelle amitié :
D'un tel cœur elle excelle aux œuvres de pitié
Qu'elle doit plaire au Dieu qui jamais n'eut de haine.

Ton âme, ô France, aimable en sa limpidité,
De sourire joli, de grâce coutumière,
Est si bien sœur de la transparente lumière
Qu'elle doit plaire au Dieu qui vit dans la clarté.

Cette âme qui du ciel même paraît descendre,
Par toutes ses vertus mérite d'y monter :
Aussi, fier du pays qu'il me faudra quitter,
Quand la terre natale aura repris ma cendre ;

Lorsque s'effeuilleront sur moi les fleurs d'adieu,
J'espère, si Dieu bon me pardonne, j'espère
Revoir encore avec ma mère, avec mon père,
Un peu de notre France au royaume de Dieu.

Il est tout à fait inattendu de voir un Français parler de son pays comme les Anglais, les Américains et les Allemands parlent du leur ; mais cela fait à M. Zidler une originalité qui est assez piquante. Je ne serais pas étonné que le livre de M. Zidler fût négligé en France, mais traduit à l'étranger et sous cette forme appris par cœur et répété avec enthousiasme par les jeunes gens aussi bien que par les hommes mûrs. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un livre très distingué, bon toujours, beau souvent, quelquefois admirable. On est heureux, moi, du moins, de voir un fils de la vieille Alsace faire sonner si haut, si clair et si juste la vieille langue de France.

XI

Je suis en retard avec M. Charles Guérin, dont le *Cœur solitaire* remonte déjà à 1898, mais la réputation de M. Charles Guérin est faite. La muse de M. Charles Guérin

est, comme on sait, assez monotone ; elle ne chante que la mélancolie et puis encore la mélancolie et puis toujours la mélancolie. M. Charles Guérin est un blessé. S'il ne guérit pas ou s'il ne change pas un peu de maladie, on finira par ne plus le lire, étant toujours sûr de l'avoir déjà lu. Ce serait dommage ; car il a bien du talent. Sa forme est large, ample et riche. Il est sûr de son instrument, et le geste dont il le manie est noble et doux. C'est un poète de race et un versificateur-né. Rien qui sente l'effort. Cela s'épanche et est un charme, surtout pour l'oreille, mais même pour l'âme. M. Guérin est quelque chose comme un Lamartine efféminé ou féminisé, si vous trouvez efféminé trop dur :

Le ciel est pur, l'eau transparente et l'air du soir
Léger comme un baiser fugitif sur ma joue.
Le vent dans mes cheveux semble un enfant qui joue,
Et je vais, parmi l'herbe encor chaude, m'asseoir,
En face du limpide et pensif horizon.
Haleine de la nuit qui dévale, silence,
Espace où d'un agile essor l'âme s'élance,
Solitude ! A la cloche un chant d'oiseau répond ;
Dans les champs où le soir traîne ses voiles bleus,
Un attelage au pas indolent se balance ;
Le soleil met de l'or sur les cornes des bœufs.
Le soleil qui descend au delà des collines
Verse l'adieu de ses rayons mélancoliques
Sur la mourante mer sans feu des moissons mûres,
Dont la houle, semblable au vaste rêve humain,
Roule et se gonfle et meurt et frissonne et murmure
Vers la ligne de ciel qu'elle n'atteint jamais.
. . . .
. . . .
Dans ces soirs de splendeur pacifique où l'on souffre
A sentir sa bassesse et sa pauvreté d'homme,
Où l'esprit, aveuglé de lumière, tâtonne,
Où le cœur, enivré d'azur et d'air, étouffe,

On a des mots d'enfants, qui pleurent et supplient
Vers ce vaste univers qu'on voudrait croire Dieu.
. . . . Puissante mère,
Prends-moi, terre des morts, terre des blés, ô terre,
Mêle mon corps vivant à ta grande poussière.

Mais la nature, avec orgueil, poursuit son rêve :
Elle n'alliera pas notre sang à tes sèves.
Le jeune avril, le bel été, le vieil automne
Dansent leur ronde autour du linceul de l'hiver,
Sans savoir qu'ils font naître, aimer et souffrir l'homme.
Dans sa joie égoïste et pleine, l'Univers
Reste sourd au désir fraternel de la chair ;
L'âme contre le noir grillage qui l'enferme
S'élance, oiseau captif, et se brise les ailes.
. . . .
. . . .
Nous ne mûrirons pas dans les grappes des treilles,
Ni dans le fruit, ni dans le blé, ni dans la pierre.
. . . .
. . . .
La nature, d'un geste ennuyé de marâtre,
Écarte notre soif de ses larges mamelles.
Elle va ; notre amour, nos rêves et nos peines,
Étendus à ses pieds craquent comme des faines,
Éclatent sous les pas indifférents du pâtre.

Ce n'est pas bien neuf comme idée; mais c'est souvent, comme forme, d'une rare beauté harmonieuse et indécise.

Voulez-vous encore une sorte de paraphrase du vers sublime de Lamartine : « Qu'importe le soleil ? Je n'attends rien des jours » ? Voici :

Le soir léger, avec sa brume claire et bleue,
Meurt comme un mot d'amour aux lèvres de l'été,
Comme l'humide et chaud sourire heureux des veuves
Qui rêvent dans leur chair d'anciennes voluptés.
La ville pacifique et lointaine s'est tue ;
Dans le jardin pensif où le silence éclôt,

Chantent encor discrètement des fraîcheurs d'eau
Qu'éparpille, affaiblit le vent clair et nocturne ;
Des jupes font un bruit de feuilles sur le sable ;
Les guêpes sur le mur bourdonnent à voix basse.
Des roses que des doigts songeurs ont effeuillées
Répandent leur énamourante âme de miel ;
Une aube étrange et pâle erre aux confins du ciel.

. . . .
. . . .

Que me font les soleils à venir ? Que me font
L'amour et l'or et la jeunesse et le génie ?
Laissez-moi m'endormir d'un doux sommeil, d'un long
Sommeil, avec des mains de femme sur mon front.
Ah ! fermez la fenêtre ouverte sur la vie !

Je ferais bien quelques chicanes à M. Charles Guérin. On a assez vu qu'il se moque de la prosodie traditionnelle et que, fidèle au vers métrique, il ne tient aucun compte de la rime et se contente le plus souvent d'assonances. Passe encore pour cela. Mais il se livre quelquefois à des plaisanteries prosodiques qui ne conviendraient qu'au genre burlesque, et l'on ne peut guère souffrir que dans une pièce sérieuse, très sérieuse, il écrive ceci :

Dans son alcôve elle riait de
Mes sourdines d'amour, quand elle
Me laissait parmi la dentelle
Soupirer sur sa gorge tiède.

Détournons-nous avec horreur de ces jeux lourds et sans grâce pour lire lentement la grande pièce par où se clôt le volume, le beau poème intitulé : *L'Inquiétude de Dieu.*

Le sombre ciel lacté se voûte en forme d'arche.
Un grand silence ému berce les choses ; l'arbre
Palpite au vent léger qui passe, et dans l'étable
On entend remuer les bêtes dans la paille.

. . . .

. . . .

L'humble poète alors sort de la chair et lève
Vers la vivante nuit, radieuse et profonde,
Un front qui porte aussi sa lumière et ses mondes.
Hélas ! interroger ce qui ne peut répondre,
Dit-il. Ah ! tout mon cœur débile et sa misère !
J'ai quitté la grand'chambre où dorment les aïeules,
Et me voici, devant le songe de la terre,
Frissonnant comme un brin de foin sec sur la meule.
Le rythme intérieur qui régit la matière,
Comme jadis la lyre orphique, émeut les pierres ;
Les sèves en tumulte écartent les écorces,
Autour de moi la ruche invisible bourdonne,
E frêle comme un jour, dans le fleuve des forces,
Je doute, en fléchissant, de mon âme immortelle.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

C'est que dans l'ivre et large émoi des belles nuits,
Où tout bruit, palpite et soupire à la fois,
Où le silence même a sa rumeur, les voix
Couvrent la mélodie absolue; et l'esprit
Qu'on a tenu penché trop longtemps sur la foi
S'y trouble, comme un clair visage au fond d'un puits.
Celui qui frappe au seuil et prie avec des larmes
Se voit un étranger qu'aucun hôte n'accueille ;
On se sent faible, on tremble ; on doute que son âme
Dans la création pèse plus que la feuille;
On craint que la clarté divine ne soit plus
Qu'une dernière étoile au cœur des hommes purs.
Le monde est triste et vieux, et les nouveaux venus,
Pour qui le ciel est vain comme un mot inconnu,
Ont recouché le Christ dans son cercueil obscur.

Mais je veux, ô mon Dieu, malgré tout croire en toi.
Prête-moi la candeur de la vierge et la foi

De l'enfant. Que je sois vigilant, bon et simple.
Accorde-moi surtout les dons d'humilité,
Afin que j'offre aux vents de ta volonté sainte
Le docile et profond émoi d'un champ de blé.
Permets-moi d'oublier qu'un soir des temps anciens
Le doute déborda du calice divin.
Enfin rends à mon cœur la jeunesse d'aimer ;
Que le grain germe encor dans ce jardin fermé.
Je cherche en égaré ta croix au carrefour ;
Je t'appelle à travers la nature vivante :
Il est temps de m'entendre, ô Dieu ! Ne sois pas sourd.
Réconforte mon âme obscure, ta servante ;
Car, pareil à l'abîme étoilé de l'amour,
L'immensité des cieux nocturnes m'épouvante.

Bien des faiblesses encore dans tout cela ; mais il n'est pas douteux que M. Charles Guérin ne soit très bien doué. On croit voir en lui comme le reflet pâle d'un grand poète passé. Et ce peut être la pâle première esquisse d'un grand poète futur.

XII

M. Henri de Régnier a publié en 1902 *la Cité des Eaux* (1). La cité des eaux, c'est Versailles. Tout un volume en vers sur Versailles serait abusif. Aussi le titre ne s'applique-t-il littéralement qu'à juste un quart de volume, assez faible du reste et disant un peu toujours la même chose. Le reste du livre porte sur divers sujets. Il y a de très belles choses, je dis très belles. Une élégie intitulée *l'Oubli suprême* est un chef-d'œuvre. Je vais vous en citer quelques strophes, et puis il est bien possible que je me laisse entraîner à vous la transcrire tout entière. C'est le panier de cerises de Mme de Sévigné :

(1) Société du Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain.

Que m'importe le soir puisque mon âme est pleine
De la vaste rumeur du jour que j'ai vécu !
Que d'autres en pleurant maudissent la fontaine
D'avoir entre leurs doigts écoulé son eau vaine
Où brille au fond l'argent de quelque anneau perdu

Tous les bruits de ma vie emplissent mes oreilles
De leur écho lointain déjà et proche encor;
Une rouge saveur aux grappes de ma treille
Bourdonne sourdement son ivresse d'abeilles
Et du pampre de pourpre éclate un rayon d'or.

Le souvenir unit en ma longue mémoire
La volupté rieuse au souriant amour ;
Et le passé debout me chante, blanche ou noire,
Sur sa flûte d'ébène ou sa flûte d'ivoire,
Sa tristesse ou sa joie, au pas léger ou lourd,

Toute ma vie en moi toujours chante ou bourdonne;
Ma grappe a son abeille et ma source a son eau.
Que m'importe le soir, que m'importe l'automne
Si l'été fut fécond et si l'aube fut bonne,
Si le désir fut fort et si l'amour fut beau ?

Ce ne sera pas trop du temps sans jour ni nombre.
Et de tout le silence et de toute la nuit,
Qui sur l'homme à jamais pèse au sépulcre sombre,
Ce ne sera pas trop, vois-tu, de toute l'ombre
Pour lui faire oublier ce qui vécut en lui.

Dans cette même note de mélancolie, mais de mélancolie saine et virile, qui contraste avec celle de M. Guérin et qu'il est permis de préférer, comme aussi de trouver moins bonne, il y a un « épilogue » d'une véritable allure lyrique, qui me plaît infiniment. C'est tout à fait quelque chose que Victor Hugo eût écrit à trente ans ; et le Victor Hugo de trente ans, j'admets que par comparaison on le méprise ; mais encore ou plutôt déjà, c'était un poète assez distingué.

Une dernière fois reviens en mes pensées,
O jeunesse aux yeux clairs ;
Et dans mes mains encor pose tes mains glacées.
Le soir parfume l'air.

Souviens-toi des matins où tous deux, côte à côte,
Notre ombre nous suivant,
Sur le sable fragile et parmi l'herbe haute
Nous allions dans le vent.

Ce que je veux de toi, ce n'est pas, ô jeunesse,
De me rendre les lieux
Où nous avons erré ensemble. Je te laisse
Tes aires et tes jeux.

. . . .
. . . .

Ce que je veux de toi, c'est ta jeune colère
Qui te montait au front,
C'est le sang qui roulait en toi sa pourpre claire
Lorsque d'un vain talon

Tu frappais à durs coups, frénétique et penchée,
Le sol sec et ardent,
Comme pour qu'en jaillît quelque source cachée
Que tu savais dedans.

C'est cela que je veux de toi ; car je veux boire
A pleine bouche, un jour,
L'eau souterraine encore à ta fontaine, ô gloire,
Quand ce sera mon tour.

Et si le temps ingrat m'accorde pour salaire
L'opprobre meurtrier,
Je veux m'asseoir au moins à l'ombre que peut faire
La branche du laurier.

Je veux signaler aussi un très beau fragment épique intitulé *le Sang de Marsyas*. Ce poème est écrit mi-partie en alexandrins, mi-partie en vers libres ou plutôt en prose cadencée, car M. de Régnier a la coquetterie de montrer aux survivants de l'Ecole du vers libre qu'il manie la prose

cadencée aussi bien que le plus habile d'entre eux. Pour que la chose tienne moins de place en cette revue, je transcrirai les « vers libres » en les typographiant comme de la prose et je n'alignerai que les alexandrins groupés.

Ce fut alors qu'Apollon, traversant le pays d'Arcadie, s'arrêta quelque temps chez les gens de Cellène. La moisson faite, la vendange était prochaine ; et, comme les grappes étaient lourdes et que les granges étaient pleines, et qu'on était heureux, on accueillit gaîment le Dieu porteur de lyre.

Il était beau à voir debout dans le soleil,
Touchant sa lyre d'or d'un grand geste vermeil,
Magnifique, hautain, solennel et content,
Auguste. Il s'essuyait le front de temps en temps.
Les cordes de métal vibraient fortes et douces,
Et l'écaille ronflait et sonnait sous son pouce ;
Et l'hymne s'élevait sur un mode sacré,
En cadence, dans l'air pacifique et pourpré,
Égale, harmonieuse et large. Et, comme en feu,
La lyre d'or chantait sous le geste du Dieu.

Nous étions tous restés autour de lui, pasteurs, pâtres, bergers, pêcheurs et bûcherons, assis en rond autour de lui et moi seul qui suis vieux vis encore aujourd'hui De ceux qui jadis entendirent la grande lyre. Et les faunes et les silvains et les satyres des bois, de la plaine et du mont, étaient venus au-devant d'Apollon. Marsyas seul était resté là-haut dans sa grotte, couché, à écouter les pins, les abeilles, le vent. O Marsyas, c'est là qu'ils vinrent te chercher... Il vint. On s'écartait sur son chemin. Il marchait vite, de son petit pas sec et prompt, comme quelqu'un qui veut en avoir fini vite. Il avait apporté sa flûte, la plus petite et la plus juste, faite d'un seul roseau égal et rond. Puis il s'assit en face d'Apollon, modeste et les yeux clignés devant le Dieu magnifique et vermeil avec sa lyre d'or debout dans le soleil, Marsyas chanta. Ce fut d'abord un chant léger

Comme la brise éparse aux feuilles d'un verger,
Comme l'eau sur le sable et l'onde sur les herbes.

Puis on eût dit l'ondée et la pluie et l'averse ;
Puis on eût dit le vent ; puis on eût dit la mer.
Puis il se tut et sa flûte reprit plus clair,
Et nous entendions vibrer à nos oreilles (1)
Le murmure des pins et le bruit des abeilles;
Et pendant qu'il chantait vers le soleil tourné,
L'astre plus bas avait peu à peu décliné.
Maintenant Apollon était debout, dans l'ombre
Et dédoré, et d'éclatant devenu sombre,
Il semblait être entré tout à coup dans la nuit,
Tandis que Marsyas à son tour, devant lui,
Caressé maintenant d'un suprême rayon
Qui lui pourprait la face et brûlait sa toison,
Marsyas ébloui et qui chantait encor
A ses lèvres semblait unir un roseau d'or.
Tous écoutaient chanter Marsyas le satyre ;
Et tous, la bouche ouverte, ils attendaient le rire
Du dieu et regardant le visage divin
Qui semblait à présent une face d'airain.
Quand, ses yeux clairs fixés sur lui, Marsyas le fou
Brisa sa flûte en deux morceaux sur son genou,
Alors ce fut, immense, âpre et continuée,
Une clameur brusque de joie, une huée
De plaisir trépignant et battant des talons,
Puis tout, soudainement, se tut, car Apollon,
Farouche et seul, parmi les rires et les cris,
Silencieux, ne riait pas, ayant compris.

Il ne faudrait pas grand'chose pour que ce poème fût un des plus beaux de la littérature française. Malgré une certaine absence de discernement qui fait qu'il accueille et imprime des choses de lui qui sont indignes de lui, M. de Régnier me paraît le poète sur lequel on peut, actuellement, compter le plus.

(1) Ce vers a-t-il douze syllabes ou onze ? Pour moi onze. Je soumets la question aux métriciens. En tout cas, vers incertain.

XIII

J'arrive enfin à deux poètes inconnus encore du public et qui me paraissent appelés à de très belles destinées. J'ai publié dans cette revue des vers de M. Henri Malteste que je trouvais charmants ; mais son nom n'a pas encore circulé parmi la foule. M. Henri Malteste, qui signe ses dessins Malatesta pour se distinguer de son frère, dessinateur aussi, mais qui signe ses vers de son vrai nom, est un poète délicat et extrêmement sévère sur lui-même, qui ne donne l'hospitalité du volume qu'à ceux de ses vers qu'il juge les meilleurs, qui ne se trompe pas dans ce choix et qui a ainsi constitué un petit recueil de 160 pages délicieux (1). Le vers de M. Malteste est léger, ailé, aérien. Personne n'a plus que cet aimable poète le double sentiment du rythme et du dessin. Ajoutez que si l'art est exquis, le métier est absent et que, grâce à une précieuse paresse, jamais M. Malteste ne se met devant un papier avec l'intention de faire des vers. Il faut qu'une sensation forte ou une passion vraie le pousse à en écrire. Il les reçoit plutôt qu'il ne les appelle. En cela il est de la grande race. Notez encore qu'amoureux de la langue, sachant par cœur Villon, Charles d'Orléans et La Fontaine, il a, poète rêveur, construit et accordé son instrument comme s'il était un érudit. La puissance lui manque encore ; mais la grâce, la délicatesse, l'harmonie et la sensibilité, quelquefois profonde, ne lui manquent aucunement. Ce jeune poète mérite le succès, il y est parfaitement indifférent et il l'aura.

Encens perdu, c'est le titre. L'explication du titre, la voici :

C'est un encens qui s'évapore,
Tremblant d'un invisible feu,
Première plainte, unique aveu
De la douleur qui me dévore.

(1) *L'Encens perdu* (chez Lemerre, 1903).

Cette fine gaze incolore
Se déroulant dans le soir bleu,
C'est un encens qui s'évapore,
Tremblant d'un invisible feu.

Que du crépuscule à l'aurore
Le vent le disperse par jeu,
Qu'importe s'il en vient un peu
A des cœurs amis que j'ignore,
C'est un encens qui s'évapore...

Et le poète fait brûler son encens et le balance devant l'autel de ses dieux avec un geste lent et abandonné qui est d'une grâce souveraine. Que me direz-vous de cette impression d'automne ?

D'un fin brouillard bleuté le lointain se couronne,
Et le jour s'adoucit à travers l'air nacré:
Voici l'enchanteresse et langoureuse automne !

L'élégante rêveuse aux cheveux d'or cendré
Vient, d'un pas onduleux, sous la soie et la gaze
Où brille étrangement son teint mat et poudré.

Ses beaux yeux gris, emplis des lueurs de l'extase,
Sont tristes. Des soupirs gonflent d'un flot rythmé
Son torse harmonieux et svelte comme un vase,
Son sanglot musical tremble dans l'air charmé.

Comme un lent souvenir vole par l'avenue,
Autour de son front blanc qui luit inanimé,
Une feuille déteinte et qu'elle a reconnue.

Et, rose à son déclin qui se souvient de mai,
Elle passe, âme exquise et dont l'heure est venue,
Et qui n'a pas encore entièrement aimé.

Je ne sais pas si je me trompe ; mais ceci est une de ces pièces que j'appelle inépuisables, et en marge desquelles à la première lecture je jette la note : « à relire dix fois »,

sûr que je les goûterai plus profondément la dixième fois que la première. Savez-vous la philosophie du jet d'eau ? La voici :

Le jet d'eau s'élève et semble
Une svelte fleur
Dont le calice qui tremble
Se fond en maint pleur.

Lis de rêve, iris limpide
Si frêle et si fin,
Que sa corolle liquide
S'effeuille sans fin.

Il jaillit joyeux et leste,
S'épanouit pour
Embrasser le bleu céleste
Dont il veut l'amour.

« Hélas ! gémit le fluide
Amant des cieux sourds,
Toujours s'élancer, candide,
Retomber toujours ! »

Dites-moi si Henri Heine n'aurait pas aimé ceci de tout son cœur et ne l'aurait pas traduit pour l'encadrer en bonne place dans sa *Mer du Nord* ou dans son *Intermezzo* :

Si vous aimez les cimetières,
Entrez sans crainte dans mon cœur,
La lune y noiera de langueur
Vos beaux yeux aux lueurs altières.
Entrez sans crainte dans mon cœur ;
Un rossignol tendre et moqueur
Y vient chanter, des nuits entières,
Sous les cyprès pleurant en chœur.
Entrez sans crainte dans mon cœur
Si vous aimez les cimetières.

Entrez dans mon cœur un beau soir :
A l'heure douce où la nuit tombe,
Les dalles, sur le gazon noir,
Ont l'air d'un chaste reposoir.
Entrez dans mon cœur un beau soir
Comme une naïve colombe.
Perdus dans un immense espoir,
Errons par l'obscur promenoir
Et choisissons-nous notre tombe
A l'heure douce où la nuit tombe.

Les baisers dans l'ombre sont doux,
Doux comme les rayons de lune ;
La nuit semble glisser sur vous
Tellement transparaît dessous
Votre chaude blancheur de brune.
Les baisers dans l'ombre sont doux,
Vos regards s'éteignent dessous
Dans le soir sombre, qu'une à une
Les étoiles percent de trous
Dont l'éclat, qui tremble, importune

Vos grands yeux effarés et flous
Doux comme des rayons de lune.

Ce qui suit vaut surtout par le rythme ; mais que le rythme est joli et joliment manié ! C'est ainsi que devait Marsyas faire chanter sa flûte à sept trous. C'est une des plus charmantes *villanelles* que je sache :

Belles fleurs que j'ai baisées,
Je songe avec bien des pleurs
Aux mains qui vous ont brisées.

De leurs neigeuses rosées
Les monts firent vos couleurs,
Belles fleurs que j'ai baisées.

Mais, fleurs blanches et rosées,
N'enviez-vous pas les leurs
Aux mains qui vous ont brisées ?

Aux montagnes irisées
Où la neige est sans pâleurs,
Belles fleurs que j'ai baisées,

Des papillons courtisées,
Vous devez tous vos malheurs
Aux mains qui vous ont brisées.

Ces mains furent bien osées
De vous exiler ailleurs,
Belles fleurs que j'ai baisées.

Fleurs si mal poétisées,
Je pardonne vos douleurs
Aux mains qui vous ont brisées,

Et qui choisirent, rusées,
Vos parfums ensorceleurs,
Belles fleurs que j'ai baisées.

D'ici j'entends les risées
Et vois mes vers querelleurs
Aux mains qui vous ont brisées.

Ephémères, mais prisées,
Vos destins seront meilleurs,
Belles fleurs que j'ai baisées.

Mieux chez moi qu'en nuls musées
Vous devrez de grands honneurs
Aux mains qui vous ont brisées,

Dans un vieux livre exposées
Loin du froid et des chaleurs,
Belles fleurs que j'ai baisées,

Tandis qu'en rimes croisées
Iront mes baisers parleurs
Aux mains qui vous ont brisées.

Vous attendrez, reposées,
De renaître, fraîches fleurs,
Belles fleurs que j'ai baisées
Aux mains qui vous ont brisées.

C'est, en effet, que personne n'a le sentiment du rythme comme M. Henri Malteste. Voyez un peu l'emploi qu'il fait de ce vers de neuf syllabes, si rarement applicable et qui ici paraît le rythme *nécessaire* pour exprimer une pensée dédaigneuse et un dépit mal dissimulé qui *veut être* brusque et prosaïque :

Il était temps. J'allais vous aimer!
Belle moqueuse, adieu! Je m'efface ;
Cœur entr'ouvert peut se refermer.
Soyez cruelle et grand bien vous fasse!

Je ne vais pas me désespérer
Pour les mots durs tombés de vos lèvres;
Et si parfois j'en dois délirer,
De frais baisers éteindront mes fièvres.

Vos calmes yeux, si doux, si railleurs,
Pourront sur moi redoubler leurs charmes :
J'en puis pleurer, sachant bien qu'ailleurs
Des cheveux blonds essuieront mes larmes,

Et que, bercé sur un cœur ami,
Le cœur souffrant qui vous psalmodie
Verra bientôt son mal endormi :
Aux maux d'amour, amour remédie.

Pourtant ce cœur avait bien son prix.
Vous le laissez. Qui sait à quel autre?
Un amour vrai venge cent mépris;
Et celui-là peut valoir le vôtre.

Espoirs détruits, rêves envolés,
Illusions bien ensevelies!...
Soyons amis, si vous le voulez,
Et laissons là ces belles folies.

Et ce même mètre, mais *en le rythmant* (3, 3, 3), M. Malteste en fait un air de *berceuse,* léger, chantant, pimpant et câlin, bien entendu en brisant le rythme au dernier vers où le berceur ne berce plus, mais s'endort, et où par

conséquent le mouvement doit cesser. Ah ! ce n'est pas mal fait !

Je suis las de bonheur et d'amour ;
Laisse-moi m'endormir sur ton sein.
Ce reflet qui bleuit le coussin,
Ces lueurs au rideau, c'est le jour.

Il te rend couleur, forme et contour,
Mais dans l'ombre épaissie à dessein
Mon toucher devinait ton dessin
Et ta grâce invisible à l'entour.

Laisse errer, brume d'or qui te garde
Contre l'aube inquiète et hagarde,
Tes cheveux, flous, légers et soyeux.

Vois, ton souffle est si doux, si joyeux.
Qu'il me berce et m'enchante ! Et regarde
Je m'endors, ivre, au clair de tes yeux.

Mais je n'en finirais pas. Lisez tout ce petit volume. Je serais bien surpris s'il ne vous enchante et si vous ne dites quelque chose comme ceci : « C'est un Tibulle en train d'éclore. »

XIV

M. Léon Mercier s'annonce aussi comme un poète très distingué (1). Il est moins sentimental, et aussi moins élégant, et moins spirituel, en un seul mot moins Henri Heine que M. Louis Mercier ; mais il est plus poète philosophe et il a quelquefois une pensée assez forte. Son imagination est d'une certaine puissance et originale ; il a le don de la tristesse poétique, et de la tristesse poétique qui n'ennuie pas, ce qui est rare. Bref, il a de très grands dons, et je ne m'étonnerais pas (car, comme M. Malteste, il est très jeune)

(1) *Voix de la terre et du temps* (Calmann-Lévy).

s'il allait très loin. Ne trouvez-vous pas, dans la pièce suivante, quelque chose de la sensibilité inquiète et frémissante de Rollinat, mais avec beaucoup plus de perfection de forme, ce me semble, que M. Rollinat n'en eut jamais ? Titre : *La Route*.

. . . .
. . . .

Oh ! la route est étrange le soir !
Ses détours incertains par les terres,
Sa blancheur qui se tord dans le noir,
Semblent nous menacer d'un mystère.

D'où vient-elle? où va-t-elle si tard ?
Et qui sait l'ennui qui nous guette
De derrière les halliers hagards
Où s'enfonce la route inquiète ?

Mais voici qu'on distingue des pas,
Quelqu'un fait craquer les feuilles mortes...
Qui es-tu, toi que l'on n'attend pas,
Et qui viens quand on ferme les portes ?

Il approche, il porte de la nuit
Dans les plis de ses vêtements sombres ;
On dirait le berger qui conduit
La bande vagabonde des ombres.

C'est peut-être quelque hôte mauvais
Qui nous vient de la part des ténèbres,
Peut-être le messager qui sait
La nouvelle inconnue et funèbre.

Il passe outre ; il s'éloigne. Le chien
Le harcèle un moment sur la route
Et revient en grondant. Puis plus rien
Que l'ombre qui grossit. Et j'écoute,

Dans la nuit frissonnante de peur,
Comme un pas de quelqu'un qui chemine.
J'écoute le bruit sourd de mon cœur
Qui se hâte au fond de ma poitrine.

. . . .
. . . .

Même sentiment, plus intense peut-être et plus aigu, dans la très belle courte pièce : *L'heure des ombres*. L'invention en est originale, et l'expression, volontairement brève et ramassée, est d'un grand effet. C'est comme une pièce née classique.

Autour des maisons il fait sombre.
Les feux ne luisent pas encor,
Et par les portes pleines d'ombre
Personne n'entre ni ne sort.

Qui donc donne ces airs d'attente
Aux vieilles demeures le soir ?
Quels hôtes leurs portes béantes
Espérent-elles recevoir ?

Anxieuses et maternelles,
Pensent-elles à ceux des leurs
Qui sont absents et songent-elles
Qu'il peut leur arriver malheur ?

Rêvent-elles de leur grand âge,
Et de ceux qu'elles ont connus,
Qui, partis pour un long voyage,
Ne sont plus jamais revenus ?

A cette heure où sont les vieux maîtres
Qu'on n'a pas vus voilà des ans ?
S'ils allaient ce soir apparaître
Tels qu'ils étaient dans l'ancien temps ?

Au tournant de la route blanche
S'ils surgissaient, poudreux et las,
Avec les habits de dimanche
Qu'ils avaient pour aller là-bas ?

S'ils entraient par la porte noire,
Si, comme autrefois ayant faim,
Ils s'arrêtaient devant l'armoire,
Gardienne antique du pain ?

Oh ! pendant que l'ombre s'amasse,
Si les vivants qui sont dehors,
En rentrant trouvaient à leurs places
Assis à table tous ces morts !

Quelquefois M. Mercier se borne à faire un simple tableau, à noter une simple impression, et alors son dessin net et pur rappelle la manière de notre pauvre et regretté Samain. Ainsi dans le joli sonnet intitulé *Géorgique* :

C'est l'heure du soleil, sereine, ardente et pâle.
Le souple azur des monts tremble dans l'air léger ;
Une flûte prélude aux lèvres d'un berger,
Lointaine. Le ciel mûr est doré d'un beau hâle

Au revers d'un coteau latin, cher aux cigales
Entre les oliviers bleuâtres d'un verger,
Qu'une fertile mer d'épis vient submerger,
Des moissonneurs font choir des javelles égales.

Or, sous le jour qui met la sueur à leur front,
Tandis que, dévorés d'une âpre soif, ils vont,
Sur sa main étalant sa main brunie et forte,

L'un d'entre eux se redresse et parmi les cyprès
Il voit venir, paisible, une femme qui porte
Une cruche dont l'eau fraîche mouille le grès.

Mais, plus souvent, l'imagination, très forte, de M. Louis Mercier s'associe à une idée générale très forte aussi, ou très grave, et se plaît à la rehausser et à la mettre en pleine lumière. Et c'est ce que j'appelle la grande manière, celle de tous les poètes, à quelque époque qu'ils appartiennent, vraiment dignes de ce grand nom. Je crois qu'il n'est personne qui ne fasse attention au grand poème, *Vox de abyssis* que je voudrais citer tout entier, dont je vais du moins indiquer la ligne générale.

Or, afin d'affranchir mon âme de ton âme
Et de me racheter de ton amour, ô femme,
Je suis venu vers les bras profonds de la mort,
Comme un enfant vers ceux d'une bonne nourrice ;
Et cachant dans son sein mon front, lourd de remords,
J'ai dit ces mots à la noire consolatrice :

« Mère de l'ombre, délivre-moi du soleil !
Conduis-moi vers le fleuve où l'on boit le sommeil,
O mort, et mets tes mains fraîches sur mes paupières.
Que mes yeux ne voient plus le ciel ni la beauté...
Mets sur nos yeux tes mains lourdes comme des pierres
Et fais sur eux la nuit, pour une éternité.

« Que la vertu de tes aromates efface
De mon cœur, de mes sens endoloris, la trace
Du mal délicieux qu'en ses bras j'ai souffert ;
Donne-moi d'oublier sa lèvre, la brûlure
De ses baisers pareils aux roses de l'enfer,
Et, chaude et noire, comme un vin, sa chevelure.

« Puis, de peur qu'en la paix de ton refuge, ô mort,
Son implacable amour ne me retrouve encor,
Couvre-moi d'un linceul plus profond que la terre,
Entasse l'ombre et le silence sur mes os,
Que, loin des autres morts, je gise, solitaire
Dans un cercueil que l'on scellera de neuf sceaux. »

J'ai dit ces mots. Ainsi qu'un trésor qu'on dérobe,
La douce mort m'a pris dans les plis de sa robe ;
Mais, sachant que la tombe est sonore parfois,
Et que, sous l'épaisseur de la tombe profonde,
Les damnés de l'amour peuvent ouïr la voix
Et les pas des vivants qui marchent sur le monde,

Elle m'a fait un grand sépulcre dans la mer.
Puis pour que rien n'attente à son secret amer,
Elle a roulé des flots et des flots sur ma tête ;
Elle a sur mon cadavre amoncelé des eaux
Si vastes que le soc strident de la tempête
Ne profanera pas le lit de mon repos,

Et j'ai dormi. . . . .
. . . .
. . . .

Mais, hélas ! celle à qui l'homme doit de connaître
Toutes les voluptés et toute l'horreur d'être,
Près des flots, au coucher du soleil, vint s'asseoir.
La blancheur de ses pieds réjouissait l'arène ;
Épars au vent marin, dans l'or rouge du soir,
Ses cheveux embaumaient les vagues de leur traîne.

. . . .
. . . .
. . . .

Et les lèvres de mes désirs se sont rouvertes.
Et vers toi, secouant le poids des eaux inertes,
Je tends les bras du fond des abîmes, et pour
Atteindre la toison noire dont tu te voiles,
Et revivre dans ta haine et dans ton amour,
Je m'en vais soulevant les flots vers les étoiles.

***

Je n'ai point perdu mon temps. J'ai lu vingt-sept recueils divers pour tâcher de découvrir un poète. Je crois bien que j'en ai découvert deux. Je crois bien qu'aux noms chéris de nos poètes connus et consacrés, aux noms des Haraucourt, Charles Guérin, de Régnier, il y a deux noms qu'il faut, dès à présent, ajouter : ceux de MM. Henri Malteste et Louis Mercier. *Dî omen confirment !*

EMILE FAGUET.

La Science et l'Esprit [1]

Tout le monde sait — je me trompe, — tout le monde croit savoir que ce qui est mathématiquement vrai est vrai au degré suprême. Nous avons beau avoir appris jadis qu'une chose est vraie ou fausse et que la vérité ne comporte pas de degré, nous faisons, chaque jour, l'épreuve du contraire. Nous serions fort embarrassés s'il nous fallait faire le dénombrement des vérités par nous reconnues telles, que nous ne discutons plus, que nous ne souffrons pas que l'on discute, tant nous les jugeons évidentes. Et pourtant nous savons bien qu'elles ne le sont pas toutes au même degré.

Il est évident que le *Cid* est un chef-d'œuvre et que Berlioz est un homme de génie. Cela ne se discute pas, ou plutôt cela ne se discute plus. — Donc cela s'est discuté. Donc cela ne fut pas toujours vrai. — Cela fut toujours vrai, mais les hommes ne s'en sont point aperçus toujours. — Quand l'Académie discutait le *Cid*, et quand la *Chronique musicale* de 1846 raillait la *Damnation de Faust*, de part et d'autre on se croyait dans la vérité. C'est donc la vérité qui a changé ? Or une vérité qui change, cela ne se conçoit guère. Si la vérité change, elle n'est pas.

Ainsi le sens commun a beau protester, la critique le

(1) *La Science et l'Hypothèse*, par Henri Poincaré, de l'Académie des sciences, un vol. in-12 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, Flammarion, 1902.

met dans son tort. Le sens commun a beau admettre des degrés dans la vérité, la critique lui fait voir qu'il imprime le sceau de la vérité sur des affirmations simplement probables ou même parfois douteuses.

— J'admets que l'on ait tort de prononcer le mot de « vérité » quand il s'agit d'œuvres de théâtre ou d'œuvres d'art. Mais les faits de l'histoire sont vrais. « Il est vrai, « disait Carlyle, que Jean sans Terre a passé, en telle « année, à tel jour, en tel endroit. Cela est vrai, on n'y « peut rien changer. » Il n'en est pas de même en matière d'art et de critique d'art. La *Damnation de Faust*, qui a passé pour une œuvre d'extravagance musicale en 1846, a été promue, vers 1875, à la dignité de chef-d'œuvre. Elle est devenue, dans l'opinion des fils, ce qu'elle n'était pas dans l'opinion des pères. Mais que Jean sans Terre ait séjourné à Londres ou qu'il n'y ait jamais mis le pied, ce n'est pas une simple affaire d'opinion. C'est vrai ou c'est faux. Or il est prouvé que c'est vrai. Donc il est absurde que l'on en doute.

— Pas si absurde que cela. Car je n'ai pas vécu au temps de Jean sans Terre. Celui qui m'apprend son séjour à Londres, me l'apprend au moyen d'un papier manuscrit : ce papier lui a survécu. Qui m'assure que ce papier est authentique et que son véritable auteur est celui qu'on présume ?

— Mais s'il fallait douter de tout...

— Achevez donc, au risque de faire tressaillir les cendre du bon La Palisse ; « S'il fallait douter de tout, on ne croirait à rien. » Or, comme le disait, au commencement du XIX[e] siècle, le profond penseur allemand Fichte : « nous sommes nés dans la croyance ». Autrement dit, à moins d'être sceptique et de faire comme les pyrrhoniens, il faut croire. On a besoin de cela pour vivre, comme on a besoin d'eau, de pain et d'air.

— Les pyrrhoniens se passaient de croyance, puisqu'ils

affectaient de tout mettre en doute. Pyrrhon tombait dans un puits, son disciple ne voulait pas venir à son secours, attendu qu'il n'était pas sûr de la chute de son maître. Si, par bonheur, il ne s'était trouvé dans le voisinage quelque brave homme charitable et qui n'était point sceptique, Pyrrhon fût mort au fond d'un puits.

— Purs commérages que tout cela ! M. Brochard, dans sa très belle histoire des *Sceptiques grecs*, en a fait bonne justice. Il nous a démontré que Pyrrhon ne doutait ni de la lumière, ni des cieux, ni de la terre: même il n'eût peut-être pas douté de l'amour du seigneur Hamlet pour la blonde Ophélie, s'il eût vécu en Danemark, une dizaine de siècles plus tard. Pyrrhon croyait à une infinité de choses. Il croyait à tout ce qu'il touchait, voyait, entendait, ou plutôt il était persuadé qu'il l'entendait, qu'il le voyait, qu'il le touchait. Il croyait aux apparences et conformait à ces apparences sa vie de chaque jour. Et c'est pourquoi, lorsqu'il rencontrait un puits, il y puisait, mais se gardait d'y choir. En un sens donc, Pyrrhon croyait à tout. — Mais en un autre sens, il ne croyait à rien. — Qu'est-ce à dire ?

Il croyait au sens commun. Il ne croyait même qu'à cela. Quant à la science proprement dite, il n'y croyait pas du tout.

Voilà qui devient assez curieux. Un sage qui ne croit pas à l'ordre du monde, au retour des saisons, à la certitude du lever quotidien du soleil, et qui s'est fait une grande réputation de sage ! Un homme que chacun admire pour la pureté de ses mœurs, pour son impassibilité, pour son attitude imperturbable en face des accidents de la fortune, et qui n'est pas bien sûr que le soleil se lèvera demain ! Quelle étrange façon d'être sage, surtout en un pays comme la Grèce où l'on ne passait jamais pour avoir un peu de sagesse si l'on n'y joignait beaucoup de science !



Examinons cela sérieusement et en toute sincérité. A moins d'être fou, est-il possible de croire que le principe d'Archimède n'est pas éternellement vrai ?

— A moins d'être fou, il est impossible de le croire. C'est ainsi que Pyrrhon répondrait s'il vivait de nos jours. Car, pour que ce fût éternellement vrai, il faudrait que l'univers physique fût éternel. Il l'est peut-être. Mais nous n'en savons rien.

De plus, en supposant le monde éternel, il n'est pas certain que l'ordre du monde dure. La supposition d'un retour du *cosmos* au chaos, d'une « dissolution » succédant à une « évolution », est plus qu'une simple conjecture aux yeux de M. Herbert Spencer, le plus illustre, peut-être, des Anglais contemporains.

En troisième lieu, l'ordre du monde peut changer. — Ce serait bien extraordinaire ! — D'accord, et je ne vous conseillerais pas d'y compter. Mais enfin l'extraordinaire est possible. Consultez là-dessus l'éminent avocat Labori. Vous voyez donc bien que, pour croire au principe d'Archimède, il faut supposer réunies un grand nombre de conditions et, selon la façon de parler populaire, enfiler pas mal de *si* les uns au bout des autres.

— Point ! L'induction, qui est la méthode des sciences physiques, est une méthode sûre et infaillible. Prétendre que la nature est soumise à des lois, que son cours est uniforme, c'est dire que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Et c'est là une autre manière de dire que tout fait a une cause.

— Soit. Mais cela n'avance guère. D'abord, s'il est vrai que tout a une cause, d'où vient que nous en jugions ainsi ? Ce peut être parce que jusqu'à présent nous avons toujours vu les événements s'enchaîner et s'ordon-

ner. Mais il ne serait pas absurde qu'un tel enchaînement ne fût point.

Et cette absurdité s'est peut-être réalisée. J'en atteste l'aisance avec laquelle tant de bons esprits adoptent la supposition d'un chaos antérieur à l'ordre du monde. Il y eut peut-être un moment où tout survenait au hasard.

Et quand bien même il nous faudrait admettre, sous peine d'absurdité ou d'aliénation, que tout fait a une cause, quand bien même nous serions sûrs, absolument sûrs que les mêmes effets sont produits par les mêmes causes, notre gain serait médiocre. L'essentiel n'est pas de savoir que s'il y a de l'orage, il y aura du tonnerre. L'essentiel est de savoir s'il y aura encore de l'orage.

Or, si je l'affirme et que j'aie bien des chances de ne me point tromper, il y a quand même des choses dont je suis plus certain. Par exemple, je suis plus certain de la révolution terrestre que je ne le suis du principe d'Archimède. Car la terre peut être rendue inhabitable, l'univers physique peut être bouleversé. Et cela n'empêcherait point la planète de continuer à tourner autour du soleil.

— En effet, l'un n'empêcherait point l'autre. Mais sommes-nous bien sûrs que la terre tourne et que le soleil soit immobile relativement à la terre ?

***

Voilà la question. Et la question est grave. Elle est du domaine de l'astronomie, laquelle même est tributaire des mathématiques. Or les vérités mathématiques, ainsi que nous le disions en commençant, sont les vérités certaines par excellence.

— C'est possible. Encore est-il que l'astronomie est mathématique par sa méthode, sans l'être par son objet. Les astres ne sont pas des êtres de raison. Chacun d'eux est un monde. Bien plus, chacun d'eux est un centre de

mondes. Le point de départ des calculs d'astronomie est donc « physique », non mathématique ; l'erreur y est, dès lors, possible. On peut raisonner correctement. Si l'on est mal parti, si l'on n'a point tenu compte de toutes les données du problème astronomique, on l'a mal résolu, et pour tout dire, on ne l'a point résolu.

Or est-il vrai, absolument vrai, que la terre tourne autour du soleil, et que veut-on dire au juste quand on dit qu'elle tourne ? Est-ce un fait que l'on exprime ?

En tout cas, ce ne peut être une apparence. S'il n'en fallait croire que nos yeux, nous dirions que c'est le soleil qui tourne et que nous, nous ne bougeons pas. Seulement nous savons qu'on peut toujours interpréter un mouvement de deux manières. Supposez deux points dans l'espace, A et B. Si A se meut et que B soit immobile. A, en tournant autour de B, simulera la terre tournant autour du soleil. Supposez maintenant que B se déplace, A restant immobile, les positions successives de B se mouvant, vis-à-vis de A en repos, pourront être identiques aux positions de tout à l'heure, alors que le point A se déplaçait autour du point B.

Donc, à ne consulter que les apparences, il est possible que ce soit la terre qui tourne autour du soleil. Il est possible que ce soit le contraire. Qui décidera ?

Ce ne peut être vous ou moi, qui n'y connaissons rien. Il faut que ce soient les savants. Or il y a plus de trois siècles qu'ils ont décidé. Il est donc vrai que la terre tourne autour du soleil.

***

— Patience ! Nous pouvons considérer le mouvement de révolution de notre planète comme une vérité acquise. A ce point de vue, nous sommes, ou très peu s'en faut, aussi tranquilles que l'étaient nos ancêtres, alors que le

système de Ptolémée était en vigueur et qu'il eût fallu être fou pour le révoquer en doute. Seulement nos ancêtres avaient tort d'être aussi tranquilles, tandis que nous... ? — tandis que nous, mieux informés, nous croyons tout le contraire de ce que l'on croyait jadis, par le seul motif que nous sommes mieux informés, que nous connaissons mieux les données du problème.

Seulement, pour aller plus loin, pour affirmer que jamais le système de Copernic ne sera démoli, il faudrait être sûr que nous connaissons *toutes* les données du problème, et de cela on n'est jamais sûr.

Et maintenant ce sont les cendres du vieux Pyrrhon qui tressaillent. Nous ne sommes décidément sûrs de rien, puisque nous ne pouvons même pas être sûrs que la terre tourne autour du soleil.

***

Les mathématiques seules nous restent. Si nous voulons de la certitude, elles seules nous en fourniront, car, s'il est une chose vraie, éternellement vraie, c'est que la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits. Quand Descartes voulait donner un exemple de vérité certaine, il n'en choisissait jamais un autre. Alors vive la géométrie, ce sanctuaire de la vérité véritable !

— Patience encore. Car voici un livre paru l'an dernier, qui porte un nom illustre, celui d'un des plus grands mathématiciens d'aujourd'hui, le nom de M. Henri Poincaré, membre de l'Académie des sciences et professeur en Sorbonne. Ce livre a pour titre : *La Science et l'Hypothèse*. Et il a pour conclusion qu'il n'y a jamais de science sans hypothèse. — Même en mathématiques ? — Même en mathématiques. — Alors si M. Poincaré a raison, c'est Descartes qui a tort ?

— N'allons pas si vite. Et souvenons-nous que Des-

cartes pourrait bien, même sans qu'il s'en fût tout à fait rendu compte, avoir mis l'hypothèse à la base de la science.

En effet, d'une part, il lui est souvent arrivé de dire que l'existence de Dieu est le fondement des vérités mathématiques. Si Dieu n'existait pas, nous ne serions nullement assurés que deux et deux font quatre. Car nous n'y pensons pas toujours. Et pour que les mathématiques continuent d'être vraies, il faut que l'esprit humain n'en soit point l'unique siège.

D'autre part, dans une lettre célèbre au Père Mersenne, Descartes écrivait à peu près en ces termes : « Ne craignez « pas de publier partout que Dieu est l'unique auteur des « vérités éternelles. »

Vous entendez bien : « l'unique auteur ». C'est assez dire que Dieu n'est pas seulement la source des vérités éternelles, qu'elles ne sont pas en lui, mais hors de lui, bref, qu'il les a créées en créant le monde.

Alors, si Dieu avait voulu, il aurait pu faire que la somme des angles d'un triangle ne fût point égale à deux angles droits ?

Précisément. Telle est la vraie pensée de Descartes. Dieu n'est pas la vérité en soi, comme l'enseigne Bossuet. Il est le créateur libre de toute vérité, comme il est le créateur libre du monde et de l'homme.

Alors Dieu aurait pu vouloir l'absurde, si tel avait été son bon plaisir ? Précisément encore. Songeons toutefois qu'avant que Dieu voulût que les vérités fussent, il n'y avait rien d'absurde. L'absurde n'est tel qu'après que Dieu l'a voulu tel.

Nous exposons les idées de Descartes. Notre dessein n'est ni de les défendre ni de les combattre. Remarquons seulement que, si Descartes a raison, les vérités mathématiques ne sont point nécessaires. Elles ne le sont qu'en vertu d'un décret de la divine toute-puissance et d'un

décret qu'il faut supposer arbitraire. Je n'ignore pas qu'il s'est rencontré des commentateurs pour éluder la supposition. Je dis simplement que la supposition de cet arbitraire divin est la conséquence logique de la thèse cartésienne.

Je dis encore qu'en vertu de cette thèse Dieu aurait pu nous donner une autre mathématique et particulièrement une autre géométrie

Je dis enfin que celui qui parviendrait à établir qu'il est d'autres géométries possibles que la géométrie d'Euclide aurait justifié, sinon démontré la thèse de Descartes.

Est-il d'autres géométries possibles que celle qui s'est appelée « la géométrie » tout court, et dont Euclide s'est rendu célèbre en ordonnant les définitions et les théorèmes ?

***

Depuis que nous avons quitté le collège, nous avons entendu parler du *postulatum* d Euclide. Nous savons que si l'on refusait d'admettre l'impossibilité de mener par un point plusieurs parallèles à une droite, on mettrait en péril toute notre géométrie élémentaire.

On nous a enseigné cela quand nous étions enfants. Ce qu'on ne nous a point dit — car on n'agite pas ces questions avec les débutants — c'est qu'on pouvait nier le *postulatum* d'Euclide et tirer de cette négation des conséquences nécessaires, ordonner ces conséquences en théorèmes, et bâtir une autre géométrie, celle-là non euclidienne.

Alors on s'est demandé si la géométrie d'Euclide était vraie. Et l'on s'est aperçu que la question ne signifiait rien.

« Elle n'a aucun sens, écrit M. Poincaré.

« Autant demander si le système métrique est vrai et « les anciennes mesures fausses... Une géométrie ne peut

« pas être plus vraie qu'une autre. Elle peut être seulement « plus *commode*.

« Or la géométrie d'Euclide est la plus commode et res- « tera la plus commode :

« 1° Parce qu'elle est la plus simple ; et elle n'est pas « telle seulement par suite de nos habitudes d'esprit... ; « elle est la plus simple en soi, de même qu'une équation « du premier degré est plus simple qu'une équation du « second degré.

« 2° Parce qu'elle s'accorde assez bien avec les proprié- « tés des solides naturels, ces corps dont se rapprochent « nos membres et notre œil et avec lesquels nous faisons « nos instruments de mesure (1). »

Autrement dit, notre géométrie nous ressemble ! elle nous ressemble, à nous et à notre milieu.

En veut-on une preuve ?

Tous les écoliers savent qu'un moyen excellent pour démontrer l'égalité de deux figures géométriques est de les superposer et de faire voir qu'elles se recouvrent. Nous en apercevions deux tout à l'heure. Maintenant il n'y en a plus qu'une.

Comment s'est faite la superposition ? Par l'hypothèse d'un déplacement. Nous avons transporté l'une des deux figures sur l'autre. Avons-nous le droit de supposer ce transfert possible ?

Oui. Mais d'où vient que nous nous arrogions ce droit ?

Est-ce, comme le voulait Descartes, la « lumière naturelle » qui nous le confère ? Il est assez évident que nous l'exerçons avec confiance. Mais d'où nous vient cette confiance ?

Supposez un instant qu'il y eût dans la nature des animeaux plats, à deux dimensions ; ils se figureraient les choses telles qu'ils les voient, et leur géométrie, au cas où

(1) *La Science et l'Hypothèse*, p. 57.

ils seraient capables d'en avoir une, serait très différente de la nôtre. Ils se figureraient d'abord que l'espace n'a que deux dimensions. Ils se figureraient ensuite, ils le démontreraient même, qu'un espace à plus de deux dimensions serait un espace inimaginable, absurde. Ils ne comprendraient rien à notre géométrie dans l'espace.

De même supposez un monde où tous les corps seraient des fluides. Vous ne pourriez y déplacer aucun corps sans le déformer. Vous ne pourriez effectuer aucune coïncidence. Or on s'assure, en géométrie, que deux figures sont égales quand l'une des deux, transportée sur l'autre, la recouvre entièrement, attendu qu'on peut la déplacer sans l'altérer aucunement.

Il est aisé de voir que la manière dont nous concevons la géométrie et la méthode de démonstration géométrique est liée à notre manière de percevoir les choses et aux qualités que nous leur découvrons.

Si nous admettons le *postulatum* d'Euclide, c'est qu'en fait l'impossibilité de mener dans un même plan et par un point plus d'une parallèle à une droite est une impossibilité qui se vérifie à chaque instant.

Et voilà pourquoi la géométrie d'Euclide est la plus commode des géométries. C'est celle dont on se sert parce qu'elle est la plus naturelle, parce que les figures sur lesquelles on raisonne nous sont les plus familières. Et nous ne nous familiarisons avec elles que parce que nos yeux et nos mains nous en font percevoir d'analogues.

Pourquoi hésiterions-nous alors à dire qu'elle est la plus vraie ?

Parce que la méthode, en géométrie, consiste à partir de certaines définitions et à raisonner sur elles. Or une définition, par elle-même, n'est ni vraie ni fausse. On *convient* de l'admettre. On la suppose tacitement admise. Mais il serait possible d'en supposer d'autres et d'en tirer d'autres conséquences.

Voilà ce qu'un illustre mathématicien de notre génération pense de la géométrie.

***

Un des philosophes les plus considérables du temps présent, en qui notre jeunesse salue un maître, Emile Boutroux, membre de l'Institut, professeur en Sorbonne, s'est rendu célèbre, très jeune encore, à la suite d'une thèse vigoureuse, soutenue avec le plus grand éclat, sur la *Contingence des lois de la Nature*.

Dans cette thèse, il combattait hardiment l'évolutionnisme contemporain en essayant d'établir que si la nature ne fait point de sauts, elle fait tout au moins des écarts, que le monde, s'il a été créé, l'a été, non pas tout d'une pièce, mais en plusieurs temps, on pourrait presque dire en plusieurs crises, que le monde est une hiérarchie de systèmes superposés. A l'intérieur de chacun d'eux, le déterminisme règne. Mais, pour passer de l'un à l'autre, il faut que l'on enjambe On ne va pas de plain-pied du monde des corps dans le monde des êtres vivants, pas plus qu'on ne va de plain-pied du monde de la vie dans celui de la pensée. Bref, la terre pourrait exister sans que la vie apparût à sa surface. La vie s'y est montrée. C'est un fait. Au nombre des vivants l'homme, dont la dignité consiste dans la pensée, est apparu. C'est un autre fait. Voilà deux faits qui auraient pu ne pas être, et c'est pourquoi on les appelle *contingents*. Ils se sont produits. Ils n'étaient point fatals.

Cependant, parmi les lois que l'intelligence découvre dans le monde, il en est tout un groupe auquel nous devons refuser la contingence. Rien n'est plus fatal que l'égalité de la somme des angles d'un polygone à autant d'angles droits que le polygone a de côtés moins deux. Cela se vérifie, d'ailleurs, pour le plus simple des polygones, le triangle. Réduisez-le à un seul côté, puis multipliez par

deux : cela fait juste deux angles droits. Voilà qui est nécessaire. Voilà un théorème dont la négation est un comble de déraison. Si vous voulez vous figurer ce que peut bien être une fatalité inéluctable, comme on disait au temps de Virgile, représentez-vous d'un côté le triangle, de l'autre, l'égalité de sa somme à deux angles droits, et vous aurez, dans cette liaison, l'image du destin le plus inflexible qui se puisse jamais concevoir.

Les choses en étaient là au moment où M. Emile Boutroux venait de publier sa thèse sensationnelle.

Depuis, on a fait du chemin. On est venu nous dire — et il semble bien qu'on l'ait prouvé — que les démonstrations géométriques étant liées aux définitions, il suffisait de démontrer la contingence de ces définitions pour faire faire un pas, un très grand pas, un pas inattendu, extraordinaire, à la thèse de la contingence. Nous savions bien avant M. Henri Poincaré que les démonstrations de la géométrie étaient suspendues aux définitions, qu'elles n'étaient vraies que d'une vérité conditionnelle, qu'il fallait, avant tout, adhérer aux définitions initiales. Mais nous pensions qu'il était impossible de n'y point adhérer.

M. Henri Poincaré est venu nous apprendre que cela n'était ni impossible, ni absurde. Il n'est pas le premier à l'avoir découvert. Il est l'un des tout premiers à nous avoir fait comprendre *qu'avec une autre physique nous aurions une autre géométrie à notre usage*, peut-être même, d'autres mathématiques.

Or que disait Descartes ? Il disait que Dieu aurait pu, s'il l'eût voulu, faire que la somme des angles d'un triangle fût inférieure ou supérieure à deux angles droits.

Que dit M. Poincaré ? Que nous pourrions avec un effort d'esprit, qui serait loin d'atteindre à la limite des forces humaines, concevoir des triangles où la somme des angles ne serait jamais égale à deux angles droits. Bien plus, M. Poincaré nous montre comment il faut s'y

prendre pour le concevoir. Nous ne le suivrons pas dans ses explications, nous en retiendrons seulement ceci, à savoir qu'elles nous permettent de faire exactement ce que Descartes soutenait que Dieu aurait pu faire, au cas où il l'aurait voulu (1). Or qui peut le plus peut le moins. Et ce que l'homme peut, le Tout-Puissant, *a fortiori*, en est capable.

***

Seulement — et la réserve que nous allons faire est des plus graves — Descartes admet l'existence de Dieu. Cette existence fait partie de sa doctrine. La philosophie scientifique de M. Henri Poincaré se passe de Dieu. Elle est en cela plus « positive », puisque cette philosophie n'est rien moins qu'une métaphysique.

Faut-il s'en plaindre ? Non, à en juger par le discrédit croissant de la spéculation sur les causes. Oui, semble-t-il, si l'homme a le désir d'arriver au vrai.

Car si Dieu existe, étant donné le monde tel qu'il l'a créé, la géométrie euclidienne n'est pas seulement la plus naturelle de toutes. Elle est fondée en partie sur la réalité. Elle est donc, à ce point de vue, plus vraie que toutes les autres.

Mais si Dieu n'est pas, ou, ce qui revient assez au même, si l'on peut se passer de lui dans la constitution de la science, et en particulier, de la science géométrique ; si le point de départ de cette science est dans la convention ; si l'épithète de *vraie* cesse de lui convenir, il ne faut plus dire que les mathématiques sont l'expression de la vérité.

(1) Nous pouvons, en effet, nous figurer un monde différent du nôtre, une matière dont les propriétés différeraient de celles que l'on constate. Elles n'en différeraient qu'en degré. Il n'en faudrait point davantage pour renverser la physique actuelle et assurer l'usage d'une géométrie profondément différente de la géométrie d'Euclide.

Or nous en étions venus à reconnaître que si la vérité s'était réfugiée quelque part, c'était dans le monde des sciences pures, du nombre, de la figure et du mouvement.

Et c'est le scepticisme qui se trouve être le dernier mot de la science. Et Pyrrhon triomphe plus que jamais, à moins que Dieu n'existe et que les vérités de la géométrie, telles que notre raison les conçoit, n'émanent de son absolu vouloir.



Pyrrhon, qui d'ailleurs est éternel, et qui, à chaque génération, revient parmi nous, et encore à des milliers d'exemplaires, Pyrrhon, dis-je, est le plus impassible des êtres, et, à bien des égards, le plus indolent des esprits.

Il ne croit pas à la science parce qu'il faudrait se déranger pour y croire. Or il n'aime pas se déranger. Il est sceptique par amour de son repos. Il prend le parti le moins fatigant. Il a beau se dire avec le poète, en songeant à la vérité,

> Que ceux qui se sont passés d'elle
> Ici-bas ont tout ignoré,

il se passe la fantaisie de tout ignorer, sans s'apercevoir un beau jour, comme le poète, que cette ignorance est une faute.

Le poète, sous l'apparence d'une formule banale, a pourtant exprimé une vérité profonde et qui est que la vérité ne se livre jamais indiscrètement aux hommes. On ne la cueille pas sur les bords du chemin de la vie, rien qu'en se baissant pour la prendre. Il faut que l'esprit la cherche. Il faut que l'esprit la veuille. Bref, il faut que, dans l'acquisition de la vérité, l'esprit mette du sien.

On ne remarque point assez que les sceptiques sont tels, le plus souvent, par l'effet d'une vraie gourmandise. Ils veulent la vérité totale. Cette vérité totale, ils la veulent ni sans avoir à la chercher, ni sans avoir à l'attendre. Ce sont des gourmands affamés et, comme tels, sourds et aveugles.

Or la vérité se refuse aux aveugles et aux sourds. Et elle tient pour des sourds ceux qui ne savent qu'écouter sans entendre. Et elle tient pour des aveugles ceux qui ne savent que voir sans regarder. Elle n'est pas le patrimoine commun de tout homme venant en ce monde. Il n'est personne de nous qu'elle n'appelle. Il n'est personne de nous qu'elle dispense de se porter à sa rencontre.

Or qu'est-ce que se porter à la rencontre du vrai ? C'est lui frayer les voies de notre intelligence. C'est creuser à l'avance le lit du fleuve avant que les eaux viennent le remplir. C'est préparer à l'hôte attendu un lieu fait à son image. Bref, c'est, comme on le disait dans la secte d'Epicure, *anticiper*.

Mais anticiper n'est possible qu'à la condition de devancer, de supposer avant de savoir. La vérification constante est la méthode sans laquelle la vérité se refuserait constamment à nous.

Cela revient à dire que, pour arriver au vrai, il faut de toute nécessité croire que cela est possible. La foi en la science est le fondement du savoir scientifique. Et cette foi en la science n'est qu'un aspect d'une autre foi plus profonde encore, la foi en l'esprit humain créateur et organisateur de la science humaine, commençant par la pressentir avant de la vouloir, par la vouloir avant de la chercher, par la chercher et la manquer nombre de fois avant de l'atteindre.

Cette « hypothèse » que M. Henri Poincaré considère comme l'instrument de la science n'est autre chose que la mise de fonds de l'esprit, que le capital qu'il met en circu-

lation et dont la nature, par les secrets qu'elle lui dévoile, lui paye les intérêts au centuple (1).

Nous avions, dès lors, raison jadis, quand nous écrivions (2) : « Les choses qui dépendent de nous valent « mieux que celles qui n'en dépendent point, et la vérité « est de celles qui en dépendent. » N'en pas conclure que la vérité résulte de notre arbitraire, mais qu'elle ne viendrait jamais à nous si nous n'allions à elle, et qu'elle ne serait jamais parmi nous si, selon la belle formule de Leibnitz, nous n'y contribuions pour une grande part.

Et si telle est la « morale » qui se dégage de *la Science et l'Hypothèse*, il convient d'admirer ce beau recueil d'études qui, sous son apparence modeste, n'est rien de moins, au regard du philosophe, qu'un monument élevé à la gloire de la science, et, par conséquent, de l'esprit.

LIONEL DAURIAC.

(1) Il n'est guère possible, dans cette revue, d'envisager toutes les fécondes et presque surprenantes conséquences des thèses illustrées et défendues par l'éminent mathématicien. Signalons seulement à nos lecteurs cette conséquence assurément inattendue, rigoureuse, néanmoins, à ce qu'il nous semble. Si les mathématiques sont liées à la physique, si la nature des objets de la mathématique est liée à la nature des choses, il faut renoncer à classer les sciences en partant des mathématiques. La célèbre classification *comtiste* des sciences ne représente plus l'ordre des existences. Elle peut garder sa *commodité*. Elle perd sa vérité.

(2) Cf. *Croyance et Réalité*. Voir l'essai : *Dogmatisme, Scepticisme, Probabilisme.*

Les Latins peints par eux-mêmes

Leçons professées à la Faculté libre des Lettres de l'Ouest;

PAR L'ABBÉ LOUIS DEDOUVRES (1).

M. l'abbé Dedouvres, professeur de littérature latine à l'Université catholique d'Angers, a eu l'idée de réunir en un volume la substance de l'enseignement qu'il donne à ses élèves. L'œuvre fait grand honneur et au maître qui en a été le patient et laborieux ouvrier, et à l'établissement dans lequel sont professées d'aussi savantes leçons. A l'heure où nous sommes, les lettres latines sont délaissées. Comme me le disait, il y a quelques jours, un de nos maîtres les plus éminents, les latinistes se font rares. M. Dedouvres n'en est pas moins demeuré un amoureux du latin, un romaniste fervent. Il n'a garde d'oublier tout ce que la langue et la littérature françaises doivent à Rome, il sait quelle vigueur et quelle solidité la culture latine donne à l'esprit, et qu'à ceux auxquels elle a manqué, manquera toujours, à un certain degré, l'intelligence du génie de notre langue, du mérite de nos grandes œuvres littéraires, et on pourrait presque dire, de la valeur de notre civilisation. Aussi proteste-t-il avec énergie contre ceux qui proclament le latin inutile, parce qu'on ne le parle plus, qu'on ne l'écrit plus ; que son étude ne conduit ni au commerce, ni à l'agriculture, ni à l'industrie, et n'ap-

(1) Paris, Picard (1903). Angers, Germain et Grassin.

prend pas à faire fortune : « Comme si, dit-il, le latin, parce qu'il ne nous sert plus à correspondre avec nos contemporains, ne vous permettait pas de converser avec les meilleurs esprits de l'antiquité romaine et de prendre, à leur contact salutaire, la notion du juste et du grand, l'amour du solide et du vrai, l'estime du dévouement, de l'abnégation et du sacrifice, le sentiment du devoir, la passion du travail, autant de choses assurément utiles à qui veut honorer l'humanité en lui-même ! Le latin forme le iugement, affine le goût, donne de la largeur à nos vues, de la profondeur à nos sentiments, de la force à notre caractère. Il discipline l'esprit, affermit la volonté, élève l'âme. Enfin, il communique à notre vie un parfum d'urbanité, *odorem urbanitatis*, et à nos manières, de la politesse et de la distinction, *mollitudinem humanitatis*, comme dit Cicéron. Il nous fait part de tout ce que les Romains mettaient dans leur *humanitas* (1). »

M. Dedouvres s'élève contre l'abus des nouvelles méthodes, qui substituent presque exclusivement la grammaire, la métrique, l'histoire littéraire et je ne sais quel luxe d'érudition, au vieil enseignement classique, à l'étude des beautés littéraires, à l'interprétation des chefs-d'œuvre. Il pense, avec raison, qu'au lieu de livrer aux élèves une science toute faite, qu'ils digèrent et s'assimilent plus ou moins par un simple exercice de mémoire, il convient de leur donner seulement certaines idées directrices, et de provoquer en eux le travail personnel. Il demande donc qu'on rende une plus large place aux traditionnels devoirs, à la version, au thème, aux vers latins, seuls capables de former l'esprit d'ordre et de discipline, de développer l'initiative de la pensée, de donner à l'élève l'habitude de la réflexion et de l'effort, de lui procurer, en un mot, cette instruction générale, qui est le fond de l'homme et qui,

(1) Préface, p. 3.

dans toute éducation bien faite, doit précéder et préparer la culture spéciale.

C'est afin de défendre ces idées, de montrer tout ce que les lettres latines renferment d'aliments pour l'esprit et pour le cœur, qu'il a écrit son livre. Et il a eu le rare mérite et l'heureuse fortune de rajeunir un sujet vieux comme le monde, par l'originalité de l'idée générale et de la méthode, par la nouveauté du point de vue d'où il nous invite à considérer les classiques latins. Rompu à toutes les difficultés de la langue latine, parvenu, grâce à un commerce assidu et à un goût très vif, à une merveilleuse connaissance des écrivains latins, c'est à eux, exclusivement à eux, comme le titre l'indique, qu'il emprunte les traits qui lui servent à peindre et ce pays latin où il a longtemps vécu et qu'il aime, *l'agreste Latium*, et ses vieux paysans, gens positifs et pratiques, gens d'action, étrangers à toute conception de la beauté, n'ayant d'autre amour et d'autre idéal que la vie rustique. Les champs sont, à l'origine, le principal théâtre de l'activité romaine, et M. Dedouvres nous montre, avec une science consommée, comment la rusticité des premiers Romains a laissé sa marque dans les termes, les expressions, les proverbes de la langue latine. Peu à peu, avec le développement de la puissance romaine et l'agrandissement de la cité, la vie militaire et la vie du *forum* s'ajoutent ou se substituent à la vie rurale primitive, et cette double forme d'activité laisse à son tour son empreinte dans la langue. Ce caractère pratique et, il faut le dire, prosaïque des Romains influe sur toute leur littérature. C'est lui qui fait la faiblesse de leur poésie lyrique, l'infériorité de leur épopée et de leur théâtre ; tandis qu'ils excellent dans la satire, dans l'histoire et dans l'éloquence. L'éloquence, M. Dedouvres le montre après tant d'autres, mais avec une force nouvelle, voilà proprement le genre romain, celui qui envahit tous les autres, et qui partout reparaît. Enfin il nous fait voir,

par de nombreux exemples et d'ingénieuses comparaisons, que c'est à la même influence que la langue latine dut de demeurer toujours moins riche et moins harmonieuse que la langue grecque, « ce qui fut l'éternelle plainte de tous les écrivains latins, non moins des prosateurs que des poètes (1). »

Telle est cette œuvre magistrale, fruit d'un patient labeur et d'un profond amour des lettres latines. Elle constitue certainement une des plus fortes études du génie romain qui aient été faites depuis Montesquieu. Elle demeurera une mine inépuisable d'utiles documents pour les candidats à la licence ès lettres, et même, je l'ai entendu dire à de bons juges, pour les candidats à l'agrégation. La lecture en est, sans doute, un peu laborieuse, tant le livre est richement documenté ; mais comme elle vous paie de votre peine ! On a dit de Bourdaloue qu'il rassasie. Quand on a lu le livre de M. Dedouvres, on se sent nourri et fortifié par toutes les richesses que sa large érudition nous distribue si libéralement ; on s'aperçoit que même sur les parties qu'on croyait le mieux connaître, on a appris quelque chose, et l'on remercie l'auteur de réveiller en nous ce goût des fortes études classiques qui ont formé notre jeunesse et auxquelles tant de générations ont dû le meilleur de leur esprit et de leur cœur.

Ce livre paraît à une heure sombre où la liberté de l'enseignement supérieur est menacée, comme toutes les autres. En le publiant, M. Dedouvres, et il ne s'en cache pas, a eu aussi pour but de montrer que cet enseignement n'est pas indigne de la liberté qu'on prétend lui ravir. Et certes, si quelque chose pouvait éclairer et toucher les sectaires qui nous gouvernent, ce sont bien des livres comme celui-ci, d'un goût élevé et sûr, d'une inspiration bien française, tout pénétrés d'un large et serein amour

(1) P. 447.

des lettres, où d'un bout à l'autre on sent la passion du beau et du vrai, l'ardent effort pour l'élévation des esprits et le bien des âmes. « Si jamais, en France, dit M. Dedouvres, le silence devait être imposé aux maîtres chrétiens, ce serait du moins un allégement à leur peine extrême de penser qu'ils ont fait preuve de bonne volonté, utilisé la part de liberté et de vie qui leur a été accordée, et suivi le conseil du philosophe latin qui disait à son disciple : *Relinquamus aliquid quo nos vixisse testemur* (1). »

Retirer à ces maîtres le droit d'enseigner, leur enlever tout contact avec la jeunesse, n'est-ce pas se priver, de gaîté de cœur, de forces utiles et fécondes ? N'est-ce pas encore diminuer la France? La concurrence des établissements libres et des établissements de l'État n'est-elle pas la meilleure condition du progrès des méthodes et des études ? Mais à quoi bon raisonner, quand la passion seule commande ? Une telle mesure ne serait qu'une nouvelle application de cette politique qu'un de nos plus éminents publicistes appelait, si justement, il y a quelques mois, « la politique du suicide national (2). »

ADOLPHE LAIR.

(1). P. 5.
(2) Anatole-Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1903.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

DEUXIÈME ANNÉE N° 11 25 Novembre 1903

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Histoire de la France contemporaine (1870-1900)[1]

PREMIER VOLUME. – GOUVERNEMENT DE THIERS

Il faut appeler l'attention et même l'admiration du public sur le premier volume que M. Hanotaux nous donne de son *Histoire contemporaine*.

Quoique, très modestement, M. Hanotaux ne nous la présente que comme une « histoire populaire », c'est une grande et sérieuse histoire et très approfondie, qui pourra être complétée plus tard par des révélations d'archives ; mais qui, ou je serais bien étonné, ne sera pas changée comme fond, comme cadre, ni comme lignes générales.

C'est une histoire écrite par un patriote, d'abord, ensuite par un républicain intelligent et modéré, et je dirai par un républicain sans passions républicaines, et enfin par un administrateur et un diplomate.

(1) Par M. Hanotaux (chez Combet et Cie).

La qualité essentielle en est la *lucidité*. Cette histoire du gouvernement de M. Thiers est claire comme un discours de M. Thiers. Rien de net et de satisfaisant pour l'esprit comme le débrouillement, qui n'était pas facile, des questions financières relatives à la libération du territoire. Je recommande tout spécialement cette partie, aride sans doute, mais où le lecteur trouvera cette satisfaction immense d'avoir compris des choses extrêmement difficiles à bien entendre.

De même encore toute la partie diplomatique, exigences de Bismarck, défiances de Bismarck, conviction de la part de Bismarck que nous allions recommencer la guerre, inquiétudes du parti militaire allemand au sujet de nos armements, prétentions de les réduire, intrigues de d'Arnim, essais d'alliance austro-russo-prussienne, réalisations d'alliance austro-prusso-italienne ; tout cela est présenté dans ce volume en une lumière et en une précision rapide, que vous ne trouverez nulle part ailleurs.

C'est là qu'il faut voir, si l'on n'est pas du temps et si l'on n'a pas pu suivre jour à jour les péripéties de la politique, quels dangers terribles ont été suspendus sur notre tête, *continuellement*, de 1871 à 1873 (et, du reste, au delà de cette date). Pour tout ce qui est de politique extérieure, le livre de M. Hanotaux est d'une information riche et sûre, qui ne s'étale pas, qui se réprime plutôt, mais qui donne au lecteur tout le substantiel et tout l'essentiel de ce qu'il doit savoir. Et le livre, alors, devient forcément une histoire de l'Europe en 1870-1873, de quoi nous ne pouvons songer à nous plaindre.

Si, d'autre part, vous aimez les récits, vous n'en trouverez pas ailleurs de plus saisissant, de plus tragique et qui soit présenté avec plus de vigueur et d'un art plus magistral que celui de la Commune. C'est un cauchemar précis. Je ne connais pas dans tous les historiens français de drame historique plus fortement (et toujours sobrement) raconté.

Le héros du livre, Adolphe Thiers, sort singulièrement grandi de cette étude, comme, du reste, il sortira grandi, je crois, de toutes les études que l'on fera sur cette période de l'histoire. Avoir à reconstituer l'armée, à vaincre l'insurrection parisienne la plus formidable et la plus formidablement armée qu'on ait jamais vue, et cela, d'abord, sans soldats ; à reconstituer toute l'administration, à lutter contre le mauvais vouloir de l'Assemblée nationale ;àlutter contre les mauvaises volontés et les mauvais procédés de Bismarck ; à déjouer les intrigues de d'Arnim ; à gouverner sans majorité, et entre les défiances des républicains et les défiances des monarchistes ; mal secondé du reste, avec un Jules Favre fatigué, un Picard engraissé, un Jules Simon qui n'avait que son éloquence, de quoi Thiers n'avait pas besoin, un de Goulard très médiocre, un Pouyer-Quertier très intelligent, mais qui vous craque dans la main misérablement par un manque de tact qui ressemble à un manque de moralité ; être, pour tout dire, seul, à bien peu près, à toutes ces tâches et y suffire à l'âge de 73-75 ans, je ne connais rien, et non pas même Richelieu et Napoléon, qui fasse plus, qui fasse peut-être autant d'honneur à la nature humaine.

En lui rendant pleine justice et en le mettant dans tout son jour, ce qui est, sans besoin de phrases, le mettre dans une gloire, M. Hanotaux, je ne sais trop pourquoi, par reste de je ne sais quelle habitude, parle quelquefois de ses « maladresses » et de ses « petitesses ». De maladresses, j'en crois voir et point qui soient fortes ; de petitesses, je n'en vois pas une. Certainement cet homme, très petit (relativement) de 1830 à 1840 et, reconnaissons-le, abominablement maladroit en 1840 ; en 1867-1870 ne fut que très perspicace et très sage ; et en 1870-1873 fut très grand.

Quoique je sois sous l'impression d'un livre, d'où, encore une fois, sans la moindre complaisance de l'auteur, il sort « dans une attitude éternelle de génie et de majesté », je

ne puis pas m'empêcher de revenir à un problème qui me hante depuis seulement trente ans (j'écris ceci précisément le *24 mai* 1903) et dont je ne peux pas encore trouver le mot et qui, en somme, n'est pas pour moi à l'éloge de M. Thiers. Mis en comparaison avec toute son œuvre diplomatique, militaire, financière et administrative de 1871-1873, ce n'est rien du tout ; mais encore, comme symptôme caractéristique de sa mentalité, c'est encore digne de quelque considération. Pourquoi diable a-t-il voulu, absolument, fonder *officiellement* la République ? Pourquoi a-t-il voulu fonder *officiellement* la République malgré le vœu de l'Assemblée nationale, et pourquoi à cette « folle gageure » ou au moins imprudente, s'est-il cassé le cou, alors qu'il lui suffisait de se tenir coi pour rester au pouvoir et à la tête de la République jusqu'en 1877 ?

Réellement il avait fait la République. Il l'avait faite *réellement* lorsqu'en février 1871 il s'était fait proclamer *chef du pouvoir exécutif* DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ; il l'avait faite *réellement,* avec un mot de plus, à la vérité très significatif, lorsque, six mois après, il s'était fait proclamer *Président de la République française*. Il y avait même une constitution dès cette dernière date. Elle était mauvaise, à mon avis ; mais il y avait une constitution. Il y avait une Assemblée souveraine et un Pouvoir exécutif muni des puissances ordinaires des pouvoirs exécutifs, composé d'un Président de république responsable et d'un ministère non responsable. Enfin Thiers était président d'une république, très nettement républicaine, très réelle, aussi solide que possible, puisque les monarchistes ayant trois monarques ne pouvaient pas faire la monarchie. Que diable M. Thiers désirait-il et pouvait-il désirer de plus ?

— Mais sa République n'était pas officielle !

— Elle était officielle partout, excepté en France. Toutes les puissances l'avaient reconnue et entretenaient des rapports diplomatiques avec « le gouvernement de la Répu-

blique française ». Et encore une fois, du moment qu'elle était réelle, qu'importait qu'elle fût officielle ?

— Elle était *provisoire* !

— Sans doute. Elle était provisoire comme tous les gouvernements. Elle devait durer tant, d'une part, qu'elle aurait la majorité dans le pays, et elle l'avait depuis les élections de juillet 1871, tant, d'autre part, que la majorité monarchiste, divisée entre trois monarchies, ne pourrait pas faire la monarchie. La proclamer officiellement n'aurait pas changé d'un iota les choses.

Et pourtant Thiers a tenu absolument à la faire proclamer officiellement. Il n'avait, sur ce point, qu'à rester tranquille, à dire obstinément ce qu'il n'a dit que quelquefois : « Vous voulez faire la monarchie ? Faites-la » ; et, en attendant, à rester dans la République de fait, le temps et les élections partielles travaillant indéfiniment pour lui.

Et il s'obstinait à se dire républicain et à faire proclamer la République, à quoi il risquait de tomber, ce qui est arrivé. Pourquoi ?

Et, à mesure qu'il avait moins de chance, il s'y obstinait davantage. A mesure, d'une part, que son autorité personnelle s'usait par le pouvoir, ce qui arrive toujours ; à mesure, d'autre part, que le territoire libéré, les Prussiens partis ou à peu près, la Commune vaincue, tout l'ordre rétabli, il était moins nécessaire et la tâche de le renverser plus « à la hauteur de leur capacité et de leur courage », comme il l'a dit superbement ; à mesure il s'entêtait davantage à la seule tâche qui fût inutile et à la tâche où il pût se casser en quatre.

Je n'ai jamais compris. A cette époque je ne comprenais pas ; aujourd'hui je ne comprends pas davantage.

Il faut essayer de comprendre. Eh bien ! Voyons !

Quoi ?

Qu'a-t-il dit lui-même et que dit-on pour expliquer cela ?

Voici :

Il ne s'agissait pas seulement de faire proclamer la République ; il s'agissait de la constituer...

— Elle l'était.

— Il s'agissait de la constituer meilleure qu'elle n'était, de la constituer dans des conditions meilleures que celles qu'on avait improvisées en 1871 (Constitution Rivet). Il s'agissait de constituer la République avec deux Chambres et la responsabilité ministérielle et le droit de dissolution, etc.

Soit. Mais pourquoi Thiers a-t-il voulu cela sitôt, et prématurément, et dès novembre 1872 (Message du 13 novembre) ?

Les raisons qu'il donne sont faibles. Il faut aboutir. Il ne faut pas « perdre le temps à proclamer la République », puisqu' « elle existe », mais il faut « lui imprimer les caractères désirables et nécessaires ». Tout cela est vague et ne va à rien. Les caractères désirables et nécessaires, c'est-à-dire, dans la pensée de M. Thiers, le caractère conservateur, l'Assemblée nationale le donnait à sa République et aurait continué à le lui donner tant qu'elle serait restée à son poste et, elle partie, ce n'était pas une constitution qui aurait donné à la République « les caractères désirables et nécessaires », si le suffrage universel avait envoyé à Versailles des députés peu désirables.

J'ai écrit autrefois que la pensée de M. Thiers était sans doute celle-ci : « Cette Assemblée peut faire une constitution conservatrice, avec deux Chambres, etc., (et en effet, Thiers tombé, elle a été amenée à la faire). Une autre Assemblée en ferait une jacobine, avec Chambre unique, etc. Pressons-nous donc et faisons que cette Chambre-ci constitue. »

Je vois que ma supposition était juste; car voici un texte de M. Thiers lui-même (dans ses *Notes et souvenirs*), que je ne connaissais pas et qui me montre que ce que j'avais conjecturé être l'idée de M. Thiers l'était en effet : « Le

régime sous lequel nous vivions consistait en une Assemblée unique et souveraine en présence d'un pouvoir exécutif issu d'elle et responsable devant elle. Un pareil régime ne pouvait être que provisoire ; sa prolongation ne pouvait être souhaitée que par les partis extrêmes : l'*extrême gauche, parce qu'une Chambre unique et souveraine était conforme à ses principes révolutionnaires*, l'extrême droite parce qu'elle espérait trouver dans la faiblesse d'un régime provisoire des facilités pour restaurer la monarchie. »

C'est bien ce que j'avais pensé. Cela, certainement, excuse Thiers, mais ne le justifie pas. Tant que l'Assemblée nationale devait durer, il n'y avait point péril que les radicaux fissent une constitution jacobine, et donc il n'y avait pas péril en la demeure et il fallait attendre, attendre étant augmenter ses chances de jour en jour et d'heure en heure.

Et que disent là-dessus, non plus M. Thiers lui-même, mais les avocats de M. Thiers, ceux qui plaident pour lui les circonstances atténuantes, et desquels est M. Hanotaux lui-même sur ce point ? « On ne pouvait pas vivre indéfiniment, dit M. Hanotaux, sans autre abri que les formules successivement inventées et substituées l'une à l'autre par la féconde habileté de M. Thiers : *le pacte de Bordeaux*, l'*essai loyal*, la *République conservatrice*. »

Indéfiniment, non ; mais de février 1871 à novembre 1872 il n'y a que vingt mois, et l'on pouvait vivre dans le fait accompli et très régulier et dont personne ne souffrait, tout autant de temps encore et beaucoup plus, sans le moindre inconvénient.

« Deux ans de provisoire [vingt mois]. Long délai dans la vie des assemblées, dans la vie des hommes et même dans la vie des peuples. Les générations vieillissantes qui avaient vu tant de régimes se succéder avaient besoin de savoir comment elles devaient s'arranger pour finir, et

les jeunes dans quel sens elles devaient s'orienter pour parvenir. »

Oratoire et spirituel, mais peu sérieux. Ceux qui finissaient n'avaient pas besoin de telle ou telle étiquette politique pour s'arranger dans le tombeau, et pour ceux qui commençaient, j'affirme qu'ils savaient joliment bien, depuis les élections de juillet 1871 et à travers toutes les élections partielles de 1872, de quel côté il fallait s'orienter pour parvenir. Je les ai vus.

Non. Toutes ces raisons sont tirées et sont de façade. C'est dans ce qui n'a pas été dit qu'il faut chercher les vraies raisons de M. Thiers à se hâter.

Je suis sûr que s'il s'est pressé, c'est qu'il s'est cru *talonné.*

Il s'est cru talonné par une des deux échéances suivantes ou par toutes les deux :

Il a cru à un *pronunciamiento* bonapartiste qui, du reste, a été préparé en décembre 1872 et que la mort de Napoléon III (janvier 1873) a traversé. C'est peut-être — je ne crois pas — mais c'est peut-être à cela qu'il faisait une allusion confuse dans son message de novembre 1872 par ces paroles : « Le nombre lui-même a besoin de repos, de sécurité, de travail. Il peut vivre d'agitations quelques jours ; il n'en vit pas longtemps. Après avoir fait peur aux autres, il prend peur de lui-même ; il se jette dans les bras d'un maître d'aventure, et paye de vingt ans d'esclavage quelques jours d'une désastreuse licence... »

Il a cru imminent un *pronunciamiento* bonapartiste ; *et il a pu croire que ce pronunciamiento serait soutenu et appuyé par la Prusse.* Il est bien certain que depuis Sedan jusqu'à la mort de Napoléon III il y a eu beaucoup de pourparlers entre Berlin et la cour impériale. Quelques esprits en Allemagne ont songé à une restauration napoléonienne pour tenir la France tranquille et la détourner

d'une pensée de revanche. Bismarck a-t-il été dans ces idées, au moins à un moment donné ? C'est difficile à éclaircir, mais il est possible. Le calcul, à la vérité, eût été bien faux. C'est l'Empire qui n'aurait pas pu vivre sans entretenir l'idée de revanche. ni même sans tenter la revanche elle-même, pour se faire pardonner ; et c'est la République qui avait tout intérêt à être éternellement pacifique, tout général vainqueur lui apparaissant comme un dictateur. Le calcul, s'il a été fait de l'autre côté du Rhin, était donc faux.

Mais il a pu être fait tout de même et Thiers a pu croire : 1° à un *pronunciamiento* bonapartiste qui, en effet, se préparait ; 2° à ce *pronunciamiento* appuyé par l'Allemagne et ayant des chances.

Voilà une excuse à sa précipitation. Je reste cependant convaincu qu'il avait tort. Le *pronunciamiento* bonapartiste n'eût pas réussi. La France était à ce moment-là trop violemment antibonapartiste. L'armée même était thiériste, nullement napoléonienne. J'en parle comme un homme qui habitait à ce moment un pays *plutôt* bonapartiste, un pays qui comptait parmi les plus bonapartistes de France. Le *pronunciamiento* bonapartiste n'eût pas réussi; et la Prusse, du reste indécise sur ce point, n'aurait pas appuyé un mouvement qui eût avorté à sa première heure.

Autre échéance par quoi M. Thiers s'est peut-être cru talonné. Ceci est beaucoup plus sérieux. Il a dû se dire : « Les monarchistes ne feront jamais la monarchie tant qu'il y aura trois monarques. Sans doute. Mais dès qu'il n'y en aura que deux, ils la pourront faire sur l'heure. M. de Chambord mort, la République est morte. La « fusion » se fait d'elle-même sur sa tombe. La République tient donc à un fil, au fil des jours du comte de Chambord. Il faut prévenir son décès en constituant définitivement la République avant qu'il meure. Donc hâtons-nous. »

Bien raisonné. Cependant, la République constituée

définitivement, je suppose en février 1873 et M. de Chambord mourant en mars 1873, je ne crois pas qu'il eût été beaucoup plus difficile à l'Assemblée nationale de proclamer Philippe VII. Une constitution toute jeune, cela s'étouffe. « Le pouvoir constituant s'épuise en s'exerçant » est une formule rationnelle très juste ; mais c'est une formule. Rien n'eût été plus facile à l'Assemblée que de considérer la constitution définitive de la veille comme une constitution provisoire et de trouver des raisons pour prouver clair comme le jour qu'elle n'avait jamais été que provisoire.

Il n'y avait donc qu'une chose à faire : se renfermer dans le rôle et dans la tâche de réorganisateur de la France et dire toujours, obstinément : « La forme définitive ou plutôt le nom définitif du gouvernement est réservé. Comme il est parfaitement naturel, vous ferez ou la monarchie blanche, ou la monarchie bleue, ou l'Empire, ou la République, le lendemain du jour où un de vos quatre partis sera devenu numériquement plus fort que les trois autres réunis. D'ici là, puisque vous ne pouvez rien faire, ne faites rien. C'est-à-dire : travaillons. »

De cette façon la République se serait faite toute seule et avec consentement de l'Assemblée elle-même, comme cela a eu lieu deux ans plus tard, mais sous le consulat de M. Thiers, et le gouvernement du 24 mai qui a été un « gouvernement de combat », définition qui condamne tout gouvernement qui la mérite, eût été évité.

Et, sans tant chercher, peut-être M. Thiers a voulu hâter les choses parce qu'il était impatient de son naturel. C'est le plus probable.

Toujours est-il qu'il s'est tué. Aux premières élections sénatoriales (30 janvier 1876), par un temps très doux, Thiers vint voter au Luxembourg. Il était en voiture découverte. Il n'était pas fâché de se montrer. Je le vois sortir du palais et descendre à vive allure la rue de Tour-

non, très acclamé, suivi à la course par un gros de jeunes gens. Un vieil ouvrier, qui ne courait pas, dit à côté de moi : « Celui-là, s'il est tombé, c'est qu'il l'a bien voulu ». Bon résumé historique.

Mais ceci n'est maintenant qu'un léger détail. Ce qui reste, c'est l'œuvre de libération et de réorganisation accomplie par Thiers de février 1871 à mai 1873. Nulle part elle n'est plus lumineusement exposée que dans le livre de M. Hanotaux. Il nous promet que dans le second volume il fera une étude détaillée de l'état d'esprit et de l'état de mœurs de la France aux premières années de la troisième République. Ceci me désoblige. Je comptais lui dire qu'il ne manque absolument que cela dans son premier volume, et du moment que je ne peux pas lui faire ce reproche, je n'en ai aucun à lui adresser.

EMILE FAGUET.

ERRATUM. — Dans le dernier numéro de la *Revue Latine*, j'ai appelé l'auteur des *Voix de la terre et du Temps*, tantôt *Léon Mercier*, tantôt *Louis Mercier*. C'est *Léon Mercier* qu'il faut lire partout.

E. F.

L'Inutile Effort [1]

Le plus beau des romans de M. Rod, qui en a écrit tant d'excellents, le plus pathétique, le plus attendrissant, le plus profond et, tout compte fait, le plus vrai, c'est l'*Inutile Effort*.

Inspiré par *Résurrection* de M. Tolstoï et par un fait divers d'il y a deux ans qui émut très légitimement les âmes sensibles, l'*Inutil Eeffort*, en même temps qu'il est une histoire très touchante et où circule une pensée d'une belle et noble moralité, est une leçon grave et forte, et, certes, il est très beau, ne fût-ce que pour nous débarbouiller des romans qu'écrivent certains auteurs et particulièrement les femmes, de nous donner un récit puissant qui est en même temps un enseignement grave, pénétrant et sain.

Voici la fable:

Léonard Perreuse, du temps qu'il était étudiant, a eu pour maîtresse une ouvrière douce, tendre et un peu bornée, qu'il a rendue mère. Il a abandonné la mère et l'enfant pour se marier. Il ne les a pas abandonnées brutalement et lâchement ; il leur a proposé de les soutenir ; mais enfin il ne les a pas suffisamment retenues et il a fini par les perdre de vue.

Il est devenu avocat occupé, époux d'une femme sèche et autoritaire, père de deux enfants charmants, comme tous les enfants.

Françoise a passé en Angleterre, avec sa petite fille, a eu une ou deux liaisons décentes et a, peu à peu, cessé donner de ses nouvelles.

(1) Par M. Edouard Rod (chez Perrin).

Tout à coup Léonard apprend par les journaux que Françoise, c'est bien elle, a laissé sa petite fille se noyer dans la Tamise, est accusée de l'avoir volontairement mise à mort et est en danger d'être condamnée à la peine capitale. Son premier cri est celui-ci : « Elle est innocente ! Je suis absolument sûr, la connaissant comme je la connais, qu'elle est innocente ! » Et, par conséquent, il songe à aller à Londres la défendre. C'est son devoir. Tout homme qui connaît assez un accusé pour pouvoir donner sur lui, même seulement comme témoin de moralité, un témoignage favorable, doit aller l'assister. Perreuse se propose donc de courir à Londres.

Mais il commet une première faute. Il ne part pas tout de go, par le premier train, avec un faux col, sans prévenir personne. Il consulte sa femme. Qui consulte quelqu'un sur son devoir n'a pas la volonté ferme de faire son devoir.

La femme le retient, lui représente le scandale, compromettant la position, rejaillissant sur les enfants, etc. Léonard ne part pas.

Il suit, de Paris, dans les journaux de Londres, les péripéties du procès. Il se rassure en constatant que les preuves de culpabilité n'existent absolument pas. Au moment où il est presque en pleine sécurité, il apprend que Françoise est condamnée à mort.

Cette fois il n'hésite plus. Sa femme même ne le retient pas. Il part pour Londres, à l'effet d'obtenir la grâce.

Jusqu'ici le roman était dramatique et plein d'angoisse ; à partir du moment où nous en sommes, il est plus dramatique encore et d'une vérité plus puissante et plus profonde. Les types sont d'un relief extraordinaire. Léonard se heurte à des hommes inattendus, que l'on sent vrais et qui font sur nous une impression terrible. Les uns, la plupart, enfermés dans le fait, ne voyant, ne voulant voir que les faits, absolument insensibles non seulement à

toute considération générale, mais à toute vérité de sentiment et d'intuition, et même à tout fait antérieur au fait de la cause et extérieur à la question actuelle ; les autres, esclaves de la chose jugée et pénétrés de cette conviction que *leur* jury, *leur* jury national, *leur* institution nationale ne peut pas avoir tort ni se tromper, et qu'il y a danger à ébranler cette fiction légale que le jury ne se trompe pas ; les autres, une au moins (c'est une femme), poursuivant, en contribuant à la punition de la condamnée, une œuvre de moralité et de religion et ayant une sorte de mysticisme justicier.

Toute cette partie est d'un très grand observateur, d'un très pénétrant psychologue de peuples, autant que d'un romancier dramatique très puissant.

Françoise est pendue. Léonard a fait trop tard son devoir, ce qui est ne pas le faire. Sa vie morale est perdue. Il connaîtra encore le sommeil. Il ne le goûtera plus.

Très beau roman, vraiment très beau.

On a fait à cette grande œuvre des reproches qui m'étonnent. On a dit qu'il n'y avait pas un jury pour condamner Françoise sur des présomptions aussi vaines que celles dont elle est l'objet. Rien ne me paraît plus faux que cette critique. Ceux qui l'ont faite raisonnent sur le jury anglais comme ils raisonneraient sur le jury français.

Il s'agit d'un jury anglais qui, d'abord, est plus dur que le nôtre. En France nous sommes à peu près habitués à ce qu'une infanticide soit acquittée avec tendresse et sa faute rejetée sur la société. En Angleterre il n'en est pas du tout ainsi.

Il s'agit, ensuite, d'un jury anglais, qui a des tendances à considérer toute Française comme une vicieuse et à très peu près comme une criminelle. Ne me dites le contraire qu'avec modération.

Il s'agit enfin d'un jury anglais qui, au contraire d'un jury français, a une horreur naturelle ou affectée pour

toute femme tombée et doute peu qu'une femme galante ne soit une criminelle. Ceci l'auteur a pris le soin de le dire. « Lettre de Londres » envoyée à un journal de Paris et rapportée par l'auteur : « En France je parierais sans hésiter pour l'acquittement ; ici je me garderai d'aucun pronostic. L'existence irrégulière de l'accusée constitue contre elle la plus dangereuse présomption. Les Anglais, en effet, sont impitoyables pour ce qui touche aux mœurs : à leurs yeux, une femme sortie du droit chemin est capable de tout. Ils ne distinguent pas entre les nuances de l'inconduite. Le vice pour eux n'a pas de degrés : celle qui a pu avoir un enfant illégitime a pu l'assassiner. Aucun fait secondaire ne prévaudra contre ce préjugé qui conduit leurs déductions. »

Voilà ce qu'auraient dû considérer ceux qui se sont étonnés de la condamnation de Françoise. Elle me paraît la chose la plus naturelle et presque la plus inévitable du monde.

Ce sont, à mon avis, d'autres critiques qu'il faut adresser à ce livre. Les actes n'y sont pas toujours l'effet certain, clair, évident, nécessaire, des caractères. Pourquoi l'honnête Léonard résiste-t-il à la voix de sa conscience ?

— Parce qu'il est égoïste, d'abord, comme nous le sommes tous, et ensuite parce qu'il obéit à sa femme.

— Très bien ! mais pourquoi sa femme lui commande-t-elle de rester à Paris et de ne pas se mêler de cette affaire ?

Moi, je crois que c'est parce qu'elle est jalouse de Françoise, jalouse du passé, sentiment très commun. Mais cela n'est pas indiqué du tout dans l'ouvrage. Les raisons *que donne* Mme Perreuse semblent bien être celles *qu'elle a.* Or elles sont mauvaises. Mme Perreuse dit : « Songe au scandale qui compromettrait ta position et qui rejaillirait sur les enfants. »

C'est très sot, trop sot pour Mme Perreuse, qui est froide, intelligente et pratique. Elle devrait se dire qu'en France ce genre de scandale ne fait aucun tort à un homme et

plutôt, au contraire, lui fait de la réclame. Ce qu'on se dira? Mais ceci : « Maître Perreuse est le père de cette enfant qui a été assassinée à Londres...» Déjà ceci intéresse plutôt à un homme qu'il n'en dégoûte. Eh! eh! ce maître Perreuse, c'est un héros de roman. « ... Il va à Londres plaider pour son ancienne maîtresse... C'est très bien. Il fait son devoir. » En France, quand on dit d'un homme qu'il fait son devoir, on croit avoir dit qu'il est un grand homme. C'est singulier, mais c'est ainsi. « Maître Perreuse a démontré l'innocence de Françoise. Il a fait voir qu'elle avait toujours été une femme désintéressée et une bonne mère. Bravo, Perreuse! » ou, au contraire : « malgré les efforts de Perreuse, ils l'ont condamnée! Erreur judiciaire abominable! Pauvre Perreuse! et quelle éloquence, pourtant, de raison et de cœur! » Mais, voilà Perreuse sacré Lachaud!

En sens inverse, Perreuse ne va pas à Londres. Il suffit d'une indiscrétion très naturelle, et je dirai même légitime, de Françoise pour qu'il soit nommé là-bas, réclamé comme témoin et, dès lors, couvert de confusion, de honte et d'opprobre pour avoir voulu se cacher. « Le misérable! Il savait cela, et il restait! Il recevait tous les jours les journaux de Londres, et il restait! Il lisait tous les détails de l'horrible procès, le matin, en prenant son chocolat, et il restait! *Il n'avait qu'un mot à dire pour sauver Françoise de la mort*, et il restait. Le misérable! » Perreuse est perdu.

L'intérêt évident, l'intérêt strict de Perreuse est donc de partir, Mme Perreuse, qui n'est pas jalouse, qui n'a, du reste, aucune passion, qui n'est que pratique et calculatrice, qui calcule tout, ne dit pas ce qu'elle doit dire ; elle dit le contraire de ce qu'elle devrait dire. Il aurait fallu, et cela allait tout seul, que Perreuse s'abstînt de partir par simple lâcheté et veulerie personnelles soutenues de l'espoir que Françoise serait acquittée sans qu'il s'en mêlât. C'était mal raisonné aussi ; mais plus conforme

à son caractère d'homme faible et indécis, comme sont la plupart des hommes à phrases.

Autre défaut, qui, d'une part, était très difficile à éviter, et qui, d'autre part, est peu marqué, est, probablement, dissimulé par des adresses de rédaction, en somme frappe peu les yeux et n'apparaît qu'après réflexion : le roman tout entier, comme fable, comme construction, est fondé sur cette idée : « Trop tard ! Si Perreuse était parti pour Londres au moment du procès, il pouvait sauver Françoise. N'allant à Londres et ne se mettant en campagne qu'après la condamnation, c'était l'*effort inutile* ».

Or, des obstacles que rencontre Perreuse à Londres, les uns vont contre cette idée, les autres vont dans le sens de cette idée. Des réponses qui lui sont faites à Londres, les unes tendent à prouver que Perreuse eût réussi en venant plus tôt, les autres tendent à montrer clairement qu'à venir plus tôt il n'eût pas réussi davantage, et dès lors il n'a pas été coupable, il n'a pas été au moins pratiquement coupable, et il a bien fait de ne pas se déranger.

Des Anglais que Perreuse assaille, avocat, attorney, ministre de la justice, les uns lui disent : « Il y a chose jugée, il y a décision du jury et en Angleterre nous ne revenons guère sur ces choses-là. Nous poussons à la revision des procès *en France,* mais point du tout en Angleterre ; nous attaquons la chose jugée en France, mais en Angleterre nous la vénérons. Revision au delà de la Manche, *not revision* en deçà. La théorie revisionniste n'est pour nous que matière d'exportation. Nous avons poussé à la réhabilitation de Lally-Tollendal ; mais point du tout à celle de l'amiral Byng. Pour nous, tous les jurys de la planète sont faillibles, excepté le jury anglais. Notre jury national, c'est sacré. Ah ! si vous étiez venu avant le verdict... »

Bien ! ceci est tout à fait dans le sens de l'idée générale du roman.

Mais d'autres Anglais, ou les mêmes à un autre moment, disent à Perreuse : « Qu'est-ce que vous apportez ? Un témoignage de moralité. Nous ne tenons pas compte des témoignages de moralité. Nous ne voyons que le fait. Françoise fut-elle coupable, tel jour ? Oui, c'est prouvé par les témoignages. Témoignages pour elle : aucun. Témoignage contre elle : un. Présomptions tirées de son attitude le jour du malheur : trois. Nous faisons l'addition des choses contre elle ; nous faisons la soustraction des choses pour elle rapprochées des choses contre elle. Résultat : un témoignage et trois présomptions. Elle est coupable. Nous sommes des réalistes et point du tout des sentimentaux. — Qu'apportez-vous encore ? Une histoire, très vraie du reste; des antécédents de la condamnée. Bien. Mais en Angleterre nous ne tenons pas compte des antécédents. Vous en tenez, vous, un compte énorme, soit pour punir, soit pour absoudre. Vous condamnez un homme parce qu'il a été joueur, libertin, failli, voleur ou simplement irrégulier avant le crime. Vous acquittez un homme parce qu'il a été innocent jusqu'au jour où il est devenu criminel. Cette méthode nous paraît absurde. Nous savons qu'on peut avoir été *extérieurement* l'homme le plus vertueux du monde jusqu'aujourd'hui et assassiner son père ce soir. Nous n'admettons qu'une chose : le fait dont s'agit, et non pas ceux dont il ne s'agit pas. Un tel a-t-il, le 10 mai dernier, assassiné son père ? Voilà tout ce que nous considérons. Le reste ne nous regarde pas et, du reste, ne ferait que nous égarer. Nous sommes des réalistes. »

Et ceci est contre l'idée générale du roman. Quand nous voyons arriver ceci, nous nous disons : « Contre cet obstacle-ci Perreuse se serait heurté aussi bien avant le verdict qu'après. Donc son effort eût été aussi inutile avant le verdict qu'après. Donc il a bien fait de ne pas se déranger. »

Voilà la faute. Il aurait fallu ne nous mettre sous les yeux que des raisons qui eussent enfoncé dans notre esprit cette

idée et uniquement cette idée, que Perreuse eût peut-être réussi en venant plus tôt.

Si j'ai dit que cette faute, qui reste grave, est un peu dissimulée dans le roman de M. Rod, c'est qu'il a eu un certain art de mêler les raisons pour et les raisons contre, de mêler les idées qui sont dans le sens de la pensée générale de son livre et celles qui tendent à la montrer vaine. Il les fait exprimer, les unes et les autres, en général, par les mêmes personnes et, sans les brouiller, il les juxtapose. Cela fait à peu près passer le tout ensemble sans qu'on s'aperçoive trop que, s'il y a du blanc, il y a aussi du noir.

J'ajoute pour être complet, c'est-à-dire juste, que tout compte fait et encore que l'on se dise toujours un peu que Perreuse n'aurait pas plus réussi avant qu'après, encore cependant on sent vaguement qu'il y avait, malgré tout, un peu plus de chances de succès, un peu plus, avant le verdict qu'après, les plus réalistes des hommes pouvant encore, un jour, être sensibles. Je crois bien que la pensée des jurés anglais, Perreuse présent, eût été celle-ci : « C'est bien ; nous avons sous les yeux maintenant deux criminels au lieu d'un, et ce n'est pas le témoignage de l'un qui peut et qui doit beaucoup servir à prouver l'innocence de l'autre. Voici un infanticide moral et voici un infanticide matériel. Je voudrais bien tout simplement les condamner tous les deux, d'autant plus que ce sont des Français, tous gredins. Je vais toujours en condamner un. » Cependant il se pourrait que la présence et la parole de Perreuse eussent eu par hasard un effet plutôt bon que mauvais. Il se pourrait. Nous nous le disons et cela suffit, après tout, pour que le roman se tienne.

En tous cas il est très touchant ; il est très net, d'une composition claire, sobre et forte, avec une progression continue d'intérêt, de curiosité et d'intérêt pathétique. Il en faut revenir au premier mot que j'en ai dit : c'est une très belle œuvre, presque une grande œuvre.

EMILE FAGUET.

Les Vacances d'un jeune homme sage [1]

Le dernier ouvrage de M. de Régnier est tout à fait charmant. C'est un rien, un tout petit roman, une nouvelle un peu développée; mais c'est de l'art le plus fin et le plus gracieux et le plus discret.

Les types sont d'une vérité admirable et ils sont peints légèrement, aisément, avec une apparente nonchalance qui est un charme. Vieil archéologue armorialiste de province toujours timide et timoré, toujours effrayé, atteint d'une sorte de pamphobie incurable; hobereau d'arrondissement avec large barbe en queue de paon et grosses bagues à lourdes pierres à tous les doigts, renommé dans les deux villes de la circonscription pour ses bonnes fortunes; professeur de province piochant sa thèse de doctorat et admis aux bonnes grâces des cocottes de l'endroit pendant la période des grandes manœuvres; Chérubin moderne amoureux timide de toutes les femmes, très soigneux de sa jeune personne, ne se doutant pas que la timidité de ses grands yeux est le plus grand attrait qu'il possède, et finissant par être séduit, non sans qu'il y ait quelque peine et non sans qu'il en ait quelque étonnement, par la « jeune veuve ».

Tous ces gens-là ont été très nettement vus et on sait nous les faire voir.

Et, de plus, M. de Régnier a, excellemment, non seulement le sens des gens de province, mais celui des choses de province. La petite ville de Vallins, sans être jamais

(1) A la librairie du *Mercure de France*.

décrite, nous est rendue familière aux yeux. Et de même la maison de campagne de M. de la Vigneraie. Et tout.

Voulez-vous un exemple ? La petite gare d'une sous-préfecture. Et notez que je trouve que c'est trop un « morceau », une « étude », que j'aime mieux d'autres paysages où l'on ne sent pas la main de l'ouvrier ; mais pour citer, il faut bien prendre ce qui n'est pas dispersé, ce qui est un peu ramassé et *encadré*. Donc petite gare de sous-préfecture :

« Personne ne se présentait encore aux guichets fermés. Dans la salle des bagages, une malle, à l'abandon, reposait sur la bascule, auprès d'un pot à colle. La marchande de journaux n'était pas encore là et les battants de bois de sa boutique étaient clos. Georges pénétra dans la salle d'attente et regarda par la porte vitrée. Une locomotive errante manœuvrait. Un homme d'équipe traversa les rails. Georges sortit. Dehors il poussa la grille du petit jardin. Il était propre et minable, avec un banc vert et un doigt de jet d'eau. Quelques roses trémières y dressaient leurs hampes fleuries. Un poteau télégraphique égrenait sa grappe de muguets de porcelaine. La locomotive évoluait toujours, haletante et comme à tâtons, puis elle lança un coup de sifflet aigu et fila. L'heure du train approchait. L'omnibus du Lion-Bleu arriva le premier. Une sonnette électrique tinta. L'homme d'équipe roula un chariot chargé de caisses branlantes. Le chef de gare ôta sa casquette blanche et se gratta la tête. Des gens allèrent et vinrent. Un gros homme s'agita, une sacoche en bandoulière et boutonnant son pantalon. Quand le train eut été coupé en deux pour donner passage aux voyageurs qui en descendaient, Georges Dolonne chercha à reconnaître Mme d'Esclaragues. Une forte dame bouscula trois messieurs, dont l'un riait ; des paysans suivirent, puis quelques femmes, puis Jean, le cocher du Lion-Bleu, portant un nécessaire de toilette, et derrière lui une jeune femme enveloppée d'un

cache-poussière. C'était elle. Elle lui parut plus grande qu'il ne l'avait imaginé ; mais il ne put guère distinguer son visage sous l'épaisse voilette de tulle blanc. Georges la vit donner d'une main gantée son billet à l'employé. L'homme d'équipe ramenait son chariot. Une haute malle de cuir, aux initiales de Mme d'Esclaragues, y oscillait. Georges retourna dans le petit jardin et s'assit sur le banc vert en attendant le départ de l'omnibus du Lion-Bleu. »

Ce n'est pas trop mal photographié. C'est un instantané assez bien venu. Je n'ai pas besoin de dire que je préfère encore ceci. (En le lisant, j'ai eu la sensation de lire quelques lignes de *Madame Bovary* ou de l'*Education sentimentale*) : « Ils avaient pris un petit chemin qui ramène à Rivray. Ils allaient entre les haies vives, derrière lesquelles on entendait quelquefois le meuglement doux de quelque bétail. »

Je me serais arrêté là. Cependant la suite est agréable : « La bête, qui les avait suivis, appuyait sur la traverse de la barrière son mufle luisant et les regardait de ses bons yeux, tandis que ses cornes courbes encadraient une petite lyre de ciel bleu. »

M. de Régnier est un de nos meilleurs écrivains et il vient d'écrire un joli conte réaliste, sans outrance, sans lourdeur, vrai, simple et gai. C'est un très joli livre à lire en trois heures et dont on peut relire certaines pages tant que l'on voudra.

E. F.

Le Capitaine Renan

NAISSANCE D'ERNEST RENAN (1)

C'était au beau moment où les puissances coalisées luttaient pour combattre la France de la Révolution. Un capitaine breton arpentait fiévreusement les quais de Saint-Malo — la patrie des hardis corsaires — car son navire l'*Aventurier* se trouvait dans le port célèbre par ses audaces contre l'Anglais, avec un chargement de valeur, qu'il voulait ramener à destination, et il faut ajouter qu'il venait d'apprendre que de fortes croisières ennemies sillonnaient la Manche.

En brave marin breton qu'il était et en digne émule des corsaires malouins, il se décida à sortir et à braver le sort qui lui semblait pourtant contraire. Malheureusement une tempête s'éleva, la manœuvre devint difficile et un gros corsaire britannique, que le capitaine n'avait pu voir, fondit sur l'*Aventurier* et le captura.

L'équipage fut pris par le corsaire et l'ennemi ne laissa à bord du brick français que le capitaine et son mousse, pour aider à la manœuvre, car l'*Aventurier* fut mis à la remorque de son vainqueur, qui se dirigea à toutes voiles vers les côtes d'Angleterre.

Cependant la tempête redoublait de violence et un nau-

(1) Extrait d'un volume, ***Ernest Renan en Bretagne***, qui va paraître, chez M. Emile-Paul, 100, faubourg Saint-Honoré, Paris, préface de M. Jules Claretie.

frage semblait imminent. Quatre marins furent alors détachés du corsaire ennemi et placés sur le navire breton ; puis, pour rendre la marche du premier plus facile et encore afin d'éviter toute collision dans la bourrasque, on rompit les amarres.

Le capitaine breton eut alors une idée de corsaire. Il descendit dans la cale, y pratiqua courageusement une légère ouverture et remonta, en déclarant à ses vainqueurs et maîtres qu'une voie d'eau s'était produite.

Les Anglais le sommèrent alors de prendre tous les moyens possibles pour sauver le navire.

« Que m'importe à moi, leur répondit-il fièrement, et les bras croisés ; j'aime mieux avoir la mer pour tombe que de mourir sur un de vos pontons ! »

Les menaces étaient inutiles dans ces heures critiques. Deux des marins anglais descendirent dans la cale pour se rendre compte du péril. Le capitaine breton et son mousse s'arment de courage; ils menacent de brûler la cervelle aux deux autres restés sur le pont s'ils ne vont rejoindre leurs camarades. Chose faite, vite les panneaux sont encloués, les chaînes et les barriques entassées sur le pont et, quelques heures après, l'*Aventurier* rentre à Saint-Malo, avec les quatre marins anglais prisonniers, et conduit par le seul capitaine et le mousse du navire.

Ce vaillant capitaine breton, qui s'était conduit en la circonstance comme un de nos plus héroïques corsaires, s'appelait Philibert Renan, du port de Tréguier. C'était le père de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus*.

Nous avons dit quelles étaient les opinions patriotiques et républicaines de son vieux père, le capitaine de barque Alain Renan. Son fils partagea les mêmes idées, car lui aussi était un convaincu et un honnête homme, allant droit son chemin. Sa carrière maritime influa aussi beaucoup sur son tempérament, au moral comme au physique.

« Notre père servit sur les flottes de la République.

Après les désastres maritimes du temps, il commanda des navires pour son propre compte », a écrit un jour Ernest Renan (1).

Philibert Renan fit dans sa jeunesse d'excellentes études de nautique et de langue anglaise à Brest. Il fut reçu à l'examen des capitaines au long cours, le 6 octobre 1798 (2).

Quand Napoléon eut décrété le blocus continental, Philibert Renan entra dans la marine de l'État. Il fut embarqué à Brest, le 16 brumaire an XII, — 7 novembre 1804 — sur la canonnière l'*Inquiète*, capitaine Lissillour (3), et prit part à plusieurs campagnes de guerre, notamment celles de l'amiral Villaret-Joyeuse.

Il fut même moins heureux qu'à bord de l'*Aventurier* et fait prisonnier de guerre, puis envoyé sur les pontons anglais. Il y resta plusieurs mois, puis devint professeur d'hydrographie à Londres.

Lorsque la paix fut conclue, il revint à Tréguier et il se maria en 1807. C'est alors qu'il navigua pour son propre compte en rentrant aux capitaines au long cours, le 23 octobre 1808.

Le capitaine Renan était fier de ses campagnes de l'État et il aimait à les rappeler. Aussi chaque année, sa jouissance était d'aller, le jour où l'on tirait au sort, humilier les recrues nouvelles de ses souvenirs de volontaire. Regardant d'un air de mépris ceux qui mettaient la main dans l'urne : « Autrefois, disait-il, nous ne faisions pas ainsi. » Et il haussait ostensiblement les épaules sur la décadence des temps.

C'était un excellent matelot, un peu vif, comme tous les gens de mer, mais plein de cœur et parfait honnête homme. Il était d'une forte corpulence, avait le poing solide, parlait haut, buvait ferme et fumait fort. S'il avait les travers

(1) *A ma sœur Henriette.*
(2) Archives du ministère de la marine.
(3) D'après l'article matriculaire du capitaine Renan.

du marin, il en possédait aussi au suprême degré les qualités ; il était surtout plein de bravoure et même, dans sa jeunesse, n'était pas ennemi d'un brin de gaîté gauloise.

L'anecdote suivante nous le montre tel.

A cette époque vivait à Tréguier un vieillard excessivement avare. Quoique possesseur d'une fortune très satisfaisante, le bonhomme faisait maigre chère ; il ne voulait se nourrir que des produits de son jardin.

Un soir que le capitaine Renan, se promenant avec quelques amis, cherchait un moyen de se distraire, il lui vint à l'esprit de jouer un tour au Crésus-Harpagon.

Sans plus tarder, il se rend par escalade dans le jardin du bonhomme, y cueille tous les artichauts qui s'y trouvent, et, pendant que l'on porte à la ménagère les bienheureux légumes, il va prier le propriétaire du jardin de vouloir bien prendre part à un souper d'amis.

L'offre, on le comprend, fut acceptée avec joie, et l'avare mangea des artichauts à souhait.

On devine son dépit lorsqu'il s'aperçut que le festin avait eu lieu à ses dépens (1).

Le capitaine Renan était estimé et aimé. Ainsi, en 1815, sa situation devint très dificile, surtout pour lui, ancien patriote ardent de la Révolution et ancien marin de l'Empire. Il fallait à tout propos la contre-signature d'un chevalier de Saint-Louis. Le principal légitimiste de l'endroit vint lui dire :

— « Monsieur Renan, quand vous aurez besoin d'une signature, je ne veux pas que vous en demandiez d'autre que la mienne. »

Comme on le voit, il n'y avait pas non plus l'ombre de haine entre des hommes qui, la veille, s'étaient presque tiré des coups de fusil (2).

(1) *Biographie d'Ernest Renan*, 1864.
(2) Récit d'Ernest Renan, dans un dîner celtique.

Le capitaine Renan ne faisait guère que le cabotage sur les côtes de Bretagne et de Normandie. Étant marin et fils de marin, il ne voulut s'allier qu'à une famille de marins.

C'est entre deux embarquements, et pendant une des heures de trêve des guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire, que le capitaine Philibert Renan épousa une des beautés lannionnaises, Mlle Madeleine Féger — plus connue sous le nom familier de Manon Lasbleiz (1) et qui devint plus tard la « tante Manon », aimée de toute la grande famille des Renan. Elle était simple, laborieuse, active, ayant beaucoup d'esprit et même de piété. Nous la jugerons d'ailleurs à ses actes, car elle tint une grande place dans la jeunesse et même dans la vie de son Benjamin, devenu si illustre...

Mlle Féger appartenait à la bourgeoisie de Lannion. Son père, qui était capitaine au long cours, était de Bordeaux et s'était allié à Lannion avec une des meilleures et grandes familles de la ville, les Cadillan. D'ailleurs, comme il mourut avant le mariage de sa fille, sa veuve s'allia avec une autre vieille famille lannionnaise, les Lasbleiz, en épousant François-Joseph Lasbleiz, avoué.

La future Mme Philibert Renan était née en 1783. Voici son acte de naissance :

Acte de naissance de Mme Renan, mère d'Ernest.

« Magdelaine-Josephe *Féger*, fille légitime du sieur Joseph-Marie Féger et de demoiselle Claire Cadillan, son épouse, née le sept juin mil sept cent quatre vingt trois, a été baptisée le même jour solennellement dans cette église par le soussigné. Parrain et marraine ont été le sieur Joseph Marie Cadillan et demoiselle Magdelaine Fran-

(1) Car sa mère s'était remariée avec Me Lasbleiz.

çoise Féger, veuve du sieur Cugneau; le père présent, soussignés.

« *Signatures* : Magdelaine Françoise *Féger*. — Cadillan — K/stivien Le Bricquir. Féger. — G. M. Lunégan, curé de Lannion. »

Ernest Renan n'a connu que sa grand'mère maternelle, et il en parle en des termes charmants.

« Ma bonne maman, comme je l'appelais, était un fort aimable modèle de la bourgeoisie d'autrefois. Elle avait été extrêmement jolie. Je l'ai connue dans ses dernières années, gardant toujours la mode du moment où elle devint veuve. Elle tenait à sa classe, ne quitta jamais ses coiffes de bourgeoise, ne souffrit jamais d'être appelée que *Mademoiselle*. Les dames nobles l'avaient en haute estime. Elle était admirable de candeur, de respect et d'honnêteté. La piété de ma grand'mère, sa politesse, son culte pour l'crdre établi, me sont restés comme une des meilleures images de cette vieille société fondée sur Dieu et le Roi, deux étais qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer. »

Dans ses *Souvenirs d'enfance*, Ernest Renan aime encore à rappeler quelques traits de la vie tourmentée d'alors à Lannion, et dont sa grand'mère fut l'héroïne : tels que le prêtre qu'elle cacha et sauva, ou la fin tragique, par la guillotine, de sa camarade en dévouement pour les réfractaires; comme encore les petites taquineries de ses oncles, grands patriotes, envers Mme Féger-Lasbleiz.

Mlle Madeleine Féger tenait de son père et était ouverte, gaie, rieuse, pleine d'esprit, aimant plutôt la Révolution qu'elle ne la haïssait, écoutant sans fausse pudeur les chansons patriotiques, ayant même un faible pour le *Chant du Départ*. La mère et la fille formaient un contraste parfait. Cependant, plus tard, dans sa famille, Mme P. Renan apporta toutes les vertus qu'avait pratiquées son excellente mère...

C'est donc de sa mère qu'Ernest Renan tenait sa constante bonne humeur, cette douce bonhomie, sa fine ironie ; ce qui explique aussi la boutade qu'il lança un jour sur son tempérament : « Un Celte mêlé de Gascon... »

Le capitaine Philibert Renan épousa Madeleine Féger le 31 décembre 1807, à Lannion. Voici, à titre documentaire, leur acte de mariage :

Acte de mariage de Philibert Renan,
père d'Ernest Renan.

« Du trente unième jour du mois de décembre an 1807, à onze heures du matin.

« Acte de mariage du sieur Philibert-François RENAN, âgé de trente-trois ans, né à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, le septième du mois d'avril mil sept cent soixante-quatorze, profession de marin, demeurant à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, fils majeur du sieur Allain Renan, capitaine marchand demeurant à Tréguier, et de demoiselle Renée le Maître décédée à Tréguier. Le dit sieur Allain Renan présent déclare donner son consentement au dit mariage.

« Et de demoiselle Magdelaine-Josephe FÉGER, âgée de vingt-quatre ans, née à Lannion, département des Côtes-du-Nord, le septième du mois de juin l'an mil sept cent quatre-vingt-trois. profession de..., demeurant à Lannion, département des Côtes-du-Nord, fille majeure de Joseph-Marie Féger, capitaine au long cours, décédé à Lannion, et de dame Claire-Jeanne Gille Cadillan, épouse du sieur François-Joseph Lasbleiz, lesquels présents déclarent donner leur consentement au dit mariage.

« Les publications ordonnées par l'article 73 de la loi ont été faites à Lannion et à Tréguier les dimanches treize et vingt décembre mil huit cent sept sans opposition.

« Remise a été faite à l'officier de l'état-civil :

« 1° Des actes constatant la naissance des futurs époux ;

« 2° De l'acte du décès du sieur Joseph-Marie Féger, délivré par M. le Feyer, maire, le douze décembre mil huit cent sept ;

« 3° De l'acte du décès de demoiselle Renée Le Maître, délivré par M. Guillou, aîné, maire de Tréguier, le quatorze octobre mil huit cent sept ;

« 4° De deux extraits des publications de mariage et de certificat de non-opposition au dit mariage délivré par le maire de Tréguier, le vingt et un décembre mil huit cent sept.

« Lecture a été donnée aux parties contractantes, par l'officier de l'état civil, des pièces ci-dessus mentionnées et du chapitre VI du titre V du Code civil contenant l'énumération des droits et des devoirs respectifs des époux.

« Les contractants ont déclaré se prendre, savoir : Le sieur Philibert-François Renan pour son épouse Magdelaine-Josephe Féger et la demoiselle Magdelaine-Josephe Féger pour son époux le sieur Philibert-François Renan.

« En présence du sieur Allain Renan, âgé de soixante-dix ans, profession de capitaine de barque, demeurant à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, qui a déclaré être le père du contractant.

« De François-Joseph Lasbleiz, âgé de cinquante-deux ans, profession de avoué, demeurant à Lannion, département des Côtes-du-Nord, qui a déclaré être le beau-père de la contractante.

« De Joseph-Marie Cadillan, âgé de cinquante-sept ans, profession d'expert-priseur, demeurant à Lannion, département des Côtes-du-Nord, qui a déclaré être oncle germain de la contractante.

« Et de Joseph Le Coat, âgé de quarante ans, profession de négociant, demeurant à Lannion, département des

Côtes-du-Nord, qui a déclaré être cousin germain de la contractante.

« Après quoi, moi, Joseph Le Feyer, maire et officier de l'état civil, ai prononcé au nom de la loi, que les dits époux sont unis au mariage. Et ont, après lecture donnée du présent à haute voix, signé avec moi.

« *Signatures* : Magdelaine Féger ; RENAN ; Cadillan ; Philibert-François RENAN ; Lasbleiz ; Claire Féger ; Lecoat ; Vve Féger épouse Lasbleiz ; Cugnan ; Annette Féger ; Rosalie Toussaint ; Le Feyer. »

Les époux Renan continuèrent en partie le commerce d'Alain Renan, qui leur avait cédé la maison de la Grand'-Rue. Ils l'augmentèrent même. Ce fut surtout un commerce d'épicerie, auquel s'ajouta la vente du fer, des cordages et des charbons de terre. Ils vendaient surtout beaucoup de fer, et le magasin Renan était un des plus considérables de la région. Malgré l'esprit d'ordre et d'économie de l'épouse, leur commerce ne prospéra pas toujours et vit plus tard de mauvais jours. Comme la plupart des marins, ayant peu d'aptitude aux affaires, le capitaine Renan avait surtout le grand tort de vouloir en faire quand même et de s'en occuper toujours. « Qui trop embrasse mal étreint », dit la sagesse populaire. Il en fut de même pour lui, et entre ses mains inhabiles la petite fortune qu'il tenait de ses parents, et qu'il avait d'abord su accroître en commandant des navires pour son propre compte, se fondit peu à peu en de mauvaises spéculations commerciales...

M. et Mme Renan eurent trois enfants. Ils naquirent dans un ordre inverse à celui que la renommée devait leur assigner plus tard. Le premier qui vint égayer le foyer domestique fut Alain. Il naquit le 10 janvier 1809.

Comme nous le retrouvons, lui ou ses enfants, mêlé à la vie d'Ernest Renan, nous donnons son acte de naissance :

Acte de naissance d'Alain Renan, frère d'Ernest.

« Du dixième jour de janvier 1809.

« Acte de naissance d'Allain-Clair RENAN né ce jour à midi, fils légitime de Philibert-François Renan, âgé de trente-cinq ans, profession de marin capitaine au long cours, et de Magdelaine-Joseph Féger, âgée de vingt-cinq ans, profession de marchande, demeurant à Tréguier.

« L'enfant présenté à l'officier de l'état civil a été reconnu être du sexe masculin. La déclaration de naissance a été faite par le dit sieur Renan père de l'enfant, âgé de trente-cinq ans, profession de marin, demeurant à Tréguier.

« Premier témoin, Allain Renan, âgé de soixante-dix ans, profession de négociant, demeurant à Tréguier.

« Second témoin, Pierre Le Quellec, âgé de trente-huit ans, profession de propriétaire, demeurant à Tréguier.

« Lecture donnée de ce que dessus, les comparants et témoins ont déclaré signer sauf le premier témoin.

« *Signatures* : Claire Cadillan ; RENAN ; Le Quellec ; François Renan.

« Constaté suivant la loi par moi Duportal Du Goasmeur, maire et officier de l'état civil soussignant.

« *Signé* : Duportal Du Goasmeur. »

Alain Renan fut le moins choyé de la famille. Comme son plus jeune frère, il fut un bon écolier ; nous le trouvons élève au collège ecclésiastique de Tréguier, en 1818 élève de septième, ayant le prix de mémoire en 1822, fai-

sant sa seconde l'année de la naissance de son frère, et en philosophie en 1824 ayant comme camarade le futur général Duportal du Goasmeur. C'est l'*Histoire du Collège de Tréguier* qui nous le dit ; mais ce livre, contrairement à ce qu'il fait pour d'autres élèves, ne mentionne pas du tout la carrière d'Alain Renan...

Le 22 juillet 1811, Henriette-Marie Renan se présenta avant terme. Sa faible constitution s'en ressentit, sa nature frêle réclamait des soins de chaque instant. Sa mère, très occupée par son commerce, ne pouvait guère les lui donner, et sa nourrice, Mlle Janvier, mourut à la peine.

Voici l'acte de naissance de celle qui fut l'âme-sœur d'Ernest Renan et qui eut la plus grande influence sur sa vie :

« Du vingt-deuxième jour de juillet mil huit cent onze.

« Acte de naissance de Henriette Marie RENAN née ce jour à dix heures du matin, fille légitime de Philibert-François Renan, âgé de trente-huit ans, profession de négociant, et de Magdeleine Joseph Féger, âgée de vingt-huit ans, profession de négociante, demeurant à Tréguier.

« L'enfant présenté à l'officier de l'état civil a été reconnu du sexe féminin. La déclaration de la naissance a été faite par le dit sieur Renan, âgé de trente-huit ans, profession de négociant, demeurant à Tréguier.

« Premier témoin, le sieur François Lasbleiz, âgé de cinquante-quatre ans, profession d'avoué, demeurant à Lannion.

« Second témoin, le sieur Allain Renan, âgé de soixante-treize ans, profession de propriétaire, demeurant à Tréguier, aïeul paternel de l'enfant.

« Lecture donnée de ce que dessus, les comparants et les témoins ont déclaré signer.

« *Signatures* : Lasbleiz ; Ledillant ; Le Moullec ; Renan fils ; Claire Cadillan ; Renan.

« Constaté suivant la loi par moi Duportal Dugoasmeur maire, officier de l'état civil soussignant :

« *Signé* : Duportal-Du Goasmeur, maire. »

Si la famille augmentait au foyer du capitaine Renan, sa fortune diminuait plutôt. Les événements de 1815 amenèrent des crises commerciales qui lui furent fatales. Il dut reprendre la navigation et commander lui-même ses navires pour essayer d'arrêter la débâcle.

La nature sentimentale et faible de ce grand enfant de la mer ne résistait pas à ces épreuves de la vie, contre lesquelles il n'était nullement cuirassé. Et c'étaient de grands ravages que l'inquiétude et le malheur exerçaient sur son âme bonne et douce, égarée dans un genre d'occupations qui n'était pas le sien. C'est même avec effroi que le capitaine Renan envisageait l'avenir. Et ces préoccupations naturelles le rendirent mélancolique et triste...

Les deux enfants avaient grandi dans ce ménage, où la gêne se faisait déjà sentir et où l'on ne s'occupait guère d'eux.

Alain allait au collège et Henriette reçut son éducation chez de vieilles religieuses chassées de leur couvent par la Révolution et devenues maîtresses d'école. Ce sont elles qui lui apprirent à lire et à réciter les psaumes en latin et, par cœur, tout ce qu'on chante à l'église.

Alain Renan avait un peu le caractère ouvert et gai de sa mère, tandis qu'Henriette ressemblait à son père, étant timide, mélancolique, concentrée. Le peu de joie de ce foyer, où l'on ne riait plus depuis longtemps, comme aussi les malheurs dont elle fut de bonne heure entourée, ainsi qu'une enfance passée dans un tel milieu, plein de poésie et de douce tristesse, ne pouvaient que la prédisposer de plus en plus à la vie intérieure, tendance déjà innée chez elle.

Ernest Renan vint au monde au moment où ses parents

comptaient être débarrassés des soucis de l'éducation d'un nouvel enfant. Le père avait quarante-neuf ans, la mère trente-neuf; Alain en avait quinze et Henriette douze.

Le petit commerce d'épicerie, tenu par Mme Renan, pendant que le père naviguait en mer sur les côtes bretonnes, ne marchait déjà plus, et la misère s'était montrée dans le ménage. C'est ce qui fait dire un jour, de Mme Renan à son dernier fils : « Quand tu vins au monde, nous étions si tristes, que je te pris sur mes genoux et pleurai amèrement... » De son côté, Ernest Renan dit que sa naissance fut un rayon de soleil dans la mélancolique vie de son père.

« Au retour d'un de ces longs voyages dans nos mers froides et tristes, mon père eut un dernier rayon de joie : je naquis en février 1823 (1). »

Nous avons voulu voir nous-même le registre des naissances de la ville de Tréguier de cette année-là, et y copier l'acte de naissance du plus célèbre enfant de cette cité. Le voici, fidèlement reproduit :

Acte de naissance d'Ernest Renan.

« *N° 18. — Du premier jour du mois de mars mil huit cent vingt-trois, à neuf heures du matin.*

« *Acte de naissance de Joseph-Ernest* RENAN, *né le jour d'hier* (2), *à six heures du matin, fils légitime de Philibert-François* RENAN, *âgé de quarante-neuf ans, profession de marchand épicier, et de Magdelaine-Josephe* FÉGER, *âgé de trente-neuf ans, demeurant à Tréguier.*

« *L'enfant présenté à l'officier de l'état civil a été connu*

(1) *A ma sœur Henriette.*

(2) Tous les biographes d'Ernest Renan l'ont fait naître le 27 février ; même la date qui est inscrite sur le socle de la statue de Tréguier reproduit cette erreur, car c'est bien le 28 du même mois qu'il est né.

être du sexe masculin. La déclaration de la naissance a été faite par ledit Philibert-François Renan, âgé de quarante-neuf ans, profession de marchand épicier, demeurant à Tréguier.

« *Premier témoin: Yves Le Moullec, cinquante et un ans, officier de santé, demeurant à Tréguier.*

« *Second témoin : Louis Bon Tuon, âgé de trente-trois ans, employé des contributions indirectes, demeurant à Tréguier.*

« *Lecture donnée de ce que les comparans et témoins ont déclaré signer. Un mot rayé nul.*

« Signatures : *Tuon.* RENAN, *aîné. Y. Le Moullec.*

« *Constaté suivant la loi par moi Duportal-Dugoasmeur, maire, officier de l'état civil soussigné.*

« Signé : *Duportal-Du Goasmeur.* »

Cette page, désormais historique, de la ville de Tréguier, est précieusement conservée, à plus d'un titre. D'autant plus qu'elle est déjà l'objet d'actes de vandalisme de la part de collectionneurs ou de visiteurs peu scrupuleux. Ainsi l'on nous a conté que le maire actuel de Tréguier, M. Guillerm, pendant qu'un étranger copiait dans la salle du secrétariat de la mairie l'extrait de naissance d'Ernest Renan, l'aperçut par hasard, cachant un canif dans la manche de son veston, puis s'apprêtant à couper furtivement l'original de l'acte, afin sans doute d'emporter ce document comme précieux autographe... Il était temps !

Le registre des actes de baptême de la cure de Tréguier contient cet acte :

« L'an mil huit cent vingt-trois, le deux de mars, a été baptisé en l'église de Tréguier Joseph-Ernest RENAN, né le vingt-huit du mois de février mil huit cent vingt-trois, fils de Philibert Renan et de Madeleine Féger.

« Le parrain a été Joseph Quinquis, et la marraine Annette Féger. »

Ernest fut élevé par une parente de sa mère ; car, tout entière à son négoce, Mme Renan ne pouvait donner de soins au nouveau-né qu'à de rares intervalles. Cette nourrice a raconté que l'on regardait sa conservation comme un miracle, tellement il était chétif et faible, et elle disait que ce miracle était dû à l'intercession de la Vierge, que Mme Renan implorait nuit et jour pour son petit Ernest.

Cette femme aimait celui-ci avec une sorte de culte. C'était un de ces vieux types de la domesticité bretonne, une de ces bonnes filles, honnêtes, probes, pleines de douceur, dévouées au possible et qui s'attachent à ceux qu'elles servent, telles qu'elles deviennent de plus en plus rares. Des ennemis de Renan ont dit qu'il ne s'est pas souvenu, plus tard, de cette ancienne affection. C'est erroné, et nous disons plus loin comment, ayant retrouvé son ancienne nourrice à l'hôpital de Tréguier, il assura la paix et le contentement de ses derniers jours.

Ernest Renan a écrit quelque part : « Ne oonfondons pas la légende avec l'histoire, mais n'essayons pas de bannir la légende, puisque telle est la forme que revêt machinalement la loi de l'humanité. »

Ici nous ne faisons que de l'histoire, de l'intéressante histoire bretonne; mais nous sommes obligés d'ajouter que la légende, qui l'auréolera davantage dans le futur, semble avoir entouré la naissance du petit « Ernestic » de je ne sais quoi de merveilleux ; car, tout comme un des Princes charmants des temps nébuleux, Ernest Renan eut aussi une fée à son berceau, pour lui prédire sa destinée.

Il nous le conte ainsi :

« J'avais reçu, avant de naître. le coup de quelque fée

Gode, la vieille sorcière, me le disait souvent. Je naquis avant terme, et si faible que, pendant deux mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à ma mère qu'elle avait un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré ; elle revint la face resplendissante.

« Il veut vivre ! Il veut vivre !... » criait-elle. A peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'était soulevée...

« Plus tard, chaque fois que je la rencontrais, ses yeux étincelaient :

« — Oh ! si vous aviez vu, disait-elle, comme les deux bras s'élancèrent !

« Dès lors, j'étais aimé des fées et je les aimais (1). » Renan n'a-t-il pas déclaré, d'autre part, que le royaume de féerie, le plus beau qui soit en terre, est le domaine par excellence de la race celtique, et qu'il se manifeste chez elle par certains côtés de la religion, par le culte des vieux saints et des antiques chapelles. Lui-même n'en subit-il pas maintes fois la hantise dans sa toute enfance ?...

« Ces récits — il s'agit des légendes sur des vieux saints de Bretagne — eurent la plus grande influence sur le tour de mon imagination, dit-il encore dans ses *Souvenirs*. Les chapelles dont je viens de parler sont toujours solitaires, isolées dans les landes, au milieu des rochers ou dans des terrains vagues, tout à fait déserts. Le vent courant sur les bruyères, gémissant dans les genêts, me causait de folles terreurs. Parfois je prenais la fuite éperdu, comme poursuivi par les génies du passé. D'autres fois je regardais, par la porte enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint qui ornaient l'autel. Cela me plongeait dans des rêves sans fin. La physionomie étrange, terrible de ces saints, plus druides que chré-

(1) *Souvenirs d'enfance.*

tiens, sauvages, vindicatifs, me poursuivait comme un cauchemar. »

Et, en effet, tous ceux qui savent lire la prose mélodieuse de l'ancien lévite trécorrois, ceux qui ont pu l'approcher ou qui ont eu la chance de l'entendre dans ses causeries inoubliables, pourront certifier que certainement quelque fée celtique l'avait doué d'une grâce et d'un charme qui ne sont pas de ce monde...

Ce qu'il y a de plus réel et de certain, c'est qu'Ernest Renan, dans son enfance comme dans sa jeunesse et encore dans son âge mûr, eut tout au moins et toujours une « fée » de famille pour le soutenir et l'encourager dans la vie. Ce fut sa sœur Henriette — ce « bon génie » des jeunes années, à qui il a rendu plus tard un si touchant hommage, dans sa brochure *A ma sœur Henriette.*

Le petit Ernest était, nous l'avons dit, extrêmement délicat. Sa nourrice a maintes fois répété que l'on regardait sa conservation comme un miracle, dû, a-t-on dit aussi, à l'intercession de la sainte Vierge, que Mme Renan implorait souvent pour lui.

La venue de ce petit frère fut pour Henriette — qui était bien trop sérieuse pour ses douze ans — comme une grande consolation, car elle pourrait lui prodiguer tout son cœur aimant. Elle l'adopta, s'attacha fortement à lui dès les premiers jours, concentrant toute son affection sur ce petit être grêle et fragile qui semblait respirer à peine. Elle lui servit de petite mère.

Ernest Renan fut donc gâté par sa bonne grande sœur Henriette, qui souffrait et endurait tout de lui. Il a même raconté jusqu'à quel degré celle-ci le supportait.

« Je me rappelle encore les petites tyrannies que j'exerçais sur elle, et contre lesquelles elle ne se révolta jamais. Quand elle sortait parée pour aller aux réunions des jeunes demoiselles de son âge, je m'attachais à sa robe, je la suppliais de revenir. Alors elle rentrait, tirait ses habits

de fête et restait avec moi. Un jour, par plaisanterie, elle me menaça, si je n'étais pas sage, de mourir ; et elle fit la morte, en effet, sur un fauteuil. L'horreur que me causa l'immobilité feinte de mon amie est peut-être l'impression la plus forte que j'aie éprouvée, le sort n'ayant pas voulu que j'aie assisté à son dernier soupir. Hors de moi, je m'élançai et lui fis au bras une terrible morsure. Elle poussa un cri que j'entends encore. Aux reproches que l'on m'adressait, je ne savais répondre qu'une seule chose : « Pourquoi donc étais-tu morte ? Est-ce que tu mourras encore ? »

C'est dans le malheur que l'on éprouve ses meilleurs amis, que l'on reconnaît les véritables affections. Henriette ne devait pas tarder à se dévouer póur son jeune frère, car un nouveau malheur allait fondre sur cette famille, déjà bien éprouvée par le sort.

Le capitaine Renan, pour essayer de ramener à son foyer l'aisance, qu'il avait fort compromise dans des spéculations de « marchand épicier », avait dû recommencer à naviguer. Un jour, il ne rentra pas à Tréguier avec son navire. La mer, vers qui l'attirait une insondable mélancolie, devait garder ce descendant d'une vieille famille de marins...

Un mystère plane encore sur cette fin subite du vieux capitaine. Voici ce qu'en dit son fils :

« En juillet 1828, les malheurs de notre père aboutirent à une affreuse catastrophe. Un jour, son navire venant de Saint-Malo rentra au port de Tréguier sans lui. Les hommes de l'équipage, interrogés, déclarèrent que depuis plusieurs jours ils ne l'avaient plus revu. Un mois entier ma mère le chercha avec d'inexprimables angoisses ; enfin elle apprit qu'un cadavre avait été trouvé sur la côte d'Erquy, village situé entre Saint-Brieuc et le cap Fréhel. Il fut constaté que c'était celui de notre père. Quelle fut la cause de sa mort ? Fut-il surpris par un de

ces accidents si communs dans la vie de l'homme des mers ? S'oublia-t-il dans un de ces longs rêves d'infini qui, chez les races bretonnes, confinent au sommeil sans fin ? Crut-il avoir mérité le repos ? Trouvant qu'il avait assez lutté, s'assit-il sur le rocher en disant « : Celle-ci sera « la pierre de mon tombeau pour l'éternité, ici je repo- « serai, car je l'ai choisie ? » Nous ne le savons pas. On le déposa dans le sable, où deux fois par jour, les flots viennent le visiter ; je n'ai pas encore pu élever là une pierre pour dire au passant ce que je lui dois (1)...»

Saura-t-on jamais la cause réelle de la mort du père d'Ernest Renan ? Fut-il enlevé par une lame pendant le quart de nuit dans les parages dangereux où on le retrouva ? Ou bien le malheureux s'était-il jeté à la mer dans une de ces heures de mélancolie, de terrible inquiétude, qui l'assaillaient à mesure qu'il voyait l'avenir de plus en plus sombre et menaçant pour les siens, quand le redoutable insuccès commercial le guettait continuellement ?

C'est ce que l'on pourrait supposer à la lecture de l'explication du frère d'Henriette. Une autre version, recueillie au pays malouin, est tout autre. Le 11 juin 1828, le capitaine Renan, rentrant à son bord, fit un faux pas sur les quais de Saint-Malo et tomba à la mer ; c'était la nuit ; personne ne s'aperçut de cet accident. Le cadavre, emporté par le courant, fut retrouvé dix-sept jours plus tard, horriblement défiguré, dans la commune d'Erquy.

Après de minutieuses recherches, nous sommes parvenu à jeter un jour véritable sur la mort bizarre du père du célèbre auteur de la *Vie de Jésus*.

Donnons d'abord son acte de décès, tel qu'il est inscrit sur les registres de l'état civil de Tréguier :

(1) *A ma sœur Henriette.*

Acte de décès de Philibert-François Renan.

« Du quinzième jour du mois de septembre mil huit cent vingt-huit, à huit heures du matin ;

« Acte de décès de Philibert-François Renan, né à Tréguier, département des Côtes-du-Nord, âgé de cinquante-quatre ans, profession de capitaine de navire au long cours, domicilié de Tréguier, décédé à Erqui vers le onze ou le douze juin dernier, fils des défunts Allain Renan et de Renée Le Maître, et époux de dame Magdelaine-Joseph Féger.

« La déclaration du décès sus mentionné a été faite par la dite dame Madgeleine-Josephe Féger, demeurant à Tréguier, âgée de quarante-cinq ans, profession de commerçante, qui a dit être veuve du dit défunt.

« Lecture donnée de ce que dessus, la comparante a déclaré que la dite inscription est faite en exécution du jugement du tribunal civil de première instance de Lannion, du douze de ce mois, dont une expédition demeurera annexée au double du présent registre qui sera déposé au greffe du dit tribunal, et a signée.

« *Signature :* Veuve Renan née Féger.

« Constaté suivant la loi par moi Honoré-Jacques-Rémond Le Goaster, adjoint-maire, officier de l'état civil, soussignant.

« Par délégation du maire.

« *Signé :* Le Goaster, adjoint. »

Le capitaine Philibert Renan était occupé à prendre un chargement à Saint-Malo, avec son sloop le *Saint-Pierre*, en juin 1828. Pour une raison restée inconnue de son équipage, rendez-vous d'affaires ou autre, le capitaine du

Saint-Pierre quitta son bord le onze de ce mois. L'équipage l'attendit vainement jusqu'au vingt-sept juin. L'opinion s'accrédita qu'il avait dû tomber à la mer. Ses marins prirent alors un autre capitaine et firent voile pour Tréguier.

Le 1er juillet suivant, un cadavre du sexe masculin, vêtu d'une veste de drap bleu, à boutons de même, d'un pantalon de drap marron, d'un gilet de drap à double parement, de bas de coton bleu, et ayant dans la poche de sa veste une blague en peau de loup marin, fut trouvé à Lauruen, en la commune d'Erquy.

Lauruen est une petite grève située au nord de la commune d'Erquy, entre la pointe d'Erquy et celle du Vieux Bourg de Plurien. Un peu au large de la plage est un îlot accessible à marée basse ; on y voit une ancienne petite chapelle placée sous le vocable de saint Michel et où les prêtres de la paroisse vont dire la messe une fois l'an. De cette chapelle on découvre toute la haute mer sur une étendue considérable, que la situation topographique indique bien d'ailleurs.

Voici comment les faits s'étaient passés. Le capitaine Renan rentra à Saint-Malo le jour même du départ de son navire. Ne retrouvant plus les siens, il se mit en devoir de les rejoindre par la pointe d'Erquy, d'où il pouvait le plus facilement apercevoir le sloop dans son trajet de Saint-Malo à Tréguier. Il fut aperçu les jours suivants sur la côte d'Erquy et il dit même à quelques personnes rencontrées qu'il était un capitaine de Tréguier, que son navire venait de partir sans lui de Saint-Malo et qu'il désirait connaître l'endroit le plus proche d'où il pourrait le reconnaître et l'aller prendre.

Que se passa-t-il alors ? Le capitaine aperçut-il le *Saint-Pierre* passant à quelque distance et voulut-il le rejoindre à la nage ? Ou bien, s'étant aventuré sur l'îlot Saint-Michel pour mieux l'apercevoir, fut-il surpris par la mer ? ou

encore, fatigué de lutter contre la malchance, voulut-il trouver l'oubli dans les flots ?

On ne saura jamais que le dénouement de ce petit drame maritime : c'est que, les jours suivants, son corps fut retrouvé sur la grève dans un état horrible et méconnaissable...

Ordinairement, cette constatation de décès d'un inscrit maritime se fait après plusieurs enquêtes judiciaires et par jugement du tribunal civil de l'arrondissement du quartier du disparu, et conformément aux articles 155 et suivants du code civil. C'est son résultat qui est annoté à l'acte de décès que nous venons de reproduire.

Malgré sa source judiciaire et l'autorité qui peut s'attacher à un tel document, la date qui a été indiquée comme date officielle du décès du capitaine Renan — 11-12 juin 1828 — est erronée. Il est indiscutable, en effet, que son décès est postérieur au 27 juin, date du départ de son navire de Saint-Malo ; puisque ce marin fut vu sur la côte d'Erquy dans les tout derniers jours du même mois (1). C'est donc plutôt du 29 ou 30 juin qu'il faut placer le décès de l'homme trouvé sur la grève de Lauruen — qui fut reconnu plus tard, par les vêtements qu'il portait et leur contenu, comme étant le capitaine Philibert Renan.

Qu'est devenue sa tombe et où est-elle ? Les registres de l'état civil de la commune d'Erquy de cette époque ne font nullement mention du décès du capitaine Renan ou de celui d'un naufragé inconnu — quoiqu'il soit de tradition qu'il fut trouvé noyé sur les grèves d'Erquy. On ne peut expliquer cette omission que par l'état du cadavre, qui était méconnaissable.

Ernest Renan, en disant que le corps de son père fut enfoui dans le sable de la grève, n'a fait que rappeler un

(1) Procès-verbaux de l'enquête officielle d'alors.

usage séculaire concernant surtout les inconnus ; mais il n'a pas dû connaître la vérité à ce sujet : qui est que le capitaine Philibert Renan a été inhumé dans l'angle nord-ouest du vieux cimetière d'Erquy (1).

Cette mort subite du capitaine Renan, de Tréguier, ne devait pas contribuer à améliorer la situation embarrassée de sa famille. Nous allons dire comment elle en subit les conséquences et quelle en fut surtout la répercussion sur l'enfance et les études du Benjamin de la famille...

René d'Ys.

(1) Ce fait est de tradition courante dans cette localité.

Pour un Pigeon du Luxembourg

PROTESTATION

Pourquoi décourager cet oiseau généreux
D'être l'hôte fidèle et choyé de nos villes ?
L'air léger l'alourdit et la coupe des cieux
Est bien large pour lui. Les trajets sont fertiles

En périls. Eh ! quoi donc? Offrir chaque saison
Une plage nouvelle à ses constants caprices ?
Se nourrir de l'orgueil et faire ses délices
D'argenter de son vol le changeant horizon ;

D'ajouter follement la neige de ses plumes
Aux névés infinis des grands monts immortels?
Chercher les frais vallons et les bleus archipels
Au risque d'égarer son fier vol dans les brumes?

Rêver, comme fait l'homme, un paradis douteux ?
Mettre sa gloire à se baigner dans un grand fleuve?
Aux arbrisseaux bordant l'eau calme où l'on s'abreuve
Préférer, pour son nid, les marbres somptueux ?

Non ! — Restez avec nous, doux oiseaux. N'ayez honte
D'y gonfler votre col, pour nous mieux témoigner
Que, même pour l'oiseau, l'orgueil trouve son compte
A respirer l'amour de l'homme, prisonnier.

Tu resteras oiseau, pigeon, quoi qu'on en dise,
En voltigeant, léger et fidèle, entre nous,
Autant qu'en promenant une ivresse indécise
Par les monts incertains et par les ciels jaloux.

P. D.

26 septembre 1903.

Romanticismo [1]

Il fut un temps, qui n'est pas encore bien éloigné de nous, en Italie comme ailleurs, où l'idéal proposé à la jeunesse n'était pas l'art de faire nourrir une partie de la société, celle qu'on appelle les pauvres, par une autre partie, celle qu'on appelle les riches, dénominations fort arbitraires si c'est un corps politique qui les distribue. On ne s'appliquait pas à stimuler les appétits, à les justifier à leurs propres yeux ; on ne faisait pas briller devant les imaginations naïves l'espoir de vivre de la patrie, mais le devoir de mourir pour elle ; les agitateurs se contentaient d'enseigner que Dieu exige de l'homme les vertus civiques aussi bien que les vertus domestiques. M. Rovetta a jugé que la peinture de ce temps offrirait un attrait de curiosité et, qui sait ? un utile exemple. Il y a quelques années, dans un roman écrit par malheur d'une plume sensuelle, *Baraonda*, il avait dépeint les intrigants acharnés à exploiter l'héroïsme de la génération qui a délivré l'Italie ; cette fois il met sur la scène, avec un talent qu'un éclatant succès a récompensé, l'abnégation des martyrs.

M. Rovetta a su tracer un tableau à la fois complet et original. D'une part, il met sous nos yeux toute l'Italie de 1854 : sociétés secrètes, serments à longues formules, introduction clandestine de livres prohibés, rapprochement des classes dans un même amour des nobles dangers, agents et amis de l'Autriche, duels politiques, arrestations, bâton-

(1) Par M. Gerolamo Rovetta, drame en 4 actes, 3e édit. (Milan, Baldini, Castoldi et Cie, 1903).

nades, pendaisons. D'autre part, il a saisi un aspect nouveau de la question. L'émancipation de l'Italie, c'est au premier abord une lutte de l'Italie contre l'Allemagne; mais c'est aussi une lutte d'une génération italienne contre une autre. Pourquoi les Allemands étaient-ils si difficiles à déloger ? Parce que l'Italie avait fini par se persuader qu'ils étaient ses maîtres légitimes, que ces brillants officiers ou diplomates autrichiens qui avaient fini par vaincre Napoléon Ier la domineraient toujours et qu'ils n'étaient après tout, dans le commerce de la vie, ni plus mal tournés ni plus ennuyeux que d'autres. Seulement l'heure arriva où, dans une même famille, les enfants ne pensaient plus comme les parents ; et ce qui en résultait, ce n'étaient pas toujours des discussions bruyantes : la résignation frivole, bien mieux la connivence et aussi le loyalisme réfléchi de telle mère engendraient sans bruit le patriotisme de son fils et le conduisaient à une sorte de suicide expiatoire. Au IIe acte, une très jeune grand'mère, la comtesse Teresa Lamberti, cause, à deux pas de sa belle-fille, avec l'élégant comte de Rienz, le conseiller de l'archiduc : « Que de soins, que d'amour pour vos fleurs ! » dit le comte — (Teresa, souriant :) « Elles ne voient point les rides et n'ont pas de haines politiques. Elles sont les seuls amis demeurés fidèles et qui ne me tournent pas le dos ». — (Rienz, à demi voix, d'un ton d'aimable reproche :) « Les seuls, Teresa ? » — (Teresa :) « Vous êtes, vous, beaucoup plus qu'un ami ! Quand il n'y avait pas de rides, vous étiez l'amour, et maintenant vous êtes tout ce qui reste de ma pauvre vie ».

Puisqu'à Milan les dames de son monde, entichées des idées nouvelles, ne la saluent plus, elle va se fixer désormais dans sa maison de campagne, toute consolée par les visites du comte et par les folies coûteuses de son petit-fils Giacomino.

Mais les impertinences qu'elle va si vite oublier se

changent dans la société à l'égard de son fils en une défiance universelle. A l'approche du jeune comte Vitaliano, oncle de Giacomino, les gens du peuple mêmes s'observent; les femmes dont on a arrêté les maris dissimulent leur inquiétude; il lit dans tous les regards que sa mère est une *Austriacante* et qu'elle a ses raisons pour cela. La comtesse Anna, sa femme, qui n'a pourtant pas la politique en tête, mais dont les romans ont monté l'imagination, souffre du discrédit que les opinions de Teresa ont jeté sur lui. Il n'a vaincu cette défiance qu'en se faisant lui-même conspirateur; il a récité le serment mazzinien et reçu l'accolade des petits bourgeois décimés par la potence qui complotent dans l'arrière-boutique d'un pharmacien. Son neveu lui-même, l'étourdi Giacomino, dont Teresa est si heureuse de payer les dettes, finit par se mettre à la mode : il siffle, au théâtre, des danseuses que les Autrichiens imposent à la Scala et reçoit un coup de sabre d'un gros officier qu'il a provoqué; lui aussi, c'est un peu à cause de Teresa qu'il a tenu à faire un éclat. Pour Vitaliano, il deviendra un des lieutenants de Mazzini, et, quand la police surprendra les préparatifs de l'insurrection générale à laquelle il doit coopérer, il profitera de la voiture que Rienz met à sa disposition, non pour s'enfuir, mais pour faire avertir par Giacomino le plus de conjurés possible. En vain Teresa le suppliera : « Va ! va ! va ! écoute-moi, Vitaliano ! Tu dois m'écouter, j'en ai le droit; je suis ta mère, ta maman, ta pauvre maman ! Je le sens et je ne l'ai jamais senti comme à présent ! Et il n'y a plus rien d'autre pour moi, je te le jure. » Il l'embrassera doucement, en signe de pardon, mais il répétera : « Je ne puis pas, je ne dois pas partir. »

Certains personnages sont conçus avec beaucoup de finesse. La comtesse Teresa n'est pas une pure égoïste; au début, elle semble assez indifférente pour son fils, pour sa belle-fille, mais c'est par fierté blessée, tenue à distance

qu'elle est par leur froideur. Le jour où Anna reconquise par son mari se rapproche d'elle pour une minute (très fine remarque de M. Rovetta) et lui dit *maman*, elle tressaille et dit tout bas au comte de Rienz : « Maman ! c'est la première fois. » Son anxiété croissante réveillera en elle l'affection maternelle, et à la fin, nous venons de l'entendre, elle jure sincèrement à Vitaliano qu'il est désormais tout pour elle. Seulement, le dévouement à l'empereur d'Autriche fait partie de sa religion. Elle se scandalise, ainsi que Rienz, des opinions de Vitaliano : « Mon fils ! mon sang ! un comte Lamberti !... Mon affection pour l'empereur ! mes principes, tout l'orgueil de mon nom ! » Cézky, le secrétaire de Vitaliano, qui essaie de profiter de l'apparente indifférence de son maître pour Anna, risquait de n'être qu'un personnage que nous avons vu cent fois au théâtre, et je ne jure pas qu'il soit neuf des pieds à la tête ; mais M. Rovetta mêle en lui d'une manière piquante l'exaltation, l'adresse, la platitude, l'honnêteté : Cézky n'est pas un proscrit, mais un simple fils de proscrit, salue très bas, ouvre à deux battants la porte devant les habitués de la maison, menace Anna d'abuser de la pitié, de la sympathie imprudente qu'il a prise pour de l'amour et lance enfin une dénonciation anonyme contre Vitaliano ; mais à peine cette bassesse accomplie, il en a honte et se tue. La situation d'Anna est plus intéressante que son caractère trop superficiellement traité ; elle ne manque pourtant pas de dignité à l'occasion. M. Rovetta s'est gardé de faire du comte de Rienz un bellâtre lourdaud. Il a fait de lui un gentilhomme railleur de l'école de Metternich, mais il n'a pas oublié que ce talon rouge appartient à une race chez qui la générosité n'est jamais qu'une qualité apprise et mal sue. Moins acharné contre les conspirateurs que les Italiens renégats, il sauve une première fois, il essaie de sauver une deuxième le comte Vitaliano, mais par égard pour Teresa et afin de ne pas ébruiter une affaire

fâcheuse pour l'Autriche. Il n'y a déjà que trop de familles patriciennes à Milan qui la détestent au grand jour. Enfin, il serait désagréable pour lui qu'il éclatât un *scandale* dans une maison qu'il fréquente. Mais il entend bien ne sauver que Vitaliano. Il soumet la pauvre Anna à un cruel interrogatoire; il veut qu'elle achète le salut de son mari en livrant les noms des conjurés; il encourage, il guide Teresa dans les questions dont elle presse la jeune femme épouvantée; il intervient impérativement quand il le faut : « La vérité, ou votre mari est arrêté et perdu ! Vous devez parler et il faut parler... Les larmes ! toujours ! maudites soient les larmes ! » Puis il appelle Teresa à la rescousse : « J'ai bien observé Anna. Elle sait beaucoup de choses. *Il faut profiter de sa peur*... Des noms surtout ! les complices ! »

La pièce est donc un très bon roman historique. Comme œuvre de théâtre, c'est un travail presque aussi distingué.

Les documents abondent sur l'époque que M. Rovetta décrit, et ces documents sont tous d'un intérêt qui passionne; un étranger même a peine à s'arracher du musée qu'on a formé récemment dans le vieux palais des Visconti et des Sforza avec des souvenirs du *Risorgimento* : M. Rovetta a su choisir. Il ne prend que le petit nombre de noms et de faits nécessaires au théâtre où la sobriété est de rigueur; il les cherche de préférence et avec raison dans les alentours de Mazzini, parce que ses patriotes appartiennent au parti d'action ; s'il relève les noms de Cattaneo et de Tenca, c'est parce que leur désaccord entretient les espérances de l'oppresseur. Il s'impose la même sobriété dans le choix des personnages qui représentent l'Autriche. Talent plus rare : il sait trouver les scènes propres à peindre les caractères : Vitaliano prouve la sincérité de son patriotisme par le récit dramatique du premier service qu'il a rendu à la patrie. Un jour qu'il venait

d'escalader un mur pour occuper un bon affût de chasse, il s'est senti saisir par une main de fer; un homme, Tito Ansperti, avec qui il avait souvent chassé, mais sans s'ouvrir jamais, l'a invité d'un ton significatif à rebrousser chemin ; à cet instant deux montagnards dévalant d'une hauteur jetaient à terre un ballot de livres défendus et disparaissaient : « Je devine tout, à cette rapide scène, à la pâleur menaçante d'Ansperti, et sur-le-champ je lui jette les bras au cou et je l'embrasse en criant, mais à voix basse, de toute la chaleur de mon sang : « Vive l'Italie » ! — « Vive l'Italie ! » me répond Ansperti m'embrassant à son tour, sûr que je ne suis point un Judas. »

La scène où Vitaliano éclaire et mûrit, dans la mesure du possible, son éventé neveu est encore très bien imaginée; il lui fait comprendre qu'il est bien sans doute de risquer sa vie contre les envahisseurs, mais qu'il ne faut pas le faire par simple bravade, et pour plaire aux dames, que c'est la propagande hardie, mais silencieuse et continue, qui ébranlera leur domination ; que l'Allemand n'est pas seulement un objet démodé dont il est de bon goût de rire. Pour affermir la main de ce jeune fou qui va se battre sans savoir l'escrime, il lui rappelle les 960 fusillés ou pendus de 1848, les jeunes filles traînées nues et à coups de fouet sous les yeux railleurs des officiers autrichiens : « Souviens-toi, souviens-toi ! Aujourd'hui il faut se souvenir et haïr. Le pardon viendra après, le pardon et peut-être l'oubli, mais seulement quand nous aurons une patrie ». Ce dernier mot est une variante du fameux vers de G.-B. Nicolini :

Ripassi l'Alpi e tornerem fratelli.

(J'avertis les lecteurs français qu'ils ne fausseront pas plus la mesure que la pensée en le modifiant ainsi à leur usage :

Ripassi il Reno e tornerem fratelli.)

Les scènes où Vitaliano se révèle à sa femme étaient faciles à trouver ; mais Vitaliano a une réelle grandeur quand il raconte comment il a sauvé un proscrit en le portant sur ses épaules et en tuant le misérable qui le poursuivait, quand il instruit spontanément Anna de la mort volontaire de Cézky et la met en partie sur le compte du remords.

Avouons pourtant que l'exécution de la pièce n'en vaut pas la conception. Le style d'abord manque de relief et de force. On le remarque surtout dans les grandes scènes, par exemple dans celle où Vitaliano dit à Rienz que, s'il veut les noms des conjurés, il lui faut prendre tous ceux des Italiens honnêtes, quitte à élargir les prisons ; le ton de la scène est excellent, mais les expressions manquent d'éclat. M. Rovetta produit trop pour que le sentiment ait chez lui le loisir de créer le style.

Puis, s'il est permis de le dire, ses œuvres précédentes ne le préparaient pas suffisamment à celle-ci : il a un peu énervé sa plume dans les situations lascives qu'il s'est trop de fois laissé aller à peindre; les descriptions voluptueuses préparent mal à l'art du dialogue énergique et même du dialogue spirituel; car le comte de Rienz, qui voudrait être brillant, n'est que perspicace; il démèle très bien ce que le romantisme a fait, même sans le vouloir, pour l'indépendance de l'Italie (de là le titre de la pièce), mais il le dit en phrases peu neuves (1). M. Rovetta dira que dans les ouvrages antérieurs auxquels je fais allusion, il se proposait de dépeindre le vice. Sans doute, mais si un auteur, sur ce

(1) Un seul de ses mots se fixe dans la mémoire : « Les coquins ont toujours un côté faible ; quand ils sont complets, ils deviennent... d'honnêtes gens. » Par contre il faut louer M. Rovetta d'avoir poussé le scepticisme de Rienz, en matière de femmes, jusqu'à l'imprévoyance : « Quand les femmes se mêlent de politique, dit-il, il n'y a jamais de danger sérieux. » Rienz en est resté aux Italiennes de sa jeunesse.

louable motif, laisse trop souvent dans ses livres le corps parler au corps, il s'expose à ne plus savoir assez bien faire parler l'esprit à l'esprit. Jusque dans cette pièce d'une donnée mâle et austère, on surprend un reste de l'ancienne habitude. Son Giacomino est amusant et même parfois judicieux; précisément parce qu'il est un étourdi, il discerne plus tôt qu'Anna ce qui se cache sous l'humeur romanesque de Cézky; mais M. Rovetta ne sait pas s'arrêter à temps dans la peinture de sa pétulance. Giacomino, qui a été l'ami d'enfance d'Anna, qui aurait même voulu, tout petit, se marier avec elle, lui ferait volontiers la cour, et, quand elle vient le voir pendant sa convalescence. il lui vole un baiser. Y a-t-il là en soi une invraisemblance ? Peut-être bien que non, mais le trait choque. Après les imprudences d'Anna avec le Polonais, après les scènes où Vitaliano s'est montré héroïque tour à tour devant Giacomino et devant Anna, nous avons besoin que rien ne nous trouble plus dans notre émotion. Que Giacomino continue donc à plaisanter : la logique le veut ; mais qu'il s'interdise certaine sorte de badinage ! La vérité ne le défend nullement et l'art l'exige.

L'art voudrait aussi une composition plus sévère. Il y a tout un acte, le premier, auquel j'ai fait des emprunts, mais sans en laisser soupçonner l'existence ; c'est qu'il ne forme qu'un prologue ; sauf Vitaliano, pas un des personnages qui y figurent ne reparaîtra dans la pièce ; il est rempli par les angoisses d'une pauvre femme dont le mari, le pharmacien Ansaldi, a été arrêté comme un des principaux agents d'un complot que l'on continue à tramer chez lui après son incarcération. Certes l'acte est plein de mouvement et de variété ; la douleur tantôt y éclate, tantôt s'y masque, tantôt s'y étouffe ; les récits, les discussions, les professions de foi y sont entrecoupés par les visites des clients ou de la police ; parmi les membres de la société secrète figure un prêtre qui n'est pas celui que révoltera le moins l'histoire

d'un confesseur qui extorque des aveux pour les révéler; le domestique, qui est un affidé, fait le guet; le rideau tombe sur une *grâce* concédée à Mme Ansperti, celle de voir enfin son mari... avant qu'on le mène au supplice. L'acte sert même à la vraie pièce, puisque c'est là qu'on apprend à connaître Vitaliano et la division latente qui règne dans sa famille. Il n'en est pas moins vrai qu'à la fin de cet acte le spectateur croit que la pièce va porter sur le sort de Tito Ansaldi et de ses amis; M. Rovetta a eu beau le terminer sur la nouvelle qu'Ansaldi est condamné à mort; nous nous demandons si l'on ne parviendra pas à le sauver, comment on s'y prendra et ce qui adviendra des amis qui l'auront essayé; nous abordons le deuxième acte avec une curiosité fourvoyée.

Il y a pis : en consacrant tant de scènes à cette histoire touchante, mais relativement ordinaire, de société secrète, M. Rovetta a diminué d'autant l'espace dont il disposait pour peindre le cas bien autrement curieux qu'il voulait présenter. Vitaliano, Teresa, Anna méritaient d'être approfondis davantage; ils demeurent des esquisses qu'on regarde avec plaisir, mais dont les traits manquent un peu d'accent. L'auteur ressemble à un peintre qui abuserait des raccourcis. Certes il y excelle : en quelques lignes, il nous fait voir le *Coperto dei Figini* ou les loges de la Scala; on croit avoir rencontré une foule de personnes qu'il ne montre pas; mais on ne comprend pas toujours assez ceux qu'il montre. Vitaliano, au 1er acte, rapporte et dément le bruit public qui incrimine les relations de sa mère et du comte : qu'en pense-t-il au fond? S'il croit sa mère coupable et s'il en souffre, comment habite-t-il dans une maison que Rienz continue à fréquenter? S'il croit sa mère innocente à cet égard, comment a-t-il quitté des opinions que tout chez lui, dans ce cas, contribuait à enraciner, puisque les libéraux doivent être tout d'abord pour lui les calomniateurs de sa mère? Puis, il se montrait froid, nous

dit-on, pour Anna; il n'osait pas se faire connaître à elle; mais sur quel pied Anna s'était-elle mise dans la maison? Marquait-elle de l'aversion pour les opinions nouvelles? C'est invraisemblable d'après la suite. Alors pourquoi Vitaliano hésitait-il à s'épancher avec elle? Convenons que les défuntes unités avaient du bon. Supposons M. Rovetta enfermé dans la villa Lamberta : il n'échappait à aucune de ces questions et il était de force à les résoudre. Il eût trouvé moyen d'enchâsser ses émouvantes histoires de conspirateurs dans son tableau de famille dont elles auraient fait l'arrière-fond; il nous aurait donné des caractères complets.

Sa pièce n'en est pas moins très remarquable. Le public l'a fort applaudie et un des lettrés les plus érudits et les plus éloquents de Florence, M. Isidoro Del Lungo, en a démontré la valeur historique dans un article qui en est devenu la préface. Elle peut faire du bien à l'Italie et je dirai à l'auteur lui-même, dont le talent, s'il le veut, sortira de cette œuvre épuré et, par là même, fortifié.

CHARLES DEJOB.

VARIÉTÉS

Un aspect de la question biblique (1)

Avec beaucoup d'autres questions, la question biblique est à l'ordre du jour.

Assurément, elle n'est point passionnante à l'égal des questions politiques et sociales.

Mais elle n'en est pas moins, dans un certain monde, d'une sérieuse et réelle actualité.

D'abord, nous en avons pour preuve la *Commission internationale des Etudes bibliques*, instituée à Rome par Léon XIII, il y a un an à peine, et qui aura pour mission d'examiner, et, s'il se peut, d'élucider toutes les difficultés de critique et d'interprétation ayant rapport aux textes de la Bible.

Puis, nous en avons pour preuve la remarquable *Lettre de Mgr l'Evêque de la Rochelle*, réglant la réorganisation des études ecclésiastiques dans son grand séminaire, réorganisation qui a principalement pour objet une étude plus positive et plus approfondie de la Bible.

Nous en avons aussi pour preuve les nombreuses *Revues bibliques*, qui s'impriment tant en France qu'à l'étranger.

Et surtout nous en avons pour preuve l'intérêt avec lequel tant de lecteurs ont dévoré le livre si suggestif et si

(1) A propos d'un livre de M. E. Faguet.

documenté d'Albert Houtin, sur *la Question biblique chez les catholiques de France au XIXe siècle*.

A son tour, voici qu'un éminent écrivain, Emile Faguet, de l'Académie française, vient d'ajouter un nouvel appoint à la même question, en son récent ouvrage sur *la Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*.

Après avoir cité nombre de passages où Voltaire attaque la Bible, à cause des sanguinaires barbaries dont elle raconte l'histoire et qu'elle ne craint pas d'attribuer aux ordres de Dieu, l'auteur s'exprime ainsi, p. 217 et suivantes :

« La faute irréparable, à mon avis, des chrétiens, a été de ne pas couper le câble, de ne pas rompre et donner comme rompue toute la tradition des Juifs à eux, et de se réclamer, au contraire, de l'Ancien Testament, comme de leur fondement et comme de leur titre. Ce fut une aberration.

« Ils étaient purement et simplement, dont je les félicite, des révoltés contre l'ancienne loi. Ils apportaient une loi d'amour, au lieu d'une loi de crainte ; ils apportaient un Dieu de pardon et de sacrifice, au lieu d'un Dieu de colère, de cruauté et de vengeance ; ils apportaient un dogme de fraternité, au lieu d'un dogme d'exclusivisme et d'intolérance ; ils apportaient un Dieu universel, au lieu d'un Dieu local ; ils disaient : « Tous les hommes sont frères », au lieu de dire : « Toutes les nations sont nos ennemies, les ennemies de notre Dieu et les réprouvées de notre Dieu ». Ils étaient en opposition formelle sur mille points et sur le fond de l'ancienne loi. Ils firent dire à Jésus : « Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir ». Ils voulurent établir une suite et un enchaînement continu des premiers prophètes ou législateurs légendaires du peuple hébreu jusqu'à eux et à leurs plus lointains successeurs...

«... Mais être moitié juifs, moitié chrétiens, et associer Moïse et Jésus, et, quand on a fait l'Evangile, déclarer sien et vénérable et divin, un livre plein de génie poétique,

mais en son ensemble aussi peu moral et aussi peu moralisateur que possible, et qui donne de Dieu une idée propre à vous rendre athée : c'est là qu'est l'erreur énorme, et c'est là qu'est le danger.

« Le danger : parce que, vous le voyez bien, on vous rendra responsable de tout ce qui est dans la Bible ; on ne citera jamais l'Evangile, on citera insatiablement la Bible et on vous écrasera sous le poids de ses erreurs morales, de ses violences et de ses sauvageries, et vous ne pourrez plus vous délier de cette chaîne, vous laver de cette marque et vous secouer de cette charge.

« Le danger encore (et celui-ci est bien plus grave) : parce que, vous aussi, et non pas seulement vos ennemis, vous lirez la Bible comme livre inspiré et divin et qui ne peut avoir tort, et il vous en restera quelque chose en l'esprit, et il vous arrivera de vous inspirer du livre inspiré... »



Voilà le réquisitoire.

Il faut rendre cette justice à Emile Faguet que son entière franchise n'y va pas par quatre chemins. Nous lui en donnons acte, et même nous lui disons merci.

Cependant, nous n'irons pas jusqu'à dire avec lui que les premiers chrétiens auraient dû radicalement rompre avec l'Ancien Testament. Non ! nous n'irons point jusque-là : parce que le Christ et ses Apôtres étaient incontestablement meilleurs juges que nous de savoir ce qu'ils devaient faire ; parce que, d'autre part, l'Ancien Testament est l'unique base sur laquelle repose la messianité de Jésus-Christ ; et enfin, parce que la doctrine chrétienne, dont le caractère sacré des anciennes Ecritures fait partie, n'est pas une théorie éclectique que l'Eglise avait le droit de rejeter ou de modifier à sa façon, mais un dépôt révélé qu'elle

avait le devoir de conserver intégralement et de transmettre intact aux générations futures.

Les premiers chrétiens, allègue M. Faguet, *ont fait dire* à Jésus : « Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir ». — Pardon ! les premiers chrétiens ne l'ont pas fait dire à Jésus, mais c'est Jésus lui-même qui a tenu ce langage (*S. Math.* v, 17).

Et en effet, si, avec le Christ, un certain nombre de prescriptions et de rites de la loi mosaïque ont disparu, c'est que ces rites étaient purement cérémoniels, et, par suite, essentiellement transitoires ; mais ce qu'elle avait de plus intime et de plus réel, les devoirs envers Dieu et envers le prochain, ont été non seulement conservés, mais complétés et parachevés par Jésus-Christ.

Voilà pourquoi les premiers chrétiens étaient moins « des révoltés contre l'ancienne Loi », que des continuateurs chargés de la rendre plus pure et plus parfaite.



Ces rectifications étant posées, nous ne pouvons maintenant nous empêcher de reconnaître tout ce que les graves accusations de Voltaire et de Faguet contre les cruautés théocratiques de la Bible contiennent de juste et de difficile à réfuter.

Est-il admissible, par exemple, que Dieu ait ordonné aux lévites de massacrer leurs frères au hasard, après l'adoration du veau d'or, jusqu'au nombre de 23.000 (*Exod.* XXXII) ; — qu'il ait fait égorger le peuple entier des Madianites, en permettant toutefois aux égorgeurs de se réserver les jeunes filles encore vierges (*Nombr.* XXXI) ; — qu'il ait commandé de mettre à mort un frère, un fils, une fille, une épouse, un ami, les plus proches en un mot, s'ils

conseillent simplement l'idolâtrie, de passer impitoyablement au fil de l'épée tous les habitants d'une ville idolâtre, sans exception d'âge ni de sexe, et de réduire la ville en un monceau de cendres (*Deuter.* XIII); — qu'il ait fait immoler tous les habitants de Jéricho, hommes et femmes, vieillards et enfants, et les animaux eux-mêmes (*Josué*, VI); — qu'il ait puni de mort 50.000 Bethsamites, pour avoir regardé l'arche qui passait (*I Rois*, VI) ; — ou encore qu'il ait voulu que le prophète Samuel coupât en morceaux le corps du roi Agag, prisonnier de guerre (*I Rois*, XV, 33) ?

De telles boucheries, tout le monde en convient, sont diamétralement contraires à une saine et véritable notion de Dieu.

Comment donc la Bible en vient-elle jusqu'à les mettre sur le compte de la Divinité ?

Le voici :

C'est que l'attribution à Dieu de pareils actes n'est sans doute qu'*une formule conventionnelle*, à l'usage des chefs de la nation juive, en vue de soutenir leur autorité et de se couvrir vis-à-vis du peuple.

Il est une maxime de saint Augustin, que nous sommes en droit, pensons-nous, d'appliquer ici, maxime si justement rappelée et sanctionnée par Léon XIII, en l'Encyclique *Providentissimus* : « On ne doit pas s'écarter du sens littéral et naturel, dit le saint Docteur, sinon quand la raison démontre qu'il est insoutenable ou quand la nécessité l'exige ».

Or, « la raison démontre » que, dans les passages précités et autres semblables, « le sens naturel est insoutenable », et, par conséquent, qu'il ne faut pas prendre à la lettre la formule ordinaire : *Le Seigneur a dit*. Ce serait faire de Dieu un Moloch païen, se repaissant de sacrifices sanglants et de victimes humaines.

C'était, il est vrai, la fausse idée qu'en avaient conçue les chefs et les écrivains d'Israël. Mais cette idée, l'Evan-

gile est venu heureusement l'abolir, pour y substituer celle d'un Dieu de miséricorde et d'infinie bonté.

« La nécessité exige » donc, évidemment, de ne pas prendre littéralement la formule adoptée par les écrivains hébreux, mais de l'interpréter, comme nous l'avons dit plus haut, dans le sens d'une parole familière aux personnages bibliques.

« L'inspiration ne change pas les habitudes littéraires d'un peuple ni d'un écrivain », dit un savant professeur, dans un ouvrage aprouvé à Rome par le Maître du Sacré-Palais (1).

Or il est manifeste, par la lecture de la Bible, que, en beaucoup de circonstances, l'expression : *Voici ce que dit le Seigneur*, n'était qu'une habitude littéraire et une simple figure de langage, usitée chez les législateurs et les prophètes hébreux, qui se réclamaient constamment de la Divinité.



On ne conçoit pas, d'ailleurs, sous quelle forme Dieu leur apparaissait et leur parlait en tant d'occasions, ni comment ceux-ci pouvaient recevoir de sa bouche ces commandements si cruels parfois, et si inconvenants, et si libidineux.

Que, même au milieu d'une lumière éclatante, un être surnaturel nous apparaisse et nous dise : *Allez ! massacrez, égorgez vos ennemis, sans épargner personne, pas même les enfants à la mamelle, excepté seulement les jeunes filles, afin d'en user maritalement !* est-il quelqu'un parmi nous qui croirait vraiment que c'est Dieu qui lui parle ? — Ce

(1) *Les Etudes du Clergé*, par M. Hogan, sulpicien, supérieur du séminaire de Boston : ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé Boudhinon, p. 540.

n'est pas possible ! Nous dirions plutôt que c'est l'esprit même du mal qui s'est transformé en ange de lumière.

Alors, comment Moïse, Josué, et les autres, ont-ils pu croire que c'est Dieu qui leur donnait des ordres aussi barbares ?

Pas d'autre explication n'est possible ni acceptable, que celle de voir dans la formule : *Le Seigneur a dit*, une expression coutumière et habituelle aux conducteurs du peuple israélite.



La même observation s'impose en ce qui concerne le *Lévitique* et le *Deutéronome.*

Fréquemment, on rencontre en ces deux livres l'expression ci-après : *Le Seigneur dit à Moïse.*

Or, cette expression, comment faut-il l'entendre ? faut-il toujours l'entendre au pied de la lettre, ou n'est-ce pas encore une manière de parler, dont se servaient habituellement les chefs de la nation pour mettre leurs lois sous l'autorité du nom de Dieu et leur donner ainsi un caractère plus respectable ?

Nous avouons que nous inclinons beaucoup vers cette dernière opinion : pourquoi ? parce qu'il y a, dans ces deux livres législatifs, nombre de préceptes et de menus détails qui paraissent peu dignes de la sainteté et de la majesté de Dieu, tels que les détails relatifs aux sacrifices d'animaux, à la dissection des victimes, au partage de leurs membres, à la combustion de leurs entrailles, ainsi que les détails concernant certaines règles d'hygiène féminine et de purification corporelle.

Il est donc à croire que la formule : *Dieu dit à Moïse*, n'implique pas une révélation proprement dite, mais si-

gnifie simplement : « Voici une loi imposée au nom de Dieu (1). »



Telle est, croyons-nous, la meilleure solution des difficultés soulevées contre la Bible par Voltaire et Faguet.

Toutefois, en fils respectueux, nous soumettons humblement ce modeste travail au jugement de l'Eglise, prêt à nous incliner devant sa décision.

Peut-être approuvera-t-elle ou laissera-t-elle passer les idées apologétiques que nous venons d'émettre.

Mais, en tout état de cause, ce que nous pouvons affirmer, c'est la droiture de nos intentions et de notre conscience, c'est le zèle sincère qui nous anime pour la gloire de Dieu et pour l'honneur des Livres saints.

L'abbé X.

(1) Voir *Etudes bibliques*, par A, Loisy, p. 94. Librairie Picard, Paris.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

DEUXIÈME ANNÉE N° 12 25 Décembre 1903

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Le Maître de la mer (1)

C'est le plus grand roman de l'année et c'est peut-être le plus grand livre de l'année. C'est un roman plein d'idées, débordant d'idées et d'idées grandes, qui expose les plus graves considérations et qui en suggère de plus graves encore, et aussi c'est un grand tableau tout plein de figures puissantes, curieuses et diverses ; et enfin c'est un récit très intéressant, quoique ayant quelques défauts. En un mot, c'est un livre maître. M. de Vogüé y a mis toutes les réflexions qu'il a faites depuis quelques années sur les questions les plus importantes de l'époque actuelle, sur le rôle de l'Angleterre, sur le rôle de la France, sur le rôle des Etats-Unis, sur la politique coloniale, sur l'avenir de l'Afrique française, de l'Afrique anglaise et de l'Afrique allemande, etc., sur les conflits de races, sur les conflits d'intérêts, sur les conflits politiques. *C'est un livre mondial.* Il sera lu passionnément dans toutes les contrées du monde civilisé sans exception.

M. de Vogüé a été préoccupé d'abord de la place immense et du pouvoir énorme qu'a pris l'*argent* dans le monde moderne. Il a bien vu la « question éternelle » sous

(1) Par le Vicomte E.-M. de Vogüé (chez Plon).

sa forme nouvelle : « Posez-vous donc l'éternelle question, dit son Archibald ; où est la force ? » La force actuelle c'est l'argent. Qui a de l'argent a le monde. Les guerres elles-mêmes, comme l'avait déjà dit M. de Moltke, sont le plus souvent décidées par des intérêts financiers. Le possesseur d'argent est le roi du monde. Qu'importe que tel pays soit administré, par exemple, par des administrateurs français, gardé et défendu par des hommes vêtus de l'uniforme français, décoré de drapeaux tricolores, s'il est possédé, alimenté, fécondé par l'argent américain et par conséquent sous la dépendance immédiate de cet argent ? L'argent est comme le sang du monde. Là où il est et où il circule, le membre vit, prospère, est robuste et élastique ; là où il n'est pas, atrophie, langueur et paralysie.

Cela change tout. Ce ne sont plus les idées qui soulèvent l'humanité, ce ne sont plus, par conséquent, les éloquences, les chants, les poésies, le verbe, outils de l'idée ; c'est l'argent, amassé, concentré en tel lieu, en telles mains, puis brusquement se portant quelque part pour tout changer, renverser, réédifier, stériliser, féconder d'une autre façon, éliminer ou annihiler une race, en substituer une autre au même lieu, etc.

Bien ? Mal ? On ne sait, et je crois qu'on ne saura jamais. Ce n'est pas parce que la question est nouvelle. Elle ne l'est pas. C'est « l'éternelle question ». C'est la question de la force. La force règne toujours, seulement sous différentes espèces. Force physique, force intellectuelle, force pécuniaire se succèdent sur la terre. Elles sont bienfaisantes, l'une, l'autre ou la troisième, seulement si elles sont morales et dans la proportion où elles le sont. Seulement elles ne le sont jamais, ou elles le sont très rarement. Hercule, Machiavel ou milliardaire ne sont pas plus au service de la morale les uns que les autres. Ils sont au service de leur passion, de leur volonté de puissance. Et c'est toujours une volonté de puissance qui règne, succé-

dant à une autre, une domination qui se substitue à une autre domination, sans que celle-ci puisse dire : j'ai réalisé un progrès comparativement à la précédente.

Quelquefois l'une, l'autre ou la troisième se pénètre de moralité, ou de pitié, ou de bienfaisance, s'élève ainsi un peu au-dessus d'elle-même. Seulement c'est un accident. L'argent, forme actuelle de la force, est quelquefois généreux, bon, noble ; mais c'est évidemment un accident, et il n'y a pas de raison pour que l'argent soit agent de progrès réel, d'amélioration du genre humain plus que ne l'a été le muscle du premier conquérant préhistorique, la cuirasse et la masse d'armes de l'homme du moyen âge ou le cerveau délié et puissant d'un Richelieu. A aucune des formes de la force Dieu n'a attaché une vertu civilisatrice. La force du présent et de l'avenir, c'est l'argent : voilà tout ce qu'on sait. Il fera, sans doute, comme les forces anciennes, du bien et du mal, un peu de bien et beaucoup de mal : voilà tout ce qu'on peut prévoir.

Seulement il est très curieux à examiner, comme étant relativement nouveau, et c'est pour cela que M. de Vogüé l'examine avec beaucoup d'intérêt et avec une extrême perspicacité.

M. de Vogüé s'intéresse aussi singulièrement à une chose, elle, très vieille et qui, je crois, sera éternelle, à l'impérialisme, c'est-à-dire à la volonté de puissance des peuples. Tout peuple qui a réussi rêve de domination universelle. Tout peuple qui a réussi est Napoléon. Athènes le fut, Rome le fut, l'Espagne le fut, la France le fut, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique le sont et même, un peu plus sourdement, la Russie et l'Italie. L'impérialisme, qu'un cosmopolitisme enfantin et un humanitarisme infantile, triste privilège des peuples vaincus et qui acceptent leur défaite, se flatte ridiculement de détruire, est le fond même de tout peuple vivant, et il est le même dans une monarchie réellement despotique comme l'Allemagne, dans

une monarchie réellement républicaine comme l'Angleterre, dans une démocratie comme les Etats-Unis ; et le même aussi dans un peuple à peu près homogène comme l'Allemagne et l'Angleterre, et dans un peuple composé de dix races comme l'Union américaine. Il est un signe de vitalité et rien autre chose. L'homme sain veut absorber ; l'homme malade n'a pas « d'estomac », comme on dit, plus profondément qu'on ne croit, sur le boulevard.

L'impérialisme se complique, il est vrai, et M. de Vogüé n'a pas manqué d'insister sur ce trait, il se complique d'un sentiment que La Rochefoucauld eût appelé une subtile persuasion ou un délié prétexte de « l'amour-propre », bref d'une hypocrisie ou d'une demi-hypocrisie, d'une hypocrisie qui est devenue une conviction par l'accoutumance, comme toutes les hypocrisies, et qui consiste en ceci. Tout peuple qui, par cela seul qu'il est vigoureux, veut manger les autres, imagine et finit par se persuader que l'intérêt de l'humanité est qu'elle soit mangée par lui et qu'il y va du salut de l'humanité à ce qu'il la mange. Les Athéniens l'ont cru ; voir les discours des orateurs athéniens aux Spartiates dans Thucydide ; les Romains l'ont cru, profondément ; les Français de 1792 l'ont cru ; les Allemands le croient jusqu'aux moelles ; les Anglais le croient ; les Américains en sont persuadés ; les discours de M. Roosevelt sont pleins jusqu'aux bords de cette idée-là. C'est une croyance à base d'anthropophagie et à forme religieuse ; c'est une foi, c'est un appétit devenu une foi. Et il n'y a rien de tel comme une foi de ce genre pour entretenir l'appétit.

M. de Vogüé a bien marqué cette nuance intéressante. Ses Américains et ses Anglais ne cachent pas leur conviction, et ils la confirment en l'affirmant, que le messie de l'humanité moderne, c'est l'Anglais possédant le monde, ou l'Américain détenant la planète. Quelques-uns, plus subtils ou plus larges, comme on voudra, rêvent une solution moins simple ; ils rêvent du monde conquis par l'Amérique

et la Grande-Bretagne réunies, ils rêvent d'un empire mondial anglo-américain. On sait que dix grands Américains et dix grands Anglais ont exprimé cette espérance chacun selon son tempérament. Au fond, ce rêve, tous les Anglais et tous les Américains le font ; seulement il n'est pas un Américain qui, secrètement, ne le fasse avec la vision d'un empire où l'Américain aurait absorbé l'Anglo-Saxon, et il n'est pas un Anglais qui, en pensée de derrière la tête, ne le fasse avec la vision d'un empire où l'Anglo-Saxon aurait vassalisé l'Américain. Mais enfin ils le font tous.

Je crois assez qu'il se réalisera, car en définitive les races dominantes de chacun de ces pays sont la même race, ce qui est beaucoup, et les langues dominantes sont la même langue, ce qui, à mon avis, est plus encore. Mais je doute que la chose se fasse par la réunion, et je crois bien qu'elle se fera, selon la vieille routine, par la conquête ; que, par exemple, il y aura un essai de réunion qui créera des difficultés, d'où précisément sortira la guerre, et que de cette guerre résultera la conquête. L'histoire de l'union anglo-américaine pourrait très bien être celle de l'Union américaine elle-même : union, puis désaccord, puis sécession, puis guerre, puis conquête, et cette fois union véritable et définitive. Les choses se passent d'ordinaire ainsi dans l'humanité. C'est après tout, avec quelques variantes, l'histoire, aussi, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne ; un peu, même, de la France. Il se pourrait.

En attendant ce que nous ne verrons pas et ce que pour mon compte je ne tiens pas à voir, mais ce qui peut très bien se prévoir, car les gens si habiles aux *trusts* commerciaux s'acheminent bien au *trust* politique ou au *trust* national qu'ils rêvent ainsi, — en attendant, donc, il est amusant, sinon flatteur, de voir comme ces peuples qui ont gardé la volonté de puissance, considèrent ceux qui l'ont perdue et parlent d'eux. M. Roosevelt, quand il parle des gens qui ont perdu l'idée de patrie, les appelle familièrement « des

âmes en bouillie ». Un Anglais ultra-impérialiste, dans le livre de M. de Vogüé, dit en parlant de la France : « Nous n'appréhendons plus rien en Europe de la nation qui se meurt ici. Abattue par une défaite dont elle ne s'est pas relevée, déchirée par ses divisions, enragée de querelles théologiques, elle a perdu le tranchant combattif. A cette heure où un grand tressaillement impérialiste soulève toutes les autres races, elle n'en ressent même pas le contre-coup. Que craindrait-on d'un peuple qui ne sait pas choisir entre l'autorité et la liberté ? d'un peuple qui n'a plus d'aptitude pour le commerce maritime, qui laisse périr les derniers débris de sa marine marchande, de son pouvoir sur la mer ? Comme l'a très bien dit cet Allemand Friedrich List, un peuple sans marine, c'est un oiseau sans ailes. »

Il est vrai qu'un autre interlocuteur, américain, celui-ci, interprète peut-être de la pensée de M. de Vogüé, lequel joue ici le rôle du prédicateur « qui tient à terminer par des paroles rassurantes », espère une régénération de la France par l'Afrique : « Qui vous garantit qu'un flot de vie énergique et formidable ne reviendra pas ici avant peu, qu'il ne jaillira pas précisément de ce réservoir africain où l'élite de la France l'aura puisé ?... Une terre étrangère et une tâche nouvelle redonnent parfois à l'homme la vigueur de la jeunesse. Cette race a des ressources vitales que l'observateur superficiel ne soupçonne pas ; qu'elle se retrempe dans l'action, et vous serez surpris de l'élan qu'elle y rereprendra. — Vous pourriez avoir raison, répond l'autre. [Evidemment ! on ne sait jamais.] Il semble qu'une prédestination ait fait de l'Afrique la terre où la France répare ses forces épuisées. Elle agonisait quand l'Afrique lui renvoya le génie de la résolution, sous la figure de Bonaparte, et avec lui ces vétérans invincibles... »

Il est possible. Cette palingénésie par cure africaine est peut-être dans les desseins de Dieu. Je ne vois pas trop

en quoi Bonaparte s'est retrempé en Egypte, ni je ne vois les vétérans qu'il en a ramenés, et M. Jarvis, le prophète, est un prophète du passé un peu nébuleux ; mais enfin il est possible et l'on sait que moi-même j'espère beaucoup de l'Afrique. J'ai même foi, Afrique à part, en notre relèvement national. C'est une foi un peu gratuite, c'est une foi par espérance ; c'est ce que j'appelle une foi optative ; mais enfin c'est une foi dans laquelle je mourrai, à moins que je ne meure trop tard, ce qui me serait très désagréable.

M. de Vogüé pose aussi par les conversations de ses personnages la très grave question si l'expansion coloniale est un acheminement vers la réintégration de la France, vers le rétablissement de la France intégrale, ou au contraire une diversion et une démission relativement à cette idée et relativement à cet espoir.

Rien n'est plus troublant que cette question infiniment complexe et infiniment obscure. Les uns croient qu'aller batailler et conquérir en Indo-Chine et en Afrique, ce n'est qu'un moyen d'oublier et de faire oublier l'Alsace-Lorraine, ce n'est qu'une *fausse revanche*, destinée à faire mettre en oubli la vraie. Les autres pensent que l'Indo-Chine et l'Afrique sont le chemin de Strasbourg par un détour et qu'il importe, en attendant, de tenir en haleine la vertu belliqueuse de la France et d'entretenir la volonté de puissance de la race française, jusqu'au jour où les circonstances pourront nous permettre de reprendre le chemin direct.

Non seulement les uns pensent ceci et les autres pensent cela, mais je suis sûr que dans les mêmes esprits ces deux pensées, souvent, se sont entrelacées et ont, pour ainsi parler, chevauché l'une sur l'autre. Je suis persuadé, par exemple, sans en avoir la preuve, que celui-là même qui a fait *le coup du Tonkin* et *le coup de la Tunisie*, voulait d'abord, avec quelques sourdes espérances d'alliance allemande, *divertir* les esprits français du côté de l'Orient et

du Sud ; et je suis persuadé aussi que, comme pensée de derrière la tête, un peu vague, il se disait : « *Et, du reste*, c'est toujours une manière de relèvement du pays, et que le pays se relève, cela est toujours bon pour le but suprême, reculé, peut-être reculé par ceci même, mais qui reste suprême. » — Après tout, ce n'est pas moi qui interprète ainsi, c'est Gambetta, écrivant à Jules Ferry le lendemain de la signature du traité qui donnait à la France le protectorat de la Tunisie : « Je te remercie de ta communication et je te félicite, du fond du cœur, de ce prompt et excellent résultat. Il faudra bien que les esprits chagrins en prennent leur parti, un peu partout : la France reprend son rang de grande puissance. Je te serre cordialement la main. »

Il en est de cette affaire exactement comme de l'alliance russe. Le sentiment populaire, en France, a pris l'alliance russe comme une revanche, comme un commencement de revanche, comme un succès rouvrant la porte des ambitions légitimes et élargissant les horizons de l'espérance. — C'est précisement le contraire, ont dit quelques-uns, puisque ce traité, ultra-pacifique, et strictement pacifique, rive la chaîne de l'Alsace-Lorraine, et, de notre part, loin qu'il soit une affirmation d'espérance, est l'abandon de toute espérance, est une pure et simple renonciation. Gravure du temps : « L'Alsace-Lorraine : Il n'y a que moi dont il ne soit pas question là-dedans. »

Et les deux idées sont justes. Et ceux qui ont pensé de l'alliance russe que c'était une pelletée de terre de plus, sont dans la vérité littérale ; ceux qui ont *senti* que tout ce qui relève la France et la fortifie est un point de plus dans son jeu, ou plutôt que tout ce qui la fortifie peut contribuer à la relever un jour, sont dans le vrai aussi, dans un vrai plus large et plus étendu, et sont peut-être au fond plus dans le vrai que ceux qui sont dans l'exactitude.

De toutes les choses qui ne peuvent prendre tout leur sens que dans l'avenir, il en est ainsi et c'est pour cela

qu'il n'est pas très facile de prévoir. Prévoir, est un mot absurde ; puisqu'il signifie voir d'avance ; on devrait dire *entreprévoir* ; c'est tout ce que l'homme peut faire.

Créateurs de l'alliance russe, créateurs de l'empire colonial, adversaires de l'empire colonial, adversaires de l'alliance russe peuvent les uns et les autres avoir raison et sont tous de bons Français. Il n'y a à repousser et à combattre ardemment que les cosmopolites et les désarmeurs qui s'attachent à diminuer l'idée de patrie, alors que tous les peuples du monde sont, ce me semble, *beaucoup plus patriotes qu'ils n'ont jamais été*. Ceux-ci, cosmopolites et désarmeurs, me paraissent, pour en parler le plus favorablement possible, atteints d'une sorte d'aliénation. Le contraire du délire des grandeurs peut parfaitement être une démence.

C'est à travers ces idées, toutes de première importance, que M. de Vogüé nous promène par tout son roman, en jetant sur elles de vives, de pénétrantes, surtout de larges lumières et comme des nappes de belle clarté.

Ses personnages ne sont pas moins intéressants que les idées qu'il examine. Son Archibald Robinson restera un type. Vingt fois, cent fois esquissé par d'autres, il s'est réalisé ici en pleine vie et en plein relief. Comme, du temps de ce très faible *Quo vadis?* on a dit pendant un an : « Oh ! ce Pétrone ! » on dira et je crois un peu plus longtemps : « Ah ! cet Archibald ! » Archibald, en vérité, est très vivant et très puissant. Il semble exactement vrai en son fond, et comme allure, comme présentation, il est épique.

Quatre traits, qui sont quatre phases et qui, comme phases, se sont succédé, et qui, comme traits, se sont superposés.

D'abord Archibald, pauvre, a voulu gagner de l'argent, et il en a gagné et il lui restera toujours ce fond premier : il faut gagner de l'argent.

Ensuite son argent l'a conduit, l'a entraîné. Pour conserver la situation acquise, il a fallu faire de nouvelles affaires, ajouter les acquisitions aux acquisitions, les conquêtes aux conquêtes, les *trusts* aux *trusts*. Tel Napoléon conquérant forcé de conquérir indéfiniment. Et de cette volonté de puissance devenue nécessité de puissance il restera toujours quelque chose à Archibald, jusqu'à sa mort.

Ensuite, cependant, il a voulu guider ses dollars, au lieu d'être guidé par eux, et il a eu l'instinct de systématisation, le désir, servi par une volonté ferme et une intelligence supérieure, de systématiser sa puissance jusque-là dispersée et comme discursive. Et de là sa grande idée : être le roi de la mer, la dominer, y régner, ne pas permettre qu'un bateau marche là-dessus sans l'ordre ou l'aveu d'Archibald, comme Napoléon n'admettait pas qu'un canon partît en Europe sans sa permission.

Et puis enfin, la réflexion, le retour de l'idée sur elle-même, le mot qui arrive toujours au cours des grandes carrières et même des plus humbles, très humain, tout à fait conforme à notre nature qui ne peut pas être indéfiniment individualiste, le fameux : « Et tout cela *pourquoi* ? » Réponse — on la trouve toujours, c'est le fond tout à fait primitif, tout à fait inné de notre tempérament qui nous la donne — réponse : « pour la civilisation faite par la race américaine et à sa gloire ». — Et c'est le dernier trait, qui complète Archibald, surtout à ses propres yeux, et qui lui donne le sens général, le sens dépassant l'individu, que tout individu veut, espère ou prétend avoir.

Ajoutez à tout cela un peu d'hérédité ou d'atavisme, résidu laissé par le passé dans la complexion : Archibald aime la Bible, la consulte de temps en temps et croit en Dieu. Peu important, cela, et le caractère serait à très peu près le même sans cela. Comme j'ai dit, c'est un résidu ; ce n'est pas un mobile ; mais quand il s'agit d'un Américain, il fallait bien noter ce détail pour mémoire.

Ajoutez encore, un peu pour qu'il y ait roman, mais aussi parce que c'est assez vrai, un certain goût de la femme, au travers des préoccupations de l'homme d'affaires et du conquérant.

Tels sont les éléments de M. Archibald. Et ils sont excellents; mais ce que seule la lecture vous fera connaître, c'est la manière dont M. de Vogüé les a traités, combinés et maniés, pour en faire une figure d'une réalité saisissante, un personnage que vous voyez et qu'il vous semble que vous avez vu et connu familièrement depuis longtemps. Chaque lecteur se prendra lui-même pour Joë. Joë c'est le secrétaire de M. Archibald Robinson.

A cette grande figure M. de Vogüé en a opposé une autre, que peut-être il a voulu qui fût aussi grande et qui est bien loin de l'être : celle du Français, de bonne race, énergique officier explorateur, conquérant *par les armes*, comme ses ancêtres; qui a exploré le lac Tchad et la région du lac Tchad; que les Français ont acclamé huit jours, puis oublié; qui a inspiré une ineffable terreur aux gouvernants de son pays; qui a été écarté par eux avec prudence, discrétion et ténacité, et qui se ronge dans une oisiveté forcée et dans une ambition impuissante, et qui se laisse glisser aux enivrements dangereux de l'amour.

Tournoël est faiblement tracé, peut-être exprès. Il est noble, genéreux, très beau dans son culte obstiné du drapeau et de la patrie, dans ses résistances magnanimes aux propositions d'Archibald qui veut l'attacher à son char — par devant, bien entendu, et pour le mener avec gloire — très sympathique, en somme, mais terriblement pâle en face de son redoutable rival. Robinson dit de lui, vers la fin : « C'est un faible. » Il a presque raison et ce mot, injuste, mais naturel, vient souvent aux lèvres du lecteur avant qu'Archibald l'ait prononcé.

On ne comprend pas bien pourquoi cet homme qui a conquis la moitié d'un monde est si petit garçon devant un

ministre des protectorats, comment il ne proteste que par son silence, comment il ne lui dit pas au moins : « prenez garde ; cet empire que vous délaissez, d'autres le guettent qui me l'offrent au moins à moitié, et je ne sais pas tout à fait ce que je dois faire ! » Cet enfant de la « grande muette » est un peu trop le fils de sa mère.

On souffre aussi un peu à le voir, avec la femme qui l'a séduit, faire des phrases de romance, celle-ci par exemple, et, ventre saint-gris ! ce n'est pas la seule et, si c'était la seule, je n'y aurais pas fait attention : « Laissez-moi vous garder encore ; mais nous causerons mieux en marchant. Venez faire quelques pas dans la forêt, sur ce sentier solitaire qui monte entre les chênes. Qu'il y ait au moins ce soir d'humbles créatures heureuses, ces mousses où vos pieds se seront posés. » — Ce Tournoël, qui a un nom de troubadour, est décidément un peu trop troubadour.

On ne comprend pas bien tout cela, ou plutôt on ne comprend pas bien comment l'homme qui nous est présenté comme tel a conquis la moitié d'un monde. Et c'est là le point, et tout est là.

Peut-être me dira-t-on que tout cela est voulu et que précisément l'auteur a eu le dessein de nous peindre ce genre d'hommes, d'une superbe énergie dans l'action militaire, brusquement faibles aussitôt qu'ils sont dans la vie civile ou dans la vie mondaine, ou dans la vie sentimentale. Je le veux bien ; mais alors je n'incriminerai plus une faiblesse d'exécution, j'incriminerai le dessein lui-même et je dirai que cela n'est pas exact, que cela peut être exact pour un individu, mais non pour un type (et Tournoël doit évidemment, comme Robinson, être un type), que nos rudes explorateurs et fondateurs d'empires exotiques (les noms se pressent dans votre mémoire, n'est-ce pas ?) sont, tout de même, autre chose que cela et ne sont pas, même loin de leurs tentes et cabanes de bambous, maniables et ploya-

bles de la sorte. M. de Vogüé a été trop « pessimiste », comme on dit, à l'égard de notre race.

Et notez que le roman se serait fait de la même façon qu'il est construit, avec un Tournoël plus mâle. Il n'est pas nécessaire qu'il soit timide et comme paralysé dès qu'il est loin du camp ; il n'est pas nécessaire, d'autre part, qu'il se sente le rival de l'Américain et qu'il aime la même femme que lui pour qu'il lui résiste. Il suffit qu'il soit patriote ; il suffit que devant cette proposition : « conquérez pour moi et pour vous », tout son être intime et ancestral se révolte et qu'il réponde : « Je ne conquiers que pour la France ». Le roman suivra tout son cours et à la fin l'Américain, au lieu de dire : « C'est un faible », dira seulement : « C'est un maniaque », et il n'en sera que cela. Je ne comprends pas bien pourquoi on a fait Tournoël comme il est fait.

La femme, Millicent Fianona, est pâle aussi et mal dessinée. Mais ici point de reproches. C'est ici qu'il ne pouvait pas en être autrement. Une femme entre deux hommes, comme disait Sarcey en ses formules un peu brutales, une femme qui est aimée de deux hommes et qui doit ne pencher pour l'un des deux qu'à la fin du récit, pour qu'il y ait intérêt de curiosité, sera toujours indistincte, de dessin mou, à lignes brouillées, et peu intéressante. Il suffit à l'auteur de répondre qu'il y a des femmes comme cela, qu'il y a des femmes indécises, que la plupart le sont en effet ; que, n'y en eût-il du reste que quelques-unes, Millicent n'est pas un type et n'a pas besoin, dans la construction du roman tel qu'il est fait, d'en être un, et que par conséquent la Millicent du *Maître de la mer* est inattaquable.

Aussi ne l'attaquerai-je point. J'indiquerai seulement son état d'âme par une citation qui a cet avantage à la fois de la peindre et de peindre ses deux amoureux et de peindre l'impression que font sur elle ses deux amoureux et qui est par conséquent l'essence concentrée de toute la

partie sentimentale du roman : « Est-ce que je sais ?... Non. Pas de préférence. Quand je l'écoute lui [Tournoël], c'est ce que me dit la musique. Un bruit de bonheur qui descend dans l'âme. Je vais être reine du ciel. Quand M. Robinson me disait des choses bonnes, j'étais fière autrement. Je me sentais forte de toute sa force. J'allais être reine de la terre, reine des mers qui faisaient leur grande plainte autour de nous ; qui la faisaient pour me porter sur le trône. Lui, son regard peut être si doux, ce regard qui a commandé aux hommes de mourir. Il serait mon bien-aimé chéri, si je me laissais aller à l'aimer. Il y a des minutes où tout mon être l'appelle. — Le regard de M. Robinson m'effraye, et il m'attire ; je sens que s'il m'ordonnait de venir, je ne pourrais pas lui résister. Il serait mon maître qui me ferait la maîtresse de tous les hommes. Je ne l'aime pas, entendez-vous ; et si je me donnais à l'autre, je regretterais les jours où j'ai cru qu'il allait m'aimer... Dites, si vous savez. Je ne sais rien si ce n'est que je suis malheureuse. »

Et l'on me dira qu'il n'y a que les femmes du théâtre de Corneille et du théâtre de Racine pour s'analyser aussi finement et pour se connaître si bien en feignant de ne se point connaître ou en croyant s'ignorer ; mais j'accepte très bien cette convention littéraire, et j'aime mieux qu'un personnage s'analyse lui-même ainsi que non pas que l'auteur le dissèque et me dise : « D'une part elle aimait Robinson par effet de l'attraction d'une âme forte sur une âme faible et... D'autre part elle aimait Tournoël d'un de ces amours-goûts, qui deviennent amours-besoins, après avoir passé par l'amour-amitié, etc... » Oui, j'aime mieux. Je ne sais pas pourquoi j'aime mieux, mais je préfère.

Et donc Millicent Fianona ne me déplaît nulllement et me paraît très juste de ton. Mon Dieu, je sais bien que, si elle épouse Archibald, elle dira, après lune d'or : « j'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Tournoël » et que, si elle

épouse Tournoël, elle dira, après clairs de lune : « J'aurais dû, quand j'y pense, épouser Archibald » ; mais c'est ce qui a lieu tous les jours et ce n'est qu'une vérité de plus.

Les personnages secondaires sont très vivants encore et très intéressants et très beaux même. On voit passer à travers le récit l'égyptologue Cruas, qui aime l'Égypte comme une maîtresse et qui est admirable à la peindre et à l'expliquer ; — le Père blanc, si joliment moderne, dévoré par la folie de la croix, et en même temps très pratique et très spirituel et que le salon le plus parisien de Paris n'étonnerait pas le moins du monde, soldat comme Tournoël, mais bien plus pratique que Tournoël ; — enfin, grande, belle et mélancolique figure, l'admirable personnage épisodique général Muiron.

Le général Muiron c'est Reischoffen ; c'est l'ancienne France, la France de 1500 à 1870, toute tendue vers l'Est, toute « hypnotisée », comme a dit un... je trouverai l'épithète désobligeante une autre fois, comme l'a dit quelqu'un, par la ligne bleue des Vosges et l'ombre, toujours vivante, de Charles-Quint ; qui ne comprend guère autre chose et qui est un peu étonné devant ceux qui comprennent autrement, et désorienté dans un pays pour qui ces choses-là sont de l'histoire ancienne. Tout cela très simplement, sans ombre d'attitude ou de panache. Le personnage, en sa grandeur triste de revenant et d'ancêtre, est épique. Il passe à travers le récit comme un être de légende qui fait pâlir, dans tous les sens du mot, les êtres vivants. Il passe, on sent bien qu'il ne reparaîtra pas, on ne l'oublie pas, on voudrait le revoir à la dernière page et qu'il dît à Archibald : « Mercante », et à Tournoël : « Clampin », et ce serait très vulgaire, et ne faites pas la moindre attention à ce que je viens de dire, mais c'est une impression fugitive que l'on a et que l'on n'est pas mécontent d'avoir eue, et cela signifie simplement que le bon et simple Muiron domine de tout le buste le récit qu'il ne fait que traverser un moment.

Et il y a d'autres personnages épisodiques, comme le journaliste industriel Moucheron, qui sont encore infiniment vrais, jolis et divertissants...

Deux mots seulement de la structure du récit. Comme vous le savez déjà par ce que j'ai dit des idées et des personnages, Robinson et Tournoël sont en rivalité pour l'empire du lac Tchad et pour madame Millicent Fianona.

Pour le lac Tchad, vous savez quels sont les moyens de l'un et de l'autre: tout-puissants pour Archibald; nuls pour Tournoël qui ne veut agir qu'avec son gouvernement et que son gouvernement abandonne. Archibald aura le lac Tchad plus tardivement sans Tournoël qu'avec Tournoël; mais il l'aura s'il tient à l'avoir.

Pour Fianona, les moyens respectifs d'Archibald et de Tournoël, vous les connaissez par le résumé qu'en donne plus haut, si spirituellement, Fianona elle-même. Qui vaincra auprès de Fianona? L'auteur a voulu que ce fût Tournoël. D'aucuns ont blâmé ce dénoûment. Je le trouve absolument juste. Fianona est femme, et Vénitienne et artiste. Tournoël lui chante avec des langueurs infinies la romance sentimentale; il la promène au clair de lune; il la berce comme un flot chanteur. Tournoël est un gondolier; faites donc attention à cela. — D'autre part Robinson a toutes les puissances; mais *il manque de goût*. Vous ne voyez pas le plateau de la balance pencher, jusqu'à mettre le fléau vertical sous le poids écrasant de ces trois mots: « il manque de goût »? Archibald manque de goût. Il propose à Millicent comme cadeaux de noces des villas absurdes et des palais grotesques. Ça ne suffit pas pour vous faire préférer Tournoël? Non? Eh bien, c'est que vous n'êtes pas femme, ni artiste, ni Vénitienne. Archibald a ce manque de goût particulier qui est le manque de tact. Oh! relisez-moi cette page admirable, qui me semble d'une vérité merveilleuse et qui est la dernière déclaration, la

déclaration-ultimatum du brave Archibald : «... Vous connaissez mes idées, mes principes. Celui qui nous choisit pour instruments de ses desseins sans nous consulter, m'a imposé de lourds fardeaux.... La constante application que ces tâches exigent a suffi longtemps à me satisfaire. Elle m'a soutenu dans une circonstance très affligeante, la perte de Mistress Robinson, malheur qui m'a laissé plus seul qu'il ne convient dans la société des hommes. Le cœur y est quelquefois serré, quand on ne peut dire à une personne : « Je m'endormirai sur votre épaule avec une confiance absolue, Mary — Mistress Robinson s'appelait Mary. — Je n'ai plus cela. Mon grand entraînement de travail m'a protégé, avec la grâce de notre gardien à tous, contre cette vilenie, la débauche, et ces bêtises, les flirts. Je ne suis plus très jeune. J'étais convaincu que les femmes, dont j'apprécie beaucoup l'aimable compagnie, ne seraient désormais pour moi que des agréments inoffensifs, comme mes tableaux et mes fleurs.... Vous m'avez fait penser différemment, chère Madame,... j'ai compris que je donnais mon bien, qui m'était très nécessaire. J'ai compris que je serais trop malheureux si vous étiez heureuse avec cet homme. J'ai durement travaillé ; j'ai peut-être le droit d'essayer d'être heureux, moi aussi. J'ai compris que je vous aimais beaucoup, chère Madame. Cela est devenu tout à fait évident pour moi durant ce voyage. J'aime regarder la grande mer, ma chose, et quand j'étais à mon bord, je vous regardais de préférence ; elle me faisait moins de plaisir que vous... J'ai lutté, courageusement, je crois, avant de m'avouer vaincu... mais un être raisonnable doit connaître les limites de ses forces. Il m'est apparu clairement que je ne vaudrais plus mon sel, que je serais incapable de tout travail utile, si je continuais à me torturer dans cette contrainte. En Mer Rouge, ces imbéciles me croyaient malade, tant j'étais au-dessous de mon niveau habituel. Des affaires m'appelaient ailleurs ; je

n'ai pu dominer mon impatience, il fallait en finir. J'ai tout laissé, je suis accouru, pour vous dire ceci : je vous aime, et je voudrais unir nos deux vies, chère Madame. Ce que je viens de vous dire, votre fierté peut l'entendre. Voulez-vous prendre chez Archibald Robinson la place que Mary a laissée vide? Voulez-vous que je pose avec confiance ma tête sur votre épaule? Je pense que je serai pour vous un compagnon très sûr, très fidèle. Je crois que je vous ferai une vie très confortable. En vérité je vous aime et celui qui châtie les paroles menteuses sait que vous êtes la seule à qui j'ai dit cela. — Oh! c'est mieux maintenant, bien mieux! Il fallait que je vous dise ces choses. »

Est-ce admirable! Est-ce la vérité exacte dans le plus petit détail! Cela sent-il assez son yankee! Mais, aussi, quelle déclaration pour une Vénitienne, et aussi pour une Française et aussi pour une Allemande! Quel manque de tact! Il ne lui a parlé que de lui; il lui a représenté son mariage avec elle comme un remède nécessaire, conformément à je ne sais plus quel texte des livres saints relatif au mariage en général; et il lui a parlé de sa première femme! Comment voulez-vous qu'après cette déclaration-là le plateau ne penche pas du côté de Tournoël? Ce dénoûment est le seul possible.

A la vérité, il y a deux dénoûments, celui que je viens de dire et qui est *le fond* du dénoûment : Millicent préférant Tournoël; et puis il y en a un autre, une sorte de dénoûment supplémentaire. Celui-ci, je ne l'aime pas. Millicent, pauvre, et épousant Tournoël pauvre, s'avise d'aller supplier Robinson de lui rester dévoué à elle et de rester dévoué à Tournoël, de sauver ses biens, à elle, qui périclitent terriblement en Amérique, et de laisser à Tournoël son lac Tchad, ou l'espérance de conquérir ou reconquérir plus tard le lac Tchad pour la France; et Robinson consent.

Que Robinson consente, je veux bien encore. Robin-

son est bon, d'abord, au fond; ensuite, comme dit très bien l'auteur par la bouche d'un de ses personnages, il a un certain goût d'ostentation et n'est pas fâché de lutter de générosité chevaleresque avec ces troubadours de la vieille Europe et de les vaincre même en ce tournoi et de s'en aller avec le beau rôle; et enfin il doit se dire : « Je veux lui laisser cette raison de m'aimer. Elle m'aimera comme bienfaiteur et elle me regrettera un jour; elle regrettera le généreux Archibald, le grand Archibald. » Il est homme d'affaires. Il a vu que c'est là tout ce qu'il pouvait tirer de cette affaire; il veut avoir tiré de cette affaire tout ce qu'il pouvait tirer de cette affaire. C'est très logique et c'est bien dans son caractère. Rien de mieux.

Mais que Millicent ait cette idée et la mette à exécution, c'est bien bas et indigne d'elle; et que Tournoël accepte cette démarche et ses suites (après coup, je le sais bien, mais encore !), c'est bien bas et indigne de lui. On dirait que M. de Vogüé, décidément, a voulu que Robinson fût sympathique, très sympathique, le seul personnage sympathique; et que les autres, en dernière analyse, ne le fussent guère. Il y a, comme bon gré mal gré, un peu de partialité, somme toute, en faveur du yankee, dans ce volume. Je me plains. Il sera trop admiré à Newport. Il sera trop considéré à Newport comme roman national.

Et, malgré toutes mes critiques et toutes celles que l'on pourra y ajouter, il n'en reste pas moins que ce roman, conçu dans la grande manière de Zola, ce roman épique moderne, avec moins de puissance épique que Zola, mais avec la même largeur de structure et, je n'ai pas besoin de le dire, avec un style moins mêlé et moins lourd et avec beaucoup plus d'intelligence des idées et de pénétration psychologique, est un grand livre. Il tiendra sa place dans *deux littératures* du xx[e] siècle, j'entends dans la littérature romanesque et dans la littérature historique.

EMILE FAGUET.

Le Suicide du Directoire (1)

M. Albert Sorel continue son histoire de la Révolution française *vue du dehors*, c'est-à-dire continuellement expliquée par l'ensemble et la suite des événements européens qu'elle suscite, mais qui pèsent aussi sur elle.

Le présent volume nous mène de 1795 à 1799 ; c'est Bonaparte et le Directoire.

Ce récit est l'historique complet du suicide du Directoire. Le Directoire était monstrueux, aux yeux de beaucoup de gens qui disent le connaître ; mais surtout c'était un monstre. C'était un gouvernement civil qui ne pouvait se soutenir que par la guerre, et un gouvernement parlementaire qui ne pouvait gouverner que par coups d'Etat. C était un monstre. C'était un gouvernement paradoxal et qui devait mourir de son paradoxe.

Il ne pouvait se soutenir que par la guerre, et par conséquent, tout en détestant et redoutant les généraux, il ne s'appuyait exactement que sur eux. Il ne pouvait *matériellement* se soutenir que par la guerre, parce qu'il n'avait pas le sou et ne payait ce qu'il avait à payer, fonctionnaires à l'intérieur et armées à l'extérieur, que par contributions de guerre. Ses correspondances confidentielles avec les généraux ne roulent que sur la question d'argent. Qu'est-ce qu'on pourra tirer du Piémont ? Combien pourra-t-on faire suer de millions à la Lombardie ? Combien à la Toscane ? Combien à Naples ? Combien à la Hollande, combien à la Suisse ? Toute l'Europe centrale,

(1) *L'Europe et la Révolution française*, cinquième partie : Bonaparte et le Directoire (1795-1799), par A. Sorel (chez Plon).

de 1795 à 1800, a dit à la France : « Tu me fais suer, » et le mot n'avait rien de plaisant.

Là est tout le secret de l'histoire du Directoire. Les conséquences étaient que tous les pays conquis abhorraient la République française. Les phrases sur la Révolution française, terreur des rois et accueillie à bras ouverts par les peuples, ont fait leur temps. La vérité est que les armées françaises étaient accueillies partout avec transport et que ce transport durait trois semaines. Ensuite il fallait payer, payer et payer encore, et le transport se calmait. La République française de 1795 à 1800 était entourée d'une ceinture d'ennemis affamés, meurtris et implacables (voyez les pages 262 et suivantes).

Et, par conséquent, il fallait toujours vaincre, toujours conquérir, toujours piller, ou mourir. « Ils étaient obligés, dit M. Sorel, d'avancer continuellement, de pratiquer l'invasion indéfinie qui consterne les nations, les accable et les révolte. »

Notez même qu'ils étaient à la fois forcés de vouloir la victoire et de la redouter : de la vouloir, parce que c'était à force de victoires qu'ils battaient monnaie ; de la redouter, parce que la victoire mettait fin aux contributions de guerre et ramenait sur le territoire des généraux ambitieux et inquiétants. « Le paradoxe de leur politique les condamnait à redouter la victoire qui supprimait le revenu de la conquête, qui rejetait les armées sur l'intérieur, embarrassait la République de généraux exigeants, remuants et avides ; enfin justifiait la grande rumeur populaire : la paix et la fin de la Révolution ! Or, la paix leur était interdite : elle nécessite un gouvernement régulier, juste, intelligent, dont ils sont incapables ; elle suppose le concours des peuples, et ils n'en excitent que l'aversion ; et c'est ainsi que ces patriotes ardents en venaient, non certes à désirer la défaite et le péril ; mais, après les avoir amenés par leur faute, à s'y retrouver comme à l'aise... »

C'est ainsi que tout, dans le gouvernement de la France, de 1795 à 1799, tend à l'extérieur et dépend de l'extérieur, et que « les affaires extérieures et la guerre *dominent* la Révolution dès ses débuts et la *dénaturent* à partir de 1795 ». Voilà l'étau entre les deux mâchoires duquel le Directoire se trémoussait continuellement.

Pour y échapper, qu'aurait-il fallu faire ? Oh ! l'impossible. Abdiquer, se soumettre à la majorité et lui laisser faire un gouvernement raisonnable, pacifique et bon administrateur. Mais je dis bien, c'est l'impossible. A partir de 1795, les conventionnels n'ont qu'une idée, très naturelle, du reste : « *Nous*, non pas le peuple, mais *nous*, hommes de 1792, *nous*, conventionnels, qui avons fait la République, nous sommes *personnellement* les successeurs de Louis XIV. La France nous appartient par droit révolutionnaire, comme elle appartenait à Louis le Grand par droit monarchique. Si elle veut de nous, c'est bien ; si elle n'en veut pas, par continuation d'une partie des conventionnels dans leur mandat, malgré la dissolution de la Convention, par coups d'Etat éliminant les élus du peuple qui ne seront pas dans la pure tradition révolutionnaire, maintenons-nous au pouvoir, maintenons-nous en possession de la France. »

De 1795 à 1799 les conventionnels n'ont pas eu d'autre idée. De là les trois *journées* génératrices les unes des autres : 13 Vendémiaire XIII, 18 Fructidor V, 18 Brumaire VIII, les trois actes violents contre la souveraineté du peuple et les élus du peuple : « 13 Vendémiaire, qui enlève à la nation le libre choix de la majorité de ses représentants ; 18 Fructidor, qui expulse les représentants élus par la nation ; 18 Brumaire... » qui supprime toute représentation et qui parut, au premier abord, la consommation même du dessein des deux autres.

Et, en somme, 1795-1799, c'est le suicide du Directoire en trois journées, le suicide du Directoire voulant se sau-

ver et employant pour se sauver tous les moyens qui devaient le tuer. *Et propter vitam moriendi quærere causas.*

L'ont-ils vu? S'en sont-ils doutés? Oui. « Les républicains de l'an III avaient un pressentiment de ces conséquences de leur politique. Les Directeurs en auront par échappées la vision. » Mais, sauf l'abdication, ils n'ont aucun moyen, aucun, d'échapper à ces conséquences et de s'évader de cette impasse. « Pour se maintenir en prestige, il leur faudra toujours des généraux et ils ne se désabuseront de l'un que pour s'abuser immédiatement de l'autre. On les verra tour à tour appeler l'armée dans l'Etat et l'y redouter; caresser les généraux et les haïr; leur livrer le pouvoir et leur en chicaner l'exercice...; et peu à peu, par capitulations successives, leur livrer et eux-mêmes et toute la République, je veux dire en France le gouvernement de Paris, celui des départements insurgés et, à l'étranger, les négociations et le gouvernement des conquêtes. »

Et dès lors, le 18 Brumaire, non seulement était possible, mais il était fait; car il avait été fait une première fois le 13 Vendémiaire, une seconde fois le 18 Fructidor et, pour se sauver, le Directoire s'était déjà, par deux fois, logé une balle dans la tête, et il ne fit, du débarquement de Bonaparte à Fréjus au 18 Brumaire an VIII, que charger le pistolet pour la troisième.

Cela, et M. Sorel le reconnaît avec un respectueux hommage, cela avait été déjà admirablement vu par Quinet en sa *Révolution* : « Harassée de coups d'Etat, ne sachant de quel côté se tourner, condamnée, frappée dans chacun de ses mouvements, n'osant regarder ni à droite ni à gauche, n'espérant plus rien de ses maîtres, n'osant ni leur désobéir, ni les renverser, ne pouvant plus prendre au sérieux ses élections, ses votes, ses lois, la nation française de 1798 à 1799 se retire de son gouvernement [matériellement vrai : on ne votait plus. Les représentants que Bonaparte a défénestrés le 19 Brumaire représentaient un dixième du

corps électoral]. Dans cette léthargie, quelle proie bien préparée pour qui voudra la saisir ! »

— Mais encore cette manière d'assimilation, ou même d'identification, entre le 13 Vendémiaire, le 18 Fructidor et le 18 Brumaire, coups d'Etat si différents d'intention, de dessin et de couleur, n'est-elle pas bien factice ?

— Point du tout ; à mon avis, elle est très juste. On sait peut-être que j'ai toujours soutenu cette idée; mais après la lecture du livre de M. Sorel, elle m'apparaît en toute évidence. En somme, il ne faut pas dire que l'histoire du Directoire a été une suite de coups d'Etat ; il faut dire que l'histoire du Directoire a été une suite de *pronunciamientos*. Le 13 Vendémiaire est une journée militaire, le 18 Fructidor est une journée militaire, le 18 Brumaire est une journée militaire. Le Directoire est un faux gouvernement civil ; comme il y a de fausses grasses, c'est un gouvernement civil en apparence ; en réalité, c'est un gouvernement militaire faisant des coups d'Etat par l'armée, tantôt contre un parti, tantôt contre un autre ; en d'autres termes, de 1795 à 1799, l'armée gouverne révolutionnairement sous le couvert d'un gouvernement qui s'appelle le Directoire, qui n'est qu'un gouvernement nominal et qui, du reste, n'est jamais composé des mêmes personnes.

Le 13 Vendémiaire a été un *pronunciamiento* du général Barras contre Paris royaliste en faveur de la Convention expirante et voulant se perpétuer dans l'assemblée suivante par les « deux tiers » consolidés. En d'autres termes, la Convention, désavouée par le pays, se révolte d'*avance* contre le jugement du pays et casse d'*avance* le verdict du pays en déclarant que, quoi qu'il arrive, elle conservera la majorité et le pouvoir. L'insurrection de Paris est légitime. Elle représente le droit. Le général Barras fait un *pronunciamiento* contre le droit en faveur d'un gouvernement qui est très nettement insurrectionnel.

Le 18 Fructidor fut un *pronunciamiento* collectif. Ce fut

un *pronunciamiento* fait par tous les généraux. On croit que c'est le Directoire qui a fait le 18 Fructidor. C'est une erreur absolue, dans laquelle, si vous y êtes, vous ne resterez pas, après avoir lu le livre de M. Sorel. Le 18 Fructidor a été fait, par-dessus la frontière, par tous les généraux qui commandaient les armées françaises au delà des frontières. Sans eux il n'aurait pas été fait, sans eux il eût échoué. C'est sous la menace des armées entourant le territoire et sous la terreur inspirée par ces menaces, que le 18 Fructidor a été fait et a réussi. Les armées ont commandé le 18 Fructidor et signifié que, s'il ne se réalisait pas tranquillement, elles allaient rentrer pour l'exécuter. Il n'y a pas *pronunciamiento* militaire plus net.

Voyez les faits.

Le *10 Août*, à l'armée de Sambre-et-Meuse, Hoche, déjà malade, paraît devant ses soldats et leur dit : « Amis, je ne dois pas le dissimuler, vous ne devez pas encore vous dessaisir de ces armes terribles avec lesquelles vous avez tant de fois fixé la victoire; avant tout, il faut assurer la tranquillité intérieure que des fanatiques et des rebelles aux lois républicaines essayent de troubler. Semblables aux conseillers de Louis XVI, avant la journée du *10 Août*, ils espèrent nous donner des maîtres. Nous leur opposerons la loyauté, le courage, le désintéressement, l'amour des vertus dont ils ne connaissent que le nom, et ils seront vaincus... »

Le soir, banquet entre grands officiers. Hoche boit « à la République et à l'anéantissement des factions » ; Gremier, « à la mort des conspirateurs » [les conspirateurs sont les députés, légalement élus par la nation, que le Directoire envoie à Cayenne] ; Lefebvre, « à la haine des coquins qui souillent le sol de la liberté » [les coquins sont... voir plus haut] ; Legrand, « Au 10 Août » ; Ney, « au maintien de la République », en ajoutant : « Politiques de Clichy, daignez ne pas nous forcer à donner la charge ! » Championnet :

« A l'armée d'Italie. Nous vous avons entendu, braves camarades, et nous marcherons avec vous. »

Le lendemain, notez bien, toutes ces adresses étaient insérées au *Moniteur*.

A l'armée d'Italie, même attitude, plus marquée et plus menaçante encore : la division Augereau, pendant que son chef était envoyé par Bonaparte à Paris à la disposition du Directoire, écrit ceci : « Tremblez ! De l'Adige à la Seine il n'y a qu'un pas. Vos iniquités sont comptées et le prix en est au bout de nos baïonnettes. » La division Masséna : « La route d'Italie offre-t-elle plus d'obstacles que celle de Vienne ? » La division Joubert : « Il faut que les armées purifient la France ; nous passerons comme la foudre. » Et enfin, Bonaparte lui-même : « Les mêmes hommes qui ont fait triompher la patrie de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France ; vous les franchirez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. »

Puis, ayant parlé ainsi à son armée, aux Directeurs il écrit : « L'indignation est à son comble dans l'armée. Citoyens directeurs : il est imminent que vous preniez un parti. Je vois que le club de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour marcher à la destruction de la République. N'est-il plus en France de républicains ? Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la République. Faites arrêter les émigrés, détruisez l'influence des étrangers. Si vous avez besoin de force, appelez les armées. Faites briser les presses des journaux vendus à l'Angleterre, plus sanguinaires que ne fut Marat... »

Tel fut le 18 Fructidor, commandé par Bonaparte et l'armée d'Italie, ratifié et appuyé par toutes les armées de la République. Le 18 Brumaire devait en sortir tout naturellement.

Persuadons-nous bien que le Directoire, sous l'étiquette d'un gouvernement civil nominal, n'a été que le gouvernement de la France par les armées françaises. Le Directoire n'a été qu'un long Boulangisme qui a réussi.

Et dans quel sens politique s'exerçait ce gouvernement, d'ordinaire occulte, de temps en temps aussi déclaré que possible, comme on vient de le voir ? Dans le sens, je ne dirai pas républicain, puisque la République c'est probablement la France se gouvernant elle-même, mais dans le sens *conventionnel.* Si le Directoire, du côté des civils, c'est la Convention voulant, envers et contre tous, contre la volonté du pays, se maintenir en possession de la France, le Directoire, du côté des militaires, c'est l'armée voulant imposer à la France, contre la volonté de la France, le gouvernement de la Convention.

Elle y tient. Elle se croit républicaine parce qu'elle est antiroyaliste. Elle n'a nul souci du droit, de la volonté nationale, de la souveraineté du peuple, ni de la liberté, et elle a le plus souverain mépris de tout cela ; mais elle est antiroyaliste ardemment, parce que tous ces officiers sont des hommes qui n'auraient pas pu devenir officiers sous Louis XVI, parce que tous ces soldats veulent devenir officiers et savent qu'ils n'auraient pas pu avoir cet espoir sous Louis XVI. Ajoutez à cela, chez les généraux, l'espoir d'arriver au souverain pouvoir. — Ils semblent l'avoir eu tous. — Chez les officiers et soldats le sentiment confus ou net qu'ils sont le gouvernement, que le gouvernement a besoin d'eux, que le gouvernement a besoin de la guerre, que le gouvernement constitue et prolonge et est forcé de prolonger indéfiniment leur règne et qu'une royauté serait pacifique, et que sous une royauté ils ne seraient plus grand'chose. Il était impossible qu'ils ne fussent pas républicains. « Vive la République ! » pour eux voulait dire : « Vive la Convention, » et « Vive la Convention » voulait dire : « Vive l'Armée ! »

Voilà pourquoi de tous ces *pronunciamientos* le plus difficile à faire a encore été le 18 Brumaire. Au 18 Brumaire il s'agissait, comme toujours, de défénestrer des avocats. Sans doute ; au premier abord cela paraît une opération ordinaire, habituelle, consacrée par une tradition de cinq ans ; mais c'est plus complexe que cela. Ces avocats, les Cinq Cents, cette fois ce sont des républicains, ce sont des conventionnels, nommés par un dixième environ de la population française ; et l'armée est républicaine, à sa manière, elle est *conventioniste*, elle est antiroyaliste, elle est fructidorienne. Ç'a l'air d'un contre-fructidor, ce qu'on veut lui faire faire. On le sait, ils hésitèrent.

Remarquez encore : la population civile est pour Bonaparte, et l'armée le sait ; c'est une raison pour que l'armée ne soit pas pour Bonaparte. Car que demande la population civile ? la paix ; et c'est parce qu'elle croit que Bonaparte la lui donnera qu'elle est pour Bonaparte. Bonaparte pour le peuple s'appelle Campo-Formio. Si Bonaparte c'est la paix, l'armée ne veut pas de Bonaparte. On le sait, ils hésitèrent.

Ce n'est plus l'allégresse de Fructidor. Le *pronunciamiento* qu'on demande à l'armée, elle soupçonne que, cette fois, c'est un *pronunciamiento* contre elle. Ils hésitèrent.

Le paradoxe (encore un), et la difficulté de Brumaire c'était de faire faire par l'armée un coup d'Etat antiparlementaire, oui, mais aussi, au moins en apparence, un coup d'état antimilitariste. Il n'est pas étonnant du tout qu'ils aient hésité.

S'ils se sont décidés, c'est pour des raisons de sentiment et peut-être aussi pour des raisons très pratiques, confusément senties.

Raisons de sentiment : la comédie de Lucien. On est venu leur dire que leur général, que *le général*, l'homme d'Italie et d'Egypte, était à moitié assassiné et allait l'être tout à fait. Leur sang n'a fait qu'un tour en voyant le visage de Bonaparte égratigné.

Raisons de sentiment encore : ce général, c'est le héros de l'armée, après tout. Sans trop savoir ce qu'il veut faire, on va à lui et on l'acclame comme représentant l'armée. Il veut entrer dans le gouvernement ; qu'il y entre ; il l'a assez mérité. Un peu et beaucoup de dévouement personnel, de royalisme bonapartiste, de *féalisme*, s'est formé dans ces cœurs, s'y est développé et y éclate. (Ceci est la raison essentielle, à mon avis.)

Raisons très pratiques, peut-être confusément senties : cet homme, c'est la paix, et il est réclamé par tous ceux qui veulent la paix ; mais il sera forcé de faire la guerre ; il y sera forcé par les circonstances qui vont être pour lui, probablement, très analogues à celles qui ont pesé sur le Directoire ; il y sera forcé par son tempérament, un homme de guerre faisant toujours la guerre, même quand il n'y est pas forcé. Donc ce jour qui semble la fin du militarisme en est peut-être le commencement. Il est peut-être le commencement d'un militarisme plus glorieux que celui qui prend fin, d'un militarisme, non plus tiraillé, disputé, contesté, et comme précaire, mais d'un militarisme absolu. Il est peut-être le commencement de ceci : La France toute à l'armée, sans partage. S'ils ont raisonné ainsi, ils ont raisonné assez juste. Il est très rare qu'on prévoie juste ; mais encore cela arrive.

Voilà, je crois, pourquoi ils ont hésité et pourquoi ils se sont décidés.

Quant au lendemain, il était sûr. Le 18 Brumaire a ceci de particulier, que, dans la plupart des coups d'Etat, c'est le jour qui est facile et le lendemain qui est malaisé, et que, pour le 18 Brumaire, c'était l'inverse. Le 18, ou plutôt le 19 (Saint-Cloud), c'était Bonaparte en face de l'armée : difficultés ; le 20, c'était Bonaparte en face de la France civile. Elle était toute pour lui. Une fois le coup exécuté par les soldats, tout allait tout seul. On était en plaine roulant.

Telle est en ses grandes lignes l'histoire des *pronuncia-mientos* en France de 1795 à 1799. Bonaparte fut de tous et même les fit tous. Il fit le 13 Vendémiaire sous la direction de Barras. Il fit le 18 Fructidor, le dictant, le commandant par-dessus la frontière, et envoyant Augereau pour l'exécuter à la baïonnette s'il y avait lieu ; et il fit le 18 Brumaire personnellement avec Sieyès, pour qui ce fut la Journée des Dupes, et avec Lucien. Il s'était fait la main ; puis il fit sa main.

A vrai dire, et c'est une des parties que je vous recommande le plus dans le très beau livre de M. Sorel, il ne se prépara pas au 18 Brumaire seulement par la politique de politicien, ni seulement par les coups de main, ni seulement par les campagnes victorieuses. Il ne négligea aucune occasion et d'apprendre son métier de roi et de montrer qu'il le savait.

Dès sa première jeunesse il se fait le serment d'Annibal ; il se dit que d'une façon ou d'une autre il conquerra et dominera ce pays où le hasard d'une conquête l'a jeté. Il l'a dit à l'école de Brienne : « Je serai votre maître un jour. » Dès vingt ans il prend pour maître Frédéric II, le roi réaliste, héros de l'intelligence lucide, du bon sens net et de la volonté tenace, *qui ne lui ressemble pas* et qui, par conséquent, peut lui donnnr de bonnes leçons et un peu de ce qui lui manque. Il sera mieux servi que le fondateur de la grandeur prussienne par les circonstances ; car, comme le dit très bien M. Sorel, dans une forte page : « Frédéric, patient, constant, stoïque et mesuré, se donne pour idéal l'homme luttant contre la destinée et supérieur à sa destinée... contraint de surprendre la fortune, de créer des occasions, de tourner les difficultés, général d'une armée de mercenaires, roi indigent d'un peuple sans génie, il a toujours navigué dans les passes périlleuses et s'est habitué, dès sa jeunesse, à ne compter que sur lui-même. — Bonaparte a été du premier coup emporté par le courant,

et ce courant est le plus véhément et le plus riche de puissance humaine que jamais l'histoire ait vu se déchaîner ; c'est la Révolution française répandant dans toute une nation exaltée et généreuse, les passions, les ambitions, les rêves de grandeur accumulés dans l'Etat par une monarchie de huit siècles la plus suivie en ses desseins qui ait régné. Cette France en fièvre de croissance, ces armées enthousiastes, voilà ce qui fait Bonaparte, par quoi il est tout, sans quoi, malgré son génie, il ne serait qu'un prodigieux et un puissant isolé ». Oui, sans doute, Bonaparte fut infiniment mieux servi par les circonstances que le grand roi de Prusse ; mais c'est bien un génie semblable à celui de Frédéric II *qu'il se donna* et qu'il sut comme ajouter au sien, lequel était tout différent.

On a remarqué qu'il aimait à ressembler au roi de Prusse, mort quand lui-même avait dix-huit ans ; il adopte de bonne heure sa longue redingote grise et son petit tricorne. Ceci n'est qu'un signe ; mais il fit tous ses efforts pour se donner la patience, l'obstination, le sang-froid (qu'il n'avait pas), la constance, le stoïcisme, la dissimulation (qui n'est pas le mensonge, et il faut savoir le sens des mots. Saint-Simon a dit de Louis XIV : « le plus dissimulé des rois... avec cela jamais de mensonge »), plus que cela, l'art de plaire et de séduire, qu'il me semble bien qu'il avait un peu de naissance, mais qu'il développa extrêmement. Comme Frédéric courtisant Voltaire, Maupertuis et tous les savants et hommes de lettres du temps, Bonaparte, de très bonne heure, courtisa l'Institut. Ajoutez la même horreur des salons, des bureaux d'esprit, des ruelles et (sauf les exigences du tempérament) des femmes. Il est très évident pour moi que, quoi qu'il en ait dit, ce ne fut ni César qui fut son modèle, ni Annibal ; ce fut Frédéric le Grand.

Et ce métier de roi, où l'apprit-il et eut-il l'art de faire savoir qu'il l'apprenait ? C'est peut-être le meilleur cha-

pitre de M. Sorel que celui-ci. Bonaparte eut cette fortune de pouvoir apprendre son métier et se préparer au Consulat, dans un proconsulat, en Italie, et il eut l'habileté, inattendue chez un jeune officier de vingt-cinq ans, de faire savoir à la France, non seulement qu'il était un général incomparable, mais qu'il était l'administrateur, l'homme d'Etat que la France attendait. Ce dont la France souffrait, c'était d'avoir un gouvernement partagé en deux et par suite incohérent : gouvernement militaire qui dominait la politique et qui par des à-coups, par intermittences, imposait par la force une direction politique à la France ; administration civile administrant sous ce gouvernement militaire anonyme et administrant d'une façon piteuse autant que tyrannique. Il fallait que la France se dît : « Il y a quelque part un général qui serait un excellent gouvernement civil, qui, par conséquent, gouvernerait et administrerait, concentrerait tout dans sa main et ferait marcher tout avec ordre et concordance. L'incohérence cesserait. »

C'est cette idée que Bonaparte a donnée de lui à la France par son administration de l'Italie. « L'Italie fut pour Bonaparte ce que la Gaule avait été pour César, non seulement la route du pouvoir, mais le champ de manœuvre et le champ d'expériences de l'Empire. » Bonaparte s'essaya en Italie au gouvernement de la République. Il administra très bien. D'abord il profita de cette circonstance pour tracer son programme de gouvernement, son *programme de Brumaire*. « Il faut avant tout, disait-il aux Milanais, *resserrer les liens de fraternité entre les différentes classes de l'Etat*. Réprimez surtout le petit nombre d'hommes qui n'aiment la liberté que pour arriver à une révolution ; ce sont ses plus grands ennemis... *L'armée française ne souffrira jamais que la liberté en Italie soit couverte de crimes*. Vous pouvez, vous devez être libres sans révolutions, sans courir les chances et sans éprouver les malheurs qu'a

éprouvés le peuple français. *Protégez les propriétés et les personnes et inspirez à vos compatriotes l'amour de l'ordre et des lois.* » — Voilà ce que Bonaparte disait aux Milanais et prenait grand soin de faire publier par les journaux français.

Et il écrivait au Directoire lui-même, qui, lisant mal et croyant qu'on faisait son éloge, ou feignant de le croire, imprimait la chose au *Moniteur :* « La République n'a pas d'armée qui désire plus que celle d'Italie le maintien de la Constitution de 1795 (Constitution de l'An III), seul refuge de la liberté du peuple français. L'on hait ici et l'on est prêt à combattre les nouveaux révolutionnaires, quel que soit leur but. *Plus de révolution, c'est l'espoir du soldat.* » — Le Directoire traduit cela par « Vive le Directoire ! » ; mais l'opinion publique, qui sait que le Directoire c'est une révolution par an, traduit par : « Vive celui qui fermera la série des Révolutions ! »

Et avec ces intentions manifestées par le proconsul ou *préconsul,* comme on voudra, les Français apprenaient les tempéraments très sages avec lesquels Bonaparte gouvernait l'Italie, ses douceurs pour les bourgeois, ses sollicitudes pour les paysans, ses respects pour l'Eglise, sa promptitude et sa sûreté de coup d'œil en affaires civiles comme en affaires de guerre, sa sévérité contre les seuls royalistes, lesquels étaient seuls redoutés à cause des biens nationaux et de l'égalité civile ; et ils étaient prêts, dès 1797, à l'accueillir à bras ouverts, comme Rome César au retour des Gaules.

Il était, sinon prêt, du moins très disposé, de son côté. Il écrivait à Biot, après Fructidor : « Je ne voudrais quitter l'Italie que pour aller jouer en France *un rôle à peu près semblable à celui que je joue ici...* Un parti lève la tête en faveur des Bourbons ; je ne veux pas contribuer à son triomphe. Je veux bien affaiblir un jour le parti républicain ; mais je veux que ce soit à mon profit. En attendant, il faut marcher avec le parti républicain... »

Pourquoi, si ses idées étaient si arrêtées dès 1797, et on voit qu'elles le sont, n'a-t-il pas marché sur Paris dès 1797 ? Il le dit un peu dans cette même lettre : il faut d'abord faire la paix et que ce soit lui qui la fasse : « La paix peut être nécessaire pour satisfaire les badauds de Paris, et si elle doit se faire, c'est à moi de la faire. Si j'en laissais à un autre le mérite, ce bienfait le placerait plus haut dans l'opinion que toutes mes victoires. »

D'accord et très bien ; c'est évidemment après Campo-Formio, et non immédiatement après Fructidor, qu'il faut marcher sur Paris. C'est un mois à attendre. Mais après Campo-Formio pourquoi n'a-t-il pas marché ? Je ne sais. Entre Fructidor et Campo-Formio il dit dans cette même lettre à Biot : « Le moment n'est pas encore venu, la poire n'est pas mûre. » Mais pourquoi la poire n'est-elle pas mûre ? Il n'en donne aucune raison, si ce n'est celle-ci, que j'ai transcrite, qu'il faut auparavant faire la paix. Mais la paix faite, et par lui, la poire est mûre. Que ne la cueille-t-il ?

Comme je l'ai dit ailleurs, peut-être jugeait-il qu'en novembre (par exemple) 1797 c'était encore trop près de Fructidor, que venant de faire la Révolution de Fructidor il eût semblé vouloir agir pour les royalistes, ce qui le tuait. Il y a quelque chose dans sa lettre de tout à l'heure : « Je ne veux pas contribuer au triomphe des royalistes. » Mais rien n'était plus facile après Campo-Formio que de venir dire : « Je ne viens pas défaire Fructidor, je viens le compléter, je viens fonder un gouvernement éternellement antiroyaliste, éternellement conservateur et défenseur de l'égalité civile et des biens nationaux. Quant à la liberté, vous n'y tenez pas du tout. » Il aurait dit cela en phrases du *Conciones*.

Voilà ce qui était facile, plus facile au moins que de faire deux ans plus tard, contre les Cinq Cents évidemment et incontestablement républicains, une révolution beaucoup plus suspecte de royalisme que n'eût été celle de *Brumaire an V*.

Ajoutez à cela qu'une situation comme celle d'après Campo-Formio est unique et ne se retrouve plus, qu'on peut aller ensuite en Egypte, y échouer et en revenir comme un vaincu, un fugitif et un déserteur. C'est ce qui est arrivé. Les choses ont bien tourné quand même. Mais c'est étonnant. Elles avaient beaucoup plus de chances de tourner bien en 1797. Il y a eu, ce me semble, de l'indécision dans l'esprit de Bonaparte après Campo-Formio.

Il est possible aussi que s'il a cru, même en novembre 1797, que la poire n'était pas mûre encore, c'est qu'il a songé à ses compétiteurs, rivaux et par conséquent ennemis possibles. Il y avait Bernadotte, Joubert, Kléber, Hoche. Hoche surtout. Hoche, personnage très louche au point de vue politique, n'aurait peut-être jamais fait de coup d'Etat pour lui, je dis peut-être ; mais il n'aurait jamais permis à un autre d'en faire un pour soi. Il me semble qu'il a été et qu'il aurait sans doute continué d'être, s'il eût vécu, le chien du jardinier de la République. Enfin il y avait Bernadotte, Joubert, Kléber, Championnet, Hoche. Peut-être Bonaparte ne jugea-t-il pas la poire mûre pour lui, tant que ces gens-là seraient dans le verger.

Or, à travers la faute qu'il fit d'attendre de 1797 à 1799, il eut une fortune inouïe. Hoche meurt, qui lui était le plus redoutable ; Joubert meurt, au moment même où Sieyès voulait en faire le général *pronunciamientiste ;* Championnet meurt ; Kléber, Bonaparte l'a précisément avec lui en Egypte et prend bien soin de l'y laisser. Reste Bernadotte, plus homme d'agitation qu'homme d'action, toujours en conspirations et complots qui n'aboutissent pas, poussant en feuilles et se répandant en paroles et se dépensant en gasconnades, d'une gloire secondaire en somme, et qui ne pouvait entrer en balance avec celle de Bonaparte, bref, facile à écarter. Sifflez au disque ; la voie est libre. Pardon pour l'anachronisme.

De 1797 à 1799 il me semble que Bonaparte n'a pas fait un pas vers le pouvoir, peut-être au contraire ; mais les obstacles tombaient devant lui comme abattus par un Dieu complice et le Directoire se dépopularisait de plus en plus. Il a peut-être bien fait d'attendre, ou plutôt il s'est peut-être trouvé heureux pour lui qu'il attendît.

Surtout, ce qui, plus que les circonstances, plus que les fautes de ses adversaires, plus même que son génie de général et d'homme d'Etat, conspira pour lui, ce fut l'âme même de la France, laquelle ne laissait pas de pénétrer même dans l'armée. La France avait fait ou laissé faire la révolution pour avoir l'égalité civile, pour avoir une bonne administration, pour avoir de la terre seigneuriale ou ecclésiastique, et pour avoir un despotisme tout semblable à l'ancien qui lui garantît tout cela. Par atavisme ou hérédité séculaire, le despotisme l'attirait, à la condition qu'il protégeât les biens nationaux, sans doute ; mais enfin le despotisme l'attirait. Rien de plus juste que ces grandes lignes tristes de Quinet : « Vous auriez pu deviner d'avance qu'une nation accoutumée d'un temps immémorial à une obéissance passive pourrait être subitement entraînée hors de son orbite ; mais qu'après un premier élan, elle serait de nouveau ressaisie et ramenée à son point de départ.... Si vous ne voyez pas l'esprit de la France ancienne se maintenir et se perpétuer dans la nouvelle, renoncez à rien expliquer des déviations, des oscillations, des égarements, des reniements de la Révolution, surtout des léthargies qui la suivent. Le passé est un aimant caché qui attire perpétuellement le génie d'un peuple et influe sur chacun de ses mouvements. »

Bonaparte, c'était le passé et toute la Révolution, moins les droits de l'homme. C'était précisément tout ce que voulait la France, qui s'est toujours parfaitement moquée des droits de l'homme. Il l'eut tout entière à la queue de son cheval.

EMILE FAGUET.

A une Amie

H. V. à Mme A. C.
(Extrait de : *Les faux penseurs.*)

Comme tu vis mes yeux pleins de morne tristesse,
Tu vins, et dans tes bras ouverts en souriant,
Tu redressas mon corps fléchissant de faiblesse,
Et tandis que sur toi coulaient mes pleurs brûlants,

Dans tes petites mains aux doigts frêles et roses
Tu saisis doucement mon front appesanti,
Et puis tu l'appuyas sur ton sein et tu dis,
En mettant un baiser à ma paupière close :

« Dors, pauvre cœur trop grand pour les biens d'ici-bas,
Que rien n'a contenté ni rempli sur la terre,
Malheureux qui voulus triompher du mystère
Et qui frémis d'horreur quand tu le pénétras !

Tu tournais vers Dieu seul ton être et ta pensée,
Tu le cherchais auprès des sages disparus,
Et le sanglot jaillit de ton âme angoissée
Quand soudain le néant du Seigneur t'apparut.

Va, je n'essaierai point pour calmer ta souffrance
De te chanter : « Oublie, aimons-nous et vivons ! »
Le plaisir n'émeut pas l'homme sans espérance
Qui sent morts son courage et ses illusions.

Mais si parfois un baume endort une blessure,
Si parfois la caresse a fait tarir des pleurs,
O mon bien-aimé, laisse à son chaste murmure
Mon amour endormir et bercer ta douleur.

Ainsi tu me parlais, penchant ton clair visage,
Et mon cœur à ta voix se rouvrait plein d'espoir
Comme un grand lis brisé qui rouvre après l'orage
Sa corolle flétrie au vent léger du soir.

Puisque seule tu pris en pitié ma détresse,
Puisqu'au jour où cessait mon songe radieux
J'ai trouvé dans ta calme et sereine tendresse
Un peu de la bonté que je cherchais aux cieux,

O cher et doux trésor, pour jamais je te donne
Tout l'amour infini que je portais en moi ;
Et que ce cœur glacé que son rêve abandonne
Retrouve à tes genoux sa chaleur d'autrefois !

DANIEL BARRIAS.

Les Cahiers d'écolier de Brizeux

I. A Arzannô. — II. Au Collège de Vannes. — III. Au Collège d'Arras.

Comme un fruit au printemps, et dans sa fleur, se noue,
Ainsi notre âme à l'heure où le matin s'y joue ;
Les fruits sont, dès Avril, ce qu'ils seront plus tard,
Tel nous-même : l'enfant renferme le vieillard ;
On connaît les efforts de l'humaine culture,
Et comme elle est savante à changer la nature :
Mais nos cœurs et les fruits, pareils dans leurs destins,
Dépendent bien souvent de leurs premiers matins...

Vraie en général, cette théorie de Brizeux est absolument juste appliquée au poète lui-même : nous le constatons en étudiant ses cahiers d'écolier à Arzannô, à Vannes, à Arras, cahiers inédits qu'une bonne fortune vient de mettre en mes mains (1), et qui vont me permettre de substituer aux choses un peu vagues que nous savions sur les premières années de Brizeux, des notions exactes, tout en établissant la genèse de son talent.

I

Le poète nous a dit lui-même, plus d'une fois, quel radieux souvenir il conserve de ses années de jeunesse :

(1) Je dois la communication de ces cahiers à M. Lemarec, censeur du lycée de Caen : je le remercie cordialement. M. Lemarec a acheté ces curieux documents à un bouquiniste de Quimper. Les papiers de Brizeux ont été en effet dispersés.

il aime à fixer un regard nostalgique sur le bourg d'Arzannô, sa « paroisse bien-aimée », et sur sa petite école où, « traînant chaque pas », il se rendait le matin, cette école qui avait été bâtie suivant les règles du bon vieux temps :

De l'église du bourg sondez les fondements :
La foi, la paix du cœur, en furent les ciments.
Dix siècles ont passé sur le saint édifice :
Donc, pour bien affermir la nouvelle bâtisse,
C'est peu du granit dur et c'est peu du mortier :
Et c'est encor trop peu des règles du métier :
Maçons, si vous voulez que votre blanche école
Ne tombe pas au vent comme un jouet frivole,
Dès la première assise, à côté du savoir,
Mettez la foi naïve, et l'amour, et l'espoir.

Le maître de cette école était le curé d'Arzannô. Brizeux, avec une reconnaissance attendrie, chante, dans une des plus jolies pièces de *Marie*, sa vie simple, active et pieuse au milieu de ses camarades :

Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée, et la prière dite,
Chacun gagnait sa place, et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été, dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons :
Puis la messe, les jeux ; et, les beaux jours de fête,
Ces offices sans fin, chantés à pleine tête.

Cette éducation était surtout religieuse ; de cette école sortaient nombre de prêtres. Pour avoir passé par là, Brizeux a gardé toute sa vie le culte du sentiment religieux. Lui aussi, il a senti poindre là sa vocation, mais dans une autre voie :

Je fus poète, alors ! Sur mon âme embrasée
L'imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d'en haut le don intérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur.

Comment cette inspiration avait-elle été préparée ? Quelle instruction recevait-il dans cette école ? Brizeux ne nous en dit presque rien, et ses biographes ne sont guère plus explicites : ni Saint-René Taillandier, dans sa notice, ni M. l'abbé Lecigne, dans sa thèse de doctorat, ne nous renseignent exactement sur la façon dont le curé d'Arzannô faisait sa classe. Voyons donc les devoirs de Brizeux.

C'est d'abord un premier cahier de trente feuillets : en tête, de sa plus belle écriture, avec toutes sortes de fioritures, Brizeux écrit : *Mythologiæ compendium, in Linguam Latinam translatum ab Augusto Brizeux.* Puis, peu au courant du calendrier, il ajoute : « Fait à Arzannô, le *30* février 1816. »

Le second cahier, de quarante feuillets, comprend la suite de l'Abrégé de Mythologie, et une quarantaine d'historiettes tirées du *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ.* Très soigneux, le petit Brizeux met en tête de chacun de ces devoirs la date, ce qui nous montre que les exercices scolaires étaient assez irréguliers à Arzannô, car il fait cinq devoirs en juin, et quatorze en juillet ; il reste une fois quinze jours sans en faire, ou bien il en fait trois dans une même journée. Du reste il s'applique toujours, bien sagement. Il y a là des recherches de calligraphie : les en-tête de chapitres sont en lettres d'imprimerie. C'est de sa plus belle main qu'à la dernière page il écrit : « fin des classes et de ce cahier, le 29 d'août 1816. Auguste-Julian Brizeux. » Plus tard, il traduira plus expressément sa joie d'enfant :

O mes frères, voici le beau temps des vacances,
Le mois d'août, appelé par dix mois d'espérances !
Voici le beau mois d'août.

On comprend ce cri de soulagement si l'on songe que, sur dix mois de travail, le pauvre Brizeux en avait employé près de sept à mettre en latin un abrégé de mythologie ! Quel était le texte dicté par le curé d'Arzannô ? C'était probablement un abrégé composé par le curé lui-même, à l'aide de *la Mythologie comparée avec l'histoire*, de l'abbé de Tressan, ou du *Dictionnaire abrégé de la Fable*, de Chompré : on retrouve quelques idées communes entre ces deux livres et le latin de Brizeux. A coup sûr on pourrait s'étonner de voir, dans une école religieuse, consacrer tant de labeur à une étude aussi profane. Mais, dès le début, le curé met l'antidote près du poison, en prévenant ses élèves que, sans doute, rien n'est plus ridicule que ces histoires de dieux qui n'ont jamais existé, mais qu'il est impossible de comprendre un poète ou un peintre si l'on ne sait pas un peu de mythologie. Ce cours sur la Fable est un exposé assez aride des légendes anciennes, sans grand souci pédagogique. Tout au plus le dieu Silence a-t-il l'air d'être présenté aux écoliers comme un modèle à suivre, comme la satire personnifiée de ces bavards « qui n'ont pas honte de nous assommer de leur intolérable babil », *quos non pudet nos obruere sua garrulitate intoleranda.* Le curé s'occupe de sa classe, mais ne paraît pas se soucier beaucoup de la politique. Au lendemain de Waterloo, il continue tranquillement à dicter son cours, qui avait dû être rédigé *ne varietur* avant le 18 juin 1815, car, à propos de la Victoire, Brizeux doit traduire ceci : « Ne semble-t-il pas que les Français lui ont coupé les ailes pour qu'elle ne les quitte pas ? » Dans toute cette mythologie, je n'ai relevé que deux allusions à l'histoire contemporaine : en décrivant la Paix, on souhaite qu'elle ramène en France le commerce, l'abondance et les arts libéraux ; en retraçant les attributs de la Liberté adorée à Rome sous l'aspect d'une femme portant un bonnet d'affranchi, l'ancien prêtre réfractaire ne peut s'empêcher de songer

aux bonnets rouges, et il dicte à ses élèves cette courte protestation : « Hélas ! que d'insultes la Liberté a reçues en France ! Quel homme, digne du nom d'homme, pourrait les repasser dans son esprit sans verser des torrents de larmes ? » C'est là-dessus que se termine l'Abrégé de Mythologie.

D'après ces deux cahiers, qui remplissent toute l'année scolaire 1815-1816, on voit donc que la partie éducation tient peu de place dans les travaux de la classe, étant probablement réservée à d'autres exercices ; que Brizeux est un bon petit élève, appliqué, soigneux. Reste à savoir si cet enseignement l'a profondément influencé, si Brizeux a deviné, au travers de ces histoires un peu sèches, le charme de l'hellénisme. Sans doute il ne semble pas avoir compris toute la richesse des fables antiques, car, plus tard, dans sa *Poétique nouvelle,* il n'indiquera au poète que trois sources : la nature, la cité, le temple, et ne parlera pas de la mythologie. Pourtant, dans ses propres vers, on trouverait çà et là quelques passages qui semblent bien des souvenirs de son cours d'Arzannô. Ne se rappelait-il pas son thème, *pingitur Apollo sub forma adolescentis*, etc., quand, dans son chef-d'œuvre antique, *les Deux Statuaires,* il chantait :

Apollon, jeune Dieu qui sais lancer les traits ?...

Il semble encore avoir été frappé, tout enfant, par cette description du temple de l'Honneur : « De tous les peuples les Romains sont les premiers qui aient fait de l'honneur une divinité. Ils placèrent son temple si bien que nul n'y pouvait entrer sans avoir d'abord traversé le temple de la Vertu. » Quinze ans plus tard, il se rappellera ce passage de son Abrégé, lorsqu'il composera son hymne à la Pitié :

Des autels renversés par la fureur civile
Nous bâtirons un temple au milieu de la ville,
Et, de nos pleurs purifié,
Nous le consacrerons, ce temple, à la Pitié !

De toutes les vertus, vous êtes la plus douce,
Tendre et chère Pitié, mais chacun vous repousse ;
Les hommes ferment à la fois
Les yeux à vos beautés, l'oreille à votre voix.

Sur la place publique, afin qu'on le contemple,
A la douce Pitié nous bâtirons un temple ;
Et pour dire son divin chant,
Tous entreront, hormis le lâche et le méchant.

Ce rapprochement n'a rien de factice. Brizeux s'en est expliqué très nettement dans une de ses *Histoires poétiques*, où il montre un missionnaire prêt à mourir de faim et de tristesse au milieu des sauvages qui s'éloignent de lui ; pour se distraire de ses peines, il joue du violon : à ces accents inconnus, peu à peu les sauvages se rapprochent ; lui, toujours jouant,

Reculait, les menant joyeux, nouvel Orphée,
Vers l'autel de gazon où, devant le ciel bleu,
L'image rayonnait de la Mère de Dieu.
Et chaque soir ainsi : des danses, des prières,
Puis des peuples errants fixés dans leurs chaumières.
Un temple fut construit, et l'Amphion chrétien
(Gardons les mythes purs de ce beau monde ancien)
Vit naître à ses accords la chapelle bénie...

Nous savons maintenant où il avait appris ces mythes purs : chez le curé d'Arzannô. Il lui dut aussi plus d'une leçon morale. J'en ai trouvé la preuve dans la signature même de Brizeux. Chacun de ses devoirs est signé d'un paraphe, très compliqué, ainsi qu'il sied à un jeune écolier. Vers le milieu de l'année, jusqu'en juillet, je remarque, dans la grande boucle de sa signature, une inscription : elle a été, après coup, si soigneusement bâtonnée, qu'il est presque impossible de la déchiffrer. Pourtant, avec un peu de patience, on finit par lire la devise qu'il avait biffée si patiemment : *aut Cæsar, aut nihil !* Au moment

même où, au témoignage de M. Biré, un autre écolier écrivait sur son cahier de l'institution Cordier : « Je veux être Chateaubriand ou rien », Brizeux, émule une fois en sa vie de Victor Hugo, était pris lui aussi d'un accès de fierté juvénile. Je suppose que le curé d'Arzannô, en parcourant le cahier de son élève, a dû faire un haut-le-corps devant ce péché d'orgueil, tancer le petit Brizeux, lui rappeler le mot de l'Evangile : « Les premiers seront les derniers. » A coup sûr, à partir du 24 juillet, la devise disparaît.

En somme, à la fin de l'année 1816, l'écolier a profité de l'enseignement d'Arzannô : si ses connaissances en français paraissent médiocres, d'après son orthographe fantaisiste, qui lui fait écrire avec obstination *juillette* pour juillet, en revanche son latin est remarquable : sauf quelques distractions, quelques étourderies de transcription, ses thèmes sont d'une excellente latinité : Brizeux va faire merveilles au collège de Vannes.

II

Vanne aussi m'a nourri ; mon nom est sur ses bancs,

dira-t-il plus tard, beaucoup plus sobre de détails sur cette nouvelle existence qui parlait moins à son imagination et à son cœur. Et pourtant ce devait être un milieu bien curieux que cet étrange collège de Vannes, dont M. Alanic a conté l'intéressante histoire dans les *Annales de Bretagne* : Brizeux y trouve, comme camarades, des jeunes gens qui viennent de se battre pendant la « Petite Chouannerie ».

Quoiqu'il soit entré en cinquième, je n'ai entre les mains que ses cahiers de quatrième : ils prouvent qu'il continue à travailler consciencieusement sous la direction de son nouveau professeur, M. Lenevé. Brizeux ne fait presque que des versions, qui remplissent deux cahiers. Le premier,

de trente-quatre feuillets, contient d'abord quarante-sept pages d'« histoires choisies de l'Ancien Testament ». Puis, après ce qu'il appelle son *Selectæ e veteribus*, commence une série de versions tirées du *Selectæ e profanis scriptoribus historiæ ;* le cahier se termine par deux dictées d'histoire, la campagne de Villars sauvant la France, et le désastre de Xerxès, qui semble bien rappeler la chute de Napoléon. Le second cahier, de quarante-huit feuillets, renferme d'abord la traduction de quatre églogues de Virgile, puis les quatre cents premiers vers du livre XIII des *Métamorphoses* d'Ovide, la lutte entre Ajax et Ulysse pour les armes d'Achille ; puis des morceaux choisis des *Géorgiques*. On revient ensuite à Ovide, avec les quatre âges du premier livre des *Métamorphoses ;* enfin, pour que l'élève puisse comparer Ovide à Virgile, le professeur lui donne à traduire l'âge de fer dans les *Géorgiques*. Voilà une année bien remplie.

Brizeux n'a pas fait de grands progrès en orthographe depuis Arzannô ; il écrit tranquillement : « Davide fut ammenée au prince. » Mais toutes ces versions sont écrites en un français facile, avec un sens du latin vraiment extraordinaire. On croirait volontiers que sa traduction d'Ovide est un corrigé dicté par le professeur, si l'on ne rencontrait souvent des corrections, et quelquefois, bien que très rarement, des faiblesses d'interprétation.

Sa traduction des *Géorgiques* est très estimable ; peu de nos rhétoriciens, même des meilleurs, seraient capables de traduire aussi bien l'épisode de la mort de César : « La « terre même, la mer, les aboîments des chiens, les cris « importuns des oiseaux funèbres, tout nous annonçait la « colère du ciel. Combien de fois n'avons-nous pas vu « l'Etna, vomissant du feu des fourneaux entr'ouverts, « inonder de sa lave brûlante les campagnes des Cyclopes, « et rouler des tourbillons de flammes, et des rochers cal- « cinés ? La Germanie entendit de toutes parts des ba-

« taillons armés s'entrechoquer dans les airs. Les Alpes « éprouvèrent des secousses jusqu'alors inconnues. Le si- « lence des bois sacrés fut souvent interrompu par des « voix effrayantes ; de pâles et hideux fantômes se firent « voir à l'entrée de la nuit ; et, pour comble d'horreur, les « bêtes parlèrent, les rivières suspendirent leur cours, la « terre entr'ouvrit ses abîmes : on vit, dans les temples, « l'ivoire répandre des larmes et l'airin (*sic*) se couvrir « de sueur. »

Pour un élève de quatrième, c'est vraiment fort bien. Et pourtant on voit que les *Géorgiques* le dépassent, qu'il n'en peut comprendre toute la beauté, toute la grandeur ; qu'il n'a pas senti notamment ces vers qui auraient dû faire frissonner un futur poète :

> Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
> Quarum sacra fero, ingenti percussus amore,
> Accipiant... !

Il traduit platement : « Pour moi, je désire avant tout « que les Muses, pour lesquelles je suis épris de l'amour « le plus tendre, daignent me recevoir dans leur chœur. »

Quand Brizeux s'attaque à un passage sublime des *Géorgiques*, il est moins heureux que dans son interprétation des beautés tempérées. Il y a dans Virgile des choses qu'il ne peut pas encore comprendre. Il ne peut pas deviner, par exemple, tout ce qu'il y a de passion vraie dans la fin de l'épisode d'Orphée ; un lapsus étrange le prouve bien : au lieu de mettre que l'âme d'Orphée est prête à *s'envoler*, l'écolier, distrait, écrit, sans s'apercevoir de l'énormité : « Son âme, prête à *s'envelopper*, appelait la malheureuse « Eurydice. » Je crois voir en lui un de ces malheureux lycéens qu'on mène en promenade au Louvre, à la galerie des Antiques, et qui regardent d'un air indifférent les chefs-d'œuvre qu'ils comprendront plus tard. Mais, pour Brizeux, tout n'est pas perdu dans ces premières rencontres

avec la beauté pure des Anciens. Même dans les *Géorgiques,* il sent la beauté du texte, quand il s'agit d'un épisode simplement gracieux. C'est ainsi qu'il rend d'une façon heureuse l'histoire du vieillard de Tarente : on peut rapprocher sa traduction en prose de celle que Victor Hugo faisait à ce moment-là à la pension Cordier, en vers : son Vieillard du Galèse est reproduit dans le *Victor Hugo raconté.* Pour ceux qui seront tentés de comparer les deux poètes enfants, je rappellerai que la traduction de Brizeux a le mérite d'être authentique ; nul ne peut le soupçonner d'avoir retouché plus tard ces *juvenilia* : « Auprès des murs superbes de Tarente, dans « les contrées fertiles qu'arrose le noir Galèse, je me « souviens d'avoir vu un vieillard Cilicien, possesseur « de quelques arpents d'une terre abandonnée. Le sol « y était rebel (*sic*) à la culture. La terre n'était ni favo- « rable pour les troupeaux, ni commodément située pour « la vigne. Cependant on y voyait parmi les buissons « quelques légumes épars, des lis, des verveines, et des « pavots nourrissants. Ces richesses égalaient à ses yeux « celles des rois même. Il retournait dans sa cabane bien « avant dans la nuit, et couvrait sa table de mets qui ne « lui coûtaient rien. Il avait les premières roses au prin- « temps, et il cueillait les premiers fruits en automne : « et lorsque l'hiver, attristant la nature, faisait encore « fendre les pierres et enchaînait de ses glaçons le cours « des fleuves, déjà il émondait la tête de ses acanthes, « accusant la lenteur du printemps et le retard des « zéphirs. Aussi voyait-il le premier de nombreux essaims « sortir de ses ruches fécondes. Aussi était-il le premier « à ramasser son miel et à presser ses rayons. Le tilleul « et le pin lui offraient partout leur ombrage, et chaque « fleur, dont au printemps s'embellissaient ses arbres fer- « tiles, lui donnait en automne un fruit dans sa matu- « rité. Il avait même transplanté en allées régulières des

« ormeaux déjà vieux, des poiriers endurcis par les ans,
« des pruniers greffés, portant déjà des fruits, et des pla-
« tanes déjà assez touffus pour couvrir de leur ombrage
« les buveurs. »

Voilà qui va fort bien. Mais il y a mieux. Le triomphe de Brizeux, ce sont les *Bucoliques* de Virgile : « Malheur à ceux qui ne sentent point le charme de ces vers ! », disait Fénelon en citant le *Fortunate senex*, etc. Il eût été, je crois, très satisfait de la traduction qu'en avait faite l'écolier de quatrième :

« Vieillard fortuné, tu conserveras donc tes campagnes,
« et elles suffisent à tes désirs, quoiqu'elles ne présentent
« que des pierres stériles, et des marais fangeux hérissés
« de joncs. Tes génisses, prêtes à mettre bas, n'auront
« point à souffrir du changement de pâturages et de la
« contagion d'un troupeau voisin. Vieillard fortuné, tu
« viendras encore respirer un frais agréable le long de ce
« fleuve, et au milieu de ces fontaines sacrées. D'un côté
« les abeilles venant sans cesse sucer les fleurs du saule le
« long de la haie qui borne ton héritage, t'engageront par
« leur bourdonnement à te livrer au sommeil. D'un autre
« côté le berger en cueillant des feuilles pour son trou-
« peau, fera retentir, du haut d'une roche élevée, l'air de
« ses chants. Pendant ce temps-là tes ramiers chéris ne
« cesseront de roucouler, et la tourterelle de gémir, sur les
« ormes dont la cime s'élève dans les airs. » N'est-ce pas écrit comme une page du *Télémaque* ? L'enfant n'a-t-il pas compris, et très bien, le charme de cet angélus païen qui termine la première églogue ? « Et déjà tu vois au loin la « fumée sortir de dessus les toits des hameaux, et l'ombre des montagnes s'allonger dans la plaine. » Celui qui chantera les rivalités entre bardes bretons n'a-t-il pas rendu, d'une façon pittoresque, par des transpositions modernes et familières, les injures qu'échangent, dans la quatrième églogue, Damætas et Ménalque ? « N'était-ce pas toi, pauvre

« *flûteux*, qu'on entendait dans les carrefours fredonner « des airs misérables sur un aigre chalumeau ? » Cette note réaliste est rare dans ses traductions. En général, il excelle à rendre la dignité un peu apprêtée des bergers-poètes de Virgile. Les latinistes goûteront la perfection de ce morceau de la cinquième églogue : « Autant le flexible saule « le cède au pâle olivier, et l'humble lavande au rosier ri« val de la pourpre, autant à mon avis tu l'emportes sur « Amyntas. »

Plus tard, le poète se rappellera tous ces passages, même ceux qui, trop beaux pour son esprit d'enfant, avaient pénétré dans sa mémoire sans émouvoir sa sensibilité encore endormie. Il se souviendra que les camarades de Vannes, et lui-même, aimaient à lire Ovide en pleine nature :

Leurs livres à la main, sous le bras leurs cahiers,
De Vannes chaque jour sortaient les écoliers ;
Comme si, dans ces mois de sève et d'allégresse,
Ils voulaient, au soleil, déployer leur jeunesse,
Dans les prés lire Ovide, et, sous les buissons verts,
Aux appels des oiseaux répondre par des vers.

On pourrait également relever dans les poésies de Brizeux la trace de ses anciennes traductions des *Métamorphoses* : l'âge d'or, chanté par Ovide, fait entendre comme un écho lointain dans ces vers :

Ils n'ont point tous péri, les fruits de l'âge d'or,
Et le barde inspiré sait les trouver encor !
O candeur, équité, fleurs mortes dans les villes,
De vos fraîches senteurs vous embaumez nos îles...

Même on pourrait dire, en général, qu'on retrouve quelque chose de la facilité, de la fluidité des hexamètres d'Ovide, dans la technique même de l'alexandrin de Brizeux, qui n'est ni rompu, ni brisé, comme certains vers romantiques, mais articulé d'une manière souple.

Pourtant ce n'est pas Ovide qui est son vrai maître, mais bien Virgile. Brizeux l'aime à ce point qu'il en traduit même les épigrammes plus ou moins authentiques :

J'ai fait des vers, un autre en eut tous les honneurs.
Vous pour un autre aussi portez sous les chaleurs,
Brebis, vos toisons blanches, etc.

Il le vénère, au point de le mettre dans une sorte de Panthéon chrétien, au même rang que Raphaël et que saint Jean :

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève, et fait toute âme sœur.
Donc, comme une couronne autour de l'Evangile,
Inscrivez ces trois noms : Jean, Raphaël, Virgile,
Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
Le poète inspiré qui devina l'amour.

C'est sur les bancs de la quatrième que Brizeux a appris à connaître Virgile : les traductions de l'écolier expliquent les poésies de l'homme. Même les *Géorgiques*, qui le dépassent, laissent une trace lumineuse dans sa mémoire, partant dans ses vers ; surtout le chant des abeilles l'inspire : « Quelques-uns ont avancé qu'il y avait dans les « abeilles une parcelle de l'intelligence divine », traduisait-il à ses débuts ; plus tard il dira :

Ces faiseuses de miel, en faisant leur ouvrage,
Prennent une âme douce.

C'est encore aux abeilles de la première églogue, et au passage dont j'ai cité la traduction, qu'il songe, quand il dit :

Tout près est un courtil où vient jaser l'abeille :
A ses bourdonnements en été je sommeille.

On le sent encore tout saturé de ses souvenirs de classe, dans son voyage en Italie :

Ici les lieux sont tels que dans l'antique idylle :
La vigne est fraîche et pend aux branches de l'ormeau ;
Chaque vallon renvoie un bruit de chalumeau,
Et voici l'humble case avec son toit d'argile.

Son œuvre entière est tout imprégnée de son admiration pour l'églogue virgilienne. Seulement ce n'est pas l'imitation sèche et tangible, telle que la pratiquait l'école de Boileau, voire même de Chénier : Brizeux transpose. Il ne garde du thème développé par Virgile qu'un simple mouvement, une indication, mais il ne copie pas. L'écolier avait traduit la neuvième églogue : « Où vas-tu, Mœris ? Est-ce à la ville, où ce chemin conduit ? » Le barde mettra sur le chemin du Pardon des Bretons qui causent gaîment :

UN JEUNE HOMME

Où courez-vous ainsi, pieuses jeunes filles,
Qui passez deux à deux sous vos coiffes gentilles ?
Ce tablier de soie et ce riche cordon
Disent que vous allez toutes quatre au Pardon.

Brizeux mélange ainsi l'observation moderne avec les souvenirs antiques. Il n'admet pas que le paysan breton devienne un prolétaire à la ville ; et d'autre part il a admiré dans les *Bucoliques* ces pâtres libres et gais, jouissant des nobles loisirs de la campagne romaine : c'est donc à la fois en virgilien et en Breton qu'il condamne ce travailleur des champs se faisant ouvrier d'usine, ce laboureur déchu :

Sous l'ombrage en rêveur il n'ira plus s'étendre :
Le pur amour des champs, on ne l'a plus en soi.
Bientôt ils descendront dans les places des villes
Ceux qui sur les coteaux chantaient, gais chevriers,
Vendant leurs libres mains à des travaux serviles,
Villageois enlaidis vêtus en ouvriers...

Sauf peut-être Victor Hugo, je ne connais pas de poète qui se soit uni plus intimement que Brizeux au génie de Virgile. Il aurait pu lui dire comme Dante : « Tu es mon guide, tu es mon seigneur, et tu es mon maître. » Cette maîtrise date de loin, car c'est à Vannes que l'écolier de quatrième, que l'enfant de quatorze ans a appris non seulement à connaître Virgile, mais encore à l'aimer.

C'est encore à Vannes qu'il a fait sa troisième. Ses devoirs remplissaient deux cahiers; le premier est perdu; le second se compose de 40 feuillets. Son professeur, M. Duval, fait traduire un grand nombre de passages du *Selectæ e profanis*, livre V, *de Temperantia*. Les versions de Brizeux sont bien faites ; de même pour le livre III du *de Bello Gallico* de César, et les huit premiers chapitres du livre IV. C'est la guerre en Bretagne, contre les Venètes. Sans doute l'élève continue à faire consciencieusement sa tâche, mais le poète n'en tirera pas grand'chose plus tard : tout au plus, deux fois, dans *les Bretons* et dans les *Histoires poétiques*, voyons-nous reparaître un souvenir des *Commentaires*. On dirait que Brizeux, cette année-là, n'a pas été aussi absorbé par sa besogne, qu'un souffle d'indépendance a passé sur ces feuillets : le grand garçon songe souvent aux vacances plutôt qu'à son travail. Dans *la Mort d'un bouvreuil* nous trouvons une trace de cet esprit nouveau :

L'aube sur l'herbe tendre avait semé ses perles,
Et je courais les prés à la piste des merles,
Ecolier en vacance ; et l'air frais du matin,
L'espoir de rapporter un glorieux butin,

Ce bonheur d'être loin des livres et des thèmes,
Enivraient mes quinze ans tout enivrés d'eux-mêmes.

Il est arrivé, l'âge où l'on met des églantines dans les pages de ses classiques; les fleurs de rhétorique ne suffisent plus. C'est hors du collège que Brizeux retrouve la vie de l'imagination et du cœur; il a quinze ans; il ne songe plus uniquement à ses maîtres, à ses livres, ni à ses camarades; il va s'asseoir avec Marie au Pont Kerlô :

dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

III

Son secret fut-il découvert? Est-ce pour cette raison que sa famille songe à l'expatrier? Je ne sais. A coup sûr, Brizeux s'en va terminer ses études au collège d'Arras. Son cahier de seconde manque à la collection. Heureusement, nous avons ses devoirs de rhétorique.

Ce n'est plus un enfant, c'est un « éphèbe », comme le Sophocle à Salamine de Victor Hugo, qui part pour le Nord :

J'entrais dans mes seize ans, léger de corps et d'âme,
Mes cheveux entouraient mon front d'un filet d'or,
Tout mon être était vierge et pourtant plein de flamme.

Il se trouve d'abord bien dépaysé, car la beauté un peu lourde de l'Artois ne ressemble guère à la grâce sévère de la Bretagne. Pourtant il s'acclimate assez vite; il com-

prend le charme spécial de cette nature endormie, de cette population aux joies brusques et bruyantes ; il le décrit avec une telle vérité, que ceux qui ont longtemps vécu dans le Nord retrouvent toutes leurs sensations dans ce résumé :

Près des bords de la Scarpe il est un vieux collège.
Les cours durant deux mois sont couvertes de neige ;
Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs.
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines ;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours,
Et ces odeurs, ces bruits, se mêlant à l'étude,
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.

Quant au collège lui-même, plus tard transformé en hôpital, et à la cellule qu'il y habitait, Brizeux les décrit ainsi dans ce pèlerinage fait à une des étapes de sa vie d'écolier :

J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne ;
Mais au dedans, hélas ! on n'avait rien laissé :
Mon nom sur la muraille était même effacé;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,
Tout avait disparu !

Voilà à peu près tout ce que l'on savait de sa vie au collège d'Arras : nous allons maintenant l'étudier avec précision dans ce gros cahier de 46 feuillets où il a écrit de sa plus belle main : « Devoirs de rhétorique de 1820 à « 1821, au collège d'Arras, sous la régence de M. Sauvage, « M. Sallentin, principal. » Puis, en dessous, en dévot de Virgile, il a mis comme épigraphe :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

A la fin du cahier figurent deux listes que le bon *scholar* a transcrites pieusement : celle de ses maîtres, celle de ses camarades ; je les reproduis ici, non par un vain souci de documentation exacte, mais dans l'espoir que, peut-être, tombant sous les yeux de quelque descendant de ceux qui y sont nommés, elles nous vaudront de nouveaux détails sur le poète, quelque lettre encore ignorée.

« Noms des professeurs du collège d'Arras, 1819, 1820, 1821, 1822 : M. Sallentin, principal ; M. Damer, professeur de mathématiques ; M. Lefort, professeur de mathématiques ; M. Sauvage, professeur de rhétorique ; M. d'Hollande, professeur de seconde ; M. Bacouil, professeur de troisième ; M. Dezètre, professeur de quatrième ; M. Deroode, professeur de cinquième ; M. Dupré, professeur de sixième ; M. Cataërs, professeur de septième ; M. Herbet, professeur de philosophie ; M. Gautier, professeur de dessin. MM. Janin, Toumin, D. Wetz, Merquet, maîtres d'étude. » Il faut noter, dans cette énumération, la place du professeur de philosophie, tout près des arts d'agrément ; c'est un signe des temps. Puis vient la liste alphabétique des dix-huit rhétoriciens, pour l'année 1820-1821 : Alexandre Auguste, Ansart, Blondel, Brizeux, Burlien, Demory, Delabre, Léon d'Herlincourt, Victor d'Herlincourt, Gruson, Guilbert, Guilluy, Hawel, Hocquet, Hutrel, Lequêtre, Maillard, Ernest Vandervricken de Bormans.

L'année de travail semble avoir été fort bien employée. Nous trouvons d'abord un certain nombre de pièces de vers latins. Comme matière, le professeur aime à donner des vers de Delille, tirés de l'*Homme des champs*. Une fois, nous trouvons une pièce de circonstance sur la naissance du duc de Bordeaux. C'était pour une composition, « où je fus le premier » , écrit-il en marge. Il eut un certain mérite à réussir ainsi, car la matière n'était pas très excitante :

O France ! ô mon pays ! ta gloire est achevée;
De tes nouveaux destins l'époque est arrivée.
Si l'arbre de l'Etat, vaste, majestueux,
Inébranlable aux coups des vents impétueux,
Te couvre de l'appui de son ombre adorée,
Nul rejeton encor n'assurait ta durée :
Le premier vient de naître, et le Français ravi
Sourit à l'avenir dont il sera suivi.

Est-ce des vers du professeur, M. Sauvage, ou de quelque poète du cru ? Espérons du moins qu'ils ne sont pas de l'élève Brizeux. A la fin de l'année il a le second prix, avec une pièce sur ce sujet : « La jeunesse est le printemps de la vie. » Il note, au bas de sa composition, qu'il a fait vingt-deux vers. C'est, en effet, tout ce qu'il y a de remarquable dans sa copie. En général, du reste, ses pièces de vers manquent de développement. Il y en a qui ne sont pas plus longues que la matière. J'aime mieux ses versions latines. Pour l'une d'elles, où il a été premier, voici le sujet : Tableau représentant la jurisprudence. Le texte est très difficile, en mauvais latin alambiqué. La traduction de Brizeux est tout à fait remarquable ; et pourtant, à la fin de l'année, il n'a que le deuxième prix, comme il le note en marge de sa composition : le texte est plus difficile encore, et fort bien compris. Nos rhétoriciens actuels seraient incapables de se tirer de pareilles difficultés. Notons surtout que sa traduction est écrite en un excellent français. En général il rédige mieux ses versions que ses discours.

Ceux-ci, français ou latins, se divisent, suivant les règles de la vieille rhétorique, en « chries » et en « éthopées. »

La chrie, lui a dit son professeur, est une amplification, « le développement oratoire d'un fait ou dit célèbre », et se divise en huit parties : l'éloge, la paraphrase, la cause, le contraire, le semblable, l'exemple, le témoignage, l'épilogue. En conséquence, Brizeux développe consciencieusement en huit paragraphes toutes les « chries » qu'on lui

donne : « Le nombre des sots est infini... Quand les princes font une faute, ils ne sont jamais seuls à la commettre », etc. Le français de ces « chries » est lourd, Brizeux ayant alors l'habitude d'écrire en latin plutôt qu'en français. Les idées n'ont rien de remarquable, et ce n'est guère la faute de notre rhétoricien, étant donnés de pareils sujets.

Les « éthopées » sont un peu supérieures. L'éthopée, d'après la définition du professeur, est une figure de rhétorique qui consiste à décrire les mœurs ; elle se divise en trois parties : le présent, le passé et l'avenir. Brizeux développe, toujours en trois paragraphes, le présent, le passé et l'avenir, des sujets comme celui-ci : paroles d'Andromaque captive, après la chute de son père et la mort de son mari. — Cette matière ne l'inspire guère : le développement est maigre et creux : évidemment, Brizeux n'a pas su se donner un instant l'état d'âme d'Andromaque. De même, le discours de Charles-Quint avant d'abdiquer en faveur de son fils, « composition où je fus le premier, » ne l'a guère inspiré : Brizeux n'a réussi à écrire qu'une seule page.

En composition latine, il a le second prix, sur ce sujet : Caton empêchant le peuple de rappeler Pompée d'Asie. Le développement est très sec. Visiblement ces matières ne lui disent rien, et c'est tant mieux, car des développements abondants sur de pareilles pauvretés seraient inquiétants pour l'avenir. Il n'est pas beaucoup plus éloquent d'ailleurs, même pour des matières religieuses, que l'on donne assez souvent : la chute du roi Saül, Abraham s'apprêtant à immoler son fils Isaac. Toute sa vie, du reste, il aura, dans ses développements oratoires ou lyriques, le souffle un peu court.

Brizeux réussit mieux dans les sujets qu'il peut animer par les sentiments modernes. Son « Discours d'Eustache de Saint-Pierre à ses compatriotes, au moment de se livrer pour eux », reflète la haine ambiante à cette époque pour

les vainqueurs de Waterloo. Nous trouvons de plus, dans ce discours, la preuve que le rhétoricien se tenait au courant des livres nouveaux et sensationnels : le développement se termine par un souvenir inattendu du *Roland à Ronceveaux*, de Rouget de l'Isle, ode que les *Victoires, Conquêtes des Français,* venaient de publier la même année :

Mourons pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Brizeux s'empare de ce refrain, et l'enchâsse dans sa prose : « La mort pour sa patrie, est-il un sort plus glorieux et plus digne d'envie ? »

Pour permettre au lecteur de se faire lui-même une idée de ce que Brizeux pouvait faire à dix-huit ans, je citerai son dernier discours de rhétorique : se rappelant ses versions d'Ovide, et l'éloquence souple, retorse, que le poète avait prêtée à son Ulysse disputant à Ajax les armes d'Achille. Brizeux obtient le second prix de discours français sur ce sujet : Ulysse accuse Palamède : « Il jettera adroitement, dit la matière, des nuages sur la réputation du malheureux qu'il veut perdre par des lettres supposées ; il adressera la parole à l'accusé avec une douceur et une modération affectées. » Et voici son développement :

« Si je pouvais céder aux désirs de mon cœur, sans enfreindre les lois de la vérité, non, braves vengeurs de la Grèce, non, sans doute, je ne remplirais pas aujourd'hui le personnage odieux d'accusateur. Toi, Palamède, tu ne cesserais pas d'être la gloire de ton pays, et nous-mêmes nous admirerions toujours tes triomphes.

« Mais puisque la justice, l'intérêt de la patrie, tout me force de rompre un dangereux silence, je vais enfin dévoiler ces perfides complots... Puissé-je me tromper moi-même ! Puisse cette accusation être sans fondements !

« Mais que dis-je, sans fondements ? Hélas ! Elle n'est

que trop certaine. Oui, héros de la Grèce, ce même guerrier, qui tant de fois a versé son sang pour votre défense, ce guerrier, l'orgueil et l'espoir de nos armées, Palamède enfin... oui, Palamède est un traître ! Le malheureux ! il a vendu sa patrie : et ce que ni Hector ni tous les Troyens n'ont jamais pu faire, l'avarice d'un seul homme allait l'accomplir. Ainsi, quand tu faisais tout fuir à ton aspect, quand, couvert d'une noble poussière, nous te voyions t'enfoncer ou te perdre au milieu des rangs ennemis, alors, malheureux Palamède, tu courais à l'opprobre sous le manteau de la gloire, alors, peut-être, tu tramais... Insensé ! n'avais-tu donc pas devant les yeux l'exemple de Pâris ? Avant que, par la plus noire des perfidies, il abusât des droits sacrés de l'hospitalité, il était également chéri des dieux et des hommes. Il cède à sa passion, et, aussitôt l'objet de l'exécration générale, il attire sur sa tête et sur son pays la vengeance divine et humaine.

« Ainsi, perdant par une seule action tous tes titres de gloire, tu flétris en un moment tes anciens lauriers. Tu les flétris !... oui, Grecs, qui m'écoutez, c'est en vain que, rappelant ses services passés, il voudrait se laver de cette accusation ; ces lettres que j'ai découvertes, ces lettres prouvent assez et la vérité de ma déposition, et quels étaient ses homicides complots.

« Pardon, cependant, infortuné Palamède, pardon, si je cherche à enflammer contre toi la colère des Grecs. Hélas ! je le répète encore, ce n'est pas sans verser des larmes que mes yeux ont parcouru cette fatale correspondance. Plus d'une fois, te le dirai-je, j'ai balancé entre toi et mon devoir ; et maintenant encore que je viens te dénoncer à la Grèce entière, maintenant mon cœur, déchiré de désespoir, voudrait, pour la moitié de son sang, t'arracher au supplice.

« Mais vous, protecteurs suprêmes de la vertu, vous dont l'immuable justice est au-dessus des angoisses de la

pitié, dieux vengeurs, abandonnerez-vous la Grèce en cet instant fatal ? Apollon protecteur, et vous, sage Minerve, si jamais, fidèle à votre culte, ma main offrit sur vos autels des sacrifices agréables, ah ! détournez, je vous en conjure, détournez l'orage que la trahison amasse sur nos têtes. Si même, pour désarmer ta colère, il te faut une victime, prends ta foudre, ô Jupiter, frappe : et que le sang d'Ulysse rachète sa patrie. »

Ce discours n'est vraiment pas mal : et pourtant il n'est classé que deuxième. Brizeux restera toute sa vie le bon élève qui ne remporte que des seconds prix, des médailles d'argent et des succès d'estime.

IV

Que conclure de tout cela ? L'intérêt de cette étude, c'est que, reposant sur des textes authentiques, qui n'ont pas été arrangés après coup par le poète arrivé à la célébrité, elle nous permet d'étudier la formation du talent de l'homme dans les tâtonnements de l'enfant. Nous avons là un exemple curieux de ce que produisait l'ancienne culture purement latine, et des excellents résultats qui la font regretter encore maintenant par de très bons esprits.

C'est grâce à ces fortes humanités que Brizeux a pu conquérir son originalité de bon aloi. C'est pour avoir beaucoup pratiqué Virgile, ses *Géorgiques,* et surtout ses *Églogues*, que Brizeux a pu comprendre, presque comme un natif, le charme de l'Italie et de Rome ; qu'il a réussi à se ranger bon second après Chénier dans le genre de l'idylle ; qu'il a su si bien traduire le charme simple des hommes et des choses de Bretagne.

MAURICE SOURIAU.

Table des Matières

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

2e Année. — N° 12
25 décembre 1903

Le N° : 0 f. 60 c.

France : un an, 4 fr.
Étranger : un an, 5 fr.

La Revue Latine

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE

France, Espagne, Italie, Belgique, Suisse française, Roumanie, Canada, etc.

Directeur : Émile FAGUET

PARIS

59, RUE MONGE

DÉPOT GÉNÉRAL : Société française d'Imprimerie et de Librairie
15, Rue de Cluny, PARIS

La Revue paraît le 25 de chaque mois. — Adresser tout ce qui concerne l'administration à M. FROMANTIN, *rue Henri-Oudin, à Poitiers. — Adresser tout ce qui concerne la rédaction à* M. Charles MONTEL, *secrétaire de la rédaction*, 75 bis, *rue Monge, Paris. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus — Il n'est pas donné de raison de la non-insertion des manuscrits.*